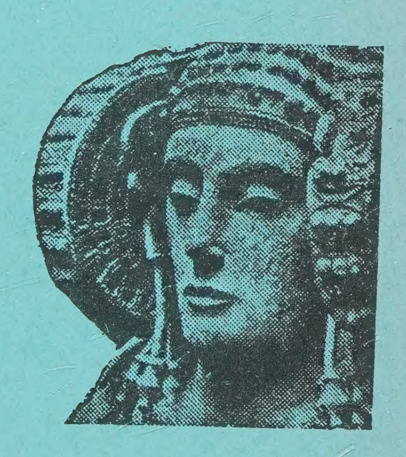
Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XLVIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 26 - 1924



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XLVI[e] ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 26 - 1924



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ITINÉRAIRES ÉPIGRAPHIQUES D'ESPAGNE

M. Antonio Blázquez a fait connaître en 1920 quatre plaquettes de terre cuite grisâtre sur lesquelles sont inscrits les noms des stations de plusieurs routes romaines d'Espagne et des chiffres de distances [1]. Ces objets faisaient alors partie de la collection de D. Sebastián de Soto Posada, à Cangas de Onis, petite ville d'Asturie, entre Oviedo et Lugo. Nous n'avons aucun renseignement sur le lieu, la date et les circonstances de leur découverte ; ils doivent provenir de la région même où leur présence a été signalée, l'ancien pays des *Astures*, entre *Legio Septima Gemina* (Leon), *Lucus Augusti* (Lugo) et *Asturica Augusta* (Astorga), points de départ des cinq routes mentionnées dans leurs inscriptions. Ils ont été retrouvés en très mauvais état, incomplets et brisés; on a pu cependant rapprocher leurs menus fragments, qui nous permettent de nous faire une idée de leur forme primitive et de reconstituer tout au moins la série des noms de stations.

L'écriture est irrégulière, avec des abréviations, des ligatures, des lettres tracées, pour ménager la place, à l'intérieur de certaines autres. On y remarque des particularités caractéristiques de la cursive : la plupart des A, avec un petit trait vertical isolé au lieu de la barre horizontale reliant les deux jambages, quelques E, C et S irrégulièrement dessinés, les G terminés à droite par un trait vertical, les L dont la barre horizontale descend au-dessous de l'alignement ou remonte au contraire à angle aigu (dans *Luco* et *Sala*[*n*]*ia*), les R dont la queue est à peine indiquée. D'autre part, il arrive parfois

1. A. Blázquez, *Cuatro téseras militares*, dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, LXXVII, 1920, p. 99-107, avec quatre figures dans le texte. — Les inscriptions ont été reproduites dans l'*Année épigraphique*, 1921, n°s 6-9.

qu'une petite barre verticale continue le dernier jambage des M à droite (dans *Amaia*, *Ponte Martiae*, *Dactionum*, *Sabariam*, *Argentiolum*, deux fois dans *milias*), comme sur les inscriptions latines archaïques. Aucune de ces anomalies, sauf peut-être celles qui concernent les C et les S, ne paraît devoir s'expliquer, comme le suppose M. Blázquez, par une influence

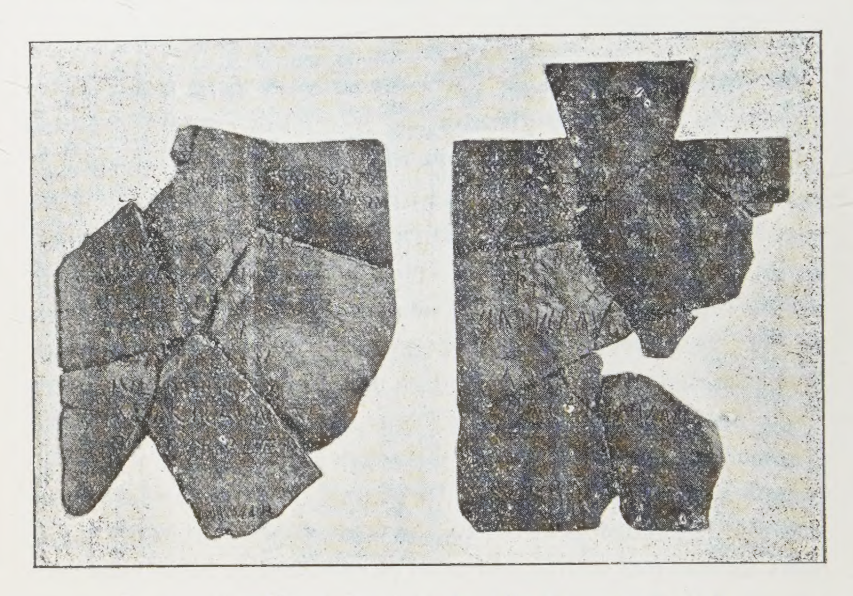


Fig. 1. — Première et deuxième plaquettes de Cangas de Onis.

de l'alphabet ibérique. En revanche, c'est très probablement à un dialecte local qu'appartient le mot nouveau de *milia*, génitif *miliae*, pluriel *miliae*, qui paraît ici trois fois à l'accusatif pluriel *milias*, au lieu de *millia passuum*, pour indiquer les distances. M. G. Cirot verrait dans cette forme un témoignage précoce de la tendance bien connue de l'espagnol à faire des neutres pluriels latins terminés en *a* autant de féminins singuliers [1]. — L'auteur de ces textes paraît s'être fort peu soucié de la correction orthographique et de l'accord des cas ; il laisse tomber l'M final de l'accusatif après la préposition *ad* (*ad Portu*, *ad Iria*, *ad Emerita*, *ad Bracara*); les noms de stations sont généralement au nominatif, quelquefois à l'ablatif (*Ponte Mar-*

1. Renseignement communiqué par lettre du 1[er] novembre 1922.

tiae, *Begecio*, *Vico Aquaro*, *Ocedolur*[*o*], *Aquis Originis)*, ou même à l'accusatif (*Sabariam*). L'ensemble donne l'impression d'avoir été rédigé rapidement et sans beaucoup de soin, pour l'usage courant et conformément aux habitudes du parler populaire.

M. Blázquez, à qui revient le mérite d'avoir signalé le pre-

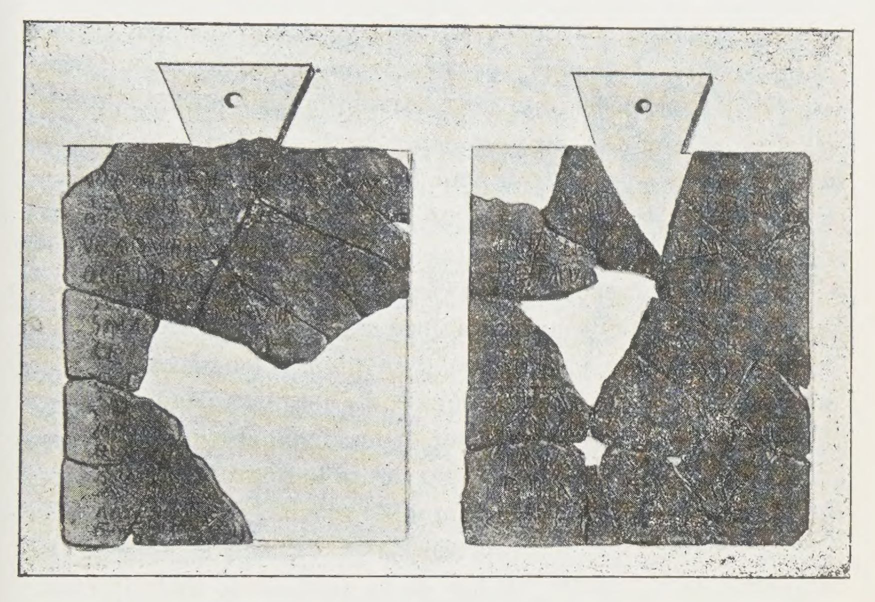


FIG 2. — Troisième et quatrième plaquettes de Cangas de Onis.

mier ces curieux documents et d'avoir bien compris leur grand intérêt, en a donné des fac-similés photographiques et une transcription, avec quelques pages de commentaire. Malheureusement ses fac-similés sont peu nets; dans sa transcription il a omis l'avant-dernière ligne du premier texte, ainsi que les lettres écrites en travers de l'extrémité droite du troisième, et il n'a pas pris la peine de restituer les noms de lieu mutilés des deux derniers; son commentaire, trop rapide, renferme une erreur grave, sur le caractère même des plaquettes et sur le nom qu'il convient de leur donner. M. P. Paris, directeur de l'Institut français de Madrid, a bien voulu nous procurer de nouvelles photographies, d'après lesquelles ont été exécutés les fac-similés (*fig. 1* et *2*) et les dessins (*fig. 4-7*) ci-joints. Il

nous a paru qu'il n'était pas inutile de reprendre l'examen des questions que posent les tablettes de Cangas de Onis, tant au point de vue de leur nature et de leur destination qu'au point de vue de leur contenu et du tracé des voies qu'elles décrivent [1].

* * *

Les quatre plaquettes, réduites de moitié environ sur nos fac-similés et nos dessins, sont rectangulaires. L'une d'elles se termine au sommet par une petite partie saillante, en queue d'aronde, percée d'un trou pour le passage d'un clou ou d'une cheville; il n'est pas douteux qu'il en était de même originairement pour les trois autres.

M. Blázquez y reconnaît des « tessères militaires ». Elles nous apprendraient qu'on n'écrivait pas seulement sur ces tessères le mot d'ordre ou l'indication d'un mouvement à exécuter [2], mais aussi la route à suivre dans certaines circonstances, avec la liste des stations à traverser et les distances qui les séparaient Au bas des trois plaquettes figure le nom d'un *duumvir*, en abrégé, *C. Lep. M.*; le manque de place, à cause du grand nombre de localités à énumérer entre *Asturica* et *Emerita*, a empêché de le répéter au bas de la quatrième, mais il était écrit en travers sur le bord, à droite, comme le prouvent les lettres *vi*[*r*] encore lisibles. *Lepidius* est le plus fréquent des *nomina gentilicia* commençant par les lettres *Lep.*; les *cognomina* commençant par la lettre M sont nombreux; on pourrait penser, par exemple, à *M*[*aximus*]. M. Blázquez justifie cette mention d'un magistrat municipal, personnage civil, en disant que le *duumvir* était chargé de guider les soldats et de leur montrer le chemin.

Il est impossible d'admettre cette interprétation. Les tessères militaires, destinées à circuler de main en main, devaient être des tablettes de bois enduites de cire; la terre cuite était trop

1. Nous devons à M. R. Cagnat d'utiles indications pour le déchiffrement des inscriptions et à M. C. Jullian de précieuses remarques sur leur signification.

2. G. Lafaye, article *Tessera*, dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg-Saglio-Pottier, p. 135.

fragile pour servir à cet emploi. D'ailleurs le trou que porte l'une des plaquettes de Cangas de Onis à sa partie supérieure nous montre qu'elles étaient fixées à demeure sur un mur. Enfin les *duumviri* municipaux n'intervenaient pas dans la conduite des troupes et leur nom n'avait pas à paraître au bas de documents d'ordre militaire.

En réalité, les quatre plaquettes rentrent dans la catégorie des « itinéraires épigraphiques ». Il faut les rapprocher de l'inscription archaïque de Popilius Laenas [1], des gobelets d'argent de Vicarello [2], des pierres d'Autun [3] et de Tongres [4], des fragments de Trèves [5] et de Valence en Espagne [6], qui tous contiennent pareillement la description d'une ou de plusieurs routes avec des noms de localités et des chiffres de distance [7]. Mais l'inscription de Popilius Laenas, trouvée à Polla en Lucanie, l'antique *Forum Popilii*, et datée de 132 avant l'ère chrétienne, était un monument élevé par ce personnage pour commémorer la construction sur son ordre de la voie de Reggio à Capoue; les gobelets de Vicarello, qui affectent, en plus petites proportions, la forme cylindrique des bornes milliaires et portent gravés les noms de toutes les stations entre Gadès et Rome, sont des ex-voto en matière précieuse, fabriqués probablement dans un atelier d'Espagne et déposés dans un temple d'Italie; nos modestes tablettes de terre cuite n'ont pas de si hautes prétentions. Elles ressemblent davantage au fragment de Valence, malheureusement très mutilé, qui concerne la route allant de cette ville à Barcelone, et surtout aux

1. *Corp. inscr. lat.*, X, n° 6950.
2. *Ibid.*, XI, n° 3281-3284.
3. *Ibid.*, XIII, n° 2681.
4. *Ibid.*, XIII, n° 9158
5. *Ibid.*, XIII, n° 4085.
6. *Ibid.*, II, n° 6239.
7. Sur le fragment de Valence les chiffres de distance ont disparu, mais ils figuraient certainement jadis à la suite des noms de localités. Dans l'article *Itinerarien* de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa (1916), p. 2314-2320, W. Kubitschek range encore sous la même rubrique un vase de bronze trouvé en Angleterre, près de Rudge Coppice (*Corp. inscr. lat.*, VII, n° 1291), mais celui-ci ne présente que des noms de localités, sans chiffres de distance; il en était de même, semble-t-il, pour un fragment de Rome concernant une route qui allait de Cilicie en Cappadoce (*Corp. inscr. lat.*, VI, n° 5076), et pour le fragment disparu d'Autun, concernant la route de Milan à Rimini, signalé par le P. Lempereur en 1706 (E. Desjardins, *Geographie de la Gaule romaine*, IV, 1893, p. 21, et *Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 2681, *c*).

pierres d'Autun, de Tongres et de Trèves. Sur celles-ci étaient énumérées les voies qui traversaient le territoire des trois cités : c'étaient des sortes de tableaux récapitulatifs, exposés au Forum, où l'on pouvait les consulter [1]. Les plaquettes de Cangas de Onis répondaient, croyons-nous, au même besoin pratique ; elles étaient faites, elles aussi, pour renseigner les voyageurs. Elles diffèrent cependant des inscriptions de Gaule que nous leur comparons. D'abord, elles contiennent la mention d'un *duumvir* ; il ne s'agit pas, comme sur un texte épigraphique de Tarraconnaise, découvert entre Vinuesa et Salduero, du personnage qui a construit la route [2], mais de celui qui a fait copier les listes de stations et les a mises à la disposition du public. D'autre part, en raison de leurs petites dimensions et de leur peu de solidité, elles devaient être affichées à l'intérieur d'un édifice, curie municipale ou bureau de poste, et non pas en plein air sur le Forum. En troisième lieu, les routes qu'elles mentionnent ne se croisaient pas toutes sur le territoire de la même cité ; elles partaient de villes différentes, situées à une certaine distance les unes des autres, *Legio Septima*, *Lucus Augusti*, *Asturica*. A laquelle des trois municipalités appartenait le *duumvir* C. Lepidius ? Selon toute vraisemblance, à celle d'*Asturica* ; en effet, *Asturica* occupait, entre *Legio Septima* et *Lucus*, une position centrale ; elle était la tête de ligne de deux des cinq routes que décrivent nos tablettes, et précisément des plus longues et des plus importantes. C'est peut-être à Astorga même que les plaquettes de Cangas de Onis ont été retrouvées, mais il est très remarquable qu'elles ne se rapportent pas seulement aux voies qui desservaient cette ville. Il se pourrait qu'on eût réuni dans le même local une collection d' « itinéraires épigraphiques » de toutes les routes des régions du nord ouest de l'Espagne, Gallécie, Asturie, pays des Cantabres, pays des *Vettones*, dont quatre spécimens seulement sont parvenus jusqu'à nous. De ceux-ci en tout cas, et quelles que soient les analogies qu'on relève

1. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, V, 1920, p. 124.
2. *Corp. inscr. lat.*, II, n° 2886 : L. Lucretius Densus, *duumvir* d'Augustobriga, *viam fecit*.



Fig. 3. — Tracé des voies romaines du nord-ouest de la péninsule ibérique mentionnées sur les plaquettes de Cangas de Onis ou citées à leur propos.

entre eux et d'autres documents déjà connus, on a le droit de dire qu'ils sont tout à fait uniques en leur genre et d'un type vraiment original.

*
* *

Ils contiennent en outre des renseignements fort intéressants et en partie nouveaux sur l'organisation du réseau routier dans le nord-ouest de la péninsule ibérique à l'époque impériale (voir la carte ci-jointe, *fig. 3*)[1]. Deux de leurs routes ne figurent pas dans l'Itinéraire d'Antonin, qui est, avec les bornes milliaires, notre principale source pour l'étude du réseau, et les trois autres y paraissent sous un aspect sensiblement différent.

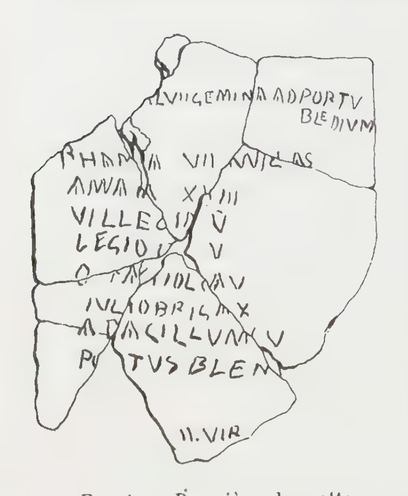


Fig. 4. — Première plaquette.

[*Via*] *L(egione) VII Gemina ad Portu(m) Bledium*

Rha[ni]a	*VII milias*
Amaia	*XVIII*
Villecia	*V*
Legio I[V]	*V*
O[c]taviolca	*V*
Juliobriga	*X*
Aracillum	*V*
Portus Bled[ius]...	

[*C. Lep. M.*] *II. vir*

Celle dont nous parle l'inscription de la première plaquette (*fig. 4*) allait de *Legio Septima Gemina* (Leon) au *Portus Bledius*. L'Itinéraire d'Antonin l'ignore. Elle devait se confondre, sur une partie de son parcours, avec une voie

1. Sur les routes romaines d'Espagne, indications générales et bibliographie dans notre article *Via*, du *Dictionnaire des Antiquités* (1915), p. 803-804. Cf. en outre : A. Schulten, article *Hispania*, dans la *Real Encyclopädie*, de Pauly-Wissowa (1913), p. 2039 ; K. Miller, *Itineraria romana*, Stuttgart, 1916, p. 145-187 (reconstitution tout à fait hypothétique et contestable du segment perdu de la Table de Peutinger intéressant l'Espagne, d'après l'Itinéraire d'Antonin ; rien ne nous prouve que la Table portait partout les mêmes tracés, les mêmes stations et les mêmes distances que l'Itinéraire ; il est bien probable, au contraire, qu'il y avait pour l'Espagne, comme pour la Gaule par exemple, de multiples discordances entre les deux documents) ; Mme M. Marchetti, article *Hispania*, dans le *Dizionario epigrafico* d'Ett. de Ruggiero (1917), p. 856-869, 902-906, 924-928 ; A. Solari, *Per la reta stradale della Spagna*, I et II, dans le *Bullettino comunale di Roma*, 1918, p. 213-228 ; III, dans les *Rendiconti dell' Instituto lombardo*, 1920, p. 719-723.

— omise également dans l'Itinéraire — qui se détachait sans doute de la grande route d'*Asturica* à *Pompaelo* et *Burdigala*, et dont l'existence est attestée par plusieurs bornes milliaires[1]; deux, du règne de Tibère et du règne de Néron, trouvées près de Herrera del Rio Pisuerga, avec l'indication du premier mille *a Pisoraca*[2]; une troisième, du règne de Constantin, plus au nord, à Reinosa, sans chiffre de milles[3]; une quatrième, du règne de Néron, à Castro Urdiales, sur la côte, au nord de Bilbao, avec l'indication du 180e mille *a Pisoraca*[4].

Toutes les stations énumérées sur la plaquette, sauf deux, sont connues par d'autres textes. Au départ de *Legio Septima*, la route devait se diriger d'abord vers l'est pour rejoindre celle qui partait du Rio Pisuerga ; l'emplacement de *Rha*[*ni*]*a* ou *Rha*[*m*]*a*, dont le nom apparaît ici pour la première fois, est incertain ; il y a aux environs de *Legio Septima* une localité appelée aujourd'hui Riana, mais elle est située très au nord, dans la montagne, à la hauteur de Reinosa; Llamas, entre *Legio Septima* et Herrera, conviendrait mieux. — C'est vraisemblablement à *Amaia* que se rencontraient les deux voies venues de l'ouest et du sud. Ptolémée cite une autre *Ammaia* en Lusitanie, près de Portalegre[5]; celle de notre inscription, en Tarraconnaise, n'est mentionnée par aucun auteur ancien[6], mais il existe au nord-est de Herrera del Rio Pisuerga une montagne de la Peña de Amaya, avec, aux environs, les villages de Salazar de Amaya et de Canizar de Amaya[7]. — La troisième station, *Villecia*, est la *Vellica* de Florus[8], de Ptolémée[9] et

1. Elle est portée sur les cartes du *Corp. insc. lat.*, II, *Suppl.*, 1893, de H. et R. Kiepert, *Formae orbis antiqui*, XXVII, Berlin, 1893, de Spruner-Sieglin, *Atlas antiquus*, XXVIII, Gotha, 1894.

2. *Corp. inscr. lat.*, II, nos 4883 et 4884.

3. *Ibid.*, II, no 4885.

4. *Ibid.*, II, no 4888.

5. Ptolémée, II, 5, 6. Cf. Pline l'Ancien, *Natur. hist.*, XXXVII, 24: *Ammaiensia uga; Corp. inscr. lat.*, II, no 158 : *Ammaiense municipium ;* no 501 : *lib(ertus) Ammaiensis.*

6. Peut-être le Julius Eufemus Amainius d'une inscription de Sasamon, l'antique *Segisamo*, tire-t-il son nom de l'*Amaia* de Tarraconnaise. Une chronique du Moyen Age cite cette localité à la date de 574 (Holder, *Lexicon*, *s. v.*).

7. Il existe, dans la province de Navarre, un village de Maya près d'un col que traverse la route de Pampelune à Bayonne. On peut se demander, avec M. Jullian, si le nom de *Maya* ou *Amaia* n'est pas une très vieille désignation topographique liée à un passage de route en montagne.

8. Florus, IV, 12, 48.

9. Ptolémée, II, 6, 50.

d'Orose[1], identifiée par M. Blázquez avec Helechia, près du mont Bernorio. — A la ligne suivante, il faut lire : *Legio I[V]* ; on sait en effet que la *legio IV Macedonica* tint garnison en Espagne, dans le pays des Cantabres, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Claude[2] ; elle avait donné son nom à la localité où était installé son quartier général ; on possède cinq bornes délimitant le territoire de cette petite ville et celui des cités de *Juliobriga* et de *Segisamo* auxquelles elle confinait au nord et au sud[3]. — *Octaviolca* est l' 'Ὀκταουιόλκα de Ptolémée[4], que H. et R. Kiepert, dans leurs *Formae orbis antiqui*, ont tort de placer plus au nord, entre *Juliobriga* et *Flaviobriga*. — *Juliobriga*, aujourd'hui Reinosa, paraît avoir été assez importante ; il en est question dans Pline l'Ancien[5], dans Ptolémée[6], dans la *Notitia dignitatum*[7], sur les bornes terminales de *Legio Quarta*[8], et plusieurs inscriptions mentionnent des *Juliobrigenses*[9]. — L'*Aracillum* des Cantabres, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Araceli* de l'Itinéraire d'Antonin, au nord-ouest de *Pompaelo*, est nommé par Orose[10] ; M. Blázquez, à la suite de Florez, l'identifie avec Aradillos.

Le *Portus Bledius*, la dernière de nos stations, est cité par Pline l'Ancien ; décrivant la côte septentrionale de l'Espagne, Pline, après l'*Amanum portus*, remplacé au temps de Vespasien par la colonie de *Flaviobrica* ou *Flaviobriga* (Castro Urdiales), signale, dans le pays des Cantabres, le *flumen Sauga*, le *Portus Victoriae Juliobrigensis*, le *Portus Blendius* ou *Bledius*[11]. On admet en général que l'énumération se poursuit régulièrement de l'est à l'ouest et que le *Portus Victoriae* — dont le nom rappelle sans doute un succès remporté par la flotte romaine lors des guerres dont cette région fut le théâtre sous le règne d'Auguste —

1. Orose, VI, 21.
2. R. Cagnat, article *Legio*, dans le *Dictionnaire des Antiquités*, p. 1081.
3. *Corp. inscr. lat.*, II, n°s 2916 *a-d*. et 5807.
4. Ptolémée, *loc. cit.*
5. Pline l'Ancien, *Natur. hist.*, III, 21 et 27 ; IV, 111.
6. Ptolémée, *loc. cit.*
7. *Not. dignit. Occ.*, XLII, 30.
8. Cf. ci-dessus, note 3.
9. *Corp. inscr. lat.*, II, n°s 2480, 4192, 4240 ; VIII, n° 3245.
10. Orose, *loc. cit.*
11. Pline l'Ancien, *Natur. hist.*, IV, III.

correspond à Santona et le *Portus Bledius* à Santander. Cependant H. et R. Kiepert dans leurs *Formae*, apparemment pour rapprocher davantage le *Portus Juliobrigensis* de *Juliobriga*, supposent que Pline a interverti l'ordre réel et placent, de l'ouest à l'est, le *flumen Sauga* à la Saja, le *Portus Victoriae* à Santander, le *Portus Bledius* à Santona.

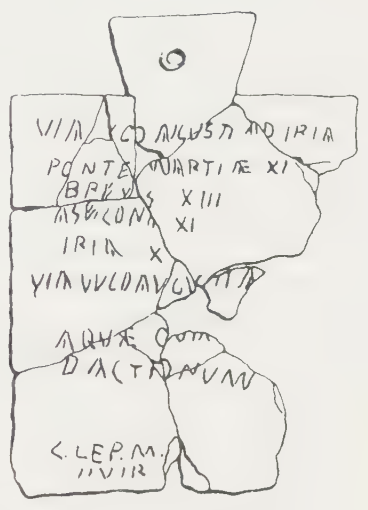


Fig. 5. — Deuxième plaquette.

Via [*L*]*uco Augusti ad Iria(m)*
Ponte Martiae *XI*
Brev[*i*]*s* *XIII*
Aseconi[*a*] *XI*
Iria *X*

Via Luco Augu[*s*]*ti a*[*d Dactionum*]
Aquae Quin[*tiae*]...
Dactionum ...
C. Lep. M.
II vir

La plaquette de Cangas de Onis nous montre que la route de *Legio Septima* à la mer ne passait pas par le *Portus Victoriae* avant d'arriver au *Portus Bledius*; celui-ci était réellement le port le plus voisin de *Juliobriga* et son identification avec Santander n'est pas douteuse. La route, du reste, se continuait, dès le règne de Néron, le long de la côte, en desservant le *Portus Victoriae*, jusqu'au *Portus Amanus* (plus tard *Flaviobriga*) : le milliaire découvert à Castro Urdiales en témoigne.

Le chiffre des *miliae* entre *Aracillum* et le *Portus Bledius* manque. De *Legio Septima* à *Aracillum*, il y en a en tout 55. A vol d'oiseau, la distance entre ces deux stations est de plus de 200 kilomètres, 140 milles. Dès à présent nous sommes en droit d'affirmer que les *miliae* ne sont pas des milles romains et qu'il faut y voir une mesure itinéraire locale, plus grande que le mille.

Sur la deuxième plaquette (*fig. 5*) sont décrites deux routes qui partent l'une et l'autre de *Lucus Augusti* (Lugo).

La première, avec les mêmes noms de stations plus ou moins exactement orthographiés, se retrouve dans l'Itinéraire d'Antonin et dans le Géographe de Ravenne, non pas comme une voie

indépendante d'*Asturica* à *Iria*, mais comme section d'une voie assez longue qui reliait *Bracara* (Braga) à *Asturica* (Astorga), et faisait un crochet au nord, de Bracara à *Iria Flavia* (El Padron), le long du littoral, avant d'obliquer vers le nord-est, d'*Iria* à *Lucus*. Trois milliaires ont été découverts sur cette dernière partie de son parcours, l'un, au nom de Gratien, à El Padron même[1], les deux autres, du règne de Caligula, au sud de Saint-Jacques de Compostelle, à San Felix de Sales[2] et à Sergude[3]. Si le tracé général de la route est bien établi, la localisation de ses stations reste douteuse. Celle qui est appelée sur notre plaquette *Ponte Martiae* est dite dans l'Itinéraire *Martiae*, dans le Géographe de Ravenne *Nartiae* ; Reichard la situe à Narla, sur la rivière du même nom ; Lapie, à Monteceda; M. Blázquez[4] à Marzan. *Brevis* serait Burres d'après Lapie, Mellid d'après M. Blázquez. *Aseconia* (*Asseconia* dans l'Itinéraire, *Assegonion* dans le Géographe de Ravenne) serait Assorey d'après Cortes, Santiago (Saint Jacques de Compostelle) d'après Lapie, Quion d'après M. Blázquez. — L'Itinéraire d'Antonin compte au total, de *Lucus* à *Iria*, 71 milles, un peu plus de 105 kilomètres, ce qui correspond assez exactement à la distance réelle; l'inscription, 45 *miliae*. Mais il est singulier que dans le détail il n'y ait aucun rapport constant entre les chiffres énoncés des deux parts : l'inscription donne également 11 *miliae* de *Lucus* à *Ponte Martiae*, au lieu de 16 milles, et de *Brevis* à *Aseconia*, au lieu de 23 milles ; elle donne 13 *miliae*, au lieu de 20 milles, de *Ponte Martiae* à *Brevis*, et 10, au lieu de 12 milles, d'*Aseconia* à *Iria*. Le désaccord est flagrant.

La seconde route de la deuxième plaquette, dont l'Itinéraire d'Antonin ne dit rien, conduisait de *Lucus Augusti* à *Dactionum* par les *Aquae Quintiae* ; le chiffre des *miliae* a disparu. La ville

1. *Corp. inscr. lat.*, II, nº 6232.

2. *Ibid.*, II, nº 6234.

3. *Ibid.*, II, nº 6233. Le texte de ces deux derniers milliaires est exactement le même. Les éditeurs se demandent si celui de San Felix de Sales, qui n'est signalé que par un seul auteur assez peu sûr, n'est pas celui même de Sergude, rapporté par erreur à une autre localité du voisinage.

4. Aux p. 85-86 et 119 de son article *Nuevo estudio sobre al Itinerario de Antonino*, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, XXI, 1892, p. 54-128, où il dresse le tableau des stations de l'Itinéraire et discute leur identification.

de Δακτόνιον est nommée par Ptolémée[1]; elle était située en Gallécie, dans le pays des *Lemavi*, à 30 milles au sud de *Lucus Augusti* Le nom des *Lemavi* paraît s'être conservé dans ceux de la Tierra ou du Contado de Lemos et de la ville de Monforte de Lemos, près de laquelle il faut chercher l'emplacement de *Dactionum*, ou mieux *Dactonium*; M. Blázquez le fixe au Pico de Santa Barbara, où existent des ruines antiques[2]. Les *Aquae Quintiae* sont aussi mentionnées par Ptolémée, dans le pays des *Seurri*, sous la forme Ὕδατα Κουίντινα[3]; ce seraient, d'après M. Blázquez, les Baños de Guntin, près du Rio Ferreira.

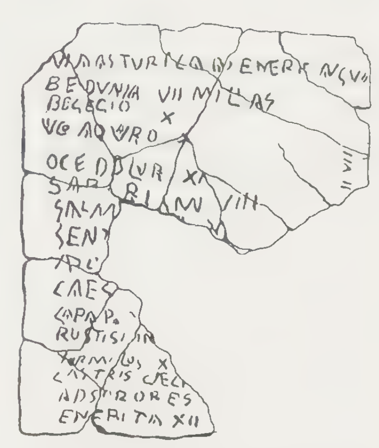


Fig. 6. — Troisième plaquette.

Via Asturica a[d] Emerit[a(m) August[a(m)]
Bedunia *VII milias*
Begecio *X*
Vico Aquaro *X*
Ocedolur[o] *XI*
Sab[a]riam *VIII*
Salm[antica] ...
Sent[ice] ...
Ad Li[ppos] ...
Caec[ilio vico] ...
Capara ...
Rustician[a] ...
Turmulus *X*
Castris Caeci[lii] ...
Ad Sorores ...
Emerita *XII*
Sur le côté droit en travers:
[C. Lep. M] II vi[r]

La route dont il est question sur la troisième plaquette *(fig. 6)* reliait la capitale des *Astures* à *Emerita Augusta,* située au croisement des voies principales du sud de la péninsule, Lusitanie et Bétique. L'Itinéraire ne pouvait la passer sous silence, mais il la décrit en deux fois et ne connaît pas de route directe d'*Asturica* à *Emerita*: la partie méridionale de son parcours appartiendrait à un chemin bizarrement tracé, qui allait d'abord du sud au nord, d'*Emerita* à *Ocelum Duri*, qui faisait ensuite un crochet vers l'est jusqu'à *Septimanca*, puis redescendait au sud jusqu'à *Titulcia* et prenait enfin, de *Titulcia*

1. Ptolémée, II, 6, 25.
2. *Boletín de la Real Academia de la Historia*, LXXVII, 1920, p. 106.
3. Ptolémée, II, 6, 27.

à *Caesaraugusta*, la direction de nord-est; la partie septentrionale appartiendrait à la route d'*Asturica* à *Caesaraugusta*, qui rejoignait la précédente à *Ocelum Duri* et dès lors se confondait avec elle; d'autre part, l'Itinéraire connaît une seconde voie d'*Emerita* à *Caesaraugusta*, tracée presque en ligne droite, du sud-ouest au nord-est, par *Toletum* et *Titulcia*. Il est évident que l'auteur de ce document a mal compris la disposition du réseau : la véritable route *Emerita-Caesaraugusta* est celle qu'il cite en second lieu; l'autre était dans le principe une route *Emerita-Asturica*, par *Ocelum Duri*[1], et il ne faut voir dans le segment *Ocelum Duri-Septimanca-Segovia-Titulcia* qu'une voie secondaire et de raccord. L'inscription de Cangas de Onis confirme cette interprétation et ce n'est pas l'un des moindres mérites de la trouvaille révélée par M. Blázquez que de rendre son caractère à l'une des routes les plus importantes de toute l'Espagne, conservée et fréquentée jusqu'à nos jours, et désignée encore dans le pays sous le nom populaire de « chemin de l'argent », *Camino de la plata*.

Les quatorze stations intermédiaires de la plaquette de terre cuite sont celles que nomme l'Itinéraire, avec quelques variantes d'orthographe. La même liste, à partir de *Begecio*, reparaît presque tout entière dans le Géographe de Ravenne, qui altère davantage les noms, selon son habitude; plusieurs de ceux-ci nous ont été transmis, sous une forme plus correcte, par Ptolémée; enfin pour deux ou trois d'entre eux on peut invoquer le témoignage de Pline, de Florus, de Polyen ou des inscriptions. — *Bedunia* est la Βαιδουνία de Ptolémée[2]. *Begecio* (Itinéraire : *Brigeco*; Géographe de Ravenne : *Brigicon*) est mis pour *Brigaetium*, comme l'atteste le nom de peuple *Brigaecini* dans Florus[3] et Ptolémée[4]. L'Itinéraire porte *Vico Aquario* au lieu d'*Aquaro* et *Ocelo Duri* au lieu d'*Ocedolur*[o], pour *Oce*-

1. Cf. en ce sens A. Solari, dans le *Bullettino comunale di Roma*, 1918, p. 125. M. Solari fait remonter au règne d'Auguste la construction de cette route.

2. Ptolémée II, 6, 30. Cf. *Corp. inscr. lat.*, II, n° 6246, 1 : *Bedoniesis*; Géographe de Ravenne : *Ontonio*.

3. Florus, II, 33, 56.

4. Ptolémée, II, 6, 29. Cf. *Corp. inscr. lat.*, II, n° 6094 : *Brigiacensis*; n° 6338 *b* : *matres Brigia*[*e*]*cae*.

lodur[*o*], en un seul mot; Ptolémée nomme la ville d'Ὀκέλον[1] et Pline l'Ancien les *Ocelenses*[2]; *Ocelodurum* est un nom d'origine incontestablement celtique. On lit *Sab*[*a*]*riam* sur la plaquette, *Sibariam* dans l'Itinéraire. *Salm*... est la *Salmantica* de l'Itinéraire, de Ptolémée[3] et de Polyen[4]; *Sent*... la *Sentice* de l'Itinéraire, Σεντική de Ptolémée[5]; *Ad Li*... l'*Ad Lippos* de l'Itinéraire; *Caec*... le *Caecilio vico* de l'Itinéraire. *Capara* (Itinéraire : même forme) est connue de Pline l'Ancien[6], de Ptolémée[7] et du Géographe de Ravenne; *Rustician*[*a*] (Itinéraire : même forme) et *Turmulu*[*s*] (Itinéraire : *Turmulos*), de Ptolémée[8]. A la localité appelée *Castris Caeci*... (Itinéraire : *Castris Caecili*) correspondent les *Castra Caecilia* de Pline l'Ancien[9] et peut-être le Καικίλια Γεμέλλινον ou Μετέλλινον de Ptolémée[10]. *Ad Sorores* n'apparaît que sur notre inscription et dans l'Itinéraire. — Bien que l'on ait découvert entre Mérida et Salamanque de nombreuses bornes milliaires[11], qui s'échelonnent depuis le règne de Claude[12] ou peut-être même de Tibère[13] jusqu'au IVe siècle[14] et qui permettent de préciser le tracé de la voie, l'identification de la plupart des stations — comme on peut s'en convaincre en comparant les listes de concordance dressées par Lapie[15] et par M. Blázquez[16] — est incertaine et discutée. On s'accorde cependant à situer *Ocelodurum* à Zamora, *Salmantica* à Salamanque, *Capara* aux Ventas de Caparra, les *Castra Caecilii* à Caceres.

Les chiffres de *miliae* ne nous ont été conservés que partiel-

1. Ptolémée, II, 5, 7.
2. Pline l'Ancien, *Natur. hist.*, IV, 118.
3. Ptolémée, *loc. cit.*
4. Polyen, *Stratag.*, VII, 48. Cf. *Corp. inscr. lat.*, II, p. 109, XLI, 827.
5. Ptolémée, II, 6, 49.
6. Pline l'Ancien, *loc. cit.*
7. Ptolémée, II, 5, 7. Cf. *Corp. inscr. lat.*, II, p. 100 et 827.
8. Ptolémée, II, 5, 6.
9. Pline l'Ancien, *Natur. hist.*, IV, 117.
10. Ptolémée, *loc. cit.* Cf. *Corp. inscr. lat.*, II, p. 81.
11. *Corp. inscr. lat.*, II, nos 4644-4685 et 6200-6206.
12. *Ibid.*, II, nos 4645.
13. *Ibid.*, II, no 4651 (cette inscription est présentée par certains auteurs comme décorant un pont, par d'autres comme une borne milliaire).
14. *Ibid.*, II, no 4670.
15. Dans l'édition de l'Itinéraire donnée par Fortia d'Urban, Paris, 1845, p. 130-132.
16. Dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, XXI, 1892, p. 91-94 et 121; p. 95-96 et 123.

lement, d'*Asturica* à *Salmantica*, et dans la suite en regard des noms de *Turmulus* et d'*Emerita*. D'*Asturica* à *Salmantica* il y en avait 57, au lieu de 140 milles romains d'après l'Itinéraire. De station à station nous constatons la même discordance étrange que nous avons déjà notée à propos de la voie de *Lucus Augusti* à *Iria* : 7 *miliae* d'*Asturica* à *Bedunia* au lieu de 20 milles, 10 de *Bedunia* à *Begecio* au lieu de 20 milles, 10 de *Begecio* à *Vico Aquaro* au lieu de 32 milles, 11 de *Vico Aquaro* à *Oceloduro* au lieu de 12 milles, 8 d'*Oceloduro* à *Sabariam* au lieu de 21 milles, 11 de *Sabariam* à *Salmantica* au lieu de 21 milles, 10 de *Rusticiana* à *Turmulus* au lieu de 22 milles, 12 d'*Ad Sorores* à *Emerita* au lieu de 26 milles. La *milia* paraît être l'équivalent tantôt de deux milles romains et tantôt de trois.

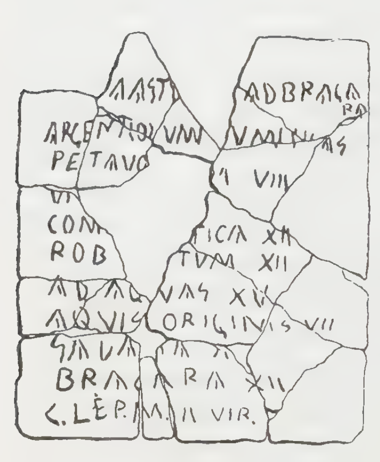


FIG. 7. — Quatrième plaquette.

[*Via*] *Astu*[*rica*] *ad Bracara*[*m*]
Argentiolum — *V milias*
Petavo[*niu*]*m* — *VIII*
Ve[*niatia*] — ...
Com[*pleu*]*tica* — *XII*
Rob[*ore*]*tum* — *XII*
Ad Aquas — *XV*
Aquis Originis — *VII*
Sala[*n*]*ia* — *X*
Bra[*c*]*ara*
C. Lep. M. II vir

L'Itinéraire d'Antonin n'indique pas moins de quatre routes différentes allant de *Bracara Augusta* à *Asturica* et passant : la première par *Ad Aquas* et *Roboretum* ; la seconde par *Aquis Originis* et *Nemetobriga*; la troisième par *Aquis Celenis*, *Iria* et *Lucus Augusti* : la quatrième par *Aquis Celenis*, *Brigantium* et *Lucus Augusti*[1]. Celle de la dernière de nos tablettes *(fig. 7)* est une combinaison de la première, la plus méridionale, et de la deuxième.

D'*Asturica* à *Roboretum* les stations de l'Itinéraire que

1. Cf. Chr. Ayres, *Estradas militares romanas de Braga a Astorga* (d'après un manuscrit du P. Sarmienta), dans *Historia e memorias da Academia de sciencias de Lisboa*, IX, 1, 1902.

M. Blázquez ne croit pas pouvoir identifier, à l'exception de *Roboretum* même, aujourd'hui Roboredo [1], sont celles aussi que nomme l'inscription; les quelques lettres qui manquent à celle-ci peuvent être aisément restituées par comparaison. Comme toujours, les chiffres des *miliae* diffèrent de ceux des milles romains, sans qu'il y ait de relation fixe entre les uns et les autres : nous avons d'*Asturica* à *Argentiolum,* citée aussi par Ptolémée [2], 5 *miliae* et 14 milles ; d'*Argentiolum* à *Petavonium*, citée par Ptolémée [3] 12 *miliae* et 25 milles ; de *Petavonium* à *Veniatia*, 28 milles (le chiffre des *miliae* a disparu); de *Veniatia* à *Compleutica*, citée par Ptolémée [4], 12 *miliae* et 25 milles; de *Compleutica* à *Roboretum*, 12 *miliae* et 29 milles. — Après *Roboretum*, selon l'inscription, la route allait en droite ligne, par un parcours de 15 *miliae*, à *Ad Aquas* ; selon l'Itinéraire, elle faisait un crochet pour desservir, à 36 milles de *Roboretum,* la station de *Pinetum*, le Πίνητος de Ptolémée [5], et n'atteignait qu'ensuite, à 20 milles de là, *Ad Aquas*. Cette dernière localité est appelée *Aquae Flaviae* sur les textes épigraphiques du *Corpus*, en particulier sur les bornes milliaires recueillies dans la région [6], et par Ptolémée Ὕδατα Λαῖά, qu'il faut corriger évidemment en Ὕδατα Φλαουϊά [7]; c'est aujourd'hui Chaves, sur le Tamaga [8].

Entre *Ad Aquas* et *Bracara*, notre inscription indique deux stations : *Aquis Originis*, à 7 *miliae* d'*Ad Aquas,* et *Sala...ia* (avec le bas du jambage d'un I ou d'un N devant l'A final), à 10 *miliae* des *Aquae Originis* et 12 de *Bracara* — 29 *miliae* en tout, — tandis que la première route de l'Itinéraire, beaucoup plus longue, en indique trois : *Caladuno* à 18 milles, *Praesidio* à 16 milles plus loin, *Salacia* à 26, séparé de *Bracara* par 20 milles, — soit 80

1. *Boletín de la Real Academia de la Historia*, XXI, 1892, p. 82-83 et 118.
2. Ptolémée, II, 6, 28.
3. *Ibid.*, II, 6, 34.
4. *Ibid.*, II, 6, 38.
5. Ptolémée, *loc. cit.* Il faut remarquer la forme des noms *Roboretum*, tiré de *robur*, et *Pinetum*, tiré de *pinus*; des arbres-signaux, et non pas des villages, jalonnaient la route; ce serait une preuve, d'après M. Jullian, du faible peuplement de cette contrée à l'époque romaine.
6. *Corp. inscr. lat.*, II, n°s 2477, 2478, 4204, 4779-4783 (milliaires), 5616, 5682.
7. Ptolémée, II, 6, 39.
8. Cf. *Corp. inscr. lat.*, II, p. 344 et 908.

en tout; plusieurs milliaires ont été rencontrés entre Chaves et Braga[1], depuis le règne de Tibère[2] jusqu'à celui de Carus et Carin[3]. D'autre part, sur la deuxième route de l'Itinéraire, qui fait un long détour en partant d'*Asturica*, nous retrouvons, après *Aquis Querquernis*, des *Aquis Originis*[4], puis, à 18 milles plus loin et à 21 de *Bracara*, *Salaniana*[5], et sur ce parcours aussi les milliaires conservés sont nombreux[6], depuis Vespasien[7] jusqu'à Licinien[8]; ceux du règne de Vespasien appellent cette voie *via nova* et disent qu'elle fut établie sur l'ordre de cet empereur par P. Calpetanus Rantius Quirinalis Valerius Festus, *legatus Augusti pro praetore*. La plaquette de Cangas de Onis nous donne lieu de croire qu'on pouvait couper par le plus court pour se rendre d'*Ad Aquas* aux *Aquae Originis*. Les *Aquae Originis* de notre inscription ne font qu'un, sans aucun doute, avec celles de l'Itinéraire; il n'est pas vraisemblable que dans la même région, aux abords immédiats de *Bracara*, deux stations différentes aient porté le même nom. Quant à *Salaniana*, qu'on s'attendrait à voir mentionnée ensuite, nous devons noter que le dernier mot avant *Bracara* sur la tablette est mutilé et qu'il n'y avait pas place apparemment pour quatre lettres entre les deux derniers A conservés; il ne peut pas être question cependant de la *Salacia* de la première des routes de l'Itinéraire, au sud de *Bracara*, tandis que les *Aquae Originis* étaient au nord; peut-être avait-on écrit simplement *Sala[n]ia*.

*
* *

Les quatre plaquettes de Cangas de Onis montrent une fois de plus que l'Itinéraire d'Antonin, œuvre de basse époque,

1. *Corp. inscr. lat.*, II, n°s 4766 et suiv.; *Ephem. epigr.*, VIII, n°s 218 et suiv.; IX, n° 414.
2. *Ephem. epigr.*, VIII, n° 219.
3. *Corp. inscr. lat.*, II, n°s 4785, 4786, 4795.
4. Appelées par le Géographe de Ravenne *Aquis Ocerensis*. Cf. *Corp. inscr. lat.*, II, p. 351, 904, 1040. Aujourd'hui Baños de Rio Caldo d'après M. Blázquez, *loc. cit.*, p. 119.
5. Géographe de Ravenne : *Salamana;* aujourd'hui Travasos d'après M. Blázquez, *loc. cit.*
6. *Corp. inscr. lat.*, II, n°s 4798 et suiv.; n°s 6218 et suiv.; *Ephem. epigr.*, VIII, n°s 224 et suiv.
7. *Corp. inscr. lat.*, II, n°s 4802, 4803, 4838, 4847, 4854, 6224; *Ephem. epigr.*, VIII, n° 228.
8. *Corp. inscr. lat.*, II, n° 4810.

incomplète et fautive, est bien loin de nous faire connaître toutes les routes importantes qui existaient à l'époque impériale et de présenter sous leur véritable jour celles mêmes dont il parle[1]. Elles nous ont révélé la voie de *Legio Septima Gemina* au *Portus Bledius* et celle de *Lucus Augusti* à *Dactonium*, dont l'Itinéraire ne dit rien. Elles restituent à celles de *Lucus Augusti* à *Iria* et d'*Asturica* à *Emerita*, défigurées par les combinaisons et groupements arbitraires de l'Itinéraire, leur physionomie authentique et leur autonomie. Elles attestent enfin qu'entre *Asturica* et *Bracara*, grâce au raccourci d'*Ad Aquas* aux *Aquae Originis*, il y avait une route plus directe que celles de l'Itinéraire.

D'après l'aspect de l'écriture et la forme si souvent incorrecte des noms de lieu, on serait tenté de rapporter ces petits textes à une époque assez tardive. D'autre part, il semblerait que l'état de choses qu'ils décrivent est antérieur à celui dont l'Itinéraire, dédié à un empereur Antonin qui paraît être Caracalla, nous a conservé une image plus ou moins altérée : le chemin d'*Asturica* à *Bracara* par *Roboretum*, *Ad Aquas* et les *Aquae Originis* a précédé le tracé de la route passant par *Pinetum* et *Praesidium*. *Asturica* était le point d'aboutissement naturel de la voie partant d'*Emerita* vers le nord et ce n'est que plus tard que l'attraction exercée par *Caesaraugusta* aura fait considérer comme secondaire le segment *Ocelodurum-Asturica*.

Sur la première plaquette figure le nom de la ville de Léon, *Legio Septima Gemina*. La septième légion[2] a été levée en Espagne par Galba[3], qui l'emmena avec lui en Gaule et en Italie ;

1. Cf. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, V, 1920, p. 125, en note : « C'est un des documents les plus médiocres que nous ait laissés l'antiquité. » W. Kubitschek, dans l'article *Itinerarien* de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissona (1916), p. 2320-2344, aboutit à la même conclusion. — W. Kubitschek a observé, p. 2338, que jusqu'à présent la pierre de Tongres (*Corp. inscr. lat.*, XIII, n° 9158) était la seule inscription monumentale qui permît de comparer une liste de stations et de distances avec un passage correspondant de l'Itinéraire. Nos tablettes se prêtent, on l'a vu, à un rapprochement analogue, qui est loin de tourner à l'avantage de l'Itinéraire.

2. R. Cagnat, article *Legio* dans le *Dictionnaire des Antiquités*, p. 1083-1084 ; U. Ph. Boissevain, *De re militari provinciarum Hispaniarum aetate imperatoria*, Amsterdam, 1879, p. 31-73 ; M. Gomez-Moreno, *La legion VII^a Gemina ilustrada*, dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, LIV, 1909, p. 19-28 ; F. Fita, *Legio VII$_a$ Gemina*, *ibid.*, LXXII, 1918, p. 135-148 ; A. Solari, *Il presidio legionario della Spagna*, dans la *Rivista indo-greco-italica di filologia, lingua, antichitá*, V, 1921, p. 241-243.

3. Tacite, *Histoires*, II, 11 et 86, III, 7, 22 et 25 ; Suétone, *Galba*, 10 ; Dion Cassius, LV, 24.

elle revint ensuite dans la péninsule ibérique, où on la trouve mentionnée en 79 sur l'inscription du pont de Chaves, *Aquae Flaviae*, en Tarraconnaise[1]. Mais, à Léon même, la plus ancienne inscription datée ne remonte qu'au règne de Nerva[2] et la première où il soit question de la septième légion, n'est que du règne de Trajan ou d'Hadrien[3]. Il est fort possible que la légion, entre son retour et l'installation définitive de son quartier général, ait tenu garnison dans quelque autre localité des mêmes parages[4]. La rédaction de nos quatre tablettes se placerait donc entre le règne de Vespasien — ou plutôt même de Nerva[5] — et celui de Caracalla, c'est-à-dire à la fin du premier siècle ou au deuxième.

On pourrait objecter que le calcul des distances en *miliae* au lieu de milles donnerait à croire plutôt qu'elles sont d'une époque où les milles romains n'étaient pas encore ou n'étaient plus employés en Espagne. Mais sur le parcours des routes qu'elles concernent on a découvert des bornes milliaires portant des chiffres de milles et dont les plus anciennes sont du règne de Tibère, les plus récentes du IVe siècle. Il est tout à fait impossible, à cause de la présence du nom de *Legio Septima*, que nos textes soient antérieurs au temps de Vespasien, ou même de Nerva, et bien peu vraisemblable qu'ils soient postérieurs au temps de Caracalla où fut composé l'Itinéraire

1. *Corp. inscr. lat.*, II, n° 2477.
2. *Ibid.*, n° 5674.
3. *Ibid.*, n° 2660.
4. C'est ce qu'on pourrait conclure des observations présentées par Th. Mommsen dans son article *Die römischen Lagerstädte* (*Hermes*, 1873, et *Historische Schriften*, III, Berlin, 1910, p. 186) à propos du n° 2636 du *Corp. inscr. lat.*, II, trouvé à la Milla del Rio, à égale distance d'Astorga et de Leon, — et aussi de celles de M. Gomez-Moreno, *loc cit.*, p. 21, à propos des inscriptions de Villalis (*Corp. inscr. lat.*, II, n°s 2552-2556, et *Année épigraphique*, 1910, n°s 1 et 2.)
5. Si l'on était en mesure d'attribuer à Vespasien la fondation de *Legio Septima* et de la rattacher à l'œuvre de réorganisation que cet empereur a accomplie en Espagne (cf. R. K. Mc Elderry, *Vespasian's reconstruction of Spain*, dans le *Journal of roman Studies*, VIII, 1918, p 53-102, et IX, 1919, p 86-94), on serait tenté de rapporter les inscriptions de Cangas de Onis au début de son règne, entre la fin des guerres civiles et les grandes fondations flaviennes dans les pays des *Astures* et des Cantabres : en effet *Flaviobriga* n'est pas mentionnée sur la première d'entre elles, qui arrête au *Portus Bledius* la description de la route partant de *Legio Septima*; sur la deuxième *Iria* n'est pas surnommée *Flavia* et sur la quatrième les *Aquae Flaviae* de Ptolémée et des milliaires sont appelées *Ad Aquas*. — Mais cette dernière désignation reparaît, à une date plus récente, dans l'Itinéraire d'Antonin, et ni l'addition de l'épithète *Flavia* au nom d'*Iria* ni la mention de *Flaviobriga* n'étaient indispensables.

d'Antonin ; la mention d'un *duumvir* portant les *tria nomina* classiques nous invite aussi à ne pas descendre trop bas. Si étrange que paraisse l'emploi simultané des *miliae* sur des documents rédigés par les soins des magistrats municipaux et des milles romains sur les inscriptions des bornes milliaires en l'honneur des empereurs régnants et sur un routier de tout l'Empire, nous sommes bien obligés de le tenir pour acquis. En Gaule, — sauf en Narbonnaise, — à partir du règne de Septime Sévère, ou peut-être de Trajan, les autorités romaines elles-mêmes ont substitué officiellement la lieue indigène au mille, et c'est en lieues que sont comptées les distances sur les milliaires à partir de cette époque, sur la Table de Peutinger et sur l'Itinéraire d'Antonin[1]. Rien de pareil en Espagne. La *milia*, mesure locale désignée sous un nom emprunté au latin, y paraît à côté du mille, mais sans le faire abandonner et sans s'imposer légalement.

Il resterait à savoir ce que représentait cette unité mystérieuse de longueur dont nous rencontrons sur les tablettes de Cangas de Onis les premiers et jusqu'à présent les seuls exemples connus. La comparaison des chiffres portés sur nos inscriptions et de ceux de l'Itinéraire montre que très certainement la *milia* était beaucoup plus forte que le mille[2]. Mais il n'y a dans le détail aucune relation régulière et constante entre les deux séries numériques ; les mêmes chiffres de *miliae* répondent parfois à deux chiffres différents de milles et inversement. Si l'on s'en tient aux totaux, on constate que de *Lucus Augusti* à *Iria* il y avait 45 *miliae*, au lieu des 71 milles de l'Itinéraire, et d'*Asturica* à *Salmantica* 57 *miliae*, au lieu de 140 milles ; dans le premier cas la *milia* vaudrait moins de 2 milles ou 2.957 mètres[3],

1. Cf. O. Hirschfeld, *Die römischen Meilensteine* (1907), dans ses *Kleine Schriften*, Berlin, 1913, p. 724, et C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, IV, 1914, p. 283, note 5.

2. On peut rappeler à ce propos que des mesures de volume supérieures aux mesures normales paraissent avoir été employées en Espagne à l'époque romaine : la capacité d'un *modius* du IVe siècle découvert en 1913 dans la province de la Corogne correspondait à 18 sétiers au lieu de 16 (E. Michon, *Le modius de Ponte Puñide*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, LXXIV, 1914, p. 215-312).

3. On sait que M. Colas, au cours de ses études sur la voie romaine de Bordeaux à Astorga, a été amené, pour expliquer certaines indications de l'Itinéraire, à supposer l'existence d'un mille aquitain de 3 kilomètres, environ 2 milles romains. Cf. C. Jullian, dans la *Revue des Études anciennes*, 1921, p. 247.

dans le second plus de 3, ou 4.435 mètres 50. Pour expliquer cette différence on ne peut que recourir à des hypothèses. Peut-être la valeur de la *milia* n'avait-elle rien de fixe et variait-elle selon les cantons, plus forte dans le pays des Cantabres et celui des *Astures*, en Tarraconnaise, plus faible chez les *Vettones* et en Lusitanie; il en est encore de même aujourd'hui pour la *legua* espagnole[1], égale dans certaines provinces à 5 kilomètres et demi environ et dans d'autres à plus de 6 kilomètres et demi; il en était de même en France pour la lieue avant la Révolution[2]. Peut-être aussi les modernes sont-ils enclins à attacher trop d'importance aux données de l'Itinéraire d'Antonin. Les omissions et les erreurs qu'on relève dans ce document et la difficulté qu'on éprouve souvent à identifier les stations qu'il cite nous montrent qu'on ne doit l'utiliser qu'avec précaution. Pour établir l'existence et déterminer la direction des routes romaines, pour calculer l'écartement de leurs stations, il faut s'attacher avant tout à l'étude archéologique des vestiges subsistants d'anciennes chaussées et à l'étude des inscriptions, bornes milliaires et itinéraires épigraphiques.

Maurice BESNIER.

1. Cf. *Antiguas medidas y pesos españoles*, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, XXXIII, 1898, p. 202-203 et 212.

2. Voir en particulier les indications données par R.-J. Julien dans son *Atlas géographique et militaire de la France*, Paris, 1751.

ÉRASME ET LA CHANCELLERIE IMPÉRIALE

Quand on parle du mouvement érasmien d'Espagne, de cet élan qui porta, il y a quatre siècles, tant de consciences espagnoles vers la *Philosophia Christi* exprimée dans l'*Enchiridion*, on ne doit pas oublier que cet érasmisme spontané bénéficia de la protection accordée à Erasme, vers le même temps, par la chancellerie de Charles-Quint. La souveraineté spirituelle qu'exerçait le philosophe de Rotterdam lui valut d'être recherché par les puissances temporelles : son souple génie sut ne les rebuter jamais, et utiliser leur appui sans s'y laisser asservir. Besogneux, il lui arriva de solliciter humblement le paiement de la pension que César lui avait attribuée : quoique, ajoutait il, « et cum pensione et sine pensione Caesaris ero[1] ». Des offres lui sont faites de France : il les repousse parce que le roi de France est en guerre avec l'Empereur. Érasme, certes, « n'a rien à voir, il n'aura jamais rien à voir avec la guerre », mais il y aurait des gens assez malveillants pour l'accuser de « passer à l'ennemi de César[2] ». S'il y a dans tout cela quelque courtisanerie, comme elle atteint peu l'indépendance de la pensée ! Jamais l'appât de cette pension, toujours promise et rarement payée, ne put lui faire regagner le Brabant : à Bâle, Erasme appartient à César par la fidélité, mais sa plume n'appartient à personne.

Non moins importante pour lui que le bon vouloir du monarque, absorbé par de grands desseins politiques, fut la vigilante amitié des ministres, du personnel de chancellerie chargé de rédiger et d'expédier la correspondance officielle.

1. Lettre à Jean Carondelet, archevêque de Palerme. Bâle, 30 mars 1524 (Ed. de Leyde, DCLXXV).
2. Lettre à N. de la Rosche. Bâle, 26 mars 1524 (Éd. de Leyde, DCLXXIII).

En 1518, il avait perdu un protecteur et un mécène en la personne du chancelier Jean le Sauvage. Mais quatre ans ne s'étaient pas écoulés que le nouveau chancelier, Gattinara, était universellement considéré à la cour comme le soutien d'Erasme[1]. Celui-ci pouvait se vanter d'avoir reçu des lettres fort bienveillantes de l'Empereur, de Jean Glapion, de l'archevêque de Palerme, de l'évêque de Palencia, du chancelier Gattinara, du cardinal de Sion et du cardinal de Mayence : hauts témoignages dont il se prévalait contre les théologiens de Louvain ardents à le dénoncer comme le coryphée de la révolution religieuse[2]. De plus humbles appuis pouvaient être décisifs lorsqu'il s'agissait de provoquer un acte du pouvoir. Aussi voyons-nous Erasme cultiver les secrétaires et les scribes par les mains de qui passait le détail des affaires. Guy Morillon lui était cher. Mais il ne néglige ni Jean Lallemand, ni Batt Arnolt, ni Felipe Nicolas[3]. Il sait surtout quel zèle il peut attendre d'un Maximilien Transylvanus, d'un Alonso de Valdés. Ces deux hommes, qui lui avaient voué un culte fervent, ne se lassèrent pas de le servir. Le premier semble avoir été un peu le maître du second : il lui enseigna à la fois les élégances latines[4] et l'amour d'Érasme. « Erasmicior Erasmo », Valdés but la doctrine érasmienne dans l'atmosphère de la chancellerie. C'est pour défendre la politique de l'Empereur qu'il écrivit les deux chefs-d'œuvre de la littérature érasmienne espagnole : le *Dialogue de Lactance avec l'Archidiacre* et le *Dialogue de Mercure avec Charon*. Et c'est dans son office de secrétaire impérial qu'il put s'employer pour Erasme en une affaire qui importait grandement à son repos.

Les théologiens de Louvain n'avaient rien relâché de leurs orthodoxes fureurs contre Érasme. Il supportait impatiem-

1. Vives à Erasme, Bruges, 20 mai 1522 (Ed. de Leyde, DCXXV) : « Cancellarium tibi impendio favere dixerunt mihi homines etiam ex vulgo aulae »

2. Erasmus Jodoco, Senatus Mechlinensis praesidi, Bâle, 14 juillet 1522 (Ed. de Leyde, DCXXIX).

3. Erasmus Nicolao Hispano, Bâle, 29 avril 1526 (Éd. de Leyde, DCCCXII).

4. Alonso de Valdés à Maximilien Transylvano, Valladolid, 12 mars 1527 (apud Fermín Caballero, *Alonso y Juan de Valdés*, p. 335) : « Laudas in me rerum Copiam et verborum ubertatem, quod certe minime agnosco, sed dum mihi haec tribuis, non me sed te ipsum laudare videris. Quidquid enim eruditionis mihi est, a te accepi, si quid sum, vel in his possum, tibi semper et ascripsi et ascribam ».

ment ces attaques violentes, obstinées, renouvelées sans cesse au mépris d'un édit impérial : vers la fin de 1526, il priait le chancelier d'intervenir[1], soit personnellement, soit par l'entremise d'un secrétaire tel que Jean Lallemand ou Cornelius Scheffer. Il donnait le canevas de la lettre à écrire. En réalité, ce fut Alonso de Valdés qui prit l'affaire en mains. Non seulement il écrivit personnellement à la Faculté de théologie de Louvain[2], mais il rédigea une lettre officielle, fidèlement conforme aux termes mêmes suggérés par Érasme, et qu'il porta à la signature du chancelier Gattinara. Voici le texte de ce document, d'après la minute que nous avons retrouvée aux archives de Simancas[3].

S. P. Egregii viri. Multa sunt, que me ad hanc epistolam ad vos cribendam impellunt; primum meum apud Caesarem nostrum officium, quo Majestatis sue auctoritatem ubique promouere teneor his presertim temporibus in quibus malo quodam fato omnia tumultuari cernimus. Preterea meus erga bonas litteras rectioraque studia animus, atque erga vos et academiam istam promptitudinem. Quo fit ut hanc ad vos scribendi prouinciam libenter a Caesare susceperim[4]. Quum primum enim audiui[5] vestrum nonnullos Caesareo aedito ad vos ob hanc causam misso, spreto, nouis indies conspirationibus in Erasmi nomen debaccari, nolui de hac re Caesarem monere. Scio enim illum moleste admodum laturum, ubi audiret ejus aedicta sic apud vos eludi, verum his litteris vos amice monendos duxi, ne quid tale amplius fieri permittatis, in Caesaris Academiae vestrumque omnium dedecus, non enim poscunt haec tempora adeo infælicia ut

1. Érasme à Gattinara, Bâle, 3 septembre 1526. Apud A. Helfferich (*Zeitschrift für historische Theologie*, Neue Folge, XXXIII, 1859, p. 594-6). « Quod ad me pe tinet, si vel tua sublimitas Caesaris nomine vel aliquis Caesaris tuoque, puta Ioannes Almanus aut Cornelius Scepherus priuatim scribat ad D. Nicolaum a Montibus, Louaniensis Academiae Ca icellarium, reliquosque theologos in hanc sententiam, aut si qua tuae prudentiae videbitur melior :

« Ne suis exemplis doceant alios eludere Caesaris aedicta, sed serio cohibeant et linguas et libellos petulantes, unde praeter dissidia nihil proficisci potest... aliquid etiam tribuendum tot vigiliis, quibus prouexit et indies prouehit et bonas litteras et rem theologicam. »

2. Le texte de cette lettre a été publié par F. Caballero, *Alonso y Juan de Valdés*, p. 321.

3. Estado Leg. 604 (Ancien 1553), f° 521. Nous résolvons les abréviations et nous modifions la ponctuation sur quelques points. Nous respectons l'orthographe et les solécismes, puisqu'il s'agit d'un brouillon écrit de la main d'Alonso de Valdés lui-même.

4. Valdès avait d'abord écrit *suscepi*, puis, en surcharge, il a changé la désinence *i* en *eri;* il faut lire *susceperi*.

5. Le ms. porte *audiuit*, avec le *t* final barré.

Caesaris aedicta sim passim a suis eludantur. Norunt omnes quam sit Erasmus de christiana republica benemeritus, ita ut hic apud Hispanos in mundi angulo nullius nomen aeque ab omnibus celebretur. Quod vos forsan bona fide agitis id inuidiae causa fieri interpretatur, maleque ab his auditis quod tantum virum conterraneum ob id quod summis laudibus a vobis extollendum tanto odio insectari permittatis, ut sint qui ejus nomen penitus diluere conentur. Atque hoc certe mihi ut ingenue fatear omnino indecorum ne dicam impium videtur. Cohibite igitur viri optimi et linguas et petulantes libellos, unde praeter dissidia nihil proficisci potest. Plus satio dissidiorum morbo laborat orbis, etiam si non accersantur noui tumultus. Plus satis jam sunt qui palam tuentur Lutheri dogmata, etiam si calumniis non protrudantur in illius factionem, qui cupiunt esse et hactenus perstiterunt in consorcio ecclesiae catholice, nec persistere solum verum etiam pro virili pugnant aduersus hostes Ecclesiae. Impium enim est Erasmum in acie stantem et cum Luthero manus conserentem ab his pro quibus dimicat a tergo adoriri, quasi non satis esset Lutheranorum insanis libellis latine germaniceque scriptis optimum illum virum lapidari. Hoc potius agendum esset ut transfugas in Ecclesiae castra reuocaremus quam ut amicos extruderemus. Etiam si quid esset in libris Erasmi quod incircunspectius scriptum videretur, quum quidem nullus adhuc scriptorum hoc vitare potuit, nihil tamen opus esset, rem vel hoc periculoso tempore vel hujusmodi tumultibus agere, presertim quum ipse declaret animum vere pietatis studiosum semperque sua scripta submiserit Ecclesiae judicio, seque paratum professus sit, vel corrigere, vel explicare, si quid jure offendit bonos et integros. Nam quos occupavit odium, his nihil omnino placet. Caeca enim sunt amoris sed caeciora sunt odii judicia. Praeterea aequum certe est ut tot vigiliis quibus provexit et indies prouehit bonas litteras et rem theologicam, aliquid tribuamus, haec ad vos scribenda duxi, ut clam syncereque admoniti Caesaris dignitati Reipublicae et praesertim istius prouincie tranquilitati Religionisque et istius celeberrime Academie honori consulatis. Quod si haec apud vos alicujus ponderis restitisse intelexero, in magni beneficii loco adnumerabo, vosque et Academiam istam quibus potero apud Caesarem fauoribus promouebo. Bene Valete ex < Valleoleto, Die XII februarii 1527[1] >.

Nous savons par Maximilien Transylvanus[2] que cette lettre

1. La minute n'est pas datée. On peut, avec une probabilité proche de la certitude, lui assigner la même date qu'à la lettre de Valdés relative à la même affaire, et publiée par F. Caballero, *Alonso y Juan de Valdés*, p. 321.

2. Lettre de Alonso de Valdés, Hantem. 25 octobre 1527 (apud Fern. Caballero, *Alonso y Juan de Valdés*, p. 344); cette publication étant très incorrecte, nous citons d'après l'original conservé aux archives de Simancas : Estado, Leg 605 ancien 1554, f° 582) : «... mirum dictu quantam apud omnes eis literis existimationem es

du chancelier, rédigée par Valdés et expédiée sur ses instances, eut plus de poids à Louvain que n'en avaient eu les messages précédents de Charles-Quint ou de la gouvernante des Pays-Bas. Ainsi, tandis qu'Érasme était sur la sellette devant l'Assemblée théologique de Valladolid, il put jouir du moins d'une trêve dans les Flandres.

En retour d'une protection si efficace, Gattinara et Valdés n'attendaient-ils rien du grand homme? Le servaient-ils pour le seul plaisir de recevoir ces lettres alertes, nobles et attentives dont les plus puissants personnages se sentaient honorés? Ce n'était pas seulement un principat intellectuel qu'il exerçait. Il semblait être la conscience même de l'Europe chrétienne déchirée : force éminemment digne de protection, et éminemment utilisable. Nous ne prétendons pas dénoncer là un froid calcul. Pour un Alonso de Valdés, l'adhésion aux idées érasmiennes et l'adhésion à la politique de Charles-Quint se confondaient dans un même élan sincère[1]. Rien d'étonnant s'il considérait Érasme comme l'inspirateur idéal de cette Réforme de l'Église qu'il apercevait au terme des guerres soutenues par l'Empereur. Lorsque le sac de Rome semble laisser Charles-Quint arbitre des destinées de l'Église, c'est vers Érasme qu'on se tourne en quête d'un conseil. Alonso de Valdés lui écrit de Valladolid, à la fin de sa lettre du 20 juin 1527 : « Sur la destruction de Rome, je ne te dis rien. Mais j'aimerais savoir ton avis sur la conduite que nous devons tenir en présence de ce grand événement qui passe tant notre attente[2]. »

assecutus precipue cum intellexerint te quoque impulsore magnum cancellarium literas illas Louaniensibus scripsisse, quae profecto plus ponderis habuerunt quam quaecumque hactenus Caesar aut ipsa etiam Serenissima scripsissent. Ex illo enim tempore Theologi louanienses se modestius gerere ceperunt, nam parce admodum et sobrie de Erasmo loquuntur... »

1. Sur ce point, voir notre étude sur *Alonso de Valdés, auteur du* DIÁLOGO DE MERCURIO Y CARÓN, dans *Homenaje a Menéndez Pidal* (Madrid, 1924).

2. « De excidio Urbis nihil ad te scribo. Velim tamen ex te audire, quid nobis, quibus res tam magna praeter spem euenit, faciundum censeas... » Ces lignes sont citées par F. Caballero, *Alonso y Juan de Valdés*, p. 313. Le texte complet de la lettre a été publié une première fois par Burscher, *Spicilegia autographorum*, Spicil. V, p. XVIII sq. (Leipzig, 1784-1802). On le consultera plus aisément dans *Briefe an Desiderius Erasmus von Rotterdam*, Herausg, v. J. Förstemann u. O. Gunther. Leipzig, 1904 (27. Beiheft z. *Zentralblatt für Bibliothekswesen*).

Un indépendant comme Vives n'avait-il pas écrit à Érasme, huit jours plus tôt : « Christ a fourni à notre époque une admirable occasion de voir cet idéal réalisé, grâce aux grandes victoires de l'Empereur et à la captivité du Pape. Quant à moi, je souhaiterais de te voir écrire à l'Archevêque de Séville, Inquisiteur général, sur ton affaire personnelle, et à l'Empereur au sujet des affaires communes et publiques [1]. »

Érasme n'avait garde de rendre l'oracle qu'on attendait de lui. Le spectacle d'une Europe anarchique ne l'engageait pas à monter sur la scène où il voyait que les acteurs étaient agis. Charles-Quint, d'ailleurs, recula. Et cette politique de pacification et de réforme imposée par l'Empereur, où tels de ses conseillers se plaisaient à voir la politique érasmienne, resta du domaine de l'*Uchronie.* Mais il est très intéressant de savoir qu'on a voulu y associer le grand Pacifiste. Là-dessus, les textes que nous venons de citer sont clairs. Nous sommes à même d'y ajouter une très curieuse lettre adressée à Érasme par Gattinara au moment le plus aigu du conflit entre l'Empereur et le Pape [2]; la minute, écrite, semble-t-il, de la main d'Alonso de Valdés, en est conservée à l'Archivo General de Simancas (Estado, Leg. 605. Ancien 1554, fol. 581 v°).

1. « Κάλλιστον παρέδωκεν ὁ Χριστὸς τοῖς ἡμετέροις χρόνοις καιρὸν τοῦ τοῦτο ποιεῖσθαι ταῖς τοῦ αὐτοκράτορος νίκαις τοσαύταις, καὶ αἰχμαλώτου τοῦ 'Αρχιερέως. 'Εγὼ δὲ ἂν ἐθέλοιμι, ἵνα πρὸς τὸν 'Ισπαλικὸν Αρχιεπίσκοπον τὸν μέγιστον ἐπιζητητὴν γράφῃς ἐπί τὰ σοῦ ἴδια, καὶ πρὸς τὸν αὐτοκράτορα ἐπὶ τὰ κοινά καὶ δημόσια ». Vives Erasmo, Bruges, 13 juin 1527 (Ed. de Leyde, Appendice CCCXL). Est-ce un hasard si Mayans n'a pas inclus cette lettre dans la correspondance de Vives, au tome VII des *Vivis opera?*

2. Le document n'est pas daté. Mais le recto de la feuille est occupé par la minute d'une lettre au roi de Bohème, le félicitant de son élection, et datée de Valladolid, mars 1527. Le Professeur P. S Allen, d'Oxford, à qui nous avons communiqué une copie de ce document pour qu'il le publie en son lieu au tome VI de son admirable *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami* (Oxonii T. I, MCMVI. — Tome IV, MCMXXII), nous fait part d'une conjecture à laquelle nous nous rallions. Afin de préciser cette date de mars 1527, suggérée par la minute du recto, il rapproche la lettre de Pedro Juan Olivar à Érasme, écrite de Valladolid le 13 mars 1527 (Ed. de Leyde, Appendice CCCCLXIX). « Mercurinus a Cattinariis, Cancellarius, quoties de te mentionem facit sacrosanctam? adeo ut cum eum nuper inviserem, laborabat ille podagra, et interrogaret me, si fuerat mihi aliquando consuetudo tecum, et responderem fuisse, sed parvam, subito adderet . Re vera fuit tibi consuetudo cum Christianissimo viro et eruditissimo, mihi semper amicissimo. Aderant tunc Valdesius et Scepperus. Idem Cancellarius scribit jam tibi. » Enfin, Valdés écrivait le 12 mars 1527, à Maximilien Transylvanus (F. Caballero, *Alonso y Juan de Valdés*, p. 323) : « Tragediam cucullatorum proteruitate apud nos excitatam ex annexis litteris intelliges, quas una cum fasciculo hoc ad eum < Erasmum > quam primum mittes : hoc enim Cancellarius rogat. » P. S. Allen propose de considérer la lettre que nous publions ici comme écrite vers le 12 mars 1527.

S. P. Multa sunt, mi Erasme, quae te scire cuperem, ea tamen scribet Valdesius. Nactus sum his diebus libellum Dantis cui titulum fecit Monarchia, suppressum (ut audio) ab his qui eam usurpare contendunt. Quo nomine mihi aliquantulum arridere cepit, deinde, aliquibus locis delibatis, placuit utcunque auctoris ingenium. Cuperem ut (cum in rem Caesaris faciat) libellus in publicum exeat. Quia tamen scriptorum vitio corruptus est, opere precium me facturum existimaui, si eum ad te mitterem, teque rogarem, ut dum per ocium licebit, libellum legas, et, si res digna tibi visa fuerit, castigatum typographo excudendum tradas. Nullus enim in nostra hac tempestate est cui hanc melius provintiam demandare possim. Tuum erit Libellum vel emittere, vel supprimere. Id enim tuo committo judicio. Vale.

Ainsi, avec un tact infini, on faisait appel au savant éditeur du Nouveau Testament et de saint Jérôme pour faire imprimer le petit ouvrage antiromain de Dante, cette *Monarchie* « étouffée par ceux-là qui prétendent l'usurper ». Sa divulgation servirait la cause de César : l'intention politique est clairement avouée. Il est vrai qu'on laissait à Érasme le soin de juger si la chose en valait la peine. Là-dessus, Rome fut mise à sac. Ce n'était plus le temps des polémiques contre le Saint-Siège. Érasme s'abstint, et rien ne dit qu'il ne se fût pas abstenu pareillement quelques mois plus tôt. Lorsque la *Monarchia* de Dante fut prohibée, en 1554, par l'Index de Venise, elle était encore inédite. Cette prohibition attira sur l'opuscule l'attention de Vergerio qui songea à l'éditer. Oporinus, finalement, le publia à Bâle, en 1559[1].

Erasme, on le sait, a pleuré sur la Ville livrée à des soudards plus brutaux que n'avaient été les Gaulois et les Goths, Rome, citadelle de la Religion chrétienne, nourricière de l'Esprit, paisible demeure des Muses, mère commune des Nations, Ville où tout homme civilisé se sentait chez lui ! et tout cela profané, souillé, saccagé[2] ! Quand le franciscain Carvajal l'accuse d'avoir voulu et préparé cela, Erasme a le droit de se récrier : « Comme si cet événement n'avait pas été une surprise pour tout le monde, à commencer par l'Empereur[3] ! » Non

1. H. Reusch, *Der Index der verbotenen Bücher*, t. I (Bonn, 1883), p. 226.
2. Lettre d'Érasme à Sadolet. Bâle, 1er octobre 1528. (Éd. de Leyde, DCCCCLXXXVIII.)
3. Lettre d'Érasme à Alonso de Valdés, Bâle, 21 mars 1529. (Éd. de Leyde, MXXXI.)

certes, Érasme n'avait pas voulu cela. Mais, connaissant ce pouvoir qu'ont les hommes de déchaîner des catastrophes qui les dépassent infiniment, il n'aurait jamais insinué, avec Alonso de Valdés, que ce débordement de la soldatesque était un châtiment divin. Érasme savait bien que les deux grands responsables du sac de Rome étaient Charles-Quint et le Pape lui-même, et qu'aucun des deux ne l'avait prévu. De son observatoire de Bâle, il les jugeait. Et Carvajal vise sans doute plus juste lorsqu'il dénonce, chez Érasme, une attitude indépendante à l'égard de l'Empereur et de son rêve de Monarchie universelle.

M. BATAILLON.

LAS POESIAS LATINAS

DE

GARCILASO DE LA VEGA

Y SU PERMANENCIA EN ITALIA

(Suite et fin[1].)

V

Boscán allanó la vía a Garcilaso, que encarna más que otro alguno la escuela poética italianizante. Acogida la innovación métrica introducida, a imitación de los italianos, en el Parnaso español por el poeta barcelonés, el poeta toledano la siguió entregándose por entero a nuestros poetas. Así lo advirtieron en lo antiguo el Brocense, Herrera y Tamayo de Vargas[2]; y recientemente Torraca y Flamini que han precisado, el primero las fuentes sannazarianas de las églogas[3]; y el segundo las referentes a varios poetas italianos, en las liricas[4]. En este campo sólo nos resta recoger alguna que otra espiga escapadas a los diligentes segadores[5].

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XXV, nº 2, p. 108; nº 4, p. 305.

2. La primera edición del comentario del Brocense, el más sobrio y erudito comentador de Garcilaso, es de Salamanca, de 1574 muchas veces reimpreso — *Obras de Garci Laso de la Vega con anotaciones de Fernando de Herrera*. En Sevilla, por Alfonso de la Barrera. Año 1580. Una reimpresión parcial de este comento la hecho ha poco la *Biblioteca económica de clasicos castellanos* [*Les Eglogas de G. de la V. con las anotaciones de Herrera*. Paris, L. Michaud, s. a. - es de 1914] con caprichosas omisiones y no pocos errores tipográficos. — *Garcilaso de la Vega, natural de Toledo, Príncipe de los poetas castellanos de D. Thomas Tamayo de Vargas*. Con licencia, en Madrid, por Luis Sanchez. Año 1622.

3. Fr. Torraca, *Gl'imitatori stranieri di J. Sannazaro*, cit., p. 7-19; 81-86; y v. También G. Cirot, en *Bull. hisp.*, t. XXII, nº 4 Oct. a Dic., 1920, p. 241-51.

4. Fr. Flamini, *Imitazioni italiane in G. d. l. V.*, en *Bibl. d. scuole italiane*, 1 de Julio de 1899, nºˢ 17-18, p. 200-3.

5. Afirma Flamini que el son. VIII *(De aquella vista pura y excelente)* deriva de los v. 67-70 de la célebre canción de la *Vita nuova (Donne ch'avete intelletto d'amore)*, en la que Dante dice que de los ojos de Beatriz salen espíritus luminosos de amor, los cuales hieren los ojos y parten el corazón de quien la mira : *De gli occhi suoi, come ch' ella li mova, Escono spirti d'amore infiammati, Che feron gli occhi a qual che allor*

Campo intacto es todavía el de la fortuna de las obras de Garcilaso, y la rebusca de las imitaciones que de algunos de sus más felices versos hicieron nuestros poetas — especialmente meridionales — del siglo XVI. Como hemos dicho, Garcilaso no desdeñó tomar más de una imagen y el concepto de su primera égloga de los *Due Pellegrini* de Tansillo; pero éste, por su parte — como ha notado Flamini [1] — sacó provecho del monologo de Salicio, que está en la égloga española, alguna idea para sus canciones pescatorias sobre el llanto de Albano español traicionado por Galatea — escritas en 1555 [2] — en las cuales la entonación es la misma, igual el nombre del amante infiel; por más que en dicho monólogo el lamento de Albano comience con una común reminiscencia de las *Metamórfosis* [XIII, vv. 798 sig.]. Otra del exordio laudatorio de D. Pedro de Toledo, de la misma égloga, cree ver Croce [3] en las octavas sexta y séptima de la *Clorida, stanze al Viceré di Napoli*, de Tansillo [4].

En el soneto *Spirto gentil, che con la cetra al collo*, que el poeta venosino dirigió a Garcilaso, el verso :

La spada al fianco ognor, la penna in mano

¿no es quizá un recuerdo del famoso verso de Garcilaso [egl. III, v. 40] :

Tomando ora la espada ora la pluma ?

la guati, E passan si che 'l cor ciascun retrova. Podría decirse que el soneto español deriva del siguiente madrigal de B. Tasso, si no hubiera permanecido idédito hasta nuestros días (V. Pintor, op. cit. apend. nº XVI); pero es fácil que tanto el Tasso como Garcilaso hubiesen tenido presente otra poesía, que uno y otro imitaron de cerca :

Escono ad ora ad ora
Da gli occhi di madonna, armati in schiera,
Di saette e di foco
Spirti accesi, i quali, a poco a poco,
Entran per gli occhi miei senza contesa;
E poscia ch'hanno accesa
La fiamma dentro al core,
Allor escono fuore
E divengono poi pensier ardenti,
Quai mi stan sempre in l'anima presenti, etc.

1. Introd. a la edic. de las *Egloga e i Poemetti* cit. p. XXVII-XXVIII.
2. E. Pércopo, *Un codice autografo di rime tansilliane in Ispagna*, en *Studi dedic. a F. Torraca*. Nápoles, 1912, p. 335.
3. Not. cit. p. 15.
4. *Egloga e i Poemetti*, ed. cit., p. 121-2.

Así Tansillo como Garcilaso han tomado algo del soneto de Sannazaro *Icaro cadde qui, queste onde il sanno*. Aludiendo al mito de Faetonte, el primero escribe:

Temo, qualor giù guardo, il vol troppo alto,
Ond'ei mi grida, e mi promette altero,
Che se dal nobil corso io cado, e pero,
L'onor fia eterno, se mortale il salto.
Che s'altri, cui disio simil compunse,
Diè nome eterno al mar col suo morire,
Ove l'ardite penne il sol disgiunse...

y el segundo, en el soneto *Si para refrenar este deseo*...

¿ qué me ha de aprovechar ver la pintura
de aquel que con las alas derretidas
cayendo, fama y nombre al mar ha dado;
y la del que su fuego y su locura
llora entre aquellas plantas conocidas.
apenas en el agua resfriado?

Ambos poetas claman contra los celos, sirviendose de las mismas imágenes. Según Garcilaso el espíritu engendra el amor, y del amor, en maridaje con la envidia, nacen los celos; éstos, que son el monstruo [1] parido por la envidia, son el *nieto cruel* que encendiendo el amor matan el alma — dan vida al padre y matan al abuelo. El Tansillo [son. XXXIII]:

O d'Invidia, e d'Amor figlia sí ria,
Che le gioie del padre volgi in pene;
Cauto Argo al male, e cieca talpa al bene,
Ministra di tormento, Gelosia;

y en el soneto LII:

O di buon genitore, o di rea madre
Fera malnata, infame orribil figlia,
Che volgi col terror delle tue ciglia
Dí chiari e lieti in notti tristi ed adre;
. . . .
Gelosia, crudel mostro, ch'ai d'intorno
Al fier capo mille occhi, e mille orecchi,
Al nuocer sempre aperti, a giovar chiusi etc.

También la égloga segunda encontró muy pronto imitadores. De ella, además de la *Cecaria* de Epicuro, se valió un rimador

1. Sannazaro (son. *O gelosia, d'amanti orribil freno*) vv. 9-11: *Da qual valle infernal nel mondo uscisti, O crudel mostro, o peste de' mortali, Che fai gli giorni miei sí oscuri e tristi?*

napolitano en la *Mirzia* drama pastoral editado mucho antes dos veces con otro titulo y diversa atribución y modernamente reestampado como obra del mismo Epicuro[1]; compuesto entre 1540 y 1553, y probablemente cerca de 1547[2]. Pércopo, que también lo atribuyó a Epicuro, sostiene, y no es improbable, que el poeta español tuviese intimidad con él, que era el mayor artista y poeta de Nápoles en aquel tiempo, y asi, habiéndosela enseñado, pudo Epicuro conocer la égloga e imitarla en la *Mirzia*[3]. Por nuestra parte no negamos la posibilidad de esas amistades entre los dos poetas; pero hasta ahora faltan completamente pruebas y testimonios para afirmarlas.

No repetiremos con Lampillas que la tierna narración de *Aminta*, de Tasso, en la segunda escena del acto primero [vv. 64 sígs.], se haya imitado de la narración de Albanio[4], porque la gran afinidad que media entre las situaciones de una y otra narración depende de la común derivación de la prosa VII de la *Arcadia* de Sannazaro.

Y la lista de los imitadores de Garcilaso no acaba aquí. Un poeta napolitano ahora olvidado, Ludovico Paterno[5], en la tercera de sus églogas amorosas[6], siguió muy de cerca la primera égloga del poeta español : algunos versos más que imitados están fielmente traducidos de los españoles : por ejemplo, los siguientes que citaremos como muestra :

O giovenetto illustre,
Che cinto il busto di lucente ferro
In terra rappresenti il fiero Marte[7].
O più dura che marmo, a mie querele,
O a l'incendio che mi strugge il core,
Più gelata che neve di Gennaro etc.[8].

1. I Palmarini, *I drammi pastorali di Antonio Marsi detto l'Epicuro napolitano*. Vol. I. *La Mirzia*. Bologna, 1887 (en *Scelta di curiosità letterarie*, disp. CCXXI).
2. Fr. Flamini, en *Riv. crit. d. letter. ital.*, V, 31; ed. E. Pércopo, *M. A. Epicuro*, en *Giorn. stor. d. letter. ital.*, XII (1888), p. 63 sig.
3. Pércopo, art. cit., p. 65.
4. Op. cit., p. 11, t. IV, p. 162.
5. Acerca de Patierno un docto erudito napolitano D. José Castaldi publicará una excelence monografía (*L. P. rimatore napoletano del secolo XVI*), que fué premiada en el 1918 por la Academia Pontaniana.
6. *Le Nuove fiamme* di M. Ludovico Paterno. En Venecia, 1561, p. 170 sigs.
7. Garc., egloga I, vv. 12-14.
8. I, vv. 57-59.

Qual suole ascoso dietro un ramoscello
Orbo de' figliuolini, il rosignuolo,
Che flebil canto ognor, ognor lagnarsi
Del duro zappator, che cautamente
Gli ha spogliato il suo caro amato nido,
Ei non sa mai dar fine al triste suono :
Nè soli giorni in ciò consuma interi,
Ma le notti anco intere ; e non vuol solo
L'albe e le none aver, le sere e i vespri
Per fido testimon del suo cordoglio :
Ma le fantasme ancora, e i grilli e i gufi,
E le lucciole insieme e i vespertili,
E la Luna, e le stelle e tutto il Cielo etc. [1].

Dei tuoi bei crini eguali ad oro, ad umbra,
Tengo alquanti, Amarilli, in un bossetto,
Che non mai dal mio sen lascio partire.
E sempre, ohimè, ch'io li riveggo e volto
Di lacrime li bagno, e tosto tosto
Poi co' sospir gli asciugo; indi di novo
Li bagno, e poi di novo ancor gli asciugo [2].

Ruscei correnti, amorosetti e lieti,
Fontane d'acqua cristallina e pura,
Verdi prati, ripien di fresca ombrella,
Arbori, che mirate il suo bel viso,
Augei, che rocamente vi lagnate
Torcendo il passo per quel verde seno ;
Voi ben sapete quanto io già vi amava,
E con quanto piacer, con qual desio
Fra voi prendevo i mollicelli sonni.
O passata dolcezza, o ben caduco,
Or invece di requie, e di conforto
M'apportate memoria oscura e trista [3] !

En la elegia XIV de Paterno *a M. Giancarlo Stella* los siguientes versos [4] :

Nè perch'io segua il furibondo Marte
Di tunica coperto adamantina...

1. I, vv. 324-340.
2. I, vv. 353-65.
3. I, 239-251.
4. Op. cit., p. 115.

E però fia, senz'altro ufficio mio,
Prendere ora la spada, ora la penna;

recuerdan los siguientes versos del poeta español[1]:

¡ Oh crudo, oh riguroso, oh fiero Marte
de túnica cubierto de diamente,
y endurecido siempre en toda parte !

Tomando ora la espada ora la pluma.

No sería difícil, confrontando diligentemente a ambos poetas, recoger mayores débitos del poeta napolitano hacia el poeta toledano ; pero a qué remover entre el polvo las hojas muertas de la poesía de Paterno ?

Preferimos mejor entregarnos a las obras de Garcilaso que vieron la luz en Italia y a los traductores italianos que obtuvieron. La primera edición de las obras del poeta español que apareció en Italia debe creerse la estampada por Antonio de Salamanca en 1547, probablemente en Roma donde, como es sabido, tuvo tipografía[2]. En 1553 apareció una nueva edición cuidada por el sólito Alfonso Ulloa — el conocido español domiciliado en Venecia que tanto contribuyó a poner en relación la literatura castellana y la italiana. La edición lleva dedicatoria a Don Leonardo Hemo y tiene la acostumbrada « introduccion... a proferir la lengua castellana[3] ». Otra edición apareció por fin en Nápoles en 1604[4].

Mayor atractivo pueden ofrecernos los traductores de Garcilaso. Croce nos hizo conocer la version que Doni nos dió en sus *Pistolotti amorosi* (en Venecia, en casa de Gabriel Giolito de Ferrari, 1558, fol. 40 sig.) del conocido soneto *Pasando el mar Leandro el animoso*[5]; la versión de otro soneto no menos conocido del poeta español, el XIV *Como la tierna madre que el dolienta* fué recordada por nosotros años ha, del cual fué traductor un poeta ahora olvidado, pero que en su tiempo se le tuvo

1. Elegía II, vv. 94-96 ; y egl. III, v. 40.
2. Sobre esta edic. v. Menendez y Pelayo, *Juan Boscán*, cit., p. 158.
3. Esta edición y la napolitana fueron recordadas por Croce, nota cit., p. 158. Véase S. Bongi, *Annali de Gabriel Giolito de' Ferrari*, I, p. 411 ; Menéndez y Pelayo, op. cit., p. 159.
4. *Obras*, Nápoles, por Juan Bautista Sotil, 1604, en 12, 124 hojas.
5. Croce, not. cit., pag. 16.

como uno de los mejores poetas sacros, el abate genovés Pompeo Figàri, entre los fundadores de la Arcadia *Montano Falanzio*[1].

El siglo XVIII nos ofrece dos traductores que mostraron su especial manera de traducir : Juan Bautista Conti[2] y el ex-jesuita Masdeu. El más antiguo ensayo de los labores del primero fué la traducción de la primera egloga de Garcilaso, de la que se hizo editor en 1771 el doctor Casimiro Gómez Ortega, que a la vez fue panegirista y entusiasta del traductor italiano, secundandole en esto muchos de los amigos del mismo Conti, como D. Nicolás Moratín, D. Ignacio López de Ayala, el P. Scio, D. Juan de Iriarte y otros que con todo género de versos latinos y vulgares exaltaron la pericia del Conti y sancionaron aquella especie de alianza entre la Musa toscana y la española[3]. Después de diez años de asiduo y constante trabajo, en 1872 apareció el primer volumen de su amplia *raccolta di poesie castigliane tradotte in lingua toscana e illustrate*[4], bajo los auspicios del conde de Floridablanca; y presto siguieron los demás volúmenes, entre los cuales el segundo, enteramente dedicado a Garcilaso, y que a juicio de críticos competentes, como Cian y Menéndez y Pelayo[5], contiene las versiones más felices y meor ejecutadas de toda la colección. Singularmente feliz se nos antoja la traducción de la primera égloga y las octavas del canto amebeo de la tercera, las cuales « con su esbeltez y dignidad sobria y elegante — escribe Cian — parecen torneadas sobre los modelos de Poliziano y de Ariosto, al par que reproducen fielmente las estancias del poeta español ». Defectos leves y pequeños ripios no faltan aquí y allí, pero son tales defectos y tales ripios los que se encuentran fácilmente aun en los más

1. E. Mele, *Sonetti spagnuoli tradotti in italiano*, en *Bulletin hispanique* XVI (1914). p. 449.

2. Acerca de G. B. Conti, v. el vol. de V. Cian, *Italia e Spagna nel secolo XVIII — G. B. Conti e alcune relazioni letterarie fra l'Italia e la Spagna nella seconda metà del Settecento*. Torino, 1896; y cfr. también la docta recensión que hizo A. Farinelli, en *Giorn. stor. de lett. ital.*, vol. XXX, p. 276 sigs.

3. J. B. Conti, *La célebre égloga primera de G. d. V. con su traducción italiana, en el mismo metro, con prólogo del doctor Casimiro Gómez Ortega*. Madrid, Ibarra, 1771.

4. *Scelta di poesie castigliane tradotte in verso toscano e illustrate dal conte G. B. Conti*, Madrid, 1872. Fué reestampada en 1619 sin el testo español.

5. En la recensión que hizo del vol. de Cian sobre Conti, en *Rev. crít. de Hist. y Lit. esp. portug. hisp.-amer.*, de marzo de 1896, p. 105 sigs.

cuidadosos traductores y conviene aquí apreciarlos como inevitables[1].

Casi simultaneamente a la colección Conti y en abierta concurrencia con ella el ex-jesuita Masdeu publicó poesías de veinte y dos poetas españoles[2] y entre otras no pocas del toledano, pero a este traductor faltaba el arte y nada tenía de poeta, y sus versiones, pesímamente versificadas, en versos duros, poco armoniosos, cayeron pronto en justo olvido[3].

Severo juez de las traducciones de Conti se mostró en el siglo XIX el comasco Pedro Monti, mediocre poeta pero buen conocedor de la literatura española que se dedicó a difundir en Italia como mejor supo y pudo. Juzgó escasa y de escaso juicio la colección hecha por Conti, a quien reprochó no haber prestado atención a los generos y metros genuinamente nacionales[4] Pero ¿alcanzó él mayor exito traduciendo en monotonos endecasílabos los romances históricos españoles? Logró hacer olvidar las elegantes estrofas de la primera égloga de Garcilaso con los que la reprodujo el Conti, con los endecasílabos duros y fatigosos, con que el propio Monti quiso ensayarse en traducirla?

No queremos cerrar estos nuestros apuntes sin recordar que a la edicion comentada por Sánchez, preceden entre otras poesías encomiásticas, un soneto y dísticos latinos de J. D. Florencio Romano[5]; y que en el siglo XVII Marino no supo ofrecer otro homenaje a la memoria del gran poeta toledano sino este insulso epigrama, como acertadamente lo calificó Croce[6]:

Del poetico giorno
Aperse al clima Ispano i primi albori
Il raggio mattutin de' miei splendori.
Hor se l'Occaso suo rendere adorno

1. Op. cit., p. 289. El examen de las poesías traducidas de Garcilaso va desde la p. 280 a 291.
2. F. Masdeu, *Poesie di ventidue autori spagnuoli del Cinquecento*. Roma, 1786, vol. 2.
3. F. S. Quadrio, en su obra *Della Storia e della ragione d'ogni poesia* (II, p. 407, sigs) da noticias biográficas de Garcilaso.
4. Pietro Monti, *Romanze storiche e moresche e poesie scelte spagnole tradotte in vers italiani*. Segunda edición, Milán, 1855, p. 287.
5. Francisi Sanctii *Opera omnia* cit., t. IV, p. 41.
6. Croce, nota cit., p. 15. El epigrama fué reestampado por Tamayo de Vargas, op. cit., p. II, 11 v-12 r.

Può di luce immortale
Aurora Occidentale,
Ornare il nome della patria mia
Lucifero, e non Hespero devria [1].

Las poesias latinas.

I

Ad Thylesium [2].

Esta oda fué estampada la primera vez entre las poesías de Antonio Telesio a quien va dirigida [*Garcilassi de Vega / Toletani / ad / Antonium Thylesium / ode*, en Antonii Thylesii *cosentini Opera*, Napoli, 1762, p. 268-9]. Acerca de ella reclamó la atención V. Cian, en *Gior. stor. d. lett. ital.* XXIV, p. 408-9, exortando a los estudiosos a que la reestampasen con oportunas ilustraciones, visto que la estampación carece de puntuación y la lección es incorrecta. A esta empresa nos entregamos el llorado profesor Pablo Savj-López y yo como mejor pudimos, en la *Revista critica de Hist. y Liter. españolas* de agosto-setiembre 1897, p. 248-51. Una copia de esta y de la que sigue existente entre los papeles del Cardenal Seripando, en la Biblioteca Nacional de Nápoles [*Varia in laudem Seripandi*, ms. XIII, AA. 62, cc 58 ss] señaló, como autógrafa, el profesor E. Pèrcopo [en *Rass. crit. de lett. ital.*, II (1897), p. 287 y XVII (1913), p. 193 ss.]; pero para convencerse de que no es cierto, basta confrontarla con la caligráfica de la carta autógrafa del poeta español, que se conserva en la importante correspondencia del mismo Seripando; y considerar que está deslucida de innumerables errores que deben atribuirse a un copista poco experto en lengua y métrica latinas. Tambien notó Pèrcopo que una copia de la misma oda se conserva en el cod. Vaticano lat. 2836, c. 260 v., derivada sin duda de la copia incorrecta del ms. napolitano.

Nos complace presentar ahora esta oda y las otras poesías de Garcilaso en lección más correcta, gracias al válido concurso del valeroso profesor Nicolás Festa de la R. Universidad de Roma, a quien damos las gracias más obligadas y sentidas.

Indicaremos el ms. de la Nacional de Nápoles con N; y el de la Vaticana con V.

Uxore, natis, fratribus et solo
Exul relictis, frigida per loca
Musarum alumnus, barbarorum
Ferre superbian, et insolentes

Mores coactus iam didici, invia et
Per saxa, voces ingeminantia
Fletusque, sub rauco querelas
Murmure Danubii levare.

O nate tristem sollicitudine
Lenire mentem, et rebus atrociter
Urgentibus, fulcire amici
Pectora docte manu, Thylesi.

1. *La Galeria del cavalier Marino...* Venecia, 1636, p. 226.
2. *Ode Tricolos tetrastrophos. / Ad Thylesium.*
1-8. El poeta alude a los tres meses de destierro que pasó en una isla del Danubio.
5. N y V: et invia.
11. N y V: amici.

Iam iam sonantem Delius admovet,
Dexter tacentem barbiton antea :
Cantare Sebethi suadent
Ad vaga flumina cursitantes

Nymphae iam amatis moenibus inclytae :
Non urbis, amnis quam Tagus aureo
Nodare nexu gestit, ultra
Me lacerat modum amor furentem.

Sirenum amoena iam patria iuvat
Cultoque pulchra Parthenope solo,
Juxtaque manes considere
Vel potius cineres Maronis.

Aegro deorum quis tulerit rogas
Herbis repostis, auxilium potens?
Mentisque consternationem
Cantibus et fidibus levarit!

Idem sonanti cui vaga flumina
Sistunt, silentes margine vortices,
Ventosque narratur frementes
Per nemora ardua conquiesse.

Hic nam revinxit me tibi vinculo
Gratis Camoenae quod mihi nexibus
Texere, praelargus quid ultra
Me miserum potuit iuvare ?

Imbrem beatis nubibus aureum
Vivaque talum compede candidum
Nexam puellam, coniugemque
Languidulis oculis querentem

Carmen canentis, sic animum rapit
Mentemque, ut omnes subiaceant graves
Curae et labores, evolemque
Aliger his super elevatus.

13. V : admonet.

16. N : Nimphae, iam ; V. Nimphae iam.

17. A la invitación de las ninfas el poeta no siente la nostalgia de la patria.

21. N y V : *iam prima juvat*. *Prima* nació de falsa interpretación de una abreviatura : *pr̄ia* = *patria*, debida al copista.

37 ss. El poeta alude a la tragedia de Telesio *Imber aureus* que desarrolla la fábula de Danae.

Te, mi Thylesi, te comite obtulit
Sese parentis quem veneror loco,
Cui dulce pignus nostri amoris
Non animum pigeat patere :

Arcana Divûm dum reserat, novus
Huic pectus alte sollicitat furor
Curare seu mortalium res
Coelicolas, grave sive monstrat

Natos parentum crimina ob impia
Vexari, ut, auras carpere dum licet,
Nec luxui ipsi indulgeant, nec
Poena parentibus ulla desit.

Haec aure cuncti precipue imbibunt
Alte silentes, et Marius meus,
Rerumque multarum refertus
Atque memor Placitus bonarum.

Honesta cunctos hinc domus accipit,
Liberque sermo nascitur, haud tamen
Impune. Nam si tortuosis
Nexibus implicitum quid audes

Suadere, sperans ingeniosus
Quam verius nos pertrahere ad tuum
Sensum, statim aggressa est cohors te,
Ut ciconum irruit in canentem.

Num tu fluentem divitiis Tagum,
Num prata giris uvida roscidis
Mutare me insanum putabas,
Dulcibus immemoremque amicis?

2

Esta poesia fué publicada por mi la primera vez, del codice V. E 53, de la Biblioteca Nacional de Nápoles, en *Revista critica de Hist. y Liter. españolas*, de junio-setiembre de 1898, p 362 ss. Es casi todo de caracter y propriedad del erudito napolitano Vicente Meola; y este cuaderno que la contiene se intitula : *Clarissimorum Aevi Caroli Caesaris V Poetarum Carmina ex schedis Seripandi Card. in Bibliotheca S. J. ad*

45. El cardenal Seripando, probablemente.
58. Mario Galeota, amigo del poeta.
60. Plácido de Sangro, otro amigo del poeta.
61. La casa de Escipion Capece donde se reunía la Academia pontaniana?
70. N y V : Gyris avida rosidis.

Carbonarium quae nunc in Regiam Bibliothecam deductae sunt. La copia de Meola proviene de la contenida en el ms. XII. AA. 62, citado en la precedente nota, y de esta copia deriva también la del citado cod. vaticano (fol. 259 r. ss.)

Sedes ad Cyprias Venus,
   Cui centum redolent usque calentia
Thure altaria sacro,
   Sertis vincta comas, nuda agitans choros,
Gaudebat, cum puer appulit
   Depromptis jaculis e pharetra aureis,
Depromptis quoque plumbeis,
   Queis terras violens subdit et aequora,
Queis coeleste sibi genus.
   Tum mater, miserans terrigenum, simul
Divorumque vicem, prior
   Demulcens leviter caesariem auream
Melliti pueri, incipit :
   — Heu! nate, usque adeo flagitiis eris
Istis insatiabilis?
   Non tantum ut miserum perditum eas genus
Humanum, excrucians modis
   Indignis homines, verum etiam in Deos
Ausis stringere spicula.
   Impulsu Altisonans saepe tuo induit
Quam Turpem Deo imaginem,
   Nunc taurus nivea conspicuus nota
Frontem, cetera candidus,
   Imber nunc liquido virgineum aureus
Fluxu per gremium micans.
   Lunam per tacitum saepe silentium
Saxis sub Iove Latmiis
   Sopiti rapidis ignibus excitam
Coeli culmine devocas.
   Cessare ad Glymenem crinigerum facis
Phoebum, qui quasi negligens
   Terris officium solvere debitum,
Auriga est habitus piger.
   In me si sceleris quid meditabere
Matrem, ut mos tibi, perfide, est,
   Non aegre aut graviter perpetiar, modo
Figas nequitiae modum.
   Sed quid, cum dominam figere Dindymi

10. N y V : etiam Deos.

22 ss. Horacio IIII, 2,59 : qua notam duxit niveus, videri / cetera fulvus. Este es ciertamente el pasaje imitado, pero es extraño el *candidus*, que debería representar un color diverso que *nivea*.

26. N y V : Luna.

37. Horacio, III, 15, 2.

Laetaris, tibi vis, puer?
Longoeva atque parens poene Deum omnium
Cum sit, nec ioco idonea,
Illam coecus eo perpulit at furor,
Attyn perdite ut arserit.
Cumque ignes penitus viscera permeant,
Iunctis vecta leonibus
Idae per nemorum saxa virentium
Fertur; quam volitans cohors
Recta consequitur, parsque micantibus
Palmis tympana verberat;
Ingentique sonat voce nemus virens
Cunctorumque simul fera
Insanum rabies pectus agit. Proin
. . . .
Mater cuncta timens (omen inane sit!)
Tristi discrucior metu,
Ne forte Cybele, si resipiscat, aut
Haec pergat potius suo
Insanire modo, saeva leonibus
Te natum tenerum imperet
Se coram ut lacerent; namque erit aut sui
Vindex aut animi impotens. —
— Praesenti esto animo, mater — ait puer —
Nec te sollicitet metus,
Mitescunt adeo namque mihi feri
Isti, quos metius, juba ut
Prensa, ritu equitis non trepide insidens
Tergis, hos agitem vagus
Caudis incipiunt, auribus et mihi
Ablandirier interim;
Dumque ori digitos, dumque manum insero,
Reddunt innocuam mihi.
Postremo quid ego pecco tibi, aut aliis
Cum res sedulus offero
Pulcras ante oculos, monstroque lucidis
Pictas usque coloribus?
Vos iam desinite aut appetere omnia haec,
Aut sic objicere id mihi.
Num vis, mater, uti Mars tuus haud te amet
Posthac? nec redames eum?

42. V : aut.
44. N y V : cum.
53. El copista del cod. napolitano incurrió en la omisión de tal verso al pasar de una página a otro. La omisión del mismo verso en el Vaticano es la prueba más fuerte de su derivación del *N*.
68. N y V : Adblantirier.
76. N y V : Obiicere.
78. V : Ne.

Natus sum, atque potens, impera et obsequar. —
— Nulla ut non superans, puer,
In re es quin celeri bile etiam tumes,
Nostro haud subtrahe te, puer,
Amplexu; peto nil praeter id amplius. —

3

Esta oda fué publicada por primera vez procedente de un cod. del siglo XVI de la Biblioteca Nacional de Madrid [sig. Q. 98] por Adolfo Bonilla en *Revista crit. d. Hist. y Lit. españ.*, IV (1899), p. 362 ss. Se reproduce ahora con alguna corrección para hacer más correcta la lección y más inteligible la lectura.

Ad Genesium Sepulvedam

Arcum quando adeo relligionis, et
Saevae militiae ducere longius,
Ut curvata coire
Inter se capita haud negent,

Uni musa tibi, docte Sepulveda,
Concessit : pariter dicere et Africam
Incumbit pavitantem
Sub rege intrepido et pio.

Qui insigni maculis vectus equo, citos
Praevortit rapidus densa per agmina
Ventos, fervidus hastam
Laetalem quatiens manu.

Dat cui non aliter turba locum, leves
Quam flammis stipulae per nemus aridum :
Aut coelum per apertum
Ventis dant nebulae vagis.

Pugnax perpetuo dum trepidos agit
Gyro; saevus uti Massylius leo
Per silvas, Nomadasve
Imbelles agitat feras.

81. Horacio, I, 13, 4.
5-11. Se alude a la empresa de Túnez. La oda ¿fué escrita por la narración que de tal empresa escribió Sepulveda?
8. Carlos V.
10. Virg. (Aen. XII, 345) : *Vel conferre manum vel æquo praevertere ventos.*

Suspirant timido pectore turribus
Ex altis aciem lata per aequora
Campi tendere suetae
Sponsae, nuper amoribus

Orbatae. — Heu! iuvenes, Caesaris — inquiunt —
Vitate imparibus viribus armaque
Congressusque nefastos!
Quando nomina posteris

Mater caesa dedit, dum puerum student
Languentem eruere e visceribus. Genus
Hinc est Caesareum, hinc est
Gaudens caede nova. Putas

Saevum funereo limine qui pedem
Ad vitam imposuit, non ferat indidem
Ingentemque furorem
Et caedis calidae sitim?

4

Este epigrama fue impreso por primera vez por Tamayo de Vargas [op. cit., p. 115] y fué reimpreso en todas las sucesivs reestampaciones de las obras de Garcilaso hasta la más reciente de Navarro Tomás [op. cit., p. 271].

Garsiae Lassi de la Vega ad Ferdinandum de Acuña, epigramma.

Dum Reges, Fernande, canis, dum Caesaris altam
Progeniem nostri, claraque facta ducum,

Dum Hispana memoras fractas sub cuspide gentes,
Obstupuere homines, obstupuere Dei:

Extollensque caput sacri de vertice Pindi
Calliope blandis vocibus haec retulit;

Macte, puer, gemina praecinctus tempora lauro,
Qui nova nunc Martis gloria solus eras;

21 ss. El pasaje aquí imitado es la segunda estrofa de la oda II, lib. III de Horacio.
27. *Nefandos* es aquí absurdo: será *nefastos*.
29 ss. Todo es un juego de palabras. El nombre *Caesar* va unido al parto cesareo, a la vez que con *caedere* y con *caedes*. Pero todo el discurso se pone en boca de mujeres bárbaras.
35. Hemos corregido *Ingeneret* en *Ingentemque*.

Haec tibi dat Bacchusque pater, dat Phoebus Apollo,
Nympharumque leves Castalidumque chori,

Ut quos divino celebrasti carmine Reges,
Teque simul curva qui canis arma lyra,

Saepe legant, laudent, celebrent post fata Nepotes :
Nullaque perpetuó nox fuget atra dies.

Documentos.

1.

1) A XV de Jennaro 1533.

Al Mag^{co} Garci Lasso locum^{te} de la capitania de gente darme de lo Illmo vice Re duc^{ti} Novanta currẽti per lo bancho de Gonsalvo de Xeres et Xp̃õfal del Castillo Alluy coman^{ti} pagare per suo soldo di quattro misi finiti per tucto lo ultimo del mese de decembro de lo anno 1532 proxime paxato a rõne de duc^{ti} CCLXX cũr lo anno : ciò sono d^{i} CX per sua lancza : duc^{ti} CX per lancza morta et D^{ti} L^{ta} de più como locumtenẽte.

Archivo de Estado de Nápoles,
Cédolas de Tesorería, vol. 258, fol. 149 v.

2.

2) A XViij del dicto

Al M^{co} Garci Lasso duc^{ti} cento quarantatre cũr p̱ valuta de Δ CXXX de oro : Alluy comandasi pagare per la Andata fe per le poste con tre cavalli ala Corte de la M^{ta} Ces^{a} in Jenoa p cose importanti al servitio de quella : quilli bebbe ja a iij del presente in moneta del Regno,

Vol. 258, fol. 387 r.

3

3) A XXj de junio 1533.

Al Magn^{co} Garci Lasso locum^{te} de la compagnia de gente de Arme de lo Illmo S. vice Re duc^{ti} septanta duy cũr. Alluy comandasi pagare ad complimento de LXXXX duc^{ti} cũr per una terza de sua provisiene finita a ultimo del mese de Aprili proxime passato a rõne de du^{ti} CClxx cũr lo anno : como li duc^{ti} XViij se li escomputano per lo pretio de uno pollitro che hebbe da la R^{ia} Corte in lo mese de novembre 1532 dicto lo liardo oro sirio : et per lo dicto Garci Lasso a Johan de Villalba suo procuratore p lo bancho de Gons^{o} de Xeres et Xp̃õfal del Castillo.

Vol. 258, fol. 387 r.

4.

4) A XXiiij de mayo 1534. (9 maggio 1534).

Al magn^{co} Garci Lasso locum^{te} de la Compagnia de gente darme de lo Ill mo S^{r} vice Re duc^{ti} novanta currenti Alluy comandasi pagare per una tercza de sua prouisione che comincio al primo del mese de sept. et finio al ultimo del mese di decembro del anno 1533 proxime passato a rōne de duc^{ti} CCLXX cūr lo anno.

Al dicto Mag^{co} Garci Lasso locum^{te} de la compagnia de gente darme de lo Ill mo S^{r} vice Re duc^{ti} novanta cūr : Alluy comandasi pagare per una tercza che comincio al ultimo del mese de Jenn^{ro} et finio al ultimo del mese de aprili proxime passato del presente anno a rōne de duc^{ti} CCLXX cur lo anno.

Le sup dicti due partite simul ligate che fanno la somma de duc^{ti} CLXXX cur quelli ha riceputi per lo bancho de Stefano Valles.

Vol. 262, fol. 295 r.

5.

5) A XX de Augusta 1534.

Al Mag^{co} Garci Lasso ducati cinquecento cinquanta cur p̱ valuta de scuti Ó de oro Alluy comandati pagare p la Andata che fa p̱ le poste in Ispagnia a la Corte de la M^{ta} Ces^{a} ad negociar alchune cose cencernentino lo servitio de la p^{ta} M^{ta} Ces^{a}.

Vol. 263, fol. 208 v.

Adiciones y enmiendas.

Bull., XXV, II, p. 138, n. 1. *Añádase*: Acerca de Telesio, véase ahora A. Pagano, *A. T.*, Nápoles, 1922; p. 135, n. 1. *Añádase:* Acerca del cardenal Seripando, véase ahora la monografía de la señorita G. Algranati, *G. S.*, Nápoles, 1923; p. 147, r. 24 y r. 28: el nombre del comentador de Ariosto debe corregirse en Simon Fornari.

Eugenio MELE.

NUEVOS DATOS

PARA

LA HISTORIA DE LOS AFRANCESADOS

SUMARIO. La cuestión de los afrancesados durante la guerra de la independencia. — I. La defensa de su actitud por parte de estos. Causas en que la fundamentan. Razones políticas. La teoría politíca de los afrancesados. Su carácter doctrinario. Importancia de este hecho. Su relación con la actitud de los doceañistas frente a la invasión francesa y a los juramentados. Razones dinásticas. La guerra de la independencia y la guerra de sucesión española. Razones de interés nacional. La conservación de la integridad territorial española; los afrancesados y el sentido de unidad política. El mantenimiento de la integridad colonial. La conservación de la riqueza interna de España. — II. Otras manifestaciones de la historia de los afrancesados. El problema de su representación intelectual. Móviles personales de su actitud. Nuevos datos acerca de la gestión administrativa de los afrancesados. — III. La obra del gobierno de José I y la del gobierno liberal en los principales problemas españoles.

La historia de los afrancesados, tan interesante y fecunda por la intensa relación que guarda con los grandes problemas — la transformación del régimen político, de la estructura social y económica, de la evolución ideológica de la nación española en todos los órdenes — que operaron la gestación y nacimiento de la España contemporánea, ha sido estudiada por diversos historiadores españoles y de otros países. Sin embargo, queda todavía amplio campo por explorar, tanto en el terreno de la documentación, como en otros órdenes.

Aspectos fundamentales hay en la historia de los afrancesados, no estudiados debidamente todavía, que requieren amplia investigación. El examen histórico de uno de éstos constituirá el tema del presente trabajo.

La animadversión general que se suscitó en España contra los partidarios de José I, las medidas de rigor de que fueron objeto, y su deseo de reintegrarse a España, dieron origen en los afrancesados a una larga serie de escritos. « *Defensas* », « *Exposiciones de hechos* », *etc.*, fundamentando o justificando su actitud, pretendiendo vindicarse de la nota de traidores,

malos patriotas, y demás conceptos depresivos en que los envolvió el resto de los españoles.

El conocimiento de esta autodefensa, y de la polémica que frecuentemente suscitó con los contrarios, ha de constituir uno de los capítulos de mayor importancia en la historia de los orígenes de la España contemporanea. El examen de dichos escritos, aparte de revelarnos en su integridad la ideología política de los afrancesados, muy distinta de lo que generalmente se cree, y de darnos a conocer causas de su actitud, hasta ahora no consideradas, arroja nueva y vivísima luz en orden a importantes problemas de la historia política española: acerca del regionalismo y el sentimiento de unidad durante la guerra de la independencia; de las causas eminentemente políticas de la oposición del sector liberal del país a los invasores, y del carácter de lucha política que revistió la guerra de la Independencia, a la sombra de la cual surgen y se desarrollan las tres orientaciones y los tres grandes partidos que llenan la historia de España durante todo el siglo XIX: el absoluto, el moderado, y el liberal.

El estudio detenido de la campaña de defensa doctrinal y propaganda de su actitud por parte de los afrancesados, de todos los escritos en que se manifiesta, daría materia para un libro. Una contribución a ello, quiere ser nuestro estudio, en el que se examinarán los puntos principales en que fundamentaron su defensa los afrancesados, y los escritos que para ello dieron a luz, de mayor importancia, bien por la de sus autores, bien por su carácter representativo de la ideología y de la actuación política afrancesada. El examen de ésto se completará con los datos documentales de juramentados, existentes en el Archivo histórico nacional de Madrid. Custódianse en él en la colección intitulada *Papeles del Gobierno intruso*, los expedientes judiciales de multitud de afrancesados en las causas que se les siguieron por infidencia. No se refieren tales expedientes a nombres de primera fila, sino a juramentados de escaso relieve personal. Y en ésto radica su interés. Los antedichos escritos y defensas nos revelarán la ideología y la conducta política de las grandes figuras que abrazaron la causa

de José; éstos expedientes, la de los de segunda fila. El conocimiento detenido de unos y otros, ha de ser el camino para poder reconstituir en su totalidad o a lo menos en la mayoría de sus tintas el cuadro de la historia ideológica y el proceso interno de la actuación política de los afrancesados.

Debemos estudiar principalmente como escritos de mayor interés para nuestro objeto, la *Representación*[1] de Amorós; la *Defensa política y canónica* de Llorente[2]; el *Manifiesto* de O'Farril y Azanza[3]; y el *Examen de los delitos de infidelidad a la patria*, de Reinoso[4], escritos representativos de los principales sectores del afrancesamiento : de los intelectuales, el de Amorós; de los eclesiásticos, el segundo; de los hombres políticos y gobernantes, el tercero, y finalmente, el de Reinoso, manifestación extremista y acaso la más característica de la ideología afrancesada; a más de los publicaciones de menos importancia, de Muriel[5], Melón[6], Uriarte[7]; las cartas de Reinoso, Lista, Moratín, etc.

I

En razones de orden político, de conveniencia nacional, y de orden histórico, pueden resumirse cuantas alegan en apoyo de su conducta.

Prescindiendo de las razones ocasionales : las órdenes de Fernando VII para que se prestase obediencia a José; la creencia en lo incontrastable del poderío francés, las que nos interesan son aquellas en que presentan su conducta como inspirada en los intereses nacionales : en el deseo de implantar

1. *Representación del consejero de Estado D... defendiendo la política que ha tenido* Paris, 1814, Vease sobre *Amorós*, Rufino Blanco, *Bibliografía pedagógica de obras escritas en lengua española*. Madrid, 1907, tomo I; *Amorós, fundador de la gimnasia francesa, Bol. de la institucion libre de enseñanza*, 1888. — Un article de M. Morel-Fatio sur Amorós paraîtra prochainement dans le *Bull hisp.*

2. *Defensa canónica y política de D .. contra injustas acusaciones de fingidos crímenes*, Paris, 1812, véase Morel-Fatio, *Bull. hisp.*, 1921.

3. *Memoria de los hechos que justifican sa conducta política*, Paris, 1815. Véase sobre O. Farril, *Notice sur D. Gonzalo de O. Farril*. Paris, 1831 de Muriel.

4. *Ecamen de los delitos de infidelidad a la patria que se imputan a los españoles sometidos bajo la dominación francesa;* Vease sobre él, Cortines y Muruve, *Noticias de un afrancesado, Revista de archivos*, tomo XXI, pag. 555-558.

5. *Los afrancesados. Cuestión política*, Madrid, 1820.

6. *Los afrancesados*, Paris, 1820.

7. *Manifiesto sobre su conducta política durante la dominación intrusa*. Sevila, 1816.

en España pacíficamente las nuevas reformas políticas y sociales sin los peligros de desbordamientos revolucionarios o anárquicos; de evitar la irremediable postración interna que la guerra de la Independencia produjo; de alejar el peligro de desmembración territorial de España, y de emancipación de las Américas.

La significación política de los afrancesados : sistema constitucional sobre bases moderadas (de cartas otorgadas), y oposición y temor a los avances de la soberanía popular, — requiere particular atención, por las cuestiones que suscita y la luz que en ellas proyecta: porque la representación en el sector afrancesado de una determinada ideología política, la que más adelante se llamó doctrinaria, explica la causa de la actitud de muchos afrancesados, y sobre todo, nos dá a conocer que en la lucha española contra los franceses no fué solamente el espíritu nacional el que alimentó el odio del partido liberal español, de los doceañistas, contra los invasores; actuó asimismo en ello una causa política : la significación democrática, basada en el principio de la soberanía nacional (constitución de Cádiz) propia de aquellos, frente a la representación doctrinaria, fundada en el sistema de cartas otorgadas (constitución de Bayona), que en el Gobierno bonapartista se llevaba a efecto. Es algo en que no se ha reparado debidamente por los historiadores, como más adelante estudiaremos.

Claramente expone Reinoso estas ideas doctrinarias. El principio de que la soberanía reside en el monarca; de la armonía entre los poderes aristocrático y democrático; la necesidad de un Senado, que contenga los avances de la representación popular, en suma, todos los principios que informan el credo político doctrinario [1].

1. Comienza diciendo que no debió privarse al monarca español del poder legislativo; que debió conservarse su influjo en la gobernación pública a la aristocracia y al clero, y añade: « Que aun considerada teóricamente es de suyo ruinosa la constitución que pone unidos y en contacto al monarca y a la representación popular, sin colocar un cuerpo intermedio que, participando de los intereses del uno y de la otra, escude a entrambos de sus agresiones recíprocas. Que un solo estamento, cuyo poder no tiene límite, que todo se lo hace en una hora, p.opone la ley, la discute, la aplaude, la sanciona en el calor del debate, cuida de su cumplimiento, quita y pone a los depositarios del poder ejecutivo cuando se le antoja... una sola cámara que asi obra como las cortes de Cádiz, sln haber quien pueda contenerla cuando se exceda,

Esas ideas se reproducen con igual intensidad en los demás afrancesados. Para Amorós, « una vez mandado por nuestros soberanos legítimos (Carlos IV y Fernando VII) obedecer a José » « ya no había otro partido honroso » que prestarle obediencia.

« Debíamos unirnos cada vez más fuertemente a él (José I) y no mezclarnos entre la turba de viva quien vence, porque en su causa estaba la de V. M., la de su augusto padre y la de todos los soberanos de Europa; por que sólo en su gobierno se conocía el imperio de las leyes; y *la hidra de la anarquía estaba refrenada;* y porque en su partido los españoles *no habían cometido los crimenes de la revolución* ni los desaciertos que han hecho un caos de la triste España. »

Después de trazar esta pintura del régimen que su criterio doctrinario rechaza, le contrapone las ventajas de este : « ... debíamos sostener los decretos de José I, por que en ellos se prescribían las reformas que necesitaba la nación, que arreglan la administración publica a los sistemas conocidos por mejores, consolidan el poder de un Estado y aseguran su libertad positiva y su gloria[1] ».

El monarquismo y el fantasma « de los horrores de la anarquía » aparecen en toda su obra : « Por otra parte, señor, se nos presentaban las lecciones oportunas de la historia, dictándonos la conveniencia que resulta a España de que una misma dinastía ocupe sus tronos; al paso que por otra parte contemplábamos con dolor los furores de un pueblo amotinado, que comenzó intimidando al legítimo, respetable y excelente rey don Carlos IV, y obligándole a renunciar la corona; siguió arrastrando y asesinando a los Borjas, Perales, Solanos, Filangieris y otros muchos ilustres y beneméritos españoles, y acabará no sabemos todavía de que modo.

es el Congreso *más locamente constituido, más despótico y tirano del mundo :* empresa que nunca, pudo ni podrá prevalecer en una nación; que es una rivalidad pueril e indecorosa desnudar al rey del título soberano, que se le da en los estados monárquicos más libres y no franquearle en su obra tan ruines ataduras y espías ». Y ve el ideal de constitución política en aquel sistema « en que se concilian los poderes monárquico, aristocrático y democrático .. con la separación de cámaras y el equilibrio de poderes, adoptado recientemente en la Francia ». Ob. cit , prólogo, v-vi.

1. Ob. cit., p. 51-55, etc.

» ¿ Como era posible que en la alternativa de obedecer a nuestros soberanos, respetando al nuevo rey que todas las naciones reconocieron al fin, menos la Inglaterra por que hacía la guerra a Francia, o de seguir los horrores de la anarquía, pudiéramos vacilar un solo instante? »

En el no haber posibilidad de opción en esta alternativa, pretenden asimismo fundamentar su conducta O'Farril y Azanza. Solo existían — afirman — para España dos caminos : o una guerra, cuyos resultados habían de ser fatales a las armas hispanas, o la existencia « de un rey constitucional sostenido por una potencia vecina y preponderante; la reforma de todo lo que ya la nación miraba generalmente como abusivo, y la garantía de los derechos mas apreciables para los hombres reunidos en sociedad ». Una vez sobrevenidos los acontecimientos de Bayona, « no pudo optarse — dicen — sino entre la anarquía y una monarquía constitucional[1] ». Y reiteran su prevención contra la actuación política del pueblo, al afirmar que las pasiones (aunque sean generosas) son « el único resorte capaz de dar movimiento a la masa popular[2] »; al quejarse de que una vez rehabilitados por el monarca, a muchos que habían figurado como juramentados, « se les ve todavía dirigirse al público con sus apologías como si no hubiera otro (el soberano) ante quien justificarse[3] ».

Llorente justifica asimismo su conducta en el hecho de haber obedecido los mandatos de las autoridades españolas — que todas ordenaron ceder ante la fuerza — y expone incluso citas de Homero para probar « que son malvados e indignos quienes toman las armas contra las órdenes de las autoridades constituidas[4] ».

Ceballos en su célebre *Manifiesto*[5] exponía sus temores ante la actuación de las juntas provinciales, en las cuales creía ver comités revolucionarios populares.

1. Ob. cit., p. 120, 160, 195, etc.
2. P. 195 y 198.
3. P. 2.
4. Ob. cit., p. 146, 149, 151.
5. *Exposición de los hechos y maquinaciones que han preparado la usurpación de la corona de España*, Madrid, 1808. Véase marqués de Villaurrutia, *Relaciones entre España e Inglaterra durante la guerra de la Independencia*, Madrid, 1911, t. I.

Aún descontando la parte de exageración de estos temores en orden a los avances populares, suponiendo en ellos peligros revolucionarios, es indudable que dicha causa contribuiría a aproximar al partido de José, y sobre todo, a persistir en él después de Bailén y la evacuación de Madrid, a bastante número de afrancesados.

Las ideas popularistas y republicanas ya habían tenido exteriorización en España con anterioridad a la invasión francesa, incluso en forma de conspiraciones, aunque todavía sólo como casos esporádicos. Recuérdese la conspiración republicana de Picornell y Gual, reproducida luego por estos mismos en Venezuela[1]; el intento de organización de las provincias vascongadas en república independiente bajo la protección de la Francia revolucionaria, cuando la guerra de 1795[2]; el partido adepto a la Commune que se formó en Cataluña en este tiempo, merced a la propaganda francesa[3]. Godoy en sus *Memorias*[4] habla de que entre los jóvenes universitarios, intelectuales, etc., se alimentaba la idea de crear en España « una o varias repúblicas iberianas »; y las ideas democráticas y revolucionarias hallaban intensa acogida en las instituciones culturales (Universidad de Salamanca, sociedades económicas[5]) y se difundían por las sociedades secretas[6].

1. Véase Gil Fortoul, *Historia constitucional de Venezuela,* Berlin 1907, tomo 1° p. 93 y sig.; Menéndez Pelayo, *Marchena*, en *Estudios de crítica literaria*, 3ª serie, Madrid, 1900, p. 205; Rufino Blanco, ob. cit., tomos II y IV.

2. Véase la Sala, *Las provincias vascongadas y la paz de Basilea,* Madrid, 1885.

3. Véase Ossorio Gallardo, *Historia del pensamiento político catalán durante la guerra de España con la revolución francesa,* Madrid, 1913, p. 13, 14, 23 entre otras.

4. *Memorias críticas y apologéticas de Godoy*, Madrid, 1838, tomo 1°, p. 184.

5. El general Belgrano habla en su autobiografía de cómo se contagió de las ideas de la revolución francesa, merced a su relación con las clases cultas de España y sus estudios en Salamanca. *Autobiografía del general Belgrano*, en Mitre, *Historia de Belgrano*, Buenos Aires 1887, tomo 1° p. 429 y sig. Véase sobre esta difusión de las nuevas ideas : Morel Fatio, *Marchena et la propagande révolutionnaire en Espagne, Rev. historique*, 1890 ; Menéndez Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, Madrid, 1888, tomo 3° ; Marchena, ob. cit. ; Labra, El *Instituto de Derecho Internacional* Madrid, 1907 ; *Las sociedades económicas*, Madrid, 1904, p. 32 y sig. ; Tratewsky, *L'Espagne à l'époque de la Revol. française, Rev. historique*, tomo XXI ; Díaz Pérez, *Historia de la francmasonería en España*, Madrid 1894, p 41 y sig. ; Méndez Bejarano, *Historia política de los afrancesados*, Madrid, 1912 ; Muriel, *Historia del reinado de Carlos IV, Memorial histórico español*, t. 29; Geoffroy, *L'Ambassade française*, Paris, 1892 ; Sorel, *R. Hist* 1879.

6. Véase V. de la Fuente, *Historia de las sociedades secretas*, Madrid, 1889; Diaz, Pérez, ob. cit. ; Giner de los Ríos, *Hist. de las sociedades secretas;* Madrid, Tirado, *Hist. de la masonería en España*, Madrid; Moraita, *Masonería española*, Madrid, 1915.

Con la explosión popular que la invasión francesa produce, el movimiento democrático recibe poderoso y desordenado impulso. Desobedecidas y denigradas todas las autoridades, surge en toda su intensidad la actuación política del pueblo, con el gobierno de las juntas provinciales, dirigidas por el torrente popular, que guiado por « capitanes del pueblo[1] », impone reglas de conducta a las autoridades, como Cuesta, operaciones militares, nombra funcionarios, y se entrega a aquellos terribles desmanes y actos de justicia popular contra cuantos a su voluntad contraviniesen.

En aquella tormentosa fermentación política, incluso comienzan ya a desarrollarse las tendencias republicanas. Calvo de Rozas, miembro de la junta de Valencia, de la Central, diputado, es uno de sus mas conspícuos representantes. En sus múltiples escritos políticos y en su agitada actuación pública, se ve al entusiasta y hábil partidario de los ideales republicanos; Antillón, el ilustre geógrafo, el Dr. Martín Batuecas, y otros[2], militan ya en el credo republicano, ligado principalmente a la tendencia federal, que casi se daba de hecho en nuestra constitución política, con aquella especie de unión federalista de las juntas provinciales de toda España[3].

Todo esto, en tiempos en que se hallaban próximos los excesos demagógicos de la revolución francesa, y en que todavía se miraban con prevención los avances políticos del pueblo había de producir en quienes profesaban aquella ideología realista y moderada, un movimiento de oposición y enemiga, y de aproximación al soberano y a la dinastía en los que creían ver el medio de hallarse a cubierto de la hidra de la anarquía « de los furores del pueblo[4] », etc.

1. En Galicia, el sillero Sinforiano López, nombrando con los demás miembros de la junta jefe a Blake, « porque asilo pedían todos los Gallegos »; en Sevilla, el contrabandista Tab y Nuñez, designando presidente de la junta al ex ministro Saavedra; en Zaragoza, el « tío Forge »; en Valencia, el « Pelleter », quien enarbolando en un palo el retrato de la Virgen de los Desamparados y el de Fernando VII, declaró en medio del mercado la guerra à Napoleón, en nombre del pueblo; etc.

2. Véase Rodríguez Solís, *Historia del partido republicano español*, Madrid.

3. Desdevises du Desert, *La junte superieure de Catalogne, Rev. Hispanique*, 1910, p. 86.

4. Recuórdese que Napoleón calificaba a las juntas provinciales españolas de focos revolucionarios, y acusaba a los ingleses de que ayudándolas, llevaban a

Esta filiación política de los afrancesados y del gobierno de José I, aparte de indicar uno de los motivos de la actitud de aquellos, nos da a conocer, como ya hemos dicho, una de las principales causas que alimentaron en el partido liberal el odio contra los invasores. Examinada la obra de gobierno de la junta central y de las cortes gaditanas –árbitras del gobierno, como es sabido, lo mismo en el aspecto legislativo, que en el ejecutivo y en los demás órdenes –se observa el hecho, generalmente conocido, de los desaciertos en que incurrieron y del escaso interés — salvo en el terreno de las reformas políticas, que prestaron a los más fundamentales problemas existentes en nuestra nación. La constante indiferencia y poca atención — a parte de los errores — que mostraron en el magno problema de la emancipación de las colonias; su conducta con Inglaterra, su inacción en crear a España una sólida posición internacional, a pesar de la excelente coyuntura que se le ofrecía merced a la trascendencia europea de nuestra resistencia contra Napoleón, y la propicia actitud de las potencias; su desvío hacia los problemas económicos y financieros, de tan indispensable urgencia en la desastrosa situación interna en que se encontraba el país; y otros aspectos análogos de su responsabilidad por omisión, ya conocida, y que examinaremos más detenidamente en páginas posteriores, parecen indicar que aquellos gobernantes no sintieron siempre con la necesaria intensidad el estímulo de los intereses nacionales. El mismo Frere[1] lo conocía, habiendo él influído para que en la convocatoria de cortes se borrasen párrafos que pudieran ser,

España a la revolución. Al reintegrar su libertad y su corona a Fernando VII, figuraba hacerlo para asegurar la monarquía en España impidiendo los avances de la revolución.

1. Era cuando ocupada toda España por los ejércitos franceses, se deseaba en Inglaterra la unión de América con la metrópoli, para caso en que fuese necesario trasladarse el gobierno español a ella. Propuso Frere suprimir los párrafos en que se atacaba a los antiguos reyes españoles. « No debía olvidarse que si la nación había pasado tres siglos bajo un gobierno absoluto, era esto el premio de haber conquistado y poblado la más hermosa porción del mundo y que la integridad de este inmenso poder descansaba únicamente en dos palabras : la Religión y el Rey. Si la antigua constitución se perdió por la conquista de América, debíamos tratar de recobrarla, mas no de manera que nos expusiéramos a perder lo conquistado. Había que evitar la enunciación de principios generales que podrían invocar con razón en su favor hasta los mismos indígenas y negros de nuestras posesiones ultramarinas. » Villaurrutia. Ob. cit., tomo 1, p. 440.

al llegar a la colonias, incitante para su espíritu de independencia.

Parece hallarse en pugna con lo que antecede, el fervoroso sentimiento nacional de que daban muestra frente a los invasores; la nota patriótica llevada hasta el paroxismo, que dieron en los discursos de cortes, en las proclamas a la nación, en la prensa liberal; aparece como una antimonia histórica, que quienes profesaban este exaltado sentimiento por la causa nacional, lo olvidaran en los vitales problemas antes enumerados; o que quienes incurrían en orden a ellos en esta indiferencia y laxitud, mostráranse tan celosos en el otro aspecto. Pero esa antinomia desaparece acaso, si se tiene en cuenta que á aquellos doceañistas idólatras de las doctrinas democráticas, más que el espíritu patrio, impulsábales en su lucha contra los invasores este ideal político: el anhelo de implantarlas sólidamente en España, y que veían la contrapartida de ellas en el sistema político creado en Bayona.

En todos los discursos de cortes [1]; en los Manifiestos de estas y de la Junta; en los artículos de la prensa democrática [2], preséntanse ligadas como una causa única la consolidación del sistema político doceañista y la expulsión de los franceses; los diputados americanos que más se distinguieron por sus ideas liberales son de los que más fieramente combaten en sus discursos a los franceses; y en ellos, no es posible atribuirlo al espíritu nacional ofendido, pues conocido es que la gran mayoría de dichos diputados dirigió toda su actuación a lograr la independencia de las colonias.

En los escritos de los afrancesados, en que se combate al partido español, el núcleo principal de sus ataques está dirigido contra su espíritu y actuación política y menos contra los demás aspectos de su actuación, como si buscaran herirles en aquello que conocían haber constituido el motor fundamental de su obra frente a los invasores. Muéstranlo, por ejemplo, las palabras de Amorós al aludir a la hidra de la

1. Véanse en *Diario de las Cortes de Cádiz*, publicado por Gallardo, Madrid, 1881.
2. Véase la colección de números de *El Conciso, El Robespierre español, El Amigo de las leyes, El Tribuno del pueblo español, La Abeja, La Gaceta;* etc.

anarquía, y sobre todo, los furibundos ataques de Reinoso contra las cortes, conforme veremos más adelante [1].

Los periódicos que profesaron liberalismo mas exaltado son los que más se distinguieron en la obra de excitar el sentimiento público contra los franceses, en alentar a la resistencia desesperada [2], en aplaudir aquellos casos de locura heróica que dieron Molina, Zaragoza, etc., y en calificar incluso de traidores a los pueblos que no siguieron esta conducta, como Madrid, al pactar capitulación con Napoleón.

No es dudoso, como se vé, que en la oposición del sector liberal que asumió nuestro gobierno en esta época, a los franceses, ejerció acaso un papel más preponderante el espíritu político — el partido liberal contra el moderado (afrancesado) — que el espíritu nacional. Otros datos lo confirman; así, el rigor de sus decretos contra los afrancesados, la enemiga hacia ellos, aun en los tiempos en que la común desgracia juntó a unos y otros en la emigración; en tanto que se recibió sin dificuldad a aquellos como Ceballos, Romanillos etc., que abandonaron a José adhiriéndose a las filas liberales. Así, el hecho de que a los pocos años de haber dado muestra de este exaltado sentimiento nacional, de esta profesión de espíritu patrio ofendido, lo contradijesen con la ruidosa y denigrante campaña de descrédito que contra nuestro país comenzaron en su emigración, iniciando y alimentando la del *Times* y en general de la prensa inglesa contra España: habla Villaurrutia de esta campaña de prensa contra España, promovida y atizada por españoles, en quienes los odios de partido fueron más fuertes que el amor a la patria [3]. Indica así mismo lo que venimos diciendo, el hecho de que quienes en 1808 consideraban como insulto y negación del espiritu e independencia nacionales la imposición de una dinastía extranjera por una potencia extraña, se sometieran voluntariamente,

1. Ob. cit. Introducción, y caps. II-VIII; XII-XVII; XXIX-XXXVII.

2. Véase Reinoso, cap. citados.

3. Ob. cit., tomo 3°, p. 358. Incluso apologistas de los emigrados liberales, como Deleito, reconocen que la « actividad de los emigrados de este bando (el liberal) no se detenía siempre dentro de los límites patrióticos ». *La emigración política durante el reinado de Fernando VII*, *Asoc. esp. para el progreso de las ciencias*, *Congreso de Bilbao*, tomo I°, p. 139.

por propia iniciativa, a la tutela del embajador inglés[1]. Otras manifestaciones de esto pudiéramos citar[2].

1. Esta sumisión llegó, como es sabido, al mayor extremo. Wellesley impuso la regencia del Quintillo designando las personas que debían constituirla. Esto da la medida de la sumisión de las cortes, pues no obstante su exaltado liberalismo, aceptaron esta regencia moderada y semi-absoluta, porque provenía su designación del embajador inglés. Cuando por la dimisión de La Bisbal, se trataba de nombrar nueva regencia, Vega Infanzón, presidente de las Cortes, recibió del embajador los puntos que debían constituir el programa de la nueva regencia; el presidente rogó en seguida al embajador que indicase nombres para el cargo de regentes. Un diputado, Ruiz, pidió que para el quinto lugar de la regencia se nombrase a Wellesley. Esta sumisión de las Cortes al embajador, se efectuaba estando en contacto continuo Vega con Wellesley, como este comunicaba en sus despachos al gobierno británico. Años antes, las Cortes habían aprobado por unanimidad la erección de un monumento a Jorge de Inglaterra. Sucedía todo esto, al mismo tiempo que el gobierno español recibía constantes noticias de la actuación inglesa en América, para su emancipación, — ejerciendo el cargo de secretario de la regencia insurrecta de Caracas el secretario inglés del departamento de Jamáica; que tenía lugar la destrucción de S. Sebastián, de las fábricas del Retiro, etc., por las tropas inglesas. La simpatía de nuestros liberales hacia Inglaterra, por sus libertades, pesaba en ellos más que estos hechos; como la adhesión a la ideología francesa pesó mas en la mayoría de los afrancesados que el espíritu nacional, y en los absolutistas de Fernando VII — años más tarde — la adhesión a los principios políticos de Rusia que la personalidad española. La ausencia de espíritu patrio en nuestros hombres políticos de entonces — que contrasta con la exaltación del mismo en el pueblo español — constituye, como es sabido, una de las características fundamentales de nuestros hombres públicos de todos los partidos en aquella época y en general en el siglo XIX. La historia detenida de esta sumisión del gobierno doceañista al embajador inglés puede verse en Villaurrutia, tomo 3°, caps. 4°, 5° y 6°; Fernández Martín, *El derecho parlamentario español*, Madrid, 1885, tomo 3°. Es de notar que la iniciativa de esta ingerencia inglesa en nuestro gobierno interior, no partió de la nacion británica; en las instrucciones al primer embajador, Stuard, se le prescribe no intervenir en la administración española por temor a herir la susceptibilidad nacional. Los requerimientos de los doceañistas a los embajadores ingleses, de apoyo, de intervención en su actuación y contiendas políticas, hiciéronles variar esta línea de conducta. Es cierto que llegó a existir oposición a Wellesley, en algunos liberales (Alcalá Galiano, Pizarro), pero no fué por causa nacional, sino política: por haber creado la regencia moderada; véase Villaurrutia.

2. Así, la conducta de estos mismos doceañistas en 1820, organizando la revolución que impidió la salida para América del poderoso ejército destinado a sofocar la insurrección. La mayor información qué hoy se va logrando acerca de la guerra de independencia americana, ha dado a conocer como en el año 1820 lo mismo en España que en América, considerábase por todos, que de la realización o no de la expedición pendía el fracaso o éxito decisivo de la insurrección. El Perú, con un ejército de 25.000 hombres, jefes de gran mérito, y abundantes recursos, era el centro ofensivo de la resistencia española, el que había logrado desde 1808, casi sin auxilios de España, dominar las sublevaciones todas del resto de América; de aquí que los esfuerzos de las jefes insurrectos concentráranse en la invasion del Perú y expulsión de las tropas españolas de este reino, organizándose al efecto, la gran « expedición libertadora » de Bolivar y San Martín; en cuyo resultado radicaba el éxito o fracaso definitivo de la obra insurreccional en toda América; así lo declaraban los caudillos rebeldes — véase como lo expone S. Martín en sus cartas, en Mitre, *Hist. de San Martín*, 1880, t. II, caps XXI-XXIV; Vicuña, *El general San Martin*, 1886. Hallábase la invasión iniciada el año 20: « la expedición libertadora », solo constaba de 1.400 hombres; con los 20000 españoles que habían de partir de Cadiz, unidos a las fuerzas españolas de América, el fracaso de la « expedición libertadora » era irremediablemente seguro; he aquí lo que dice un documentado historiador americano: « Men-

Revelando todo ello que más que el espíritu patrio, en el sector liberal fué el ideal político — de oposición al régimen doctrinario del gobierno de José — el que impulsó su actuación contra los invasores; y es esto lo que explica[1] el entusiasmo y vigor que puso en ella, al par que abandonaba todos los restantes problemas nacionales, incluso los más capitales como el americano

Y nótese este interesante fenómeno histórico que ofrece la guerra de la independencia; el hecho de que las ideas más contrapuestas, tendían a hacer coincidir a todos los españoles en la obra de la resistencia nacional contra los franceses. Aparte del espíritu de independencia, la masa general del país hallábase impulsada en la lucha contra los invasores por que en ellos veía a los representantes de peligrosas innovaciones, llevada por el espíritu religioso[2]. Por el contrario, el sector

cionaremos solo por su decisiva importancia histórica, el célebre pronunciamiento liberal de Cádiz... en momentos en que estaba a punto de embarcar en dicho puerto, un ejército de 20.000 hombres, destinado a sofocar la independencia americana. Toda la política argentina, durante la segunda mitad del año 1819, giró arlededor de esta expedición. De haber salido de España, el general San Martín se hubiera visto obligado a acudir con el ejercito de los Andes a defender su propia patria, y se hubiera *forzosamente dilatado o frustrado* la expedición libertadora del Perú. » « La revolución española de 1820, en la que no dejaron de tomar parte activa los agentes americanos residentes en Cádiz, al imposibilitar el embarque de la formidable expedición guerrera... hizo mas fácil y viable la ejecución de los planes emancipadores de San Martín y d'Higins. » Así se borró « uno de aquellos acontecimientos que *estuvieron a punto de esterilizar* su libertadores afanes ». Navarro Xamdica, *Hist. de América*, Buenos-Aires, 1911, t. II, p. 714-715. Véanse detenidamente las consecuencias decisivas que en orden a la independencia de las colonias todas, tuvo la revolución del 20, en las historias particulares de América que más adelante citaremos. El caso de Mina, de Renovales, etc., luchando en pro de los insurrectos de América, es confirmación de lo que decimos, de los móviles políticos más que patrios de su lucha contra los Franceses.

1. Este carácter de lucha de ideas políticas que revistió la guerra de la independencia, ya ha sido observado par algunos autores. « La llamada guerra de la Independencia — dice Méndez Bejarano — fué ante todo y sobre todo, un pugilato de ideas, que no termina hasta la completa destrucción del régimen constitucional. » Ob. cit., p. 202.

2. La resistencia — dice Menéndez Pelayo — fué como era de esperar, avivada y enfervorecida por el espíritu religioso, que vivía íntegro, a lo menos en los humildes y pequeños, y acaudillada y dirigida en gran parte por los frailes. De ello dan testimonio la dictatura del P. Rico en Valencia; la del P. Gil en Sevilla; la de Fr. Mariano de Sevilla en Cadiz; la del Obispo Luarca en Santander. Alentó la Virgen del Pilar a los Zaragozanos; pusiéronse los Gerundenses bajo la protecciòn de S. Narciso: y en la mente de todos estuvo (si se quita el escaso número de los llamados liberales, que por loable inconsecuencia dejaron de afrancesarse) que la guerra, tanto como española y de independencia, era guerra de religion, « *Heterodoxos*, ob. cit., t. III, p. 414-15. Acerca de la actuación de los religiosos en la guerra, véanse, Gómez de Arteche, *Los frailes en la guerra de la independencia*, Madrid, 1908; Rodri-

liberal combatía contra los franceses, como obstáculo a sus avanzadas ideas democráticas.

El conocimiento de esta significación política de los afrancesados destruye la aparente contradicción — señalada por los historiadores que han estudiado estos asuntos — de que desplegasen tan intenso odio contra los invasores y los afrancesados, quienes, como los liberales, no profesaban sino los principios políticos y doctrinales de Francia. Eran hijos espirituales de esta nación.

«Existe completa homogeneidad de principios entre los liberales y los afrancesados», dice Bejarano[1]. «No se distinguían de los tildados de afrancesados, sino por la posición que ocupaban ¿que principios bullían en el fondo de su pensamiento, sino los dictados por la revolución francesa? ¿Sus ideales, salían de otro venero que no fuese la Enciclopedia?. ¿Cuál fué su pecado capital y la causa de su estrepitosa caída, sino el haber redactado una constitución francesa para el pueblo español[2]?»

De haber examinado los escritos de los afrancesados, los cuales claramente exponen su concepción política doctrinaria, no formularían tales interrogaciones ni señalarían esta aparente paradoja. Liberales y afrancesados eran en efecto hijos espirituales de Francia, pero profesaban ideologías políticas contrapuestas : éstos, la moderada doctrinaria, hacia la que había ido evolucionando el régimen político francés, bajo Napoleón ; aquellos, la democrática de la soberanía nacional en toda su integridad[3]. Insisten en declararlo hasta la saciedad

guez Legísima, *Los franciscanos de Galicia en la guerra de la independencia*, *El Eco franciscano*, 1912 ; Plaza, *Los franceses y el monasterio de Nuestra Señora de la Magdalena*, *Revista de Archivos*, 1902, p. 389-92 ; Conde de Cedillo, *Bol. de la Academia de la Hist.*, 1914, p. 225-28 ; Rincón Jiménez, *El clero extremeño en la guerra de la independencia*, Badajoz, 1911 ; A. Valencina, *Los capuchinos de Andalucía en la guerra de la independencia*, Sevilla, 1910 ; G. Vergara, *La Virgen del Pilar, los sitios de Zaragoza y la jota aragonesa*, en *Publicaciones del Congreso internacional de la guerra de la independencia*, t. V, p. 96-104 ; Navas Lafarga, *El clero oscense en los sitios de Zaragoza*, en *Publicaciones*, etc., t. V, p. 105-112, etc.

1. Ob. cit., pag. 171, y, en gral., el capítulo VI.

2. En igual sentido se expresaba algun afrancesado como Melón, ob. cit. pag. 50, citado por Bejarano.

3. Sabido es que la constitución de Cádiz fué traducción casi literal de la francesa de 1791. Vide el paralelo entre una y otra, en Rico y Amat, *Historia política y parlamentaria de España*, Madrid, 1862, tomo I°.

la mayoría de los juramentados : « Si V. M. — dice Amorós, dirigiéndose a Fernando VII[1] — trata de demócratas, de sediciosos, de revolucionarios, de impudentes y enemigos declarados suyos a los que formaban las cortes, y dignos en fin de despojarlos de la autoridad que le habían usurpado, ¿quién podría imaginar que los que habían *tenido* (los afrancesados) *una conducta opuesta*, y conformádose siempre con las intenciones de V. M. fueran merecedores de su desagrado? »

Basta, para confirmar ésto, conocer los furibundos ataques de Reinoso a la doctrina y la actuación política de los doceañistas[2]; el dictado de « los locos de Cádiz » con que califican en sus escritos los afrancesados a los liberales[3]; y la saña con que les combaten[4] acudiendo a todas las armas[5]. « Ambos (afrancesados y liberales) — dice Deleito, — eran hijos espirituales de Francia, pero los primeros lo eran de la Francia monárquica y bonapartista, los segundos, de la Francia revolucionaria; los afrancesados seguían fieles al antiguo régimen, con ciertas prudentes alteraciones. En el fondo preferían el despotismo ilustrado y sentían visible repugnancia por la causa popular, que no podía armonizarse con su frío y parsimonioso atildamiento. Eran los *clásicos* en la política como en el arte. Los liberales eran en cambio patriotas y demócratas exaltados, reivindicadores de la soberanía del pueblo, amigos de reformas radicales, entusiastas, generosos, férvidos de pasión y fantasía.

1. Pag. 83.
2. Caps. II-VIII, XII-XVII, XXIV-XXXVIII, principalmente.
3. Cartas de Reinoso a Blanco Wite, a Lista y otros, apud Bejarano; y la correspondencia de Lista, en Chaves (Manuel), *Alberto de Lista* (Sevilla, 1912), y las cartas de Moratín, publicadas en *Obras póstumas de Manuel Silvela*, Madrid, 1845.
4. Desahogaron su bilis — como dice Bejarano, pag. 350 — contra los liberales, y combatieron, esgrimiendo la censura, la ironía y la sátira, su Constitución. Por su parte, los liberales les persiguieron — continúa — con más saña de lo que exigían la necesidad del triunfo y las contiendas políticas; se mostraron mas ensañados en abatirlos y estigmatizarlos que los absolutistas. « Fué en verdad cosa lamentable — dice Deleito, pag. 140, t. I, — que afrancesados y liberales, lejos de entenderse, se hallaran animados de mutua et irreductible hostilidad... Los papeles de Gallardo, por ejemplo, respiran odio contra los afrancesados; las cartas de Lista y Moratín, rezuman un displicente y burlesco desdén hacia los liberales. »
5. Esta divisoria política y este encono entre unos y otros, todavía repercuten hoy en algunos autores. Así, apologistas de las cortes gaditanas, como Salillas, atacan a los afrancesados duramente : « *En las Cortes de Cádiz. Revelaciones acerca del estado político y social,* » Madrid, 1906, pag. 19, entre otras. En cambio, autores de ideas opuestas, los disculpan, como, por ejemplo, M. Principe, *Guerra de la Independencia*, Madrid, 1844, t. III, pag. 245.

Eran los *románticos* de su tiempo y los que introdujeron en España el romanticismo [1].»

Así a la sombra y durante la guerra de la Independencia, surgen y comienzan a organizarse los tres partidos cuya actuación constituye la trama toda de la Historia política española del siglo XIX : el liberal, el moderado, que nace del tronco del partido afrancesado [2]; y frente a ellos, el partido tradicional absoluto, que se inicia en las cortes de Cádiz con el núcleo de diputados opuestos a las ideas liberales; aumenta en las cortes ordinarias de 1814; se desarrolla bajo Fernando VII; y se agrupa al final de su reinado en torno a la figura de su hermano para integrar las fuerzas del carlismo.

(Continuará.)

CARMELO VIÑAS-MEY.

1. Pag. 140.

2 Los afrancesados que por la amnistía de 1820 regresaron a España constituyeron luego el núcleo principal del partido moderado (Deleito, pag. 131).

VARIÉTÉS

Fr. Pedro Melgarejo.

La note que j'ai publiée dans le *Bulletin hispanique* (juillet-septembre 1923, p. 253-256) sur Fr. Pedro Melgarejo doit être rectifiée et complétée à l'aide de textes qui m'avaient échappé.

En premier lieu, le passage du ms. 4349 de la Nationale de Madrid que j'ai cité ne fait que reproduire, sous une forme peu différente, le passage suivant de la chronique de Grijalva, qui n'avait pas été signalé non plus par le P. Atanasio López ni par le P. Cuevas :

El Padre Fr. Pedro Melgarejo de la orden de nr̄o Padre San Francisco aun hizo mas [que Juan Díaz], por q̄ amiendo venido con Narbaes, y quedadose en la Villa rica, vltimamente se vino à la compañia de Fernando Cortes; y le ayudò valerosamente en la conquista espiritual desta tierra; y fue con Fernando Cortes en la jornada, que hizo en fauor de sus amigos los Chalcas; con los de Totolapan, y Huaxtepec, y Quauhnahuac, que eran vasallos del Emperador de Mexico, y molestaban à los Chalcas, por que se auian hecho amigos de los Españoles. El valeroso Cortes se hallò tan obligado à la defensa de sus amigos, que interrumpiendo por entonces sus designos, vuo de yr sobre los enemigos hasta sujetarlos. El Padre Melgarejo se estremò en esta empresa con tan gran valor y zelo, que se hallò en todas las batallas con vn Crucifixo en las manos: y assi le tienen pintado los naturales de Tlavacapā donde fue la principal resistencia, por vn inexpugnable peñol q̄ alli ay. Este Religioso predicò al exercito muchas vezes, y no hazia en esto poco, pues que fue lo mas dificil desta empresa tener sosegados y reprimido à los nuestros; por q̄ siendo tantas, y tan graues las occasiones que auia para la cudicia, y crueldad con los Indios, y para la inobediencia para con su capitan. Bien necessario era el espiritu, y feruor deste santo Religioso, para darles saludable Doctrina [1].

En second lieu, le P. Melgarejo ne fut pas seulement, après son retour en Espagne, prédicateur du roi [2]; en 1528, il fut nommé évêque titulaire de Dulcigno, comme nous l'apprend un texte publié par le

1. *Cronica de la Orden de N. P. S. Augustin en las prouincias de la nueua españa...* por el P. M. F. Ioan de Grijalua..., México, 1624, Liv. I, ch. I (f°s 1 v°, 2 r°). — Cf. Fr. Diego Pérez Arrilucea, O. S. A., *Trabajos apostólicos de los primeros misioneros Agustinos de Méjico*, dans *La Ciudad de Dios*, t. 92 (1913, 1), p. 302.

2. Cf. Herrera, *Décadas*, III, Liv. VII, ch. 4.

P. Atanasio López dans une note qu'il a eu l'obligeance de m'indiquer[1]. Raison de plus pour penser que l'on n'avait rien de bien grave à reprocher au P. Melgarejo.

Cependant, l'éloge de Grijalva contraste d'une façon singulière avec le silence de Motolinia, Mendieta et Torquemada[2]. D'autre part, le P. López signale un détail curieux : « Una Real Cédula, dit-il, expedida en Avila el 18 de Septiembre de 1531 hace constar que el Obispo de Dulcino había prestado a García de Lerma, Gobernador de Santa Marta de las Indias, doscientos ducados, los cuales reclamaban en su nombre el Prior y frailes del convento de San Pablo, de Sevilla, de la Orden de Santo Domingo, a quienes había dado poder para ello el mismo Fr. Pedro Melgarejo. Parte de dichos doscientos ducados los había dado al referido convento el Obispo de Dulcino, sin que podamos precisar por qué título había hecho esta limosna[3]. » Il semble donc que le P. Melgarejo ait entretenu de bien meilleurs rapports avec les Dominicains et les Augustins qu'avec ses propres frères en saint François. Et le P. López soupçonne avec raison qu'après son élévation à l'épiscopat ses relations avec son ordre furent un peu froides. Ainsi s'expliquerait le silence des chroniques franciscaines du Mexique. Mais si l'on devine sans peine les motifs de l'hostilité de Bernal Díaz contre Fr. Pedro, pour les causes de ce refroidissement entre le P. Melgarejo et son ordre nous sommes réduits à des conjectures plus incertaines. Et s'il paraît à peu près sûr que ce religieux joua dans la conquête du Mexique un rôle plus honorable que celui que lui prête Bernal Díaz, sa vie reste encore enveloppée de mystère, et l'on ne peut que conclure avec le P. López : « Es para nosotros... un personaje muy problemático en su conducta. »

Madrid, décembre 1923.

ROBERT RICARD.

Una carta inédita de Fernán Caballero.

Fernán Caballero. Fué una cabal andaluza, dicharachera y sermoneadora, graciosa y apasionada, irrespetuosa y fanática; y al meterse a publicar novelas, ya entrada en años, cincuenta y tres, nos aparece en su literatura y en sus cartas privadas como una de esas *Mamás Dolores* que tan preciosamente han sabido dibujar los hermanos

1. Fr. Atanasio López, O. F. M., *Fr. Pedro Melgarejo de Urrea, Obispo tit. de Dulcino* (*Archivo Ibero-Americano*, IX, Mayo-Junio 1922, p. 406-408).

2. A ma connaissance, le premier historien franciscain du Mexique qui parle du P. Melgarejo est Fr. Agustín de Vetancurt, dans son *Teatro Mexicano* (t. II, México, 1871, p. 169), publié pour la première fois à Mexico en 1698.

3. López, *loc. cit.*, p. 406.

Quintero, en sus comedias. Familiares, con su prurito de aniñamiento, su sorna, sus manías y sus ideas de otra época, complacientes y firmes al tiempo en sus propósitos.

Agradable y simpático retrato hizo de ella en estas mismas columnas el ilustre maestro M. Morel-Fatio y al comentar sus cartas íntimas a Latour, entresacó una frase de ella, un juicio sobre su obra, juicio de ella misma, en el que probablemente no creía, y que se me antoja el mas lleno de justeza y de gracia : « toda mi literatura es *arroz con leche* ». Lo más definitivo que se puede decir...

Pues de esta amable novelista, hemos hallado una bonita carta entre los papeles de un escritor romántico : D. Patricio de la Escosura. Es una carta sin dirección. Fué escrita a él?

Era D. Patricio de la Escosura hombre a quien pudo ser dirigida Alusiones hay en la carta que son pinceladas para su retrato. Magnífico ejemplar de nuestro romanticismo español, que no fué como el francés puramente verbal y literario, sino que encarnó en los sucesos de la época. Los hombres, indisciplinados, ardientes, de talento desmesurado y sin equilibrio ni ponderación; imaginaciones y hechos desbordantes; inteligencias luminosas y desparramadas. D. Patricio de la Escosura, *numantino* escapado a Francia a los diez y siete años, discípulo de Lacroix y de Lista, artillero y poeta, orador y comediógrafo, novelista y político (ayudante de Córdova y ministro de Espartero), historiador y jurisconsulto, periodista y académico, admirador de Bonald y vocero de la libertad, temperamento de hombre de acción, mudable, contradictorio y apasionado. Leyendo sus obras, difícilmente comprendemos su dominación en las Cámaras, unánimemente reconocida, la profunda admiración de inteligentes contemporáneos por sus escritos novelescos y por sus piezas de teatro. Y lo cierto es, probablemente, que se daban en él cualidades de singular atracción, de simpatía irresistible, de avasallador embaucamiento.

En el año de 1849 cuando Dª Cecilia publicó *La Gaviota* en Madrid, en el *Heraldo*, era ya D. Patricio académico (el primer español que se sentó en la Academia al lado de su padre); había sido ministro y ocupaba una posición importante. Cabe, por tanto, la hipótesis de que la epístola que nos ocupa fuese dirigida a él.

Pero en sí misma tiene la carta un doble interés. Sencilla y graciosamente acepta Fernán Caballero las observaciones que se le han hecho y explica de qué manera las ha obedecido alterando pasages de su novela *La Gaviota;* con fuerza expone sus ideas sociales y morales y como en broma, rechaza ciertos repulgos de monja, defendiendo al paso sus principios literarios, tan profundamente realistas.

Comparando las dos versiones de *La Gaviota*, la publicada en folletín y la publicada en libro se ven las siguientes modificaciones que responden exactamente a lo indicado en la carta.

La numeración de los capítulos está alterada. Los IX y X del *Heraldo* corresponden al IX del libro. Desde el comienzo del XI *(Heraldo)* hay gran variación, hasta llegar al XIII igual al XIV (libro), de este modo : *Heraldo* XI, XII, corresponden al libro X, XI, XII, XIII, conservando la proporción de los capitulos y no estando en el *Heraldo* varias escenas, entre ellas el diálogo preliminar al matrimonio de Marisalada y Stein, o sea una declaración de amor.

Mas otro detalle curioso encierra la carta. Creíase, y así lo había afirmado M. Pitollet en unos documentados artículos, que Fernán Caballero no había sido conocida de los literatos alemanes hasta 1858; pues la misma Dª Cecilia nos refiere que ya en 1849 a raíz de la publicación en el *Heraldo* se preocupaban en Berlín de darla a conocer.

Ahora bien; ¿ se publicó la traducción ? ¿ Por quien ?

He aqui la carta con su peculiar ortografía :

Muy señor mio, y me atrevo a decir amigo, pues de ello me ha dado V. pruevas, con la mano izquierda qᵉ tan bondadosamente alaga, y con la derecha qᵉ con mas bondad aun, censura. — Asi pues y pª darle a V. una prueva de en cuanto tengo su ilustrada opinion me he puesto contra toda mi inclinacion á hacer el capitulo, qᵉ V. echa de menos, qᵉ pone en contacto, esa roca tosca Maria Salada, y esa fina cera de Stein, a la que falta consistencia — Era cosa muy dificil, qᵉ me ha costado mas qᵉ todo lo demas de la obra — Hay caracteres qᵉ necesitan un fino mosaico pª pintarse — pero otros qᵉ solo se pueden pintar a brochazos, porqᵉ ellos mismos, no se dán cuenta de su sentir y obran: por meros instintos brutales, o a impulsos de una sangre ardiente. En ellos la reflexion, se reduce a mezquinos calculos de egoïsmo. En fin V. dirá. — y si cree V. qᵉ mi docilidad merece de V. algun *retour* qᵉ otra y mayor prueva de aprecio podria V. darme, en caso qᵉ aprueve el capitulo, qᵉ de corregir su horroso borrador ? — Bien conosco la imprudencia exigente de mi suplica pero, qᵉ quiere V. ? — VVᵈˢ lasᵉ *somités* de nuestra literatura se han empeñado en hacer de Fernan Caballero su *enfant gaté,* y voy tomando los atrevimientos de tal.

Si no fuese por meterme en honduras quisiera tratar de otro punto ! — pero como hacerlo, en pocas y adecuadas palabras ? — *assayons.* — Si V. se digna ocuparse de mi novela — de rodillas le pido, respete mis creencias y conviciones, aunque le parescan exageradas — Dice d'Arlincourt : « il y a des persones qui ne croyent plus à rien, il vaut peut-être mieux croire à tout ». — El justo medio es dificil en el vulgo, qᵉ no juzga y se *lance* en los extremos. — Que daña ni ha dañado nunca, un exceso de fe ? — ha creado la supersticion ? — No — mil veces no en prueva, qᵉ el pais mas religioso del mundo el español ha sido y es el menos supersticioso — Dice Bonald, (qᵉ V. admira) qᵉ si se le quita al pueblo la religion, es tal la necesidad que de ella tiene, « *qu'en cessant d'être croyant, il deviendra crédule* ». Es horroroso, el como la impiedad cunde en el pueblo, — combatamos todos en contra de esta monstruosidad en beneficio de la humanidad — Oh ! — pulverice V. con justicia mi Tom Pouce, — sin piedad — pero, dexe V. esas flores de un corazon creyente, qᵉ pasen como contraveneno a tanta infamia qᵉ nos viene

de allende los Pireneos. Sepase, hay entre las gentes ilustradas quien emita esos santos sentimientos, en su estado natural y primitivo y q^e hay bastante respeto entre los españoles hacia ellos, p^a q^e no sean impugnados, ni aun por aquellos, q^e quisieran la religion mas severa y mas fria.

Sobre esto podria decir mucho, pero por no cansarlo, omito hacerlo. — No gaste V. su hermosa y buena toledana, en el triste trabajo de un armocafre o de una hoz talando flores, q^e $aunq^e$ sean del campo tienen tan bellos colores, tan suave perfume. —

Sabe V. q^e la gaviota ha ido a parar al mar del Norte y q^e se traduce en Berlin ? —

Me decia V. q^e estrañaba mis cuentecillos poco respetuosos en esta novela — Dire a V. primero, q^e no los miro como irrespetuosos, $porq^e$ p^a m^i y otros la *intencion* es el todo, y sabemos autenticamente q^e nada de irreligiosas, tienen las personas q^e inventaron y repiten los cuentos. En segundo lugar, q^e es preciso pintar el pais y su genio con las cosas q^e le son propias. — y sobre todo creame V. amigo mio, el respeto si se exagera, en cosas *de amor* es una pared maestra de yelo. —

Me arranco con violencia la pluma de entre los dedos p^a no fastidiarle, y me consuelo, con su promesa de dedicarnos un dia, q^e sera p^a mi, tan grato como es deseado. — Asi, *sans Adieu* — y solo le suplicaré me perdone mis molestias, y me crea, una amiga en la q^e el agradecimiento suple a largos años de trato p^a consolidar la amistad.

CECILIA.

Puerto, 6. 7. 49.

M. NUÑEZ DE ARENAS.

BIBLIOGRAPHIE

Louis Cheikho. — *Kalîlah et Dimnah*, version arabe publiée d'après le plus ancien manuscrit daté; 2e édition revue et corrigée. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1923.

Nous nous empressons de signaler aux hispanisants la 2e édition de la nouvelle version de *Kalîlah et Dimnah* que le P. L. Cheikho a publiée, pour la première fois, en 1905 (cf. *Bull. hisp.*, t. XXIV, nº 2, p. 167 sq.). Cette nouvelle édition est, à part quelques corrections, la reproduction de la première revisée sur le texte original. Mais l'auteur a eu la bonne idée d'ajouter à la suite des « Notes et corrections », en guise d'appendice, un intéressant chapitre qui a été « traduit du pehlevi en arabe au IXe siècle par Al-Hasan ibn Sahl et complété au XI par Ibn Maskawih » et qui a pour titre « Sentences judicieuses ». Ce chapitre n'est en réalité qu'un extrait de *Kalîlah et Dimnah*, qui remonte au Xe siècle et peut par conséquent servir de comparaison entre les divers manuscrits que nous possédons de cet important ouvrage.

Michel FEGHALI.

José P. Tavares, *Selecta de textos arcaicos e medievais, VI e VII classes dos liceus*, Porto, 1923, 409 pages.

M. José P. Tavares suppose connus les travaux antérieurs. Il ne croit pas nécessaire de nous donner, dans l'introduction, un précis de phonétique et de morphologie. Il se borne, pour la bibliographie, à dresser la liste complète des éditions et des réimpressions. Enfin, dans les notes, il se contente de nous indiquer l'étymologie des termes difficiles sans en expliquer les transformations. Le recueil embrasse la période qui va de 1189, date où apparaît le premier texte en vers, une chanson d'amour de Paio Soares de Taveiros, jusqu'à la publication des grammaires de Fernão de Oliveira (1536) et de João de Barros (1540). La première partie comprend des extraits en prose des œuvres historiques, religieuses, morales, didactiques, des romans de chevalerie, ainsi que de nombreuses poésies empruntées aux *cancioneiros* d'Ajuda, de la Vaticane et de Colocci-Brancuti. La seconde met à

contribution les ouvrages attribués à Jean Ier (*Livro de Montaria*), à D. Duarte (*Leal conselheiro, Enssynança de bem cavalgar*), à l'infant D. Pedro (*Corte imperial, Virtuosa bemfeitoria*) et le lyrisme courtois. L'intérêt principal du livre, si on le compare aux *selectas* qui l'ont précédé (MM. José Joaquim Nunes, Fidelino de Figueiredo, Barbosa de Betencourt), c'est de mieux tenir compte des différences qui séparent les quatre *Livros de Linhagens* et de nous faire connaître par soixante pages d'extraits le *Cancioneiro geral* de Resende. Les appendices renferment quelques textes latins ou protoarchaïques, des reproductions avec l'orthographe originale des éditions diplomatiques des *cancioneiros* et une étude, qu'on voudrait plus développée, sur la langue de Gil Vicente et de Camões. Il est vrai que la Bibliothèque Nationale annonce, pour le dramaturge, une réimpression en facsimilé, de l'édition de 1562, sous la direction de Mme Michaëlis de Vasconcellos, et que M. Cândido de Figueiredo, dans une brochure récente, a touché, quoique sommairement, à la question des archaïsmes des *Lusiades*. Ce travail conciencieux a le mérite de nous rendre accessibles des textes rares, dont certains avaient paru seulement dans la *Revista Lusitana* et dans l'*Instituto* et de nous fournir tous les renseignements qui les rendent parfaitement intelligibles. L'ouvrage de M. Tavares est donc appelé à rendre de grands services, à la condition de le compléter, pour la partie philologique, par la *Chrestomathia archaica* et par le *Compendio de gramatica historica portuguesa* de M. J. J. Nunes.

G. LE GENTIL.

Series de los más importantes documentos del archivo y biblioteca del Exmo Señor duque de Medinaceli elegidos por su encargo y publicados a sus expensas por **A. Paz y Mélia**. 2a Serie. Bibliografica. Madrid, 1922.

D. Antonio Paz y Mélia explique, dans son avis au lecteur, que le tome II de l'œuvre annoncée aurait dû, d'après le plan primitif, appartenir à la diplomatique, mais que la difficulté de choisir entre des milliers de documents, de lecture assez difficile et très détériorés, retardait le moment de l'impression, en sorte qu'il a paru plus sage de donner au tome II la bibliographie, réservant pour le tome III la diplomatique et, pour le tome IV, la partie artistique.

Il traite des origines de la bibliothèque de Medinaceli. Les livres du fonds ancien portent les armoiries de Medinaceli en or (d'origine italienne?); quant aux autres, ceux du docteur en théologie et chanoine de Séville, Dr Luciano di Necrone, furent achetés, en 1606, par le duc d'Alcalá, Don Fernando Afan de Ribera Henriquez, dont Vicente Noguera parle, dans son *Discours*, en ces termes : « Quando

morse l'Argote non si trovo chi comprasse i suoi libri, medaglie, statue, pitture, se non Luciano di Necrone, genovese, richissimo canonico di Sevilla... Tutta questa robba me dicono che, morto il Luciano, compro il duca d'Alcalá e che la tiene tan chiusa e guardata *ac gryphes aurum*[1]. » La bibliothèque de Necrone contenait aussi les livres d'Ambrosio de Morales, marqués par la devise : *Tiempo fué que tiempo no fué; Momentum unde dependet aeternitas; Col tempo*, dont le duc de Medinaceli possède 48 exemplaires. Les livres et manuscrits du duc d'Alcalá[2] entrèrent dans la bibliothèque de Medinaceli en 1746.

Don Antonio déplore amèrement les pertes qu'a souffertes le dépôt qui lui a été confié : 1.471 livres par la vente, en 1763, au couvent de S. Martin, et 500, en 1886, découverts par le bibliothécaire Octavio de Toledo. En somme, il reste 13.279 livres imprimés et 604 manuscrits. Parmi les manuscrits, signalés comme perdus en 1886, figurent les œuvres d'Auzias March : je ne serais pas étonné que le Ms. N, d'après le classement de M. Amédée Pagès, ait été acheté au libraire Pedro Vindel : il appartient actuellement à la bibliothèque de la Société Hispanique d'Amérique[3]. D'ailleurs hélas! tout se vend, ou tout est volé, en Espagne : la *copa* du Connétable de Castille, acquise d'un ecclésiastique par le baron Pichon et revendue, à un bon prix, à un musée anglais; les vols accomplis à la Colombine, dont a parlé Harrisse; ceux du Ministère d'État, qui amenèrent sur le marché parisien les deux instructions autographes de Charles-Quint; la maison de l'Infante de Saragosse, achetée par un antiquaire, qui l'a fait reconstruire au quai d'Orsay ; un tableau de Goya, mis en vente

1. A. Morel-Fatio, *Vicente Noguera et son discours sur la langue et les auteurs d'Espagne* (*Zeitschrift für romanische Philologie*, t. III Halle, 1879). Luciano di Necrone était Gênois et son père vint s'établir à Séville, comme beaucoup d'autres de ses compatriotes. Il devint chanoine de Séville, après avoir fait ses études à Salamanque, où il prit son doctorat en théologie. Il mourut en mai 1606 à soixante-cinq ans. Les Espagnols l'appellent Luciano de Negron, et ils font grand cas de son savoir et louent sa bibliothèque. Francisco Pacheco a fait son portrait et une biographie (*El libro de Francisco Pacheco reproducido por foto-cromo-tipia bajo la proteccion de S. M. El Rey D. Alfonso XII*, Sevilla, 1883). Cf. Argote de Molina, *Nobleza de Andulacia*, lib. II, cap. CXXI, fol. 245 ; D. Justino Matute y Gaviria, *Hijos de Sevilla señalados en santidad, letras, armas, artes o dignidad*, Sevilla, 1887, t. II, p. 118-119. Rodrigo Çamorano lui a dédié : *Los seis libros primeros de la geometria de Euclides*, Sevilla, 1576. L'acquisition par le duc d'Alcalá de la bibliothèque de Necrone fut faite en 1606, l'année même de la mort de celui-ci.

2. D. Fernando Afan de Ribera Henriquez, troisième duc d'Alcalá, mort le 28 mars 1637. Sur sa bibliothèque voy. l'*Ensayo de una bibl. esp.* de Gallardo, t. I. col. 29-30. On trouve cité dans le *Museo o biblioteca selecta de el Excmo Señor Don Pedro Nunez de Guzman, marques de Montealegre*, Madrid, 1677, fol. 111 v°, un « Indice de los libros manuscritos que huvo en la libreria del duque de Alcalá, marques de Tarifa, en fol. MS. ».

3. *Introduccio a l'edicio critica de les obres de Auzias March. Tesi per al doctorat de lletres presentada a la « Faculté des lettres de l'Université de Paris »* per Amadeu Pagès, Barcelona, 1912, p. 52-54.

par un antiquaire espagnol de la rue Laffitte, en même temps qu'une statue d'une reine de Navarre, etc. Au reste, D. Antonio Paz y Mélia, qui sait à quoi s'en tenir, signale dans un des Catalogues de Vindel de 1903, sous le numéro 3182, un *Cancionero general* (Séville, 1540), qui porte une notice autographe du duc d'Alcalá, du 5 août 1619 : preuve que la bibliothèque de Medinaceli n'était pas à l'abri des voleurs. Quant aux livres de D. Francisco de Quevedo, D. Antonio cite ce passage de Nicolas Antonio (papiers conservés à la Biblioteca Nacional, Mss. T. 179) : « En 1647 trajeron a Sevilla cantidad de libros y papeles que dejó D. Francisco de Quevedo, asi de los comprados por él, como de los por él recogidos... Llevabanse al Duque de Medinaceli a Sanlucar, y antes que saliesen de Sevilla los vi. Entre ellos, uno todo de Juan Vazquez del Marmol. » Il y en a un sur lequel figure un autographe de l'auteur. Un autre bibliophile, D. Pedro Antonio de Aragon, duc de Segorbe et de Cardona, est représenté ici par un portrait équestre, dans un livre imprimé à Naples. Il laissa au monastère cistercien de Poblete sa collection, munie d'une reliure en maroquin rouge plein, avec l'écu parti aux armes d'Aragon et de Castille, surmonté de la couronne ducale ; au-dessus de l'écu : *Don Pedro;* au-dessous : *de Aragon*. La reliure est certainement d'origine italienne, D. Pedro ayant été vice-roi de Naples de 1666 à 1672. Ce duc était un des derniers représentants de la maison d'Aragon, et il fit le projet de créer à Poblet une sorte d'Escurial pour la famille d'Aragon ; en 1671, il fit transporter les os d'Alfonse V d'Aragon, pour les mettre à Poblet [1]. Quant à la bibliothèque, D. Pedro la donna à Poblet à son retour d'Italie en 1673 : « Se entra a la famosa libreria, que llamamos de Don Pedro de Aragon, por ser dadiva de Su Excelencia, cuyas armas se vèn pintadas en escudo grande sobre la puerta. La libreria es pieza de treinta y quatro vargas de largo y trece y media de ancho, sita debajo de el dicho dormitorio de los jovenes... los tomos de dicha libreria, que son en numero 3750 todos de rica enquadernacion uniforme de un cordovancillo encarnado muy fino, con perfiles, rosetas, ojas, titulo de el libro, escudo de armas y nombre de su Ex. dorados. Estan los tomos repartidos en 30 estantes grandes de evano sentados sobre pedestales de la misma madera con sus puertas y cerrajas, dadiva tambien de Sus Ex. y aunque los libros estan encerrados en los estantes, pero como las puertas son de vidros cristalinos de Venecia, permiten verlos, y aun leer con distincion sus titulos [2]. » Alexandre de Laborde a donné une vue de la bibliothèque de D. Pedro [3]. Elle subsista jusqu'à l'exclaustration de 1836 : tout fut

1. Bofarull, *Los Condes de Barcelona vindicados*, Barcelona, 1836, t. II, p. 314.
2. Jaime Finestres, *Historia del Monasterio de Poblet*, Cervera, 1753, t. I, p. 268.
3. Alexandre de Laborde, *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, I, pl. LXXII. (Paris, 1806.)

détruit, et les livres et manuscrits furent envoyés à la bibliothèque de Tarragone, ou dispersés ailleurs, comme il arrive en Espagne[1]. J'ai vu un de ces manuscrits, il y a bien des années, qui contenaient l'histoire du pastelero de Madrigal, celle de Sahavedra, etc., et qui portaient des timbres noirs sur plusieurs feuillets, surmontés de B R et de la couronne royale : le manuscrit venait évidemment de la Biblioteca Nacional de Madrid. D. Pedro Antonio de Aragon mourut le 1er septembre 1690, étant conseiller d'État[2].

Le reste de l'ouvrage est consacré à des reproductions, avec photographies, des livres et manuscrits de la bibliothèque de Medinaceli. D'abord, une généalogie des La Cerda faite par Baltasar Porreño, assez importante ; puis une « Justa poetica en loor de Santa Catalina de Sena ». Valence, 1511, en valencien ; des « tonos castellanos » et des chansons françaises de Juan Vasquez ; des « Canciones » du maître sévillan Francisco Guerrero ; des relations historiques depuis Fernand le Catholique jusqu'à Philippe II, très curieuses ; le « Llivre del Consulat (1330-1537) », écrit en catalan pour les marchands catalans de Bruges, avec une reliure superbe d'Antoine de Gavere. Parmi les reliures, nous en relevons une d'un bibliophile célèbre du XVIIe siècle : le comte-duc d'Olivares.

Remercions le duc de Medinaceli d'avoir fait les frais d'un si beau volume, et remercions surtout D. Antonio Paz y Mélia d'avoir étudié et mis en valeur de tels trésors bibliographiques.

A. MOREL-FATIO.

Hispanic Notes and Monographs. IV. Luis Vives, el gran Valenciano (1492-1540), by **Foster Watson** (With Eight Illustrations). Oxford University Press, Humphrey Milford, 1922. [VIII-126 p. in-12.]

M. Foster Watson nous donne, d'un point de vue anglais plutôt qu'hispanique, une courte et intéressante monographie de Luis Vives. Familier, de longue date, avec l'œuvre pédagogique de Vives, il était bien préparé à traiter cet aspect de son sujet avec la largeur de touche qu'exige la vulgarisation. Mais n'y avait-il pas en Vives plus qu'un pédagogue, un philosophe ? Menéndez y Pelayo et Bonilla San Martin l'ont affirmé hautement. On aimerait à voir la question au moins posée. Et fallait-il présenter si étroitement unies les destinées de ce « grand Valencien », de cet « humaniste international », et celles de sa protec-

1. Giuseppe Valentinelli, *Delle biblioteche della Spagna* (*Sitzungsberichte der K. Akad. der Wissenschaften. Philosophisch-Historische Classe*, XXXIII. Bd. I; Heft. I. Jahrgang, 1860, Jänner, p. 138-139).

2. A Morel-Fatio, *Marquis de Villars. Mémoires de la cour d'Espagne de 1679 à 1681*, Paris, 1893, p. 285-286.

trice Catherine d'Aragon, fille d'Isabelle la Grande et épouse infortunée d'Henri VIII? Il n'était certes pas sans intérêt de donner pour fond à la figure de Vives, après avoir évoqué les années de Valence et de Paris, l'Angleterre de Catherine d'Aragon et de Thomas Morus. Mais plus d'un lecteur continental trouvera que M. Foster Watson a trop de hâte de quitter Vives après que celui-ci est parti d'Angleterre. Les années de Bruges, ces douze dernières années d'un homme qui mourut à quarante-huit ans, en pleine fécondité intellectuelle, méritaient mieux que ces huit petites pages intitulées *Vives after leaving England:* La disproportion est fâcheuse entre ce septième et dernier chapitre et les quatre précédents. Mais ajoutons que chacun des ouvrages de Vives est présenté à sa date, et sa signification sobrement dégagée. Et il faut louer M. Foster Watson de n'avoir pas reculé, malgré la brièveté de son étude, devant des citations qui révèlent mieux qu'une analyse l'esprit d'un livre comme le célèbre *In pseudo-Dialecticos*. La position de Vives, si ardemment penché vers l'avenir, et si respectueux de l'expérience, est définie non sans bonheur. La « pietas litterata » dans laquelle communiaient l'auteur de l'*Utopia* et celui du *De subventione pauperum*, leur commun souci de l'éducation des femmes, sont aussi présentés avec les nuances justes et un sens profond de l'époque. Au total, un aperçu précieux pour l'honnête homme et l'étudiant, sans surcharge d'érudition vaine. Tout au plus regrettera-t-on qu'une bibliographie, réduite aux éditions et aux études les plus accessibles, ne soit pas offerte au lecteur désireux d'aller plus loin. Et puisque M. Foster Watson renvoie dans une note à son propre ouvrage: *Vives and the Renascence Education of Women* (London 1912), il aurait pu renvoyer, ne fût-ce qu'en passant, au gros livre de M. Bonilla et à l'édition Mayans des *Vivis Opera*.

M. BATAILLON.

R. Blanco-Fombona, *El Conquistador español del siglo* XVI. *Ensayo de interpretación.* — Madrid, 1922. x-298 pages.

J'avoue que le livre de M. Blanco-Fombona m'a singulièrement déçu. Tout d'abord, il ne répond guère à son titre : c'est beaucoup plus une psychologie du peuple espagnol qu'une psychologie du *Conquistador* ; la première partie, *Caracteres de España*, est démesurée, et dans la seconde, *Los Conquistadores*, moins longue que la première, ce qui est déjà bizarre, on lit bien des passages qui seraient mieux à leur place dans cette première partie. Ce défaut, M. Blanco-Fombona le reconnaît, avec la même modestie — ou la même habileté — qu'i insiste sur l'insuffisance de sa préparation ; il est dû pour une grande part à la manière dont fut écrit l'ouvrage. Cependant l'idée à laquelle l'auteur a obéi est fort sensée : « me parecio, dit-il, que no se

débia hablar del conquistador sin conocer la sociedad que lo produjo» (p. IX). Seulement il aurait fallu s'étendre moins sur cette Espagne du XVe et du XVIe siècle, et davantage sur les *conquistadores*.

Mais précisément, le génie castillan qu'il prétend peindre et définir et dont l'étude est devenue en fait l'essentiel de son travail, M. Blanco-Fombona l'a-t-il toujours bien compris ? Je n'en suis pas trop sûr, et, sur ce point encore, le livre m'a déçu. La psychologie de M. Blanco-Fombona est volontiers simpliste et superficielle. Le côté religieux de l'esprit espagnol, en particulier, semble lui avoir complètement échappé. Evidemment, M. Blanco Fombona est un disciple de nos encyclopédistes et de leurs successeurs ; il s'en tient encore aux antiques lieux communs sur les ravages de l'Inquisition et les horreurs des *Autos de Fe;* le plus grand éloge qu'il croit pouvoir faire de Las Casas, c'est de dire que, en plein XVIe siècle, il s'est conduit comme se serait conduit un philosophe du XVIIIe siècle (p. 249). Et il est telles pages, par exemple sur les mœurs des missionnaires (p. 220-221), sur le mysticisme de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix (p. 65 : « Su misticismo, en cierto modo, es una desviación del instinto sexual) », qui rappellent trop M. Homais ou les élucubrations de M. Edmond Cazal, spirituellement réfutées ici-même par Gaston Etchegoyen, et qui sont indignes d'un esprit comme M. Blanco-Fombona.

Enfin, ce livre prétend être un plaidoyer en faveur des *conquistadores* et M. Blanco-Fombona se montre à leur égard aussi sévère que leurs détracteurs les plus acharnés et les plus partiaux. Il critique également, avec beaucoup de vivacité, la colonisation espagnole en Amérique. C'est toujours la tradition « philosophique ». On s'en rendra bien compte d'ailleurs par certaines des observations de détail que je voudrais présenter maintenant :

P. 50-51. — M. Blanco-Fombona est injuste envers l'activité scientifique des Espagnols. Sans doute, au début, on est occupé surtout à découvrir et à conquérir ; on n'a pas le loisir d'observer d'une façon désintéressée ; le *conquistador*, par la force même des choses, doit être avant tout pratique et utilitaire. Et puis les gens d'étude, en l'espèce les ecclésiastiques, sont encore fort peu nombreux. Que M. Blanco-Fombona laisse aux Espagnols le temps de prendre haleine ! Il ne faut pas oublier, du reste, que le *Vocabulario Mexicano* de Fray Alonso de Molina fut imprimé dès 1555, que la *Historia de los Indios de la Nueva España* de Montolinia fut composée de 1536 à 1541, que le gros travail de Fr. Bernardino de Sahagun, «manuel fondamental pour la civilisation aztèque», selon Lejeal, *Les Antiquités Mexicaines* (*Coll. de Bibliographies critiques*, Paris, 1902, p. 15), fut rédigé durant la première moitié du XVIe siècle, que Oviedo y Valdés donna dès 1525 son *Sumario de la natural y general istoria de las Indias* et en 1535-

1557 sa grande histoire. C'est en 1565 qu'un médecin de Séville, Alonso de Monardes, publie son *Historia medicinal de las cosas que traen de nuestras Indias Occidentales, que sirven en la medecina*, dont il fait imprimer une suite en 1571. Philippe II confie une mission en Amérique à son médecin Francisco Hernández ; celui-ci revient en 1577 avec seize volumes de texte et d'estampes relatifs à l'histoire naturelle du Nouveau-Monde, et une foule de notes sur les mœurs et les arts des Indiens. La première édition de l'histoire « naturelle et morale » d'Acosta paraît à Séville en 1590; et d'Acosta, comme l'a démontré Ramírez, s'est inspiré en grande partie de la *Historia de la Nueva España y islas de Tierra Firme*, du P. Diego Durán, écrite entre 1579 et 1588, et qui reproduit des peintures indigènes. L'on n'en finirait pas si, même en se bornant au XVIe siècle, on voulait tout citer. Les exemples que j'ai donnés suffisent d'ailleurs, me paraît-il, à prouver combien M. Blanco-Fombona est peu fondé à écrire : « Los europeos de entonces querían conocer las cosas de los indios, informarse del Nuevo Mundo recién abierto a la inquisitiva mirada de Europa. En vano encargaban libros a España : no los había ». La lettre de Navagero qu'il cite à l'appui de ses affirmations ne me semble pas du tout concluante; d'abord elle est datée de 1525; c'est encore bien tôt : le Mexique est à peine conquis; le Pérou, le Chili ne sont pas encore explorés; il y a douze ans seulement que Balboa a découvert la mer du Sud; encore une fois, il faut laisser quelque répit aux Espagnols. En outre, Navagero écrit de Tolède; à Séville, il eût été sans doute mieux informé. Enfin c'est un témoignage isolé. Du moins, M. Blanco-Fombona n'en signale point d'autre.

P. 159. — Il est fort inexact d'employer le terme de *colonies*. Je renvoie sur ce point M. Blanco-Fombona au livre de D. Jerónimo Bécker (*La politica española en las Indias*, Madrid, 1920, p. 24-25), pour lequel il professe, il est vrai, une médiocre estime : le Mexique, le Pérou, Cuba, etc. ne sont pas des colonies, mais des provinces analogues à celles d'Espagne, et avec ceci de particulier que les Américains ne sont nullement sujets de l'Espagne, mais uniquement de la couronne de Castille (cf. Marius André, *La fin de l'empire espagnol d'Amérique*, Paris, 1922, p. 50-53.)

P. 160. — Le système du monopole commercial, on l'a bien souvent écrit, n'est pas particulier à l'Espagne : c'est le système de l'époque. En fait, d'ailleurs, il n'existe pas, M. Blanco-Fombona le dit ; souvent les gouverneurs favorisent la contrebande et la métropole ferme les yeux.

Elle va même, et M. Blanco-Fombona ne le dit point, jusqu'à concéder des privilèges à des négociants de Saint-Malo et à des négociants anglais pour le trafic avec le Vénézuela. En sorte que, occulte ou non, le commerce des étrangers avec l'Amérique espagnole fut toujours fort actif.

« Las industrias, écrit plus bas M. Blanco-Fombona, que se explotan en España no pueden iniciarse en América. » Affirmation parfaitement gratuite. Que M. Blanco-Fombona se contente de relire les pages de Humboldt sur l'industrie de la Nouvelle Espagne.

P. 180. — M. Blanco-Fombona aurait pu indiquer que le curé Luque n'agissait pas pour son propre compte, mais, ainsi que l'a prouvé Quintana dans sa *Vida de Pizarro*, pour celui du licencié Gaspar de Espinosa, qui se trouvait à Panamá lorsque fut signé le contrat.

P. 201. — Il est étonnant que, parmi les conquérants letrados, M. Blanco-Fombona ne cite pas Cortés, qui avait étudié à l'Université de Salamanque, savait le latin et même faisait des vers, au témoignage de Bernal Diaz del Castillo. (Ch. CCIV.)

P. 214-215. — « En Tlascala, su exceso de fervor fué templado... etc. » Il eût été juste d'ajouter que ce fait n'est pas isolé dans l'histoire de la conquête du Mexique; trois autres fois le P. Bartolomé de Olmedo modéra fort à propos l'intempérance religieuse de Cortés. (Bernal Diaz del Castillo, Ch. LXI, LXXXIII et XCII.)

P. 216-217. — « Más brutal, naturalmente, fué Cortés. Caro le costó el querer reemplazar de golpe y porrazo la piedra sangrienta de los sacrificios del clero mexicano por las piras, no menos crueles, de la Inquisición católica. » Ceci n'est qu'une phrase éloquente destinée à frappe l'imagination du lecteur. L'Inquisition ne fut en réalité établie au Mexique que plus de vingt ans après la mort de Cortés, qui paraît n'y avoir jamais pensé.

P. 217. — Le titre de « hombre de ciencia » est peut-être celui qui convient le moins à Christophe Colomb; M. Henry Vignaud, dont les travaux sont par ailleurs si discutables, a très bien montré comme son instruction était rudimentaire et superficielle. Et sa formation technique ne semble pas avoir été supérieure à celle des grands marins portugais. Le génie de Colomb n'est pas là.

P. 219. Le pape n'a jamais partagé l'Amérique entre l'Espagne et le Portugal, pour la simple raison que, lors des bulles du 3 et du 4 mai 1493, on ne parlait pas encore, au moins ouvertement, du Nouveau Continent; d'après la version officielle, Colomb avait atteint l'extrémité orientale de l'Asie. C'est le monde qu'Alexandre VI partagea entre Jean II et les Rois Catholiques; et, sans doute, M. Blanco-Fombona. qui ne semble pas très bien comprendre l'esprit de cette époque, jugera-t-il que cette prétention n'est pas moins extravagante. D'ailleurs, le véritable partage de l'univers ne fut opéré que par le traité luso-castillan de Tordesillas (7 juin 1494), conclu en dehors de la Papauté et même contre elle, puisque les clauses de la bulle, rejetées par Jean II, furent profondément modifiées, traité que M. Blanco-Fombona omet de signaler, je ne sais pourquoi.

P. 231. — M. Blanco-Fombona n'est pas de ceux qui prennent

« El dorado » pour un pays. Mais je ne crois pas que l'explication qu'il donne de cette expression soit la vraie. Il s'agirait en réalité, d'après M. Beuchat (*Manuel d'Archéologie américaine*, Paris, 1912, p. 555-556), d'un des rites d'intronisation du *Zipa* des Indiens Chibchas : à un moment donné de la cérémonie, l'héritier du trône se dépouillait de ses vêtements ; puis on l'oignait d'une terre gluante que l'on saupoudrait ensuite de poudre d'or, de telle façon qu'il paraissait entièrement « doré ». Ce rite symbolisa aux yeux des Espagnols la richesse merveilleuse de la Colombie.

P. 249-250 et p. 268. — L'éloge que M. Blanco-Fombona fait de Las Casas, âme généreuse, mais esprit brouillon, et caractère si impétueux qu'il agissait parfois en véritable forcené, me semble excessif. Les chiffres de Las Casas sont manifestement exagérés; et, par son pamphlet, qui a attiré l'attention sur des faits isolés ou relativement rares et leur a donné plus d'importance qu'ils n'en méritaient, il se trouve particulièrement responsable de la déformation que l'on a fait subir à l'histoire coloniale de l'Espagne.

On aurait cependant une idée fausse du livre de M. Blanco-Fombona si en le prenait pour un ouvrage médiocre; il est mal composé et désordonné; on y note des lacunes, des erreurs, des affirmations discutables; si l'on veut être sévère, on dira que c'est un livre manqué; mais ce n'est point un livre médiocre. Il est riche en faits et en indications intéressantes, trop touffu même parfois. Et si quelques traits du génie castillan ont échappé à l'auteur, il en est d'autres qu'il a admirablement saisis et définis; il lui sera beaucoup pardonné pour ces pages-là.

Robert RICARD.

L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche par **Miguel de Cervantes Saavedra**. — Nouvelle traduction intégrale et annotée par **Xavier de Cardaillac** et **Jean Labarthe**. Première partie, 2 vol. in-8° de x-316 et 381 pages; Toulouse, E. Privat, 1923. Prix : 16 francs chaque volume.

Quels que soient le nombre et la valeur assez diverse des traductions du *Don Quichotte* que nous ayons déjà eues en France, celle-ci se distingue de ses aînées à bien des égards. Dans une préface, d'ailleurs assez brève, MM. de Cardaillac et Labarthe ont expliqué comment ils avaient compris leur rôle de traducteurs. Avant tout, ils n'ont point cherché à se plier à notre goût français; ils ont voulu rendre l'allure et la couleur de l'original, serrer d'aussi près que possible le texte de Cervantes, et lui rester d'une fidélité absolue même dans les passages où la période s'embrouille un peu, se prolonge outre mesure. C'est

pour cela qu'ils ont conservé, tout en les imprimant en italiques, quelques termes qui leur paraissaient intraduisibles, certains mots qui s'appliquent en effet à des traits de mœurs ou à des choses spécialement castillanes. D'autre part, ils avaient résolu d'adopter un système de notes en général assez brèves, substantielles cependant, ne débordant nulle part le texte, mais en élucidant les obscurités et les principales difficultés, à l'aide des travaux et des commentaires qu'ont faits depuis un siècle en Espagne les Clemencín, les Cortejón, les Rodríguez Marín, les Cejador.

Telle est la ligne de conduite que s'étaient tracée les deux traducteurs, et à laquelle ils sont restés fidèles, je m'empresse de le dire, n'y épargnant point leurs peines. Constatons-le d'abord à propos de cette annotation, dont M. de Cardaillac (si versé dans tout ce qui touche aux mœurs de l'Espagne et si plein de sympathie pour elle), a, je crois bien, assumé la plus lourde part. Prenons, je suppose, le fameux chapitre VI, celui où le curé et le barbier font un autodafé de la bibliothèque de Don Quichotte : sans risquer de nous égarer dans trop de complications et de broussailles (car il y aurait un ou plusieurs volumes de commentaires à écrire sur cette littérature chevaleresque du XVIe siècle), nous trouverons données ici les dates et les indications essentielles, avec quelques références pour ceux qui désireraient pousser l'investigation plus loin. Cependant, à tout prendre, j'estime qu'on aurait pu en dire un peu plus qu'il n'a été fait au bas de la page 63, sur le célèbre *Amadis de Gaule*, seul livre que le Curé se résigne à soustraire aux flammes, et point de départ de toute cette lignée romanesque : il ne faut pas oublier que la question des origines de l'*Amadis* a son intérêt, et qu'elle a été très discutée, non seulement en Espagne, mais en France, en Angleterre, en Amérique. Je me demande même si ici la note 4 de la page 63 est bien d'accord avec la note 4 de la page 68? Puisque le *Tirant lo Blanch* de 1490 publié à Valence était en catalan, Cervantes (qui probablement ne savait point le catalan) a bien eu quelque raison de considérer l'*Amadis* de 1508 comme le premier roman de chevalerie publié en Espagne. Ce sont là du reste de petits détails.

Si, maintenant, nous envisageons le texte lui-même, nous voyons bien qu'il y a certaines obscurités, certains *loci desperati* qui ont résisté à la sagacité des traducteurs, quoiqu'ils se soient aidés de toutes les interprétations qui en ont été déjà données : mais enfin il n'y en a pas beaucoup, et on ne peut que les en louer. En revanche, on se demandera si, dans bien des cas, ou même assez souvent, il était utile de laisser dans le texte français certains mots espagnols imprimés en italiques, quitte à les gloser en note : la couleur locale y gagne-t-elle suffisamment pour que se trouve compensé l'inévitable effet de disparate? Je ne sais pas trop. C'est un procédé dont il faut

être très ménager, car érigé en système il risquerait d'entraîner loin, ou même irait contre le but que se propose par définition tout traducteur, et qui est de donner dans une langue étrangère l'équivalent des expressions de son texte. Ainsi, pour ne parler que du chapitre Ier, j'y trouve au début *duelos y quebrantos* conservés en espagnol et accompagnés d'une note assez copieuse, d'ailleurs fort intéressante. Un peu plus loin, on rencontre la phrase : « Il vendit beaucoup de *hanegas* de terre », et une note dit simplement qu'il s'agit d'une « mesure agraire variable suivant les provinces » : c'est ici, semble-t-il, que devrait jouer le système des équivalents, et qu'on pourrait peut-être se contenter de notre vieux mot français « lopin », tout en expliquant *hanega* en note. Quant à *hidalgo*, je ne vois pas la nécessité de le souligner par l'emploi des italiques, puisque le terme a été depuis longtemps francisé, et qu'il se trouve déjà sous cette forme dans le Dictionnaire de l'Académie de 1798.

Je sais bien ce que me répondront les auteurs : c'est qu'en procédant de la sorte ils ont cherché à nous donner autant que possible la sensation de ce qu'était le milieu castillan vers le début du XVIIe siècle, et je ne nie pas qu'ils y aient réussi dans une certaine mesure. Ils ont voulu faire pour le chef-d'œuvre de Cervantes ce que François Victor-Hugo avait fait jadis pour les drames de Shakespeare : soulever un voile qui s'interpose, mettre en face du texte authentique ceux mêmes qui ne comprennent pas la langue dans laquelle ce texte est écrit. La tentative est méritoire. S'il en résulte pour le lecteur, forcé de suivre des périodes un peu longues ou parfois embarrassées, quelque fatigue et une certaine tension d'esprit, en revanche une traduction ainsi conçue — exécutée d'un bout à l'autre sans défaillance, illustrée de notes sobres et presque toujours précises — une telle traduction sera grandement utile même à ceux des Français qui savent assez l'espagnol pour lire à peu près le texte original. Par son substantiel résumé de tout un immense travail critique elle pourra, le cas échéant, ne point être inutile de l'autre côté des Pyrénées. Il faut donc savoir gré à M. de Cardaillac et à M. Labarthe d'avoir entrepris ce travail considérable, et les remercier de l'avoir mené juqu'au bout avec conscience, presque avec amour. La seconde partie du *Don Quichotte* est déjà, paraît-il, en bonne voie d'achèvement. Sans viser à être une édition de grand luxe, les deux présents volumes tirés sur beau papier, discrètement ornés de culs-de-lampe, font assurément honneur aux presses de la maison Cocharaux.

E. BOURCIEZ.

Angel Ossorio, *La agonía del Príncipe de la Paz*. Madrid, 1923.

Par un discours, le président de l'*Ateneo* inaugure solennellement, au début de chaque année scolaire, les travaux du grand cercle

intellectuel de Madrid. Le 20 octobre dernier, M. Ossorio y Gallardo, unanimement estimé en Espagne pour sa haute conscience, et admiré pour sa culture historique et politique, a lu aux membres de l'*Ateneo*, qui remplissaient la grande salle de conférences, une belle étude sur l'*Agonie du Prince de la Paix*.

Le travail de M. Ossorio comprend une première partie de bibliographie critique. En une quinzaine de pages, l'auteur examine l'abondante littérature consacrée à Godoy, soit pour l'accabler, soit pour le réhabiliter. A côté des études connues de D. Juan Pérez de Guzmán (*Estudios de Carlos IV y María Luisa, El protectorado del Príncipe de la Paz a las ciencias y a las letras, La Rehabilitación del Príncipe de la Paz*), M. Ossorio signale celles de Mor de Fuentes, de Larra, de Ovilo y Otero, de Ferrer del Río, de Morel, du P. B. Martínez et de Miguel Santos Oliva (1er groupe), celles de Toreno, Pradt, Escoiquiz, Jouy, Arnauld, Muriel, Argamasilla de la Cerda, Gómez Imaz et Carlos Lasalde (2e groupe, « literatura detractora »). M. Ossorio indique encore quelques pamphlets d'une rare violence (*Noticia histórica de D. Manuel Godoy*, anonyme, Bayonne — *Banderillas a las memorias de Manuel de Godoy*, composées par « una sociedad de choriceros »).

La deuxième partie du travail est consacrée à la « bataille » livrée par Godoy pour tâcher de récupérer ses biens et ses honneurs. Elle est faite grâce à des lettres du Prince de la Paix à sa seconde femme, La Tudó, retournée à Madrid. Ces lettres sont conservées dans les archives du comte de Castillofiel. Depuis la mort de sa première femme, et marié à sa maîtresse, Josefina Tudó, Godoy a abandonné l'Italie. Il vit misérablement à Paris, où il est arrivé le 11 avril 1832. Dans les lettres analysées par M. Ossorio, on peut suivre les angoisses de l'émigré et, de rares fois, ses espérances. Menaces de saisie, d'expulsion, d'emprisonnement à Sainte-Pélagie, difficultés à payer la pension de ses petites filles, nous trouvons tout cela dans les lettres à La Tudó, comme aussi la joie d'être autorisé à regagner l'Espagne et à toucher son traitement de capitaine général. Le dénuement de Godoy est tel que le Prince de la Paix en vient à solliciter une pension de Louis-Philippe, qu'il touche au moins une fois (1834).

La question d'argent occupe à elle seule toute la correspondance examinée, qui, par cela même, est fort sèche, dépourvue d'affection et de tendresse. Deux fois seulement, aux approches de la mort, le ton est un peu différent. La douceur remplace l'âpreté.

A la fin de son travail, M. Ossorio remarque qu'en 1848, un tribunal d'arbitrage formé de juges désignés les uns par Godoy, les autres par le service royal des finances, fut constitué sur l'ordre d'Isabelle II. La sentence fut favorable à Godoy, auquel on décida de rendre tous ses biens. Mais cette victoire, en établissant le chiffre de

la fortune de l'ancien ministre, attira l'attention sur ce qu'il avait de scandaleux. L'affaire traîna. Aucun gouvernement n'osa remettre Godoy en possession de ses trésors. Enfin, en 1873, un ministre des finances, Pedregal, déclara que tous les biens du feu Prince, qu'il jugeait acquis par des moyens illicites, seraient considérés comme biens nationaux.

Quelques réflexions sur la force de la vertu et de l'honnêteté en politique terminent cette étude fort neuve et d'une lecture agréable. Nous reviendrons sur ce travail quand nous publierons quelques documents recueillis aux Archives nationales de Paris sur le séjour de La Tudó en France.

Jean SARRAILH.

Ernest Martinenche, *Histoire de l'influence espagnole sur la littérature française. L'Espagne et le romantisme français*, Paris, Hachette, 1922, 256 pages.

Dans ce livre qui fait suite à deux études de littérature comparée, *La Comedia en France de Hardy à Racine*, *Molière et le Théâtre espagnol*, M. Martinenche ajoute à l'histoire de nos relations avec la Péninsule un chapitre essentiel. Son ouvrage, qu'il se réserve de compléter par un autre où il traitera des romans, des contes en vers et en prose, des nouvelles et des mémoires, offre le double intérêt d'apporter des faits nouveaux et de marquer, dans le domaine de la critique, une orientation nouvelle.

On avait d'abord considéré nos romantiques, et plus spécialement Hugo, comme des représentants qualifiés du génie castillan. Cette légende reposait à la fois sur les mystifications de Prosper Mérimée, sur les biographies romanesques de Gautier, sur les déclarations plaisamment outrecuidantes de l'auteur de *Ruy Blas*. Une réaction ne devait pas tarder à se dessiner dont il faut chercher les origines en Espagne. On a toujours pris un malin plaisir, au delà des Pyrénées, à relever sur un ton plaisant les bévues ou les affirmations inconsidérées de nos voyageurs. Larra et plus tard Bretón pouvaient glaner chez eux assez de coquilles, assez d'anachronismes pour amuser un public madrilène. Une attaque plus rude fut menée au nom de la science par Menéndez y Pelayo dont le patriotisme revêt, en mainte occasion, des formes combatives. Son indignation, qu'il ne s'est pas toujours donné la peine de motiver, allait ouvrir la voie, chez nous, à des études précises, impartiales, dont les conclusions subsistent. Les travaux de MM. Morel-Fatio, Foulché-Delbosc, Berret prouvent surabondamment que les coryphées du mouvement de 1830, bien que sincèrement hispanophiles, ne furent à aucun degré des hispanologues. Il restait, cependant, une troisième façon d'envisager le pro-

blème des sources et des influences. Ces fautes — M. Martinenche complète une liste déjà longue — sont-elles imputables aux seuls romantiques? N'y pourrait-on voir, dans la grande majorité des cas, une preuve de déférence à l'égard d'informateurs aujourd'hui dépassés? En admettant que la documentation de nos poètes et de nos dramaturges repose sur des ouvrages de seconde main, l'*État présent de l'Espagne*, les adaptations de Jubinal, le *Dictionnaire* de Moreri, ne réserve-t-elle pas, chez des écrivains qui furent des bouquinistes, des collectionneurs et qui se piquaient de lire ce que personne ne lit, quelques surprises? Quant aux épigraphes qu'on s'accorde à trouver inintelligibles ou insignifiantes, ne cacheraient-elles pas, de loin en loin, certains dessous d'érudition insoupçonnée? D'autre part à l'accumulation des erreurs historiques — et elles sont innombrables — ne conviendrait-il pas d'ajouter l'indication également précieuse des sources littéraires? Que savaient-ils, autant qu'il est permis de l'établir, de la littérature d'outre-monts? Avaient-ils recours, invariablement, à des intermédiaires? Enfin, et cette analyse relève plus de la psychologie que de l'histoire proprement dite, que vaut l'idée qu'ils se firent, par intuition, de l'Espagne? Devons-nous, sur ce point, nous en rapporter à l'opinion catégorique des intéressés? Ceux-ci n'auraient-ils pas subi, à leur tour, l'ascendant de préjugés non moins contraires à une juste appréciation du passé et du présent? Donc une critique des critiques s'impose. M. Martinenche l'a conduite avec une équitable modération.

Son enquête l'obligeait à parcourir des régions antérieurement explorées. MM. Lanson, Groussac, Rozières, pour ne citer que les travaux les plus importants, avaient abordé la question des romances et du théâtre. M. Morel-Fatio, dans une vue d'ensemble, avait déterminé les grands courants et fixé comme une hiérarchie. M. Martinenche, qui réserve à dessein une place aux initiateurs et aux continuateurs, est conduit à examiner des œuvres dédaignées mais significatives dans l'évolution des doctrines. Nous signalerons, à ce titre, l'originalité de ses observations sur le *Théâtre de Clara Gazul*, où il fait la part de la supercherie et d'un sens déjà très averti de la couleur; sur *Le Cid d'Andalousie*, de Lebrun, dont Hugo devait retenir, consciemment ou non, quelque chose dans *Hernani;* sur *La Fille du Cid*, de Casimir Delavigne, maladroite compilation des romances du comte de Carrión et de Martín Peláez; enfin sur le *Don Juan de Marana*, de Dumas, qui se rattache, par l'intermédiaire des *Ames du Purgatoire*, à la légende de Lisardo, confondue avec celles de D. Juan Tenorio et de D. Miguel de Mañara. Lorsqu'il arrive aux sujets qui avaient longuement retenu, avant lui, l'attention des érudits — c'est le cas des *Orientales*, d'*Hernani*, de *Ruy Blas* — il en rajeunit l'intérêt par l'indication de sources nouvelles, sinon certaines, au moins probables

(aux rapprochements signalés, *El Tejedor de Segovia, La Estrella de Sevilla, El galán fantasma* devront s'ajouter *El pastelero de Madrigal, Ganar amigos, Luis Pérez el Gallego*, etc.). En outre, il se porte garant, prenant ses exemples dans l'histoire, dans le drame, dans le roman picaresque, de la vraisemblance morale des thèmes, plusieurs fois contestée. Sa pénétrante analyse du sentiment de l'honneur subordonné à l'autorité suprême du roi est une réplique victorieuse à l'argumentation pessimiste de *Figaro*. Non moins décisif est le développement qu'il consacre, lorsqu'il traite de la *Légende*, à l'humilité du Campeador devant son père, forme imprévue de la piété filiale qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer par une allusion directe au général Hugo. Ajoutons qu'il y avait une incontestable utilité à renseigner le grand public — l'auteur n'y manque pas au cours de cette discussion serrée où abondent les aperçus ingénieux — sur l'état présent des questions soulevées par les emprunts de notre littérature à la tradition épique et dramatique de la Péninsule.

Nous retiendrons surtout de son livre la thèse, assez hardie, qu'il a très nettement formulée. Son but est de diminuer « le mépris avec lequel, d'un côté et de l'autre des Pyrénées, on affecte de juger le tableau que les romantiques français ont laissé de l'Espagne ». Certes, ils se sont trompés. Mais expliquer l'origine de leur erreurs, c'est, dans une certaine mesure, en diminuer l'importance. Ils ont parlé de l'Inquisition d'après Voltaire, des mœurs d'après *L'Apothicaire* et *Le petit diable boiteux de la Vieille Castille*. S'étonnera-t-on qu'ils partagent, en hommes de leur temps, les préjugés de nos vétérans des guerres de Napoléon, des ultras de 1823, des libéraux de 1830? Ils ont professé, en matière d'histoire littéraire, des opinions radicalement fausses. Ils ont cru à l'antiquité du *romancero*, ils ont vu, dans l'Espagne du *Dernier Abencérage*, un avant-goût de l'Orient. Mais Creuzé de Lesser, le premier, avait défini — il était fier de sa trouvaille au point de la revendiquer hautement — « cette Iliade qui n'a point d'Homère ». Si Hugo la renforce d'une Iliade arabe, il faut s'en prendre à son frère Abel, sur lequel il se croyait permis de renchérir. Notons que Garrett, le chef du romantisme portugais, cependant versé dans le folklore, n'aurait pas admis, vers la même date, que la poésie dite populaire était postérieure au xv[e] siècle. Nul ne pouvait soupçonner, en lisant les articles élogieux du *Globe*, la fragilité de l'ouvrage pseudoscientifique de Conde. Il serait légitime, par contre, de féliciter l'auteur de la *Légende* de s'être gardé, même après Dozy, sans connaître les rapports exacts du *Poème de mon Cid* et de la *Chronique rimée*, de transformer le Campeador en condottiere. Ignorants, nos romantiques le furent. Encore importerait-il de distinguer entre les hommes et les époques. Du *Théâtre de Clara Gazul*, où règne la fantaisie, aux *Ames du Purgatoire*, qui témoignent d'une réelle intelligence de

l'histoire et des mœurs, on mesure le chemin parcouru. De même il n'était pas interdit au poète des *Petites épopées*, qui avait oublié l'espagnol au sortir du palais Masserano, de le rapprendre pour converser avec les batelières de Pasajes. Son voyage aux Pyrénées lui fournissait, en même temps qu'un décor exact, de curieuses révélations sur un pays ravagé par les guerres carlistes D'ailleurs il résulte d'une citation que M. Martinenche a pu identifier que Hugo n'était pas incapable, en composant les *Orientales*, de lire dans le texte le *Romancero*. Même si l'on conteste beaucoup de rapprochements suggérés par la lecture de son théâtre, il n'en apparaît pas moins qu'il s'était assimilé, avant *Hernani*, bon nombre de comédies. En tout cas, cette ignorance de nos romantiques — on voit qu'elle ne s'étendait ni à la tradition littéraire, ni aux coutumes qu'ils ont eu le loisir d'étudier au cours de voyages successifs — était incomparablement moins choquante que celle des pseudoclassiques et des auteurs de mélodrames, dont l'un pourtant écrira *De Paris à Cadix*. On ne leur imputera pas ces grossières déformations qui tiennent à la désinvolture de l'improvisation : « Un portrait est rarement une caricature, lorsque l'original s'y reconnaît ». Or on les a traduits, imités. Et n'arrive-t-il pas à ceux-là mêmes qui vont se retourner contre eux, après avoir applaudi un Dumas et un Bouchardy, de commettre, au nom de préjugés différents, d'aussi graves erreurs? « Légendes épiques et récits historiques ont été confondus par un duc de Rivas ou un Hartzenbusch avec une liberté qui ne respecte pas toujours les traditions les plus fortement établies. » Il est possible même que certains de leurs disciples, en essayant de peindre les mœurs locales, aient contribué à nous égarer. L'Espagne du torero, de la gitane et du contrebandier, nos romantiques ne l'ont pas imaginée. Ils en trouvaient la réplique dans les revues qui se partageaient la faveur du public bourgeois. La collection du *Semanario pintoresco*, périodique à grand tirage auquel collaboraient non seulement les *costumbristas*, mais les poètes des écoles régionalistes, suffirait à prouver qu'il existait, derrière la façade ambitieuse de la *corte*, un monde encore picaresque ou déjà *flamenco*. La couleur des *Scènes andalouses*, d'Estébanez Calderón, est, incontestablement, beaucoup plus truculente que celle de *Carmen*. Sans doute la réaction contre cette Espagne chantante et dansante procédera du très légitime désir d'accélérer l'évolution du progrès. Mais il ne serait pas téméraire de soutenir que les Mesonero, les Bretón, les Lafuente ont plus d'une fois, vers 1840, pris leurs souhaits pour des réalités. D'autre part, on peut se demander si les romantiques français, lorsqu'ils traitaient de notre histoire et de nos mœurs, se montraient plus scrupuleux. Nos rois n'ont-ils pas souffert, autant que Charles-Quint, de la même tendance à forcer les contrastes? Enfin les règles des genres, car ces prophètes de la liberté dans l'art respectaient au moins

la convention du théâtre et de l'épopée, ne les ont-elles pas entraînés à fuir la vérité objective et prosaïque de l'histoire pour obtenir un effet désiré d'optique? M. Martinenche, en dépassant les remarques de M. Berret, constate dans l'emploi des détails historiques et géographiques une méthode qui consiste à mêler systématiquement l'exact et le fantaisiste. Tantôt le poète de la *Légende* veut nous dépayser par l'entassement des références à la topographie, tantôt il se complaît dans un vague qui prépare le merveilleux, tantôt aux indications que lui procurent les dictionnaires il substitue des noms connus du lecteur, par suite susceptibles d'évoquer des images. Le plus souvent, quand la musique l'emporte sur la couleur, il cherche dans l'onomastique un pur effet de sonorité.

Non content de plaider les circonstances atténuantes, M. Martinenche insiste, plus que ne l'avaient fait ses devanciers, sur les éléments positifs apportés par Gautier dont le recueil d'*España* retient de la tradition péninsulaire au moins la préciosité, le mysticisme et le réalisme et auquel « on ne contestera plus le mérite d'avoir donné dans son voyage la plus éblouissante et la plus exacte image des paysages et des monuments qui n'ont pas changé depuis que son regard et sa plume les ont définitivement enregistrés ». Si l'impression que laisse *Hernani*, où les époques sont naïvement confondues, reste « un peu trouble », *Ruy Blas* nous présente, toutes réserves faites, « cette peinture savoureuse d'une corruption lamentable où sourit une bravoure picaresque et qu'illumine un héroïsme généreux ». Des pièces de la *Légende*, même de celles qu'envahit le fantastique, il semble qu'on doive conclure, et ce jugement n'est pas en contradiction avec l'arrêt de Menéndez y Pelayo qui accorde au poète la fantaisie « épique, puissante et formidable », à une sorte « d'accord préétabli entre l'imagination hugolesque et le génie de l'Espagne ». Bien plus, si l'exemple de Lope et de Calderón lui avait appris à « réintroduire l'historique dans le romanesque, à opposer et à fondre le grotesque et le sublime et à jeter enfin le lyrisme à pleins flots dans le drame », l'Espagne nous aurait apporté plus que Shakespeare et les Allemands.

Le livre de M. Martinenche n'est pas une réhabilitation, mais une mise au point. Il avait à remonter deux courants, celui des humoristes espagnols qui prennent volontiers de simples erreurs typographiques pour des insultes à la tradition sacro-sainte, celui de la critique française qui s'empare trop souvent, en cela encouragée par les adversaires du « stupide XIXe siècle », des conclusions de nos érudits pour en faire, avec Biré, une arme de polémique. Certes, il y a place, à côté des résultats définitivement acquis par la science, pour une appréciation des valeurs qui ne peut se fonder que sur la notion, parfois oubliée, du relatif. A n'en pas douter, cette confrontation avec les précurseurs, les imitateurs, l'état des études hispaniques avant 1830, l'œuvre des

romantiques espagnols qui usent des mêmes libertés, la *comedia* et le *romancero* où abondent les mêmes anachronismes, si l'on tient compte au surplus de la convention des genres qui subsiste et du manifeste de l'école, est nettement favorable à nos romantiques. Peut-être y avait-il quelque intérêt à rappeler à nos voisins, dans un ouvrage qui par l'austérité de sa documentation est un hommage à l'érudition espagnole, que nos grands poètes ont puissamment contribué à la diffusion du génie castillan. Pour nous Français, il semble que la question se résume, puisque notre littérature s'est abreuvée, de tout temps, aux courants européens, à déterminer si nous en savions moins de l'Espagne, au XIXe siècle, que de l'Italie avec Stendhal ou de l'Angleterre avec Vigny. A ce point de vue, le livre de M. Martinenche, destiné par sa forme attrayante à une large diffusion, ne manquera pas de provoquer, au delà comme en deçà des Pyrénées, une réaction opportune.

G. LE GENTIL.

Carlos Duarte, *A graça portuguesa, vulgarizações e comentários*, Lisboa, 1923, 205 pages.

M. Carlos Duarte étudie l'un des aspects caractéristiques du tempérament portugais. Son ouvrage témoigne à la fois d'une connaissance approfondie de la tradition littéraire et d'une orientation philosophique très moderne. Il prend position, en définissant l'ironie et l'humour, entre Bergson, Dugas, Harald Höffding et James Sully. Sa thèse offre donc l'intérêt général d'une contribution à la psychologie du rire. Mais il s'est proposé, avant tout, d'en faire une application nationale. Car il se heurtait à l'opinion, soutenue par deux critiques brésiliens, qui refuse l'esprit aux peuples d'ascendance lusitanienne. Silvio Romero et José Verissimo, considérant à tort ou à raison Gregorio de Matos au XVIIe siècle et Machado de Assis au XIXe comme des exceptions, s'en prenaient, afin de rendre compte de cette incapacité ethnique, à leurs ancêtres portugais. On est surpris de voir Camilo, dont le succès durable aurait pu leur donner un démenti, les dépasser dans un accès de mauvaise humeur. « O extreme espírito português, por mais que o afinem e agucem, é sempre rombo e lerdo; não se emancipa da velha escola das farças : é *chalaça.* » A cette déclaration étrangement pessimiste, on songe immédiatement à opposer, non seulement l'auteur qui l'a formulée, mais Garrett, Ramalho Ortigão, Eça de Queiroz, Fialho de Almeida. Ces exemples sont trop concluants, pour que M. Carlos Duarte renonce à les utiliser. Il en fera l'objet d'un second volume intitulé *Humoristas portugueses*. Il a seulement voulu, dans le premier, rechercher les antécédents de cette jovialité que des juges prévenus déclarent épaisse et lourde. Que les Portugais

aient penché, dès l'origine, vers une sorte de gauloiserie, on le contestera d'autant moins que la verve satirique, sous la forme des *Dizeres de escarnho*, contrebalançait déjà, au temps des troubadours, le lyrisme de la *saudade*. Le critique avait à se prononcer, en marquant les nuances individuelles, sur la valeur de la *graça*. Incontestablement, elle revêt, à l'époque des chroniqueurs, des apparences brutales. Elle se confond souvent, dans le *Cancioneiro* de Rezende, avec la grossière obscénité. Mais il arrive aussi que le comique de Gil Vicente égale en profondeur celui de Molière (épisode de *Todo-o-mundo* et *Ninguem*). L'humorisme de Camões, surtout sensible dans son théâtre et dans les *redondilhas*, n'est pas étranger, comme on le voit par le rôle de Veloso, à l'inspiration des *Lusiades*. Rodrigues Lobo adapte le rire au ton de la bonne compagnie. Pinheiro da Veiga, l'auteur présumé de l'*Arte de furtar*, cache une protestation généreuse contre l'immoralité sous la raillerie impertinente. Melo, moins contaminé que ses contemporains par le gongorisme, ne sacrifie à la plaisanterie vulgaire que dans le *Fidalgo aprendiz*. Menéndez y Pelayo lui accorde, en jugeant les *Apólogos dialogais*, la « maliciosa sencillez ». L'*Hissope* d'António Denis, au dire de Boissonade, n'est pas inférieure au *Lutrin*. Bocage, dans sa peinture des vices de Goa, a renchéri sur l'âpreté sarcastique de son maître Camões. Les satires de Tolentino sont une vivante caricature des travers du temps. Enfin l'enjouement alerte devient chez le cavalier d'Oliveira, émule de nos philosophes, une arme de propagande. Cette réhabilitation, pleinement justifiée, s'accompagne de fines remarques et de citations habilement groupées. M. Carlos Duarte ne va pas jusqu'à faire de l'ironie portugaise une forme aussi nettement caractérisée dans ses procédés que l'humour anglais ou l'esprit gaulois. Mais il montre avec raison qu'elle répond à des tendances particulières, entièrement distinctes, de la sensibilité nationale. Aux arguments fournis par la littérature il ajoute les preuves tirées du folklore, définissant en dernière analyse la *graça*: « uma epifenomenia artística da vida multíplice e veemente da Raça ». L'essai de M. Carlos Duarte, qui nous apparaît, à l'heure actuelle, comme le meilleur disciple de M. Fidelino de Figueiredo, est d'un penseur et d'un homme de goût.

G. LE GENTIL.

Augusto C. Pires de Lima, *Portugal* (*Leituras históricas*), Porto, 1923, 357 pages.

Il existe en Portugal, pour tous les âges, d'excellents recueils de morceaux choisis (M. Barbosa de Betencourt), de solides manuels de littérature (M. Fidelino de Figueiredo), d'histoire et de géographie (M. Fortunato de Almeida), de charmants ouvrages d'éducation et

de récréation (Mme de Castro Osorio). Une mention toute spéciale revient, dans ce genre utile de publications, à M. Pires de Lima, collaborateur de la *Revista Lusitana* et professeur au Lycée Rodrigues de Freitas. On connaît déjà, par un numéro antérieur du *Bulletin*, l'intérêt de ses travaux sur le folklore de Santo-Tirso. Au très bon recueil littéraire intitulé *Portugal*, où il réservait une place à l'archéologie et à l'ethnologie, il ajoute cette année le choix plus original des *Leituras históricas*, résumé de la vie portugaise depuis l'apparition des Celtes en Lusitanie jusqu'au récent voyage des aviateurs Gago Coutinho et Sacadura Cabral. On reproche quelquefois aux meilleurs précis de laisser échapper le pittoresque des mœurs. Le défaut ordinaire des *Selectas*, plus ou moins conçues comme un traité de morale en action, c'est de faire oublier la chronologie. M. Pires de Lima, entre ces deux écueils, a cherché un moyen terme et l'a trouvé. Sans doute sa méthode, qui repose en partie sur une habile contamination accompagnée de références, prête aux objections. Il n'est pas moins imprudent, pour qui veut rester dans le domaine de la science, de faire fonds sur les chroniqueurs, que d'arranger, si l'on garde le souci de l'art, des textes présentant une réelle valeur littéraire. Double inconvénient que M. Pires de Lima, dans l'application, atténue par un goût très sûr et par une érudition qui embrasse les dernières conclusions des spécialistes. C'est ainsi qu'il nous fait profiter des recherches de M. Leite de Vasconcellos sur la préhistoire, de M. Christovam Ayres, sur l'armée, de M. Pereira da Silva sur les découvertes maritimes, de M. Lúcio de Azevedo sur les nouveaux chrétiens. Il s'en rapporte, pour la grande guerre, aux dépositions des témoins oculaires (MM. Curado, Carlos Selvagem). Et lorsqu'il en vient à reproduire, par tradition, la biographie romanesque des héros et les mots prétendus historiques, il se réserve, puisqu'il faut utiliser les chroniqueurs, de citer ceux qui ne sont pas tombés dans le domaine commun (Fr. João Alvares, Mateus Pisano). Résumant Fernão Lopes, il en conserve la couleur, il en retient les archaïsmes, quitte à les expliquer en note. L'ensemble offre un tableau rigoureusement chronologique des guerres, des institutions et des coutumes. Il s'en dégage une impression de patriotisme ardent et communicatif. C'en est fait du pessimisme de l'École de Coïmbre. La nation qu'on disait née d'un acte de volonté collective, revendique, à l'encontre des théories d'Oliveira Martins, une autonomie fondée antérieurement sur la race et sur les conditions géographiques. On nous montre la vigueur de ses réactions contre l'étranger (Febo Moniz, Prieur de Crato, comte de Vimioso, tumultes d'Evora, batailles de Montijo, de Montes Claros, etc...). M. Pires de Lima aurait pu nous faire grâce de l'incident « Charles et Georges » dont l'importance, malgré les vers si connus de Mendes Leal, ne se compare nullement à celle de l'ultimatum anglais. Ses élèves le

comprendront d'autant mieux qu'il accorde, très légitimement, une fort belle place aux campagnes de Mousinho de Albuquerque à Mozambique. Le Portugal d'aujourd'hui, c'est un fait à constater, rappelle énergiquement aux nouvelles générations le devoir impérieux de rester, envers et contre tous, un peuple colonisateur. Les gravures sont l'un des attraits de ce livre bien présenté. Certaines, le tombeau d'Égas Moniz par exemple, ajoutent au récit la preuve des monuments figurés. D'autres, comme les reproductions de Vieira Portuense, intéresseront les amateurs d'art. Il faut souhaiter à l'enseignement portugais beaucoup de pédagogues de la valeur de M. Pires de Lima.

G. LE GENTIL.

José Deleito y Piñuela, Catedrático en la Universidad de Valencia, *El sentimiento de tristeza en la literatura contemporánea*. Barcelona. Editorial Minerva, 1923, in-8° de 446 pages.

D. José Deleito y Piñuela, qui a publié de savants travaux sur les *afrancesados* et sur Ferdinand VII, aborde maintenant la maladie de la tristesse depuis la fin du XVIII[e] siècle jusqu'à nos jours. Son exposé témoigne de lectures vraiment importantes ; il a étudié les auteurs français, italiens, anglais, allemands, russes et scandinaves et nous donne des appréciations en termes mesurés et impartiaux. A la fin du livre, il traite de l'influence de la Grande Guerre et examine les livres de Romain Rolland, Verhaeren, et les romans de Marcelle Tinayre, de Bourget, de Barbusse, de Bertrand, de Dumur. Il réserve pour un autre livre la tristesse littéraire du peuple hispano-portugais. La conclusion est qu'après les effroyables scènes de la vie actuelle, nous pouvons espérer voir un renouveau, où la joie et l'apaisement rentreront en faveur.

A. MOREL-FATIO.

NÉCROLOGIE

— La mort de M. Ernest Mérimée, survenue le 14 janvier dernier, est un événement pénible et grave pour le *Bulletin hispanique* dont il était l'un des fondateurs et l'un des plus assidus collaborateurs. Notre avant-dernier numéro contenait encore de lui plusieurs comptes rendus; et, quelques jours avant la première atteinte (31 décembre) de la grippe qui devait l'emporter, il nous avait envoyé le manuscrit d'un correspondant. L'intérêt qu'il prenait à notre publication ne s'était jamais démenti, malgré des occupations multiples et des travaux tels que la préparation de la 3e édition de son *Précis d'histoire de la littérature espagnole*, et ses traductions du *Poème du Cid* et du *Romancero espagnol*, fruits de sa vigoureuse et active vieillesse.

Il était entré en convalescence le 7 janvier. Le Dr Marañón, qui l'avait vu ce jour-là, avait été on ne peut plus rassurant. Il s'était levé, il avait même, le 13, quitté sa chambre pendant une heure. Dans la nuit du 13 au 14, vers 2 heures du matin, une attaque foudroyante d'urémie s'est produite. Il est mort le même jour à 9 heures du soir.

Depuis le Roi jusqu'au plus modeste étudiant, tous lui ont dit un adieu émouvant. Son ancien élève, le maître Menéndez Pidal, a prononcé devant son cercueil un discours où pas une phrase n'est ce qu'on appelle une phrase, une de ces phrases de style dont on est prodigue pour les morts. Les journaux espagnols l'ont publié. Il faudra le reproduire dans une publication durable.

Une bonne notice, signée J.-R. de Brousse, a paru dans le journal bilingue *Los Nuevos Pireneos* du 24 janvier.

L'œuvre de l'hispanisant, tous les hispanisants la connaissent. C'est le professeur et l'homme que nous voudrions à notre tour mettre en lumière. Un de ses anciens élèves, M. Henry Guy, recteur de l'Académie de Grenoble, a bien voulu se charger de ce soin. Nous y ajouterons la liste de ses travaux, y compris celle de tout ce qui a paru dans notre Revue.

La Rédaction du *Bulletin hispanique* présente à la famille de M. Ernest Mérimée, et particulièrement à son fils, M. Henri Mérimée, ses très vives condoléances.

— M. René Basset, doyen de la Faculté des Lettres d'Alger, mort à l'âge de soixante-huit ans le 4 janvier 1924, avait été amené par ses études d'arabisant sur le domaine espagnol. Dès 1890, il avait publié des *Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541*. Puis il s'était occupé des légendes arabes d'Espagne : *L'expédition du Château d'or et le combat de 'Ali contre le Dragon* (avec une version en aljamiado) (1893); *La maison fermée de Tolède* (1898); *Hercule et Mahomet* (1903); *Les Alixares de Grenade et le Château de Khaournaq* (1906). D'autre part, il faut signaler : *Les documents arabes sur l'expédition de Charlemagne en Espagne*, parus dans la *Revue historique*, t. LXXXIV, 1904; *Extrait de la description de l'Espagne par le géographe anonyme d'Alméria* (1904); *Le siège d'Alméria en 709 (1309-1310)*, paru dans le *Journal Asiatique*, sept.-oct. 1907.

Érudit de race, admirablement informé, il était d'une complaisance vraiment exemplaire quand il s'agissait de fournir à ses correspondants les renseignements les plus minutieux; il ne craignait pas d'y employer des pages. Jusque dans la conversation il apportait ses habitudes d'exactitude scrupuleuse. C'était vraiment un savant et un maître. Sa mort est une perte très sensible pour la science et l'enseignement.

Il était correspondant de l'Académie royale d'Histoire de Madrid et de l'Académie des Sciences de Lisbonne.

G. C.

---

25 février 1924.

LA RÉDACTION : A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

ODA LATINA DE GARCILASO DE LA VEGA
(Biblioteca Nacional de Nápoles.)

Garcilassi hispani

Sedes ad Cyprias Venus
Cui centum redolent usq. calentia
Thure altaria sacra,
Sertis uincta comas, nuda agitans choros
Gaudebat, cum puer appulit
Depromens iaculis et pharetra aureas
[illegible] plumbeis
Quis terras uiolens subdit et aequora
[illegible] coeleste sibi genus.
Tum mater miserans terrigenu simul
Diuumque uicem, prior
Demulcens leuiter caesariem aurea
Mollis pueri, incipit.
Heu nate usq. adeo flagitiis eris
Tuis insatiabilis
No tantum ut miseru perditu eas genus
Humanu, exsecrucians modis
Indignis homines, uerum etia deos

POESIA LATINA DE GARCILASO DE LA VEGA

Biblioteca Nacional de M[illegible]

YA ANDA LA DE MAZAGATOS[1]

COMEDIA DESCONOCIDA ATRIBUIDA A LOPE DE VEGA

YA ANDA LA DE MAZAGATOS [fol. 1 r.]

COMEDIA

Dn ManRique.
Dª Elbira.
Dn Albaro viejo.
Dn Juan.
Feliziano criado.
Elbira billana.
Teresa billana.
Pascual billano.
Nuño biejo billano.
(Peroto) Tronera, lacalo.
Gutierre
Lain.
Lorenzo.
el Rey Dn Pedro.
un alcalde billano.
criados.

Salen Dª Elbira con luz, y Dn ManRique.

Dª Elbi. Ya te bas, ManRique.
ManRi. Sí.
Dª El. Poco cariño (te debo) a mi amor.
Man. Más detenerme (no puedo) es error.
Doña Elbira.
Dª Elbi. ¿ Porqué, di,
tanto deseo al benir,
tanto afan al suspirar
solo an benido a parar
en la prisa del partir ?
¡ Qué bien aze la muger
que se mantiene costante
en no dar credito a amante,
por más que llegue a querer !
Que a su daño le proboca
permitiros la ocasion,
falsos en el corazon [fol. 1 v.]

1. Voir *Bull. hispan.* XXV, 1923, 3.

pero finos en la boca.
Sin duda que de otra dama
el ansia te está llamando.
Man. Quando el alma te está amando
asi tu labio me ynfama.
D^a El. Mucho (siento) temo que tirano
pagues lo que te e querido.
Man. De que sere tu marido
¿no te di palabra y mano?
Pues ¿por qué ynjustos Rezelos
tienes de mi fino trato?
D^a El. (Temo) creo que as de ser yngrato.
ManRi. Esos son mentales zelos.
Dª Elbi. A mi pasion ynterpreta
tu cuidado lo enojada.
ManRi. No por más desconfiada
pretendas ser más discreta.
Tus sospechas satisfago.
(el rey) Ya sabes que está en Aillon
el rey, y en esta ocasion
a las sierras de Buitrago
a de ir a caza. Conbiene
hallarme, Elbira, con él.
Conmigo sera cruel
tu amor, si más me detiene;
pues la posta e de correr
saliendo el sol, no porfies
ni de mi fe desconfies.
Dª Elbi. No te espantes, soi muxer.
Man. Az mayor estimazion
de mi amor y tu Recato.
D^a El. Tienes opinion de yngrato.
Man. ¿Y una bulgar opinion [fol. 2 r.]
puede más que tu esperienzia?
Dª Elbi. Es amor desconfiado.
ManR. Correspondido y pagado
más es tema que prudenzia.
Ya sabes que es mi enemigo
tu ermano, y posible fuera
que gusto no Rezibiera
en qué te cases conmigo.
Dª Elbi. Pideme a mi padre.
Man. A sido
mi opuesto. Yo dispondre
otro medio, en que podre
lograr...
D^n Alu. ¿Quién aze aquel Ruido? *(dentro D^n Albaro.)*
D^n Juan. Azia el cuarto es de mi ermana.

Dª El. Mi padre y mi ermano son,
¡ ManRique !
ManR. ¡ Qué confusion !
Dn Al. Sigueme.
Dª El. ¡ Suerte tirana !
Esconderte es mexor medio.
ManR. ¿ Yo me abia de esconder ?
Dire que eres mi muger.
Dª El. Asta que alles otro medio
más conbeniente a mi onor,
es aRiesgarme.
Man. Eso yntento.
Retirate a tu aposento,
porque el paso mi balor
le buscará.
Dª El. ¡ Triste suerte ! *(Vase.)*
Man. Mato la luz.
Dn Al. Feliziano,
trae luzes.
Man. ¡ Ado tirano !

[fol. 2 v.] *(Salen Dn Juan y Dn Albaro.)*

Dn Juan. Primero allará su muerte
quien yntente[1] (el desonor) poco sabio
de aquesta casa (traidor) el baldon.
Dn Alba. Nadie mancha mi opinion,
y si intentaron mi agrabio
sabra mi azero...
Man. ¡ Qué airada
es mi estrella !

(Yran los tres a tiento asta que con los versos encontrará Dn Juan a Manrique y le asira de un escudo de la capa.

Dn Juan. ¿ Quién ba ? digo.
Man. ¿ Qué aré ?
Dn Juan. Ya allé mi enemigo.
No Responde.
Manri. Con la espada
la Respuesta dar yntento.

tira de el escudo de la capa Dn Juan y se queda con él, y Riñen. Manrique alla la puerta. Riñen Dn Juan y Dn Albaro.)

Dn Juan. Billano, te ará pedazos
mi balor.
Dn Alba. Si no mis brazos
guardan furor más biolento.
ManR. La puerta allé, no es temor
el que cuerdo me retira,
sino mirar que de Elbira
no se atropelle el onor[2].
Dn Juan. Pero ya le allé...
Dn Al. (testigo) Este fue
el que don Juan encontro.
La muerte le dare yo.

1. *B, C:* « intentó ».
2. Versos 89-92 escritos al margen.

D^n Juan. (criado). y mi onor satisfare.
Feliz^{no}. ¿ Qué es esto ?
Dª Elbi. Pues ¿ quién se atrebe ? *(Salen con luzes criado y Dª Elbira por distintas puertas.)*
D^n Alba. Vil afrenta de (mi honor) mis años...
D^n Juan. Fiera causa de mis daños...
D^n Al. ¿ por dónde se fue el (traidor) alebe?
D^n Juan. seguirle he [1].
D^n Alu. ¿ Ya no bes
que es en bano ? [fol. 3 r.]
Dª Elbi. Muerta estoy.
D^n Juan. A bengar mi afrenta boy.
D^n Alb. Le calzan alas los pies
a quien tan ligero escapa,
y se aze abe, sonbra o sueño.
D^n Juan. No dexa yndizio pequeño
el escudo de la capa
que le aRanqué.
D^n Alba. Pues ¿ qué inporta,
si no pudo la fiereza
aRancarle la cabeza ?
D^a El. Señor, el dolor Reporta,
que de todo lo que pasa
(al Ruido solo e salido)
ignorante sali al Ruido.
D^n Al. Es el ultimo estallido
que da el onor desta casa.
Oi [2], D^n Juan, no se publique
nuestra afrenta; el labio [3] calle
porque la venganza alle
la ocasion.
D^n (Alu) Juan. Si es don ManRique
el que encontre ..
D^n Alba No, no a sido
ManRique, y es ylusion
pensar, que estando en Ayllon
con el Rey, aya benido
a Segobia, y luego siendo
mi enemigo capital
es fuerza que quiera mal
a Elbira.
D^n Juan. Yo no lo entiendo.
D^n Alba. Vamos al Remedio. Elbira, [fol. 3 v.]
la bida y el ser te e dado.

1. *A* : « seguirlele ». *B* y *C* : « seguiréle ».
2. *B*, *C* : « Ay ».
3. *A* : « abio ».

Amor mi enoxo a tenplado;
ya es pasion lo que antes yra.
¿Quién era aquel hombre, mira,
a quien las Rosas entregas
de tus años?
Dª Elbi. ¿Qué me Ruegas
ni adbiertes? ¿Pude yo ber
onbre alguno?
Dⁿ Alba. Eres muger,
y ostinadamente niegas.
Dⁿ Juan. No teme su enfermedad
quien al medico la encubre.
Quien al padre no descubre
su flaqueza y libiandad
ama su propria maldad,
pues el mismo honor desprezia.
No eres Porzia, ni Lucrezia.
Dª Elbi. Soi muger pundonorosa,
y si piensas otra cosa
te engañas, y...
Dⁿ Alba. Calla, nezia,
Retirate.
Dª El. En bano aliento,
biendo mi muerte tan clara,
¡Quién a (Fadri) Manrrique abisara! *(Vase.)*
Dⁿ Alba. Llebarla a Burgos yntento.
Dⁿ Juan. Pague alli su atrebimiento
siendo monja con mi ermana [1].
Mancha de muger libiana
con sangre se a de labar.
Dⁿ Alba. Para enseñarme a llorar [fol. 4 r.]
ba saliendo la mañana.
Dⁿ Juan, de aqueste secreto
que con tanto dolor sabes
los dos tenemos las llabes.
Dⁿ Juan. Pues guárdelas el Respeto
para que tengan efeto
las benganzas que yntentamos.
Dⁿ Alon (sic): Argos de el onor seamos.
De esa capa el fiero escudo
que deRiba nuestro muro [2]
guarda.
Dⁿ Juan. Sí aré.
Dⁿ Alon (sic). Vamos.
Dⁿ Juan. Vamos. *(Vanse y salen*

1. *B:* « siendo monja tal hermana ». *C:* « en un claustro tal hermana ».
2. *B, C.:* « contra mi honor fiscal mudo ».

Elbira billana y Teresa[1].)

Teresa. Elbira, tu primabera,
aun más que el abril florida
pues la enbidia de tus ojos
pareze que la marchita,
no es Razon que con los años
axe la ponpa más linda.
Casate, pues en la aldea
de los garzones que miras
el más bizarro es Pascual.
Elbira. Es berdad, y su porfia
no me cansa.
Teresa. Siendo así
¿ qué melindre[2] te rretira ?
No aguarden tus jubeniles
años a pasar la linea
de la vejez que el amor
con los biejos no aze liga,
que aze la guerra con mozos.
Elbi. Discreta estar solizitas
con la oziosidad, Teresa. [fol. 4 v.]
Sale Pascual. — ¡ Qué bien, dulze prenda mia,
me abisaron esas flores
del prado que tú salias !
¡ Qué bien la niebe del monte
a tus Rayos deRetida
conbirtiendose en aRoyos
lo publicó con su Rissa !
Solo las peñas callaron,
y de ti saber querria
si se lo as mandado tú,
porque eres tan parezida
a las peñas, que querras
que mudas no me lo digan
Elbira. Pascual, la desconfianza
por más que sea entendida,
no sé que sea discreta.
En la aldea no se estilan
Requiebros de cortesanos ;
es la frase más senzilla.
Tus cariños ya escuchado 3.
La libertad, aunque es mia,
es Razon que con el gusto
de mi padre la dirija.

1. *C* añade : « Selva larga, a la izqª casa con puerta y ventana, tapias al foro, tabladillo en la ventana ». *B* trae una acotación análoga, pero menos extensa.
2. *A* : « melinde ».
3. *Sic. B*, *C* : « ya he escuchado ».

Pascu. Si llego a berme tu esposo
¿ quién no enbidiará mis dichas ?
Teresa, deste contento
no aplaudes el alegria.
Teresa. No sabes lo que me debes.
Elbir. Es berdad. ¿ Te determinas [1]
a pedirme ?
Pascual. Con berguenza
llegaré, aunque mi porfia
no sé si disgustará
a Nuño.
Teresa. Benir se mira
azia aqui. [fol. 5 r.]
Pascual. Si la fortuna
ampara las osadias
tanbien osado e de ser.
Dentro Nuño. Bras, conpon la jumentilla,
y parte al monte por leña,
que la oziosidad no cria
buenas costunbres jamas. *(Sale Nuño.)*
Pascual. Señor, así eterno bibas
que me oigas, y me disculpes.
La ansia que el amor publica
fuego es del alma, y asi
a la boca se encamina.
Ya conozes los ganados
que en las deesas bezinas
el tapete berde nieban
cuando a pazer se encaminan ;
lo copioso de las cabras
que a Guadarrama se empinan,
que a bezes juzgan los oxos
que son peñas mobedizas,
las obexas que en el monte
cuando el sol su luz de(Riba)clina
parezen pellas de niebe
que del monte se deRiban [2] ;
el campo lleno de vacas
tanbien berás, que publica
opulenzia. Todo es nada
para ofrezer a la bista
de Elbira. Sin ella soi
pobre, con ella la India
corto tesoro sera.

1. *C* : « *Pascual*, Es verdad. — *Elvira* ¿ Te determinas... ».
2. Los versos, 237-244 están rayados en *B*, y omitidos en *C*.

Pascual. Azme su esposo, así bibas
la edad del Fenis, que siempre
al tiempo se inmortaliza. [fol. 5 v.]
Nuño. No desdeño la eleczion,
Pascual; yo te dare a Elbira
despues que el agosto en parbas
coxa las Rubias espigas.
¿ Qué dizes, yja ?
Elbira. Señor...
Teresa. Tiene berguenza la niña
y aziendo pucheros dize
que sí.
Pascual. ¡ Quién logró tal dicha !
dentro Manriq. ¡ Balgame el zielo !
Tronera. Caiste ;
postillon paracaidas,
detente.
Nuño. Postas son éstas,
que como en Aillon abita
el Rey, los más dias pasan
señores.
Teresa. Y se encamina
el que cayo azia esta parte.
Pascual. Teresa, saca una silla.
Tronera. ¿ Te as echo, di, mucho mal ?
Man. No, Tronera. *B, C : (Salen*
Trone. Con tal prissa *Tronera y Man-*
bienes, y si yo tu mal *rrique).*
e de sentir, ymajina
que de lo poco me pesa.
Nuño. Un jarro [1] de agua le sirban.
Yd por él. Señor, sentaos,
que allareis [2] fina acojida,
si no dezente a quien sois.
Traen el agua.
Trone. ¡ Ay tal moina !
Traigan bino que es mejor.
Bien aya una jumentilla [fol. 6 r.]
que camina a paso lento
con su mano detardia
como si fuera Relox
que nunca mober se mira.
¿ Cómo se llama esta aldea ?
Pascual. Mazagatos.

1. *A :* « garro ».
2. *A :* « allaris ».

Trone. ¡ Tal no diga !
¡ Mazagatos ! Con perdon,
ya no extraño la caida.
Aquí se inbentaron chatos
(calbos, zurdos y gorristas
y aun los suegros y las suegras)
zurdos, calbos, suegras, tias.
¡ Raro nombre de lugar !

ManRi. Otra villa tengo mia
zerca de aquí.

Troner. Sí señor,
que se a de llamar la Anguilla.

Nuño. ¿ La Anguilla ? Deme los pies,
señor conde, useñoria
que no le abia conozido.

ManR. Lebantad.

Trone. No abrá en Castilla
quien al oir tus estados...

Man. ¿ Qué, Tronera ?

Trone. no se rria.
Son lugares de vizconde.

Sale Elbira. Ya está aquí el agua. *(Con bna salba y un baso de agua Elbira y Teresa)*

Nuño. Camina,
dasela.

Tronera. No, no la bebas,
que a una cuartana te obligas.

ManRi. Mostrad, que el polbo y calor
a beberla me conbidan.
Pero ¿ qué miro ? Tus ojos
son estrellas desprendidas
del zielo. Pero mal digue [1] ;
soles son que Rayos tiran.
¡ Qué onestidad ! ¡ qué decoro !
¿ En selba tan escondida
puede aber tal perfeczion ?
Pero en bruto corcho yla [fol. 6 v.]
una abeja ebras de oro;
en sus entrañas Retira
la tierra (el mayor tesoro) metal prezioso;
el sol sus luzes Registra
entre nubes yncostantes:
la perla más peregrina
produze la concha; el campo
la ermosura nos cultiba
en bellas flores; los Riscos
entre peñascos animan

1. *Sic. B* : « dige »; *C* : « dije ».

la (ermosa luz) dureza del diamante;
con que la admirazion mia
en bano es, cuando en ti allo
en tu zielo luzes bibas
ya con estrellas y sol [1].
Labradoras peregrinas
teneis zerca de la corte.
No a sido mi suerte esquiba
en caer en esta parte
cuando e logrado tal dicha.
Los caballos deserrados
estaran.

Nuño. (sin tanto) No os dé fatiga,
que zerca está el erador.

Man. Llebaldos.

Elbi. ¿ Pues no conbida
a su merze el agua ?

ManRi. Sí.

Nuño. Yja, dile señoria. *(Vase.)*

Elbira. Acabe ya de beber.

ManR. Dos cristales me conbidan
y anbos estan en tus manos,
pero a la sed que tu bista [fol. 7 r.]
a puesto en mi corazon
el agua es materia tibia.
Cuajado cristal tus manos
ostentan, bella omizida,
que la niebe de tu cuello
por caranbanos destila.
Dexe que lleguen mis labios
a tenplar su idropesia.

Elbir. ¿ Qué aze, señor ? ¿ Está loco ?

Pascu. Mucho la bajeza umilla.
¡ Questo bea !

Troner. El labrador,
señor, las pulgas le pican
de tus palabras [2].

ManRi. ¿ Porqué ?

Trone. Porque está que brinca.

Elbir. Quito el agua, pues no bebe.

ManR. Dame la copa, enemiga,
aunque e bebido en tus ojos
más fuego que el que Respira
todo el Egna [3]. *(Bebe.)*

1. En *B*, los versos 316-331 van entre corchetes, con la indicación « no »; y en efecto no se encuentran en *C*.

2. Faltan tres sílabas al verso. *B* y *C* añaden : « detente ».

3. *B* y *C* : « Etna ».

Elbi. Gran pachorra
gasta.
Trone. ¡ Y de eso se admira !
A la una enpieza a comer
y no acaba la comida
asta las seis de la tarde.
Señor, mira que te atisba
este labrador, y es jente
que se crió a la malizia.
Man. Id, zagal, a ber si errados
estan los caballos.
Troner. Chinas,
¡ qué cara puso ! [fol. 7 v.]
ManRi. ¿ No bais ?
Pascu. No señor, el otro dia [1]
Reñi con él.
ManR. Bien está.
Trone. Diestro es. ¡ Qué braba salida
dio !
ManRi. Entretenle.
Troner. Norabuena.
Man. Serrana, oye.
Elbir. Esté quedita
la mano y no me pellisque [2],
porque no soi bien sufrida.
Troner. Digame uste, [3] este pais,
si es que un honbre se dedica
a la sienbra, ¿ prenden bien
los ajos y alcamonias ?
Pascual. Y allá entre los cortesanos
en la siembra que ejerzitan [4],
¿ qué fruto dan los bufones
y alcaguetes [5], sabandijas
no escusadas ? ¡ Bibe Dios.
que ya es mucha demasia
la que gasta el cortesano !
Troner. El payo salta aziа aRiba.
ManRi. A quien tanta grazia tiene
bien el que la solizita
dar a entender puede que,
si tu donayre le anima,
sabra desde cortesano

1. *B* y *C :* « que el otro dia ».
2. *C :* « seor cortesano ».
3. *B* y *C :* « Diga usted ».
4. *C :* « ya que mi paciencia irrita ».
5. *C :* « habladores ».

tanto amoroso Requiebro
que abrasado [1] el alma mia
abrá degado [2] gustosa.
Ya a [3] ti llegará corrida
la atenzion de mi umildad.
¡O malaya mi desdicha!
¿Qué tosigo o qué beneno
el cortesano traya
en las bozes lisonjeras
que alabaron tus dos niñas?
¡Nunca las ubiera bisto!
O, ya que a tu luz aspira,
¡fueran Rayos que le ubieran [fol. 9 v.]
echo a mis ojos zeniza!
Ynfierno de amor los zelos
bien se llaman, bien se esplican;
mas no matan de una bez,
que consuelo ser podia,
(pues para morir de cabo)
antes para más dolor
el amante que suspira,
si a su ardor muere mil bezes,
otras tantas Resuzita
para bolber a morir [4].

Elbir. Pascual, sin duda deliras [5]
del amor al frenesi,
o sin duda que te olbidas
de que soi yo con quien ablas.
Poco mi costanzia estimas
si ese pesar te causó
el cortesano, que esplica
con preanbulos de corte
amantes cortesanias.
Te pudiera consolar
ber que la constanzia mia
dio a sus banas presunziones
la Respuesta (de mis) con las yras.
Pero pues que neziamente
de ser quien soi desconfias,
no me beas, no me ables.

Pascu. Nezio estube, Elbira mia.

1. *B* y *C*: « ha abrasado ».
2. *Sic.* *B* y *C*: « dexado ».
3. *B* y *C*: « y a ».
4. En *B*, los versos 486-497 van entre corchetes con la indicación « no » y están omitidos en *C*.
5. *B* y *C*: « declinas ».

Dª Elbira. Labradores, si piedad *(Sale Dª Elbira de camino apresurada.)*
mereze una adbersa suerte,
huyendo boy de la muerte;
escondedme, y anparad
mi ynozenzia en esta aldea.
Elbira. Lindo Rostro tiene a fe.
Sigueme y yo te pondre
donde un linze no te bea.
Dª El. ¿ Dónde me llebas, amiga ? [fol. 10 r.]
Turbada estoy, ¡ ado ynjusto !
Pascu. Señora, tenplad el susto.
Elb. Sin miedo mis pasos siga [1]. *(Vanse.)*
Pascu. No ay ermosa con bentura,
por ésta podran dezir,
pues uye, debiendo uir
la muerte de su ermosura.
Llenas estan las ciudades
de zelos, muertes y agrabios.
Más dichosos y más sabios
nos azen las soledades.
Dn Juan. ¿ Entró una muger aquí *(Salen don Juan y Feliziano.)*
en ábito cortesano ?
Pascu. No, señor.
Dn Juan. Dilo, billano.
Pas. ¿ Qué dire, si no la bi ?
Solo el conde Don Manrrique
por aqui pasó a su aldea.
Dn Juan. Ya mi desdicha dessea
que este billano se esplique.
¿ Quándo ? di.
Pascu. Abrá media ora,
y abló con una muger
de buen talle y parezer.
No miento en esto.
Dn Juan. ¡ A, traidora !
Sin duda que el conde a sido
quien anoche me agrabió.
¡ Que mientras que sali yo
a la iglesia, ayas tenido
tal descuido en la posada !
Sin duda vino sigiendo
el coche, en ira me enziendo.
¿ Ai suerte más desdichada ?
Felizi. El sueño y la confianza
mientras las mulas comian
me Rindio. [fol. 10 v.]

1. Los versos 523-526 están escritos al margen con tinta más negra.

D^n Juan. ¿ Por dónde irian,
porque tomara benganza,
y quántas leguas está
el lugar del conde ?
Pascual. Una.
D^n Juan. ¿ Qué aremos, si la fortuna
tantas desdichas me da ?
Vamos, que airados los zielos
en mí enpleen su poder. *(Vanse.)*
Pascual. Asi libré a la muger
y me bengué de mis zelos. *(Vase y salen (Lorenzo) Gutierre y (un montero) Lain con venablos[1].)*
Dentro. To, to.
Gutierre. En el monte enpinado
de xaras y azules flores,
sabuesos y cazadores
se an perdido y yntrincado,
y en el ultimo orizonte
el sol se ba sepultando.
Lain. Mucho el Rey se fue enpeñando
en la maleza del monte.
Gutie. Las nubes Rotas con truenos
no dejan ver los alcones
en esferas y Regiones
de zielos y aires serenos.
A un mismo tiempo una garza
bio en las nubes un nebli,
tanbien sigio a un jabali
un lebrel entre una zarza.
Lain. ¿ Quál sigio el Rey ?
Gutie. Aunque en bano,
tras los alcones yria,
perdiendolos con el dia.
Lain. Alli descubro un billano. [fol. 11 r.]
¡ A, buen hombre !
Sale Nuño. Solamente
es Dios bueno. ¿ Qué quereis ?
Gutie. Dezidnos si bisto abeis
benir de ese monte jente.
Nuño. No bi a nadie.
Lain. Pesadunbre
la tenpestad amenaza.
Gutie. Vamos, ¡ malaya la caza !
otra bes asta la cunbre. *(Vanse.)*
Nuño. Cortesanos no enseñados
a sentir jamas fatiga,

1. En toda esta escena el autor escribió primero « Lorenzo » y « un montero », para luego tachar estas palabras, sustituyéndolas por « Gutierre » y « Lain ».

el pasatienpo os obliga,
y oi porque os sentis mojados
dezis mal de aquesta tierra.
Guelgome [1] de vuestro mal.
¡ A la guerra, pese a tal !
Yd nora mala a la guerra.
Otro llega en un caballo
que pareze que desea
Recogerse en nuestra aldea.
A una enzina quiere atallo
y a mí (se) biene, (éste tiene) su sobera
presenzia (que) me marabilla.

Sale el Rey. ¡ Que benga un Rey de Castilla
perdido desta manera !
Suzesos del monte son.
a la guerra parezidos.
Los Rayos del sol vestidos
de tiniebla y confusion,
la noche nos amenaza [fol. 11 v.]
con agua y oscuridades.
Al fin, al fin, soledades,
sólo agradais en la caza,
despues cansais. Labrador,
¿ ay por aqui algun lugar
para poder descansar
esta noche ?

Nuño. Mi señor,
¿ veis aquella luz ?

Rey. Sí beo.

Nuño. Lugar es, donde mi casa,
mientras que la lluvia pasa,
os dara pobre acojida.

Rey. El fabor estimo.

Nuño. Andad,
y el cansanzio Reparad.

Rey. Os lo estimo por mi bida.

(Vanse, y salen Elbira y Dª Elbira bestida de aldeana [2].)

Elbi. En ese traxe me alegras.
¡ Qué linda y gallarda moza !
Tanbien el sol se Reboza
en nubes pardas y negras,
y cuando la sonbra oscura
nos ynpide la luz nuestra,
el sol disfrazado muestra
bislunbres de su ermosura.
Nube es, y sonbra billana,

1. *B* y *C:* « Huelgome ».
2. *B* y *C* añaden la indicación del lugar, « La casa pobre ».

el trage de labradora,
y en él descubres, señora,
grazia y beldad cortesana.
Dª Elbi. Plubiera[1] a Dios que el vestido
que me sirbe de disfraz [fol. 12 r.]
me diera el sosiego y paz
que en los campos a nazido,
y, ya que el trage e mudado,
tanbien desdichas mudara.
Elbi. No por eso se escusara
tu temor y tu cuidado,,
que tanbien aca los zielos
llueben penas, dis (frazadas) fabores,
desdichas, olbido, amores,
mudanzas, enbidia y zelos.
Y, pues bes mi boluntad,
dime tu nonbre cuál es.
Dª Elbi. Aora e de ser Ynes,
y Elbira fui en la ciudad.
Elbi. Guelgome de parezerte.
Una fortuna nos mira.
Tanbien yo me llamo Elbira,
dete el zielo mejor suerte.
(Salen el Rey y Nuño.)
Nuño. Señor, vuestra autoridad
a mis obras no exzediera
si Rica esta casa fuera
como lo es mi boluntad.
Ya, señor, estais aqui.
Pazienzia abeis de tener,
porque el honbre a de saber
de bien y mal.
Rey. Es assi.
Nuño. Elbira, un guesped tenemos.
Elbi. Y una guespeda tanbien.
Nuño. Pues buen animo, preben
algo que a zenar les demos. [fol. 12 v.]
Elbir. Ynes nos lleba bentajas.
Nuño. Y el guesped es caballero.
Enziende, Elbira, primero
luz, y que echen unas Rajas
en la chimenea.
Elbir. Boi
a serbirte.
Nuño. Cuidado[2].
Sentaos, que por esos zerros

1. *B* y *C*: « Pluguiera ».
2. *B* y *C*: « ten cuidado », para corregir un verso faltó de una sílaba.

tras de pajaros y perros
por fuerza os abreis cansado,
y, ya que solos estamos,
aunque sea mormurar [1],
¿de qué nos sirbe cazar
jabalies, garzas, gamos?
¿No le estubiera mejor
al Rey gastar sus tesoros
en talar y matar moros,
que andarse tras un azor?
Por correr un abechucho
¿es Razon traer cansados
los monteros y criados,
como bos?

Rey. No lo estoi mucho.
Mas dezid, ¿no a de tener
alibio el Rey en la tierra?
Es parezida a la guerra
la caza, y puede aprender
ardides y sufrimiento
en los trabajos. Si fuerais
bos el Rey ¿no la tubierais
por digno entretenimiento [2]?

Nuño. Pardiez, que soldado e sido [fol. 13 r.]
mas nunca fui cazador.
La zena biene, señor,
a penitencia os conbido.
Bien sé yo que en el tinelo
con más gusto se zenara
de lo que al Rey le sobrara,
pero no lo quiere el zielo
con agua y oscuridad.

(Sacan la mesa villanos y sale Elbira con la luz y Dª Elbira.)

Rey. Esta quietud no es mal plato,
que el esplendido aparato
cansa a bezes.

Nuño. Es berdad,
que la bida de la aldea
algunos la an enbidiado.
¡Qué mal os abeis sentado!
Que por Ruin [3] que el guesped sea
le toca el mejor lugar,
quanto i más al que es ydalgo.

Elbir. Enpezad a comer algo,
que aun el Rey puede zenar

1. *B* y *C*: « murmurar ».
2. Los versos 687-702 están tachados en *B* y omitidos en *C*.
3. *A*: « Ruien ».

en mesa de un labrador,
si es linpia y está con gana.
Rey. ¡ Buena grazia de villana !
¿ Bisteis al Rey ?
Nuño. No señor.
Elbir. Yo nunca a la corte fui.
Nuño. (Me pesa el que al Rey no bi)
No aberle bisto, me pesa.
Pon esa luz en la mesa.
Elbi. Yo estare alunbrando assi
Rey. Y aun sin [1] esa luz pudieras
con tus ojos alunbrar [fol. 13 v.]
como la luz singular
de las zelestes esferas.
Dando su bida en despojos
la vela conpite en bano
en la zera con tu mano
y en la llama con tus ojos.
(La vela alunbra y se abrasa)
Elbir. Mejor zenareis callando.
Como el Refran se os acuerde,
¿ no beis que bocado pierde
la obeja que está balando ?
Rey. Contenplar una ermosura
es comida dulze y grata.
Elbir. Que ai un animal que mata
por los ojos cuenta el cura,
mas quien por los ojos coma
nunca en mi bida lo bi.
Rey. El cuerpo no, el alma sí,
fuerzas y espiritu toma
por los ojos.
Elbira. No me agrada,
que la misma Razon allo
si estando anbriento el caballo
dan al amo la zebada.
Nuño. Dejad las bachillerias
de la corte, en nuestra zena
comé y callad norabuena,
no gasteis astrologias.
Elbir. Bebed la leche suabe [2]
de la obeja umilde y franca,
que forma nata más blanca
que la niebe.
Rey. Mas no ermosa

1. *A :* « si en ».
2. *B* y *C :* « sabrosa ».

como la niebe del pecho [fol. 14 r.]
tuyo.
Elbi. Otra más, ¡ aRe allá ! [1]
Nuño. ¡ A guesped, comé y callá,
porque os aga buen probecho !
Dª Elbi. Este es el Rey, y admirado
está de la buena cara
de Elbira. Veré en qué para.
Cazador y afizionado,
y en anbas cosas perdido [2].
Rey. Esta es ermosa tanbien.
La ermosura y el desden
el sosiego [3] an dibertido
del alma (más que ylusion) con atenzion.
Refrenemos los antoxos.
¡ Qué tienen aquellos ojos
que rraios de el alma son !
Nuño. ¿ Qué ará el Rey aora ?
Dª Elbi. Biendo
ermosura labradora,
que el rey tanbien se enamora
como los honbres.
Nuño. Y entiendo
que con más fazilidad,
que el umano poderio
dara a sus deseos brio.
Rey. En mí dizes la berdad. (B y C: *aparte*)
Nuño. El guesped tiene más gana
de dormir que de comer.
Rey. ¡ Qué peregrina muger !
¡ Qué estrabagante billana !
Nuño. La mesa lebanta, Elbira.
El sueño, señor, os llama
a limpia aunque pobre cama.
Dª Elb. ¡ Qué tiernamente la mira ! [fol. 14 v.]
Rey. La noche es brebe, y aqui
la acabaré de pasar.
Nuño. Pues no quiero porfiar.
Rey. Un Fenix, un zielo bi,
un mar en ermosa calma,
un sol en umana esfera,
de cuia luz Reberbera
gloria y tormento en el alma.

1. Versos 763-764, en *B* : « del pecho | tuio. *Eluira* — No ai pullas acá. » — En *C* : « como tú, pues satisfecho | diré... *Elvira*. No hay pullas acá. »
2. Versos 770-771, en *B* y *C* : « que el amor le ha avasallado,
si en valor no le han rendido ».
3. *A* : « sosigio ».

Elbi. A buenas noches, señor.
Rey. Bien dizes, si el sol se ba.
Elbira. Descansado dormira
como un rey.
Rey. Quieralo amor.
Nuño. Zagalas [1], a Retirar,
que se madruga a la aurora.
Buenas noches, boi aora
las puertas a Registrar.
Luz no os dejo, que dezir
suele el refran labrador
que no es menester, señor,
luz para ablar ni dormir [2]. *(Vanse.)*
Rey. ¡ Qué bien el dia e gastado !
Pues en la caza me e bisto
perdido, y una serrana
esta noche me a Rendido.
No e bisto ygual ermosura,
pero, si no me a mentido
el oido, pasos suenan [3].
Rendirme al sueño ymagino,
si es que la ymaginazion [4]
dexa en calma los sentidos. *(Salen Tronera y ManRique [5].)*
Troner. Ya estás dentro. ¿ Qué pretendes?
ManRi. Tronera, yo solizito
ber si puedo ablar a Elbira.
Troner. ¿ A estas oras ? (ymagino) Desbario,
que desde que anochezio
Roncando (está señor mio) estara, ymagino [6]
que se Recojen aquí [7] [fol. 15 r.]
con las gallinas, y al mismo

1. *C :* « zagales ».
2. Los versos 811-814 están escritos al margen en *A*, y se omiten en *B* y *C*.
3. Después de este verso añaden *B* y *C* los siguientes :

Apagar la luz elijo
para averiguar mejor
la causa : ¡ si amor propicio
dispusiera que otra vez
volviese Elvira a este sitio !
Mas ¡ ay ! que en vano lo espero ;
que su natural esquivo
sabrá negarme cruel
el dar a mi mal alivio
para que más me atormente !

4. *B* y *C :* « si es que acaso el pensamiento ! »
5. *B* y *C :* « *Se sienta el Rey en una silla, figurando que se duerme, y salen poco a poco Manrrique y Tronera* ».
6. *B* y *C :* « estará dando ronquidos ».
7. *B* y *C :* « porque se acuestan aqui ».

tenor cuando el gallo canta
se lebantan.
ManRi. (Solizito) Determino
Robarla.
Trone. ¡ Qué disparate !
Pues aquesto [1] me as traido,
si nos sienten los billanos
emos de bolber aitos [2]
de palos y de pedradas [3].
Man. No seas cobarde.
Trone. Es preziso.
que no quisiera, señor,
como dize el estribillo,
que ande la de Mazagatos...
Man. Sin luz la casa egsamino.
Trone Peor que peor.
ManR. ¿ Tienes miedo ?
Trone. Yo no puedo más conmigo.
Man. ¿ Tienblas ?
Trone. Sí (por este tienpo), que por aora
aze un año, señor mio,
que me dieron las cuartanas,
y aora me Retoña el frio.
Rey. Dos bultos miro. Billanos
seran, que de Elbira finos
bienen a galantearla [4].
ManR. ¡ Biben los zielos dibinos
que e de tenplar esta llama
en sus soles atractibos !
Tron. ¡ A, quién una chimenea
tubiera, porque tirito !
ManR. Sigueme.

1. *B* y *C* : « Pues a aquesto ».
2. *B* y *C* : « ahitos ».
3. *B* y *C* añaden :

« y si quatro brincos dimos
para saltar las paredes
del corral, temo por Cristo
que nos hagan los villanos
que las saltemos de un brinco,
y que sea de cabeza ».

4. En lugar de los versos 851-853, *B* y *C*, traen los siguientes :

« De la luna al deuil rayo,
que franquean los resquicios
dos bultos miro; criados
serán, pues ¿ quién a este sitio
llegar pudiera a no ser
de la casa ? Con sigilo
a observarlo me dispongo »,

Trone. Te an de sentir. [fol. 15 v.]
Si es que me llebas...
ManRi. ¿ Qué miro ?
¿ No bes un bulto...
Trone. Esto es echo.
Man. que se azerca ?
Trone. ¡ Jesucristo !
ManRi. Sin duda que es el billano
que zeloso y atrebido
Rondar la casa pretende.
Trone. ¡ Dios de aqueste laberinto
me saque !
Rey. Reconozerlos
quiero. ¿ Quién ba ?
Man. Aqueso mismo
solizito saber yo.
Trone. Yo ni saberlo ni oirlo.
Bolbamonos, que no sabes
lo malo que es ser sentidos.
Rey. Vuelbanse u [1] digan quien son.
Man. Honbres como yo salimos
por la punta de la espada. *(ARoja la capa [2])*
(A quien tiene tanto brio
escarmentarle sabre.)
A quien tan desbanezido *(ARoja el Rey la capa.)*
abla sabre escarmentar.
Trone. ¡ Quién estubiera cautibo !
Rey. Bien Riñe.
Man. Valor ostenta.
Trone. ¡ Que sea yo tan mesquino
que para echar a correr
no tenga animo, Dios mio !
Rey. Mataréle, ¡ bibe (Dios) el zielo !
Man. Castigarle solizito.
Rey. No es de villano este aliento.
Man. No es de un Rustico este brio.
Dentro Nuño. ¿ Quién alborota mi casa ?
Trone. Señor, si no eres judio [fol. 16 r.]
no esperes, que los billanos
bienen con chuzos y picos.
Rey. Jente biene. *(Truecan las capas.)*
ManRi. Asi es verdad.
Rey. La capa allé. Idos.
Man. Idos.
¿ Esta es mi capa, Tronera ?

1. *Sic* en los tres MSS.
2. *B* y *C* : « *Saca la espada y dexa caer la capa, y el rey hace lo mismo* »

Trone. ¡ Caranbola !
Man. Ya es preziso
bolbernos.
Trone. Bamos aprisa,
que mi tronera ymajino
que a echo la ida por abaxo [1].
Rey. La capa troque, un abismo
(llebo) tengo en el pecho, al mirar [2]
deste Rustico lo altibo,
y asi me boi, por no ser
desta jente conozido [3]. *(Vase.)*
Nuño. ¡ Ola, Pascual, ola Anton !
Troner. ¡ Que bienen a sacudirnos !
Man. Bamos.
Troner. Bamos con el diablo.
Man. La capa del que a Reñido
llebo por la mia, y tiene
guarnizion de plata [4].
Trone. Lindo.
Yo la esperaba de felpa.
ManR. ¡ Ay de mí, que boi sin juizio !
¿ Quién, zielos, sera este honbre ?
Trone. Bueno bas.
Man. Rayos Respiro.
Trone. Si desta escapo, yo ofrezco
no boluer aca en un siglo. *(Vanse.)*

FINIS [5] [fol. 16 v. en blanco.]

Saldra Nuño con espada antigua en la mano y dos billanos con palos, y por otra puerta Elbira con un chuzo y Dª Elbira y Teresa con luzes.

[fol. — r.]

Nuño. Desta manera sabre
poner paz al que atrebido
en mi casa...

1. *B* y *C* : « baxo ».
2. En lugar de los versos 898-899, *B* y *C*, traen :
« ¡ en qué de dudas vacilo,
santos cielos, al mirar ..! ».
3. Los versos 901-902 están escritos al margen.
4. *B* y *C*, en lugar de los versos 906-908, llevan éstos :
« Si el tacto no me ha mentido,
pareze que no es mi capa
ésta. La del que ha reñido
conmigo sin duda es.
¡ Otro nuevo acaso ! »
5. Aquí terminó, por lo visto, el primer acto, según la intención original del autor. Luego añadió la escena que sigue, escrita en la misma letra, pero con tinta más negra. Ocupa tres páginas de dos hojas sin numerar.

Elbi. Desta suerte
sabre azer. Pero ¿qué miro?
Da Elbira. ¿Qué es esto, Elbira?
1° bill. Par Dios,
que si el garrote deRibo...
Teresa. Tente, salbaxe.
Elbi. Señor...
Nuño. ¿Todos os abeis bestido?
Elbi. Si oiste el Rumor, ¿qué extrañas?
Da El. El susto salir me izo
con Elbira.
Teres. A mí tanbien.
2°. Yo senti andar con cuchillos.
Elbi. Y ¿el cortesano, señor?
Nuño. No debe de aber tenido
buena posada, y se fue [1].
Elbir. El es onbre de capricho.
Pues ¿no zerraste las puertas?
Nuño. Como tan quietos bibimos
con la tranca la dexé.
Teres. ¿Quién aria tanto Ruido?
Que pareze que Reñian.
Nuño. Le daria algun delirio
al cortesano, o quizas
burlarnos asi a querido.
Da Elbi. Sin duda que el Rey se fue
por no ser, (de alguno bisto) esto imajino, [fol. — v.]
conozido.

1. Con este verso termina en *B* la hoja 16. Ha sido arrancada la hoja 17, conteniendo sin duda un texto conforme en todo al de *A*. En lugar de aquélla se ha pegado un papel en bajo de la hoja 16, el cual lleva los versos finales del Acto 1° en la forma siguiente :

Eluira. — El es hombre de capricho :
pues ¿no cerraste las puertas?
Nuño. — Como tan quietos vivimos,
la tranca sólo le puse,
y supuesto que él se ha ido,
volvamonos a acostar.
Eluira. — ¡En qué de dudas vacilo!
D° Eluira. — ¡En qué de penas me anego!
Nuño. — ¡En qué cuidados me miro!
Elaira. — Pero cautela...
D° Eluir. — Esperanza...
Nuño. — Recelo...
Los 3. — En tal laberinto.
Eluira. — Mi advertencia dejará
los riesgos desvanecidos. *(Vase.)*
D° Elvir. — Yo confio con el tiempo
recobrar mi honor altivo. *(Vase.)*
Nuño. — Yo, más prudente veré
a qué huespedes admito.

2° Yo me buelbo
a Roncar.
1° Vamos.
Nuño. ¡Qué lindo
descanso, cuando del alba
el gallo está dando abiso!
Gilote saque las vacas,
Anton lleue el jumentillo
con el pan a los pastores,
y Teresa lo preziso
prebenga para la jente.
Y, pues que el guesped no quiso
que durmieramos, preben
unas migas, que aze frio,
y porque yo e de comerlas,
echarás un torreznillo.
Teres. Boi a azer lo que me mandas.
1°, 2°. Y nosotros.
Nuño. Andad, yjos,
Vamos, señoras, y ¿a qué,
Elbira, sacó tu brio
ese chuzo?
Elbi. Si aguardara
el guesped, lo ubieras bisto.
Dª Elbi. Más sosegada y mejor
es esta bida.
Nuño. Esos brios
yxos son de aquesta niebe.
Elbir. Vamos. Ynes.
Dª Elbi. (Vamos) Ya te sigo.
Elbira. Sólo quiero preguntarte,
señor.... [fol. — r.]
Nuño. ¿Qué me quieres? Dilo.
Elbir. si quedas afizionado
a traerte conpasibo
otro guesped esta noche.
Nuño. No, Elbira, y aunque me as bisto
tan Reportado, no jusgues
que no me a dado fastidio
y rezelo, que oi espadas.
Elbir. Y yo tanbien.
Nuño. Atrebidos
ay en la aldea tanbien.
Soy billano, y no me olbido
de las malizias, Elbira.
Elbira. No te entiendo.
Nuño. ¡Qué delirio!
¿Qué as de entender tú, rapaza?

Nuño. Yo e tenido este descuido,
(no supe zerrar las puertas)
si zerrara bien las puertas
(no ubiera abido este Ruido)
no ubiera estos desbarios.

SEGUNDA JORNADA [fol. 1 r.]

DE LA YSTORIA DE MAZAGATOS

Salen el rey, Gutierre, Lain [1] *y criados. (B y C: « Selva. »)*

Rey. Gutierre, la monteria
prebenid, que entretenerme [2]
yntento en la caza, y luego,
(por) que un cuidado me (muebe) dibierte [3],
azed todos dilijenzias,
si es posible, en conozerme
el dueño de aquesta capa.
Curiosos zelos me mueben.
Layn. Si tan malas noches [4] pasa
tu magestad, no es deleyte
la caza, sino fatiga
del honbre.
Rey. De todo tiene.
¡Bibe Dios! que me engañé
anoche, cuando ynprudente
ymajiné que billano
era el que ziego pretende
conozerme, pues la capa
lo dize, que (conozerle) darle muerte
no pudiera, y el balor
que mostro ya dio a entenderme
que es cortesano. No sé
qué iziera por conozerle.
Gutier. Pareze que cuidadoso,
señor, a este sitio buelbes,
abiendo toda la noche
en ese monte eminente

1. En el segundo y tercer actos los nombres «*Gutierre*» y «*Lain*» se encuentran escritos de primera intención, y no como substituyendo a otros. Véase la nota *supra*, al verso 566, acotación.

2. *B* y *C*: *Gutierre* — Ya toda la monteria
dispuesta está.
Rey — Entretenerme.

3. *B* y *C*: «atormente.»

4. *A*: «noche.»

tenido la monteria
asustada de no aberte
podido allar. Gran señor,
no es susto para dos bezes,
y no te emos de dejar.
Rey. Es curiosidad alegre [fol. 1 v.]
de la ynclinazion Real
y suzeden aczidentes
Raras bezes suzedidos,
y más si la noche biene
y en una casa[1] paxiza
es un anjel[2] nuestro guesped
como a mí me a suzedido
en ese Rustico albergue.
Y pues tú, Gutierre, as sido
en el arte nuebo Apeles
de la pintura, un Retrato
as de azer.
Guti. Pronto me tienes.
Rey. Esa aldea es Mazagatos.
Los umos que dejan berse
son de sus umildes casas,
las torres y chapiteles;
bien se dibisa, y en ella
por yja un billano tiene
a un anjel. Llámase Elbira,
y en sus labios los clabeles
la primabera copió
para coronar su frente.
Esta me as de Retratar.
Gutier. Luego boi por los pinzeles
y colores, y te ofrezco
a azer un cuadro elocuente
de este monte y desta casa,
y como yo la bosquexe
aire y medidas del Rostro, [fol. 2 r.]
me bastará.
Rey. De ella aprende
beldad la naturaleza.
¿No bas?
Guti. Boi a obedezerte.
Lain. D^n^ Albaro, con don Juan *(Vase Gutierre y salen D^n^ Albaro y D^n^ Juan.)*
su ijo, aqui llegan.
D^n^ Albar. Deme
los pies vuestra magestad.

1. *A* : « caza. »
2. *A* : « ajel. »

Rey. Alzad, no esteis de esa suerte.
¿Venis de Segobia?
Dn Juan. Sí,
señor.
Rey. ¿Qué ai de nuebo?
Dn Alba. ¡Alebes *(apte.)*
desdichas! Nada sabemos.
Rey. Reparo que más alegres
me soleis ablar los dos.
¿Qué teneis? [1]
Dn Alba. Dolor tan fuerte
que al mayor tormento yguala,
la maior desdicha exzede.
Tengo, señor, una hija
cuia desonrra pretende
ese conde, ese basallo...
Layn. Señor...
Rey. ¿Qué dizes?
Lain. Si quieres
tirar a un gamo que baxa,
o temiendo tus lebreles
o buscando esos aRoios,
entre esos lentiscos puedes [fol. 2 v.]
sin fatigarte tirarle.
Rey. Luego buelbo a que me cuentes
ese suzeso. Don Juan,
toma aquesa capa, denme
un benablo, y aqui todos
en este puesto se queden. *(Dale Lain un benablo, y se va el Rey.)*
Dn Alb. Aun para quexarme al Rey
quieren los ados crueles
que tienpo y lugar me falten. [2].
¡Qué desdichado fui sienpre!
¿Es posible que don Pedro,
por tirar a un gamo, deje
de escuchar nuestros agrabios?
Es cruel [3], y no los siente.
Dn Juan. E Reparado en la capa,
y se me antoxa apareze
la que llebaba el traidor
de nuestra honrra, pues tiene
el yndizio en el escudo
que falta.
Dn Alba. Mira si biene

1. *A* : « tenis. »
2. *A* : « falte. »
3. *B* y *C* : « Pero es mozo. »

con el otro, pues contigo
sienpre le traes.
Dn Juan. ¿Quándo suelen *(Saca el escudo.)*
mentir agrabios que matan
honor y bida? El es. *(Mirando la capa y el escudo.)*
Dn Alba. Denme
los zielos, Don Juan, prudenzia.
El Rey es quien nos ofende. [fol. 3 r.]
Quien Justiziero le llama
no le a conozido, miente;
porque no a de azer ofenssas
el que castiga prudente.
Dn Juan. Con orden suia Robaron
a mi yngrata ermana.
Rey. Fuése *(Sale el Rey y Lain y criados.)*
espantado del Ruido
de los perros y la jente.
Prosegid, Albaro, pues.
El suzeso por quien [1] bierten
dilubios de agua los ojos
sobre la barba de niebe
dezid ya.
Dn Alba. ¿Qué e de dezir
lo que tú, señor, entiendes,
mexor que io? Mis desdichas
la boz elada detienen.
Considera tú la causa,
Considera tú si deben
llorar mis ojos abismos
que mi edad cansada anegen.
Rey. ¿Cómo puedo saber yo
tus pesares o plazeres
si tú no los comunicas?
Dn Alba. ¡A, señor, señor! los Reyes
no deben disimular.
Toda el alma es bien que muestren,
porque engañar y fingir [fol. 3 v.]
es bileza, es una espezie
de traizion, y ésta no cabe [2]
en los honbres eminentes.
Rey. ¿Qué es lo que dezis?
Dn Alba. Si causa

1. *B* y *C:* «porque.»
2. *B* y *C*, en lugar de los versos 1119-1121, traen:
El disimulo, señor,
en hombres vulgares puede
caber, pero no es posible...

de aquestas lagrimas eres,
no disimules mi agrabio,
no lo encubras, no lo nieges.
Rey. Don Juan, ¿qué dize tu padre?
Dn Juan. Dize, señor, lo que siente,
lastimale lo que be,
y llora lo que padeze
como padre y como honrrado.
No te admire que se quexe
biendo el autor de su agrabio,
biendo el ladron de sus bienes.
Rey. Tanbien tú, don Juan, me ablas
tan ziega y confusamente
que ni tus quexas penetro
ni sé qué e de Responderte.
¿Qué dezis? Abladme claro.
Dn Alba. No quieras que me abergüenzen
mis palabras publicando
mi desonrra.
Rey. ¿Cómo pueden
consolarse o Remediarse
los agrabios si no quieren
manifestarlos sus dueños?
Dn Alb. Si son Reos los juezes
banas seran las querellas,
seguro está el delinquente.
Rey. Cada bez te entiendo menos.
Dn Juan. Si quando el basallo duerme
entra el prinzipe en su casa [fol. 4 r.]
a Robar su onrra, y pretende
encubrirse, y cuando le allan
solo de noche sin jente
se defiende a cuchilladas ..
Rey. No me digas más, detente;
luego ¿esa capa conozes?
Dn Juan. Testigo fue que presente
a mis desdichas se alló.
Rey. Luego ¿tú zelas y quieres
a Elbira?
Dn Albar. ¡Mira si sabe
el nonbre de aquella alebe!
Dn Juan. ¿No te pareze que es justo
que la quiera y que la zele?
Rey. Y ¿acuchillar a tu Rey?
Dn Juan. Si pudiera conozerte
no te perdiera el Respeto.
Rey. Pues tu padre ¿porqué siente
que Elbira me agrade a mí?

Dn Alb. Porque soi Albaro Perez
de Gusman, y eres casado.
Rey. ¿A qué proposito biene
mi estado y tu calidad?
¿Qué os ynporta que festexe
a una billana?
Dn Alba. Señor,
no afrentes, no menosprezies
su sangre de esa manera,
ya que mi desonrra[1] quieres.
Rey. Cuando pienso que os entiendo
más confusiones se ofrezen.
Desalunbrados benis,
despropositos me ofenden.
Dn Alba. Si llebandola a ser monja
quiso el zielo que saliese
del coche sin berla yo, [fol. 4 v.]
si la encubres, si la tienes
escondida como dizes,
¿qué despropositos pueden
ofenderte? Rey, mi hija.
Dn Juan. Rey, mi ermana.
Rey. ¡Qué inprudentes!
¿Os ha faltado el juizio?
Callad, callad, que me ofende
el sufrimiento que tengo.
Atrebidos, a los Reyes
no an de ablar los que deliran
sino los que Razon tienen.
Benid, dexadlos por locos[2]. *(Vanse el Rey y los criados.)*
Dn Alb. Muerto estoy. ¡Zielos, baledme!
Dn Juan. ¡Qué ynjustizia y tirania!
Dn Alba. ¿Qué Dionisio, qué Diomedes,
qué Neron, yziera[3] tal!
Da Juan. Callemos como prudentes.

1. *B* y *C:* «desdicha».
2. En vez de los versos 1191-1197 tenemos en *B* y *C* los siguientes
« Vosotros os atreveis
a creer tan facilmente
que yo oculte a vuestra hija?
Agradeced el que temple
mis justas iras, el veros
con pesares tan crueles,
que no es mucho que el juicio
y el discurso os enagene,
para que olvideis el modo
conque ha de hablarse a los Reyes.
Venid : vosotros quedaos. »
3. *B* y *C:* «hicieran.»

Dn Alba. El Rey a mi honor ultraja.
Dn Juan. El Rey mi sangre aboreze[1].

(Vanse y salen ManRique y Tronera.)

Tronera. ¿Es posible que aya honbre
de entendimiento y prudenzia
que tenga animo de ber
aun de lexos esta aldea?
Man. ¿Qué quieres, si a mi albedrio
la rrazon no se sujeta?
Tronera. Señor, ¿es esta billana
alguna Sirze echizera?
¿No te acordarás que anoche
nos bimos tan entre puertas
que si los billanos salen,
pan de perro nos Rezetan?
¿Que Reñiste con un honbre?
Man. No lo acuerdes, zesa, zesa, [fol. 5 r.]
que ése es el aspid torzido
que a mi corazon Rodea.
La capa, ¡a zelos! que allé
mayor confusion me deja,
y aunque la e bisto otra bez,
no penetro de quien sea.
Trone. No iziste mal baratillo
cuando tu capa le dejas,
pues sin[2] un escudo ba
y dos escudos te llebas.
A tu capa se llebó
con bordadura de seda
y la que tú te trujiste
bordada es de plata, y nueba[3].
¿Sabes lo que e imajinado?
Si bienes a la querenzia
y azes lo que a la orazion
en algunas almonedas
que benden gato por liebre...
Man. Deja las burlas, Tronera.
Trone. Dejo las burlas y ablo,
si puedo, contigo en beras.
¿Supiste de doña Elbira

1. *B* y *C* añaden :

D. Alvaro : Pues de los cielos espero
que mis desdichas remedien.
D. Juan : Pues hasta entonces suframos
de nuestro honor los baibenes.
(Vanse, y salen Manrrique, Tronera y Lorenzo, de labradores. — Selva larga.)

2. *B* y *C :* « con. »
3. Los versos 1229-1232 están tachados en *B*, y omitidos en *C*.

aquella noche que dejas,
como el otro el escarpin,
tú de la capa una (prenda) pierna?
Man. Supe que el padre y ermano
Rezelosos de su ofensa
en un coche la sacaron
a media noche, y la dejan
dentro de un conbento, el cual
no me an dicho.
Trone. Y en la ausenzia
tú con otra Elbira quieres
dibertirte. [fol. 5 v.]
Man. Más es tema
de mi cuidado que amor.
Tron. ¡El puto que te creiera![1]
Man. Negarte que un angel es
de ermosura ynjusto fuera.
Trone. Angeles en Mazagatos
fuera dar el olmo peras.
Tú con la pasion deliras.
ManRi. Ya que nos bemos tan zerca,
lo que te e dicho as de azer.
Dadibas su desden benzan
ya que no pueden suspiros.
Trone. Dadibas ablandan peñas,
dize el adajio, (mas dize) mas yo
niego aquesa consequenzia,
porque a billanas las rinde
sin la boluntad la fuerza.
Cortesanas y aldeanas
las conparo yo, y no es tema,...
ManR. ¿A qué?
Trone. A los perros i gatos.
Man. ¿Cómo?
Tronera. De aquesta manera.
Al perrillo llama el amo,
y, aRastrando por la tierra,
amoroso y jugueton,
le alaga, lame, aze fiesta.
Coje al gato más lozano
que al aire la cola encrespa,
y si le pasan la mano,
él, que no entiende la lengua,
le tira una manotada
y media mano le lleba.

1. *C*: «No dudo yo que asi sea.»

Tronera. Pongo[1] la comparazion:
ya que Regalar deseas,
Regala allá en la ciudad [fol. 6 r]
que allarás quien lo agradezca
como jente Razional,
no a billana que, aunque bea
el más cunplido Regalo,
sólo dara en Recompensa
con un Respingo una coz,
filigrana de las Bestias.

ManRi. Pues disfrazados benis
de labradores, Tronera,
quedate tú con Lorenzo,
que yo zerca de la aldea
os espero, y a la mira
estare. *(Vase*

Tronera. Y en tanto Reza
y encomiendate al dios niño[2].
Amigo Lorenzo.

Lorenz. Ostenta
con la cautela el balor.

Trone. Con billanos no ay cautelas,
porque las malizias son
conzeptos de su Rudeza.
Espias somos los dos.

Loren. Pues bete, que io en aquesta
parte te aguardo.

Trone. Ya boi
con más miedo que berguenza. *(Vase y sale Da Elbira.)*

Da Elb. ¿Quándo, amor, a de encontrar
una muger en su pena
el alibio que procura?
No bastan ayradas flechas
sino que de mi fortuna
se aya cansado la Rueda.
¿Cómo encontrara ocasion
de abisar, ¡airada estrella!
a don ManRique mi mal,
para que amante pudiera
llebarme donde...[3]? ¿Qué miro? [fol. 6 v]
Un billano aqui se azerca,
y, si no Reparo mal,
no parcze de esta aldea.

1. *A* : « Poco. »
2. *B* y *C* : « porque yo salga con bien ».
3. En lugar de los versos 1312-1319 *B* y *C* traen solamente :
¿Cómo yo avisar pudiera
a Dn Manrrique?

Pero llamarle desseo.
Labrador.
Loren. ¿Qué quereis?
Dª Elbi. Llega.
¿Conozes acaso al conde
Dⁿ Manrrique?
Loren. Si una legua
está de aqui su lugar
y es mi señor, cosa es zierta
que e de conozerle.
Dª Elbi. Pues
¿arás por mí una fineza? [1]
Loren. Su merzed mande.
Dª Elbi. Pues dile
que su Elbira está biolenta
en esta casa y lugar,
que fino y amante benga,
que, muerta de amor, sin él
nada es gloria y todo es pena.
Testigos desta berdad
mis tiernas lagrimas sean.
¿Sabras dezirlo?
Loren Señora,
bos bereis mi dilijenzia.
En la Angilla quedó el conde,
boi se lo a dezir.
Dª El Pues buela.
¡Quién del pensamiento aora
las alas darte pudiera!
Loren. Yo dire que benga al punto.
Dª Elbi. Pues de la casa las señas
lleba. fol. 7 r |
Loren. Mui bien la conozco.
Buenas albrizias me esperan.
Adios, señora. *(Aze que se ba,*

1 En lugar de los versos 1325-1330 *B* y *C* traen éstos :
« y dime de dónde eres.
Loren Soy de esa cercana aldea
que llaman la Anguilla.
Dª Elvir El conde
don Manrrique ¡fuerte pena!
¿no es su dueño?
Loren Sí, señora.
Dª Elvira Y ¿le conoces?
Loren ¿No es fuerza
si yo le sirvo en su casa,
conocerle?
Dª Elvir ¡Amor, alienta! *(apte)*
En ese supuesto, quiero
que hagas por mí una fineza. »

y sale Gutierre con tablilla y pinzeles.)

Gutierre. Esperad.
La casa a de ser aquésta
y allí una muger está.
Loren. ¿Qué mandais?
Gutier. ¿Sois desta tierra?
Loren. Sí soi.
Gutier. ¿Sabreisme dezir
aquella mujer quién sea?
Loren. El sol que este valle abrasa
y que flores da a la selba
llamase Elbira, y es dueño
desta casa. *(Vase.)*
Gutier. Id nora buena.
Ea, pinzel, ella es,
prebenid para esta enpresa
la destreza y valentia.
Señora, buestra belleza
a una osadia da causa,
y pues la naturaleza
asonbro os yzo, y milagro,
dad lisenzia, dad lisenzia
para que un bosquexo buestro
del mundo admirazion sea.
Da Elbi. Pues dezid, ¿quién os a dado [1]
a esa osadia lisenzia?
Gutierre. ¿Quién la dire? De la corte
un conde es, y no se acuerda
de su nonbre la memoria.
Da Elbi. ¡Zielos, si mi amante fuera!
¿Llamase ManRique?
Gutier. Sí: [fol. 7 v.]
el mismo es [2].
Da Elbi. Una sospecha
me a dado, si a estotra Elbira
el conde acaso dessea,
de su ermosura ynclinado.
Mas, desconfianza nezia,
ManRique en su bida abrá
bisto a Elbira en esta aldea.
¡Qué desconfiados son
los amantes! En ausenzia
permitir que me Retrate

1. *A* : «os ado».
2. *B* y *Ç* añaden :

« esta cautela
me valga, pues ella misma
me dio luz. »

no sera ojepzion[1] pequeña.
Mas si es para el conde, y biene
dél enbiado, ¿qué me dexa
de escrupulo? Antes. assi
le dire que a berme benga,
por si el billano se olbida.
Si Retratarme desseas,
enpieza el Retrato, que
te permito la lisenzia.

Gutier. Pues que mexor luz dara
apartados de la puerta,
benid, señora.

Dª Elbi. Ya boi.
¡Ay, conde, lo que me cuestas! *(Banse, y sale Elbira por otra puerta.)*

Elbira. Fuertes sospechas me dan
la suspension y tristeza
desta Elbira u esta Ines. (B y C : « Selva corta ».)
De alguna pasion biolenta
su corazon adoleze.
Ella suspira y se quexa.
Mas ¿porqué lo extraño yo?
si en aquesta pobre esfera
tanbien amor se introduze,
que es como el sol que no dexa [fol. 8 r.]
de Rejistrar cuando sale
desde la altiba eminenzia
asta la umilde cabaña,
ya sea Risco, ya sea selba.
Yo tanbien amo y deseo,
y mi padre con sospechas
anda, despues que ospedó,
confusion estraña y nueba,
al cortesano, que en paga
del albergue y de la zena
sin despedirse nos dio
con mala noche pendenzia. *(Sale Tronera.)*

Tronera. Como el podenco que está
agazapado, en la espera
abrá dos oras que estoi,
y pues la canpaña escueta
está, y el conejo atisbo,
antes que en la madrigera
se meta, le echo la garra.
Señora Elbira, o coneja[2]
a este pobre cazador

1. *Sic : B* y *C :* « objeccion ».
2. Los versos 1421-1428 están tachados por el censor en *C*.

sin urones ni escopetas
que biene a cazar fabores,
prestele un Rato la oreja.
Elbir. ¿Quién eres, honbre?
Trone. Yo soy
un enbiado a tu belleza
de parte de don ManRique,
que está por ti dado a suegras.
En esta caxa te enbia
unas xoyas y cadenas
de oro, no ay sino tomarlo
y lo que biniera benga.
Maduratibo es, Elbira [1],
y aunque estes como una piedra
no inporta, que el Refran dize [fol. 8 v.]
dadivas ablandan peñas.
Elbira. Aga un berdugo en tu cuello
cabriolas.
Trone. Danza es aquesa
de partir nuezes.
Elbira. Traidor,
como ynadbertido llegas
a ofrezer a mi decoro
lo que a mi decoro afrenta,
y para que te escarmiente,
le as de llebar la Respuesta
desta manera a tu amo:
labradores desta aldea,
asido tengo a un ladron. *(Agarra Elbira a Tronera.)*
Troner. ¡Pesia el alma de mi agüela!
¡Sueltame, Elbira, por Dios!
Elbira. La que de honrrada se prezia
de un alcaguete [2] a de ser
alguazil.
Troner. Yo la ize buena.
Elbira. Labradores, acudid
porque librarse no pueda
aqueste ladron. *(Sale Pascual y el alcalde y billanos.)*
Pasc y el alcal. ¿Qué es esto?
Elbira. Luego al ynstante se prenda
aquéste que lleba urtadas
unas xoyas y cadena
de oro.
Alcal. ¡Agarralde, amigos!
¡Suelta, ladron!
Pascual. ¡Suelta, suelta!

1. *C:* «el oro es un gran metal».
2. *C:* «insolente».

Tronera. ¡Asi soltarais bosotros!
Alcal. ¡Qué Rica es! A la trena
le llebad porque en el zepo
de cabeza se le meta.
Tronera. Alcalde de Berzebu,
¿te e descorchado colmenas? [fol. 9 r.]
Di, sayonazo cruel,
¿me as allado en tu bodega,
en tus cabras o Rastroxos?
Alcal. Calla, don Urtacadenas,
que soi alcalde este año,
y porque el aldea tenga
un buen dia, e de aorcarte.
Elbira. Si emos de dar la sentenzia,
digo que antes de aorcalle
le den tormento.
Pascual. Asi sea,
porque duzientos azotes
llebe para yr a galeras.
Todos. ¿Qué os pareze?
Troner. ¡Voto a Cristos!
que apelo a mil y quinientas.
Estamos en Berberia.
Pascl. ¡Vaya el truan!
Alcal. ¡Benga el bestia! *(Sale Dⁿ ManRique.)*[1]
Man. ¿Qué es aquesto?
Alcal. Un ladronazo.
Man. ¿Qué lleba urtado?
Pascl. Unas prendas
de oro.
Troner. Señor, sacame
de estas montarazes bestias.
ManRi. En su busca bengo yo,
y pues me a urtado estas prendas,
yo sabre darle el castigo.
Alcal. En buestro poder se entregan
las alajas.
Man. Id con Dios.
Elbir. Quiero irme de la presenzia
deste conde, que Pascual [fol. 9 v.]
zeloso está.
Pascuˡ. ¡Duda fiera!
Traer las joias el criado,
Elbira que dél se quexa,
y benir el conde luego.
No me atormenteis, sospechas. *(Vase.)*
Alcal. ¡Vaya con Dios el lacayo,
que se a librado de buena! *(Vase.)*

Troner. Del poder de un fiero Erodes
e librado la cabeza.
ManRi. ¿Qué a sido esto?
Troner. ¿Qué a de ser?
Llegar a esa machihenbra
a ofrezerle tu rregalo,
y cuando que lo agradezca
entendi, a gritos y vozes
dezir con jentil friolera :
(agarrandome) «aorquen aqueste ladron» :
y ellos, sin gastar pereza,
si tardas, en mí ejecutan
orca, azotes y galeras.
ManRi. ¿Tan yngrata es? ¡Ay de mí!
Troner. Pues tú, ¿para qué te quexas?
Quéxeme io, pues aun no [1]
me a salido el susto fuera.
Loren. Deme albrizias usiria. *(Sale Lorenzo.)*
ManRi. ¿Qué abrá de que io las deba?
Lorenzo. Para ti me dio un Recado,
con ermosura que eleba,
tu Elbira, diziendo : al conde
le diras lo que me cuesta
de disgustos y pesares,
que amante acuda a mis penas
(a dar alibio) que muerta de amor, sin él [fol. 10 r.]
nada es gloria y todo es pena.
Aquesta noche te aguarda
y me izo tomar las señas
de la casa.
ManRi. ¿Eso es berdad?
Loren. Señor, pues si no lo fuera,
¿te lo abia de dezir?
Man. Toma esta sortija.
Loren. Venga.
Troner. Vean ustedes aquesto :
éste con sortija queda,
y yo e sido el estafermo
de puñadas y de afrentas.
ManRi. Fuentes de aquesos peñascos,
flores desta amena selba,
abes que cantais amores,
arboles desta maleza,
pues mudos testigos fuisteis
de lo que Elbira me cuesta,

1. *A* : « auno ».

ManRi. sedlo tanbien de mi dicha
dandome la enorabuena.
Troner. Loco estás.
ManRi. ¿No lo e de estar
si un bien no esperado llega?
Tú, Lorenzo, los caballos
tendras detras de esa guerta.
Lorenz. Boy al punto. *(Vase.)*
Trone. ¡Honbre dichoso!
Llámase Lorenzo; es fuerza.
Fue santo de la parrilla.
Mi nonbre es de mala estrella,
porque en ningun calendario
e leido a San Tronera.
ManRi. ¡O, si ya la ora llegara
de ber a Elbira!
Trone. ¡Ay tal tema! [fol. 10 v.]
Por no berla yo tomara
me diera dolor de muelas.
Man. Vamonos pues azercando,
que ya las luzes se ausentan.
Troner. Sí, que ya en el mar, señor,
se zanbulló de cabeza
el sol.
Man. Y dexa a la noche
por virreinas las estrellas.
Esta la casa a de ser [1].
Trone. Ya a mí me tienblan las piernas.
Llega tú, que io aqui aguardo [2];
mas con Elbira está alerta,
no te aga otra burla a ti,
en que por ladron te prendan [3].
(Retirase Tronera al lado derecho, y ManRique
Da Elbira. Poderoso amor, que igualas
lo que umilde y grande a sido

1. *B :* « Vamonos, pues, acercando. »
C : « Tronera, vente conmigo. »
2. *B* y *C :* « tú iràs, y yo aguardaré. »
3. *B* y *C :* añaden los versos siguientes :
Manrr. Amor, de tu influxo aguardo
que sea mi dicha cierta. *(Vanse, y sale Gutierre con el retrato.)*
Gutierre. Pues ya conclui el Retrato
a impulsos de mi destreza,
aunque vencer fue preciso
escrupulosas sospechas
de la villana, y el Rey
tan cerca de aqui se enqüentra:
porque de mi fe conozca
quanto en servirle se empèña.
a entregarsele contento
voy con toda diligencia. *(Vase.)*

llega al lado izquierdo donde abrá una ventana debaxo (sic) de la puerta, y sale Dª Elbira a la ventana.)

ya que la noche as traido
con el batir de las alas,
trae al conde, pues inquietas
mi rrendida boluntad,
y denle belozidad
las plumas de tus saetas[1].

ManRi. ¿Es Elbira?
Dª Elbira. ¿Es mi ManRique?
ManRi. Tan otro de gloria estoi
que no sé, Elbira, quién soi.
El alma se esplique:
ella, que contigo está,
mexor te Responderia
si a la boz y lengua mia
su mobimiento le da.
Manda, dibina muger,
al alma que dé la bida [fol. 11 r.]
a mi lengua suspendida
porque pueda Responder[2].

Dª Elbira. ¡Ay, conde, y qué soledad
esas Razones me izieron
despues que tus ojos fueron
prision de mi libertad!
Que ausente de tanta gloria
mis lagrimas me anegaran
si mi pena no tenplaran
la esperanza y la memoria,
y en mi pena Repetida
han unido sin mudanza
la memoria y la esperanza
los estremos de mi bida.
Una, promesas me da,
otra, glorias me acordo,
una, del bien que pasó,
otra, del bien que bendra.

ManRi. ¡Cómo engañan los sentidos
el pensamiento veloz!
Los ecos de aquesta boz

1. *B* y *C*: añaden: «*Salen Manrrique y Tronera.*»

Manrri. Ya a la casa hemos llegado,
y si el deseo no miente
que ay en la ventana gente
me pareze.
Tronera. Yo he cegado,
y nada veo, señor.
Dª Elvir. Gente parece que siento.
Manrri Llegar poco a poco intento:
cumple mi esperanza amor.

2. Los versos 1595-98 se omiten en *B* y *C*.

ManRi. me suenan en los oidos
los de doña Elbira, y fue
que como el nonbre Repito
y su agrabio solizito,
temi, y de ella me acorde:
antoxos de quien amó,
errores de quien olbida.
Pascual. ¿Este es amor? ¿Esta es bida? *(Sale Pascual.)*
¿Yo temores? ¿Zelos yo?
Trone. Yo temo esta serrania
y del conde me aberguenzo.
Boi a llamar a Lorenzo [fol. 11 v.]
para tener conpañia. *(Entrase Tronera y se pone Pascual donde él estaba.)*
ManRi. Mi Elbira, tuyo e de ser
y te adoro de manera
que eterna bida quisiera
para amar y agradezer,
que debiendo ser ygual
al amor y bien que siento
el noble agradezimiento,
no cabe en bida mortal[1]
un amor tan esquisito.
Da Elbira. Mi don ManRique, quien debe
sentir que la bida es brebe
para amor tan ynfinito
yo soi, y si pueden algo
mis deseos, que en su zentro
oy estan... Pero aca dentro
suena jente, luego salgo.
ManRi. Tronera ¿abrá quien posea *(Llega a ablar con Pascual por Tronera)*
tan feliz gloria en su dama?
No llega el bien de quien ama
al gusto de quien desea.
Pascl. ¡Çielos, qué escucho!
Man. ¡Mi Elbira!
Pascual. En zeloso (ynzendio) abismo ardo.
Si aquesto escucho, ¿qué aguardo?
El pecho se enziende en yra.
Da. Elbi Mi señor y dueño mio,
a quien mi fe beneró,
y a quien gustosa dejó
toda el alma mi albedrio,
¿en el talamo dichoso
cuando se beran premiados
mis amorosos cuidados? [fol. 12 .]
¿Cuándo, di, seras mi esposo?

1. Los versos 1635-38 están tachados en *B* y omitidos en *C*.

ManR. ¡Su esposo! ¡Qué cobardia! *(aple.)*
Amor le da esta esperanza.
Mas quien no engaña no alcanza :
por aqui bendra a ser mia [1].
Siendo tú la luz que adora
el alma que tuya es ya,
mientras no llega sera
eternidad cada ora.
Deja, mi Elbira, esta casa :
bente conmigo (a mi) a otra aldéa,
donde el alma te desea
y el corazon que se abrasa
haran libre Rendimiento
al amor y a la bentura
a tu dibina ermosura,
a tu gran merezimiento [2].
Pascual. Apenas puedo escuchar
las palabras ¡ay de mí!
Da Elbira. Ese dulzisimo sí
(que) nuebo aliento (a) me a de dar.
ManRique, espera, ya boi,
porque contigo tendre
no más amor, no más fe,
porque en eso Fenix soy,
pero tendre más amor [3],
más balor, más alegria.
Ya boy. *(Quitase.)*
ManRi. Aran noche el dia
los Rayos de tu ermosura.
Tronera, ni mi esperanza
ni mi amor ni mi deseo
con la gloria que poseo
se igualaran. Más alcanza [fol. 12 v.]
el alma que a deseado.
Conmigo Elbira se ba.
Guarda estas joyas que allá
en el pecho donde e entrado *(Dale la caxa*
brillarán como una estrella. *de xoyas.)*

1. En vez de los versos 1659-66, *C* trae éstos :
da a mi corazon reposo.
Pues que posible no fuera
que de otra suerte te oyera
¿quando, di, seras mi esposo?.
Man. ¿Su esposo? ¡Qué altaneria!
Mas quiero disimular,
y su esperanza alentar
con amorosa porfia.

2. Los versos 1675-78 están tachados en *B* y omitidos en *C*.

3. Descuido del autor. *B* y *C* : «ventura».

Parte, Tronera, a traer
mi caballo que a de ser
toro, de Europa más bella.

Pascual. Palabras que abismos son
de beneno y de pesar,
¿Cómo llegan sin matar
del oido al corazon?
No desmayeis, esperanza,
animo, y en mal tan fuerte
prebengamos con la muerte
la defensa o la benganza. *(Vase y sale Elbira a la bentana.)*

Elbir. Zeloso e bisto a Pascual
cuando a mi amor corresponde
de los antoxos del conde
benido aqui por mi mal.
Quierole satisfazer,
que entre los canpos y flores
nazen senzillos amores
y zelos no an de nazer.

ManRi. ¿Oyes, Elbira?

Elbira. ¿Quién llama?

ManRi. Quien en esta noche espera
Rayos de luz berdadera
de los ojos de quien ama.
ManRique soi, que (esperando) aguardando
el alba de tu ermosura
en la noche más oscura
el sol estoi esperando. [fol. 13 r.]

Elbira. ¿Como es posible que alcanzas
discurso, si loco estás,
pues tan fazilmente das
credito a tus esperanzas?
¿Benzer quieres con promesas.
los pensamientos honrrados
de la Dafne de estos prados.
Diana de estas deesas [1]?
Pudieras escarmentado
no bolber jamas aqui,
con la Respuesta que di
al loco de tu criado. *(Vase.*

Man. ¡Bibe Dios, que burla a sido
el fabor que me mostro,
la palabra que me dio
y el amor que me a finjido! *(Sale Pascual.)*

Pascl. Esperad todos ay [2],
porque inpidamos mi muerte.

1. Los versos 1731-34 van entre corchetes en *B*, y se omiten en *C*.
2. *B* y *C*: «ahi».

ManR. ¡A billana, desta suerte
as echo burla de mí!
Esto es amar a billanas,
esto es dar credito y fe
a Rusticas.
Pascu. Burla fue,
por las luzes soberanas,
de Elbira discreta y bella.
Consolado me an los zielos,
pues quedamos, yo sin zelos,
él sin joias y sin ella.
Pero a la mira[1] estare
con la jente que e traido,
por si acaso es atrebido,
y a Nuño le abisaré. *(Vase.)*
ManR. ¿Qué es esto, amor y esperanza? [fol. 13 v.]
Burla nos yzo a los dos.
Robaréla, ¡bibe Dios!
que no es fuerza la benganza.
Dª Elbi. No e podido dezender, *(Sale Dª Elbira a la bentana.)*
que esta jente está despierta.
¿Se está ManRique a la puerta?
Conde, señor...
ManRi. Bil muger,
que de billana te prezias,
¿pensabas que io desseo
tus fabores, y que creo
palabras falsas i nezias?
¿Yo esposo de una billana?
Rabiando de enojo estoy.
Dª Elbi. ¡Qué desdichada que soi!
Man. Quitate de esa bentana.
Dª Elbi ¿Cómo asi pagas mi amor,
conde, señor?
ManRi. Dejame.
Dª Elbi. Mal premio das a mi fe.
ManRi. Eres bil.
Dª Elbi. Eres traidor.
Muerta estoi, burlada fui.
Ya son desonrra los zelos.
¡Montes, fieras, honbres, zielos[2],
tened lastima de mí! *(Vase y sale Tronera.)*
Troner. Mira, señor, que amaneze.
ManRi. ¿Qué inporta que salga el dia,
si en el pecho y alma mia
ninguna luz Resplandeze?

1. *B* y *C*: «vista».
2. *B* y *C*: «¡Qué pena! sagrados cielos»

Trone. ¿Qué tenemos?
ManRi. Burla fue, [fol. 14 r.]
la billana me engañó.
Troner. Bien lo adibinaba yo.
¿Distele las joias?
Man. ¿Qué?
Troner. Las joias.
Man. ¿Burlas tanbien,
cuando desespero y Rabio
quando tengo por agrabio
un desprezio y un desden?
Troner Como no te aya engañado
en las joias, bien está.
ManRi. Nezio estás.
Trone. ¡En lo que da
un amante desdeñado!
ManRi. Billano, si tú las tienes,
¿qué porfias?
Trone. ¿Yo, señor?
El está loco de amor.
¡Lo que pueden los desdenes!
Si joias tengo, señor,
plegue a Dios que todo un dia
camine io en compañia
de un nezio preguntador.
ManRi. ¿Niegas, biendome con ira,
si mi mano te las dio?
Trone. Pues ¿quieres que pague io
todas las burlas delbira?
¿Ay tan fiero disparate?
ManR. ¿Me apuras?
Trone. Es testimonio,
señor, me llebe el demonio [1].
ManRi. ¡Bibe el zielo, que te mate!
Nuño. ¿Por la puerta del corral [fol. 14 v.]
me as echo salir (Pascual) tan tarde? *(Sale Nuño y Pascual y billanos con palos.)*
Pascl. Señor, (Rezeld) el balor alarde
a de azer.
Nuño. (De quien) ¿Porqué, Pascual?
Pascl. En la puerta de tu casa
¿no bes jente?
Nuño. Bien se mira.
Pascl. Nos quieren Robar Elbira.
Nuño. ¿Qué dizes?

1. *C:*

«Caso es sentado,
señor, que nada me has dado.»

Pasc. Que aquesto pasa.
Yo loi, y e prebenido
los zagales del lugar.
Zagales. Y no se la an de llebar.
Troner. ¡ A, señor, que siento Ruido!
¡ Ira de Dios, qué cuadrilla
biene a darnos malos Ratos !
Man. ¿ Qué jente ?
Pascl. De Mazagatos.
¿ Quién lo pregunta ?
Trone. La Angilla.
Nuño. Esta no es juridizion
suya.
ManR. Yo la puedo azer.
Pascl. Y ¿ cómo ?
Man. Con el poder,
billanos. *(Saca la espada con los billanos)*
Pascl. A tu traizion
castigaré.
Trone. ¡ Qué mal Rato !
Retirate.
Man. Fuerza es,
que yo bolbere despues.
Trone. Vamos, que tocan Rebato. [fol. 15 r.]
Nuño. Dejadlos si se Retiran. *(Meten a ManRique y a Tronera, y salen por la otra puerta Retirandose ManRique y Tronera.)*
ManRi. ¿ Cómo mi Rencor mitigo ?
Yo os dare el justo castigo.
Trone. ¡ Fuego, los palos que tiran,
y (pedradas) piedras [1] a perros gatos !
ManRi. ¡ A los caballos, Tronera !
Trone. ¡ Bamos presto, guarda fuera !
Ya anda la de Mazagatos.
(Vanse y salen el Rey, Dn Albaro y Dn Juan.)
Rey. Don Albaro, los (basallos) monarcas
preziados de justizieros
a quexas de sus basallos
no benzidos, sino atentos
y piadosos an de estar.
La potenzia y el ynperio
no deben ser tirania.
La Justicia con un peso
se pinta por la igualdad ;
y un ojo solo en un zetro
pintó el egipzio, mostrando
que uno a de ser en el Reyno
el cuidado y el amor
con los basallos. Por eso,

1. *A* : « Pidras. »

Rey. aunque estais de mí quejosos [1],
y aunque la causa no entiendo
de las quexas, quiero oillas
no con animo sebero
de Rey a quien ofendeis,
sino de amigo; que espero,
oiendoos atentamente,
como Rey satisfazeros.
Dn Alba. Dn Pedro, Rey de Castilla, [fol. 15 v.
no te espantes si me quexo,
porque un agrabio en la honrra
se pasa mal en silenzio.
Robada tienes mi hija,
sin atenzion ni Respecto
a la grandeza de Rey,
a la dignidad y zelo
de monarca, a los serbizios
de mi padre y mis agüelos.
Rey. No es, don Albaro, berdad.
Algun engaño ai en esto.
¿Qué motibo abeis tenido
para el libre atrebimiento
de pensar y de dezir
tal aczion de mí?
Dn Alba. Si puedo
Referillo con el llanto
que produze [2] el sentimiento,
dire cuál es. Una noche
enbozado un caballero
entró al cuarto de mi yja.
Queriendo Reconozerlo
don Juan, quitó de su capa
un escudo. Despues desto,
yendo a Burgos, la Robaron
de nuestro coche.
Rey. Y ¿por esos
indizios me abeis culpado [3]
solamente?
Dn Juan. ¿Si te bemos [fol. 16 r.]
la misma capa despues,
y el escudo confiriendo
con ella está, no a de ser
el delinquente su dueño?
¿No es bastante ynformazion?

1. Los versos 1852-61 van entre corchetes en *B*, y se omiten en *C*.
2. *A*: «prudeze.»
3. *B* y *C*: «lo sospechasteis.»

Rey. Dn Juan, no; mas yo prometo, —
estad atentos, — yo juro
por mi bida, por los zielos,
por quanto puede jurar
un Rey cristiano, asi el tienpo
los terminos me dilate
de la bida y de mis Reynos,
asi de la Andaluzia
el africano soberbio
huya benzido, y el Betis
que al mar de España da senso [1]
lo pague en arabe sangre
y no en cristales tan bellos [2],
que no soi yo el que pensais,
ni aun mi mismo pensamiento
os a ofendido, ni e bisto
jamas buestra ija.
Dn Albar. Creo
a tu magestad, señor.
Rey. En un estraño suzeso
perdi mi capa y allé
la que dezis [3], y deseo
saber quién su dueño a sido.
Hazed dilijenzias luego
para saber quien os aze
tal agrabio, y yo os prometo
que sere con él Trajano
Pero os abiso y adbierto [fol 16 v.
que un Rey da satisfazion
solamente por sí mesmo,
no a basallos atrebidos.
Dn Alba. Los pies mill bezes os beso.
Rey. ¿ De quién podeis presumir
que os a ofendido, supuesto
que io no soi ?
Dn Juan. Solamente
de Don Manrrique.
Rey. Sabedlo,
porque en mí allareis justizia
como Rey y amigo buestro. *(Vase.)*
Dn Alba. Bibas los años del Fenix,
ya que en singular estremo
es un Fenix tu justizia.
Dn Juan. Biba más que bibe el tienpo.
Animo, señor, agamos

1. *B* : «zenso.»
2. Los versos 1909-14 están atajados en *B*, y se omiten en *C*.
3. *C* : «ésta que veis.»

con rrecato y con secreto
dilijenzias con ManRique
por saber si es él. No erremos
esta benganza. *(Sale Gutierre.)*
Dn Alba. Gutierre,
noble amigo y conpañero,
a buen tienpo abeis llegado.
Gutier. ¿Qué ai, Don Albaro, de nuebo
en que io os pueda serbir?
Dn Alba Es larga ystoria.
Gutier. Yo bengo
de Retratar una dama
que con ardientes afectos
quiere el Rey. Dare el Retrato
y ya salgo, aunque deseo
que beais la valentia
del pinzel y atrebimientos [fol. 17 r.
del arte, conpetidora
de naturaleza, y temo
que lo sepa el Rey.
Dn Alba. Yo juro
de guardar sienpre silenzio.
Gutier. Pues mirad esta ermosura
trasladada del sujeto.
Reparad, mirad los ojos,
dos lenguas que estan diziendo:
o soi mudo original,
o rretrato que abla.
Dn Alba. ¡Zielos!
¡Qué desdichas son las mias!
¡Qué Rigores son los buestros!
Gutier. Mirad alegre este rrostro
tan apazible y atento
que pareze que nos oye
y nos Responde Risueño.
Dn Alba. ¿Anse engañado mis ojos?
De aquella alebe...
Dn Juan. Señor,
no se engañan, que antes bieron
más agrabios. Suio es
el Retrato.
Dn Alba. ¿Con qué intento
el Rey ofendernos[1] quiere?
Dn Juan. Con animo de ofendernos,
con yntenzion de agrabiarnos.

1 *B* y *C*: «Engañarnos.»

Gutierre. El Rey sale.
D^n Alba. Yo te rruego
me digas donde la dama [fol. 17 v.]
está del Retrato.
Gutier. A eso
Responder no puedo yo,
El Rey lo sabe, el secreto
abeis jurado guardar.
Callad, que io no pretendo
que con bosotros me bea. *(Retírase, y sale el Rey.)*
D^n Alba. ¡Muerto estoi!
D^n Juan. ¡Sin alma aliento!
Rey. ¿Todabia aqui os estais?
D^n Alba. Rey don Pedro el Justiziero,
que aqueste nonbre te dan
por justo, sabio y discreto,
perdona mis demasias
por agrabiado y por biejo.
A la tirana justizia
pone Dios leyes y freno.
Roma, Troia y aun España
te pueden serbir de ejemplo,
cuios Reyes acabaron
su magestad y su inperio
por biolar onrras ajenas.
Son eternos escarmientos
Paris, Tarquino y Rodrigo
en los anales del tienpo.
Tú, que justizia nos finxes,
Robando onores ajenos
y a berdaderos agrabios
pones falsos juramentos,
¿porqué no temes castigo [fol. 18 r.]
de aquel tribunal supremo
donde son yguales sienpre
los grandes y los pequeños?
¿Las hijas de tus basallos
han de ser por ti desprezio
y fabula de las jentes?
Al Rey de Reyes apelo.
Rey. ¿Qué es esto? ¿Otra bez porfian
tus locuras, ¡yras bierto!
cuando ya mis desengaños
te dexaron satisfecho?
D^n Juan. Permitenos que mi ermana
pueda entrarse en un conbento,
gran señor, y no te enojen
de mi padre los consejos.

Rey. ¡Bibe el zielo, que estan locos!
¡A de mi guarda!
Dn Alba. No puedo
dezir que e bisto el Retrato.
Lain. Señor, ¿qué mandas? *(Salen soldados.)*
Rey. Que luego
a esos atrebidos pongan
en una jaula.
Dn Juan. ¿Ay desprezio
mayor?
Dn Alba. Bamos.
Rey. Mas dejadlos,
su propria ynominia quiero
que los castigue [1]. [fol. 18 v.]

1. En *B* y *C*: se sustituyen los versos 1998-2036 por los siguientes:
« que estimulos de la honrra
dan a mis canas aliento:
vivo seguro, señor,
que aqueste monte es el centro
donde asiste el que me causa
los pesares que padezco:
por esa razon, señor,
de este sitio no me muevo,
que si ya sé el ofensor
que me agravia, fuera yerro
el buscarle en otra parte,
pues solo aqui hallarle puedo.
No os repetiré mis quejas,
gran señor, pues no pretendo,
porque yo ofendido esté,
que lo esté vuestro respeto.
Pero mi continuo llanto
hablará por mí, espero
que él os moverá, señor,
a que me deis el consuelo.
Rey. ¿Qué es esto? ¿Otra vez porfian
tus errados desaciertos,
quando ya mis desengaños
te dejaron satisfecho?
D. Juan. Solo a poner aspiramos
a mi hermana en un combento,
gran señor, y asi os pedimos
deis vuestro consentimiento.
Rey. ¡Viven mis iras, aleves!
¡Ha de mi guardia!
D. Alvar. No puedo
decir que he visto el retrato. *(apte.)*
Lain. Señor, ¿qué mandas?
Rey. Que luego
a los dos en una torre
los pongan.
D. Alvar. ¡Sagrados cielos,
favor!
D. Juan. Vamos.
Rey Mas dejadlos,
su propia ignorancia quiero
que los castigue. »

Gutier. Señor, *(Sale Gutierre.)*
ya trasladé el Rostro bello
de la ermosa labradora
que bibe en tu pensamiento.
Dn Alba. Labradora dijo.
Gutier. Mira
si a su semejanza[1] puedo *(Dale el Retrato.)*
aber mejor trasladado
la perfeczion.
Rey. Quita, nezio,
que no es ésta la que digo.
Esta, si mal no me acuerdo,
se llama Ynes, y es su prima
Gutier. Engañaronme[2].
Rey. No azierto
a Reprimir el enojo.
Toma el Retrato, y atento
mañana te enseñaré
la luz de aquese bosquexo.
Benid, bosotros quedeaos[3],
que de castigaros dexo
porque este desprezio aora
pueda serbir descarmiento[4]. *(Vanse.)*
Dn Alba. Don Juan.
Dn Juan. Señor, ¡ay de mí!
Dn Alba. ¿Qué es aquesto, qué es aquesto?
El Rey desprezia el Retrato
diziendo que no ès su dueño.
Dn Juan. Despues, a nuestra lealtad
de locos nos da el desprezio[5].
Dn Alba. Que nos prendan manda, y dice [fol. 19 r.
(y luego) que nos dexen.
Dn Juan. No comprendo
el enigma deste encanto.
Dn Alba. Pues esperemos que el tienpo
lo diga.
Dn Juan. Fuerza a de ser.

1. *B* y *C* : « a tal original. »
2. *B* y *C* : « me informaron mal. »
3. *Sic*. *B* y *C* : « y advertid vosotros. »
4. En lugar de los versos 2054-55, *B* y *C* llevan éstos :
« por desmentir los que dicen
que no ay piedad en mi pecho.
Pero os aviso tambien
que otra vez obreis más cuerdos
acordandoos sois vasallos
y que soy el Rey don Pedro. »
5. Los versos 2060-61, se omiten en *B* y *C*.

Dn Alba. Y asta entonzes dadme, zielos,
pazienzia para esperarlo
y animo para saberlo [1].

finis [2]

TERZERA JORNADA DE [fol. 1 r.]
YA ANDA LA DE MAZAGATOS.

Salen ManRique y Tronera y los que puedan, bestidos de moros [3].

Man. Amigos, esto a de ser.
Todos. A tu obedienzia Resueltos
benimos.
Tronera. Yo no.
Man. ¿ Porqué ?
Trone. Porque bengo echado a perros.
ManRi. Esta no es pasion, ques Rabia,
ira, furia y dolor fierro
Tronera. En el Arjel de tu amor
as Renegado, y Resuelto
quieres que Reniege yo,
siendo tan cristiano biejo.
ManRi. Oi se casa aquella fiera
con ese Rustico, y quiero,
antes que de mí se burle,
burlar su onor con desprezios.

1. En lugar de los versos 2067-69, *B* y *C* así:
Los Dos. Y hasta entonces dadnos, cielos,
D. Juan. paciencia para esperarlo.
D. Alvar. y animo para saberlo.

2. En la hoja 36 v. del manuscrito *B*, es decir, frente a la primera página de acto tercero, se halla el siguiente
« repartimto de esta comedia, en el año de 1733.

Manrrique	Garcès.
El rey	Joaquin.
Pasqual	Quirante.
Dn Juan	Matias Orozco.
Dn Gutierre	el sobresaliente
Lain	Palomino.
Lorenzo	Ramirez.
Nuño	Molina.
Dn Aluaro	Plasencia.
Tronera	Zerquera.
Eluira villana	Sª Juana Orozco.
Dª Eluira	Sª Vallejo.
Teresa	Sª Rita Orozco.
4ª 5ª y 6ª	musica.
un Alcalde	Riuas.
Feliciano, y un villano	Juan de Castro. »

La letra de este Repartimiento no es la misma del texto de *B*,

3. *B* y *C*: « *Selva.* »

Trone. Pero bestidos de moros,
que no es buen disfraz entiendo,
y nadie lo a de creer;
que en Andaluzia ellos,
y nosotros en Castilla
la Bieja, estamos mui lejos.
ManRi. Para no ser conozidos
no tomé el disfraz, ques zierto
que nos an de conozer. [fol. 1 v.]
Sólo quise azer desprezio
de su esposo, y porque el susto,
descuidados del suzeso,
los ponga en más confusion.
Trone. Ya de la boda el estruendo
se escucha. Enbestir, sinior[1],
que por Maxoma estar perro
Enpezar la zanbra todos.
(Grita dentro como de fiesta y musica de billanos.)
Todos. Y ¿cómo es?
Trone. Estar atentos.
Li li li li.
Todos. Li li li.
ManRi. ¿Qué azes, borracho?
Trone. Començo
la zanbra.
ManRi. Conmigo todos
benid.
Todos. Bamos.
Trone. Dar exenplo
con zimitarra e marlota
a estos cristianilios tengo.
(Entranse, y salen Dª Elbira y Elbira[2])
Elbir. ¡Lagrimas noches y dias!
Ynes, mui poco te debo.
Yo quisiera que mi casa
tubiese dorados techos
donde tú te aposentases
con más gusto, y si el Remedio
de tus desdichas pudiera
yo Remediar, te prometo
que lo iziera como amiga,
porque te estimo y te quiero, [fol. 2 r.]
y pues oi es de mis bodas
el dia, no el desconsuelo
me des de que tu tristeza
agüe todos mis deseos.
Dª Elbi. ¡Ay, Elbira! No presumas
que no te estimo el afecto.

1. *B* y *C* : « sonior. »
2. *B* y *C* : « *Calle.* »

Que en amor seas dichosa
sera mi mayor contento.
Lloro que Elbira tanbien
soi yo, y un yngrato dueño,
no apreziando mis fabores,
buelbe la espalda a mis Ruegos.
De mi padre persegida
y mi ermano, bengo uyendo,
y no sé en qué an de parar
de mi bida los suzesos.

Elbira. Tienpo bendra en que mexores
y alibies pesar tan fiero.
Ya mi padre y los zagales *(Grila.)*
con Pascual bienen. El zielo
de tu cara se (serene) dibierta
para que al berle sereno
tengan Risa y alegria
troncos, flores y aRoyuelos. *(Salen los labradores y labradoras cantando y baylando, y Pascual y Nuño.)*

Musi. De Pascual y Elbira
la union zelebremos,
él, galan Adonis,
y ella, ermosa Venus,
y a su boda todos
cantemos, bailemos.

Pascl. Estos canpos que desean
Rubias coronas de espigas,
ya que bieron mis fatigas
quiero que mis glorias bean; [fol. 2 v.]
y esa fuente en que me bi
llorando zelos, aprisa
pague [1] en mis bodas con Risa
las lagrimas que le di.

Da Elbi Gozad la dichosa union
de dos almas, como es justo,
con más dicha, con más gusto
que tiene mi corazon.

Nuño. Y jamas llegueis a ber,
en paz de amor singular,
ni la cara del pesar,
ni la espalda del plazer.

Elbi. Plegue a Dios que te beamos,
Ynes, con más alegria
solenizando otro dia
a la sonbra destos Ramos;
y los paxaros que en ellos
cantan mi dicha y la suya

1. *B* y *C :* « trueque »

Elbi. zelebren tan bien la tuia
en lazos de tus cabellos.
Musica. De Pascual y Elbira
la union zelebremos etc. *(Sale Teresa.)*
Teresa. Buestra dicha a sido poca,
que moros bienen con priesa.
Pascl. Aze mill burlas Teresa.
Nuño. ¿Qué dizes, nezia, estás loca?
Teresa. De miedo estarlo podia.
Nuño. Teresa, las burlas dexa.
¿Cuándo en Castilla la Bieja
moros bimos? [fol. 3 r.]
Tere. Este dia.
Pascl. Berdad dize, ¡caso estraño!
Zagales, piedras cojamos
porque defender podamos[1]
a Elbira.
Todos. ¡Moros, malaño! *(Retiranse los billanos. Sale Dn ManRique y los demas y Tronera y coxerán a Elbira.)*
ManRi. La ermosa nobia Robad.
Benganzas y amores son
las que dan al corazon
más aliento y más crueldad.
Troner. ¡Amete, li li li li!
¡Cristianilios morir todos!
Elvira. ¿Por qué caminos y modos
burlas, fortuna, de mí[2]?
¡Padre, esposo! ¡Ay desdichada!
ManRi. Ponedla en el andaluz.
Trone. ¡Alá, Mahoma, alcuzcuz!
Benir a darle a Granada. *(Vanse.)*
Pascl. ¡Qué desdicha es ésta, zielos?
¿Es posible que el amor
tiene tormento maior
que el desprezio y que los zelos?
Teresa. A Elbira sólo se lleban,
no azen caso de nosotras.
Da Elbi. ¡Ay de mí! que ia son otras
las desdichas que me prueban.
ManRique es el falso moro
que albira a Robado. ¡Zielos,
dadme muerte con los zelos!
pues a él, Paris cruel, adoro.
Los billanos de la aldea
de Don ManRique abrán sido, [fol. 3 v.]
y yo al conde e conozido.

1. *B* y *C*: « piedras tomemos
por si defender podemos »
2. Los versos 2190-93 se omiten en *B* y *C*.

! Llamad jente a bozes, ea!
¡ Id tras ellos, y quitad
a Elbira de su poder!
Nuño. Yo los quise conozer.
Ynes a dicho berdad.
Pascl. El ladron de aquella joia
era el un moro sin duda.
Amigos, dadnos ayuda.
¡ Biba Grezia y muera Troia!
A Elbira nos an Robado
los billanos de la Angilla.
Nuño. Moros andan en Castilla.
¡ Benga a morir el onrrado! *(Vanse.)*
Da Elbi. Yo tengo la culpa, yo,
pues sin decoro y Recato
e querido a un onbre yngrato
que entre moros se crió.
¡ Qué desdichada es mi suerte!
pues en tan [1] grandes desbelos
oi an benido los zelos
a publicarme la muerte
Ya la jente del lugar,
a segirlos ynpaziente,
airada sale y valiente.
Temo que los an de allar,
pero ¿ porqué inadbertida
prebengo el mal de un traidor?
Mas ¡ay! que no quiere amor [fol. 4 r.]
(que al ingrato den la muerte)
pierda el yngrato la bida.
(Vase, y sale ManRique con Elbira y demas moros [2].)
ManR. No biertas, Elbira mia,
el tesoro de tus perlas.
No estás en poder de moros;
ManRique es el que te lleba.
Elbira. ¿ Qué me consuelas, tirano,
al ber que menos sintiera
berme entre barbaros viles
que berme en tus manos fieras?
Un caballero ¿a de usar
de traiziones ni de ofensas
contra una umilde muger?
¿No sabes, no consideras
que donde no ay boluntad
ynutil gusto es la fuerza?
¿ Qué blason as añadido

1. *A :* « entran. »
2. *B* y *C :* « *Selva.* »

a la sangre de tus benas,
si con lo mismo que benzes
es con lo que más te afrentas ?
Mira que la boluntad
no a de Rendir tu soberbia,
porque antes, echa pedazos,
mi casto onor defendiera.
Desengaños te publico,
y asi buelbeme a mi aldea.
Una muger te lo pide,
una Razon te lo Ruega.
Man. Elbira, en bano te cansas, [fol. 4 v.
que con lo mismo que tenpla
es con lo que más enziendes
el ardor que me atormenta.
Tus desdenes a mi amor
no an apagado la ogera,
que más fuerte an enzendido
de mi corazon el Egna [1].
Por un Rustico billano
a tu fortuna atropellas,
cuando quiero colocarte
al solio de mi grandeza.
Enternezcante mis ansias.
Elbira. No aguardes que me enternezca.
E nazido labradora ;
es mi corazon de peña.
Restituieme a mi padre,
dexa que a mi Pascual bea
con el sayal tosco y pardo,
de mi amor preziosa tela.
¿ No te corres de quererme ?
¿ Qué fruto sacar esperas
de una muger que a tus ojos
te aborreze y te desdeña ?
ManRi. Amor tanbien es tirano
y la monarquia bella
de la ermosura conquista
o con la paz o la gerra.
Si no te benze el alago
te benzera la biolenzia.
Elbi. Soi diamante. [fol. 5 r.
ManRi. Buril soi,
que te labrará a ternezas.
Elbira. Mal le labrará tu engaño
sin la sangre de mis benas [2]

1. *B* y *C* : « Etna. »
2. Los versos 2298-2301 se omiten en *C*.

Troner. Sinior[1] bisir, que alcanzar *(Sale Tronera.)*
dos mil cristianilios.
ManR. Bestia,
¿qué es lo que ablas?
Trone. ¿Eres moro?
¿No me entiendes la lengua?
Dezir, sinior, que bilianos
como bodencos se azercan,
aRemetendo torbantes
con pecos, con esgobetas;
y dezir morilio, aguarda,
que el peliejo de colebras
querer quitar si a Elbirilia
no bolber a la aldeguela.
Man. ¿Te burlas, billano?
Tronera. Adios.
¡Plubiera que burla fuera[2]!
Uyamos, que Mazagatos
quiere mazarnos las testas.
Más de mill palurdos bienen
con chuzos, palos y piedras,
diziendo: «¡Mueran los moros!
¡Biba Castilla la Bieja!»
ManRi. Amigos, a Resistirlos
y a escarmentar su soberbia.
Elbira. Pareze que conpasibos
los zielos mostrarse yntentan.
Troner. Formemos un escuadron.
Baya Amete en la derecha,
y Muza Ernandes delante,
y Ali Peres a la isquierda, [fol. 5 v.]
que io ire en la Retaguardia.
Señor, mira, que ia llegan. *(Salen Pascual. Nuño y todos los billanos.)*
ManR. Dejadlos llegar.
Nuño. ¡A, perros!
¡Biba Castilla la Bieja!
No quede ninguno bibo.
Trone. Temed que los perros muerdan.
ManRi. Rusticos, ¿adónde bais?
Pascl. A librar a Elbira bella.
Dejad aquesa cautiba.
ManRi. ¿Conozeisme?
Nuño. Bien se muestra
que sois moros.
Elbira. ¡Ay, Pascual!

1. *B* y *C*: «sonior.»
2. Los versos 2306-2315 están tachados en *B*, y omitidos en *C*.

¡ Librame !
Pascl. ¡ Sí aré !
ManR. ¡ Tenedla !
No la dejeis que se escape.
Nuño Moro, la cautiba deja,
o buestra africana sangre
teñira en nacar la tierra.
Man. ¿ No beis que el conde ManRique
os abla ?
Nuño. ¡ Andad norabuena !
Es caballero y cristiano
el conde. Tu alebe lengua
no oscuresca sus blasones.
ManRi. Ya el sufrimiento es bajeza.
Pascl. Moro, entreganos a Elbira,
si bolber a Africa [1] yntentas,
porque si no, as de morir.
Man. No os la e de dar.
Nuño. Pues perezcan [fol. 6 r.]
los enemigos de Dios.
Pascl. ¡ Amigos, al arma !
Todos. ¡ Guerra !
Nuño. Diziendo : « ¡ Mueran los moros !
¡ Biba Castilla la Bieja ! »
Trone. ¡ Cascaras !
(Acometen los dos campos y Retirandose sienpre ManRique y los suios.)
Todos. ¡ Mueran los moros !
¡ Biba Castilla la Bieja [2] !
Trone. ¡ Qué zurra que anda, señores !
¿ Quién me metio en esta gresca ?
Abogado de los moros,
si no el zancarron de Meca,
no puede aber. ¡ Quién allara
para meterse una cueba [3] !
Los moros ban de benzida,
que cada billano lleba
un Santiago en cada palo,
un San Jorge en cada piedra.
1º Aqui se a quedado un moro. *(Salen billanos.)*
Troner. Sí, que bautizarse yntenta [4],
y a bozes dize : « cristianos »,
que de Maoma Reniega.
2º Aguarda, ¿ no eres tú el que
las joias Robadas llebas

1. *A* : « Afria. »
2. Los versos 2360-61 faltan en *B* y *C*.
3. Los versos 2364-67 van entre corchetes en *B*, y faltan en *C*.
4. *A* : « y ententa. »

del conde?
Trone. ¡Qué testimonio!
1º ¡Agarrále!
Trone. Eso es culebra.
Primero os e de enseñar...
Todos. ¡Qué cobarde!
Trone. las soletas.
Ya anda la de Mazagatos
se dijo por esto. [fol. 6 v.]
Todos. Espera. *(Vanse y sale ManRique erido.)*
ManRi. ¡A, fortuna desdichada!
¡Cómo tu incostante Rueda
cuando a la altura me sube
al abismo me despeña!
Rotos los que acaudillé
estan, y yo erido ¡a penas!
Y lo que más siento es
que en la confusion se queda
perdida Elbira, y si el Rey
mi delito a saber llega,
mi cabeza se abentura,
que aunque la bulgar (sentenzia) [ydea]
le da el nonbre de cruel,
justificado sentenzia.
Mexor sera Retirarme
y ponerme en la presenzia
del Rey, porque desta suerte
la malizia desbanezca.
¡A billana! Bien amor
de mi osadia se benga. *(Vase, y por la otra puerta sale Elbira.)*
Elbira. Con la confusion logré
escaparme, y perdida la senda
del camino que llebaba,
no azierto por donde pueda
cobrar la aldea.
Bozes. Segidlos. *(Dentro.)*
Elbira. ¡Ay de mí! el Rumor se azerca,
y no sé si es de la jente
de mi padre o la que lleba
mi enemigo. Destas Ramas
podre mirar encubierta
qué jente es la que a llegado.
Pascl. Dexa, señor, que en defensa [fol. 7 r.]
de mi Elbira siga al conde. *(Salen Nuño, Pascual y billanos.)*
Nuño. ¿No miras que está desecha
su jente, y que fugitibos
abrán dado ya la buelta

a la Angilla?
Pascl. Y ¿es consuelo
el ber que a Elbira se lleban?
Elbir. Mi padre y mi esposo son.
Pascl. ¡Amigos, segildos! ¡Mueran!
Todos. Todos emos de segirte.
Nuño. Reportate.
Pascl. ¿Me aconsejas
que pierda el honor? ¡Ay zielos!
¡Elbira, escucha mis[1] quexas!
¿Dónde estás, mi bien?
Elbi. Aqui. *(Sale Elbira.)*
Pas. ¡Ay, esposa!
Elbir. ¡Ay dulze prenda!
Nuño. ¡Yja de mi corazon!
Todos. ¡Biba Elbira!
Elbira. ¡El traidor muera!
¡Segilde, que uyendo ba!
Todos. Dizes bien.
Nuño. Tened prudenzia,
que es un señor poderoso.
Tú, Pascual, parte a dar cuenta
de su loco aRojo al Rey.
Su justizia España tienbla.
Con Razon bas a quexarte.
Elbira conmigo queda;
yo te la sabre guardar.
Pascl. Mira que... [fol. 7 v.]
Nuño. No te detengas;
parte a Segobia, esto inporta.
Biejo soi, tengo esperienzia.
El primer ynforme sienpre
con la berdad aprobecha.
Como anziano te aconsejo,
y como padre pudiera
mandartelo; escoxe aora
para azerlo, lo que quieras.
Pascl. Obedezerte me toca.
Adios, Elbira.
Elbira. La buelta
no la dilates.
Pascl. Contigo
alma y corazon se quedan.
1° Este moro emos coxido. *(Sacan presoa Tronera.)*
Pas. ¿Dónde?
Tro. En una chimenea.

1. *A* : « mi »

Nuño. Criado es del conde: baia
a la prision.
Trone. Considera
que ya estoy aRepentido
y bautizarme quisiera.
1º Benga el alcaguete[1].
Trone. Mientes.
Yo e negoziado en conzenzia,
pues boi preso a Mazagatos,
que es peor que estar en[2] galeras[3].
Nuño. Pascual, adios.
Pascl. El te guarde. *(Base.)*
Nuño. Ea, ijos, dad la buelta
a Mazagatos.
Todos. Sí aremos.
Nuño. Y pues quedó la soberbia
del africano finjido
castigada, a dezir buelba
en aplauso del lugar
la bitoria que os zelebra:
« ¡ mueran los moros (finjidos) traidores !
¡ Biba Castilla la Bieja[4] ! ». *(Vanse, y salen Dn Albaro y Dn Juan.)*
Dn Alba. Cada bez que a palazio, Dn Juan, bengo,
nuebos pesares, nuebas penas tengo;
porque el Rey, enojado y persuadido [fol. 8 r.]
a que nuestro dolor locura a sido,
con zeño nos atiende y con enfado.
¡ Asta cuándo, ay de mí, el Rigor del hado[5]
a de ostentar tan fieros desconsuelos !
¡ Doleos de mi bejez, piadosos[6] zielos !

1. *C*: « el moro ingerto ».
2. *B* y *C*: « yr a »; así se evita la sinéresis de « peor »:
« *Salen Gutierre, Lain y otros de caza* »
3. Los versos 2454-2463 están escritos al margen.
4. *B* y *C* intercalan una escena más:
Lain. ¿ Con qué fin, don Gutierre, havra dispuesto *(Salen Gutierre, Lain, y otros de caza.)*
la monteria el Rey en este puesto,
si ya otra vez en él se vio perdido,
causandonos pesar ?
Gutier. Yo he comprendido
que en el lugar tomar descanso quiere:
y que es por la villana bien se infiere, *(Aple.)*
pero no es bien publique su cuidado,
supuesto que de mí se ha confiado.
5. *B* y *C*, en vez de los versos 2474-79, traen sólo éstos:
« Llamado de mi honor, siguiendo vengo
al Rey, por si en mis penas, ¡ ay Dios ! tengo
el alibio que tanto he deseado.
¿ Hasta quándo destino siempre airado »,
6. « de mis canas, santos » en *B* y *C*, para evitar la violenta sinéresis de « doleos ».

D^{n} Juan. Las mudanzas, señor, de las fortunas,
ya a la dicha yntratables, ya oportunas,
aunque bengan de mano ayrada y fiera,
sienpre el baron costante las tolera.
Si nuestro desonor quiso la suerte,
ella misma el consuelo nos adbierte,
pues al que no elijio el fatal desbelo
el mismo mal le sirbe de consuelo.
D^{n} Alba. ¡ Que de Elbira tu ermana no aya yndi-
[zio !
D^{n} Juan. (Ya sabes) No ha quedado Resquizio
que la cautela no aya ymajinado
y por biolenzia o dadiba yntentado.
D^{n} Alba. Pensar que el Rey la guarda aqueso yndizia.
D^{n} Juan. ¿ Como a de aber justizia
con quien la a de oserbar y no la tiene ?
D^{n} Alba. Calla, don Juan.
D^{n} Juan. ¿ Porqué ?
D^{n} Alba. Porque el Rey
[biene ;]
y quisiera no berle. ¡ Ansias crueles !
D^{n} Juan. Ocultenos, señor, estos canzeles [1].
(Sale el Rey y Pascual y acomp^{to}.)
Rey. ¿ Qué dizes, labrador ?
Pascl. La berdad digo.
Rey. Exsaminará el conde mi castigo.
Pascl. Señor, para escusarnos los Rigores,
a ti acudimos. Somos labradores ;
cada cual se entretiene en su labranza [2],

1. En lugar de los versos 2492-99, *B* y *C* así :
que no haya mi cautela examinado.
Gutierre. ¿ Quándo veré, don Alvaro, templado
el dolor que os oprime injusto y fiero ?
D. Alvar. Poco me oprime, puesto que no muero.
D. Juan. Pensar que el Rey la oculta no es malicia.
D. Alvar. ¿ Cómo ha de haver justicia
si el Rey la deve hacer, y no la tiene ?
D. Juan. Callad, señor.
D. Alvar. ¿ Porqué ?
D. Juan. Porque el Rey viene,
y quisieran no verle mis cuidados.
D. Alvar. A este lado esperemos retirados.

2. *B* y *C* sustituyen los versos 2502-04 por éstos :
Pasqual. A Segovia partia diligente
a pediros justicia solamente,
y tan dichoso soy y afortunado,
señor, que en Mazagatos os he hallado.
Rey. ¿ Elvira y Nuño quedan en su casa ?
Pasqual. No señor, que advirtiendo lo que pasa,
del Conde don Manrrique temerosos
a una heredad se fueron presurosos
donde no sea facil el hallarlos.

y en esta confianza
los poderosos, pòrque nada sobre,
no es bien que inquieten y agan mal al pobre. [fol. 8 v.]

Rey. Seguro puedes yr [1].
Pascl. A tu persona
sirbale todo el mundo de corona [2]. *(Vase.)*
Rey. Gutierre.
Gutier. Gran señor.
Rey. No lo creiera
si a esta jente senzilla fe no diera.
Gutier. Señor, no sera tanto el desazierto.
Rey. Tú le disculpas noble, pero es zierto.
Gutier. Don ManRique, señor; tenpla tu enojo.
Rey. No sé si e de poder.
Gutier. Tienblo su aRoxo. *(Sale don Manrique [3].)*
ManRi. Dame, señor, tus plantas ¡qué desbelo!
si mereszo tal dicha.
Rey. Alzá del suelo.
¿Tanto olbido teneis con mi presenzia
que olbidais la asistenzia
que a los Reyes profesa el leal basallo?
ManRi. Señor, a tu Razon disculpa no allo.

Rey. Al punto, labrador, haz que a llamarlos
vayan, que yo me encargo en su defensa
y a hacer justicia de tan grave ofensa.
Pasqual. Asi lo hare, señor. De estos rigores
a ti acudimos. Somos labradores,
nos mantiene del campo la labranza.

1. *B* y *C* en lugar de este hemistiquio ponen :
Rey. A la casa de Nuño tú me guia.
Pasqual. No está de aqui distante.
Rey. Yo en el dia
os guardaré justicia.

2. Después de éste intercalan *B* y *C* diez versos:
Vase con Pasqual
Lain. Seguir es fuerza al Rey.
Gutier Su justo enojo *(Vanse, y salen don Alvaro y don Juan.)*
ha excitado del conde el cruel arrojo.
D. Juan. El Rey entra en la villa.
D. Alvar. Ya lo he visto.
D. Juan. Fuerza es que le sigamos.
D. Alvar. Mal resisto
el dolor que me aflixe rigoroso. *(Se descubre la casa de Nuño, y salen el Rey, Gutierre y Lain. A la Yzqda una Reja, y más arriba una puerta.)*
D. Juan. El cielo, amado padre, es piadoso,
y ha de facilitarnos el consuelo.
D. Alvar. Él solo templar puede mi desvelo.
D. Juan. Pues señor, otra vez a hablarle vamos,
que en favor nuestro la Razon llevamos.

3. *B* y *C* así :
ManRi. Supe que aqui está el Rey, y a hablarle vengo, *(SaleManrrique, y dize los dos primeros versos al bastidor.)*
pues por si sabe el lanze, asi prevengo
que de mi boca escuche, ¡ suerte fiera !
la informacion primera. *(Sale.)*

Rey. Mexor entretenido os considero,
pues tanto os olbidais.
Dn Alba. Al berle muero[1],
que el corazon me abisa como sabio
que el conde es el autor de nuestro agrabio.
Rey. Dezid cual es la causa que os destierra.
ManRi. Señor, como es ymajen de la guerra
de la caza el gustoso afan, contento
encuentro en ella del dibertimiento
todo el ozio apazible que me ynflama.
A bezes con los perros de la cama
da gusto ber saltar al conejuelo,
y despues con anelo
en la montaña el jabali se acosa
y a la sangrienta osa;
y cuando aquesto cansa y da pensiones,
en el aire conquisto con alcones
(el buelo ynfatigable de la garza)
el buelo de la garza ynfatigable, [fol. 9 r.]
ques confusion notable
ber como se presentan la batalla;
y estas delizias mi afizion las alla
en las ystorias griegas y Romanas.
Rey. Yo pienso que tanbien de las troianas;
pues echo Paris que el onor no mira
abeis Robado a Elbira.
ManRi. ¡El Rey lo sabe ia, murio mi fama!
No conbiene negar. Señor, quien ama
errores suele azer. Yo te confieso
que de un tirano amor Rendido y preso
de la beldad que admira,
a su padre ofendi Robando a Elbira.
Dn Alba. Ya aberiguamos que es autor el conde
de nuestro desonor, pues le Responde
confesando el delito.
Dn Juan. ¡Y culpamos al Rey!
Dn Alb. ¡Biba ynfinito
un Rey que nos sufrio con bondad mucha!
El caso yrá diziendo, escucha, escucha.
ManRi. A los Reyes, señor, no a de negarse
la más secreta culpa;
y más cuando el amor alla disculpa;
que si a Elbira Robé, con onrra queda,
sin que al agrabio pueda

1. *B* y *C* sustituyen los versos 2522-23 por éstos:
Al bastidor D. Alvaro y D. Juan
D. Juan. El Rey con don Manrrique aqui se mira.
D. Alvar. Su presencia ha excitado en mí la ira

formar quexas, y más que fui llamado
de su amor, y obligado.
Dn Alba. ¡Aquello siento! ¡En qué muger se alla
tan poca estimazion!
Dn Juan. Escucha y calla.
Rey. ¿Con onrra queda? [fol. 9 v.]
ManRi Sí, señor.
Rey. ¿De modo
que casados estais?
ManRi. No, señor.
Rey. ¿Quándo
os pensais desposar?
ManRi. ¿Qué es lo que dizes?
Dn Alb. Pareze que se altera (y que lo duda).
Rey. Padrino de la boda ser quisiera.
ManRi. ¿Qué dezis, gran señor?
Rey. Que os caseis luego.
ManRi. ¿Con tal desigualdad?
Dn Alb[1]. Respiro fuego.
Rey. ¿No sabeis que me nonbro el justiziero?
Pues ¿cómo un caballero,
quando su Rey le manda lo que es justo,
quiere darle disgusto?
ManRi. Señor, no intento tal, ¡pena tirana!
pero el unir mi sangre a una billana
es ultraxar la sangre de tus benas,
pues pariente me llamas.
Dn Alba. Te condenas *(Salen Dn Albaro y Dn Juan.)*
en lo mismo que dizes, y es Elbira
tan buena como tú.
Dn Juan. Rebiento de ira.
Despues de azer agrabios tus traiziones
¿yntentan ultraxar tantos blasones?
ManRi. No sé con quien ablais.
Rey. No más, ManRique.
Dn Alba. Señor, mirad que io...
Rey. Nadie Replique.
¡Ola! *(Soldados salen.)*
Lain. Señor, ¿qué mandas?
Rey. Prende al conde.
Tenelde en esa cuadra oscura, donde[2] [fol. 10 r.]
le dé un ora a su bida solamente.
ManRi. ¡Que el Rey que me estimaba asi me afrente!
Lain. Benid, conde.
ManRi. Ya boi ¡desdicha fiera!

1. *A*: « Alon ».
2. *B* y *C*: « en esa sala le guardad, en donde ».

Logro sera que un ynfelize muera. *(Vanse llebando al conde.)*
Dn Alba. Don Juan.
Dn Juan. Señor.
Dn Alba. El Rey está yndignado.
Confuso estoi y absorto.
Dn Juan. Estoi elado
Rey. Salio el sol de la berdad.
¿ No daran al sentimiento
las canas atrebimiento
de ablarme con libertad ?
Don Albaro, mi piedad
os trató como a su amigo.
No tengo a Elbira conmigo,
bien lo beis con la experienzia ;
y quiero que mi ynozenzia
sólo sirba de testigo.
A los Reyes llamó Omero
espejos de la justizia,
y no cabe la malizia
entre el cristal y el azero.
Mirad otra bez primero
de quien estais agrabiados,
porque inozentes culpados
se daran por ofendidos,
y es fuerza que esteis corridos
quando os beis desengañados [1].
Siendo fuente, siendo orijen
los prinzipes y los Reyes
de la justizia y las leyes [fol. 10 v.]
que en paz a los honbres Rijen,
no se a de pensar que aflixen
a sus basallos.
[2] *Dn Juan.* Asi es.
y Dn Alb. Dexa que bese tus pies
y tu justizia publique...
Rey. Casaráse don ManRique
y aun a de morir despues. *(Vanse y sale ManRique y en la cortina abrá una Reja.)*
ManRi. De confusiones y dudas
¡ zielos ! tengo absorta el alma.
Dibersas contradiziones
me asustan y sobresaltan.
Que el Rey la notizia tenga
del alboroto y la causa
que ocasioné en Mazagatos
no me admira, no me estraña ;

1. Los versos 2606-2615 están atajados en *B* y faltan en *C*.
2. *B* y *C:* « D. Alvaro ».

pero me estraña y me admira
ber que don Albaro trata,
y don Juan, con tal desprezio
mi persona, la demanda
tomando, que no les toca,
de aquella astuta billana.
Si fuera por doña Elbira
su disgusto no estrañara.
¡O quién destas tropelias
que el pensamiento me asaltan
pudiera salir! ¡Si acaso
por esta Rexa encontrara
a quien dezir! Mas D^{n} Juan
y su padre en la antesala
estan del rrey; yo los llamo.
¡A, D^{n} Albaro!

entro. D^{n} Alb. ¿Quién me llama? [fol. 11 r.]
ManRi. Don ManRique.
D^{n} Alba. ¿Qué me quieres?
Man. Que me oigas una palabra.
Dél me e de baler diziendo
que tengo a su ija dada
la palabra de ser suio,
que si con ella me casa
el Rey tenplará su enojo
y yo restauro su fama
pagando lo que la debo.
Don Alba. ¿Qué quieres? *(Salen D^{n} Albaro y D^{n} Juan.)*
ManRi. Que perdonada
mi desatenzion, consiga,
Don Albaro, pues que tanta
es la ygualdad de los dos,
la dulze prenda, la blanca
mano de tu ija, pues
tanto tienpo mi esperanza
a deseado ser suio:
esto, postrado a tus plantas,
umilde pido.
D^{n} Alba. ¿Qué dizes?
Tuia es Elbira.
D^{n} Juan. Mi ermana
¿de quién mejor admitida,
en quién mexor enpleada?
ManRi. Soi dichoso.
D^{n} Alba. Al Rey diremos
eleczion tan azertada.
Retirate, porque biene.
ManRi. ¡Alle puerto mi esperanza!

Rey. Don Albaro. [fol. 11 v.] *(Sale el Rey.)*
Dn Alba. Si pretendes
el sosiego de (mi casa) mis canas,
tu enoxo puedes tenplar,
que ya ManRique se casa
con doña Elbira mi hija.
ARepentido se alla,
y yo, por lo que te debo,
por él ynterzedo.
Rey. Basta,
que aunque es berdad que enojado
osadias tan estrañas
me tienen, por ti lo aré.
Dn Alba. Don Juan, a ManRique llama.
Dn Juan. ¡ Don ManRique ! *(Sale Dn ManRique [1].)*
ManRi. Ya, señor,
ynvictissimo, postrada
mi umildad, tu mano besa.
Rey. (Desde oi) Aora estaras en mi grazia.
Dn Albaro. Señor, mi yerno es ManRique,
(y le abeis de honrrar)
y pues le azeis onrras tantas,
sed su padrino.
Rey. Sí aré.
¿ Cuándo es la boda ?
Dn Alba. Mañana.
Man. Señor, ¿ cuándo podré ber
a mi Elbira soberana ?
Dn Juan. Quando tú quieras.
ManR. Aora.
¿ Donde la tienes ?
Dn Alba. ¿ Qué ablas ?
ManR. Luego ¿ en Segobia no està ? [2] [fol. 12 r.]
Dn Alba Mira tú dónde la guardas.
ManRi. Pues yo ¿ qué sé de tu ija ?
Dn Juan. ¿ Tú no Robaste a mi ermana ?
Rey. ¿ Aora salimos con esto ?
ManRi. Caballeros de tu fama,
por ponerme a mí a un desaire
no an de azer estas mudanzas,

1. *B* y *C* en lugar de este hemistiquio ponen seis versos y medio :
D. Alvar. De esa suerte, gran señor, *(Vase D. Juan.)*
mi perdido honor restauras.
Rey. A vasallos como vos
deve atender el monarcha,
obrando siempre en justicia.
D. Alvaro. Deja que tus Reales plantas *(Sale D. ManRique, y D. Juan.)*
bese humilde. »
2. *B* y *C*: « tu poder ».

si no es que quieras bengarte
de la enemistad pasada.

Dn Alba. Tú te quieres egsimir,
Don ManRique, y doble andas,
pues por bengarte de mí
quieres a Elbira negarla.

ManRi. Pués ¿ sé yo donde la tienes ?

Rey. Ni os entendeis, ni os alcanza
a entender umano juizio,
y ya [1] atrebimientos pasan,
conde, tus palabras.

Man. ¡ Cielos,
sacadme de dudas tantas !

Rey. ¿ Te quieres casar ?

ManRi. Señor,
si a mi Elbira me Restauran,
si quiero.

Rey. Pues dadle a Elbira,
Don Albaro.

Dn Alba. Que te engaña,
señor, porque él la a Robado
más a de un mes [2].

Rey. Ya me falta
la pazienzia, y desta suerte
sabre la berdad más clara.
A la prision buelba el conde, [fol. 12 v.]
por ber si el castigo aclara
esta enigma que no entiendo.

ManRi. Ya obedezco. ¡ Suerte (ayrada) yngrata,
acabame de sacar
de tropelias tan Raras ! *(Lleban al conde.)*

Rey. Id a azer las dilijenzias
bosotros, por ber si allarla
podeis, que de aquesa suerte
tendreis más justificadas
buestras Razones.

Dn Alba. Sí aremos.

Dn Juan. Señor, en cosa tan ardua
aconsejemonos bien.

Dn Alba. Don Juan, con discrezion ablas. *(Vanse.)*

Rey. Este delirio de entranbos
me tiene sin mí.

1o. ¿ No anda ? *(Sacan los billanos a Tronera.)*

Trone. Estoi cansado, y no puedo.

1. *B* y *C:* « y ya a ».
2. *B* y *C:* « de mi poder ».

Rey. ¿ Qué Ruido es ese?
1°. A tus plantas
aqueste moro traemos,
que en la Reñida batalla
de Mazagatos coximos.
2°. Llegue el moro.
Trone. Tú i tu alma
sois los moros. Gran señor,
estos billanos me tratan
como a esclabo, y porque beas
que tengo sangre cristiana,
aquesta es mi filiazion; [fol. 13 r.]
y en mi linaje de fama
se bera que no soi moro,
que tengo agüelos de casta;
y con tu lisenzia leo, *(Saca un papel.)*
señor.
Rey. Adelante pasa.
Trone. Adan enxendró a Cain,
cuando comio la manzana,
y Cain a no sé quien,
no sé quién a doña Urraca,
doña Urraca al Tamorlan,
el Tamorlan a Pedro Arias,
Pedro Arias a Julio Zesar,
Julio Zesar a Cleopatra,
Cleopatra enxendró al sofir[1],
el sofi a Maricastaña,
Maricastaña a Tintillo,
y Tintillo a Mariblanca,
la de la Puerta del Sol,
el sol a una calabaza,
de que se izo mi tronera:
aquésta es mi jenerazia.
Rey. Basta pues.
Trone. Si aquesto es poco,
dire más.
1°. ! Qué bien lo garía!
Rey. Retiradle con el conde
que preso está en esa cuadra[2],
que criado suyo es éste.
Gutier. Llebadle luego.
Trone. Palabras
bien abladas son aquésas.
¡Moro yo, cuando es tan Ranzia [fol. 13 v.]

1. *B* y *C*: « sophi ».
2. *B* y *C*: « sala ».

mi estirpe[1]! Eso no, eso no,
San Martin y Ribadabia
son testigos de que soi
Ranzio enemigo del agua.

(Vanse, y sale Dª Elbira bestida de billana, cubierto el Rostro.)

Dª Elbi. Oye, señor poderoso,
a una muger agrabiada,
que de dos ynjurias pide
satisfazion y benganza,
y aunque a los Reyes, señor,
osadia es Reparada
ablar con enbozo, os pido
me deis la lisenzia[2].

Rey. Habla[3].

Dª Elbi. Querida fui por mi mal
de don ManRique de Lara,
si querida a de llamarse
una muxer desgraziada.
Ydolatró mis paredes,
solizitó mis bentanas
con oxos y con deseos,
con amor y confianza.
Mas ¿ para qué te suspendo
con Retorica tan bana,
pues que las quexas no piden
artifiziosas palabras?
Prometiendo ser mi esposo
Rindio el difizil alcazar
donde mi onor defendia
los tesoros de su fama,
y despues que mi opinion
discurrio el mundo en las alas[4],
dize que no le merezco,

1. *A :* « esterpie ».
2. En lugar de « me deis la lisenzia » *B* y *C* traen estos versos:
« me concedais esta gracia :
que el respeto y el rubor
quando llego disfamada
a vuestros pies, me disculpa
de que os encubra la cara,
pues no sufre la presencia
del sol denegridas manchas,
y vos sois sol de justicia.
Esto os pido humilde ».
3. Los versos 2792-2795 están escritos al margen.
4. En lugar de los versos 2809-2813, pone *C* éstos:
« logró enfin que me inclinara
a quererle y a admitirle
la promesa, mas su ingrata
falsedad ya me abandona,
y asi lloro despreciada.

que son sus promesas falsas,
que mi esposo no a de ser,
que mi sangre no le iguala. [fol. 14 r.]
Gran señor, azme justizia,
que nobleza tengo tanta
como bergüenza al dezirlo
pues que me cubro la cara.

Rey. ¿Fuisteis la Robada bos
de la aldea desgraziada?

Da Elbi. No, señor, Elbira a sido
aquella ermosa serrana.

Rey. ¿Otro delito? ¿Qué es esto?
Llamad al conde. ¡Qué azañas
de español contra caudillos
de la nazion africana [1]!

Lain. Aqui está el conde. *(Sacan al conde.)*

Rey. No deben
tu soberbia y aRoganzia
hallar, conde, mi [2] piedad.
Tus sinRazones son tantas
que en mi sangre y parentesco,
en mi amor y en la pribanza
que te animó a cometellas
apenas disculpas allan.
¿De modo que esta muger,
cuando en su talamo estaba [3],
Robaste atrebidamente?
¡Qué crueldad tan ynumana!

Man. ¿Ya, señor, no lo sabias,
i con seberas palabras
me Rezibiste enojado?
¿No confese mi ignoranzia?
¿No te merezi el perdon? [fol. 14 v.]

Rey. O te engañas o me engañas.

ManR. Adbierte tanbien, señor,
que a esta muger que Robada
fue de mi ardiente deseo
no toqué una mano, y basta
para testigo ella misma,

1. *B* y *C* añaden :

(Vase Lain.)

« Tú, muger, en esta parte
cubierta asi, y retirada,
espera hasta ver en qué
estas confusiones paran.

Da Elvira. Cielos, doleos de mí
en tal tropel de desgracias.

2. *B* y *C:* « en mí ».

3. *C:* « quando descuidada estaba :

aunque una noche en su casa
con un gaban guarnezido
o bordadura de plata
allé[1] un honbre que quiza
esta ermosura gozaba[2];
y no es bien que tú me obliges
a ser su esposo.

Rey. ¿Una capa
no perdiste entonzes?

ManRi. Sí.

Rey. Conde, conde, ¿más probanza?
Y ¿engañar a esta muger,
prima delbira o ermana,
con palabra de ser suyo
a sido enpresa bizarra?

Man. Yo, señor, ¡biben los zielos!
que estos billanos lebantan
esa quimera y no sé
quién es tal muger.

Nuño. Si allan *(Salen Elbira Nuño y Pascual, Teresa.)*
estos miseros Rendidos
puerto en tus ynbictas plantas,
permiteles que las besen.

Rey. ¿Qué quereis?

Nuño. Que perdonada [fol. 15 r.]
la osadia del lugar,
pues que ninguno dio causa,
mandeis que no nos enbien
juez pesquisidor.

Elbira. De tantas
muertes como suzedieron,
el conde, presente se alla,
él[3] tubo la culpa, (que) page[4],
gran señor, con su garganta.

Teresa. Esa es Razon y justizia.

Da Elbira. ¡A Elbira ManRique ama!

Man. Zielos, si aquésta es Elbira,
¿quién sera aquesta tapada?
Yo e de perder el sentido[5].

1. *B* y *C*, en lugar de los versos 2854-56, así:
« por un acaso, señor,
truje trocada la capa,
y allé ».
2. *C:* « ella engañosa ocultaba ».
3. « él » añadido al tacharse « que ».
4. *B* y *C:* « tuvo la culpa, pues pague ».
5. Los versos 2883-2886 y 2890-2895 están escritos al margen, en la misma letra. En este trozo aparecen una porción de raspaduras e inserciones, difíciles de reproducir, que bastan para demostrar que quien lo escribió no fué mero copista.

Rey. Contra ti [1] piden benganza
muchos; conde, prebenios,
que soi Rey y debo darla.
Nuño. El Rey es el cortesano
que me alborotó la casa.
Señor, pues os ospedé,
debeis pagar la posada,
que os fuisteis sin despediros,
dando mala noche.
Rey. Basta. *(Vase.)*
ManRi. ¿ Qué nuebas desdichas son
las que perturban y agrabian
mis esperanzas? Billano,
la berdad al Rey declara.
Nuño. El Rey guardará justizia. *(Vase.)*
Pascl. Ya mi zelosa benganza
se trueca, Elbira, en piedad.
ManR. Tú, tan bella como yngrata,
si de mí te querellaste,
di berdad. ¿ Para qué callas?
Elbi. El Rey guardará justizia. *(Vase.)*
ManRi. ¡ O condizion sin mudanza !
Ynterzede tú, Teresa,
con tu prima ; be a Rogarla.
Tere. El Rey guardará justizia. *(Vase.)*
Man. ¡ A, bengatibas billanas ! *(Sale Tronera.)*
Trone. Todos estamos aca,
señor mio, y si no tratas [fol. 15 v.]
de disculparme, yo creo
me a de dar mal de garganta.
ManR. Dime tú, tirana, di,
porqué mi desdicha quieres,
si no e sabido quien eres,
ni jamas tu Rostro bi.
Nubes cubren tu luz clara
como al sol en el ybierno ;
no esté en tu lengua un infierno
pues que está un zielo en tu cara [2].
Dª Elbi. Beneno de honrras ajenas,
yncostante más que el sol,
falso Paris español,
Robador de dos Elenas,
en mí bes tus sinRazones,
mis propias flechas me tiras,
o soi espexo en que miras
tus malas ynclinaziones.

1. *B* y *C*: « vos ».
2. Los versos 2920-2923 van entre corchetes en *B*, y faltan en *C*.

ManRi. Tu boz dulze y sonorosa
dudas y glorias me ofreze,
como el sol quando amaneze
que nos da la luz dudosa.
Ya piadosa y ya feroz,
tus quexas son omizidas,
y por quitarme más bidas
me da mill bidas tu boz.
Dª Elbi. ¿ Conozesme ? *(Descubrese.)*
Man. Dueño amado,
mirandote ya no puedo
tener a mi muerte miedo;
¿cómo [1] de mí te as quejado ? [fol. 16 r.]
Dª Elbi. Cuando [2] a llamarte enbié
que io estaba [3] en Mazagatos
y tú con alebes tratos
menospreziaste mi fe.
ManRi. Pues ¿ cómo fuiste a parar
a esa aldea ?
Dª Elbi. Es que mi ermano
quiso llebarme tirano
a un conbento, y abisar
no pude en tranze tan fuerte
de la bïolenzia.
ManRi. Soi tuyo :
ya a mi ser me Restituyo.
Dª Elbi. ¿ Seras mio ?
ManRi. Asta la muerte.
Cubre el sol que me a zegado,
que buelbe el Rey y con ira,
y trae con él a la Elbira
aldeana.
Dª Elbi. ¡ Qué cuidado ! *(Salen el Rey, Dª Albaro, Dª Juan, Nuño, Pascual y todos.)*
Trone. La postrer difinizion
deste enbolismo a llegado.
Dª Alba. Señor, si le dan la muerte
antes que le dé la mano
a mi yja, mal se enmiendan
mi desonor y mi agrabio.
Rey. No sera asi. Don ManRique,
vos teneis oi cuatro cargos
de que dar satisfazion
a todos los agrabiados.
Robasteis a esta muger,

1. *C :* « porqué ».
2. *C :* « Porque ».
3. *C :* « estando ya ».

i porque la an desposado
con su igual, es mi sentenzia
que la Angilla y Mazagatos,
buestras billas, suias sean [1]; [fol. 16 v.]
y del aber ocultado
a doña Elbira...

ManRi. Eso niego.

Rey. Bos me lo abeis confesado.

ManR. Desta Elbira ablaba io;
los nonbres me equibocaron.

Rey. ¿No es aquesa labradora?
¿Qué dezis?

ManRi. Que si mi mano
Restaura el onor que pide
suio soi.

Dn Alb. Perjuro falso,
¿cómo te quieres casar
con una billana, quando
confesaste ser esposo
de mi yja, y por agrabio
Rezibes su casamiento?

Da Elbi. Estás, señor, engañado. *(Descubrese Da Elbira.)*

Dn Alba. Mis oprimidos alientos
con tu bista an Respirado. *(Dale la mano.)*

Dn Juan. Elbira, ¿qué dicha es ésta?

Da El. Dame los [2] brazos, ermano.

Rey. Aora que doña Elbira
tiene honor con tal estado,
por las muertes que causaste
as de morir.

ManRi. Aora aguardo
con más animo la muerte
(dandomela esta mano)
pues esta dicha e logrado.

Da Elbi. Señor, si pueden mis Ruegos [fol. 17 r.]
si puede mi tierno llanto...

Dn Alba. Premia, señor, mis serbizios,
pues son muchos, perdonando
al conde, que ia es mi yjo.

Elbira. Si contigo balen algo
dos labradoras umildes
que una noche te ospedaron,
a tus plantas te pedimos
su perdon.

1. Los versos 2973-74 en *B* y *C*, de esta manera:
« que la Anguilla (asi lo mando)
vuestra villa, suya sea »

2. *A:* « los los ».

Rey. Los soberanos
ojos de Elbira me mueben,
ya que Resisto sus Rayos.
La grazia está conzedida.
Todos. ¡ Biba el Rey Don Pedro, el sabio
y baliente justiziero !
Man. Tu echura soi.
Rey. Lo que encargo
es que destroqueis las capas,
pues ya sabemos entranbos
lo que es buestro y lo que es mio [1].
Trone. Y este Tronera que es calbo
de los palos y pedradas
que le dieron estos payos,
¿ justizia no a de pedir ?
Rey. Te quedarás en palazio,
que gusto que me entretengas.
Trone. Señor, si es para el berano
te gustará mi friolera.
Todos. Y si no mereze aplauso,
alle perdon a lo menos
Ya anda la de Mazagatos.

Finis coronat opus.

NOTAS

29-30. — Estos versos significan sin duda : « Tu recelo achaca mi enojo a la pasión que te tengo ».

108. — El « escudo » de la capa, que hace un papel tan importante en la intriga de esta comedia, debe de ser lo que hoy día se llama « alamar », y que sirve a la vez para abotonar y adornar las prendas de vestir. Pero no hemos dado con semejante definición de « escudo », ni hemos podido encontrar otro ejemplo de tal uso.

284. — « detardía » : forma antigua de « tardía », análoga a « detardar », « detardanza ».

458. — « un noble nunca se olbida ». La creencia de que un hombre de nacimiento noble es incapaz de hechos viles podría ponerse en paralelo docenas de veces con citas del siglo de oro. Así Alarcón, *Mudarse por mejorarse*, I, 13 : « no cometen bajezas | los que tienen sangre altiva ». Pero las acciones de los aristócratas contradecían tan frecuentemente esta noción en los mismos dramas (como en *Ya anda la de Mazagatos*) que se halla a

1. Los versos 3015-3018 están escritos al margen.

veces la expresión de un sentimiento por completo diferente. Por ejemplo, *El Burlador de Sevilla*, ed. Barry, vv. 1941–42 : « La desvergüenza en España | se ha hecho caballería ».

460. — Tronera tiene la idea de que Macías fué famoso por la inconstancia, no la constancia, de su amor.

625. — Después de este verso falta otro que debió consonar con « beo ».

642. — « Plubiera ». Sobre esta forma véase la nota de D. Américo Castro, en su edición de *Cada cual lo que le toca*, de Rojas (Madrid, 1917), pág. 205.

674. — « Ynes nos lleba bentajas » : « es de categoría social superior a la nuestra ».

678. — Sobra este verso para las redondillas.

684. — « mormurar » : véase la nota del Sr. Castro *(op. cit.)* pág. 206.

697-700. — « Es parezida a la guerra | la caza », etc. Compárese *El Mejor Alcalde el Rey*, I, 6; [La caza] « es digna de caballeros | y príncipes, porque encierra | los preceptos de la guerra, | y ejercita los aceros | y la persona habilita ». Véase, además, la nota que puso el sr. Northup al verso 21 de la *Selva confusa* de Calderón *(Rev. hisp.*, t. XXI).

717-720. — Cfr. *El Villano en su Rincón*, II, 13 :

Juan No estáis bien, hidalgo, ahí :
ponéos a la cabecera.
Rey Eso no.
Juan En mi casa estoy,
obedecedme : que soy
el dueño.
Rey Más justo fuera
que yo estuviera a los pies.
Juan Haced lo que os he mandado;
que del dueño que es honrado,
siempre el que es huésped lo es :
y por ruin que el huésped sea,
siempre el dueño le ha de dar
por honra el mejor lugar.

741-742. — En la forma « Oveja que bala, bocado pierde », se halla este refrán en todas las colecciones : e. g. Correas, *Vocabulario*, p. 159; Sbarbi, *Libro de los refranes*, p. 132.

755-766. — Cfr. *El Villano en su Rincón*, II, 14 : *Juan* « Cenad : que no es cortesía | ni el alabar ni el mirar | lo que el dueño no ha de dar », etc.

791-793. — Cfr. *ibid. Juan* « Alzad la mesa : que es tarde | y querrá el huésped dormir », etc.

813. — « no es menester... luz para ablar ni dormir ». No hemos encontrado este refrán en ninguna colección.

909. — « felpa » : « Se llama en estilo jocoso la zurra de palos que se da a alguno, y se dice regularmente Felpa rabona ». *Dicc. de Autoridades*.

1023-1046. — Se recordará que en *Peribáñez* (I, 22) el Comendador encarga a un pintor que le haga un retrato de Casilda.

1216. — « pan de perro » : « Metaphoricamente vale daño ù castigo que se hace ù da a alguno. Es tomada la alusión de que en el pan

suelen darles a los perros lo que llaman zarazas, para matarlos ». *Dicc. de Autoridades.*

1226. — « dejas », por « dejaste ». Este autor, como la mayor parte de los dramaturgos del siglo de oro, violenta a veces el tiempo del verbo por la fuerza del consonante. Véanse los versos 998, 1242, 1248, 2377.

1235. — « a la orazion » : « al anochecer ».

1243. — Alusión a algun cuento que desconocemos.

1244. — « pierna » : el escudo.

1264, 1444. — « Dadibas ablandan peñas ». Con la forma « dádivas quebrantan peñas » se encuentra este refrán en las colecciones.

1398. — « lo que me cuestas » : « cuánto me cuestas ». Giro frecuentísimo. Cfr. los vv. 1797, 1802.

1446-47. — El retruécano con el vocablo « nuez » se halla también en Tirso de Molina, *El Vergonzoso en palacio*, I, vv. 756-58 : « Allá os lo dirá el verdugo, | cuando os cuelgue cual besugo | de las agallas y nuez. »

1470. — Verso falto de una sílaba. « Trena » significa « cárcel » ; voz de germanía. Véase el conocido *Vocabulario* de Juan Hidalgo.

1488. — « mil y quinientas ». « Sala de mil y quinientas. Es aquella sala que en el consejo está especialmente destinada para ver los pleitos graves, en que despues de la vista y revista de la Chancillería, en el juicio de propriedad, se apela por via de agravio, ante la Persona de su Magestad. Llámase assi, porque para admitirse esta apelación, debe la parte por quien se hace, depositar el valor de mil y quinientas doblas Castellanas ù de cabeza, regulado a quatrocientos y ochenta y cinco maravedis cada una. » *Dicc. de Autoridades.*

1558. — ¿ Será alusión a la comedia de Matos, *Lorenzo me llamo, y carbonero de Toledo*? Su protagonista « es en todo afortunado ».

1590. — Verso falto de dos sílabas.

1617-19. — Los dramaturgos del siglo de oro a veces daban a entender que la voz de una persona conocida se reconoce fácilmente ; otras veces, según el capricho del autor, debemos suponer que la voz humana de nada sirve para distinguir hasta a un amigo íntimo. Así, en *Don Domingo de Don Blas* de Alarcón (III, 5), Nuño dice haber descubierto a Don Juan por la voz, aunque era de noche. En cambio, Tirso de Molina suele negar implícitamente que la voz sea un medio de reconocimiento (*El Castigo del Penséque*, II, 7, II, 11 : *La Celosa de sí misma*, III, 8 ; etc.).

1800. — « ¿ qué porfías ? » « Qué » es igual a « porqué » ; uso frecuente. Cfr. v. 2246.

1843. — « a perros gatos » : es decir, « los humildes a los que suelen maltratarles ».

1975. — Falta un verso después de éste.

2049-51. — Acaso un juego de ideas, tomando « luz » en el sentido de la técnica pictórica y dando a entender, al mismo tiempo, que al día siguiente le mostrará el verdadero esplendor de la belleza que deseaba ver pintada. Recuérdese que Fernando de Herrera en sus poesías aludía repetidamente a su enamorada con el nombre de *Luz*.

2090-96. — El mismo autor llama la atención sobre lo inverosímil del disfraz moro, que parece más bien el recuerdo de una tradición popular

que un recurso propio del dramaturgo. Sin embargo, hay que tener presente que los moros, como los judíos, fueron considerados por los cristianos poco menos que como bestias. Así, el Fuero de Cáceres multaba con un maravedí a « todo omne que echase can morto o porco morto, *o moro*, o bestia morta o tal cosa que fidionda, en la calle o en la villa ». (Citado por G. Maura Gamazo, *Rincones de la Historia*, Madrid, 1910, p. 193). Tiene razón Don Manrique, pues, al decir : « quise azer desprezio | de su esposo ».

2237. — « Temo que los an de allar » : el indicativo acompaña a veces los verbos que expresan temor. Véanse la *Gramática* de Hanssen, § 587; G. I. Dale, *Temer with the Indicative*, in *Modern Language Notes*, XXXIV, págs. 307-9.

2246-2301. — Esta escena puede compararse con la primera del segundo acto de *El Mejor Alcalde el Rey*. La de *Ya anda la de Mazagatos* le lleva ventaja, pues los razonamientos alambicados de Tello y Elvira están muy fuera de lugar.

2305. — Falta una sílaba al verso. Para completarlo basta añadir « y » al principio.

2405. — Este verso contiene dos sílabas de más. Puede corregirse leyendo « huirme » en lugar de « escaparme ».

2460-61. — La palabra « alcahuete » parece que lleva implícita la idea de ocultación o encubrimiento (véase *Dicc. de Aut.* s. v. *alcahuetería*) : y aquí Tronera da a entender que ha realizado sus gestiones según su leal entender (« en conzienzia ») y que por ello sufre ahora el condigno castigo.

2499. — « Ocultenos » : sin duda por « ocultennos ».

2501. — « Exsaminará el conde mi castigo ». Hemos acentuado como tiempo futuro del verbo, aunque así suena mal el verso. Todavía peor suena el v. 2606 : « llamó Omero ». « Examinar » debe entenderse en el sentido de « probar ».

2527-28. — Véase la nota a los vv. 697-700. Todo este trozo debe cotejarse con el correspondiente parlamento en *El Mejor Alcalde el Rey*, I, 6.

2558. — Sobra este verso para el consonante.

2588-89. — « Prende al conde » se dirige a Laín solo; « Tenelde » a él y a los soldados.

2649. — A este verso le sobra una sílaba. Se corrige quitando ya « A », ya « me ».

2770. — « Tintillo » : « El sugeto despreciable y tonto, con quien todos se zumban y chancean. Su origen fué de un simple, que huvo en Madrid, a quien pusieron este nombre ». *Dicc. de Aut.*

2771. — « Mariblanca, la de la Puerta del Sol » : nombre con que era popularmente conocido una estatua de Venus que durante más de dos siglos se encontraba colocada sobre una fuente en la Puerta del Sol, frente a la Iglesia del Buen Suceso. En 1625 se erigió la primera fuente, llamada « de las Arpías », construida según diseño del italiano Rutilio Gaci; la estatua de Venus fué obra de Ludovico Turqui. « Al principio del siglo XVIII desapareció esta fuente... y fué reemplazada con otra más sencilla, a la que pusieron por remate la misma estatua de la Mariblanca. » En 1838 se trasladó el nuevo monumento a la plazuela de las Descalzas. De allí fué retirado

el año 1892 [1]. Actualmente ha venido a parar la famosa Mariblanca en el salón principal de la Casa Panadería (Plaza Mayor).

Se ve que la alusión a la Mariblanca no nos ayuda para determinar la fecha en que se escribió el MS *A*.

2773. — « calabaza » : « persona inepta y muy ignorante ». *Dicc. Acad.*

2775. — « jenerazia » : vocablo inventado por Tronera, basándose en una contaminación de « generación » y « raza ».

2785. — « San Martin » es un vino afamado, fabricado en San Martín de Valdeiglesias, en la provincia de Madrid. Véase la nota de los Sres. Schevill y Bonilla, *Obras completas de Cervantes, Comedias y entremeses*, tomo IV, Madrid, 1918, págs. 218-219. A las citas allí reunidas pueden añadirse las siguientes. En la *Segunda Celestina* de Feliciano de Silva (*Raros o curiosos*, IX, p. 412), dice Grajales : « que por Dios, ya no me tomaría la fruta en ayunas, que para nuestra dueña, dos pares de sant Martín tengo ya en el buche ». El romance de *La Isla de Jauja* (Durán, *Romancero general*, nº 1347, tomado de un pliego suelto del siglo XIX), habla de

« un mar de vino griego,
otro de San Martín, blanco,
dos ríos de Malvasía,
de vino moscatel cuatro. »

« Ribadabia » es el centro de la comarca donde se produce el Vino Tostado, elogiado por muchos autores clásicos. Véase el *Dicc. enciclopédico hispano-americano*, s. v. *Rivero del Avia*.

Estos dos vinos se hallan mencionados juntos en unos tercetos (¿ de 1639 ?) copiados por Gallardo (*Ensayo*, IV, col. 1529 ; citado por Bonilla, *Anales*, p. 48) :

« Corrían mil arroyos deleitosos
De San Martín, del Rin, de Ribadavia,
Blancos, roxetes, viejos y olorosos. »

Véanse también *la Villana de la Sagra*, de Tirso de Molina, I, 11, y *El Caballero de Gracia*, del mismo (¿ ?), II, 3.

2793. — « osadia es Reparada ». « Reparada » vale aquí « reparable », es decir « censurable ».

2895-2910. — A esta escena se parece mucho otra en *Las Paredes oyen*, de Alarcón (II, 7, 8). Allí Don Mendo, como aquí Don Manrique, se dirige sucesivamente a todos los personajes presentes para pedirles favor. Uno tras otro le vuelven la espalda, repiten el estribillo « Las paredes oyen » (como aquí, « El rey guardará justicia »), y se van, dejándole aturdido. Es una situación dramática de efecto cierto.

3014. — « baliente justiziero ». Esta combinación de calificativos se aplica a Don Pedro el Cruel por primera vez, que sepamos, en la famosa comedia de Moreto, de igual título. Le dicen « Justiciero » a secas en varias de las piezas dramáticas anteriores que figuran en la lista del Sr. Lomba y

1. Sobre la Mariblanca algo se lee en Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, Madrid, 1861, pág. 268. Pero la relación amplia de su vida y milagros, de la que sacamos nuestras noticias, se encuentra en una carta sobre las obras de Rutilio Gaci, por Adolfo Herrera, publicada en el *Boletín de la Sociedad Española de Excursiones*, tomo XIII, 1905, págs. 57-70. Véanse las páginas 64-65. Acompaña al artículo un grabado de la fuente de las Arpías.

Pedraja. Inferimos que *Ya anda la de Mazagatos*, en su forma actual, es posterior a 1657, cuando salió a luz la comedia de Moreto.

3026. — « friolera » : « dicho ù hecho de poca importancia y que no tiene substancia, gracia ni utilidad alguna ». *Dicc. de Autoridades*. Hoy día se ha perdido el sentido de « dicho », que aquí se presta a un fácil juego de palabras. Compárese el uso que hace Quevedo de « frialdad » en *Las Zahurdas de Plutón* (p. 113 de la edición de Cejador). — Para el doble sentido de « Tronera », compárese Calderón, *El Alcalde de Zalamea*, I, 657; y *supra*, vv. 896, 2455 y 2774.

VERSIFICACIÓN

No necesitamos detenernos mucho en el análisis de la versificación de *Ya anda la de Mazagatos*, pues esta comedia, en su forma actual, dista de ser una obra maestra. Pero es un manuscrito que consideramos original, y por lo tanto merece que se eche un vistazo a sus procedimientos métricos. En efecto, el estudio de la factura del verso aislado, del uso de la sinéresis, del hiato, de la sinalefa, etc., *no tiene más base segura que los manuscritos autógrafos*, pues las ediciones impresas, aun cuando hubieran salido a luz durante la vida del autor, son de poca confianza. De consiguiente, presentamos los usos que se han notado en este autor desconocido.

Sinéresis y Diéresis [1].

Generalmente, según la regla, *hay diéresis de una vocal débil acentuada con una vocal fuerte*; exceptuando abia 299.

Hay sinéresis de dos vocales débiles, llevando una el acento, en : uir 529; ruido 60, 114, 934, 1826, 2745; ruin 718.

Hay diéresis en igual caso, en : ruido 1099; juizio 1191.

Hay sinéresis de vocal débil con vocal fuerte acentuada, en : prezioso 319; artifizioso 2807; curioso 990; enbidiado 716; aun 1073; enbiado 1434; preziados 1848; cruel 2209; cristiania 2753; agrabiada 2789; desgraziada 2799 y 2823.

Hay diéresis en igual caso, en: desconfiada 31, 50, 1383; desconfianza 201, 1380; confianza 555, 2803, etc.; cruel 39, 1074, 1080, 1475, 2396, 2498; criado 693, 1738, 2456, 2780; juez 1146; truan 1490; machihenbra 1512; Diana 1734; crió 372 y 2229.

Hay sinéresis en sílaba protónica, en: piedad 515; traidor 546, 1083, 1778, etc.; traizion 1121, 1834, etc.; Dionisio 1200; Diomedes 1200; friolera 1516, 3026; piadoso 1851, 2936; violar 2004; lealtad 2060; crueldad 2189, 2841; filiazion 2754; Cleopatra 2767, 2768.

Hay diéresis en sílaba protónica, en: aorcarte 1481; aorcalle 1483.

1. Excluimos los casos donde siempre hay sinéresis, como p. e. en la terminación *-ión* y los diptongos derivados de las *ĕ* y *ŏ* latinas.

No hemos encontrado ningún caso de diéresis ni de sinéresis en sílaba postónica, fuera de las combinaciones de vocales débil y fuerte (indicio, malicia, etc.) que piden siempre sinéresis.

Hay diéresis de dos vocales fuertes, llevando una el acento, en : creo 27; seamos 165; sea 203, 684, 880, 2124; aldea 204, 434, 975, 2823; aldeana 443, 1269, 2959; deesa (=dehesa) 234; caer 335; preanbulos 505; veas, vean 513, 1541; enpleen 564; aora 656, 779, 809, 847, 2448, 2994; chimenea 678; deseo 785, 1644; peor 845 [1]; galantear 853; real 1015; reo 1146; ea 1359; trae 1583; traemos 2746; saetas 1586; Maoma 2375; deseado 2666; enpleada 2671.

Hay sinéresis en igual caso, en: trae 75, 280, 1088, 2958; sentaos 680; seas 840; sea 1412 (dos casos); peor 845 [1], 2463; aora 850, 2704, 2997; aorquen 1517; doleos 2481; leal 2520.

Hay, además, el verso 1503:

« Traer las joias el criado »,

donde podemos interpretar « träer.... criado » o « traer.... crïado ». Creemos más acertada la segunda solución, por hallarse « criado » siempre trisílabo en esta comedia.

Por este análisis se ve, *inter alia*, que se pronunciaba « crüel » en seis casos contra un caso de « cruel »; que hay cinco casos de « ruido » contra uno de « rüido »; que en los sustantivos derivados de *fiar* y *criar* hay siempre diéresis: que hasta la forma « sea » se emplea como monosílabo a veces. Este autor, como todos sus contemporáneos, hace fluctuar la pronunciación, según las exigencias del verso. Pero, en conjunto, son pocas las licencias que se permite.

Sinalefa e hiato.

Hay sinalefa en todos los casos posibles, fuera las excepciones en seguida puntualizadas.

Hay hiato: casi siempre cuando la segunda vocal lleva el acento rítmico del verso, o sea antes de la séptima sílaba de un octosílabo, y antes de la décima sílaba de un endecasílabo. Tal es el caso en los versos 119, 250, 316, 329, 513, 543, 560, 924, 1059, 1135, 1189, 1205, 1239, 1359, 1479, 1670, 1836, 1871, 1873, 1889, 1978, 2087, 2390, 2535, 2565, 2680, 2681, 2699, 2702, 2711, 2743, 2749, 2869, 2883 y 3004.

Hay cuatro casos de *sinalefa en posición inmediatamente precedente al acento rítmico*, y se hallan en los versos 1153, 2521, 2583 y 2879.

Fuera de la expresada posición, hay nueve casos de hiato. De ellos cinco ocurren antes de la palabra « hija » o « hijo », en los versos 2465, 2653, 2664, 2964, 2987. Como no hay ningún ejemplo de sinalefa antes de « hija » o « hijo », parece seguro que, en la época de nuestra comedia, aunque se escribe muchas veces « ija » o « yja », se aspiraba

1. Reza el verso así: « Peor que peor. — ¿Tienes miedo ?» Hay que escoger sobre cuál « peor » se efectúa la sinéresis.

aun la *h*. Este hecho indica que la fecha de su composición es más bien de principios que de fines del siglo XVII.

Los otros cuatro ejemplos de hiato son los siguientes :

1°. « la capa allé. | Idos. — Idos. » 892

Esto se explica bien por la proximidad de dos acentos fuertes. Nótese, sin embargo, que igual razón no impide la sinalefa en el verso 2606.

2°. « de nuestra | honrra, pues tiene » 1084

Acaso actúe aquí el mismo motivo, pues no es posible sostener que la *h* de *honrra* se aspira. Hay sinalefa con la primera sílaba de *honra* en los versos 1131, 1152, 1458 y 2924.

3°. « desta Elbira | u esta Ines ». 1401

4°. « prima de Elbira | o ermana » 2863

Sabido es que hay hiato siempre que el vocablo *o*(*u*) se introduce entre dos vocales. (En igual caso nosotros, en este análisis, consideramos que la conjunción *y* es consonante y no vocal).

CUADRO DE LA DISTRIBUCIÓN DE METROS

		Versos.	Número de versos
JORNADA I	Redondillas	1– 128	128
	Décimas	129– 168	40
	Romance, i-a	169– 514	346
	Redondillas	515– 814	300
	Romance, i-o	815– 982	168
JORNADA II	Romance, e-e	983–1204	222
	Romance, e-a	1205–1578	374
	Redondillas	1579–1846	268
	Romance, e-o	1847–2069	223
JORNADA III	Romance, e-o	2070–2141	72
	Romance hexasílabo, (cantar), e-o	2142–2147	6
	Redondillas	2148–2171	24
	Romance hexasílabo e-o	2172–2173	2
	Redondillas	2174–2241	68
	Romance, e-a	2242–2473	232
	Pareados hendecasílabos, con algunos quebrados	2474–2595	122
	Décimas	2596–2625	30
	Romance, a-a	2626–2915	290
	Redondillas	2916–2959	44
	Romance, a-o	2960–3029	70
			3029

Resumen por clases

	Versos.	Número de versos.
Romance	1997	65.9 %
Redondillas	832	27.5 %
Pareados	122	4.0 %
Décimas	70	2.3 %
		99.7 %

La distribución de versos entre las diversas clases de estrofa es característica del segundo tercio del siglo XVII. Algunas comedias de Calderón, algunas de Moreto, se parecen en este punto a *Ya anda la de Mazagatos*, pero ésta es menos rica en tipos que aquéllas. No es aun la pobreza estrófica de Matos Fragoso y de Bances Candamo, pero se les aproxima. Lope de Vega, en sus postreros años, empleaba una versificación algo parecida, pero hasta ahora no hemos dado con ninguna comedia suya que ostente tan gran proporción (65.9 p. c.) de versos de romance. Hay que advertir que el primer acto, el que contiene menos languideces e inverosimilitudes, es también el que más se parece a Lope de Vega en su factura. Tiene 43.6 p. c. de versos de redondilla, y 52.4 p. c. de versos de romance. Pero éstos no son datos para sacar consecuencias seguras. Existen no pocas flojedades en las comedias del Fénix, y la proporción relativa de metros que acabamos de expresar se encuentra raras veces en ellas, aunque no es enteramente desconocida. Con todo, nos parece probable que el refundidor puso más de lo suyo en los actos 2° y 3° que en el primero.

APÉNDICE I. DESCRIPCIÓN DE LOS MANUSCRITOS *B* Y *C*.

EL MANUSCRITO *B*

El manuscrito *B* es del mismo tamaño que *A*, y consta de 53 hojas numeradas consecutivamente. Los dos pliegos exteriores son de papel distinto del del texto, formando así ocho páginas (sin numerar) de cubierta. Contienen estas páginas lo siguiente :

1ª : Comedia Famosa
Yà anda la de Mazagatos
De
Lope de Vega Carpio
Legajo 4.

Guerrera.

2ª y *3ª*, en blanco.

4ª : lleva el sello de Fernando VI, y a un lado las palabras :
« Para despachos de oficio quatro mis ». *(maravedís)*
« Sello cuarto, año de mil setecientos y cinquenta cinco. »

Luego, a lo largo de la página, en una letra distinta de la del texto :

« Repartim^{to}

Manrrique..................	1°
Rey........	2°
Pasqual	3°
d^{n} Juan....................	Sobreste
d^{n} Albaro viejo	2° Barba
Nuño viejo	1° Barba
Gutierre	Huerta
Tronera......	Garrido
Lorenzo....................	Gonzalez
Alcalde	Coronado
Lain	Paco
Feliciano....................	Moncin
Elvira.........	1ª Dama
d^{a} Elvira..................	2^{a}
Teresa	Ybañez
Villano 1°..........	Alfonso
2	Correa
Musica	Mendez »

5^{a}: Madrid 12 de sep^{re} de 1757

Pase

L^{do}. Armendariz

M.^{d} 21 de Oct^{re} de 1757

Pase al Censor y Fiscal de comedias y con lo que dixeren se traiga. Lujan.

Señor. No hallo reparo, en la execucion de esta comedia con el permiso de V. S. en la disposizion q̄ está. M^{d} y Nobre 7 de 1757.

Ant. Pablo Frnz

M^{d} 9 de Nov^{re} de 1757.

Executese.

Lujan.

6, 7^{a}, 8^{a} : en blanco.

EL MANUSCRITO *C*.

Hay en la Biblioteca Municipal tres copias de apuntador incorporando todos los cambios que introdujo Moncín en el texto de *B*, y además los del censor. Todas son de igual tamaño que *A* y *B*, y carecen de numeración sus hojas. La letra es de copista profesional, grande y clara. Escogemos como norma la copia que lleva las aprobaciones para la representación en 1785. Se encuentran éstas escritas sobre la última página del texto y las tres páginas siguientes. Rezan así :

Madrid y Sept^{re} 24 de 1785.

Vista : omitiendose todo lo raiado, Dese la Lic^{a}

Nos el Dr D^{n} Cayetano de la Peña y Granda. Ynqq^{or} ordinario y vicario desta Villa de Madrid y su Part^{do} &c.

Por la pres^{te} y lo que a nos toca Damos Liz^{a} para que la comedia anterior titulada Ya anda la de Mazagatos se pueda representar en los theatros pp^{cos} de esta corte, con tal que sea con aReglo al decreto que a ella precede. Lo mando y firmo en Madrid a veinte y quatro de Sept^{re} de mil setez^{tos} ochenta y cinco.

Dr Peña — Por su m^{d}
Pedro Asenjo

Madrid 30 de Setiembre de 1785.

Pase al R. P. Fr. Angel de Pablo Puerta Palanco, y al Corrector d^{n} Ygnacio Lopez de Ayala, para su examen, y evaquado traigase.

Sta Maria.

He leido con atencion la comedia antecedente en tres jornadas titulada *Ya anda la de Mazagatos*, y no haciendo Vso de los Versos raiados, ni expresiones borradas, podra representarse.

La Victoria de Madrid a 1 de oct^{e} de 1785
Fr. Angel de Pablo Puerta Palanco

Vista la Comedia antec^{te} en tres jornadas, hallo poderse representar. Madrid 8 de Oct^{e} de 1785. En ausencia de D^{n} Ygnacio Lopez de Ayala

D^{n} Santos Diez Gonzz̃.

Madrid 12 de Octubre de 1785.

Apruevase y Representese
Sta Maria

La portada de *C* lleva este rótulo :

Comedia Famosa
Ya anda la de Mazagatos
De
Lope de Vega Carpio
y
enmendada Por Luis
Moncin

APÉNDICE II

OBSERVACIONES SOBRE LOS REPARTOS

Repartimiento de 1733. (Véase arriba, pág. 153). Los cómicos y las compañías de principios del siglo XVIII no han sido estudiados con tanto detenimiento como los del siglo XVII y de fines del XVIII. Muchos de los actores que figuran en esta lista tomaron parte en la representación de ciertas comedias que se hallan actualmente manuscritas en Parma, y que fueron descritas por Restori [1]. Muchos cantaban también

1. *Comedias de Diferentes Autores*, en *Studj di filologia romanza*, tomo VI, 1893, págs. 1-156. Véase cuanto dice, bajo los números 149, 303 y 550. El 550 es un MS del año 1714 ; el 303 es de 1733.

en óperas, pues la misma compañía solía entonces ejecutar zarzuelas y comedias [1]. Eran de los mejores actores y actrices de aquellos años. Vamos a resumir los datos reunidos por Cotarelo y Restori, añadiéndoles algunos nuevos que hemos podido encontrar.

De *Garcés* dice Antonio Robles[2] : « Joseph Garcés, estimado y aplaudido de todos por su talento singular de ayudar la naturaleza con el arte, en tal manera, que representó con crédito el papel de primer Galan hasta los 85 años, de cuya edad murió ». En efecto, Garcés trabajaba ya en 1699 [3], y en 1733 pudo hacer el papel de Manrique en *Ya anda la de Mazagatos*. — El nombre de pila de *Joaquin* era Manuel [4]. - Juan *Quirante*, mero apuntador en 1737-38 [5], debió de ser pariente de aquella famosa María Ladvenant y Quirante a quien Cotarelo ha dedicado un libro especial (Madrid, 1896). — Antonio *Palomino* era « actor de mérito y más célebre aún por ser marido de Francisca Vallejo » ; y fué « famoso director de compañías [6] ». — El Sr. Manuel García de Villanueva Hugalde y Parra, que tan lindamente fusiló al supuesto Antonio Robles en su *Origen, Epocas y Progresos del Teatro español* [7], encuentra sin embargo algunas frases originales sobre *Plasencia* : « [fué excelente] en el caracter de figuron y gallego, quien mereció el aprecio del Señor Carlos III, y obtuvo una pension por dicho Señor, de resultas de que su Magestad y demas Real Familia quedaron sumamente complacidos en los papeles que le vieron desempeñar, quando asistieron a las funciones últimas que se executaron en el teatro del Buen Retiro ». — *Zerquera* era gracioso : según Robles [8], « Ignacio Cerquera y Salvador de Torres fueron dos Graciosos que reunieron la naturaleza y el arte hasta un punto, que debieron hacer época en su clase ». Con ser tan grande su fama como actor gozaba de más aún como director de compañía y autor de sainetes [9]. — De *Juana Orozco* dice el mismo Robles (p. x) : « Juana Orozco, la qual supo conciliar la naturaleza y el arte en el gesto, en la diccion, en la voz y en la expresion de todas las pasiones ; no había para ella carácter extraño, de manera que mandaba, por decirlo así, en el corazon de todo Espectador sensible en quantos papeles representaba. »

1. Cotarelo y Mori, *Orígenes y Establecimiento de la Opera en España hasta 1800*. Madrid, 1917, págs. 68-69 *et passim*. Consúltese el *Indice* del libro. Restori supone que en el año 1733 fuese dirigida esta compañía por José Parra ; pero en dicho año era Juana de Orozco su directora. (*Orígenes*, p. 65, nº 1.)

2. *Introduccion general al estudio de las ciencias y de las bellas artes*, etc., traducida del francés, Madrid, 1790 ; Bibl. Nac. 2.25496. *Prologo del traductor*, p. VII.

3. *Origenes*, 21, n. 1.

4. *ibid.*, 65, n. 1.

5. *ibid.*, 74.

6. *ibid.*, 93, 69.

7. *Origen, Epocas y Progresos del Teatro español* ; *Discurso historico* : Madrid, 1802. Bibl. Nac. U 5449. Pág. 327.

8. *Op. cit.*, p. VIII.

9. Cotarelo, *Orígenes*, p. 69. Véase también Restori, nº 164.

Era realmente una de las representantes de mayor renombre, y además directora de compañía. Trabajaba ya en el 1714. — *Rita Orozco*, « hermana de... Juana de Orozco, de María y de Matías de Orozco, ... tuvo celebridad antes de 1757. Vivía en 1770 y había ya muerto en 1773[1] ». — *Matías de Orozco* era evidentemente bastante inferior en talento a sus hermanas[2]. — « *Francisca Vallejo*, llamada *la Palomina*, por ser mujer de Antonio Palomino ... no cantaba, aunque era la mejor recitadora de versos, con *la Portuguesa* (Petronila Gibaja), de su tiempo[3] ». Añade Robles (p. x) que « fué un excelente modelo en el carácter de entereza y de de ira ». — *José Rivas* hacía papeles de vejete[4]. — Finalmente, sobre *Juan de Castro*, autor y cómico, pueden leerse unos cuantos renglones en la Barrera, *Catálogo*, pág. 83.

Repartimiento de la cubierta de B (pág. 188). Estos actores figuraban todos en la compañía de Manuel Martínez, y sobre ellos hay varios detalles en el libro de Cotarelo, *Don Ramón de la Cruz y sus Obras*, pág. 463 y *Apéndice VIII*. De los datos que nos ofrece Cotarelo, y también del *Memorial literario*, resulta que este reparto es del año 1785, y no de 1757, como pudiera inferirse por hallarse copiado sobre un papel que lleva sello de 1755 y aprobaciones de 1757.

S. GRISWOLD MORLEY.

1. Cotarelo, *Don Ramón de la Cruz y sus Obras*, Madrid, 1899, p. 562. Una descripción de los talentos y atracciones de las célebres hermanas Juana y Rita se halla en *Orígenes*, p. 68.
2. Cfr. *Orígenes*, p. 74, n° 1.
3. *Orígenes*, p. 69.
4. Restori, *op. cit.*, p. 33.

CHRONIQUE

—— La maison Champion vient de donner une seconde édition revue (1923) de la leçon d'ouverture que M. Morel-Fatio avait publiée en 1885 sous le titre de *La Comedia espagnole au XVIIe siècle*, épuisée depuis longtemps.

—— Quelques articles à signaler :

Le moine « afrancesado » Manuel Concha, d'après les mémoires du général Hugo et de Victor Hugo, et des documents inédits, par A. Morel-Fatio (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1923, juillet).

Carmelo Viñas Mey, *Una página para la historia del helenismo en España* (*Revista de Archivos*, 1921).

J. Cazenave, *Cervantes à Oran* (*Bull. de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*, 3e-4e trim. 1923); *Le tremblement de terre d'Oran en 1790 et ses conséquences politiques* (Siège d'Oran par le bey Mohammed el Kebir ; *Afrique latine*, 1923, p. 243-262); — *Visite de Don Juan d'Autriche à Oran en 1568* (*L'Afrique du Nord illustrée*, 16 février 1924).

F. Cavallera, C. r. de R. Hoornaert, *Sainte Térèse écrivain*, et de G. Etchegoyen, *L'amour divin, Essai sur les sources de sainte Thérèse* (*Revue d'ascétique et de mystique*, janvier 1924).

Fr. Florencio del Niño Jesús, *El Amor divino y Santa Teresa* (Analyse du livre de G. Etchegoyen et traduction de la 4e partie, dans le *Mensajero de Santa Teresa*, Apartado 8.035, Madrid, n°s 1-3 de 1923); *¿ Ha sido interpolado el cántico de San Juan Cruz?* (même revue n° 6; réponse à l'article de Dom P. Chevallier publié par le *Bull. hisp.* en 1922).

P. B. María de la Cruz, C. r. de R. Hoornaert, *Sainte Térèse écrivain* (*Mensajero*, n°s 5-6).

Fr. Claudio de Jesús Crucificado, *Unidad de la vida espiritual y grados de la misma según el libro de « Las Moradas » (Mensajero, n^os* 3-5).

25 mars 1924.

LA RÉDACTION : A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

ANTONIO DE GUEVARA

Sa vie. Appendices[1].

I. Constitutions synodales de Guevara, évêque de Mondonedo[2].

Constituciones signodales hechas por el Illustre Señor D. Anton o de Guevara obispo de Mondoñedo, Predicador, Coronista y del Consejo de Su Magestad en el signodo que celebro en su Ciudad, y Yglesia de Mondoñedo año del Señor de 1541 a tres dias del mes de maio despues de haver visitado personalmente su Diocesi.

Antonio de Guevara por la miseracion divina de la Santa Ig^sa de Roma obispo de Mondoñedo, Predicador, y Chronista, y del Consejo de S. M. a los Reverendos ños hermanos, Dean, y Cavildo, y a todos los otros Vicarios arciprestes, Clerigos, Curas, Retores y Capellanos de todo ñro obispado, y a todas las otras personas eclesiasticas, y seglares de qualquier orden, y estado, y preheminencia que sean de todo el dho ñro obispado, y Diocesi, salud y gracia. Ya sabeis como despues que somos obispo hemos visitado, y personalmente andado toda nuestra diocesi, de las quales dos visitas primeras resultaron algunas cosas en ofensa de ñro Señor, y de la Regular disciplina, que es obligado el Clero, y de las buenas costumbres, que ha de tener todo el Pueblo, para remedio de las quales hicimos algunas constituciones sinodales, las quales fueron leydas y aprobadas por vosotros los Reverendos Dean, y Cavildo, y todo el otro Clero que estaba junto en los Sinodos que celebramos en el año de treinta y ocho, y quarenta, y alli fueron publicamente leidas, y por toda la diocesi despues notificadas, y como la malicia humana siempre crezca, y la charidad, y amor de los proximos se disminuia, hemos tambien agora hallado en esta tercera visita que hicimos algunas cosas dignas de remediar, y de en ellas prevenir, para que Dios ñro Señor mas no se ofenda, las quales queremos que tengan vigor, y fuerza de constituciones generales, como la han tenido todas las otras que en los signodos pasados hicimos, que son las siguientes :

Primeramente por quanto hallamos en costumbre en muchas felegresias de ñro obispado, que las mugeres que estan desposadas,

1. Voir *Bull. hisp.*, 1923, n° 4. P. 342, ligne 7, lire « Nasao » (Nassau).
2. Ms. 3/13282 [de l'Arch. hist. nacional]. 8 feuillets doubles; relié avec des imprimés. Voir *Bull. hisp.*, 1923, p. 356.

y veladas y hacen vida maridable con sus maridos traen tocas de Doncellas, y andan en Alvanegas, de manera que parescen mozas Doncellas, y que ne se conocen si son Casadas, o Doncellas. Ordenamos y mandamos, que de aqui adelante ninguna muger despues que hiciere vida maridable con su marido sea osada de andar sino con toca de Casada, y ansi vaia a la Iglesia so pena a ella de un ducado, y a su marido de otro ducado, y que el cura, o Rector los evite de los divinos oficios, asi a el, como a ella so pena de dos ducados.

Item nos consto por la visita que los dias de Domingos, y fiestas de guardar ansi en ñra ciudad de Mondoñedo, y Vivero, y Rivadeo, Ferrol, Santa Marta, y Cellero, y Neda y otros muchos lugares ante de misa maior, y al tiempo que se dice la misa maior tienen las tiendas abiertas, y se estan en las tavernas, y nadie en las Iglesias. Ordenamos, y mandamos que desde que tañan a misa maior hasta que salgan de ella, las tiendas se cierren, y las tavernas, y no pesen carne en las carnicerias, ni se anden por las plazas, pues no es mas de una hora, o una hora y media lo que an de tardar en la misa maior, so pena que les tenderos, y carniceros, y taverneros, o otros que esten vendiendo otras cosas los execute el Alguacil del Pueblo a cada uno por medio real la mitad para si, y la mitad para la Fabrica de la Iglesia.

Item hallamos, tener en costumbre en muchas partes de este ñro obispado que en los mortuorios que hacen, y el dia de los finados que es otro dia de todos santos comen, y beben y ponen mesa dentro de las Iglesias, y lo que es peor ponen garros, y platos sobre los Altares haciendo aparador de ellos. Ordenamos y mandamos que nadie sea osado en los semejantes mortuarios y honrras, y dias de finados, comer ni beber en las Iglesias pena de que pague cada uno dos ducados y el Cura, o Rector que lo consintiere, quatro.

Item fuimos informado, que los dias que la Iglesia manda hacer Procesiones generales, y andan por las Iglesias, y ermitas y Letanias, se van los hombres cargados de armas, como sea verdad que en aquel tiempo les pareceria mejor ir derramando lagrimas, porque ñro Señor se aplacase, y sus pecados les perdonase. Ordenamos y mandamos que ninguno de ñro Obispado ni de fuera del sea osado de andar en la Procesiones y Letanias con lanzas y azcona, sino que solamente puedan llebar espada, y puñal so pena que si no quisieren dejar las armas en tal caso el Clerigo deje de andar las tales Procesiones, y Letanias y lo denuncie luego a ñro Provisor y Vicario pàra que los castigue. Ansimismo ordenamos y mandamos que en los tales dias de Letanias vaian todos los hombres y mugeres y niños a lo menos de cada casa una persona acompañando la Cruz, y el Clero so pena de un real que pague a la Iglesia cada uno que no fuere.

Item nos han informado que en muchas partes de ñro obispado tienen por abusion de guardar carne el dia de carnes tolendas y ponerle al humo asta la Sargua, y comenzar aquel santo dia a comer de aquella carne. Ordenamos y mandamos, y anatematizamos, y descomulgamos la tal abusion porque es Rito gentilico, y el que de aqui adelante lo hiciere pague dos mil maravedis, y este con una candela un dia de domingo en la misa maior en pie viendola (?) delante todo el pueblo.

Item nos consto por la visita que la Noche de Navidad echan un gran leño en el fuego que dura hasta año nuevo, que llaman el Tizon de Navidad, y dan despues para quitar calenturas de aquel tizon, y como esto sea rito diabolico y gentilico anatematizamos, y descomulgamos y maldecimos, a todas las personas que de aqui adelante usaren de esta superstición, y mas, y allende de esto los condenamos en cada dos mil maravedis, y que un domingo en la misa maior haga una penitencia publica.

Item nos consto por la visita, que muchas personas tienen costumbre de hacer unas cruces de masa del primero pan nuebo que cogen, y ponenlas encima de la hucha ado ponen el pan cocido, teniendo por cierto que aquella Supersticion, y Ceremonia les aprovechara para que el pan se multiplique, y no se estrague y como esto sea Rito gentilico anatematizamos maldecimos y descomulgamos a todas las personas que hicieren y consintieren, y los condenamos en pena de cada dos mil maravedis, y en una penitencia publica un dia de fiesta en la misa maior.

Item nos consto por la visita que algunas personas que no sienten bien de la fee a la hora que un hombre espira y muere, y le laban todo el cuerpo pensando que le laban los pecados y mas allende de esto le raen las barbas, las quales despues guardan para hacer echizos, y como esto sea rito judaico, y aun morisco, anatematizamos, maldecimos, y descomulgamos a todas las personas que de aqui adelante esto hicieren o vieren hacer, y no lo denunciaren, y mas, y allende de esto los condenamos en cada diez mil maravedis, y una penitencia publica en la misa maior un dia de domingo.

Item nos consto por la visita que algunas mugeres echiceras toman a los niños el primero dia de la luna, y los ponen de pies en el suelo el qual suelo ha de estar mojado con agua en que se cocieron hortigas, y con el cuchillo por entre los dedos dicen que les cortan las Berrugas, o Lombrizes diciendo que cortar? y responde Berrugas, tallo de tuo corpo y de tuo tallo, y como esto sea Rito gentilico y supersticion diabolica, anatematizamos, maldecimos y descomulgamos a todas las personas que tal hizieren, o vieren, y no lo denunciaren, y mas allende de esto las condenamos en que sean encorozadas, y puestas a la puerta de la Iglesia un dia de fiesta.

Item nos consto por la visita, que en algunas Iglesias de ūra Diocesi tienen en costumbre la noche del Viernes Santo quemar delante del Santisimo Sacramento, y al monumento leña, y hacer alli fuegos a cuia causa se ahuma toda la Iglesia. Ordenamos y mandamos que de aqui adelante no se haga ningun fuego en la Iglesia aquella noche, y si no oviera cera que arda a lo menos dos lamparas de azeite delante el Santisimo Sacramento que no hagan monumentos los clerigos pues la pobreza no sufre otra cosa.

Item nos consto por la visita que el dia de todos Santos, o otro dia de finados andan todos los muchachos de la felegresia a pedir por las puertas, y les dan pan, y carne, y vino, y fressos (?), y frisoles, y otras cosas, y que piden asi los hijos de los ricos, como de los pobres, lo qual come cada uno en su casa y a las veces lleban mas los ricos que los pobres, y por ser mas este rico gentilico que christiano. Ordenamos y mandamos de aqui adelante ningun muchacho vaya aquellos dos dias de puerta en puerta a pedir vino, sino que el Beneficiado, o Rector y el Primicero, y otro que nombrare la felegresia pidan aquel pan, y todo lo demas que les dieren repartan en la iglesia el dia de las finados entre los pobres y necesitados, so pena que el Padre, o madre que imbiare a su hijo a pedir aquellos dos dias pague mil maravedis.

Item nos consto por la visita que en los dias que hacen honrras, y dicen misas que llaman de los Plazos (?) van tambien los muchachos de todas las casas por pan, y lleban mas los ricos que los pobres, y a las veces gastan en esto doce y quince celemines de trigo, y no caben de ello dos a los pobres, y como esto sea mas por vana gloria del mundo que no por provecho de los difuntos. Ordenamos y mandamos que ningun muchacho vaya en los siguientes dias por pan a casa del difunto, sino que el tal pan que mando el Difunto dar, lo reparta el Beneficiado, o Rector, y los Cumplidores del tal Difunto entre los pobres, y necesitados de toda la felegresia so pena de dos mil maravedis, y mas que hayan perdido todo el pan que ansi gastaren los cumplidores y herederos que tal hicieren.

Item nos consto por la visita que muchos hombres que temen poco a Dios, teniendo sospecha que sus mugeres, o sus amigas les hacen beneficio, y que para certificarse quando paren si paren de ellos, ellas lleban a la Iglesia a hacer sobre el Santisimo Sacramento juramento, y otras veces les hacen poner la mano sobre una bara de hierro ardiendo, y otras veces les hacen mojar las manos y meterlas en un escriño de harina, diciendo que si se apega la harina a las manos mojadas le hizo maleficio y sino no y como esto sea contre el mandamiento de no tentar a Dios, y supersticion diabolica, anatematizamos, maldecimos y descomulgamos a todos los hombres que tal mandaren, y a los mugeres que tal consintieren, so pena que cada uno de ellos

y de los que fueren testigos pague cada uno de ellos dos mil maravedis y hagan una penitencia publica un dia de fiesta en la misa maior.

Item non consto por la visita que muchos hombres, y mugeres tienen en costumbre el tiempo que hace relampagos y truena de tomar las sartenes o las trevedes hacia el cielo teniendo por cierto que con aquello se mitiga el trueno, y el relampago y como esto sea supersticion morisma. Ordenamos y mandamos que nadie de aqui adelante ose tal hacer, sino que antes se ponga a rezar alguna devocion, y encender alguna candela bendita como hacen los buenos christianos so pena de quiñientos maravedis y una penitencia publica en la misa maior un dia de fiesta.

Item nos consto por la visita que muchas personas assi hombres como mugeres tienen en costumbre de no dezmar a Dios vorclos (?) ni otros ganados los dias del lunes y del viernes teniendo creido que moriran los que quedan si aquellos dias diezman, y como esto sea supersticion morisca anatematizamos y descomulgamos a todos los que tal hacen, so pena que al que tal se atreviere a hacer pague mil maravedis, y haya una penitencia publica en la misa maior un dia de fiesta.

Item nos consto por la visita que muchos clerigos, y legos tienen beneficios los quales arriendan a legos, de lo qual se sigue que los bienes ecclesiasticos comen los legos y sobre los vienes eclesiasticos andan en pleito delante de los jueces que son legos, y ansi por atajar esto, como porque ay muchos clerigos pobres en ñra diocesi, y no tienen que comer, ordenamos y mandamos que ningun clerigo atitulado de Beneficio simple o curado arriende al lego, queriendole por el tanto tomar algun clerigo que sea de la diocesi, y lo mesmo queremos se entienda de los Beneficios, que tienen los legos so pena de descomunion y de perder lo mitad de los frutos del tal Beneficio.

Item nos consto por la visita que unos clerigos echan fiestas por el misal y otros por nuestras constituciones a cuia causa guardan en una parte, y no en otra. Ordenamos y mandamos que luego enmienden los misales por las constituciones que hicimos, señalando alli las fiestas que se han de guardar, a las quales añadimos agora de nuebo la fiesta de Señora Santa Ana so pena de un ducado al clerigo que no hallaremos el misal emmendado.

Item nos consto por la visita que hay mucha confusion sobre que dias comen carne en las Letanias. Ordenamos y mandamos que dia de San Marcos, que son las Letanias maiores no se coma carne sino grosura, y el lunes primero de Letanias tampoco se coma carne sino grosura, ni el miercoles siguiente(.) podran la comer el martes, y esto queremos que se guarde assi, so pena de quinientos maravedis al

beneficiado que no lo denunciare, y otros quinientos al que no lo cumpliere.

Item ordenamos por quanto nos consta de la visita que personalmente agora emos echo que muchas personas quando mueren, ora que ellos lo mandan, ora que sus herederos lo hacen gastan en el dia de sus enterramientos mucha parte de su hacienda y aun a las veces toda, de manera que no queda a los hijos que comer ni para las deudas que pagar, ni aun para el anima del difunto algun bien hacer. Ordenamos y mandamos que de aqui adelante en toda ñra diocesi, ningun heredero ni testamentario, ni cumplidor, ni otro qualquier que sea de algun difunto no sea osado de hacer algun gasto de comer, ni de beber en el enterramiento ni en las obsequias ni en las honrras, ni el cabo de año del tal difunto, si no fuere con los sacerdotes y sus ministros que fueren a celebrar y a enterrar el tal difunto y a los cumplidores y testamentarios y a los hermanos y primos hermanos del tal difunto con que no excedan de doce personas por todos los parientes y testamentarios y so color de pobres no queremos que vayan otros ningunos si no fuere algun pobre que anda de puerta en puerta lo qual solo mandamos so pena de excomunion maior, y de mil maravedis aplicados de la manera que se suelen aplicar en las otras constituciones sinodales, y so la misma pena mandamos a todos ñros subditos y vezinos de ñra diocesi no sean osados de comer ni beber en los tales enterramientos como dicho es, excepto los arriba nombrados, y anssi mesmo mandamos a todos los Rectores y Clerigos de nuestra diocesi cumplan y hagan cumplir esta ñra constitucion so pena que si nos o ñros oficiales los hallaren en algo de esto culpados sean en ellos la pena doblada en la qual pena tambien queremos que incurran los dhos clerigos si dentro de veinte dias no dieren mandato a ñro Provisor de algun enterramiento excesivo que se haya echo en sus Iglesias.

Item por quanto nos consta por la visita que muchos clerigos franceses y otros de otras partes y muchos frailes de diversas ordenes andan por ñro obispado diciendo misas, y aun siendo Rectores de muchas Iglesias y como desto se seguiran muchos inconvenientes, es a saver que muchas veces a los clerigos franceses no los entienden. Y los frailes que andan por aca vienen apostatas y sin licencia y aun muchos clerigos naturales de la Diocesi no tienen que comer por haver tantos extranjeros. Ordenamos y mandamos so pena de descomunion y de mil maravedis aplicados como se suelen aplicar, que ningun Eclesiastico de qualquier dignidad, estado y condicion que sea de esta ñra Iglesia y Diocesi sea osado de tener en su Iglesia y poner por Escusador a ningun Clerigo ni fraile de los sobredichos excepto si alguno o algunos aya diez años que estan en la diocesi o son beneficiados en ella.

Item nos consto por la visita que algunas personas de esta ñra diocesi van a Lugo por censuras y descomuniones para hacer mal a sus vezinos de lo qual nos han dado grandes quejas, y aun emos hallado muchos escandalos levantados, por la presente mandamos so pena de excomunion y de un ducado aplicado como se suele aplicar, que ninguno sea osado traer las tales Censuras, y si las truxeren, que nadie las ose leer ni las consienta en su Iglesia publicar, sin que primero nuestros provisores las vean y señalen, y al Rector y escusador que tal hiciere, o consintiere sea en el la pena doblada.

Item nos consto por la dha visita que muchas personas vagamundas se andan en el tiempo santo de la Quaresma, y semana santa, a hacer representaciones a manera de Farsas del mundo de las quales se siguen muchos inconvenientes es a saber que dicen en ellas muchas cosas que no ay en los Evangelios y ansimismo que causan y hacen muchas risas y placeres en los que lo oyen, y anssi mismo dejan de oir misa maior los dias del domingo y fiestas por concurrir ado aquellas representaciones se hacen, lo qual todo es no en alabanza, sino en vituperio de Christo, por la presente ordenamos y mandamos so pena de excomunion y de dos mil maravedis aplicados ut supra que ninguno sea osado de hacer las tales representaciones ni remembranzas en la Iglesia ni fuera de la Iglesia, y so la pena misma mandamos a todos los subditos de ñra Diocesi no las vayan a ver, y so la misma pena mandamos a todos los clerigos y Retores que no consientan hacer y si contra su voluntad se hiciere, eviten a todos por publicos descomulgados y lo denuncien luego a ñros Provisores y no queremos por esta constitucion privar ni inivir las Cofradias ni la Procesion de la Santa Vera Cruz, como se suele hacer, sino que antes la confirmamos y ansi (aun si) para ello es necesario de nuebo damos licencia.

Item por quanto hasta aqui era uso y costumbre de celebrar la Santa Sinodo o Capitulo todos los años en ñra ciudad y Iglesia de Mondoñedo en la Dominica de Jubilate despues de Pasqua y porque de hacerse aquel dia hallamos seguirse algunos inconvenientes hanos parescido a nos y a los reverendos ñros Hermanos, Dean, y Cavildo con acuerdo y con sentimiento de todo el Clero y Santo Sinodo qui aqui esta junto de mudar dicho Capitulo y Sinodo, para el primero dia de maio de manera que en un dia antes y otro dia despues se celebre en la forma y manera que asta aqui en la dominica jubilate se a celebrado lo qual queremos y mandamos que ansi se haga, y para esto concedemos y otorgamos todas las gracias preheminencias exenciones y libertades que en la Dominica jubilate se guardaban que de aqui adelante en el Signodo que en el primer dia de mayo se hiciere se guarden.

Las quales sobredhas constituciones y ordenaciones, pues son justas

y congruas para la governacion de esta ñra Diocesi queremos que en todo y por todo se cumplan y guarden, so las dhas penas en ellas contenidas las quales fueron dadas y leidas en ñra ciudad y Iglesia de Mondoñedo en presencia de los Reverendos ñros Hermanos Dean, y Gavildo, y de todo el Clero de ñro Obispado en el Santo Sinodo que teniamos junto y congregado, y alli fueron admitidas, rescibidas, y aprobadas para agora y para adelante en el año del Señor de mil y quinientos y quarenta y uno a tres dias del mes de mayo en fee de lo qual las afirmamos de ñra mano y las sellamos de ñro sello, y fueron refrendadas de ñro Secretario.

Episcopus Mindoniensis

Por mandado de su Reverendissima Señoria el Bachiller Maldonado Secretario y Notario.

II. Second testament de Guevara (2 avril 1545)[1].

En el nombre de Dios padre hijo y espiritu santo que son tres personas y un solo dios verdadero y de la bendita y gloriosa santa Maria su madre como sea cosa natural de los hombres morir / por tanto nos don Antonio de Guevara, obispo de Mondoñedo estando enfermo de ñro cuerpo y sano del seso y juyzio natural hazemos y ordenamos ñro testamento en la manera siguiente /

Primeramente mandamos ñra anyma a ñro señor Jesu Xp̄o. que la crio y redimio por su justa y preçiosa Sangre y mandamos que si Dios ñro señor fuere servido de nos llebar de la enfermedad que Dios tubo por bien de nos dar en esta ciudad de Mondoñedo donde al presente estamos mandamos que ñro cuerpo sea sepultado en la capilla mayor de la catedral yglesia desta ciudad y despues que nuestras carnes fueren gastadas sean sacados los uesos e llebados al sepulcro que nos tenemos en la nuestra capilla que esta en el monesterio de San Francisco de Valladolid que nos thenemos en el dicho monesterio /

Yten mandamos que despues de ñro fallesçimiento se digan mill mysas en que en ellas entren doze trentanarios seys abiertos y seys cerrados a vista de ñros complidores y segun ellos lo hordenaren e se digan en la catedral yglesia de Mondoñedo /

Yten mandamos en el monesterio de San Francisco de la villa de Valladolid en la ñra capilla que alli tenemos que nos digan otras quinientas mysas y por todo ello paguen mys complidores lo acostumbrado y les pareciese /

1. Archivo hist. nacional, Lugo-Mondoñedo, leg. 148. Traslado del testamento 2° del obp̄o de Mondoñedo. Voir *Bull. hisp.*, 1923, p. 359.

Yten mandamos que las casas que nos mandamos hazer en la villa de Valladolid en la calle de los curadores se acabe (sic) de hazer a costa de los dineros que nos tenemos para ellas depositados en el canbio de Juan de Morales vezino de la dicha villa /

Yten mandamos que acabadas las dichas casas se pongan en publico pregon a quien diere por ellas mas a vista de mys complidores y mandamos las dichas casas y el *Censo* que por ellas dieren a la cofradia de ñra señora de la mysericordia de la dha villa con tal condicion que la dicha mysericordia y cofrades della para en siempre jamas me digan e hagan dezir doze mysas cantadas en cada un año con doze bisperas cada mysa con sus bisperas de la debocion de los santos de bulto que estan fechos y pintados en la ñra capilla e ayan de dezir y digan las dichas mysas en la dicha ñra capilla de San Francisco y salgan sobre ñra sepultura a dezir un rresponso a la mysa y otro a las bisperas e que la dha cofradia tenga cargo de rreparar la dha capilla por la dicha renta y çenso y lo demas que sobrare lo aya e llebe la dha cofradia y entiendese que se a de dar a la dicha cofradia por cada una de la dichas mysas un ducado con el responso y mandamos que digan las dichas mysas los frayres del dicho monesterio /

Yten mandamos que las mysas que mandamos dezir en la cathedral yglesia de Mondoñedo que el dean y cabildo della digan el primero dia y los nueve dias nueve mysas cantadas con sus bexilias y rresponsos y les paguen por ellas a myll m̅rs por cada una /

Yten mandamos que ñros complidores vistan beynte pobres de pardillo a los hombres de sayo e capa y mugeres de sayas e capas e sean los pobres los que a los dhos mys complidores pareciere e que sean desta ciudad /

Yten mandamos para los reparos del espital desta ciudad de Mondoñedo veynte ducados /

Yten mandamos que los m̅rs de los casos que tenemos conçedidos en este obispado que se an cogidos e se cogen sean desenbargados libremente a la fabrica de la dicha yglesia de Mondoñedo y le sean entregados e acabado que sean cogidos sin que se pida costa nenguna de la que tenemos hecha en echarlos los quales m̅rs sean para las rejas que se an de hazer en la dicha yglesia cathedral y encargamos a ñros hermanos dean y cabildo las agan azer el mas presto que se pudieren hazer.

Yten mandamos que se de luto a todos mis cryados y ofiçiales que yo tengo en esta çiudad de Mondoñedo como a los que yo tengo en my casa entiendase los provisores y alcalde mayor y alguaziles mayor e menor que agora estan en residencia e a todos los de my casa e mayordomo lope m̅yns de praveo /

Yten dezimos que andres gillen a doze años que nos sirbe e porque no le hemos pagado nenguna cosa para su salario y trabajo le mandamos quarenta myll m̅rs /

Yten mandamos a Maria de porras n̄ra criada por el tp̄o que nos a serbido diez myll m̄rs/

Yten mandamos a pero m̄yns n̄ro criado por el serbiçio que nos a hecho veynte myll m̄rs/

Yten mandamos a Francisco de ballejo n̄ro secret° por el serbiçio que nos a hecho quynze myll m̄rs.

Yten mandamos a p° de Margarita n̄ro criado por el serbiçio que nos a fho diez myll m̄rs.

Yten mandamos a andres m̄yns cura de la yglesia de stiago de Vallad[d] secretario que fue por el serviçio que nos a fho veynte myll m̄rs.

Yten mandamos a cada uno de n̄ros criados que al presente nos sirven a cada uno quatro myll m̄rs y que entre con ellos P° de Aranda n̄ro criado que fue e Gregorio criado de n̄ro capellan.

Yten digo que preste al lic[do] Santo Domyngo n̄ro alcalde mayor que a sido myll ducados e se los dio por n̄ra liçençia lope m̄yns n̄ro mayordomo dezimos que los dichos m̄rs no le sean pedidos ny demandados porque el nos los dio y pago a nos y a otras personas por n̄ro mandado por descargo de n̄ra conçiençia e yo le doy por libre e quyto de los dichos myll ducados /

Yten mandamos al lic[d•] Santo Domingo n̄ro alcalde mayor que fue en este obp̄ado por los serviçios que nos a fho çien ducados /

Yten mandamos al thesorero p° gran n̄ro probisor çien ducados por el serbicio que nos a fhō desde el tp̄o que entramos en este obispado e porque no le emos pagado nengun salario del tp̄o que a sido n̄ro probisor.

Yten mandamos a Xpobal baca n̄ro alguazil quynze myll m̄rs por el serbiçio que nos a fho /

Yten mandamos a p° de villarino por el serbiçio que nos a fho seys myll m̄rs.

Yten mandamos pagar a los medicos que nos curan e an curado en esta enfermedad lo que bieren n̄ros complidores que dexamos en esta çiudad que sea justo que se les de y pague por sus trabajos /

Yten mandamos al señor dotor don her[do] de Guebara n̄ro her[no] çien myll m̄rs los quales se le paguen de los m̄rs que estan en poder de diego de la haya v° de la dicha villa de Valla[d] y el restante lo paguen n̄ros herederos.

Yten dexamos y nombramos por n̄ras albaçeas e complidores deste dicho n̄ro testamento para lo que se a de cumplir en la villa de Valla[d] al dho señor dotor don hr[do] de Guebara n̄ro hermano e al padre fray Juan de Guinea guardian del monesterio de San Franc° de Vall[d] e a Juan de Portillo mercader v° de la dicha villa e para lo que se a de conplir e pagar en esta çiudad de Mondoñedo dexamos e nombramos al tesorero P° Garçia destoa y al bachiller V (Vusco) nuñez de prabeo

ñros probisores e al lyc[do] santo domingo alcalde mayor que a sido a los quales damos todo ñro poder cunplido para que cunplan juntamente los tres desta çiudad e los tres de la villa de Vall[d] cunplan todo lo contenydo en este dho testamento e dezimos que para conplirlo e pagar lo en el contenydo nombramos todos ñros bienes los quales dezimos que son todos los bienes que al presente tenemos, de las rentas de ñro obispado lo que ansi nos deben de las dichas ñras rentas por quanto esto que al presente tenemos e poseemos es ñro propio por razon del serbiçio que de su mag[d] emos rescibido de coronista y predicador e ansimesmo del trabajo de enpresion de ñros libros que emos conpuesto y hecho enprimir porque dezimos que todas las rentas deste ñro obp̄ado de cada un año las emos gastado en sustentar ñra casa persona estado y criados y en otras hobras y ediñçios que emos fho azer ansi en esta ñra yglesia de Mondoñedo como en el monesterio de San Franc[o] de Vall[d] e dende agora damos poder complido a los dhos complidores para que entren y tomen de los dhos bienes e conplan este dho testamento sin requerir a ñro heredero lo qual cunplan segun dicho es por todos ñros bienes sin daño de los suyos /

Yten mandamos ñra libreria en que estudiamos que esta en el monest[o] de San Fran[co] da Vallad[d] en el aposento que tenemos en el dho monester[o] al dho monest[io] de San Fran[co] de la dha villa /

Yten dezimos que el lic[do] Rengifo de santo domyngo ñro alcalde mayor que fue nos enbio por ñro mandado a la villa de Vall[d] de mercaduria de la nao que quebro en portezuelo seys pieças de rasos de colores e vyente pieças de ruanes del sello y das tapiçes y nos damos y entregamos los dhos rasos e ruanes a sus dueños y tenemos della carta de pago mandamos que de lo sobredho no se pida cosa nenguna al dho lic[do] santo domyngo y los dos tapiçes que estan alla bendan a quien por ellos mas diere y acudan con los dineros a quien los debiere de aver.

Yten dezimos que por quanto sebastian m̄yns [n]ro mayordomo a resçibido de nos muchos dineros y m̄rs segun que podria parezer por obligaciones conocimientos y cobrado por nos y en nombre de otras personas dezimos y confesamos que el dho Savastian m̄yns lo gasto todo en el gasto de ñra casa y en otras cosas que por nos le fueron mandadas pagar e que de todo ello no nos queda a dever ny deve cosa nenguna y por la presente le damos por libre y quyto dellos e de todo lo que hasta oy pareciere el sernos obligado e averlo resçibido en ñro nombre.

Yten dezimos que por quanto tomamos çiertas pieças de plata a Juan de Morales vezino de la villa de Vall[d] prestadas al tp̄o que partimos de Vall[d] para esta çiudad segun que Sevastian m̄yns ñro mayordomo dio dello conocimiento mandamos que le buelban la dicha plata conforme al dho conocimiento.

Yten mandamos que si algun gasto se resarciere a ñros conplidores sobre el complimiento y paga deste dho ñro testam° mandamos que se paguen por los dhos ñros bienes ansi costas como lo demas.

Yten mandamos que todo lo que tenemos en esta çiudad tocante a ñro pontifycal conviene a saber dosel y almohadas e sillas e libro e una capa de coro negra lo mandamos a la fabrica desta catedral yglesia de Mondoñedo e ansi conplido y pagado este dho ñro testamento mandas e pias en el contenydas en lo mas remanesciente de todos mys bienes nombro e ynstituyo por my universal heredero a Sebastian m̄yns ñro mayordomo v° que es de la villa de Vall[d] para que los liebe e goze e se acuerde de my anyma e que si biere que yo alguna cosa soy a cargo e obligaçion lo satisfaga e ansi conplido lo susodicho reboco e anulo e doy por nenguno e de nyngun valor y efeto otro qualquyer testamento que antes deste aya fhō e que no valga ni haga fee e valga este que al presente otorgo el qual quyero que valga por my testamento e que si no valiere por testamento que valga como codiçillo e que si no valiere por codiçillo que valga como my ultima y postrimera voluntad en fin de mys dias e por mayor firmeza firmamos de ñro nombre que fue fhō y otorgado en la cibdad de Mondoñedo a dos dias del mes de abrill del año de myll e qui[os] e quarenta e cynco años estando a ello presentes por testigos para ellos llamados e rogados gomez ares e p° hrr̄s tomas e garçia deluazes regidores e Juan abade e Enys delbazes e al° lopez clerigo e andres gonçalez v° de la dicha çiudad de Mondoñedo y el bachiller pablo darretorta v° de Sante y porque por my mala dispusiçion no puedo fyrmar este testamento ruego a los dichos regidores gomez ares p° hrr̄s tomas fyrmen por my de sus nombres no enbargante que arriba tengo dicho que lo fyrmava de my nombre todos los dhos Gomez arres p° hrr̄s tomas/ba en tres renglones o diz para ello valga e va enmendado o dezia diz valga e va testado o dezia que no empezca / e yo hernando Santiago escribano publico de su mag[d] en la su corte reynos y señorios e del numero desta çiudad de Mondoñedo al ortogamiento desta escriptura de testamento en uno con los dhos testigos presente fuy e ansi lo vi e por mano agena fyelmente lo hize escrevir en estas tres hojas con esta que va mysino de otro tanto que por registro me queda fyrmado de los dichos gomez ares e pero hernandez tomas regidores que fyrmaron a ruego e por mandado del dho señor obp̄o don Antonio de Guevara el qual por su mala dispusiçion no pudo fyrmar e les rogo e mando lo fyrmasen por el de sus nombres al qual dho señor obp̄o doy fee que conozco e que es el mesmo otorgante e por ende de pedimiento de Sevastian m̄yns heredero de su señoria e por mandado del provisor de la dicha çiudad de Mondoñedo e por su mandamiento que me mando darlo aunque lo obiese dado como di otras dos vezes signado al dho Sevastian m̄yns lo

fyze escrevir segun desuso e fyze aqui my signio nombre e rublicas acostunbrados que son tales en testimonio de verdad fernando de stiago escribano.

III. Le couvent de San Francisco de Valladolid[1].

F° 99. *Capilla de Mondoñedo*, 15. — Por la puerta que digimos en el numero 10 se entraba desde la Capilla de los Leones al Claustro y Capilla de Mondoñedo, fabrica del Illustrissimo D. F. Antonio de Guevara, hijo de esta casa, obispo de Mondoñedo de quien emos escrito en la 1ª part. E. Entrase ahora al Claustro de Mondoñedo por un arco a medio punto, que antes era a vuelta de cordel, el qual le divide de la capilla que esta mas aca de la de los Leones, de la qual se dira luego.

El edificio deste claustrillo no fue, quando el obispo le hiço, como ahora esta. Constaba de seis columnas enteras de piedra con capiteles de la misma labor que las del claustrillo de la Porteria, fabrica tambien suia, como emos visto, y desde la cornixa pequeña se levantaba una vuelta vaja de arteçonado de hieso bien curioso. En el paño que esta delante del arco que es puerta de la capilla, entre las dos columnas, estaba una media naranja mas alta, y desde su remate a la coronacion de la reja, un escudo de armas de Hespaña abraçado de una aguila imperial. Habia algunas imagenes de pincel en tabla mui buenas, pero mui maltratadas con el tpo, en particular quatro, de los quatro principales Doctores de la Iglesia latina, repartidas junto a las targetas que acompañan los dos escudos de armas del obispo en los paños colaterales, con las illustres sentencias para nuestro desengaño de los mismos Doctores, que porque no se olviden nos parecio ponerlas aqui : A la mano siniestra de la entrada ¶ Augustinus : Non decet in eo statu vivere in quo non licet mori. ¶ Gregorius : Si vere, fratres, divites esse cupitis, veras divitias amate. A la diestra : ¶ Ambrosius : Tedet animam meam vitae meae, ideo vivere erubesce et mori. ¶ Hieronimus : Nihil magnum in rebus humanis nisi animus magna despiciens.

Quando el R. P. F. Joseph de Cisneros hiço la obra que digimos (not. 1 n. 16), añadio las columnas deste claustro y le cubrio con techo de bobedillas, levanto el arco de la entrada ; y esto no solo por dejar el transito superior aun andar, que esso se remediaba levantando el suelo del al passo que oi esta, sino porque el artesonado de yeso, material tan fragil, amenaçaba ruina ; y en esta ocassion, puso en lugar de las imagenes antiguas que se quitaron, las de los fundadores de las religiones, guarnecidas en las paredes entre el techo y la cornixa.

1. Voir *Bull. hisp.*, 1923, p. 310 et 358.

17. Delante de la reja de la Capilla de Mondoñedo esta una laude de piedra blanca con las armas de los de Solis y esta memoria : Franciscus a Solis Episcopus Dribastrensis ordonis Minorum. El libro antiguo de las Capillas y sepulturas (fol. 125, pag. 1), hallando al pareçer de esta (porque tratando de la Capilla de Mondoñedo no la quenta en los lechos de ella), tiene este asiento : « Sepultura del obispo Mora. El obispo Mora esta sepultado delante de la puerta de la Capilla del obispo de Mondoñedo en aquella piedra. Era fraile de nuestra orden, gran siervo de Dios, y muy pobre, que quanto ganaba a su officio daba por amor de Dios a los pobres. Dio la custodia a esta casa y la lampara de plata y dos caliçes y el paño del sacramento y otras muchas cosas. Murio de setenta y cinco años en el año del señor de 1549. » Para que estas dos memorias queden corrientes, es fuerça que este santo obispo tubiese dos apellidos : Solis y Mora. Ambos son nobles. Debajo de aquella laude ¿estan las ceniças de dos obispos de nuestra orden, uno Mora, y otro Solis? No lo emos podido averiguar. Poquissimo pudo costar a los antiguos no nos dejar en esta confusion.

18. El libro de las Capillas (fol. 123, pag. 2) diçe de esta : Es de Don Antonio de Guevara, Obispo de Mondoñedo. Tiene ocho piedras con sus aldabas a los lados de la sepultura del obispo; estas se pueden abrir y no otras, por causa de los cimientos y del altar, y la piedra donde esta el obispo y su hermano el Dotor Guevara tiene dos lechos de sepulturas. La capilla es quadrada; el nicho del altar cubre una media concha; formale [va correspondiendo?] la correspondiente un cornisamento con sobre cuerpo de talla y columnas y arcadas, el segundo cuerpo del mismo adorno y labor, techo y guarniçion todo con rincones, y en las pichinas, vaciados tableros de quadrado con vultos que atan todos los quatro angulos, y consecutivamente correspondiendo hasta la clave donde remata todo en un floron. Todo es de hieso vaçiado y estofado con perfeccion. Tiene esta capilla reja de hierro vaçiado de mui primorosa labor i una vidriera a la parte oriental, que no ai otras, desenvaraçada, historriada de colores; y fuera mejor blanca, porque diera mas luz, que es harto menester.

19. En el nicho del altar, devajo de la media concha y entre dos vultos grandes de hieso vaçiados, que representan dos soldados de guardia, cada uno entre dos columnas, esta un retablo de madera del sepulchro de Christo S. N. con otras cinco figuras de estatura natural que representan los afectos de dolor y admiracion con gran propriedad y valentia. Nuestro insigne Diego Valentin Diez, bien noticioso de artifices de pintura y escultura, asevera que no solo el retablo, sino toda la fabrica de la capilla y claustro es obra de Juan Juni, insigne estatuario Frances que estaba entonçes en Hespaña y en Valladolid, donde hiço tambien la imagen de la Soledad, que está en el palaçio de las Angustias y la de S. Antonio del entierro del Oidor Salon, que

esta en frente desta capilla, y en S. Francisco de Rioseco las dos imagenes vaçiadas de barro cocido de S. Sebastian y S. Geronimo y otros adornos de la capilla maior, Iglesia y choro, que con todo aquel convento, mando hacer el Gran Almirante D. Fadrique Henriquez el II. Para mi monta mucho el juicio de Diego Diaz, especialmente en esta materia; solo me hace fuerça esta clausula del testamento del obispo de Mondoñedo, que, otorgado en Valladolid a 7 de henero del año de 1544 ante Juan de Santisteban, escrito en pergamino, se guarda original en nuestro archivo ¶ Iten decimos y declaramos que tenemos dados a Juan Martin, maestro que labro el sepulchro que esta puesto en el altar de la dicha nuestra capilla, mill ducados mui poco menos, como pareçera por los conoçimientos que tenemos del e los que tiene Juan de Morales; mandamos que le cumplan por todo ello a complimiento de mil y cient ducados, que con estos tenemos por çierto que descargamos i cumplimos con nuestra conçiençia para con el. Pudo ser que Juan Martin se obligase a hacer este retablo y por su quenta le obrase Juan Juni.

20. Del sepulchro del obispo que esta en medio de su capilla, diçe el libro antiguo de las deste convento : « Murio el obispo en Mondoñedo viernes de la Cruz del año de 1545. Trugeron sus huesos y los de su hermano a esta capilla año de 1552. Estan metidos en dos arcas pequeñas pintadas. Puso aquella piedra un su maiordomo, Sebastian Martinez, a quien el habia hecho muchas buenas obras, año de 1565 » (fol. 124, pag. 1). La piedra haria poner Sebastian Martinez por orden de los testamentarios, pero no a su costa, sino de los bienes del obispo en cuio testamento ai esta clausula : ¶ Iten mandamos y deçimos, que por quanto nos encomendamos a Alvaro de Benavente, tesorero de la cruçada, que nos hiçiese traher una piedra de Porfido para sobre nuestra sepultura, rogamos y encargamos a nuestros testamentarios que tengan cargo, pues les pareçe que la a mandado traher, que la asienten sobre mi sepultura y le den y paguen por ella lo que digere que le a costado ». En veinte años que corrieron desde la muerte del obispo hasta que esta piedra se asento, pudo ser que quando vino, se hubiesen muerto los testamentarios, o que viviendo descuidasen, o no hubiese ya bienes del obispo con que pagarla, y los deudos no se diesen por entendidos, — que de todo tenemos exemplos — y este criado fiel y prudente, agradecido a su dueño y bienhechor, hiçiese lo que ellos debieron haçer y no hiçieron.

21. Como quiera que sea, la piedra de porfido se asento, elevada una tercia sobre el pavimento. Tiene labrados los quatro costados de voceles, medias canas y frisos. En el plano estan relevadas con arto primor las armas del obispo y abiertos estos tres disticos[1]...

1. Voir *Bull. hisp.*, 1923, p. 359.

22. En el medio plano de la pared del lado de la epistola, entre el segundo cuerpo y el zocolo de aculejos, esta de pincel un targeton grande y en el, con letras maiusculas de oro en campo negro, escrita esta memoria[1]...

23. Dejo el obispo por patron desta capilla a su hermano Don Fernando de Guevara, caballero del habito de Santiago, del Consejo real y de la Camara, como consta desta clausula de su testamento : ¶ Iten mandamos y deçimos, que por quanto nos hiçimos y fabricamos la dicha nuestra capilla del sepulchro, donde nos mandamos sepultar en el dicho monasterio del señor S. Francisco; por ende dejamos por patron de la dicha capilla al Dotor don Hernando de Guevara nuestro hermano, del Consejo de su M[d], y despues de el a su hijo maior de grado en grado, con que continua e perpetuamente suceda en el dho patronazgo de la dha nuestra capilla el hijo maior varon del dho Dotor D. Hernando de Guevara y su hijo maior de grado en grado, y preçeda el maior al menor, y el varon a la hembra perpetuamente para siempre jamas.

24. Y en otra clausula, que es la ocho en orden despues desta, dice : ¶ Iten mandamos y es nuestra voluntad, que a los descendientes de D[a] Francisca de Guevara nuestra prima, muger que fue de Françisco de Campos, difunta, que sea en gloria, le den y señalen una sepultura en la dicha nuestra capilla, en el lugar y parte de ella que pareciere a nuestro testamentario, para que perpetuamente para siempre jamas los descendientes de la dicha D[a] Francisca de Guevara sean sepultados en la dicha sepultura.

25. De pocos años a esta parte, Andres de Campos Guevara, vecino mui honrrado desta ciudad, Familiar del S[to] Officio y de officio platero, tubo mano con un guardian que lo fue deste convento desde 11 de junio del año de 1650 hasta 9 de agosto de 1653 para que le diese posesion del patronato desta capilla, ofreçiendo montes de oro y de plata para su reparo y adorno; y de hecho se le dio, no sin admiracion de muchos, en uno de los años de su trienio, que no nos acordamos qual fue. Y tomada la posession, no cumplio cossa de las que prometio, ni tenia con que cumplir mas que mui buenas palabras. Pero de las dos clausulas del testamento del obispo referidas se concluie, que si Andres de Campos Guevara no descendia de D. Hernando, hermano del obispo, como es mui verisimil, sino de D[a] Francisca su prima, como lo da a entender el apellido de Campos, el tomo la posession contra justicia, y quien se la dio erro torpemente. Al fin, el se quedo con su posession tal qual, y el convento sin util ninguno. Tales son los efectos de la codiçia.

† RENÉ COSTES

1. Voir *Bull. hisp.*, 1923, p. 360.

DON FRANCISCO AMORÓS

MARQUIS DE SOTELO

FONDATEUR DE LA GYMNASTIQUE EN FRANCE

Don Francisco Amorós était un *afrancesado*, c'est-à-dire un de ces Espagnols qui se soumirent, en 1808, à Joseph, frère de Napoléon, comme le furent : Domingo Badia, le hardi voyageur dont nous aurons à reparler, Juan Antonio Llorente[1], Ramon José de Arce, archevêque de Burgos; Gonzalo O'-Farril[2], Miguel José de Azanza[3], Mariano Luis Urquijo[4], Manuel Silvela[5], Leandro Fernández de Moratin, Juan Meléndez

1. Marcelino Menéndez y Pelayo, *Historia de los heterodoxos en España*, Madrid, 1881, t. III, p. 418-427, et A. Morel-Fatio, *Juan Antonio Llorente* (*Bulletin Hispanique*, t. XXIII, p. 117-128).

2. Don Andrés Muriel, *Notice sur D. Gonzalo O'-Farril, lieutenant général des armées de S. M. le roi d'Espagne*, Paris, 1831, in-8°. O'-Farril, né à La Havane le 22 janvier 1754, et mort à Paris le 19 juillet 1831. Il fut de ces Espagnols que leurs parents envoyèrent au collège de Sorèze, jadis bénédictin et devenu (1766) école royale militaire, comme les fils naturels du comte de Fernan-Nuñez.

3. « Don Michel-Joseph de Azanza, duc de Santafé, natif de la petite ville d'Aoiz, de la Merindad ou arrondissement de Sangüeza dans la Navarre. En 1795, il fut nommé ministre de la guerre par le roi Charles IV; ensuite vice-roi, gouverneur, capitaine général du Mexique. En 1799 il obtint une place effective de conseiller d'État. En 1808, le roi Ferdinand VII, à son avènement au trône, lui confia le portefeuille des finances et malgré tous les efforts que ce zélé ministre fit la même année, pour soutenir les droits de ce jeune prince, au trône de ses pères, Napoléon le nomma président de la célèbre Junte de Bayonne, où la nouvelle constitution espagnole fut discutée ; et Joseph Bonaparte le nomma ministre d'État au département des Indes... *il se trouve, comme tant d'autres Espagnols (victimes des mêmes circonstances), forcé d'habiter un sol étranger...* » (M. de Rancy, *Description de la Navarre,... dédié à Son Excellence Monseigneur le Ministre de l'Intérieur*, Toulouse et Montauban, 1817). Mort à Bordeaux, le 20 juin 1826, à l'âge de quatre-vingts ans. (Communication de D. M. Nuñez de Arenas.)

4. Mariano Luis de Urquijo, né à Bilbao le 8 septembre 1768, mort à Paris le 3 mai 1817.

5. D. Manuel Silvela, né à Valladolid le 31 octobre 1781, mort à Paris le 9 mai 1832. La Bibliothèque Nationale possède (Oc. 920) : *Correspondencia de un refugiado con un amigo suyo de Madrid* (Signé : *Manuel Silvela :* 6 de mayo... 10 de mayo de 1820). Burdeos, impr. de Lawale joven y sobrino (S. D.) in-8°. Pièce.

Valdés disant à la terre espagnole: « Ya no te volveré a pisar »! le comte de Cabarrus, Antonio Conde[1], Mateo Orfila[2], Feliz José Reynoso, l'auteur de l'*Examen de los delitos de infidelidad á la patria*[3], le grand banquier Alexandro Maria Aguado, dont une belle-fille fut la dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, José Maria Blanco, Alberto Lista[4], le peintre célèbre Francisco Goya, l'impératrice Eugénie de Guzman — qui, comme sa mère, la comtesse de Montijo, soutenait la *francisation* de leur père et mari, le comte de Teba[5], — le marquis de

1. Sur la biographie de Conde, voy. Pedro Roca, *Vida y escritos de José Antonio Conde: Revista de archivos*, t. VIII, p. 378-394; 458-469; t. IX, p. 279-291; 338-374; t. X, p. 27-42. Les Archives Nationales possèdent (F 8788, police) la lettre suivante: « Paris, le 5 novembre 1813. Monsieur le Duc, Don Mariano Sepulveda, Directeur du Conservatoire des Arts et métiers à Madrid, résidant actuellement à Auch, et don Josef Antonio Conde, chef de Division du Ministère de l'Intérieur, résidant à La Bastide d'Armagnac, département du Gers, tous les deux réfugiés espagnols, et qui ont suivi S. M. Catholique en France, ont demandé la permission de venir à Paris. S. M. le Roi, informé de leurs désirs, ne trouve pas d'inconvénients à leur voyage, d'autant plus que ces deux Espagnols recommandables par leurs talents se proposent en cela un but d'utilité pour leurs pays. Monsieur Sepulveda, élève de Mr. Droz, a fait à Paris des grands progrès dans la gravure des médailles, et il se propose de les continuer, et même de trouver dans l'exercice de son art un moyen de subsister. Monsieur Conde est un antiquaire distingué. Tous les deux font honneur à leur pays, et désirent augmenter leurs connaissances pendant leur séjour à Paris. D'après ces considérations je prie Votre Excellence de vouloir bien leur faire donner les passeports convenables... Le Duc del Campo de Alange. S. Ex. Monsieur le Duc de Rovigo, ministre de la Police générale. »

2. Mateo Orfila, né à Mahon le 20 avril 1787, mort à Paris le 12 mars 1853, a un article dans D. Joaquin Maria Bover, *Biblioteca de escritores baleares*, t. II, p. 48-51. M. E. Fajarnés Tur a publié dans *Boletin de la Sociedad Arqueológica Luliana*, Palma, 1898, t. VII, p. 357-359, une lettre datée de Paris, 28 juillet 1814, et adressée à son père à Mahon, qui contient des renseignements sur la biographie de l'auteur. Aux Archives Nationales, dans la série F 7 + 2241 (police), Orfila est mentionné : « 1807 et 1808. *Orfila*, Mathieu, 20 ans, Chimiste, natif de l'Isle de Minorque, Vt. (venant) de Barcelone. Vt. de Nantes. R. de Richelieu, n° 63, rue du Copeau, n° 16. id. quai de la Mégisserie, n° 60. » Une nécrologie d'Orfila a été insérée dans le *Moniteur universel* de 1853, p. 300, et son portrait a été reproduit par M. Albert Savine, *L'assassinat de la Duchesse de Praslin*, Paris, 1908, p. 177.

3. Né à Séville le 20 novembre 1772, mort à Séville le 28 avril 1841 (*Bibliófilos andaluces. Segunda série. Obras de D. Felix José Reinoso. Tomo 1°. Poesias.* Sevilla, 1872).

4. Né à Triana (arrabal de Sevilla), le 15 octobre 1775, mort à Séville le 5 octobre 1848 (D. Francisco Pérez de Anaya, *Biografia del Sr. D. Alberto Lista y Aragon*, etc.; Madrid, 1848, in-16).

5. D. Cipriano Palafox, comte de Teba, adressa à D. Juan Nellerto (= D. Juan Antonio Llorente) une lettre où il dit: « Serví bien al gobierno de Sevilla, mientras estuve baxo sus ordenes. *Despues juré fidelidad al rey Josef, como toda la España, menos Cadiz y Alicante*, y fui tan fiel à mis promesas como debia serlo toda persona que tiene empeñada su palabra de honor, y prometida su fe... Los militares no debemos pensar de otro modo, ni examinar otras qüestiones... Paris, 28 noviembre de 1816. » (*Memorias para la historia de la Revolucion española*, por D. Juan Nellerto, Paris, 1816, t. III, p. 383). Le comte de Teba séjourna en France, pendant la Restauration, à diverses reprises, mais la comtesse de Montijo, sa femme, a préféré, ponr des raisons

Bedmar, le marquis d'Arneva[1], le marquis de Sant Adrian, la comtesse de Berberana, le diplomate Camilo Gutierrez de los Rios[2], et une quantité d'autres Espagnols, qui quittèrent l'Espagne, où en août 1808, chassés par la bataille de Baylen (19 juillet 1808), où, au moment de la bataille de Vitoria (21 juin 1813), et méritèrent alors la dénomination d'*afrancesados* ou de *juramentados*, parce qu'ils avaient « juré » le roi Joseph[3].

Auparavant, et du temps de notre révolution, il y eut encore des partisans des idées françaises, des encyclopédistes et des Espagnols qui voulaient la liberté *comme en France ;* les Marchena[4], les Andrés Maria de Guzman[5], les Vicente Maria de

intimes, ne pas parler de son mari, et l'impératrice Eugénie conservait, parmi ses souvenirs, un portrait de son père, l'œil bandé, suite des blessures qu'il avait reçues pour la France. Il a été gracié par Ferdinand VII, et est mort, en Espagne, le 15 mars 1839.

1. Miguel Lasso de la Vega, marqués del Saltillo, *Un gentilhombre de José I. E marqués de Arneva* (*Revista de archivos, etc.; Tercera época*, Madrid, 1922, p. 69-89). La marquise de Arneva a été enterrée au Père Lachaise, voy. *Obras de D. Ramon de Mesonero Romanos. Recuerdos de viaje (1840-1841)*, Madrid, 1881, p. 152. La Bibliothèqu Nationale possède : (Oc 891) *Manifiesto de la conducta politica del Marqués de Arneva, durante la revolucion de España* (20 mars 1815). Paris, impr. de Plassan, s. d., in-8° Pièce, et (Oc 897) *Exposicion de la conducta politica del marqués de Arneva, durante la revolucion de España.* Paris, diciembre 1816, in-8°. Pièce. Le Oc 898 est une traduction française du numéro antérieur, toujours imprimée chez P. N. Rougeron en 1817.

2. A. Morel-Fatio, *Camille Gutierrez de los Rios* (*Bull. Hisp.*, t. XXI, p. 53-66).

3. Mario Méndez Bejarano, *Historia política de los afrancesados*, Madrid, 1912, p. 199 et 351. Il y a dans le même ouvrage, p. 371, un mandement de l'archevêque de Mexico, du 14 août 1809, qui désigne les Espagnols « que marcharon de Madrid con los Franceses en Agosto de 1808 : Conde de Campo de Alange ; D. Francisco Xavier Negrete ; Duque de Frias ; D. Miguel José de Azanza ; D. Gonzalo O'-Farril ; Conde de Cabarrus ; D. José Mazarredo ; D. Mariano Luis de Urquijo ; Marqués Caballero ; Condesa de Jaruco ; Marqués de Salinas ; Marqués de S. Felices ; D. José Marquina, Consejero de Castilla ; D. Francisco Xavier Duran ; id., D. Francisco Amorós, Consejero de Indias ; D. Manuel Romero, Consejero de Hacienda ; D. Francisco Angulo, Director general de Minas ; D. Juan Antonio Melon, Juez de Imprentas y de la Junta de Comercio y Moneda ; D. Pablo de Arribas, Fiscal de la Sala de Alcaldes ; D. Pedro Estala, Bibliotecario de S. Isidoro ; D. Juan Antonio Llorente, Canonigo de Toledo ; D. Leandro Fernandez Martin (*sic pour* Moratin), Intérprete de Lenguas ; D. Manuel Perez Hervás ; D. Francisco Manota, del Comercio ; D. Tomas Garcia Suelto, Médico de los Hospitales ; D. Francisco Ant. Cea, Director Catedrático del Jardin Botanico ; D. José Gomez, Catedr. de Retorica de los Rs. Estudios de S. Isidoro ; D. Ant. Conde, de la Biblioteca Rl. ; D. Julian Velasco, Official de la Secretaria de Consolidacion ; El Marqués de Casa Calvo ; D. Ignacio Sanchez de Texada, Oficial mayor de la Secretaria del Virreynato de Santa Fe ; D. Manuel Sixto Espinosa. *Este no se fué, pero ya se procedia antes á la confiscacion de sus bienes por su manejo en Consolidacion* », et décrète que leurs biens sont confisqués et ceux des autres Espagnols qui ont embrassé « el partido del intruso Rey José, de su hermano Napoleon... ».

4. Marcelino Menéndez Pelayo, *Obras literarias de José Marchena (el abate Marchena) recogidos de manuscritos y raros impresos con un estudio critico-biografico*, Sevilla, 1896, t. II, p. v-clix, et A. Morel-Fatio, *Documents sur Marchena. Deux lettres, un interrogatoire* (*Bulletin Hispanique*, t. XXI, p. 231-242).

5. A. Morel-Fatio. *Le révolutionnaire espagnol Don Andrés Maria de Guzman, dit « Don Tocsinos »* (*Revue Historique*, t. CXXII, p. 33-64).

Santibañez, les Hevia, les Abaytua, qui se recrutèrent en partie en Catalogne et dans les provinces basques, et, au XIXe siècle, nous avons eu les révolutionnaires sous Ferdinand VII, les carlistes et les républicains. En général, ces proscrits firent honneur à leur qualité d'Espagnols, et nous avons tous connu le type fier, mélancolique et détaché de ces voisins du Sud-Ouest : seule la guerre actuelle a changé les choses, et les carlistes et beaucoup d'autres Espagnols, trompés par la propagande allemande et les excitations malveillantes de D. Juan Vázquez de Mella, sont devenus germanophiles, eux qui avaient tant de motifs de rester amis de la France[1] ! *Sic transit gloria mundi.* On peut se demander d'où vient cette haine : est-ce la République française intolérante qui a voté la séparation de l'Église et de l'État? est-ce le souvenir de Napoléon et Joseph? est-ce la mauvaise humeur des littérateurs espagnols peu estimés par leurs confrères de Paris? Quoi qu'il en soit, cela ne nous empêche pas de consacrer à D. Francisco Amorós une étude détaillée, car il est le fondateur en France d'un système de gymnastique qui, malgré tout, a fait ses preuves, quoique ses adversaires l'ont combattu avec énergie, au profit des gymnastiques suédoise et allemande. En outre, il a cru, comme beaucoup d'Espagnols — et non des moindres — au grand nom de Napoléon, et il s'est montré libéral au moment du honteux gouvernement de Charles IV, de Marie-Louise et du Prince de la Paix.

Amorós était violent et passionné, et bien des périodes de sa vie, en Espagne et en France, ne nous le montrent pas sous un jour très avantageux. Toutefois, il a lutté et combattu, avec acharnement : ceci nous le rend favorable, et l'on doit reconnaître que l'inscription de sa tombe, rédigée par lui-même, au cimetière Montparnasse, est le résumé d'une vie consacrée, *en partie*, au bien public : « Ci-gît le colonel Amorós, mort avec le regret de n'avoir pas fait assez pour la gymnastique, à cause des obstacles qu'on lui a toujours opposés[2]. »

1. A. Morel-Fatio, *Les Néocarlistes et l'Allemagne,* dans le *Correspondant* du 25 juillet 1915.
2. C. J. B. Amyot, *Histoire du Colonel Amorós*, Paris, 1852, p. 81.

A partir de la chute de Napoléon, Amorós a changé d'opinion et il s'intitule volontiers : « Directeur de l'Institut Pestalozzien à Madrid, Conseiller et Secrétaire de Charles IV, Précepteur de l'Infant d'Espagne Don François de Paule », mais il ne prononce pas le nom de Godoy, et cependant le favori de Marie-Louise l'aida et le seconda dans l'affaire du Maroc et dans la réforme pestalozzienne, comme on peut le voir dans les *Memorias de Don Manuel Godoy, principe de la Paz*, imprimées à Paris de 1839 à 1841[1].

Amorós a beaucoup écrit, soit en Espagne, soit en France. En Espagne, on ne semble pas s'être occupé de ce qu'il a publié, sans doute parce qu'il était *afrancesado* et partisan de Joseph : les Espagnols modernes évitent de parler de cette période de leurs annales. En France, nos bibliothèques, surtout la Bibliothèque Nationale, sont très riches en livres et brochures d'Amorós, qui ne manquait jamais de récriminer contre les injustices qu'il rencontrait sur son chemin, et, parmi les manuscrits, en province, on trouve çà et là quelques lettres adressées à des particuliers. La Bibliothèque Nationale a aussi recueilli le catalogue des livres d'Amorós : je l'analyserai, vu qu'il ne manque pas d'intérêt. Il y a deux biographies d'Amorós : *Histoire du Colonel Amorós, de sa méthode d'éducation physique et morale et de la formation de la gymnastique en France*, par C. J. B. Amyot, avocat à la Cour d'appel de Paris, secrétaire pour l'Instruction élémentaire, etc. Paris,

1. « Todavia despues de esto... hice partir a los mismos lugares... al benemérito coronel don Francisco Amorós, oficial que era entonces de la segretaria de estado y del despacho de la guerra, mi agente unico... en el asunto de Marruecos... Pero de entre los vivos que mediaron en aquel asunto, existe don Francisco Amorós... entre las casas asaltadas en Madrid por extension del alboroto y las violencias de Aranjuez en marzo de 1808, una de ellas fue tambien las de Amorós. Su vída estuvo amenazada. » (*Memorias*, t. IV, p. 67, 71, 72.) « El coronel Amorós, gefe primero del instituto, fue nombrado preceptor del real infante. y el domicilio real hizose por tal modo como un anejo de esta escuela... Este instituto no pereció todo en la borrasca de 1808. Un hombre generoso y resuelto que habia yo puesto a su cabeza y que en pocos dias le hizo marchar a plenas velas, recogio y libro del naufragio alguna parte suya. encontró amparadores, y hizo prosperar y brillar en el suelo hospitalario de la Francia... Don Francisco Amorós, uno de los patriotas mas celosos que ha tenido España, ha sido el fundador del gimnasio normal parisiense, costeada por el soberano de Francia... » (*Memorias*, t. V, p. II, 13.) Mais il appert du Catalogue des livres d'Amorós que les relations entre celui-ci et le Prince de la Paix ne furent pas toujours très amicales. Amorós se plaint « de la intriga que urdió (el Principe de la Paz) para destruir el Instituto », 1807.

chez Colas, libraire, rue Dauphine, n° 26, 1852. Cette biographie, d'un confrère, est tout à la louange d'Amorós. La seconde est d'un Espagnol : *Historique de la gymnastique moderne. Introduction, Portrait et biographie du Colonel Amorós, fondateur de la gymnastique en France. Documents authentiques. Prospectus de son école en 1825. Réfutations.* 1er fascicule par Vicente López Tamayo, professeur en chef du grand gymnase Heiser (ancien Paz). Neuilly-sur-Seine et Paris, 1882. Ce second écrit ne compte que 71 pages et est peu approfondi. Possible, que la gymnastique d'Amorós se soit continuée chez un compatriote, car Paz est un nom espagnol[1].

J'ai à remercier les personnes qui ont bien voulu s'intéresser à ce travail. En Espagne, je dois de très intéressants documents au regretté Gaston Etchegoyen, professeur au lycée de Madrid, mort en 1922 ; au Père José María de Elizondo, qui fut tué, en 1922, dans un effroyable accident d'automobile : ce Père, d'une extrême bonté et douceur, m'avait présenté à D. Eduardo Toda, si connu par son excellente bibliographie espagnole de Sardaigne et d'autres écrits, et qui m'a fait copier les lettres d'Amorós du British Museum, sans compter qu'il m'a fourni des papiers de Domingo Badia, dont il compose l'histoire; D. José Deleito y Piñuela, professeur à l'Université de Valence; D. Joaquín Hazañas y la Rua, professeur à l'Université de Séville; le baron de La Linde; le marquis del Saltillo; D. Julián Paz, directeur des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Madrid : j'ai des obligations particulières

1. Sur l'émigration politique des *afrancesados*, il faut consulter les très intéressants rapports de D. José Deleito y Piñuela : *La emigracion política en España durante el reinado de Fernando VII* (*Congreso de Bilbao*, s. d.); *La intervencion de los españoles expatriados en los sucesos de « Los Cien Dias »* (*Congreso de Oporto*, s. d.) et *La expatriacion de los españoles afrancesados. 1813-1820.* (*Nuestro Tiempo.* Madrid, 1921). Sur Amorós en Espagne : *Pestalozzi en España, por H. Morf* (*Boletin de la Institucion libre de Enseñanza.* 31 janvier 1887-15 juillet 1887) et *Don Francisco Amorós, fundador de la gimnasia francesa, por X* (*Boletin de la Institucion libre de Enseñanza.* 15 août 1888-31 août 1888). Sur Joseph I, voir A. Du Casse, *Mémoires et correspondance politique et militaire du Roi Joseph, publiés, annotés et mis en ordre.* Paris, 1854, 10 vol.; Wenceslao Ramirez de Villa Urrutia, marqués de Villa Urrutia, *El rey José Napoleón* dans la *Revista de Archivos* de 1911, p. 114-127; 267-284; 427-444; 1-17; Carlos Cambronero, *El rey intruso*, Madrid, 1909, et *Memorias de un setenton, natural y vecino de Madrid escritos por D. Ramon Mesonero Romanos*, Madrid, 1880, où l'auteur voit l'abbé D. Juan Antonio Melon, à Paris, sous le gouvernement de Louis Philippe, qui le présente au prince de la Paix (p. 24).

à M. Jean Sarrailh, secrétaire de l'Institut français de Madrid. En France, le lieutenant-colonel H. de Castries, si compétent dans l'histoire du Maroc, m'a communiqué de nombreux papiers relatifs à Domingo Badia et à Amorós; M. Marius Barroux, archiviste en chef de la Seine, m'a procuré des détails sur la mort et le testament d'Amorós; le directeur des Archives Nationales, M. Charles-Victor Langlois, et M. François Rousseau. A tous, je leur suis particulièrement reconnaissant.

D. Francisco de Paula Amorós est né à Valence, le 19 février 1770, d'après l'acte de baptême, conservé au Ministère de la Guerre à Paris [1]. Il avait pour père D. Vicente Amorós, lieutenant au régiment « Immemorial del Rey », et pour mère Dª Maria Joaquina Ondeano. Ses grands-pères étaient, du côté paternel : D. Felipe Amorós et Dª Vicenta Dardez de Borja, et du côté maternel : D. Joaquin Bernardo Ondeano et Dª Maria Felipa Bravo [2]. Le titre de marquis de Sotelo, créé par Charles IV, au profit de D. Felipe Amorós Chafrion y Dardez de Borja, grand-père d'Amorós, en 1791, D. Francisco en hérita, en 1839, par la mort du dernier représentant de la branche aînée [3]; D. Vicente,

1. Certifico el infra firmado Archivero de la Parroquial Yglesia del Proto-Martir S. Estevan de la Ciudad de Valencia, como en el libro 12 de Bautismos, al folio 94 Vso se halla la partida que dice :

« Martes en veinte de Febrero de mil setecientos setenta : Yo el infra firmado Presbitero, con licencia de Parroco, bautizo segun el ritu de la Sta Madre Yglesia à un hijo de Don Vicente Amoros, Theniente del Regimiento immemorial del Rey, y de Da Maria Joaquina Ondeano, Conjuges. Abuelos paternos son : Don Felipe Amoros y Dona Vicenta Dardez de Borja. Abuelos maternos son : Don Joaquin Bernardo Ondeano, y Doña Maria Felipa Bravo. Fué Padrino el Hermano Joseph Ciscar de San Francisco. Tuvo por nombres Francisco de Paula, Concepcion de Campanar, Manuel, Antonio, Juan de Nepomuceno, Yudas, Vicente, Joaquin, Benito. Nacio en diez y nueve de dichos. Capellan Dn Franco Vinnales »... (15 juillet 1848. Traduction légale de l'Extrait baptistaire de M. François de Paule Amoroz. M. Antonio Escudero, Traducteur assermenté, 8, rue de Provence, à Paris. Archives du Ministère de la Guerre, à Paris.)

2. *Ibid.*

3. « Rl Audiencia. Real Acuerdo de Valencia, tomo del año 1792, fol. 75 y 545. Concesion de titulo de Marqués con denominacion de Sotelo a favor de D. Felipe Amoros Chafrion y Dardez de Borja, vecino de Valencia, cadete que fué de Reales Guardias de Infanteria Española, individuo de la Sociedad de amigos del Pais de Valencia. Teniendo presente que vuestra familia se ha distinguido en la carrera literaria y militar, que vuestra esposa Da Teresa Severina Sotelo es hija de D. Ramon Sotelo y Beteo, regidor de Madrid, y nieta de D. José Sotelo, Caballero de Santiago, en cuales siempre se titularon Marqueses de Sotelo, lo propio que haceis vos y vuestra esposa, y el mismo Rey asi os nombra al hacer merced de dispensar de edad a vuestro

père d'Amorós, n'était que le second fils du marquis de Sotelo. A neuf ans, D. Francisco entra au service militaire comme cadet de noblesse: son père, appelé en Amérique, avec les corps d'armée que l'Espagne entretint pendant la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, laissait à Madrid sa femme, qui avait reçu une très bonne éducation à Oléron [1]. D. Francisco prit part aux campagnes d'Oran (1791) et dans les Pyrénées (1793) et, grâce à des actions d'éclat, fut nommé capitaine le 20 septembre 1794 [2]. Son oncle, le lieutenant général Joachim de Fonsdeviela, alors gouverneur de Cadix, le prit à son service, et il ne tarda pas à être nommé archiviste du génie et du dépôt de cartes au Ministère de la Guerre. Revenu à Madrid, à l'âge de vingt-six ans (1796), il épousa Maria Josepha de Théran, de Cadix [3], et, le 27 août 1807, il fut promu colonel d'infanterie [4]. Ce fut le dernier grade militaire qu'il obtint, et ses autres services, en Espagne, sont purement civils. Secrétaire du roi Charles IV (15 juin 1802) et conseiller des Indes (25 janvier 1808), et, sur la recommandation de Godoy, chargé de nombreuses missions administratives : il régla notamment l'établissement d'un jardin d'acclimatation à San Lucar de Barrameda, dont il devint le « Regidor perpetuo » (conseiller municipal), etc. Charles IV, toujours dominé par Godoy, s'occupa aussi de réformer l'instruction publique en Espagne

hijo para servir de Cadete, que a pesar de las diligencias que habeis praticado al efecto no habeis podido encontrar la gracia y titulo del expresado Marquesado y por ultimo que teneis las rentas suficientes, os hago nueva gracia del Marquesado de Sotelo en cabeza de D. Felipe de Sotelo y, por su derivacion, en su nieta D. Teresa Severina Sotelo y quiero que ambos seais Marqueses de Sotelo, siendo titulo previo que concedo el de Vizconde de Torreplata. San Lorenzo del Escorial, 25 de Septiembre de 1791. » (Communication du baron de La Linde.) Le possesseur actuel de ce titre est D. Carlos Sousa y Alvarez, qui descend par les femmes de la famille Amorós, mais il ne sait rien de plus (Communication de D. Joaquin Hazanas y la Rúa et de D. José Deleito y Piñuela.)... « El Marques de Sotelo, en Valencia, su persona y bienes, y algunos diamantes y perlas con su plata labrada. » (*Gaceta de Madrid*, 28 mayo 1793.) C'étaient les offrandes faites à Charles IV, pour la guerre contre la France.

1. C. J. B. Amyot, *Histoire du Colonel Amoros, de sa méthode d'éducation physique et morale et de la fondation de la gymnastique en France,* Paris, 1852, p. 1, et le colonel Amorós, marquis de Sotelo, *Encyclopédie Roret. Gymnastique et morale*, Paris, 1848, t. I, p. 70 : « Quand j'ai été en Espagne, à Valence, en 1839, j'ai laissé à la Société économique plusieurs modèles d'instruments utiles... Je voudrais les trouver en usage et bien répandus, *lorsque je retournerai visiter ce beau pays, où je suis né.* »

2. Amyot, p. 1.

3. *Déclaration de M. Amoros, réfugié espagnol, naturalisé français, et exposé de ses services.* Paris, 1817.

4. Amyot, p. 21.

et d'y introduire le système de Pestalozzi [1]. Godoy fit publier un décret royal du 31 juillet 1806, prescrivant l'ouverture de l'Institut pestalozzien, le 4 novembre 1806, dont Amorós fut, au bout de quelque temps, le directeur, et il prit comme élève l'infant Don Francisco de Paula [2]. Ce fut la période la plus brillante d'Amorós en Espagne. Mais cet Institut n'eut pas une longue durée : par décret royal du 13 janvier 1808, le gouvernement espagnol déclare l'Institut fermé à la date du 18 janvier. « Les armées françaises s'approchent et les charges du Trésor s'épuisent », dit un des Suisses chargés de l'enseignement [3]. Amorós, durant cette époque, recevait le beau monde dans sa maison. « Mi casa era ya citada como un centro donde se reunía el buen gusto, donde hallaban acogida apreciable las ciencias y las artes utiles, y donde se trataban los sabios con la distincion que merecen. Poseía una biblioteca considerable y mui selecta, un gabinete de física, otro de historia natural, un monetario, muchas pinturas y grabados, con otros infinitos objetos de las artes, que amo, que profeso, y, sobre todo, una coleccion preciosa de modelos

1. Cette réforme fut violemment attaquée par D. Antonio de Capmany :

« Ya nos habian introducido, como misterio de una segunda redencion del linaje humano, cierta regeneracion mecánica de la niñez a lo esguizaro-pestalozziano, baxo la inmediata proteccion del pueril, frívolo, vano, y botarate Generalísimo de mar y tierra, quien, no satisfecho de haber desmoralizado a quantos machos y hembras tenian que esperar su favor, queria últimamente humillarnos hasta exigir que los padres y las madres se volviesen bestias, y sus hijos máquinas; pues necesitaban de palotes y barajas para pensar, y de reglas y maestros para saltar como cabras monteses, ó trepar como monas. Qué bien dixo una pobre muger al oir contar táles exercicios y habilidades : *Esta me parece escuela para ladrones !* Los padres, por adulacion al altísimo protector, se tenian por dichosos si lograban entregar sus tiernos hijos a esta barahunda de locos, de donde habian de salir fátuos, ó perniquebrados. »

(*Centinela contra Franceses*. Sevilla, Imprenta Real. 1810, p. 22-23.)

2. *Déclaration*, etc.

3. D. Rufino Blanco y Sanchez, *Pestalozzi, su vida y sus obras. Pestalozzi en España*, Madrid, 1909, p. 358, 449-450, et *Memorias de Don Manuel Godoy, principe de la Paz*, Paris, t. V, p. 11, 13. José Blanco, connu sous le nom de *Blanco White* (né à Séville, le 11 juillet 1775, et mort à Greenbank, près de Liverpool, le 20 mai 1841) était attaché à l'Institut pestalozzien, en qualité de catéchiste. « Son talent musical lui procura, en outre, une situation. Il participait à des concerts d'amateurs, chez un commis du ministre de la Guerre, appelé Amoroz. Cet homme, d'esprit éveillé, et de caractère fort remuant, connut les travaux pédagogiques du Suisse Pestalozzi. Il rédigea, sur cet objet, un mémoire qu'il remit au Prince de la Paix, afin d'introduire, en Espagne, cette méthode d'éducation. Godoy consentit à l'essayer, dans une école militaire, dont il nomma Amoroz directeur, avec le grade de colonel. » (François Rousseau, *Blanco White. Souvenirs d'un proscrit espagnol, réfugié en Angleterre*. 1775-1815. Extrait de la *Revue Hispanique*, t. XXII.)

de instrumentos utiles, traidos de Inglaterra, Alemania y otras partes, que V. M. mismo vió alguna vez en el quarto del Señor Infante Don Francisco de Paula, quando tube el honor de enseñarle, siguiendo el metodo, justemente celebrado, del insigne suizo Pestalozzi[1]. » L'attentat d'Aranjuez (17 mars 1808), dirigé contre Godoy, Prince de la Paix, et contre tous ses adhérents, mit fin à cette période de prospérité. Dès qu'on sut à Madrid le motif de l'attentat (le 19 mars), des groupes se formèrent, allèrent vers la demeure de Godoy, qu'ils pillèrent et brûlèrent. A San Lucar de Barrameda, les habitants détruisirent le jardin d'acclimatation fondé par Amorós[2]. A Madrid, la Junte Centrale confisquait les biens de ceux qui avaient suivi le parti français, par un décret Royal du 2 mai 1809[3], et, antérieurement, le gouvernement poursuivit Francisco Amorós, comme ami de Godoy, le 22 août 1808, et il se rendit dans la rue Ancha de Sn. Bernardo, n° 1, second étage, qui était sa demeure. Les magistrats firent comparaître une domestique, Isabel Asenjo, qui déclara : « se ausento (Amorós) de esta Corte la noche del treinta de Julio de este año a cosa de las nuebe, solo y a caballo, sin que le acompañase ningun criado, sin saber a donde, ni tampoco se lo manifesto

1. Blanco y Sanchez, p. 471-474. Le décret du prince de la Paix (Aranjuez, 13 janvier 1808) portait : « Pero estas circunstancias no son suficientes para decidirse á adoptar el nuevo metodo, quando algunos Padres de familia se han manifestado descontentos, otros individuos del Instituto han escrito contra él, y las Naciones ilustradas no lo han establecido todavia. Por lo tanto y teniendo tambien en consideracion que las actuales circunstancias no permiten continuar los gastos que ocasionaba la existencia del Instituto, he propuesto á S. M. que me parecia lo mas oportuno dar por fenecido el ensayo ; y abiendo tenido á bien conformarse con mi dictamen se ha servido disponer : Que los observadores comisionados por los Pueblos se restituyan á sus respectivos destinos, y lo mismo los oficiales empleados en el Instituto, dandose una gratificacion de 6 mil reales al Teniente Coronel Dn Franco Voitel, capitan del Regimiento de Suizos de Wimfen, y de 4 mil á cada uno de los ayudantes D. Andres Sméler y D. Francisco Studer para los gastos de viaje. Igualmente se ha dignado S. M. resolver que sean atendidos en sus pretensiones aquellos sujetos que han manifestado mayor zelo á favor de la juventud y desde luego ha tenido á bien conceder Plaza del Consejo Rl y Supremo de las Indias á su Secretario con exercicio de Decretos Dn Francisco Amorós, oficial de la Secretaria de Estado y del Despacho de la Guerra. »

2. General D. José Gómez de Arteche, *Reinado de Carlos IV* ; Madrid, s. d., t. III, p. 304-306, *Mémoires d'un apothicaire sur l'Espagne, pendant les guerres de 1808 à 1814*, Paris, 1828, t. I, p. 28, et Don Juan Pérez de Guzman y Gallo, *El dos de mayo de 1808 en Madrid*, Madrid, 1908, p. 595-596.

3. Mario Méndez Bejarano, *Historia política de los afrancesados*, Madrid, 1912, p. 326-327.

a su señora y parienta Dª Maria de Teran... » Le 21 octobre, ils interrogent la femme d'Amorós : « era temeroso (Amorós) de que acaso el Pueblo acometiese contra su persona y casa... contra los que habian estado en el Congreso de Bayona, en el que fué comprendido como consejero de Indias... ». Le Promotor fiscal veut qu'on interroge les personnes qui ont accompagné les Français jusqu'à Burgos et Victoria, peut-être sauront-elles quelque chose, mais elles ne savent rien. Le 25 novembre 1808, il recueille la déclaration d'un prêtre, D. Juan Agustin Ruiz Cąchupin, qui dit qu'Amorós est parti avec D. Juan Antonio Llorente [1], et ce témoignage est confirmé par D. Narciso Urbuna, commis au greffe [2]. Enfin, la femme d'Amorós, Dª Maria Josefa Teran, réclame les biens qui lui appartiennent : « Que se le entreguen los vienes existentes en su casa avitacion y que pertenecen a su Causa Dotal y demas que llevó al matrimonio. » Amorós s'est plaint, dans sa *Representacion*, de son arrestation et de la visite de ses papiers : « El primero... fué el desenfreno de las delaciones clandestinas y falaces, por efecto de una de las quales *fuí arrestado en mi casa con centinela de vista*... Tres consejeros de Castilla reconocieron mis papeles, que fueron completemente sorprendidos ; y hecho el informe... el mismo Infante Don Antonio... me declaró libre de todo cargo. »

C'est quelques années plus tôt qu'Amorós fit la connaissance du fameux voyageur catalan, Domingo Badia y Leblich, chargé par le Prince de la Paix d'aller au Maroc. Badia entra au Maroc par Tanger, le 29 juin 1803, et une correspondance secrète, qui est très probablement d'Amorós, établit les relations des deux *afrancesados* [3]. Badia, après des conversations avec

1. « En 31 de julio (1808) sali de Madrid para Vitoria en compania del Rey José. Yo no hubiera hecho jamas este viaje sino temiese con fundamento grave perder la vida en Madrid, o Toledo. La noticia de la batalla de Baylen mudó el estado de la opinion publica sobre la posibilidad de resistir al poder de Francia... La publicacion del nombramiento de consejero de Estado prestaba ocasion para creer que yo era partidario de los Franceses... En 5 de diciembre volvi á Madrid con el rey José... » (*Noticia biográfica de D. Juan Antonio Llorente o Memorias para la historia de su vida escritas por él mismo*, Paris, 1818, p. 125-127).

2. Archivo Histórico Nacional (Causa que se formo contra D. Fco Amorós. Legajo nº 93, 95). M. Jean Sarrailh a eu la bonté de me copier cette enquête.

3. D. José Gómez de Arteche, *Nieblas de la Historia Patria. Segunda serie*, Madrid. 1876, p. 95-156.

Napoléon Ier à Bayonne, en 1808, fut nommé, par Joseph, intendant de Ségovie, puis préfet de Cordoue [1]. Il suivit les Français, lorsqu'ils furent obligés de quitter la Péninsule, et vint s'établir à Paris. C'est là qu'un procès scandaleux entre Amorós et Badia, en 1815-1817, dont nous parlerons tout à l'heure, nous les montre définitivement ennemis.

Joseph I, appelé par une Junte, réunie à Bayonne, à la couronne d'Espagne, le 6 juin 1808, Amorós fait sa soumission au nouveau gouvernement; il est nommé gouverneur militaire et politique de la province de Santander (20 novembre 1808), puis Conseiller d'Etat (25 novembre 1808), Commissaire royal à Burgos, Guipuzcoa, Alava y Biscaye (9 février 1809), Ministre par intérim de la Police générale des quatre royaumes d'Andalousie (1 février 1810) et Commissaire Royal de l'Armée du Portugal (10 août 1811)[2].

Pendant la période où Amorós fut au service de Joseph, nous avons une correspondance conservée au British Museum (Egerton 388, provenant des manuscrits de Bernado Yriarte[3]), datée de Burgos, de Vitoria, de Bilbao, de Bermeo, etc., de mai à septembre 1809, adressée par Amorós à divers fonctionnaires et au général Thiebault, où il se plaint d'atteintes portées aux Espagnols ralliés à Joseph. Voici une circulaire imprimée où Amorós rend responsables les juges des Provinces Basques des attentats commis par les guerrillas:

Siendo sumamente fácil averiguar si entran quadrillas numerosas de insurgentes ó de vandidos en una Jurisdiccion, quando hay zelo y actividad en las Justicias, las advierto que si no me comunicasen avisos anticipados, prontos y exactos de qualquiera novedad que ocurra, serán tratados por este solo hecho como encubridoras y favorecedoras del enemigo, y las personas que se hallasen en este caso puestas á disposicion de una de las Juntas criminales extraordinarias, establecidas en las Provincias de mi Comisaría Regia. Los Tesoreros, Administradores y qualesquiera otros depositarios de cau-

1. D Felix Torres Amat, *Memorias para ayudar á formar un diccionario crítico de los escritores catalanes*, Barcelona, 1836, p. 77.

2. *Correspondance du Comte de la Forest, ambassadeur de France en Espagne*, 1808-1813, publiée... par M. Geoffroy de Grandmaison, t. II, p. 61, 88, 133; t. III, 218; et Pierre Conard, *La Constitution de Bayonne* (1808), Lyon, 1909. *Déclaration de M. Amoros, réfugié espagnol, naturalisé français, et exposé de ses services*. Paris, 1817.

3. D. Pascual de Gayangos, *Catalogue of the Manuscripts, in the spanish language in the British Museum*, London, 1875, t. I, p. 336.

dales públicos que se dexen robar, serán responsables de las cantidades substraidas, sin que se les admita excusa alguna, pues es muy fácil que las pongan á cubierto de todo insulto, lo mismo que sus personas, para evitar la sospecha racional de que hayan polido ser cómplices del atentado.

Conocidos los horrores que han cometido los insurgentes á su entrada en Santander, y que por ellos se han privado de los derechos de ser considerados como tropas regladas y disciplinadas, ni aun como Españoles, de cuyo hermoso nombre se han hecho indignos, mando á todas las Justicias y á todos los vecinos honrados de los pueblos que persigan á éstas gabillas de vandoleros con el mayor vigor; que toquen a rebato así que lleguen algunos para que todos salgan a repelerlos; que pongan de noche en los campanarios una luz y un Centinela para tocar las campanas quando pasen por sus inmediaciones; que elijan en cada pueblo una casa fuerte donde haya una guardia constantemente de los vecinos armados, y pueden reunirse todos para defenderse, entretando que son socorridos, que no les den abrigo, alimento, ni proteccion alguna; en el firme concepto de que con las colunas que se destacarán contra ellos, irá un Juez para tomar informaciones de los que no obedeciesen estas órdenes y recibirán inmediatemente el castigo de su criminal conducta.

Muchos de los oficiales Españoles que han sido hechos prisioneros en Santander han solicitado entrar al servicio del Rey nuestro Señor D. Josef I° y se lo he concedido. Deseaban hallar una occasion oportuna para pasar á ser sus vasallos y abandonar la mala causa que seguian. Los mismos sentimientos tienen una multitud de soldados, cabos y sargentos prisioneros, y admitiré al servicio de S. M. aquellos que acrediten sincera y eficazmente sus deseos de dexar su fatal vida; al paso que serán perseguidos de muerte todos los que sean cogidos con las armas en la mano. Vitoria 21 de Junio de 1809.

El Commissario Regio.
Francisco Amorós[1].

C'est pendant qu'il fut commissaire royal à Burgos, Guipuzcoa, Alava et Biscaye qu'Amorós eut de graves différends avec le général Thiébault, qui le peint dans ses mémoires assez cavalièrement et même l'insulte: « Je ne sais plus avec qui je causais à l'une de mes croisées, lorsque je vis arriver par la route de Victoria un vieux berlingot attelé de six mules, escorté par un officier à chacune de ses portières et par des soldats espagnols, tous ayant le sabre à la main. Je me fis

1. British Museum. T 18* (70).

renseigner sur cette mascarade, et de suite je fus informé que c'était un nommé Amorós, colonel de bricole, qui devint ministre secrétaire d'État de la police du roi Joseph et qui, obligé en 1815 de se réfugier en France, y fit quelque bruit en y instituant quelques nouvelles méthodes de gymnastique. Don Francisco Amorós en Espagne, plus tard simple Amorós à Paris, venait, sous le titre de commissaire extraordinaire, inspecter tous les fonctionnaires espagnols de mon gouvernement... Je reçus, le soir, l'avis d'un succès remporté par un corps de l'armée d'Espagne, et de suite, quoique le fait n'en valût certes pas la peine, j'ordonnai un *Te Deum* pour le lendemain et j'envoyai aux chefs de toutes les autorités espagnoles, en exceptant le prétendu Illustrissime, l'ordre de m'accompagner à cette cérémonie. » La correspondance d'Amorós, qui contient aussi des lettres du général Thiébault, rectifie les mémoires. Voici la lettre du général et l'on remarquera que le *Te Deum* fut chanté pour les victoires d'Autriche.

« Monsieur l'Intendant, je vous fais savoir que dimanche prochain je me rendrai à la Métropole de cette ville pour y assister à une grande Messe et à un *Te Deum* solennel, en action de grâces des victoires que S. M. I. Napoléon le Grand vient de remporter sur toute les forces de l'Autriche réunies, et de la suspension d'armes qui en a été la suite. Prévenez toutes les autorités espagnoles qu'elles doivent dans la plus grande tenue assister à cérémonie, et que le cortège partira de chez moi, où tous les membres de ces autorités doivent se réunir, et où l'ordre de marche et le cérémonial seront réglés. La messe devant commencer à 10 heures précises, le cortège partira de chez moi à... J'ai l'honneur de vous saluer. Le Général de Division de la Castille. Thiébault. Au Quartier Général de Burgos, le 28 juillet, an 1809. » L'intendant dirigea l'original à Don Francisco Amorós, en ces termes : « Yllmo Señor, Dirijo à V. S. Y. original el officio que me ha pasado este Sor Gobernador para que en su vista disponga V. S. Y. lo que tenga por conveniente, Dios gue à V. S. Y. ms. as. Burgos, 28 de julio de 1809. Domingo Blanco Salcedo. Yllmo señor Dn Franco Amorós. » « L'Intendant — homme

d'esprit, susceptible de finesse, même de malice — communiqua par lettre et copie mon ordre audit Amorós, qui répondit que, quoique la convocation fût illégale, mais vu la circonstance, le préfet était autorisé à se rendre au *Te Deum* », dit Thiébault, et en effet Amorós répondit à l'Intendant qu'il lui permettait d'assister à la cérémonie : « Permito a V. S. que concurra a la funcion de Yglesia que se ha de celebrar mañana y que cite a las demas personas que hayan de assistir, pues la grandeza del motivo me hace prescindir de la irregularidad con que se procede en esta ocasion. Dios gue à V. S. ms. as. Burgos. 29 de julio de 1809. Franco Amorós. Sr. Yntendente de Burgos. » Les différends allèrent en s'accentuant jusqu'à la fin de septembre 1809, et la dernière lettre d'Amorós à Joseph était ainsi conçue :

« Señor, La fuerza ocupa ya aqui en todos sus sentidos el lugar de las leyes y se atropellan todas las órdenes de V. M... Me ha usurpado el Gobernador Thiebault la Policia que exercia Yo en el Correo con tan felices resultados como V. M. sabe y sabrá mejor por los documentos que le presentare. El propone al General Kellerman estas y otras medidas y se .... con su aprobacion. El exercicio de la justicia ha sido igualmente atropellado, quitando al Corregidor el conocimiento que tenia en una causa de una muger depositada y arrancando á esta con Gendarmes del deposito. La humanidad esta tambien terriblemente ofendida por un hecho que horroriza. Se desertaron dos oficiales del hospital, y mando llebar todos los enfermos à la Carcel, murió uno en la traslacion y como vio la indignacion del Pueblo, mandó volverlos al Hospital, diciendo se habia equivocado la disposicion.

Se ha hecho Presidente de la Junta de Subsistencias, va á ella algunos dias, redacta las actas como le parece y quita la junta la libertad de obrar, y aunque hasta ahora no ha producido en ella ninguna mala consequencia esencial, su intervencion, conocido sus Caracter y sus principios, no tardará en trastornar toda mi obra. En fin ya se han colmado los excesos del despotismo militar, y la inconsideracion á mi autoridad y todas las demas. Guardo en mi poder los comprobantes de todo genero, para no aventurarlos en el Correo y solo incluyo a V. M. un exemplar del Bando fatal que se ha publicado con autorizacion del General Kellerman, y que produce el disgusto general de todos los buenos servidores de V. M. y las mas funestas consequencias. Este Bando ha hecho concluir bruscamente mi mission y se han acabado de romper los lazos que habia entre el representante del Rey y las Justicias, y el freno en que estas tenian à los Pueblos. El Comisario

de Policia ha desistido enteramente de su empleo; lo mismo el Vice-Comisario que habia nombrado para suplirle. El Corregidor se me ha quejado del anulamiento de sus facultades; los Gendarmes de Burgos han hecho una representacion pidiendo dejar el Servicio, para no hallarse bajo el mando del General; la Compañia de Policia de Bilbao no quiere trabajar mas en esta Provincia, y todo se ha desquiciado por tan imprudentes disposiciones. Solo el Yntendente permanece contento al lado del General y desobedece mis órdenes, que han cumplido y respetado todas las demas autoridades.

Por otra parte me hallo sin conocer la voluntad de V. M., pues se han interceptado dos Correos entre Valladolid y esta Ciudad; de modo que todo me obliga á buscar una situacion en que pueda imponerme de las intenciones Soberanas, para emplearme con utilitad del Servicio segun ellas. Dios gue la importante vida de V.M. muchos años. Burgos, 28 de Setiembre de 1809.

Fran^co Amorós[1].

Le Général Thiébault traite Amorós de « grigou », de « misérable », et de « drôle », et il l'accuse d'avoir « fait mille iniquités et infamies en Biscaye ». Enfin, rappelé à Madrid, Amorós eut toutes les peines du monde de sortir de Burgos : « plus de deux mille personnes étaient déjà sur son passage, et les huées, soutenues de quelques pierres, l'accompagnèrent hors de la ville. On l'aurait assommé, si je n'avais fait prendre les armes à quatre compagnies qui lui ouvrirent le passage[2]. »

Il est difficile de savoir où est la vérité. Amorós était violent (comme un Valencien à l' « alma atravesada ») et la confiance que lui avait donnée Joseph l'avait rendu arrogant; d'autre part, Thiébault se croyait, en pays conquis, le chef de tout et il n'est pas étonnant qu'il ait malmené Amorós. Nous avons aussi, dans l'*Indice de los papeles de la junta central suprema gubernativa del Reino y del Consejo de regencia publicado por el Archivo Histórico Nacional*[3], une lettre d'Amorós, écrite de San Sebastian le 14 avril 1809, où il se lamente de l'hostilité des habitants contre les Français : « siendo singular, dit-il, que los religiosos piensan mejor que los proprietarios y comerciantes. Un frayle dominico ha predicado ya á favor de V. M.,

1. Correspondance d'Amorós, fol. 112-113.
2. *Mémoires du général Bon Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, etc.*; Paris, 1895, t. IV, p. 349-355.
3. Madrid, 1904, p. 100.

y seguiran otros. » Comme la plupart des *afrancesados*, obligés de quitter le sol de l'Espagne, Amorós conservait un grand amour pour son pays d'origine et nous le voyons par une lettre qu'il adressa de Paris, 4 octobre 1820, au Conseil Municipal de Talavera de la Reyna :

Gymnase Normal Militaire. Al Ayuntamiento de Talabera de la Reyna. Illustrisimo Señor, Todavia me acuerdo con placer de la época que tube el honor de ser Comisario Regio de esa Provincia por las virtudes que descubri en sus habitantes, por su amor al orden, y por el bien que procuré hacerles, evitandoles las calamidades de la guerra y defendiendoles del despotismo de algunos gobernadores militares que aterraban a sus moradores. No creo habran Vuestras Señorias olvidado que sostube con firmeza la independencia de la Nacion, las autoridades de la Provincia y el gobierno español, que mantube el orden admirable de su cuenta y razon y que no perdoné fatiga alguna para hacer justicia á cuantos la reclamaban. Las autoridades de Talavera de aquellos tiempos me ayudaron á obtener estos resultados y creo que, comparada la época de mi administracion con la de los gobiernos militares que despues se establecieron, no hubiera sentido la provincia conservar el mismo sistema. Sea como fuere, yo procuré cumplir con mis deberes en aquellas criticas circunstancias, yo probé el interés que tomaba por los pueblos y ruego á ese respectable Ayuntamiento se sirva exponer en un certificado lo que crea justo acerca del desempeño de mis funciones, y de los sentimientos y principios de que di pruebas durante el ejercicio de ellas.

Este acto de su rectitud influirá en la suerte de mis hijos, dignos de ser españoles y a quienes deseo trasmitir un nombre puro como lo han sido mis intenciones y mi manejo. Si debo al Ayuntamiento esta fineza, sera un hecho mas que añadir á los muchos favores que mi gratitud no podrá olvidar jamas y que experimenté en esa preciosa Ciudad, cuyos aumentos y prosperidades ruego á Dios aumente sin fin.

Paris 4 de Octubre de 1820.

Ilustrisimo Señor,

Francisco Amorós, Director del Gymnasio normal militar y otros en Paris.

P. D. El Mariscal Duque de Ragusa, que mandaba el exercito francés de esa Provincia, me ha dado un testimonio muy honroso de mi manejo : pero yo prefiero los testimonios de mis conciudadanos españoles. Ellos pueden decir que me opuse fuertemente a las contribuciones arbitrarias que exigia el Baron de la Martinière ; que

las hice cesar; que muchos pueblos iban á abandonar sus hogares, y que yo los contube, haciendoles sembrar mas que otros años, cuando los franceses querian apoderarse de todos los granos y dejar perecer de hambre los pueblos; enfin que defendi con tanto teson los derechos de la humanitad, que el General Foi, temiendo mi presencia y mi caracter, abuso de la fuerza, no permitiendome entrar de nuevo en esa Ciudad, quando el gobierno me envió otra vez para contener el despotismo militar : varias veces socorri las pobres monjas que hubieran muerto de hambre.

Si el Ayuntamiento tiene a bien expedir el Certificado que deseo, puede servirse embiarlo a Madrid a Dª Maria Theran y Palacios, y si prefiriese dirigirmelo, á la Rue Surenne nº 6, á Paris[1].

Pendant qu'Amorós était commissaire royal des provinces de Burgos, Alava, Guipuzcoa et Viscaye, il eut à défendre ces provinces contre les Anglais et il rédigea un mémoire de 47 articles, daté de Bilbao, 5 juin 1809, qui témoigne de son activité et de son zèle. En voici quelques passages :

Quando llegué á estas Provincias, estaban los Ingleses, estos pérfidos y eternos enemigos del reposo de la Europa, acometiendo impunemente las costas de este señorio, tornando casi todas sus baterias por la gola, destruyendo una multitud de ellas, y humillando con sus insultos y sorpresas á los indefensos naturales, que á pesar de su ardimiento y buena voluntad en favor de su Rey y señor D. JOSE Iº y de su Patria, no tenían medios de manifestafle, porque estaban privados de sus armas, y sintiendo su triste inaccion y forzada nulidad. Los sucesos de Motrico y Deva en la Guipuzcoa empezaron á dar pruebas á los Ingleses de que eran aborrecidos y serian siempre rechazados; pero no se había proporcionado á los Vizcaynos una ocasion para escarmentarlos del mismo modo, qual la deseaban. Por fin llego el dia 23 de Mayo próximo pasado, y se dirigieron quatro lanchas armadas á Bermeo con piezas de artillería y mas de doscientos hombres. Mandaba la Guarnicion francesa Mr. Gautier, y unido todo el vecindario á ella, hizo una brillante defensa, y obligó al enemigo á retirarse, desesperado ya de volver á hollar el territorio Vizcayno. Antes y despues de este suceso se habia formado el alistamiento de los Pueblos, se les habian enviado armas y preparado todo lo necesario para obtener este feliz resultado; pero no contento con esto me pareció conveniente

1. Biblioteca Nacional de Madrid. Mss. 19, 699. Nº 14. Aux Archives des Affaires étrangères. Correspondance d'Espagne 687, fol. 236-238, nous trouvons la « Traduction de la lettre adressée par M. Dn François Amorós, Conseiller d'État de S. M. C. et Commissaire royal de l'Extremadure, à M. le General Baron de la Martiniere... Talaveyra de la Reyna, le 2 octobre 1811 », dans laquelle Amorós se plaint beaucoup de ce général, qui viole les dispositions de M. le maréchal duc de Raguse.

recorrer la costa para observarla bien y poder dictar un plan de defensa arreglada á las circunstancias. Hecho el reconocimiento y puesto de acuerdo con el señor General J.J.Avril, gobernador de este Señorio, me ha parecido conveniente establecer las reglas siguientes.

Nous laissons les articles concernant la défense de ces provinces et nous reproduisons les articles 44 à 47, qui infligent des peines aux Biscayens traîtres à la patrie :

Artículo 44

No es posible creer que haya entre los Vizcainos sugeto alguno que manifieste cobardía ó resistencia en el cumplimiento de las obligaciones que tiene todo ciudadano ; pero si lo hubiese, entre los individuos alistados para la defensa, se le formará una sumaria, donde constará el motivo que la promovio, y remitida al Commandante General de la Costa, pondrá éste, si hubiese causa para ello la sentencia siguiente.

N. queda separado de la Compañia o Brigada de tal Puesto, porque no es digno de servir á su Rey, y á su Patria, inhabilitandole para obtener otros destinos publicos.

Sobre la puerta de su casa se pondrá la misma inscripcion en caracteres inteligibles, y la Justicia reemplazará inmediatemente este individuo.

Artículo 45

Los delitos de menor consideracion se castigarán con arrestos y reprehensiones publicas.

Artículo 46

En Bilbao, y en todos los puntos habrá siempre propios que comuniquen prontamente las órdenes y avisos convenientes, tomándose las seguridades conocidas para que no sufran retardo.

Artículo 47

Las Diputaciones del Señorio facilitará todos los recursos que sean necesarios para que se lleve á efecto prontamente, y en todas sus partes quanto queda prevenido, y dará esta nueva prueba al Rey nuestro Señor de su empeño en servirle, y en cumplir con la obligacion en que se halla constituida de defender la Costa contra los enemigos de S.M., y de asegurar la tranquilidad de lo interior.

Bilbao, 5 de Junio de 1809[1].

Francisco Amorós.

1. Archives des Affaires étrangères. Correspondance d'Espagne 679, fol. 152-157.

C'est le 21 août 1809 qu'il adresse de Burgos aux Castillans une proclamacion enflammée pour les exhorter à combattre dans les armées du roi Joseph et contre les guerrillas, qu'il appelle « miserables quadrillas de vandoleros que ayudan vilmente los proyectos incendiarios de la Junta revolucionaria y robespierina de Sevilla ». Il compare le temps présent à l'époque de Philippe V, quand les Castillans pour venir en aide à leur nouveau roi, loyalement et héroïquement, ont passé quatorze ans à le soutenir; mais Louis XIV, continuellement défait, ne peut être mis à la place de Napoléon, qui mérite le nom d'*invincible*. Nous le reproduisons en entier.

CASTELLANOS. Quantas virtudes, quantas heroicidades no recuerda vuestro hermoso nombre! qué gloria, qué respeto no inspira el pronunciarlo!...

Si, castellanos! No caben en las paginas de la historia de España los rasgos de vuestras sublimes acciones, de vuestras singulares prendas, y entre todas la *lealtad* es la que más brilla. Antes de la guerra de sucesion no podian separarse ya del titulo de Castellano las idéas de *fidelidad, constancia y fortaleza.* Tan indentificadas estaban con él que quando se nombraba *un Castellano* no era necesario añadir un hombre de bien, *un hombre esforzado, un hombre noble.* Todas estas imágenes y atribuciones se subentendian en aquel famoso dictado. Pero vino la desoladora guerra de sucesion, y entonces fué quando no solo se comprobó la positiva existencia de estas magnánimas prendas en los Castellanos, sino que excedieron todavia la idéa brillante que se tenia de ellos, y se apoderaron para siempre del buril de la historia, destinado unicamente á perpetuar heroicidades y virtudes, para no permitir que se mancillase jamás su fama ni obscureciese su gloria.

Tomaron decididamente el partido de Felipe V, de aquel Rey que batalló tantos años para afirmarse en el trono, y que fué tantas veces desgraciado; pero no por eso se debilitó la fidelidad de los Castellanos, no por eso vaciló su constancia, y firmes siempre en su primer proposito sufrieron con heroyca paciencia todas las calamidades y desgracias que les ocasionaba el seguimiento de su causa. Aqui, aqui es donde mas admiro y respeto el caracter Castellano, y donde se me presentan mas modelos que ofrecer á la imitacion de la juventud presente. El valor de los Castellanos solo sostubo entonces sobre el Trono Español un Rey vacilante, y que apenas tenia fuerzas para resistir las de sus enemígos. Quantos objetos de comparacion entre aquella época y la presente y quanta diferencia! Si hubieran calculado entonces los Castellanos como calculan los hombres viles, contando solo con su particular interés, tal vez no habrian tomado el partido que les dictó la nobleza de su

caracter, y que por tantos años los hizo desgraciados. En efecto tenia contra si Felipe V todo el resto de la España, tenia la Inglaterra, la Italia y la Alemania entera. Luis XIV triunfante algunas veces, pero batido con freqüencia, apenas podia enviar socorros á su nieto, y el mayor Exército que entró en España no excedió de 30.000 hombres. Asi es que duró 14 años esta lucha, sostenida por los débiles recursos extrangeros y por los fuertes pechos de nuestros Castellanos. Se parece esta época á aquella en que nos dá la Dinastia gloriosa de la Europa un Rey digno de gobernarnos; en que los eternos enemigos de la prosperidad de las Españas, teniendo el explendor y la fuerza que adquiriremos siendo bien conducidos, la contrarian, y en que el fanatismo solo y la mas grosera impolitica resisten la sujecion a un Gobiermo mil veces mas liberal de quantos ha tenido hasta ahora nuestra Patria. Solo por estos puntos hay algun contacto entre los principios del siglo 19 y los del siglo 18; pero qué diferencia tan enorme en todo lo demás?

Luis XIV perdiendo batallas continuamente: Napoleon el grande destrozando siempre los Exércitos del Austria, y ocupando su Capital desde las primeras operaciones. Luis XIV sin influjo en la Italia, y Napoleon el grande poseyendola absolutamente con un Rey guerrero de su misma familia. Luis XIV sin dominio en Holanda, Polonia y el resto de la Alemania, y Napoleon el grande dominandolo todo con su colosal prepotencia, con miembros de su augusta progenie, con una confederacion asombrosa, é irresistible y con una estrella brillante donde está marcado el destino de *invencible.* Sabe que tienen en España la temeridad de resistir un Rey clemente y justo, y la torpeza de no conocer, ni querer admitir la mejor Constitucion del mundo, y la primera chispa que desprende de los rayos de su poder, es un nuevo Exército de mas de 200.000 combatientes que destroza y pulveriza en un momento esas moles inmensas, orgullosas é incautas de insurgentes, y dexa tranquilo y seguro á nuestro amado Rey y Señor en la Capital de las Españas.

Sabe que el Austria quiere aprovecharse de la ausencia de algunas tropas, y sobre todo de la de su augusta Persona, que juzga á muchos centenares de leguas de distancia; la vé declarar pérfidamente una guerra injusta, y vuela el Emperador hácia aquellos parages; le miran con asombro y entusiasmo sus huestes, y marchan á la victoria con su héroe al frente, y la consiguen, y deciden para siempre la suerte de Alemania.

En tanto nuevos exércitos de insurgentes, nuevos exércitos de Ingleses se presentan en la palestra, se acercan a Madrid, creyendo que nuestro Rey le ha abandonado, y aunque pelean con audacia, aunque se esfuerzan con valor inaudito, esperanzados en su número y en el pillaje de la Capital que se les habia prometido, encuentran con un Monarca guerrero, con unas tropas invictas, y con una destreza vigilante que

destruye todas sus convinaciones, humilla su imprudente orgullo, y aniquila todas las fuerzas que pretendian arrancarle el cetro de sus vigorosas manos.

Con las tropas que quedan á nuestro amado Soberano puede tomar la ofensiva, y la toma en efecto persiguiendo por todas partes las reliquias de sus enemigos, y á esas miserables quadrillas de vandoleros que ayudan vilmente los proyectos incendiarios de la Junta revolucionaria y robespierina de Sevilla... Mas á pesar de esto, y de que no necesita refuerzos para dominar la peninsula, pues millares de Españoles siguen ya las vanderas gloriosas de S. M., y ayudan á defender su justa causa y la de toda la Nacion, entran nuevos refuerzos, y en breves dias contarán los exércitos del Rey con 150.000 combatientes mas.

Castellanos, este es el quadro fiel de la situacion presente de las cosas... el que os lo pinte con otros colores os engana, es vuestro enemigo. Napoleon vence en todas partes; su hermano predilecto, nuestro benéfico Monarca Don Josef I° participa de los rayos de su gloria, de las seguridades de su dicha, vence tambien quantos enemigos se le presentan en España, y si en solo un año ha aumentado desde ciento á cien mil el número de los Españoles que le siguen y obedecen, porque le aman y respetan, como sera posible desposeerle de una soberania que en poco tiempo será defendida por diez millones de Españoles!... No, no, enemigos eternos de nuestra felicidad, Ingleses irreligiosos, Ingleses obcecados; la monstruosa alianza que habeis hecho con los Españoles insurgentes, que solo pueden batallar contra los intereses de su Patria porque no los conocen, esa alianza iniqua, escandaloza y perfida va á cesar prontamente. Ya os acusais de haberos abandonado unos á otros en las riveras del Tajo; ya se ha introducido entre vosotros la mala fé, la rivalidad y el furor de las venganzas. En muchos Puertos de España no os han dexado hollar nuestro sagrado territorio, que jamas debieron pisar los enemigos irreconciliables de los Católicos, como sois vosotros. Huid, huid, apresuradamente segun lo vais haciendo: es el unico efugio (refugio?) que teneis para salvaros, y los pocos que quedais id á contar á vuestra Patria el exito que han tenido sus mal concertados planes, la verguenza de que vais cubiertos y la desesperacion absoluta de lograr vuestros intentos.

El placer que debe animar á los buenos Españoles al considerar como castiga el Cielo la temeridad de los Ingleses seria completo, si no viesemos los campos sembrados de cadaveres de los conciudadanos nuestros que siguen tan desgraciado partido. Este nos contrista, esto aflige el sensible corazon de nuestro piadoso Monarca, y esto no podrá remediarse sino deponen sus errores los Españoles alucinados, y ellos mismos no evitan el peligro que los amenaza y que enquentran en todas partes.

Qué obcecacion es esta, Santo Dios! Por qué esos jóvenes inexpertos ó timidos que se dexan conducir por el engaño ó el terror á las filas enemigas, para ser en breve destrozados, no huyen de alistarse entre facinerosos, y vienen á tomar partido en las vanderas del Rey? Por qué no acaban de conocer que siguiendo la causa de los insurgentes arruinan su patria, excitan la venganza y desdoran el caracter Español? Por qué prefieren una muerte infame, un sacrificio inutil de sus personas y propiedades, al dulce reposo de sus familias, á la tranquilidad de los pueblos, y á la felicidad de la Nacion entera? — Siguen el partido del Rey esos foragidos manchados de crímenes, que solo pueden vivir en el cahos de las sociedades, y en el reynado de los delitos? — No, no, lo pueden seguir, porque la justicia no admite á su servicio la iniquidad. Y vosotros jóvenes ilusos; jóvenes desgraciados, seguis sus infames huellas, abandonais las casas paternas, y no solo os entregais á una vida infame y á una muerte cierta, sino que dexais expuestas vuestras familias á que respondan de vuestros crímenes y sufran todos los males que trae consigo esta perfidia!

Castellanos, entre vosotros se cuentan muchos individuos que prefieren la muerte á seguir el detestable partido de los insurgentes. Quantos curas respetables, quantos pueblos leales han recebido á balazos esas quadrillas de vandoleros que solo entran en ellos para comprometerlos y destruirlos. Si les dais auxilio estais perdidos, si vuestros hijos se unen á ellos, lo estais tambien, enfin no os queda otro recurso sino el de resistirlos, el de no prestarles auxilio alguno y el de que vuestros hijos vengan á guarecerse en las falanges victoriosas de nuestro Soberano.

Aqui me encontrareis, rodeado de fieles Castellanos, Alaveses, Guipuzcoanos, y Vizcaynos, de nobles Burgaleses, que han dado pruebas recientes á S. M. de su adesion y generosidad; todos prontos á derramar nuestra sangre por su causa y la de la Nacion, y á resistir á sus enemigos. No batallaremos ahora como batallaban nuestro Abuelos por sostener una Monarquia despotica, un Gobierno inconstitucional, una tirania sin limites, una opresion insoportable, y toda esa caterba de males, errores y desatinos que han ocasionado las desgracias y la humillacion de la España por espacio de un siglo. No Castellanos: ahora pugnaremos por sostener un Rey colmado de virtudes, una constitucion que restituye á la verdadera Religion explendor al Pueblo derechos, al hombre su dignidad y á la Nacion toda sus prerrogativas augustas, su noble independencia, su libertad, su riqueza y sus honores. Si los Castellanos mal regidos y engañados han dado tales pruebas de su heroicidad, qué harán quando gobernados por su propia constitucion, por su legitimo y muy amado Rey D. Joseph Napoléon I. pueden desarrollar oportunamente todas sus calidades, y exercitan

con tino, discrecion y ardimiento los esfuerzos de su caracter generoso.

El Rey nuestro Señor me ha enviado entre vosotros para hablaros de vuestros intereses, para defenderos de injustas persecuciones, para proporcionaros el premio del mérito, y las buenas acciones, y castigar con una justa severidad y prontitud las malas. Por fortuna mia y de vuestro buen nombre ya he tenido varios motivos de recomendar al Rey acciones meritorias de los Castellanos. Los Gendarmes Burgaleses se acaban de cubrir de gloria; persiguen con vigor y aniquilarán en breve, unidos con las tropas francesas, esas quadrillas infames de vandidos, y para juzgar á los que se han cogido ya y se cogerán en lo sucesivo, he formado una Junta criminal extraordinaria, que impondrá irremisiblemente las penas establecidas á los delinquentes. Castellanos, evitad que uno de vuestros hijos perezca vergonzosamente en un patibulo, sentenciado por sus mismos Conciudadanos. No presenteis ese triste espectáculo en vuestra hermosa Capital; no causeis á mi sensible corazon semejante tormento; no mancheis vuestra gloria é infameis vuestra lealtad con este oprobio. Si aun hay algunos Castellanos entre los foragidos, que huyan arrepentidos de su detestable compania, que se me presenten sumisos á la autoridad del Rey, y yo imploraré y yo conseguiré su perdon. No deis lugar á que sea vuestra perdicion irremediable; á que se talen vuestros campos, se arruinen vuestros pueblos, y no queden á los que os sobrevivan sino montones de escombros, de ruinas y cadáveres sobre que llorar vuestra temeridad y obcecacion. Aun estais á tiempo de reconocer vuestros errores, pero, ay tristes de vosotros si lo dilatais un solo momento! Castellanos elegid: el Rey apreciará vuestra lealtad, y nadie está mas interesado que vosotros en conservarla, pues necesitais la soberana proteccion para que terminen quanto antes vuestros infortunios, y os defienda de todos los furores del vandalismo, que acabaria con vosotros si no os amparase bajo el escudo de su immenso poder. El precipicio, la muerte, los horrores serán el término de la loca presuncion de los enemigos del Rey nuestro Señor Don Joseph I°: los honores, la gloria y los mas seguros triunfos el premio de los que sigan su partido. Y podreis vacilar en la eleccion? No lo creo de vuestro buen juicio, no lo espero de vuestra acreditada lealtad, y seria la primera vez que infamariais vuestro nombre, y que se borraria la hermosa memoria que tienen de vosotros todas las edades. Castellanos, conservadla; castellanos, sed fieles á vuestro legitimo Soberano Don Joseph I°; Castellanos, Castellanos seguid los consejos de vuestro Comisario Regio, que os ama como verdadero Español; respetad la autoridad del mejor de los Reyes, y no escucheis las sugestiones del fanatismo, las locuras de la inconsideracion, y el ruido espantoso de la anarquia. Consultad solo

á vuestros corazones, y como son nobles no podrán dictaros sino acciones y sentimientos de ovediencia y lealtad. Sea nuestro amado Monarca Don Joseph I° el objeto de vuestra predileccion, y labrad vuestra dicha por medio de vuestra sumision, y de vuestro respeto á sus sabios decretos y apreciables virtudes. Sereis Castellanos, si, no hay que dudarlo: el Rey se gloriará de gobernaros, yo de haber venido en su augusto nombre á haceros justicia, á enjugar vuestras lágrimas, y restablecer el orden en vuestra patria, y vosotros recibireis por premio de vuestra lealtad el amor de un Rey benéfico y todas las consideraciones, la protecion y los consuelos de que os hareis dignos.

Burgos, 21 de Agosto de 1809.

El Comisario Regio.
Francisco Amorós [1].

A la suite de la bataille de Victoria (21 juin 1813), perdue par les Français, Amorós fut obligé de prendre la fuite, comme Llorente, et de se réfugier dans les villes du midi de la France [2], puis à Paris. Nous avons une lettre, adressée au duc Bassano, qui nous l'apprend.

Monseigneur,

La lettre du 4 de ce mois que V. Exe a eu la bonté de m'écrire a inspirée à mon ame les premieres sensations agreables et delicieuses que j'ai epprouvées depuis mon entrée en France. En effet, Monseigneur, c'est de votre part une demonstration bien genereuse et délicate, que celle de porter des consolations et des agremens dans le cœur d'un Pere de famille qui a fait les plus grands sacrifices en faveur des interets reunis de la France et de l'Espagne, et qui aura l'honneur de les detailler à V. E. dans une autre occasion.

Pour le moment, plein de reconnaissance envers V. Exe pour ses expressions honnorables, et pour la letre de recomandation qu'elle a eu la bonté de m'envoyer pour son Exe. comte Otto [3], je me borne à lui dire, que je ne pourray jamais oublier ni le plaisir que m'a causé sa

1. Archives des Affaires étrangères. Correspondance d'Espagne 679, fol. 369-372.

2. Nous ne savons pas dans quelle ville du midi de la France séjourna Amorós. Llorente lui écrivit de Lectoure, le 28 septembre 1813, pour lui demander son appui, et Amorós le lui donna en écrivant, de Paris, au duc de Rovigo, le 16 et le 27 octobre 1813 (A. Morel-Fatio, *D. Juan Antonio Llorente*, dans le *Bulletin Hispanique*, t. XXIII, p. 122-125.)

3. « Louis-Guillaume Otto de Mosloy (alias Demosloy), comte de l'empire par lettres patentes du 15 août 1809... conseiller d'État à vie, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, directeur général à l'administration de l'enregistrement et des domaines... né à Kork (grand-duché de Bade), 7 août 1754 et mort à Paris, 9 novembre 1817. » (Vte A. Réverend, *Armorial du premier empire*, t. III, Paris, 1896, p 342.) « Monsieur le comte Otto, ancien ambassadeur de France près les cours de Vienne, de Londres et de Munich, est mort ce matin, dans son hôtel, à Paris, à l'âge de 64 ans. » (*Le Moniteur universel* du 11 novembre 1817.)

letre bien interessante, ni la gratitude qu'elle a gravéee au fond de mon cœur.

Agréez, Monseigneur, l'assurance de sentiments les plus respectueux et de l'attachement le plus dévoué.

F^co Amorós.

Paris, 12 septembre 1813.

Monseigneur le duc de Bassano [1].

Amorós signe au mariage de Maria Asuncion, fille de Domingo Badia y Leblich, et de Claude Izouard de Lisle de Sales, en même temps que Llorente, et parce qu'il était le tuteur de la jeune fille : mariage qui eut lieu à Paris (mairie du XIe arrondissement), le 26 novembre 1814 [2]. Ce philosophe, « très cordialement médiocre », comme dit Chateaubriand [3], avait réuni une bibliothèque assez importante et il en fit don à Maria Asuncion ; mais, malheureusement, il mourut à Paris, le 26 septembre 1816, laissant de sa femme un fils [4] : il avait soixante-quinze ans, étant né à Lyon le 29 avril 1741. Nous reviendrons sur Amorós et Badia. Amorós voulut se fixer en France, dès le 19 août 1814 [5], et comme il était toujours l'obligé de Joseph, il collabora au *Nain Jaune*, journal bonapartiste. Nous avons dans le n° 339 (cinquième année), 25 décembre 1814, une lettre signée : « le colonel ††† », où on lit : « M. Sarrasin, maréchal de camp des armées du roi, auteur d'une histoire de la guerre d'Espagne, dans le genre anglais, a aussi célébré cette réponse *(guerra al cuchillo)*, comme une preuve de la généreuse résolution qu'avaient prise les Espagnols de se faire des armes de tout, même de leurs tranche-lard, couperets, eustaches, grattoirs, canifs, etc. Malheureusement *guerra al cuchillo* ne signifie pas *guerre au couteau*, mais tout bonnement *guerre à l'arme blanche*. On dit aussi d'une troupe rebelle qu'elle a été *passada al cuchillo,*

1. Ministère des Affaires étrangères. Correspondance d'Espagne 692, folio 24.
2. A. Morel-Fatio, *D. Juan Antonio Llorente*, p. 125.
3. « Delisle de Sales, très brave homme, très cordialement médiocre, avait un grand relâchement d'esprit, et laissait aller sous lui ses années ; ce vieillard s'était composé une belle bibliothèque avec ses ouvrages, qu'il brocantait à l'étranger, et que personne ne lisait à Paris. » (*Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. I, p 217.)
4. « Casó, en efecto, con M. Delile de Sales, y tuvieron un hijo, Emilio, nacido hacia el 1814 o 15. Este es quien vivia en Passy hacia el año 1883, época en que yo adquirí los papeles de su abuelo. Murió poco tiempo despues. » (Communication de D. Edouardo Toda.)
5. *Déclaration de M. Amoros, réfugié*. Paris, 1817.

qui répond à *passer par les armes* [1] ... » C'est une allusion au mot célèbre de Palafox, au siège de Saragosse, répondant au général Verdier Toutefois Amorós profitait des occasions pour se faire bien voir de Ferdinand VII : il jouait ainsi double jeu. D. José Garcia de León y Pizarro nous dit, dans ses mémoires, qu'Amorós le sollicitait « que obrase en favor de los afrancesados », et qu'il lui rappelait leurs relations anciennes : « con motivo de las Academias de su casa [2]. » Il avait laissé sa femme en Espagne et Ferdinand VII ne voulait pas que les femmes des émigrés *afrancesados* restassent à la cour. C'est ce qui nous explique le factum d'Amorós, intitulé : *Representacion del consejero de estado español Don Francisco Amorós a S. M. el Rey Don Fernando VII, Quejandose de la persecucion que experimenta su muger Doña Maria de Theran, de parte del Capitan general de Castilla la Nueva, Don Valentin Belbis, Conde de Villariezo, Marques de Villanueva de Duero; y defendiendo la conducta que ha tenido Amorós en las convulsiones politicas de su patria; acompañada de documentos justificados*. En la imprenta de P. N. Rougeron. En Paris, 1814.

La brochure, en espagnol et en français, porte un épigraphe de Delille de Sales : « Je défendrai la cause des opprimés contre la tyrannie des oppresseurs, et je la défendrai avec d'autant plus d'énergie que les premiers auront plus de faiblesse, et les autres plus de puissance. » Étant donné le caractère violent d'Amorós, il ne pouvait plus compter sur Ferdinand VII.

Amorós s'en prend au Capitaine général de Castille et lui reproche d'exercer d'atroces cruautés sur sa femme et sur ses enfants de 13, 10 et 8 ans ; il l'accuse d'être le « protecteur de l'*Atalaya de la Mancha* », feuille périodique qui voulait brûler qui ne pensait pas comme le rédacteur [3]; il l'accuse de fonder sa haine pour Amorós, « parce que je possède le secret de ses

1. *Le Nain Jaune ou journal des arts, des sciences et de la littérature*. Cinquième année, 25 décembre 1814. N° 339.
2. D. José Garcia de León y Pizarro, *Memorias de la vida del Excmo Señor D. José Garcia de León y Pizarro, escritas por el mismo*, Madrid, 1894, t. I, p. 405-408.
3. La *Atalaya de la Mancha en Madrid*, journal très réactionnaire, publié par Fr. Agustin de Castro, de l'ordre de Saint Jérôme (7 vol. in-4°). Il avait aussi comme collaborateur Fr. Manuel Martinez. (D. Manuel Gómez Imaz, *Los periodicos durante la guerra de la Independencia* (1808-1814), Madrid, 1910, p. 57-62.)

qualités ; car il a servi avec moi, au commencement de sa carrière, dans le même régiment, quand il n'était autre chose que Don Valentin Belbis, et nous savons de quelle manière nous avons tous deux rempli nos devoirs. » La brochure se termine par un appendice et par des preuves justificatives. Dans l'appendice, il y a une allusion au libellé diffamatoire imprimé à l'imprimerie royale de Madrid : *Les fameux traîtres réfugiés en France, convaincus de leurs crimes, et justification du décret royal du 30 mai, par F. M. M. M. C.* (Fr. Manuel Martinez, mercenario calzado [1]). Puis aux documents justificatifs, nous trouvons : trois lettres de Doña Maria de Theran à son mari, du mois de juin et de juillet 1814, où elle se plaint des violences du comte de Villariezo ; la Circulaire du Ministre, Don Pedro Macanaz, du 30 mai 1814 ; et, enfin, une proclamation de Don José Palafox y Melci, du 27 juillet 1814, abondamment annotée par Amorós. La Bibliothèque Nationale de Madrid possède des annotations autographes d'Amorós sur un des exemplaires de la *Representacion*, où se lisent les remarques suivantes : sur l'apostrophe contre Palafox (159). « L'auteur a travaillé avec soin cette apostrophe contre Palafox, vrai dans le fond ainsi que dans les images pour prouver toute la beauté en les richesses de la langue castillane. Il a cru que cet ouvrage pourrait être lu avec fruit par ceux qui se destinent à l'étude de l'Espagnol, et par cette raison il a employé toutes sortes de styles. La représentation est, comme elle devait l'être, dans le genre sérieux, noble, pathétique, fort, mais respectueux. Dans les notes des

1. *Los famosos traidores refugiados en Francia, convencidos de su crimenes : y justificacion del real decreto de 30 de mayo* ; por F. M. M. M. C. (par Fr. Manuel Martinez, mercenario calzado). Madrid impr. real, 1814, in-4°, qui contient les passages suivants : « Titulase el folletin de ocho paginas en octavo, que suena impreso en casa de *Michaud*, calle des *Bons enfants* en Paris, segun se puedo conjecturar, *Reflexiones sobre el decreto de 30 de mayo de 1814, dado por S. M. Catolica Fernando VII el dia de su Santo, en conmemoracion de su advenimiento al trono, y publicado en la Gazeta de Madrid del 4 de Junio.* El autor... debe ser algun ex-Ministro, ex-Consejero, ex-Prefecto, o ex-General del sin par y por siempre famoso Rey José Bonaparte » (p. 4)... « Citaremos al insigne Aranza (*sic pour* Azanza), al taimado Montarco y al infame Amorós. » (p. 10)... « Podia ni debia un sabio gobierno tolerar en su seno a estas viboras emponzonadoras ? Buen escarmiento tuvimos en 812 quando se quedaron con nosotros mis señoras las traidores ; y bien sabido es lo que sucedio en 813 quando por razon de enfermedad se quedo en Valladolid una señora Ministra, la pervertidora, segun dicen, de su marido. Su casa era el rendez-vous de todo el traidorismo de ambos sexôs. » (p. 11). Bibliothèque Nationale de Paris. Oc 886.

documents justificatifs on trouve la plaisanterie, le sarcasme, la satyre et autres ressources de ce genre de la riche langue de Cervantes. » Sur un autre passage de la même apostrophe : « Ver las esposas y nuestras madres tiernas morir tambien rabiando, y sus cadaveres desnudos é insepultos ! » Amorós dit : « Ce trait fait allusion aux sépulcres très anciens qui sautèrent en l'air par l'explosion des mines. Mr. Amorós perdit celui de ses ancêtres dans une chapelle qu'il avait au couvent de Sainte-Engrace. Les maisons qu'il avait à Zaragosse furent brûlées ou détruites et les vignes et oliviers, ainsi qu'une belle maison de campagne furent rasées. » A cette *Representacion*, on répondit de Madrid et ce fut le religieux Manuel Martinez qu'on chargea de ce soin : *Nuevos documentos para continuar la historia de algunos famosos traydores refugiados en Francia. Respuesta de Fr. Manuel Martinez mercenario calzado a la carta que desde Montpeller le escribio el ilmo Sr. Santander, obispo auxiliar de Zaragoza, y al apéndice a la representacion que D. Francisco Amorós, soi-disant consejero de estado español, dirige a S. M. el Rey D. Ferdinando VII.* Madrid, impr. real, 1815. Pour lui donner plus de notoriété, la *Gaceta de Madrid* du 17 juin 1815 annonce qu'on trouvera pour 4 réaux l'Appendice seul : *Apendice en contestacion a otro apendice que D. Francisco Amorós soi-disant, consejero de estado español, zurcio a la representacion a S. M. el Rey D. Fernando VII, fecha en Paris a 18 de Setiembre de 1814, é impresa en aquella ciudad en la imprenta de P. N. Rougeron en frances y castellano: por el Rmo P. Mtro Fr. Manuel Martinez, mercenario calzado, predicador de S. M. y de su consejo en el de la suprema y general Inquisicion. Para generalizar la lectura de este escrito no menos importante que generalmente aplaudido, se ha creido conveniente imprimirlo por separado y venderlo al corte precio de 4 rs. Se hallara en el despacho de la imprenta Real* [1]. La *Representacion* fut aussi attaquée dans la *Gazette de France* du 14 janvier 1815, et Amorós y répondit,

1. Ferdinand VII haïssait Amorós, au point d'interdire en Espagne tous les exemplaires de la *Representacion*, comme l'indiquent les documents que voici : « El Señor Secretario interino de Estado y del Despacho universal de Gracia y Justicia ha comunicado al Excelentisimo Señor Presidente del Consejo la Real orden que dice asi : Excelentisimo señor : Habiendo llegado á manos del Rey un libro escrito en frances

sous la date du 15 janvier 1815, dans le *Nain jaune*, par une lettre injurieuse[1]. Amorós est définitivement francisé. Après l'assimilation dans l'armée française au grade de Maréchal de camp (23 février 1815), il est nommé Grenadier de la première légion de la Garde nationale de Paris (31 mai 1815) et adresse à ses amis d'Espagne une circulaire imprimée pour leur expliquer son changement de nationalité, car il devient français, par acte de naturalisation, le 10 juillet 1816 :

Habiendo cerrado las puertas de amada patria el Gobierno actual de España, sin embargo de que mi conducta se ha modelado siempre por los preceptos y exemplos de mis Soberanos ; hallandome comprehendido (como otros muchos benemeritos Españoles) en una proscripcion inesperada é indefinida, qual si fuese reo convicto, a pesar de mis reclamaciones para ser oido en justicia, y desatendido, enfin, por un silencio y un desprecio, que estarian mal empleados aun con los delinqüentes mas criminales, he debido aspirar a lo que todo hombre de honor desea en iguales circunstancias no ser proscrito, *pertenecer a una sociedad civilizada, depender de un Gobierno que pueda protejerme, y adquirir una patria para servirla con zelo y ardimiento.* Acabo de lograr estas ventajas, y soy *Ciudadano Frances*, despues de haber justificado que he sido *buen Español;* lo que no contradice de modo alguno los sentimientos que mi corazon abriga, y las obligaciones que

y castellano, titulado Representacion del Consejero de Estado D. Francisco Amorós á S. M. el Rey D. Fernando VII, impreso en Paris en el presente año, quiere S. M. que el Consejo dé las ordenes convenientes para recoger á mano Real quantos exemplares se encuentren, é impedir su introduccion en el Reyno y siendo la voluntad de S. M. que los que se recojan se remitan á esta Secretaria de mi cargo. De orden del Rey se lo participo á V. E. para que se sirva disponer el cumplimiento de esta soberana resolucion. Dios guarde á V. E. muchos años. Palacio 11 de noviembre de 1814. Tomas Mayano. Señor Presidente del Consejo. Publicada en él la antecedente Real orden la ha mandado guardar y cumplir, y que con su insercion se comunique la correspondiente á la Sala des Alcaldes de la Real Casa y Corte, Chancillerias y Audiencias, Corregidores, Gobernadores y Alcaldes mayores del Reyno, para que conforme á ella impidan la introduccion de dicho libro, recojan á mano Real quantos exemplares se encuentren, y los remitan al Consejo por mi mano con las diligencias que se practicaren para su recoleccion, á fin de darle la direccion que S. M. ordena. Tambien ha resuelto el Consejo se escriban cartas acordadas á los M. R. R. Arzobispos, R. R. Obispos, y demas Prelados Eclesiasticos y Superiores de las ordenes Regulares, á fin que executan lo mismo respecto á las personas sujetas á su jurisdiccion, procediendo con la debida armonia y eficacia para la practica de las diligencias que sean conducentes, sin embarazarse en ello. Y lo participo á V. de orden del Consejo para su inteligencia y observacion en la parte que le toque y que al mismo fin lo circule á las justicias de los Pueblos de su respectivo territorio ; y de su recibo me dara aviso. Dios guarde á V. muchos años. Madrid, 17 de noviembre de 1814. (Archivo Histórico Nacional. Consejo de Castilla. Matrícula de impresión. Leg. 5569, nº 44. Communication de M. Jean Sarrailh.)

1. « A monsieur S., auteur de l'article inséré dans le feuilleton de la *Gazette de France*, du 14 courant ; de Paris, le 15 janvier 1815. » (*Le Nain jaune*. Cinquième année, 25 janvier 1815, nº 345).

debo á la patria antigua que me vio nacer. La misma politica que observé en ella me hara cumplir con mis deberes en la nueva ; y asi como, siguiendo los principios de Luis XIV, no quise en las ultimas desavenencias y desgracias de España, desembaynar la espada, ni contra los Franceses, ni contra los Españoles, con mucha mayor seguridad me veré ahora libre de este compromiso, quando la antigua é ilustre dinastia de los Borbones ocupa los dos tronos. Por lo tanto no tengo motivo alguno de inquietud en las relaciones que contraigo. Puedo honrarme, como me honro en efecto, de verme adoptado por Ciudadano Frances, y de haber merecido la confianza de mis xefes, haciendo el servicio de simple Granadero en la *Guardia Nacional de Paris*, despues de haber desempeñado en España los empleos y las comisiones mas distinguidas, tanto en la carrera militar, como en la civil y politica : mis hijos pertenecen todavia a la patria de los Trajanos y de los Guzmanes, y yo la perteneceré siempre para amarla, para servirla en quanto lo permitan mis actuales obligaciones, y para justificarme de qualesquiera cargos.

He creido preciso comunicar este suceso a mis antiguos amigos, parientes y corresponsales, a fin de que sabiendo que pertenezco ya a una nacion que no admite hombres *deshonrados*, y que no puede sufrirlos, dispongan en este concepto de mi afecto y voluntad.

Paris, 10 de Julio de 1816. Fco Amorós [1].

La *Biographie des hommes vivants*, dont le premier tome parut en septembre 1816, a un article *Amorós*, et le rédacteur (peut-être Michaud) souligne le bonapartisme d'Amorós : « Le 20 mars 1815, jour de l'entrée de Bonaparte à Paris, quelques réfugiés espagnols lui firent des offres de service. Amorós renouvela ensuite leurs offres en son propre nom ; et 130 Espagnols, réfugiés à Auch, le choisirent pour être l'interprète des mêmes sentiments auprès de Napoléon et de Joseph. Quelque temps auparavant, les Espagnols réfugiés dans le département de la Haute-Garonne avaient demandé au Roi l'autorisation de marcher contre Bonaparte débarqué depuis peu de jours. Le 5 juin, Amorós annonça par une autre lettre insérée également dans le *Nain jaune*, qu'il venait d'entrer dans la Garde nationale de Paris et qu'il « se considérait comme » plus honoré d'être garde national de la première ville » d'une nation dont César est le premier citoyen, que s'il était

1. Archivo general central de Alcalá de Henares. Indice 82. Legajo 5020 : Españoles refugiados en Francia (Communication de M. Jean Sarrailh).

» encore conseiller d'état, ministre ou colonel dans un royaume » de moines et d'inquisiteurs. » Amorós se plaignit de la notice imprimée dans la *Biographie des hommes vivants*[1], dans sa *Declaration* (1817), et à la Chambre des députés Clausel de Coussergues attaqua violemment les Espagnols internés, le 28 février 1817 : *Opinion de M. Clausel de Coussergues, député du département de l'Aveyron, sur l'article du Budget du Ministre de la Guerre, relatifs aux Traitements accordés aux réfugiés Egyptiens, Espagnols et Portugais*. Dans cette brochure, il est dit : « Ces Espagnols sont en France parce qu'ils ont fait la guerre à la maison de Bourbon, et ils n'ont d'espoir de retourner dans leur patrie qu'autant que les malheurs qui ont frappé cette maison auguste se renouvelleraient encore. Tous leurs intérêts doivent donc en faire les agens les plus actifs des ennemis intérieurs de notre monarchie. Aussi au mois de mars 1815, sur les premières nouvelles des succès de Buonaparte, officiers civils ou militaires, ils s'empressèrent de s'armer pour sa cause et bientôt ils se rangèrent autour des autorités que l'usurpateur créa partout. Les députés de tous les départements dans lesquels se trouvaient alors des Espagnols ou des Egyptiens, savent à quels excès ces étrangers se sont livrés pendant les Cent Jours... », et, comme pièce justificative (IV), la plaquette imprime une lettre d'Amorós au *Nain jaune* du 15 juin 1815 : « un écrit, dans lequel on conteste l'exactitude des faits que j'ai exposés, et que l'on a distribué ces jours derniers aux membres des deux Chambres, m'oblige à publier cette pièce[2] ». Évidemment, Amorós était fort gêné : les services que lui avaient prêtés Napoléon et Joseph l'avaient rendu assez bonapartiste, et pendant les Cent Jours (20 mars au 28 juin 1815) il se sentit plutôt porté à prendre parti pour les détrônés. Mais il fallait vivre, et les termes de sa lettre du 10 juillet 1816 l'indiquent surabondamment : « quando la antigua é illustre dinastia de los Borbones ocupa los dos tronos. »

(A suivre.) A. MOREL-FATIO.

1. Le tome premier de la *Biographie des hommes vivants* a paru en septembre 1816, chez L.-G. Michaud, imprimeur-libraire.
2. Bibliothèque Nationale de Paris. Imprimé Le 62-65.

SOURCES ET COMPOSITION DU "ZUMALACARREGUI"

DE

B. PÉREZ GALDÓS

La mode est aux *sourciers;* l'histoire littéraire leur doit beaucoup, encore qu'ils n'aient pas su toujours se garder de certains excès. Puissent les pages qui suivent échapper, par leur prudence, à ce reproche.

Les sources des *Episodios Nacionales* de Galdós constituent un sujet d'étude qui aurait dû tenter les hispanisants d'Espagne. Nous manquons, en France, de la documentation nécessaire. Ce sont pourtant deux Français qui ont, les premiers, apporté leur contribution à cette vaste étude; mais ils ont résidé ou résident encore à Madrid. On trouve leur travail, substantiel, intéressant, dans le tome 23 (année 1921) du *Bulletin hispanique :* J. Sarrailh, « Quelques sources du *Cádiz* de Galdós » (p. 32-48); M. Bataillon, « Les sources historiques de *Zaragoza* » (p. 128-141). Je voudrais tenter la même investigation pour *Zumalacarregui.* Cet « épisode » figure aux programmes de l'agrégation et du certificat en 1924, et il nous intéresse déjà à ce titre. Mais nous avons d'autres raisons de nous intéresser à lui.

I

Galdós commençait en 1873, et terminait en 1879, les deux premières séries des *Episodios.* Il jurait alors « de no poner la mano por tercera vez en novelas históricas »[1]. Pourquoi? Il n'en dit rien, et son silence autorise nos hypothèses : crai-

1. Avant-propos de *Zumalacarregui.*

gnait-il de blaser ses lecteurs, si enthousiastes et si fidèles qu'ils fussent? Était-il las lui-même d'écrire des romans historiques, avec, si j'ose dire, la régularité d'une poule bonne pondeuse? La réalité contemporaine l'appelait-elle impérieusement, avait-il la tête pleine de beaux sujets pour de solides romans qui lui vaudraient de nouveaux succès, comme lui en avaient valu déjà, en pleine production historique, après *La Fontana de Oro* (1870), *Doña Perfecta* (1876), *Gloria* (1877), *La Familia de León Roch* (1878), *Marianela* (1878)? On pourrait aussi imaginer qu'avec le dernier volume de la 2e série, *Un faccioso más y algunos frailes menos*, Galdós touchait aux guerres carlistes et pouvait craindre de se brûler aux feux d'une passionnante actualité. En 1879, la dernière guerre civile venait à peine de finir; bien des cerveaux bouillonnaient encore. Le moyen, pour Galdós, de rester assez neutre pour ne pas susciter de polémiques? Le roman tout court, avec ses noms d'emprunt, lui permettait mieux que le roman national de peindre son siècle, et le premier apparaît comme la suite naturelle du second : l'histoire semble ainsi s'arrêter au seuil de l'actualité.

Mais, en 1898, le carlisme ne survit que dans les rancœurs et les espérances obstinées de quelques indéfectibles « absolutistas ». Unamuno a pu, sans faire scandale, publier, en 1897, son *Paz en la guerra;* pourquoi Galdós ne reprendrait-il pas la série interrompue de ces *Episodios* qui avaient tant fait pour sa popularité, et qui, en somme, lui avaient assuré des ressources matérielles? En avril 1898, il a dressé le plan de la troisième série, la matière est trouvée, avec les titres, des dix volumes appelés à la composer. Deux mois — avril et mai — lui suffisent pour rédiger le premier, au frontispice duquel il inscrit le nom du fameux général : *Zumalacarregui*. Où puisa-t-il sa matière? Comment l'a-t-il traitée? Après dix-neuf ans de production romanesque, où figurent quelques chefs-d'œuvre, Z. marquera-t-il un progrès artistique sur les deux premières séries d'*Episodios?*

Je ne me serais pas hasardé à parler des sources historiques du livre, si la lecture d'un ouvrage de la Bibliothèque Universitaire de Toulouse ne m'avait donné la conviction que

Galdós y a pris la substance de Z. La bibliographie des guerres carlistes constitue une masse énorme de documents; le volume de M. B. Sánchez Alonso en indique une bonne part: la figure de Z., à elle seule, a sollicité l'attention de nombreux auteurs [1]. Le seul livre que j'ai eu sous les yeux, c'est: *Vida y hechos de Zumalacarregui, Duque de la Victoria y capitan general del ejército de Carlos V, por el general del mismo ejército, D. J. A. Zaratiegui. — Paris, imprenta de Lacour y comp*ª., *Calle San-Jacinto-San-Miguel, nº 33. 1845.* — 582 pages, dont I-XII d'*Introducción*, le tout précédé d'un *Discurso preliminar* sans numération. Un portrait de Z., un plan des batailles de Mendaza et d'Arquijas, une carte du théâtre des opérations. M. B. Sánchez Alonso, sous le nº 6186, signale ce même ouvrage, mais édité à Madrid en 1845, chez Rebolledo, en XVIII-472 p., et une édition « en francés » de la même année, sans indication du lieu. M. B. Sánchez Alonso n'aurait-il pas vu ce volume, qu'il mentionne si brièvement, et aurait-il confondu notre édition « française » de Lacour avec une édition « en francés »? Il se peut. Quoi qu'il en soit, il a été fait au moins deux éditions en espagnol de l'œuvre de Zaratiegui au cours de la même année. On peut y voir l'indice d'un succès, justifié par la précision des détails, la clarté du récit, la tenue du style, et un certain souci d'impartialité que l'on chercherait en vain dans l'ensemble de la littérature carliste.

Dans quelle mesure Zaratiegui est-il original? En confrontant Galdós avec lui, ne risquons-nous pas de le confronter avec un intermédiaire? Il faudrait, pour lever nos scrupules, comparer Zaratiegui avec ceux qui, en anglais, en français, en espagnol, ont traité avant lui une matière analogue. Je crois pourtant pouvoir affirmer que Galdós n'a pas emprunté seulement à Zaratiegui les faits, la substance historique, mais aussi l'expression, dans ce qu'elle a de strictement personnel.

1. Henningsen, C.-F., capitaine de lanciers au service de D. Carlos (nº 5800 de Sánchez Alonso); F. M. E. officier anglais au service de D. Carlos (nº 5815); Ducasse, dont nous reparlerons (nº 5817); Madrazo (nº 5831); Mots (nº 6185); Fernández de Córdova (nº 6187); G. Iribas (nº 6188); Wisdom (nº 6189). (L'article d'Iribas, publié en 1900, n'aurait pu être utilisé par Galdós). La biographie de Z. doit se trouver aussi dans: Artagán (nº 6174).

Il est vrai qu'on pourrait admettre l'hypothèse que Zaratiegui en a usé de même envers ses devanciers! Nous laissons à de mieux placés que nous le soin de nous ôter de ce doute. Mais Zaratiegui nous paraît très qualifié pour écrire un livre neuf dans sa plus grande partie, ainsi qu'il en a l'ambition. Il s'exprime, en effet, en ces termes dans son *Discurso preliminar :* « Al dar á luz la *Vida y hechos de Z.*, nos parece que vamos á cambiar en algún modo el concepto que, respecto á la persona y mérito de este general, tienen formado hoy día algunos españoles y muchos estrangeros, que no habiéndole conocido sino por el eco de la fama, faltos de detalles, ignoran lo que realmente fué y el valor de lo que hizo... les facilitamos una guía segura para tratar con la debida exactitud lo que tiene relación con la materia. Honrados de la amistad de Z., depositarios de suentera confianza, testigos oculares de sus actos, tanto públicos como privados... nos creemos autorizados para decir que ninguno puede estar mejor enterado de los hechos de su vida que nosotros. » Après avoir protesté de son souci d'impartialité, il ajoute qu'il écrit pour répondre au désir « de satisfacer á tantas preguntas como de continuo se nos hacen acerca de su persona y carácter ». J'ai voulu citer longuement mon auteur pour l'accréditer comme source principale, presque unique, du Z. de G. Ouvrons cet *Episodio*, dans son édition courante (23e mille, 1919), et entrons dans le détail.

II

P. 7, 8, 9 : sorte de préambule, qui situe le début de l'action : « Ufano de los triunfos de .., invadió la Ribera de Navarra ». Z. montre le roi aux populations enthousiastes. Portrait de Z., en tant que général. [Zar. 372 : animado el cuartel Real con el favorable suceso que habian obtenido las armas carlistas... como entonces estuviese en su apogeo el prestigio moral de la caballería carlista, quiso Z. condescender con el deseo de algunos, invadiendo los pueblos de la ribera de Navarra..... el Monarca á la cabeza de sus tropas, afin de satisfacer de este modo los vehementes deseos que tenían los

habitantes ... de ver á S. M. El entusiasmo que produjo su real presencia.....] P. 9 : « Habiendo llegado a manos de Z. un parte oficial en que el Alcalde de Miranda de Arga avisaba al comandante de Tafalla la reciente entrada de Carlistas, etc. » Tales justicias..... [Zar. 373. ...Z. mandó ejercer un acto de severa justicia con el alcalde y el escribano de la villa de Miranda con motivo de haber llegado a sus manos el parte oficial firmado por ambos, en que daban cuenta al comandante de Tafalla de la reciente entrada de los Carlistas en su villa, con expresión de su fuerza y otras particularidades]. G. supprime l'escribano qui l'aurait gêné pour la scène de la prison. Ulibarri peut être un nom propre de personne; il se peut aussi que G. ait pris le nom d'un village qui figure sur la carte de Zaratiegui, au nord de Mendaza. Fago, le protagoniste qui intervient alors, est aussi un nom de village, au N.-E. de Sangüesa, et il se détache nettement sur le papier blanc. G. s'étend sur l'épisode d'Ulibarri, auquel il accroche la partie romanesque de son livre. Nous retrouvons Zar. (373-379) à l'épisode de Villafranca (Z. 34-59). Une comparaison minutieuse des deux récits exigerait plusieurs pages; bornons-nous à quelques points, et suivons Zar. :

Les « urbanos » s'enferment dans le clocher (373); une pièce d'artillerie de montagne [374. — G. dit « los dos únicos cañoncitos que poseían ». p. 34] permet de forcer la porte. On met le feu à des « combustibles bañados en aguarrás y otros ingredientes con gran cantidad de pimentón » [375. — Détails négligés par G.]. Les femmes appellent « au secours », on les descend par des échelles [375. — G. : échelles faites sur-le-champ avec des cordes et des bouts de bois]. Incident du soldat José Díaz [375. — G. 40]. Z. fouette les femmes; essai de justification de sa conduite; parmi ces femmes est Claudia, « esposa del gefe de los urbanos » [375-376. — Galdós : 44, 45 : azotó a las mujeres de los urbanos.... por contentar a las otras.... Cf. Zar. 377 : ¿a quien interesaba más al general Carlista contentar...? — G. 50 : fait de Claudia la « mujer legítima de un urbano »]. A la p. 42, Fago se montre impatient de voir Z., et le lecteur n'est pas fâché que G. lui pré-

sente son héros en chair et en os. L'auteur n'a emprunté à Zar. que quelques traits : « Le precedían dos perros de caza... Era el General de aventajada estatura y regulares carnes con un hombro más alto que otro... ligera inclinación hacia adelante... no era su cuerpo tan garboso como debiera... el rostro enjuto y tostado, la nariz fina, bien cortada y picuda, ... el bigote negro, que enlazaba con las patillitas recortadas desde la oreja... » (p. 42-44). [Zar. 526-528 : D. Tomás Z. era de estatura de cinco piés y dos pulgadas : tenia la espalda un poco ancha y algo torcida. De ordinario no llevaba la cabeza muy erguida ... su tez era clara (G. dit le contraire), la nariz regular ... La patilla unida al bigote, favorecia en extremo á su fisonomía ... su mayor diversion era la caza. — p. 537 (anécdotas) Z. como todo cazador, tenia grande aficion á los perros...]. La lithographie qui est en tête justifie assez le portrait que donnent nos deux auteurs, lesquels, toutefois, ne sont pas d'accord pour le teint!...

G. suit Zar. pour le récit des événements après le départ de Villafranca. Comme Z., Fago et Ibarburu « siguieron la misma tarde... a Carcastillo » [Zar. 379 : Z... se dirijió a Caparroso y... llegó la misma tarde á Carcastillo]. Galdós, 61 : fueron... al cercano Monasterio de bernardos de Oliva, con objeto de besar la mano á la Majestad de Carlos V, que allí tenía su alojamiento. [Zar. 379 : El cuartel Real se alojó... en el vecino y vasto monasterio de monges Bernardos de la Oliva]. Suite des mouvements carlistes : Sangüesa, Aoiz, la *foz de Aspurz*, Mancho, Linares, « presentación de bastantes oficiales cristinos, etc. » [Zar. 380, 381. — G. 79 : il écrit Aizpuri, et ajoute : « muy a la derecha del ejército de Z. » Il lui a suffi de regarder la carte pour s'en convaincre. Sur cette carte, le mot « Aspurz » se lit très mal].

Ici Zar. parle (382-387) de l'artillerie carliste, de l'absence d'officiers d'artillerie, de l'arrivée fort heureuse de D. Vicente Reina [G. 79], de la pénurie de canons [Zar. no tenía... más que tres piezas de montaña. 382. — G. 79 : sólo tres cañones], de la prise de la « Real fábrica de Orbayceta », de munitions que Z. fait cacher en « diferentes parajes de los más intrin-

cados ó espesos de los montes vecinos » ; Reina va examiner tous ces dépôts, Zaratiegui donne l'inventaire détaillé de ces munitions, et signale que « D. Martin José Balda, profesor de química, hizo una requisicion en todos los pueblos de la circunferencia, apoderándose de cuantos objetos se podian encontrar de cobre, como braseros, cazos, calentadores, almireces, chocolateras, etc. » Enfin, Zar. raconte l'histoire de l'*Abuelo*, canon découvert « en una playa arenosa á orillas del mar... del calibre de a doce. » Pour le transporter, on construit un chariot rustique. « Montado el cañon sobre él, füé arrastrado más bien que rodado por seis parejas de bueyes, y a fuerza de superar montañas y de cruzar barrancos, se consiguió llevarlo hasta la sierra Urbasa... ». Puis, Zar consacre dix lignes à mettre en relief l'héroïsme obscur de ceux qui ramenèrent le canon. Enfin, il dit la popularité de ce canon parmi les soldats.

Les 4 pages de Zar. donnent, et surtout suggèrent à G. la matière de 47 pages (79 à 126). Fago est le vrai factotum de Galdós ; il se trouve à point nommé pour confesser l'alcalde de Miranda de Arga ; il est chargé par Z. de rechercher du cuivre pour fondre des canons ; il est chargé de ramener l'*Abuelo*. La mise en œuvre des données de Zar. est vraiment curieuse ; quelques lignes de la p. 80 résument les p. 383 et 384 [On y trouve la « fábrica de Orbaiceta », les « enmarañados montes », l'examen des « depósitos » de « bombas y granadas » et le « químico navarro... Balda »]. Mais Fago est présenté à Z., qui le charge de trouver du cuivre : « Vuecencia — répond Fago — quiere que yo haga una colecta de cacerolas, badilas, almireces, aros de herradas, chocolateras, velones, braseros, y demás objetos de cobre » [G. 83, 84. La ressemblance avec Zar. paraît ici frappante]. Les conditions de Fago ne plaisent pas à Z. ; l'entretien est interrompu par l'arrivée d'un aide de camp. En attendant, Fago cause avec le curé chez lequel est logé Z Ce bon curé n'est pas content du peu de soin que Z. prend de sa santé : « Pidió la comida para las doce, y son ya las dos... Ayer fué lo mismo : en conferencias y visitas se pasó la tarde, y á las seis le servimos el puchero. No gusta de hacer esperar á nadie. Todo el mundo por delante, y él el último...

Lo mismo se inquieta de las cosas grandes que de las pequeñas... » (88-89) Or, nous trouvons à la fin du livre de Zaratiegui (527 et 529) deux passages qui ressemblent étrangement aux deux précités : « ... cuando daba audiencia, era tan enemigo de dejar negocios pendientes, y de hacer esperar á las gentes... que olvidaba hasta el comer. Jamás se sentó á la mesa hasta tanto que no hubiese oído al último de los que deseaban hablarle : así, con frecuencia ocurría que la comida dispuesta para el mediodía, le aguardaba todavía por la noche... (527)... los más mínimos detalles le llamaban toda su atención (529) ». Puis ce curé bavard amène la conversation sur Mina (89) dont il n'ignore pas qu'il résidait à Cambo avant de rentrer en Espagne (90) : « Mina en Cambo, á dos pasos de la frontera... » Or, Zar. parle (390) du séjour de Mina à « Cambó, pequeña aldea de la Francia, poco distante de la España ». — A nouveau, Fago est introduit auprès de Z., qui lui propose de ramener l'*Abuelo* : il est question de ce canon « de á doce », de la nécessité de fabriquer un « carro » (91), que Fago appellera très proprement « narria » (92). « La playa arenosa » est située par G. entre Mostrico et Ondárroa, qui figurent sur la carte de Zar., ainsi que la « ermita de San Adrián ». L'itinéraire de Fago est aisé à suivre sur la carte. Les « parejas de bueyes » apparaissent chez les deux auteurs (G. 95). A noter, p. 98 et 99, une conversation entre Gorria et Fago : Gorria raconte — et G. résume en quelques lignes — la vie de Z. depuis son arrivée à l'armée carliste jusqu'à l'invasion de la « ribera de Navarra » (ce que Zar. rapporte dans les 372 premières pages !) ; puis, les deux soldats envisagent ce que sera la lutte de Z. et du nouveau général « cristino » Mina ; ici G. semble encore s'inspirer de Zar. p. 389 sq. — A noter en outre un personnage qui est appelé (108) Tomás Mutiloa ; or, Mutiloa est aussi, sur la carte de Zar., au N.-E. d'Oñate, le nom d'un village et d'une sierra. — L'enthousiasme populaire à la vue de la « soberbia mole » du canon [Zar. 386. « el monstruoso cañon »] et son baptême sont mentionnés p. 126. — Là finit la longue narration de G., brodée sur quelques paragraphes de Zar.

Les p. 126 à 151 sont consacrées au récit des batailles de Mendaza et d'Arquijas, tout à fait conforme, dans son ensemble et dans les détails, à celui de Zar., p. 404-423. Certes, G. a brodé encore quelques variations; mais Zar. reste son guide constant. Pour faire évoluer les troupes, G. s'est assurément servi du joli plan que Zar. intercale entre ses p. 408 et 409, et sur lequel on voit revivre les deux batailles. Et si celles-ci sont les seules que G. raconte longuement, c'est peut-être à cause du plan lui-même, qui facilite l'écriture. Une confrontation attentive, ici comme pour l'épisode de Villafranca, exigerait trop d espace; une fois de plus je me bornerai à relever quelques expressions qui prouvent, à mon sens, que le récit de G. ne ressemble pas à celui de Zar. par la seule raison que tous deux sont conformes à une vérité de fait, historique. Je ne trouve pas dans le récit de G. de détail qui n'ait pu lui être fourni par Zar.; et j'y trouve bien des détails de style qui, de toute évidence, lui viennent de Zar. — G. 131. Cuatro batallones, tres navarros y uno guipuzcoano [Zar.: 406 : cuatro (batallones) de los que. . tres eran Navarros y uno Guipuzcoano]. G. 131 : fait le portrait de Iturralde, dont les éléments sont épars dans Zar., notamment pp. 46 et 47. — G. 132 : mandados por Z. en persona [Zar. 406 : Z. en persona se hallaba en la derecha]. — G. 133 : el enemigo... avanzaba hacia el centro en formación de columna [Zar. 407 : entraban en formación de columna]. — G. 133 : Oráa que mandaba la vanguardia [Zar. 407 : Oráa que venía á la vanguardia]. G. 136 : la blessure de Alzáa, dont il fait le chef de Fago [Zar. 410 : El comandante del 1° batallón de Guipúzcoa D. Joaquin Julian de Alzá recibió una herida grave de bala de fusil]. — G. 136 : Mandábala (la tropa cristina) un general de grandes alientos, joven, instruido, hecho á las luchas diplomáticas y militares, tan buen conocedor de la sociedad cortesana como de los campos de batalla. [Zar. 403 : Mandaba por aquellos dias una de las divisiones... el general D. Luis Fernandez de Córdova... Joven, presuntuoso y no falto de talento, Córdova tenía tambien la ventaja de poseer las maneras distinguidas de la alta sociedad, habiendo... ascendido... hasta los más elevados

empleos de las carreras diplomática y militar]. — G. 138 : El General mismo corrió peligro de que le cogieran prisionero, por habérsele caído el caballo cerca de Acedo [Zar. 410 : y aun hasta el mismo Z. estuvo muy en peligro de perecer habiendo caido su caballo al pasar una zanja]. — G. parle de « prisionero » parce que c'est le mot qui finit, dans Zar., la phrase précédente. G. situe, d'après le plan de Zar., la chute près d'Acedo. Ce même plan lui montre que « la ermita de Nuestra Señora de Arquijas » est près du Pont : « Favorecidas de la noche, las tropas de Carlos V pasaron el Ega, por junto á la ermita de ... etc. » Ce « favorecidas de la noche » rappelle Zar. 409 : « Afortunadamente la noche estaba encima ... » et 410 : « gracias á la obscuridad ... » Au chapitre XVI, p. 146 et 147, G. emprunte à Zar. 415. — G. 144 et 145 : Cortaron algunos árboles de la orilla izquierda, y destruyeron luego el puente de madera ... Tres batallones fueron situados en las alturas que dominan á Zúñiga, las restantes fuerzas las escalonó en las posiciones convenientes. [Zar. 415 : Z. hizo cortar algunos de estos (árboles) del lado opuesto, destruyó después el puente que era solo de madera, ... y colocó en seguida tres batallones sobre las alturas que del lado de Zuñiga dominan la orilla opuesta. La restante fuerza la puso en escalones en el espacio que hay hasta este pueblo...]. — G. 149 : A las dos de la tarde se despejó la incógnita. Oráa se apoderaba de la peña de la Gallina y contra él fueron cinco batallones mandados por Villarreal é Iturralde. [Zar. 417 : Cerca de las dos de la tarde se presentó uno diciendo ... Libre entonces Z. del cuidado, en que la incertidumbre le tuvo, mandó á los generales Iturralde y Villarreal con cinco batallones que saliesen al encuentro del enemigo que venía mandado por Oráa]. Avant la fin du combat d'Arquijas, Fago est pris d'hallucination et G. ne suit pas Zar. plus avant. Deux détails pour en finir avec ces récits de bataille : G. 130 écrit « Nasar », le « Nazar » du plan, et parle d'un « escabroso sendero » qui est bien représenté comme tel sur ce même plan.

Fago, après avoir erré, revient à l'armée carliste pour peu

de temps. Il repart à la recherche de Saloma Ulibarri, est pris par les « cristinos », sauvé d'un triste sort par son cousin l'officier D. Rodrigo de Arbués, qui se trouve là à point nommé, tout comme son capitaine Alzáa était son vieil ami, et le condamné à mort le père de Saloma! Le hasard fait bien les choses dans ce livre.

Entre la bataille d'Arquijas et le siège de Bilbao, et surtout, peut-on dire, la mort de Z., G. renonce à transporter dans son roman toute la matière que lui offre Zar. L'ouvrage de ce dernier est présent à son esprit; il lui emprunte des détails sur les mouvements des armées carlistes ou « christines », sur les intrigues de la camarilla, l'entrée triomphale de Z. à Estella [G. 254. — Zar. 498], la mort de Don Carlos O'Donnell [G. 255: Viéndole moribundo, dijo : « Pérdida irreparable... ». — Zar. 499: esclamaba de continuo su general que tal pérdida era irreparable], sur l'état de santé de Z. [G. 258; Zar. 507], l'accueil fait au roi à Vergara [G. 259; Zar. 507], etc. G. complète de temps en temps la figure ou la biographie de Z. [255: Su mirada penetrante se fijaba con mayor tenacidad en el suelo, y su cuerpo se encorvaba hacia la tierra, cediendo más al peso de los aprensiones. — Zar. 527: marchaba con la vista fija en el suelo, como si fuese ocupado de una profunda meditacion. Sus ojos eran claros y castaños; el mirar penetrante]. L'éloge de Z., p. 258, s'inspire du livre entier de Zar. Enfin, avant d'en arriver à l'épisode qui marquera pour Z. le terme de sa destinée, G. rappelle son départ de Pamplona, p. 259: « ¡Qué diferencia de tiempos y personas entre aquel día, 20 de octubre de 1833, en que el coronel D. Tomás Z. salía por lo puerta del Carmen, vestido de uniforme, y al pasar junto á los centinelas se alzaba el embozo de su capote gris, como deseando no ser conocido! Siguió a buen paso por la carretera, pasó el puente sobre el Arga, y al llegar como á distancia de tiro de cañón, le salió al encuentro un hombre, que tenía del diestro un caballo. Montó en él el militar, y á buen trote tomó la dirección de la Berrueza. » Et voici Zar., p. 52 et 53, dont je ne cite que quelques fragments, parfois dépourvus de sens, mais significatifs : « Una de aquellas

mañanas tristes y algo lluviosas de Octubre, cuyo dia fijo no sabemos; aunque si, que habia pasado el veinte del mes; ... se dirijia hacia la [puerta] llamada del Carmen un hombre ..... envuelto en un capote militar de paño gris oscuro y con un morrion con funda de ule ..... se observó que al pasar por frente del cuerpo de guardia que custodiaba la puerta, temiendo quizá que le reconociesen trató de evitarlo cubriéndose la mayor parte del rostro con el embozo de su capote : después se dirijió al puente Nuevo; por donde pasó el Arga; ... Un tiro de cañón se habría separado de la plaza cuando de uno de los lados del mismo camino un hombre que se hallaba allí en acecho le salió al encuentro conduciendo del diestro un caballo de pequeña alzada. El oficial entonces se calzó con precipitación una espuela que traía a prevencion, puso el pie en el estribo y montó .... entraba al trote en las calles de Huarte-Araquil ... los tres (Mongelos, Irañeta et Z.) se pusieron en marcha, dirijiéndose al valle de Berrueza. » La ressemblance est flagrante. G. a simplifié le récit de Zar., il l'a condensé, au point que l'historien paraît faire plus de littérature que le romancier; il lui a emprunté tous les détails de l'expression.

J'ai hâte — négligeant de menus emprunts — d'en arriver à l'épisode final. Je vais énumérer tout ce qui, dans G., me paraît venir de Zar. G. 262 : « Quien dice plaza de importancia dice Bilbao, que además es villa de gran riqueza, y podría darnos un botín cuantiosísimo, señores. » [Zar. 509 : Los aduladores...le (al Rey) ofrecian la perspectiva de la opulencia que encerraba Bilbao...]. — G. 279 : inventaire de l'artillerie et des troupes : « catorce batallones... el tren de batir ... carencia de municiones, pues para los dos morteros sólo había treinta y seis bombas. Con tan reducidos elementos iba a emprender Z. el sitio de una plaza defendida por cuatro mil hombres de tropas regulares ... y unos dos mil urbanos... » [Zar. 510, 511, 512 : catorce batallones ... Iba en seguida de la infanteria el tren de batir... se componia de dos cañones de á doce, y uno de á seis de hierro; de dos de á cuatro, de bronce, de dos obuses y un mortero ... piezas ... escasamente dotadas, y para

el mortero sólo habia treinta y seis bombas ... Se hallaba esta plaza (Bilbao) guarnecida por una fuerza de cuatro mil hombres...]. — G. 280 : Cincuenta piezas, de las cuales la mitad eran de grueso calibre ... Las municiones no faltaban ... Lo primero que hizo Z. fué situar sus batallones ... para circunvalar la plaza ... (présence des deux navires de guerre) uno inglés, francés el otro ... Hecho esto, dispuso levantar frente al santuario de Nuestra Señora de Begoña tres baterías, donde colocó sus cañones y obuses. Inmediatamente rompieron fuego contra los fuertes de la plaza. [Zar. 512 : cuarenta á cincuanta piezas de artilleria, de las que pasadas de treinta eran de grueso calibre. El repuesto de municiones ... era así mismo de los más considerables. Empleó Z. los dos primeros dias en circunvalar la plaza... Un buque de vapor de guerra francés y otro inglés ... Hecho el reconocimiento de la plaza, se levantaron tres diferentes baterias a poca distancia y al frente del Santuario de N^ra^ S^ra^ de Begoña, en las cuales se colocaron los obuses y cañones, cuyos fuegos comenzaron contra la plaza al tercer dia, á poco de amanecer]. Avant d'arriver à la blessure de Z., disons un adieu à l'*Abuelo*. G., qui a consacré tant de pages à ce vénérable canon, en dit simplement, p. 279 : « El famoso *Abuelo*, quebrantado por honrosos servicios, habia recibido ya la jubilacion ». Zar., qui en parle fréquemment (p. 449, 450, 495, 510, et ailleurs), écrit, p. 459 : « El *Abuelo* resentido del mucho trabajo que entonces hizo, comenzó á mostrar su decrepitud rajándose por la boca ... Fué preciso ... ponerle dos fuertes argollas de hierro ... Los soldados ... decian en esta ocasion que el *Abuelo* habia obtenido en recompensa de sus grandes servicios el grado de teniente coronel ». Ici, l'expression diffère, mais le procédé est le même : identifier ce précieux canon avec un vieux serviteur à la fin de sa carrière.

Mais Z. est blessé; on l'emporte à Cegama; on l'y soigne mal ; il y meurt ; on l'y enterre : ces diverses péripéties sont racontées par G. avec un luxe de détails empruntés à Zar. — G. 286 : El ayudante Plaza [cité par Zar. p. 526]. — Una bala de fusil rebota en el hierro del balcon, y le hiere en la pierna,

por bajo de la rodilla. [Zar. 517: una bala de fusil entró por la ventana y le hirió en el tercio superior y parte anterior é interna de la pierna derecha rozando el borde interno del hueso de la tibia, á la distancia de dos pulgadas, poco más ó menos de la rodilla]. — G. 288: cincuenta... granaderos... en el centro del peloton transportaban una camilla... Conducían al General a Cegama... [Zar. 518: colocándole en una camilla. Z... ordenó se le condujese á Cegama... Cuarenta granaderos...]. — G. 289: Z. en la parada de Zornosa, le (= Fago) llamó a su lado y, ofreciéndole un cigarrillo, le dirigió palabras afectuosas. [Zar. 518: Z. medio incorporado ó sentado en su camilla se entretuvo una buena parte del camino fumando y hablando con los granaderos. Al llegar á Zornoza...]. — G. 290. Fray Cirilo de Pamplona, hombre muy apersonado... Era pariente de la esposa del General. [Zar. 522: el virtuoso Fray Cirilo de Pamplona su hermano político]. — G. 291-2: llamar sin perdida de tiempo á un curandero del pais, nombrado Petriquillo, hombre muy práctico en sanar heridas y en entablillar miembros rotos. El tal vivía en Hermúa, y ya se le había mandado un emisario para que saliese al camino, al paso del enfermo. [Zar. 521. se les incorporó un famoso curandero llamado *Petriquillo*, en cuya habilidad confiaba mucho Z. con motivo de... la celebridad que en el arte de curar se habia adquirido. — Ermúa est sur le plan, au N.-N.-E. de Durango]. G. 291 cite (comme Zar. 518 et 521) le médecin Gonzalez Grediaga. Il reproduit, p. 292, l'entrevue de Z. et du Roi : « D. Carlos visitó á su General muy temprano. Cuentan que le reconvino cariñosamente por exponer al peligro vida tan preciosa. Y el herido contestó : « Señor, sin exponerse, nada se adelanta... Bastante he vivido ya... En esta guerra tan desigual y destructora, por necesidad hemos de morir cuantos la hemos comenzado. » [Zar. 520: la visita... tuvo lugar muy temprano... habiéndole S. M. reconvenido afectuosamente por haberse expuesto tanto, le contestó Z. « que no haciéndolo asi, nada podria adelantarse; que demasiado habia vivido ya, y que en aquella guerra destructora y desigual, por necesidad debian morir todos los que la comen-

zaron »]. — G. 293 : Y no bien salió D. Carlos del alojamiento, se dieron órdenes para continuar el transporte... [Zar. 521 : apenas se despidió S. M. vinieron los granaderos y se continuó la marcha]. G. cite le médecin Gelos, p. 292. Cf. Zar. 519, 521, etc. : D. Teodoro Gelos. — P. 293, G. place ici l'épisode du payeur aux Armées Mendigaña, qui aurait dû venir à Zornoza : « Su amigo Mendigaña, pagador del ejército, le había dado treinta onzas á cuenta de las pagas atrasadas, y con ellas obsequió espléndidamente durante el camino á los granaderos que le conducían. [Utilisation curieuse de deux passages assez éloignés de Zar. : 1° p. 518-519 : el pagador del ejército D. José Maria Mendigaña... le repuso... que venia por si se le ofrecia àlgo ; pues que así se lo habia ordenado D. Juan Antonio Zaratiegui, constándole que no tenia un solo maravedí en el bolsillo. — Es verdad, repuso el general, que no tengo un cuarto : sirvase V. darme treinta onzas... ». 2° p. 526 : las otras (onzas) las habia distribuido Z. durante la marcha entre los granaderos que le conducian]. — G. 293-294 : cite Capapé, « su fiel amigo [Zar. 526 : el capitan D. Simon Capape, su antiguo y fiel servidor]. — G. 298 : mentionne le médecin Boluqui [« Boloqui » dans Zar. 523]. — G. 299 : Solía detenerse en el puentecillo que salva el afluente del Oria [G. doit mentionner ce « puentecillo » d'après la carte de Zar., qui montre le chemin de Cegama à Alsasua franchissant un tout petit cours d'eau « riachuelo torrencial », affluent de l'Oria]. — La date de l'extraction de la balle, 24 juin [G. 306] est dans Zar. 524. — G. 307 : No bien amaneció el día de San Juan, los Sres Grediaga y Gelos extrajeron la bala, haciendo gran carnicería en la pierna del héroe... Puesta la bala en una bandeja, la fueron mostrando de casa en casa. Fray Cirilo propuso enviarla á D. Carlos... Pero ; ay ! estas alegrías duraron poco. No eran las ocho cuando el héroe fué atacado de un temblor convulsivo... D. Tomás... ordenó se hiciese, pronto, pronto, *lo conveniente al caso* (formula militar). La primero fué la asistencia religiosa. El escribano... se limitó á preguntar al moribundo : « Señor D. Tomás, ¿ qué deja usted y cual es su última voluntad ? » Con la apagada voz que le quedeba, respondió el

General : « Dejo mi mujer y tres hijos, únicos bienes que poseo. Nada más tengo que poder dejar. »... mandó que le llevasen el viático... No bien terminó el sacerdote las preces, acabó de apagarse el conocimiento del General... A las diez y media dejó de existir el grande hombre. [Zar., p. 524-525 : el 24 de Junio muy temprano, se resolvieron Gelos y Boloqui á extraérsela, lo que verificaron... no sin causar en el paciente un destrozo considerable... la bala colocada en un plato corria de una casa á otra y hasta se pensaba mandarla al cuartel Real... (Mais on passe) de un estado de inmoderada alegria al de la mayor consternacion... Desde que le extrajeron la bala habia sobrecogido à Z. un gran temblor, y conociendo él mismo próximo su fin, pidió que se hiciese todo lo conveniente y necesario. El primero que se presentó allí fué el párroco... En seguida... llamaron al escribano, que se contentó con preguntar al general : « Señor D. Tomás ¿ que deja vd., y cual es su última voluntad? A lo que aquel contestó : Dejo mi mujer y tres hijas, únicos bienes que poseo : nada más tengo que poder dejar. » Luego le fué administrada la santa Eucaristía, y pocos instantes despues, sobre las diez y media de la mañana espiró]. — G. 309 mentionne « los cuatro ayudantes », Zar. 526 les nomme : Lacy, Caces, Berdiel, y Plaza. — G. 311 donne la date des obsèques de Z. « el 25 por la mañana... le vistieron de frac, por no tener uniforme de General » [Zar. 526 : el funeral se celebró el 25... — 525 : Como jamas tuvo uniforme de general, se le puso su frac y pantalon negro, chaleco blanco, corbata negra y la gran banda de la Real y militar órden de San Fernando...] G. était-il pressé d'en finir, au point de négliger ces détails de toilette mortuaire?

III

Les rapprochements qui précèdent, dans leur abondance et leur minutie monotones, permettent, semble-t-il, de considérer Zaratiegui comme la principale source de Galdos dans Z. Mais ce ne fut pas la source unique. M. Marquèze-Pouey, professeur au Lycée français de Madrid, à qui j'avais signalé l'intérêt de

Zaratiegui, a eu l'extrême amabilité de confronter G. avec deux autres auteurs : le premier est le baron Du Casse[1]; le second, Madrazo[2]. Les emprunts faits à Du Casse sont peu nombreux. On pourrait rapprocher la première entrevue de Fago avec Z. (G. 81) et celle de Du Casse avec Z. (Du Casse, 14) : même ton brusque au début, plus doux vers la fin : « empezó el general por decir con tono brusco que necesitaba soldados, y no oficiales... Sin embargo se tranquilizó, me recibió con amabilidad... ». — Du Casse raconte l'arrestation de l'Alcade de Miranda de Arga, de son greffier, et d'une troisième victime, le courrier de l'Alcade; leur interrogatoire, leur exécution : « el día siguiente, a la hora fatal, fueron sacrificados estos tres infelices detrás de la iglesia [G. 19 : á espaldas de la ermita], á la pálida luz de una linterna. Yo los vi morir ». (p. 38). Si Zar. a connu ces détails, il a cru devoir les taire. A propos du siège de l'église de Villafranca, Du Casse (p. 41) nous apprend que Zar. se tenait près de l'église, et alla demander à son chef l'autorisation de sauver femmes et enfants. [G. 36. Oyó esta propuesta Zar., que al pie de la torre vino con tal objeto, etc.]. — Du Casse (p. 43) raconte l'incendie du clocher, et mentionne des « acentos lastimeros de mujeres, juramentos horribles de hombres y gritos de rabia y de desesperacion» dont on peut — sans que ce soit évident — trouver un écho dans les « apóstrofes injuriosos » et les « cuchufletas » de la p. 35 de G. — Du Casse (p. 43) montre Z. fouettant les femmes : « las aguardaba abajo y recibía a cada una con un latigazo, acusándolas como a principales autores de las vejaciones cometidas en el pais. Y tomando despues un aire terrible mandó para asustarlas que se las condujera al suplicio y que se las entregase a los capellanes del ejército que habia mandado llamar ». Ici, il semble bien que G. s'est inspiré de ce passage dans sa p. 44 : « arreó a cada una un par de latigazos, diciéndoles iracundo : « Bribonas, por culpa vuestra

1. *Ecos de Navarra ó Don Carlos y Zumalacarregui, Hechos historicos, detalles curiosos y recuerdos de un oficial carlista, por el Baron du Casse.* Madrid. Boix Editor 1840. (brochure de 158 p in-8°, sans nom du traducteur). Cf. Sánchez Alonso nº 5817. La rédaction française est de la même année.

2. Madrazo, Francisco de Paula : Historia militar y politica de Zumalacarregui y, de los sucesos de la guerra de las provincias del Norte enlazados a su época y a su nombre. — Madrid... 1844, 364 + xxxii p. in-4°, con grab. (Sánchez Alonso, nº 5831).

perecerán esos desgraciados... Y si yo mandase fusilar ahora mismo a la que no acreditara ser esposa, hija o hermana de algún *urbano*, ¿qué diriais? a ver, ¿qué diriais? ». — Les « apuros de aquellos buenos eclesiásticos, deteniendo a aquellas mujeres desgreñadas y delirantes de desesperación » (p. 43) font penser à Fago accompagnant Saloma, Claudia et autres rescapées (G. 47). — Voici (Du Casse, p. 44) les défenseurs de l'église qui se rendent : « Sofocados y medio quemados, ... estaban desfallecidos y como atontados... Sus cabellos chamuscados y sus rostros desencajados por la acción del fuego... » [Cf. G. 52 : tiznados, los ojos enrojecidos, manos y pies como carbón. Al llegar al suelo apenas podían tenerse en pie...]. — L'ouvrage de Du Casse n'est pas un récit complet, mais une sorte de recueil d'anecdotes. Il ne pouvait pas être d'un très grand secours à G.

A Madrazo, nous demanderons le récit de l'affaire de Peralta. Zar n'en dit rien. Peralta est une affaire d'arrière-garde, et si Fago peut s'y trouver, Zar. doit être à l'avant-garde avec Z. [p. 373]. G. a connu Madrazo et s'en est servi. — Madrazo, 205 : oficios cruzados entre Z. e Iracheta [G. 29 : Había usted de ver las comunicaciones que se cruzaron esta mañana entre Z. y el jefe de los urbanos... — Noter que Madrazo et G. affirment que Z. est à Peralta]. — Celle qui sert d'intermédiaire, c'est, dans G. 30, « una vieja del pueblo, la cual fué ama de cría de Iracheta... », à laquelle Madrazo (p. 205) donne un autre rôle : « ... mujer anciana que habia sido aya del comandante del fuerte. Suplicóle la buena mujer con las lágrimas en los ojos... ». — Madrazo (p. 206) inspire à G. la scène où la femme d'Iracheta le supplie de se rendre : « como insistiese su esposa... le obligó bruscamente a retirarse, amenazándola que si no lo hacía iba a mandar hacer el fuego [G. 30. « O te quitas de ahí ahora mismo, puerca, ... ó hacemos fuego sobre tí »]. — Enfin, Madrazo (p. 206) parle des excès que commettent les carlistes en quittant Peralta ; G. en retient ceci : « los facciosos anegaron el suelo soltando las cubas de vino en todas las bodegas » [G. 32. — Cf. Madrazo : derramando las cubas de vino]. G. reprend ce détail lors du départ de Villafranca [p. 53 : los del 1° de Gui-

púzcoa ejecutaban la orden de vaciar las cubas de vino en las casas y bodegas de cristinos, resorte de guerra que se empleaba siempre en la Ribera, etc.] — Le détail prend une telle ampleur que l'on peut se demander si la simple mention de Madrazo a pu en être la source.

IV

G. a pu puiser à d'autres sources, et, par exemple, prendre dans un plan de Bilbao et de ses environs les éléments de la p. 281, et je ne sais où le texte du laconique billet (« ¿Se puede tomar Bilbao? ») que Don Carlos lui fait remettre, et que l'on peut trouver, très simplement, dans l'article « Zumalacarregui » du *Dictionnaire encyclopédique* de Montaner y Simón. Mais ces détails et quelques autres dont on pourrait aisément dresser la liste, ne nous interdisent pas de conclure que la documentation de G. réside essentiellement et presque uniquement dans Zar. : si l'on supprime de son Z. tout ce qui ne vient pas de Zar., son Z. subsiste; l'épreuve inverse serait aussi concluante, négativement. Donc, documentation sommaire, restreinte, sur un sujet où elle pouvait être très abondante. Du moins G. a-t-il le mérite de choisir le guide le plus qualifié, à notre avis, pour les raisons déjà indiquées.

Que lui emprunte-t-il? Et d'abord, pourrait-on dire, que ne lui emprunte-t-il pas? Le livre a 582 pages, et ce n'est qu'à partir de la p. 372 que G. le prend pour guide. Tout ce qui précède ne lui fournit que peu d'éléments, utilisés çà et là : quelques traits à relever sur la fiche « Iturralde », quelques traits pour la fiche « opérations antérieures », quelques traits, surtout, pour la fiche « Zumalacarregui », cela se conçoit sans peine (départ de Pamplona, etc.). Mais combien d'éléments négligés, même dans la dernière partie du livre! On est un peu surpris qu'un romancier ait renoncé aux « Anecdotas » groupées aux p. 531-540, aux « Documentos justificativos » des p. 541-582, où figure le texte de l'accord Zumalacarregui-Córdova (appelé « Convenio Elliot ») : les anecdotes rendent un récit vivant et pittoresque, les documents donnent à un roman historique toute la précision de l'exacte vérité. G. a-t-il

pensé que sa fantaisie suffirait à animer sa narration, et qu'il avait assez de documents dans le corps du livre de Zar.? Indolence ou choix réfléchi? Ce que l'on comprend mieux, c'est qu'il n'écrive pas une biographie complète de son héros. Il se propose non pas de le raconter en entier, mais de le faire revivre. Ceux qui voudront son histoire totale liront... Zaratiegui, par exemple. Ceux qui voudront retrouver sa figure dans une œuvre d'agrément liront... Galdós. La période carliste de sa vie, on la résumera à grands traits, en deux ou trois paragraphes disséminés de-ci de-là ; et on s'attachera aux derniers mois de cette prodigieuse existence, pour lesquels les pages 372 à 530 fourniront une surabondante matière historique

Voici une fine lithographie représentant le héros, une carte fort commode pour y suivre ou bien pour y imaginer de capricieux itinéraires, et un plan fort clair pour les batailles de Mendaza et d'Arquijas. Voici des portraits tout prêts, au physique et au moral, de Z., de Córdova, de Mina; voici des épisodes nombreux : des actions comme celle de Villafranca, de grandes batailles comme celles de Mendaza et d'Arquijas (pourquoi en raconter dix, quand deux suffisent, et qu'un joli plan facilite la besogne?), des exploits en marge de la grande guerre, pittoresques, savoureux, comme le transport de ce vieil *Abuelo*, des sièges d'importance, comme celui de Bilbao; et voici mille et un détails qui permettent, si on sait opérer un tri parmi eux, de créer une atmosphère diverse, vivante et vraie : noms d'acteurs secondaires (aides de camp, médecins, rebouteux, payeur aux armées, officiers d'artillerie, chimiste), menus faits vibrants de précision (les trente « onzas » de Z., ses grenadiers, son frac; les 36 bombes du mortier, etc.). Les éléments s'offrent, il n'est que de savoir les prendre et les utiliser.

Pour les uns, G. les concentre, les groupe, en un raccourci saisissant. Pourquoi Fago suivrait-il le quartier général carliste dans tous les mouvements consécutifs à la journée d'Arquijas? Il trouvera bien, plus tard, un camarade complaisant qui résumera pour lui — et pour nous! — toutes ces

opérations en une conversation au coin du feu ou sur la route. Ne suffit-il pas qu'il retrouve Z. dans une nouvelle et dernière phase de sa vie, quand il va assiéger la grande ville de Bilbao, quand il va mourir? Alors il accompagnera son brancard, fumera les cigarettes que le Général lui offrira, s'installera à son chevet à Cegama, et mourra en même temps que lui. — Voici, au contraire, Don Carlos qui loge pour un jour au Monastère des « Bernardos de la Oliva » : le moment est favorable pour le présenter : il suffit de l'installer au réfectoire où les courtisans vont lui baiser la main avant d'aller se réconforter au buffet. Ici, Zar. indique un exploit héroïque: le transport de l'*Abuelo*. Quel coup de fouet pour l'imagination de G.! Ce que Zar. suggère en quelques lignes, G. le détaille en plusieurs pages, imaginant un itinéraire vraisemblable et des incidents qui pourraient avoir été vécus. — Enfin, voici une multitude de faits, de menus renseignements qu'il n'est pas possible de reproduire dogmatiquement, à la place que leur assigne le premier narrateur: qu'à cela ne tienne! G. les regroupe selon sa fantaisie (cf. les trente « onzas » de Z. et l'emploi qu'il en fait, le séjour de Mina à Cambo, etc.), ou les éparpille à son gré (et nous aurons besoin de rapprocher dix, quinze, vingt passages, pour avoir la physionomie totale de Z.). Il semble que G. prenne le contre-pied de Zar., éparpillant ce qu'il groupe, regroupant ce qu'il éparpille, succinct là où il amplifie, amplifiant là où il suggère; toutefois, respectant la chronologie des faits historiques.

Ce travail d'élaboration, — par lequel il élimine, ajoute, réduit, amplifie, transpose et regroupe, — est des plus légitimes, il est vraiment regrettable que G. ne l'ait pas poussé jusqu'au détail de l'expression. Il n'a pas eu assez le souci de s'assimiler Zar. L'assaisonnement dont il les accompagne ne suffit pas à masquer la crudité de ses emprunts. On conçoit qu'il dise « quatorze bataillons » et non pas « deux fois sept bataillons » là où Zar. dit « quatorze »; mais nous avons relevé une multitude de passages où l'expression prélevée dans Zar. est simplement piquée telle quelle par G. dans son roman. Ce

procédé semble trahir une fabrication hâtive, avec le modèle constamment placé sous les yeux. Il serait curieux de voir dans la bibliothèque de G. l'exemplaire dont il s'est servi. De toute façon, la documentation a dû être prête en huit jours au plus; et, le choix du modèle étant réalisé, G. s'est borné à le débiter en tranches convenablement dépecées.

A propos de l'*episodio* qui nous occupe, nous pouvons donc lui appliquer à bon droit la phrase de Baroja[1] : « Como investigador, G. ha hecho poco o nada : ha tomado la historia hecha en los libros ». Du moins, cette méthode de transfert direct de la matière historique offre-t-elle en l'espèce deux avantages : son Z. y a gagné en vérité et en impartialité. En vérité, si l'on admet — et il paraît légitime de l'admettre — que Zar. est vrai; en impartialité, si l'on admet que c'est à l'influence de son modèle que l'auteur de *Doña Perfecta* et de *Gloria*, le futur auteur d'*Electra* et d'autres œuvres encore à tendances anticléricales, doive d'avoir parlé sans esprit de sectarisme des carlistes soutiens de la religion et de la royauté absolue, et de leur héros Zumalacarregui, avec une sympathique admiration.

D'ailleurs, G. serait fondé à dire qu'il a voulu uniquement faire revivre une figure, et on ne saurait nier qu'il y ait réussi. Et il pourrait ajouter : « Je ne suis pas un historien, mais un romancier ». Z. est, en effet, un roman, historique si l'on veut, mais un roman tout de même. L'affabulation en est parfois difficilement acceptable ; cette Saloma qui n'est pas la fille d'Ulibarri, l'ancienne amante de Fago, est là en vertu d'un artifice puéril, pour accroître les tribulations de Fago, qui rencontre sans cesse celle qu'il ne poursuit pas ! La figure de ce dernier est intéressante en soi peut-être, mais sûrement dans la mesure où elle est significative d'une « manière ». Manière vraiment galdosienne. Nous ne pouvons, pour rester fidèle au titre de cet article, faire une étude aussi complète que possible de Fago ; mais, sans sortir du cadre que nous nous sommes tracé, il nous est loisible de constater

1. P. 371 de ses *Páginas escogidas*, collection Calleja, Madrid, 1917 (citée aussi par M. Bataillon dans son article).

que par les qualités et les défauts qu'il a, du seul point de vue littéraire, Fago répond admirablement aux projets de G. Nous pouvons sourire de le voir, au cours de nombreux soliloques ou de non moins nombreux dialogues, jouer le plus sérieusement du monde au stratège et au tacticien — ce fut une des notes gaies de la grande Guerre ! — , mais cette manière simpliste devait plaire au peuple, et rentrait, ainsi que certaines façons de dire [1], dans les desseins vulgarisateurs de G.

Mais Fago nous intéresse surtout parce qu'il est un anormal. Comme beaucoup de héros de la littérature espagnole, il est ennemi de la régularité, de l'ordre, de la continuité ; il est « ávido de lanzarze á los caminos, de agitarse y correr, movido sin duda de la necesidad de ejercicio físico, ó quizás de una impaciencia que ni él mismo sabía si era caballeresco-militar, caballeresco-religioso, ó caballeresco... ¿ qué, Señor ? » (p. 178). Il y a mieux : « Pasaba por loco y en los pueblos se asustaban de verme... Era idiota... » etc., p. 17. Il a la clairvoyance extraordinaire d'une personne plongée dans le sommeil magnétique : « ya, ya conozco tu plan... Estoy dentro de tu cerebro... » (p. 130), « si el general no lo adivina, lo adivinaré yo... » (p. 145. ; cf. p. 146, et ailleurs). C'est un halluciné : il voit (p. 151) Ulibarri se dresser sur le champ de bataille d'Arquijas ; autre hallucination de la vue p. 179 ; panique p. 203 ; errements « sin direccion fija » p. 225 ; etc. Par tous ces symptômes de pathologie mentale, il entre dans la lignée des anormaux galdosiens. « Andrenio », dans les 112 pages de *Novelas y novelistas* qu'il a consacrées à G. et surtout aux *Episodios*, a eu raison de signaler le goût très marqué de notre auteur — tout réaliste qu'il soit — pour l'anormal, le surnaturel, l'énigmatique, le mystérieux. Pour nous borner à Fago, cette conception étrange du personnage en fait un instrument docile dans les mains de G. : Fago, parce que halluciné, abandonne le champ de bataille, traverse les milieux les plus divers, passe des « cristinos » aux carlistes et des carlistes aux

1. Elles abondent ; en voici deux prises au hasard : « ahora podremos hablar gordo a la impiedad... » (p. 98) ; — « se merendarian á Mina (ils ne feraient qu'une bouchée de Mina) » (p. 127).

« cristinos » ; sans existence régulière, il peut se trouver partout où il est intéressant qu'il soit ; il est surtout auprès de Z., dont il devine, et expose d'une façon simpliste, les conceptions militaires et qu'il accompagne jusque dans le trépas ; Z. mort, Fago n'a plus de raison d'être ; il ne reste plus à G. qu'à le faire mourir, de sorte que — remarquons-le en passant — cet *episodio* forme un tout, au contraire des deux premières séries, par exemple, où un même personnage (Araceli dans la première, Monsalud dans la seconde) met une sorte de lien factice entre plusieurs *episodios*. Mais ici, comme ailleurs, Fago joue le rôle capital du personnage dont les aventures permettent à l'auteur de coudre — d'un fil parfois trop gros — les lambeaux de l'histoire aux pièces étrangement découpées de l'affabulation romanesque.

En somme, après dix-neuf années de silence, *Zumalacarregui* n'apporte pas une formule nouvelle dans la conception et l'exécution de l'*episodio nacional*. C'est toujours le même amalgame, à tout prendre assez heureux, de vérité et de fiction. La facture est à la fois plus habile, en raison de la maîtrise acquise, et moins soignée, à cause de la rapidité de l'exécution. L'utilisation des sources se ressent de la hâte apportée à leur mise en œuvre. Mais, si l'on admet une fois pour toutes le dessein vulgarisateur de G et l'emploi des procédés qu'il comporte, il reste dans son *Zumalacarregui* une belle figure superbement dessinée, quelques pages d'une écriture solide et parfois savoureuse, et une grande part de cette histoire vraie dont Menéndez y Pelayo avait raison de dire que Galdós l'a enseignée aux Espagnols.

G. Boussagol.

Note : Cet article terminé et composé, il m'est donné de lire, à la dernière page du dernier épisode de la 2e série (p. 366 de *Un faccioso más...*) les lignes suivantes : « Los años que siguen al 34 están demasiado cerca, nos tocan, nos codean, se familiarizan con nosotros. Los hombres de ellos casi se confunden con nuestros hombres. Son años á quienes no se puede disecar, porque algo vive en ellos que duele y salta al ser tocado con escalpelo. »

Ernest MÉRIMÉE

Né à Lyon, le 27 mars 1846, Ernest-Charles-Amédée Mérimée fut baptisé en cette ville, à l'église Saint-Pothin, le même jour qu'Antoine Benoist. Remarquable coïncidence! Ceux qui assistaient à la rencontre des deux cortèges ne se doutaient guère qu'ils voyaient — en herbe — deux futurs doyens de la Faculté des Lettres de Toulouse, deux hommes également admirables (et je sais ce que les mots veulent dire) qui se lieraient, plus tard, d'une amitié que la mort seule pourrait dénouer.

S'il fallait, sans aucun renseignement sur la matière, deviner quelles furent l'enfance et l'adolescence d'un professeur très érudit, d'un personnage universitaire, on serait enclin à se l'imaginer consacrant, dès l'origine, toutes ses heures à l'étude, rêvant aux lauriers des Concours généraux ou recherchant les joies que procurent, à ce qu'on dit, un thème grec joliment tourné ou une dissertation latine cuite à point. Et cette hypothèse serait d'autant plus naturelle que les bons élèves venus au monde sous le règne de Louis-Philippe n'avaient ni les moyens ni le souci, les sports n'étant pas encore à la mode, de se livrer à des divertissements sans harmonie, eussent-ils pensé, avec leurs ambitions, leur vocation.

Pourtant, si l'on se figurait de cette manière la jeunesse d'Ernest Mérimée, on se tromperait de tout point. Il ne réalise à aucun degré le type du *fort en thème*, bien qu'il ait, à son heure et en se jouant, excellé même dans cet exercice. Fils d'un médecin militaire, il suivit son père de garnison en garnison, et cela se passait à une époque où, chaque année, à moins que ce ne fût chaque semestre, on promenait — à pied — les régiments de Bayonne à Calais, de Calais à Nîmes. L'une des conséquences de ce système était que les enfants des officiers changeaient de lycées comme les soldats changeaient de casernes, et qu'ils faisaient, sous divers maîtres qui avaient, peut-être, diverses méthodes, des études nomades, à bâtons rompus.

Je noterai seulement les principales étapes d'Ernest Mérimée : Paris, Metz, Toulouse, où il fréquenta une petite pension sise sur la place Saint-Sernin, La Rochelle, l'île d'Oléron, Dunkerque, puis Sidi-Bel-Abbès.

Il avait alors quinze ou seize ans, et ce fut en Alger qu'il conquit, sans beaucoup de gloire mais sans aucune peine, le grade de bachelier. Ensuite, il se reposa. Ce voyage d'outre-mer lui avait été un

enchantement. Il avait fait la traversée sur un vaisseau de guerre, une très haute frégate à voiles, et, parce qu'il s'était hissé jusqu'au fin bout du grand mât, l'équipage lui avait décerné un brevet de gabier honoraire, unique diplôme, parmi tant d'autres gagnés par lui, dont il aimât à se souvenir. Rendu à la terre ferme, ce fut vers l'équitation qu'il se tourna. Bientôt, les meilleurs cavaliers arabes auraient pu le prendre pour l'un d'entre eux, et ils approuvaient ses prouesses au point de l'admettre dans leurs fantasias. C'était la sa plus chère occupation : les loisirs qu'elle lui laissait, il les employait soit à la musique (car il jouait du piano avec agrément), soit à l'aquarelle ou au dessin. Jamais personne ne lui avait appris comment, par le pinceau ou le crayon, on fixe les aspects de la nature, et, pourtant, j'ai vu, de lui, un album qui serait digne qu'on le publiât, car il révèle, chez l'auteur, une vision extrêmement précise de certains coins de montagne et l'émotion qu'il a ressentie devant leur majesté ou leur grâce.

L'honnête homme, a-t-on dit, est celui qui ne se pique de rien. S'il ne se pique de rien, c'est qu'il a conscience de pouvoir mener à bien toute chose. Ernest Mérimée fut de ceux que le sort a vraiment comblés, et il n'avait, parmi les dons reçus, que l'enviable embarras du choix. Sa vie, telle qu'il l'avait orientée, s'est déroulée utile et très belle. Elle n'eût été ni moins belle ni moins utile s'il avait tenté d'autres voies, aspiré à une autre destinée. Maintes possibilités résidaient en lui. Les buts qu'il lui a plu de viser, il les a atteints du premier coup, sans nul effort, avec une infaillible sûreté, si bien qu'il semblait, en chacun de ses rôles, né seulement pour celui-là même qu'on le voyait remplir. Et ces aptitudes variées, il les a conservées jusqu'à la fin.

Tandis qu'il n'est pas rare de voir les mieux doués se survivre de plus d'une façon, perdre, à mesure qu'ils vieillissent, les présents que les fées avaient apportés à leur berceau, Ernest Mérimée eut le privilège de les retenir en entier. Certains, pour se *spécialiser*, sacrifient une part de leurs goûts, étouffent le germe de quelque talent : mais lui, bien qu'il se fût assigné de très bonne heure une tâche essentielle, il n'a pas été l'homme d'un seul métier, il n'a pas travaillé à restreindre ses aspirations, et son activité a revêtu plus d'une forme. Même à l'époque où il avait conquis, dans l'enseignement, une place éminente, il demeurait, ainsi qu'en sa jeunesse, musicien, peintre, dessinateur, et il dansait le fandango comme nul professeur de Faculté ne le dansera plus jamais. L'écuyer n'était pas mort en lui. Toutefois, une passion nouvelle, l'alpinisme, avait succédé à l'équitation. Les courses en montagne d'Ernest Mérimée, je ne les connais que par ouï-dire, par les récits que je dois à lui-même ou à l'un de ses compagnons de route, mon maître Antoine Benoist. Ce n'étaient pas là des promenades à conseiller aux prudents, aux indolents. Outre l'entraînement et l'endurance, il eût fallu, pour suivre les deux amis, avoir l'amour

de l'aventure et le mépris du danger. L'une de ces expéditions avait, je me le rappelle, duré trente heures. Rien n'y avait manqué, ni, selon le rite, le brouillard qui tombe à l'instant où le soleil se lève, ni les crevasses d'un glacier pyrénéen dont la perfidie est réputée, ni les parois d'où pleuvent les pierres, ni la baignade dans un lac glacé, ni, vers le soir, l'orage traditionnel, la bonne route perdue, puis — sous les ondées nocturnes, le long d'un sentier qui se dérobe — la recherche d'un abri. Ah! racontaient les héros de la fête, ce fut une fameuse journée! Ce souvenir leur restait bien cher, et ce ne fut pas sans mélancolie que, plus tard, ils se réduisirent à de moindres joies. Pourtant, récemment encore, Ernest Mérimée pouvait « couvrir », de son pas tranquille, autant de lieues qu'il voulait, mettant sur les dents (j'en sais quelque chose!) ceux qui lui faisaient escorte. Plus il allait, mieux il allait, et il marchait comme l'eau coule, indéfiniment.

On conçoit (car il est grand temps de rejoindre le fringant bachelier en subsistance à Sidi-Bel-Abbès) que les fantasias dont j'ai parlé ne le prédestinaient nullement aux fonctions universitaires. Comment donc fut-il amené, lui qui avait, sur l'École Normale Supérieure, les plus vagues notions, à avoir envie d'y entrer? C'est là un point très obscur de son histoire, et je ne toucherai pas à ce problème dont il ignorait lui-même la solution.

Qu'il suffise de savoir que, sa famille ayant quitté l'Algérie et s'étant installée dans la rue des Maçons-Sorbonne, au cœur du Quartier Latin, Ernest Mérimée devint élève au lycée Louis-le-Grand et fut admis (octobre 1865) dans la classe de Gustave Merlet. Ses débuts furent sans éclat; il n'avait pas *la manière*, et s'était mal préparé, *chez les Teurs*, au genre de tournois qui mettaient aux prises les rhétoriciens d'alors. Mais, dès qu'il eut saisi les règles de ce nouveau jeu, il le joua fort habilement, s'adapta au milieu en peu de mois, et conquit sa place parmi l'élite. Bientôt, l'École Normale lui ouvrit ses portes, et il les franchit en même temps qu'Emile Faguet, Jean Richepin, M. Aulard.

Dans la maison de la rue d'Ulm, il passa trois années non moins douces que fécondes, et il était sur le point de se présenter au concours de l'agrégation des Lettres (juillet 1870), lorsque, brusquement, la guerre éclata, lui prescrivant un devoir auquel il n'entendait point se dérober. Il s'engagea, à Paris, dans les services de la Croix-Rouge, remplit avec vaillance, durant tout le siège, le rôle qu'il avait choisi, et assista à plusieurs batailles, notamment à celle de Montretout (19 janvier 1871). Les balles allemandes l'épargnèrent, tandis que celles des insurgés faillirent, pendant la Commune, lui être fatales... Au reste, il ne s'étendait guère sur ces jours de gloire, de douleur, et ceux qui ont connu sa coutumière réserve ne s'étonneront pas du silence qu'il se plaisait ainsi à garder. Mais la médaille militaire qu'il avait reçue attestait hautement qu'il ne se taisait que par modestie.

La paix revenue, il cueillit son diplôme d'agrégé et fut nommé professeur à Pau. Nul, autant que lui, ne pouvait être sensible aux charmes de cette cité délicieuse, mollement assise devant un paysage qui, par degrés, s'élève depuis une ligne de collines pleines de grâce jusqu'à la sublimité des cimes bleues. Vue du *Rempart du Midi*, la chaîne des Pyrénées semble vêtue d'une lumière de choix; les routes qui conduisent vers ces hauts lieux ont plus d'attrait que partout ailleurs, et il serait difficile d'échapper à leur fascination. Ernest Mérimée n'y résista point. Alors et pour toujours, la montagne le conquit. Ses pas, son cœur furent tournés vers elle, et il se sentait d'autant mieux invité que, par delà cette muraille de glace et de gazon, se trouvait une terre qui l'appelait, — cette Espagne que, durant un demi-siècle, il allait cultiver, étudier avec tant de méthode, de patience et de sympathie.

A quoi bon rechercher les origines et les causes de cette inclination? Elle fut spontanée, impérieuse, et, si l'on tenait absolument à se rendre compte de sa genèse, il suffirait de prétendre, s'appuyant sur les lois de l'hérédité, que ce fervent ami de l'hispanisme suivait les traces de son cousin Prosper, l'incomparable auteur de *Carmen*, et celles de son cousin Henri qui, au cours d'une existence vouée entièrement aux voyages, passa longtemps dans la Péninsule.

Les premières visites d'Ernest Mérimée à l'autre versant pyrénéen offrirent un caractère aventureux et bien souvent pittoresque. Les Carlistes, sur les rives de la Bidassoa, l'accueillirent à coups de fusil, et sa carrière se fût terminée là, n'eussent été l'épaisseur et la taille, de toutes manières avantageuse, des quenouilles de maïs. En revanche, comme il ne hantait pas les wagons du Sud-express, il rencontrait, en des voitures démocratiques, certains compagnons dont la cordialité était sans borne, des toreros, par exemple, qui, après y avoir bu à tour de rôle, lui tendaient une outre pleine d'un vin qui sentait le bouc. Couleur locale! pensait-il, et, loin de se décourager, il multipliait les excursions, s'avançait plus loin, restait davantage. Les chemins de l'Espagne, il les a, en cinquante ans, tous parcourus, et peu d'hommes connaissent leur propre pays aussi à fond qu'il connaissait celui-là. Chaque chose lui était familière : non pas seulement les aspects de la nature, la physionomie des villes, les œuvres d'art, mais encore les mœurs et les coutumes, l'histoire et la légende, les idées et les gens, le présent et le passé... Je souhaite un tel cicerone à quiconque suivra les mêmes routes.

Il n'entendait pas, en ces pèlerinages, se borner à satisfaire une curiosité, d'ailleurs, légitime, et les démarches du touriste se subordonnaient aux intentions du chercheur, de l'homme docte qui voulait, pour lui et pour les autres, tirer parti de son expérience.

D'abord, ce fut sous la forme de plusieurs travaux d'érudition que

devint profitable à tous la science qu'il avait acquise en passant de la Galice à la Castille, de la Castille à l'Andalousie. Je ne citerai que trois de ses ouvrages, les principaux. Le premier en date, sa thèse de doctorat[1], était consacré à Francisco de Quevedo, et il me semble qu'un pareil livre n'aurait pu s'écrire sans une patiente fréquentation de l'Espagne en général, et qu'il fallait avoir longtemps respiré l'air du pays, en avoir pénétré l'âme. Pour plus d'une raison, en effet, Quevedo est éminemment représentatif de son temps, de sa patrie. Il a mené, diverse et orageuse, la vie d'un Gil Blas qui ne serait pas héros de roman ; il a traversé des milieux disparates, et, de ce que nous a transmis ce polygraphe trop abondant, se dégage une sorte de synthèse qui révèle, pour toute une époque, les idées, les aspirations d'un peuple et l'image complète d'une société. Moraliste, théologien, poète, théoricien de la politique, cet auteur intarissable, tantôt stoïque et tantôt bouffon, s'est surpassé lui-même en un récit picaresque où il dépeint (avec quel plaisir et quelle verve !) les bas-fonds des villes, un monde sinistre et gai. Ce microcosme inclus dans le *Buscón* de Quevedo, Ernest Mérimée l'a ressuscité, découvrant ainsi non pas tant une personnalité isolée qu'un ensemble de faits et de caractères, une large perspective d'histoire.

Par là, il se préparait à ce *Précis de la littérature espagnole* qu'il a composé beaucoup plus tard. Matière immense, entreprise ardue ! Lui-même, il signale, dans sa préface, la carence ou l'insuffisance des devanciers, et il constate que « tout est à faire .. ou à refaire ». Son *Manuel*, je n'en doute pas, servira de base aux futurs travaux de ce genre ; ce tableau synoptique offre un excellent instrument de recherche à quiconque se tourne ou se tournera vers l'hispanisme.

Quant au troisième ouvrage qu'il importe de rappeler, il consiste en une élégante et fidèle traduction de ce *Poème du Cid* qui prouve d'une manière éclatante que les Castillans avaient, eux aussi, la tête épique.

Ces volumes (et mille autres bonnes choses de moindre envergure) ont été élaborés avec une scrupuleuse diligence. Mais notre ami, en définitive, a consacré plus de temps encore à l'objet qu'il avait le plus à cœur, je veux dire à la diffusion en France, de la langue et de la littérature espagnoles, diffusion qu'on ne pouvait obtenir que par la

1. L'une de ses deux thèses... La seconde, qui a pour titre : *De antiquis aquarum religionibus in Gallia meridionali* nous fournit une nouvelle preuve de la relation qui existe entre les voyages, l'activité physique de l'auteur et son activité intellectuelle. Manifestement, ce fut au cours de ses promenades dans les Pyrénées qu'il conçut le dessein d'étudier la riche théogonie que leurs eaux salutaires et magnifiques avaient suscitée, les rites et les cultes attestés par maintes inscriptions votives. Ce volume aurait pu être dédié « Aux montagnes divines ». L'idée fondamentale qui l'a dicté ne diffère guère de celle qu'expriment, dans *les Trophées*, ces vers où M. de Hérédia chante les cimes comme le temple de la Santé, salue, au bord des fontaines, une surnaturelle présence, et dresse un autel aux nymphes souterraines.

création, l'organisation d'un enseignement approprié. Or, bien que les jeunes ne s'en doutent guère, et qu'ils se figurent, je crois, que le régime actuel remonte à la nuit des temps, rien n'existait, tout était à faire au moment où Ernest Mérimée s'attela à cette tâche avec une douce, mais inflexible persévérance. Il fallut des années pour que l'idée triomphât, et je ne songe pas à raconter, en ces brèves pages, comment les élèves, groupés autour de la chaire magistrale de Toulouse, essaimèrent peu à peu, portèrent au dehors la pensée et la conviction de l'initiateur, conquirent leur place en d'autres Facultés, aiguillèrent leurs disciples vers les lycées et collèges, puis vers les écoles primaires supérieures, en sorte que, partout, dans le Sud-Ouest et à Paris, s'ouvrirent des classes d'espagnol. Et si l'on s'imagine que le but fut atteint sans protestation ni résistance, on se trompe fort. Lorsqu'on dérange les traditions, et dès qu'on trouble les habitudes, on doit se résigner à exciter l'opinion, à produire des « mouvements divers ». Tout cela est loin, maintenant. C'est le passé. Les résultats se sont avérés trop favorables pour que persiste l'inquiétude. Elle s'est dissipée ou endormie, et personne ne regrette la victoire ainsi remportée.

Voilà donc ce qu'Ernest Mérimée a fait pour l'Espagne en France. Ce qu'il a fait pour la France en Espagne, nul ne l'ignore. Entre tant d'autres preuves, l'Institut de Madrid est là qui témoigne. Les services que cette maison a rendus sont de deux sortes : comme foyer pédagogique, elle a joué un rôle très bienfaisant ; mais l'action que son Directeur voulait qu'elle exerçât dépassait les limites de ce cadre déjà si ample. Par l'Institut, par ces nobles et graves voix françaises qu'on y a entendues souvent, Ernest Mérimée a montré, sous son aspect authentique, notre nation à nos voisins. Notons, cependant, que l'heureuse influence des orateurs choisis, attirés par lui, ne saurait entrer en comparaison avec la sienne propre, l'ascendant permanent de sa présence, le prestige de son parler castillan. Quel incomparable agent de liaison! L'autorité qu'il avait précédemment acquise lui fournit les moyens, durant la guerre, d'affermir les timides sympathies, de fixer les hésitations, de rasséréner certains pessimistes qui craignaient une issue contraire à leurs vœux. Parce que l'Espagne lui était chère et qu'il avait foi en elle, les Espagnols accordaient leur affection et leur adhésion à cet hôte de toujours. Sûr et fidèle jusqu'à la fin! La mort à Madrid de ce grand Français me paraît avoir un sens émouvant, la valeur d'un signe. Traduisant la pensée de son peuple, le roi Alphonse avait raison de dire : « Avec lui, nous nous sentions en confiance. De tous les hispanophiles, le plus sincère fut celui-là. »

On vient de voir le point capital de cette belle carrière universitaire, et l'on me dispensera d'en marquer les étapes successives, d'en suivre le *cursus honorum*. Ceux qui souhaiteraient des renseignements de

cette espèce n'auraient pas de peine à se les procurer, et l'on peut, en négligeant les détails, arriver droit à cette conclusion que nous avons ici le modèle d'une vie harmonieuse qui s'est déroulée selon un rythme merveilleusement régulier. Bien qu'il soit téméraire de juger le fond des cœurs, puisque chacun d'eux garde un coin de mystère, j'estime que l'étoile d'Ernest Mérimée l'avait prédestiné au bonheur. De cette exceptionnelle prérogative, il a joui, du moins, jusqu'au moment (24 septembre 1913) où lui fut enlevée une compagne qui le laissa d'autant plus affligé qu'elle l'avait rendu plus heureux. Ame charmante et sans détours, pleine d'une bonté, d'une indulgence dont l'effusion avait quelque chose de touchant et d'exquis, M[me] Mérimée reportait sur son mari tout ce qu'elle avait d'orgueil, et rien ne lui manquait de ce qui fait la femme accomplie, celle en qui luisent ces aimables vertus par quoi une famille, un foyer se trouvent ensuite illuminés...

...Ceux qui m'ont demandé ces quelques notes m'ont prié d'insister sur le caractère de l'ami que nous avons perdu. Insister, non : mais, je signalerai en peu de mots un petit nombre de traits dominants.

En somme, et même à ne le voir qu'en passant, ce qui frappait le plus chez Ernest Mérimée, c'était l'élégance. Elle décorait, elle gouvernait son être entier, physique et moral. Elle se manifestait dans son attitude, dans ses gestes, dans son écriture magnifique, privilège héréditaire accordé non seulement à l'oncle Henri, ce globe-trotter, mais à un ancêtre déjà lointain, Pierre-Guillaume, le feudiste normand qui illustrait son nom, lorsqu'il signait, d'éblouissantes et complexes fioritures. Mais la calligraphie de son arrière-petit-fils n'affichait aucune prétention et reflétait, spontanée et simple, la rectitude, la clarté de son esprit. Comme toute élégance, la sienne était fondée sur le sentiment de la mesure. Il aurait pu prendre pour sa devise le proverbe grec : *Rien de trop.* Qu'il exprimât sa pensée par la plume ou par la parole, jamais il ne tombait dans l'outrance, et, entre ces écueils conjugués (emphase et platitude, abondance et sécheresse, affectation et facilité sans art) qui menacent les orateurs et les écrivains, il naviguait étonnamment droit.

Que de fois, auditeur attentif, j'ai remarqué la manière dont se combinaient les dons qu'il tenait de la nature, et comment l'un équilibrait l'autre! Tantôt, perceptible à peine, une note d'ironie atténuait l'austérité d'une phrase; tantôt une rapide émotion transfigurait un propos spirituel, ou bien, au contraire, un mot souriant, une parenthèse narquoise scintillaient au milieu d'une savante démonstration. Cela formait un ensemble parfaitement orchestré : mais, à distance, l'impression produite se dissipe quand on l'analyse, et il est plus facile de goûter que de définir ce jeu des nuances, des demi-teintes.

Qui dit *mesure* dit *stabilité*, et la pondération ne se conçoit guère

que continue. Elle ne se rencontre point, dans le domaine psychologique, parmi les hommes dont l'humeur est changeante, et qui varient non seulement sous l'action des circonstances, mais selon de si faibles mouvements intérieurs que la conscience les discerne mal. La surface de ces âmes, ainsi que celle des eaux, se ride, se contracte au moindre souffle ou bien pour une feuille qui tombe... Tel n'était pas Ernest Mérimée. Vous le retrouviez le lendemain comme vous l'aviez quitté la veille. Il ignorait les inégalités, les inconséquences, les revirements qui rendent tant de gens redoutables. Pareil à lui-même, il était maître d'une sensibilité dont il avait, une fois pour toutes, établi le niveau et réglé le diapason. Je ne pense pas l'avoir vu démuni un seul instant de sa tranquillité invincible ni de son immuable courtoisie. C'était de là qu'il tirait sa force, car la politesse a le double avantage de se montrer engageante, tout en formant une barrière, un abri, notre meilleur moyen de défense. La bonne grâce d'Ernest Mérimée n'exceptait personne, et son aménité s'étendait à tous. Mais non pas son affection! Il ne la prodiguait pas et, conséquemment, ne la reprenait jamais. Les amitiés qu'il a nouées n'ont eu ni crises ni phases, et, s'il en était besoin, elles attesteraient la constance de son cœur.

La constance et la vaillance... En dernière analyse, la clef du caractère est là, et il convient d'affirmer que cet homme si accueillant, si affable, si délicatement officieux, avait horreur de la complaisance, ne se déterminait que librement, et savait, plus que nul autre, vouloir. Il aimait à dire oui : mais, une fois qu'il avait dit non, aucun motif n'aurait pu le ramener, ni aucune puissance le réduire. On l'eût essayé en vain, attendu que le monde n'a pas de prise sur celui que l'ambition ne guide point, qui ne s'attache pas à l'argent, et qui ne craint pas les conséquences de ses actes. La peur des responsabilités, Ernest Mérimée ne l'a pas connue, et j'ai manqué mon but si j'ai mal prouvé qu'il était brave de plus d'une manière. A cet égard, l'ultime parole qu'il ait prononcée est en harmonie avec le reste de son existence et semble la résumer : se tournant vers ceux qui l'entouraient au moment suprême, il les regarda avec une tendre sérénité et, d'une voix basse mais distincte, murmura : Courage!

Comment interpréter ce mot? Il me paraît assez riche pour offrir plus d'un sens; mais je crois — simplement — ceci : embrassant, ainsi qu'il arrive à cette heure, sa vie entière d'une seule vue, Ernest Mérimée a voulu dire que la mort d'un homme de bien, qui s'en va après avoir accompli toute sa tâche et rempli toute sa mission, n'a rien d'amer, n'a rien d'injuste ni de terrifiant, d'où il suit que ceux qui l'aiment ont moins à le plaindre qu'à l'imiter, et qu'ils doivent le continuer virilement, puisque, avec son souvenir et son exemple, il leur lègue une consolation, une espérance.

HENRY GUY.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Un hommage à Ernest Mérimée.

Il est d'usage que l'Institut français de Madrid offre, dans les semaines qui suivent la fête de Pâques, un cycle varié de conférences publiques, faites par des professeurs de nos Universités, des savants, des hommes de lettres. Ces conférences ont même précédé l'Institut de quelques années, et on sait qu'il en tire en partie son origine. Fondateur et organisateur, Ernest Mérimée les animait chaque fois de causeries d'introduction qui étaient vivement goûtées pour leur grâce aimable et spirituelle. Cette année, l'auditoire sympathique composé d'Espagnols et de Français, en se pressant dans la salle, souvent trop petite, où l'on était habitué à l'entendre, ne pouvait manquer d'évoquer sa mémoire avec des regrets. Il était juste et convenable que les sentiments tacites de tous s'exprimassent par la voix de quelques uns. Ceux qui connaissent, même superficiellement, l'œuvre de Mérimée en Espagne et en France, savaient que la cérémonie fixée au 25 avril obtiendrait, de part et d'autre, des adhésions cordiales. En fait, le concours de deux hispanisants notoires, celui de personnalités telles que le peintre D. Marceliano Santa María, l'écrivain D. José Martínez Ruiz (Azorín), le vice-recteur de l'Université centrale, D. Elías Tormo, et le directeur de l'Académie espagnole, D. Antonio Maura, la présence, enfin, de notre ambassadeur, qui a ouvert lui-même la séance, et d'un membre du Directoire, le général marquis de Magaz, ont donné à cet hommage un éclat et une portée qui dépassent le cercle ordinaire de l'Institut.

Sur le médaillon photographique qu'encadrent des drapeaux français et espagnols, Mérimée apparaît pensif, dans le silence de son cabinet de travail, le regard fixé au loin, tendu encore et assuré, mais non sans quelque teinte de mélancolie. Ses auditeurs ont gardé de lui une image moins sévère. L'autre prévaudra sans doute aux yeux de la postérité : à bon droit, semble-t-il, car elle révèle l'énergie secrète, volonté tenace et minutieuse qui, dans le monde, se voilait d'humour, mais sans laquelle Mérimée n'aurait point inscrit sa destinée avec une telle rectitude.

Son œuvre a été louée comme elle le méritait. M. P. Paris a célébré magnifiquement l'écrivain qui pénétra si avant dans l'âme de l'Espagne, épris de ses mœurs et de ses paysages non moins que de sa littérature : il a fait goûter plusieurs pages où ces sentiments trouvent une expression exacte, qui ne manque ni de pittoresque, ni de grandeur. Le rôle de Mérimée comme fondateur et directeur de l'Institut a été résumé par le délégué de la Faculté des lettres de Bordeaux. M. G. Cirot, que d'autres obligations retenaient loin de Madrid, s'est fait du moins représenter par une étude biographique, dans laquelle il analyse les mérites du rénovateur des études hispaniques, de l'historien de la littérature et du professeur.

Dans le concert d'éloges, les voix espagnoles, on s'en doute, n'ont pas été les moins chaudes. D. Marceliano Santa María a parlé avec une émotion touchante de celui que la ville de Burgos avait déclaré son *fils adoptif,* et qu'elle compte au nombre de ses bienfaiteurs ; de nombreux télégrammes confirmaient ce témoignage, auquel la foi chrétienne donna un bel accent de sincérité. C'est aussi sur les bords de l'Arlanzón, que M. Martínez Ruiz a évoqué d'abord la figure de Mérimée, se promenant dans la campagne paisible, par un soir clair et bleu : préambule d'une simplicité subtile et raffinée, qui répondait bien à l'attente des lecteurs de *Las confesiones de un pequeño filósofo* et de *La Ruta de Don Quijote*, et qui a été très apprécié. Mais le romancier ne faisait ici qu'introduire le critique : celui-ci a voulu apporter un hommage de disciple au maître, en ramenant notre esprit sur des questions relatives au *Poème du Cid*, au *Quevedo* et au *Manuel d'histoire littéraire*, qu'il considère comme les trois étapes marquantes de sa pensée.

Les premières conférences de Pâques ont eu pour théâtre une salle de l'Université Centrale : le fait que D. Elías Tormo parlait au nom de cette Université conférait à ses paroles une valeur particulière. Il a rappelé les liens du jeune Institut avec le vénérable centre d'enseignement en des termes qui, pour être délicatement mesurés, n'en portèrent que mieux ; puis, empruntant une belle image au domaine de l'art, qui lui est familier, il a montré dans ce même Institut, couronnement de l'œuvre de Mérimée, le plus magnifique monument élevé à sa mémoire, comme la cathédrale, à celle de l'architecte qui l'a construite.

Le discours de D. Antonio Maura éveillait mainte curiosité : ceux qui avaient entendu déjà l'illustre orateur n'ont point été déçus ; les autres gardent une impression ineffaçable de ce morceau de grand style, exécuté par un virtuose. Les ressources de l'art mises en action avec une abondance, une souplesse, une chaleur, qui feraient croire, tout du long, à l'improvisation heureuse ; un répertoire de mouvements variés, gradués, contrastés parfois, mais aussi reliés par des

inflexions d'un dessin impeccable, depuis le ton de la causerie le plus naturel, jusqu'à l'explosion grandiloquente sur un thème immense, avec retour à l'adagio précédant l'accord final ; cela ne s'analyse point. Disons seulement que M. Maura avait choisi pour thème principal le patriotisme, et qu'il voit dans la carrière d'Ernest Mérimée l'expression de ce sentiment sous deux de ses formes : le patriotisme français et le patriotisme espagnol[1].

Il y a quelques années, certains ont pu croire que ces deux patriotismes avaient de la peine à se confondre, et qu'un trop grand nombre d'Espagnols les tenaient pour inconciliables. Sur ce point, encore un peu douloureux, l'opinion si éloquemment exprimée, d'un homme de cœur qui est en même temps un homme d'État, est bien propre à effacer les dernières craintes. Puisque l'exemple de Mérimée prouve que l'on peut aimer l'Espagne et la servir pendant toute une vie sans cesser d'être un très bon Français, il y a chance que la réciproque soit vraie. Si l'hommage rendu à celui qui mena en France le bon apostolat de l'hispanisme peut accréditer davantage cette idée dans la Péninsule, il aura mieux fait que de glorifier sa mémoire : il répondra à son vœu le plus cher. R. VALLOIS.

M. Rafael Altamira à Bordeaux.

M. Rafael Altamira avait bien voulu promettre de venir à Bordeaux pour recevoir le diplôme de docteur *honoris causa* à lui décerné par l'Université pour la Faculté des Lettres, et d'y faire à cette occasion une conférence sur « le roman espagnol comme source historique ». Nous l'attendions en décembre, mais l'état de santé d'un des siens le rappela subitement de Paris, où il terminait un cours au Collège de France. Il a tenu sa promesse dès que son enseignement à l'Université Centrale de Madrid le lui a permis ; car on sait qu'il y professe tout le long de l'année scolaire, ses fonctions de membre de la Cour de La Haye ne lui prenant que... ses vacances. Il est donc venu pour vingt-quatre heures, entre deux séries d'examens.

Nous n'analyserons pas sa conférence, faite en français, sans autre aide-mémoire que quelques lignes de notes ; il s'est engagé à la rédiger pour le *Bulletin hispanique*. D'autre part, nous ne pouvons reproduire l'improvisation, ou plutôt les improvisations heureuses par lesquelles M. Dumas, recteur, a remercié et félicité M. Altamira en lui remettant son diplôme de docteur *honoris causa*, le premier que décerne notre Faculté, — le premier aussi que reçoit M. Altamira,

1. Ce discours vient d'être publié dans le *Boletín de la Real Academia Española*, n° d'avril 1924. Celui de M. Menéndez Pidal, que nous signalions dans notre avant-dernier fascicule, p. 95, l'a été dans la *Revista de Filología Española*, 1904, n° 4, p. 443-447.

nous a-t-il déclaré lui-même. Nous n'avons, comme documentation, que le discours lu par le doyen, et dans lequel est inclus le rapport approuvé par la Faculté, puis par le Conseil de l'Université.

La réputation de M. Altamira est trop bien établie pour qu'il soit nécessaire de justifier une distinction dont il est l'objet ; mais il n'est pas sans intérêt de consigner ici les motifs qui ont suggéré à notre Université l'idée de manifester ses sentiments à l'égard d'un homme qui s'impose, par ce qu'il représente, à notre sympathie, et par son individualité, à notre admiration. Voici donc le discours en question :

Monsieur et cher Collègue,

Vous êtes de ceux qui sont allés à Verdun; non pas dans une de ces excursions que les étrangers peuvent aujourd'hui s'offrir sans courir de risques et sans se compromettre, mais, en 1916, à la fin d'octobre, à l'entrée d'un hiver après lequel nos soldats, ceux qui ont survécu, devaient en voir encore un avant que ne se levât l'aube de la victoire. Vous y êtes allé avec notre recteur d'alors, M. Thamin, en compagnie du duc d'Albe, de Menéndez Pidal, du sculpteur Blay, du peintre Bilbao, de Gómez Ocaña, d'Azaña, d'Américo Castro, nos amis de la mauvaise heure, en un temps où il y avait un certain mérite à s'affirmer comme francophile.

En mai 1920 a eu lieu à Madrid une Semaine française, au cours de laquelle fut posée solennellement, en présence du roi Alphonse XIII et de la famille royale, la première pierre de notre Casa Velasquez; elle fut également signalée par l'installation nouvelle des œuvres des peintres français au Musée du Prado, enfin par l'inauguration de l'Exposition des médaillistes français, qui fut une révélation pour nous-mêmes, et un triomphe artistique pour notre pays. Et du congrès qui nous réunit alors au Centro histórico, et où nous fûmes en contact avec tant d'amis, je puis dire que vous fûtes l'âme.

Depuis le jour où j'ai eu l'honneur de vous connaître, en septembre 1908, à Oviedo, où vous professiez avec Posada, Melquíades Alvarez, Aramburu, Sela et le recteur Canella, je vous ai retrouvé partout où il s'agissait de nous préparer un bon accueil. Mais vous avez payé encore de votre personne en prenant part à cette série de conférences dont Bordeaux n'a point perdu le souvenir, et qui amena avec vous ici M. Canella et M. Gascón Marín, de l'Université de Saragosse. Vous nous rendiez ainsi une visite faite par mes collègues en décembre 1908 et en février 1909. C'est ainsi que vous donnâtes le branle à ces échanges que nous désirions comme une chose manifestement utile pour l'établissement de rapports plus intimes entre universitaires de nos deux pays.

Il y a des gens qui croient encore que la préparation des alliances entre nations, des ententes plus ou moins cordiales, est l'œuvre exclusive des diplomates, et qu'il faut être au moins secrétaire d'ambassade pour y collaborer dans le silence pincé des réceptions officielles. J'ai même vu des journalistes se moquer des congrès internationaux et des manifestations comme celle d'aujourd'hui, les trouvant sans intérêt comme sans portée. Je suis persuadé au contraire que si les ambassadeurs signent, c'est avec l'encre

que nous leur préparons de longue date dans nos congrès, dans nos missions, dans nos échanges intellectuels, lorsqu'il y règne vraiment une sympathie réciproque, de l'enthousiasme et de l'élan.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, ce n'est pas uniquement parce que vous êtes allé à Verdun, parce que vous êtes venu ici faire des conférences, parce que vous nous avez reçus en Espagne, avec toute la généreuse chaleur de votre tempérament et de votre race, ce n'est point pour cela uniquement, dis je, que notre Faculté a pris l'initiative de vous conférer le grade de docteur *honoris causa*. Elle a voulu remercier l'ami, l'allié, l'avocat. Mais elle a voulu aussi honorer le savant, le professeur, l'universitaire.

Comme je ne cache point mes sentiments tout spéciaux de gratitude pour votre amitié, ils pourraient me rendre suspect de vouloir grossir vos titres. Je vais donc donner lecture du rapport qu'un de mes collègues a fourni pour appuyer la proposition qui vous concernait. Ce rapport est d'un historien, qui vous connaît seulement par vos livres, et qui vous a jugé objectivement; il n'en a que plus de valeur et de signification.

« L'œuvre de M. Rafael Altamira y Crevea, membre de l'Académie Royale des Sciences morales et politiques, membre correspondant de l'Institut de France, est de celles qui comptent en Europe et s'imposent au respect des historiens, comme des juristes et des sociologues. M. Altamira a professé, à l'Université d'Oviedo, les sciences juridiques; il y a dirigé, depuis 1897 à 1910, le séminaire d'histoire générale. Dès 1890, il avait, dans un ouvrage important, *Historia de la propiedad comunal*, retracé à grands traits l'évolution des formes collectives de la propriété, depuis les civilisations primitives, à travers l'histoire orientale, romaine ou grecque, de la révolution individualiste, jusqu'à nos jours. Pendant quatorze ans, son enseignement, consacré surtout à l'histoire du droit, des institutions et des doctrines juridiques, habituait les esprits à la critique des sources, à l'idée de l'évolution des formes et des systèmes, à l'usage de la méthode comparative dans l'étude des faits et des lois. Son œuvre s'inspirait de cette méthode. M. Altamira ne se contentait pas de suivre, dans la législation espagnole, l'influence de telle doctrine, et d'indiquer, par exemple, dans un article qu'ont publié en 1907 les « Mélanges Fitting », les causes qui, pour le droit romain, rendent aujourd'hui encore cette étude difficile. Suivant une pratique constante, il s'efforçait d'éclairer l'histoire des lois et des institutions espagnoles par l'histoire des lois et institutions des pays voisins, — de la France méridionale particulièrement, — afin de retrouver et de dégager, dans la diversité des législations, les traits communs qui procèdent de la similitude fondamentale des faits sociaux. Tel est l'esprit qui anime un petit livre, très dense, publié en 1914, intitulé *Cuestiones de historia del Derecho y de legislación comparada*. M. Altamira avait, dans son enseignement, embrassé toute l'histoire du droit espagnol, et, mieux que tout autre, était qualifié pour l'écrire. Dès 1903, il s'attaquait à cette entreprise, dont un livre capital, *Historia del Derecho español, Cuestiones preliminares*, définissait alors le programme et les méthodes. Mais la connexion qui existe entre le droit et les faits d'ordre économique et social l'ont entraîné à toute une série de recherches moins abstraites, qui, sans détourner son attention des

formes juridiques, lui ont permis de donner à ses travaux de législation comparée, la base solide et massive de l'histoire. Il s'appliquait, par exemple, à l'étude des classes populaires et rurales, de leur organisation, de leur activité, de leur rôle dans la production et l'échange, et il tentait de retrouver, — dans les institutions, la législation et particulièrement le droit coutumier, — l'expression des nécessités économiques et sociales. C'est ainsi qu'il publiait, en 1905, un important mémoire, *Derecho consuetudinario y economía popular de la provincia de Alicante*. Enfin paraissaient les quatre volumes, réédités en 1911, de sa grande *Historia de España y de la civilización española*, qui, arrêtée à la date de 1808, se continue, pour la période de la Restauration et des conflits constitutionnels, dans d'importants articles de la *Cambridge Modern History*. Œuvre capitale, et, bien que relativement brève, d'une singulière richesse. Tous les aspects de la vie espagnole, depuis les origines, sont retracés avec une objectivité impartiale et une intelligente sympathie. Sans doute, le développement des institutions politiques, juridiques, administratives, la guerre et la diplomatie y tiennent une large place. Mais l'évolution de la vie intellectuelle, artistique, religieuse, s'y trouve résumée, quoique à grands traits, avec une netteté précise, sous laquelle on sent la richesse et la sûreté du savoir. et cette connaissance profonde du peuple ibérique, de sa pensée, de ses goûts, de ses sentiments, qu'une longue pratique des œuvres littéraires, une intuition d'artiste et de lettré, ont donnée à M. Altamira, et qui, plus librement, s'exprime dans sa *Psicología del pueblo español*. M. Altamira sait aussi quelle place la matière tient dans l'histoire. Autant et plus encore que la pensée espagnole, dont il aime la grandeur, l'originalité et la force, les réalités de la vie économique, la production agricole et industrielle, le commerce, la création du capital, la distribution de la richesse, ont attiré l'attention de l'historien, économiste et sociologue, toujours soucieux de montrer la répercussion constante des faits économiques sur la vie sociale ou politique, jusque dans le domaine des idées ou des sentiments, et, à l'inverse, comment les conceptions intellectuelles et morales réagissent sur les institutions politiques et jusque sur les conditions matérielles du travail et de la production. Une telle œuvre est, pour l'historien, une source inépuisable d'information. Elle est féconde par les conseils de méthode, par les hypothèses, par les idées de recherches qu'elle suggère. Elle est un modèle d'intelligence sereine et de probité scientifique. »

Le rapport que je viens de lire a pour auteur M. Renaudet, professeur d'histoire moderne à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Ainsi, votre activité n'a pas été absorbée tout entière par le travail érudit, la publication savante. Vous n'avez pas dédaigné de faire œuvre de vulgarisateur, et cela ne vous a rien fait perdre de votre personnalité scientifique, car ce n'est pas l'œuvre des autres que vous avez vulgarisée, mais la vôtre propre. Votre *Histoire d'Espagne* vous appartient toute. Avant vous, il y avait en Espagne, certes, des historiens. L'historiographie est même un genre non seulement fécond, mais remarquable, à toutes les époques de la littérature espagnole. Cependant, vous l'avez tellement renouvelé, ce genre, que, pratiquement, c'est à vous qu'il faut s'adresser pour connaître

vraiment l'histoire intégrale de votre pays. C'est, je n'en doute pas, un titre de premier ordre à la reconnaissance de vos compatriotes; c'en est un, en tout cas, à la nôtre, et nous sommes heureux de l'occasion qui s'offre de vous le dire.

Mais vous n'êtes pas l'homme qui s'enferme et s'isole avec ses livres. Plutôt qu'à un bénédictin, je vous comparerais à un missionnaire. Il y a eu dans votre vie une grande mission, celle de raviver, parmi les Américains de langue espagnole, le souvenir de la mère-patrie. Vous vous en êtes acquitté avec un succès digne de votre enthousiasme, un succès auquel nous ne pouvons qu'applaudir, car l'influence française n'a rien à perdre à ce que l'Argentine, par exemple, se rappelle qu'elle est avant tout espagnole de race. Et même en supposant, je mets les choses au pis, que chez elle l'Espagnol fût, sous le rapport intellectuel, notre adversaire, il n'y sera jamais notre ennemi. Plût au ciel que nous n'y eussions point d'autres rivaux!

Nous ne demandons pas à nos amis étrangers de faire passer notre pays avant le leur. Nous pensons seulement qu'il y a place, dans le cœur du plus patriote d'entre eux, pour un peu de compréhension envers nos idées, notre passé, le souci de notre avenir, nos intérêts, nos revendications. Cette compréhension, large et sympathique, nous l'avons trouvée chez vous. C'est pourquoi nous avons voulu honorer en votre personne nos amis d'Espagne, universitaires ou non; c'est pourquoi nous avons voulu que le premier docteur *honoris causa* de notre Université pour la Faculté des lettres, ce fût vous. Les hautes et délicates fonctions qui vous attachent à la Cour permanente de Justice internationale ne pouvaient que vous disposer à mieux nous apprécier. Nous ne craignons pas le regard d'un juge clairvoyant mais sincère, habitué à soupeser les faits, à sonder les intentions. En acceptant de venir ici recevoir ce diplôme, en consentant, de plus, à prendre la parole pour entretenir le public bordelais, après la série de conférences que vous avez donnée au Collège de France, vous avez prouvé que vos sentiments n'avaient pas changé, que votre jugement intime nous était toujours favorable. Vous êtes toujours l'ami de 1909 et de 1916.

Un mot encore pour finir. Vous avez dédié votre *Histoire d'Espagne* à Eduardo de Hinojosa. Je suis sûr de trouver un écho dans votre cœur en évoquant ici le souvenir de cet homme que vénèrent et que regrettent les hispanisants, en associant son nom au vôtre. L'estime et l'amitié qu'il avait pour vous sont, n'est-il pas vrai? un des titres auxquels vous attachez le plus de prix. J'aurais tort de ne pas les rappeler ici. Et je le fais en pensant à tous ceux de vos compatriotes qui travaillent, suivant votre exemple et le sien, unis dans l'amour de la science et de la patrie.

M. le recteur Dumas, qui a enseigné l'histoire à la Faculté des lettres de Toulouse, a tenu à payer sa dette de reconnaissance à l'auteur du manuel si connu et si apprécié en France, et aussi au collaborateur de la *Revue historique*, grâce auquel pendant longtemps nous ne fûmes pas ignorants de ce qui s'écrivait en Espagne.

Et ceux d'entre nous qui sont allés à Oviedo en 1908 se rappelaient la vie intense de cette rûche universitaire, où Rafael Altamira et ses

collègues se prodiguaient dans tout le pays des Asturies en conférences s'adressant aux ouvriers, donnant à l'enseignement supérieur toute l'extension imaginable, et à leur activité des horizons sans limites. La physionomie d'Altamira déjà ressortait. Aujourd'hui, avec celle de Ramón Menéndez Pidal, elle est, en Espagne, pour nous, une des plus remarquables en même temps que des plus sympathiques. En les distinguant entre tous l'un et l'autre, les Universités de Bordeaux et de Toulouse se sont honorées elles-mêmes.

Ajoutons que notre ancien recteur, M. Thamin, et notre ancien collègue, M. Imbart de la Tour, ainsi que M. Pierre Paris, se sont, par écrit, associés à notre hommage. Le comité de rapprochement franco-espagnol, représenté par le docteur Moure et M. Alioth, avait tenu à apporter ses félicitations, auxquelles ont joint les leurs MM. Casares, consul, et Sánchez Calzadilla, vice-consul d'Espagne, MM. Philippart, maire, et Sigalas, adjoint au maire et doyen de la Faculté de Médecine, enfin les autres doyens et de nombreux professeurs des autres Facultés. — Bordeaux, en cette occasion, a fait de son mieux pour représenter la France universitaire.

M. Homero Serís, chargé de cours d'espagnol à la Faculté des lettres de Dijon, était venu comme délégué de *l'Instituto de las Españas en los Estados Unidos*.

G. C.

BIBLIOGRAPHIE

P Paris, G. Bonsor, A. Laumonier, R. Ricard et C. de Mergelina, *Fouilles de Belo (Bolonia, province de Cadiz)* (1917-1921). Tome I. *La ville et ses dépendances. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études hispaniques*, fasc. VI). Bordeaux, Feret, 1923; 1 vol. in-8° de 191 pages avec XXXI planches et 70 figures.

Le long de la côte méridionale de l'Espagne, entre Cadiz et Algésiras, une route romaine réunissait entre eux une suite d'établissements dont les auteurs nous ont conservé les noms. C'est l'une de ces petites villes, *Belo,* que d'heureuses campagnes de fouilles, dirigées par M. P. Paris, viennent de remettre partiellement au jour. Elle est située au *desplobado de Bolonia*, « sur le bord de la mer, juste en face de Tanger, à quelques kilomètres de Tarifa, à peu près à égale distance de cette ville, au territoire de qui elle appartient, et du gros bourg de Zahara, qui se trouve à 12 kilomètres » (p. 22).

La cité était entourée d'une muraille de défense formant un rectangle allongé dont les grands côtés étaient perpendiculaires à la plage. La porte de l'Est , qui a été dégagée, constituait « un véritable bastion large de 11ᵐ40 composé essentiellement de deux pièces ou corps de garde enserrant un passage large tout au plus pour un char (3ᵐ15) » (p. 48). La construction de cette porte diffère de celle de la muraille qui est romaine et offre d'étroites analogies avec le mur ibérique d'Emporion. Deux fortins, l'un au voisinage de *Lentiscar*, l'autre sur la *Silla del Papa*, tenaient lieu de défenses avancées. Dans la partie occidentale de l'enceinte était encastré le théâtre qui n'a pu être que partiellement étudié.

Du forum, que des difficultés matérielles n'ont point permis de déblayer, seul le dallage a été reconnu. Il était placé en contrebas des rues et des monuments de l'est de la ville; mais on paraît y avoir accédé de plain-pied au sud et à l'ouest. Au nord et dans le voisinage immédiat de la place publique, une belle fontaine a été découverte. Elle était flanquée, de chaque côté, d'un gros mur de soutènement bordé de boutiques, au delà duquel se dressaient, comme à Sufetula (Tunisie), les trois temples juxtaposés du Capitole. Des fragments de statues divines, Junon et Minerve, et deux belles consoles terminées

par une tête de lion ont été recueillies dans les déblais. En avant des temples, deux autels recouverts de stucs étaient élevés sur la terrasse.

Les habitants de Belo semblent avoir été fort préoccupés de s'alimenter en eau potable. Deux aqueducs amenaient les eaux captées assez loin de la ville et un nymphée (?) situé à l'ouest, hors de l'agglomération, était peut-être alimenté par une source.

Une rue de 5 mètres de largeur descend au rivage. Elle est bordée de chaque côté par un portique à colonnade précédant une rangée de maisons. Les pièces sont distribuées autour d'un péristyle de forme carrée dont les colonnes, engagées dans une large banquette, sont disposées en carré autour de l'impluvium. Dans les ruines de plusieurs salles de la maison du Cadran solaire, on a relevé la présence de graffiti (inscriptions, poissons, gladiateurs et barques) et de peintures. Parmi les objets recueillis, il faut mentionner un charmant petit groupe, en bronze, figurant l'enlèvement d'une femme par un homme (pl. XXVII). Ces demeures étaient pour ainsi dire encastrées dans un groupe d'usines pour la préparation du poisson, établies au voisinage de la mer. Elles se composent essentiellement de vastes hangars couverts, abritant des fosses où le poisson était traité dans la saumure, et de pièces plus petites pour le nettoyage.

La description de ces établissements est la partie la plus neuve et la plus intéressante de cette monographie qu'accompagnent de nombreuses illustrations et des plans très précis.

RAYMOND LANTIER.

Eugène Albertini, *Les divisions administratives de l'Espagne romaine.* Paris, de Boccard, 1923 ; 1 vol. in-8° de 138 pages avec une carte.

Le morcellement naturel de la Péninsule ibérique aussi bien que la diversité des peuples qui l'occupèrent facilitèrent grandement la conquête romaine, mais opposèrent toujours des obstacles insurmontables à l'unification du pays. Malgré tous ses efforts, Rome ne pourra jamais entièrement annihiler les tendances séparatistes des populations ; elle ne réussira qu'à créer des cadres administratifs commodes.

L'organisation de la conquête fut une œuvre de longue durée, accomplie au jour le jour. Ce n'est qu'en 27 que se précise la division en trois provinces répondant à un groupement logique des territoires. A partir de Claude, la subdivision en diocèses disparaît et pendant toute la durée du Haut Empire, les civitates sont réparties en conventus à l'intérieur des provinces. Le conventus forme une circonscription compacte d'un seul tenant et pour son établissement on a dû tenir compte des moyens de communication pour que les justiciables pussent se rendre facilement au chef-lieu (p. 81-84).

M. Albertini a fort bien mis en valeur l'importance de ce rouage administratif qui, « à mi-distance entre la civitas et la province, qui sont, au regard de Rome, les deux réalités essentielles, ... a une existence propre, qui résulte de la constance des relations judiciaires, économiques et religieuses » (p. 103-104). Cependant, malgré tous ses efforts pour consolider les gentes et la regio, Rome a été impuissante à assurer l'unité réelle d'un pays aux cités plus nombreuses que la Gaule et dépourvu d'une capitale. En découpant le territoire en compartiments arbitraires, qui seront la base des circonscriptions ecclésiastiques, le Bas-Empire a refait de l'Espagne une mosaïque de tribus innombrables.

L'ouvrage de M. Albertini est l'un des rares livres excellents consacrés à l'histoire ancienne de l'Espagne. L'auteur a su se montrer indépendant de ses devanciers, Mommsen et Hübner, et aucune question touchant à l'administration de l'Espagne antique n'a été négligée ; souvent même sur des points de détail des solutions définitives ont été proposées.

Raymond LANTIER.

Jaime de Magalhães Lima, *A lingua portuguesa e os seus mistérios*, Paris-Lisbonne, 1923, 154 pages.

On sait que M. Jaime de Magalhães Lima est un écrivain de race et un semeur d'idées. Son dernier ouvrage, recueil d'articles inspirés par les *Paladinos da linguagem*, témoigne de la juste popularité de l'*Anthologie* de M. Agostinho de Campos. Nous avons insisté, à maintes reprises, sur l'importance de cette publication qui en est aujourd'hui à son vingtième volume. Elle a provoqué, non seulement une revision des valeurs, mais une large enquête sociale. On peut la rattacher au grand mouvement du néo-lusitanisme dont M. Manuel da Silva Gaio fut l'initiateur avec *Chave Dourada*. Quoique très versé dans les littératures étrangères, M. de Magalhães Lima vise comme lui à réhabiliter la tradition, du moins en ce qu'elle a de populaire et de vivant. Son programme est contenu dans ces vers de M. Corrêa d'Oliveira où il voit un présage de renaissance :

A nação (por leis divinas)
Para que ninguêm a vença,
Assenta em quatro colinas :
Chão e Raça, a Lingua e a Crença.

Parfois le traditionalisme s'enveloppe chez lui d'ingénieux paradoxes. La défiance qu'il manifeste à l'égard des grammaires, de la stylistique, de la phonétique, de la dialectologie ne laisse pas de nous surprendre au pays des Gonçalves Viana, des Epifânio Dias et des Leite de Vasconcellos. Nous croirons difficilement avec son

maître Tolstoï que l'invention de l'imprimerie ait été, pour la vie intérieure, une cause de stérilité. Enfin il nous en coûterait d'admettre que l'atticisme soit « l'apanage de qualités barbares ». Il n'en reste pas moins que M. de Magalhães Lima, artiste né, définit heureusement le *mystère*, c'est-à-dire la musique du portugais. Une protestation contre l'esprit académique s'imposait dans un milieu qui a subi avec les Castilho la tyrannie du purisme. Il n'était pas inutile de réagir contre le style coupé, saccadé, trop visiblement français. Qu'il y ait au surplus dans la science du langage, une part de relativité, que la forme écrite ne soit que l'extériorisation imparfaite du subconscient, ce sont là vérités d'ordre philosophique qui, si elles ne doivent pas décourager les philologues, méritent qu'on les rappelle aux poètes et aux romanciers. Il y a toujours eu, en Portugal et au Brésil, un conflit latent — il subsiste encore — entre la langue imprimée et la langue parlée. Si l'*Anthologie* de M. Agostinho de Campos, en renforçant les préjugés d'une aristocratie fermée d'auteurs, nous conduisait à un nouveau formalisme, elle irait contre son but qui est de nationaliser le style. De même les théories de M. Albalat, parce qu'elles ramènent l'art d'écrire à un mécanisme assimilable, ont rencontré chez nous, au nom des mêmes principes, une opposition non moins vive. L'argumentation de M. de Magalhães Lima est un éloquent plaidoyer en faveur de la spontanéité. On n'apprend pas, nous dira-t-il, la langue de tout le monde chez les êtres d'exception qui dominent la foule comme les pics dominent la plaine. Le naturel, c'est au peuple qu'il appartient de l'enseigner, là où il reste peuple. Nous lui objecterons que le vocabulaire du paysan est infiniment restreint, que cette langue anonyme, celle de la bourgeoisie et des classes dirigeantes, charrie précisément les néologismes de la presse et des traducteurs. Où trouver, sinon chez les classiques, la richesse oubliée de synonymes dont les Portugais se montrent fiers? Quoi qu'il en soit, le livre souvent paradoxal de M. de Magalhães Lima apporte un heureux correctif à « l'idolâtrie des auteurs ».

G. LE GENTIL.

Henrique de Campos Ferreira Lima, *Garrett e o Brasil, notas bibliographicas*, Rio de Janeiro, 1923, 36 p. — *Uma poetisa francesa em Portugal, Pauline de Flaugergues*, Coimbra, 1923, 155 pages.

M. de Campos Ferreira Lima est actuellement l'homme de Portugal qui connaît le mieux Garrett. Il a détaché de l'ouvrage d'ensemble qu'il prépare deux études partielles qui intéressent la littérature comparée.

Comme l'avait constaté José Verissimo, Garrett fut de tous les romantiques portugais le plus goûté au Brésil. Il exerça une influence appréciable sur la formation de Magalhães et de Gonçalves Dias. Il devint l'ami de Porto Alegre à Paris, de Varnhagen à Lisbonne. Pendant une émeute, en 1844, il se réfugia chez le ministre Menezes Vasconcellos Drumond. Il avait salué, dans une pièce datée de 1821, les fondateurs de l'indépendance. En 1826 il réservait une place, dans son *Bosquejo*, aux poètes de l'époque coloniale. Son roman inachevé, *Helena*, renferme une description quelque peu fantaisiste — il n'avait pas vu le pays — mais assez colorée, de la vie des *fazendas*. *Luiz de Souza*, le meilleur de ses drames, sera traduit en français, après sa mort, par le baron de Santa Anna Nery. M. de Campos Ferreira Lima nous donne la liste des œuvres et des extraits de Garrett imprimés au Brésil, des articles qui lui ont été consacrés par les Brésiliens. C'est une bibliographie critique, sobre et parfaitement comprise, où figurent toutes les citations importantes.

Pauline de Flaugergues, l'amie de George Sand, qui fait l'objet du second mémoire, publié dans le *Boletim da classe de letras* de l'Académie des Sciences de Lisbonne, a joui d'une réputation légèrement surfaite à laquelle avaient certainement contribué les honneurs dont elle fut comblée pendant un séjour de quatre ans au Portugal. Née en 1799 à Rodez, elle était la fille d'un maître des requêtes, persécuté pendant la Révolution pour avoir protesté contre la condamnation de Louis XVI, nommé sous-préfet de Villefranche par Napoléon, député en 1812 et vice-président de la Chambre sous la Restauration. L'enseignement qu'elle reçut au château paternel de Congousse et plus tard à la maison de Saint Denis développa chez elle des aptitudes philologiques — on prétend qu'elle savait douze langues — qui la préparaient à faire figure parmi les écrivains du temps. Elle débuta en 1827 par la traduction d'un poème anglais. Son recueil en vers et en prose, *La violette d'or*, fut couronné par les Jeux Floraux de Toulouse en 1835. Elle publiait la même année un ouvrage édifiant, *La grandeur et la bonté de Dieu manifestées dans ses œuvres*. C'est la nécessité de venir en aide aux siens, ruinés par des spéculations maladroites, qui l'avait tournée vers la poésie. La reine Amélie, en 1836, lui procurait un poste de gouvernante auprès des enfants de sa nièce, la marquise de Loulé. Du palais de l'infante D. Ana de Jesus Maria elle passa bientôt dans la maison d'un riche Anglais fixé à Lisbonne, William Roope. Au retour, en 1840, le gouvernement français la gratifia d'une pension de 800 francs qui lui fut régulièrement payée jusqu'à sa mort. Le succès de son premier volume de vers, *Au bord du Tage*, la mit en relations avec Henri de Latouche (de son vrai nom Thabaud), compagnon de lutte puis adversaire des romantiques, ami puis ennemi des libéraux, directeur du *Figaro*, éditeur de Chénier, auteur de

romans pervers qui lui valurent, au dire de Sainte-Beuve, les sympathies du public féminin. Dès lors Pauline, ayant rencontré la grande passion, se voue — ce fut, dit-on, un « pur mariage d'âmes » — à soulager la détresse morale de cet écrivain quinteux, aigri, qu'on nous représente comme un « éternel malade, un torturé ». Elle partage la solitude de son ermitage d'Aulnay, près de Fontenay-aux-Roses, dans la Vallée-aux-Loups. Quelques nuages obscurcirent, d'après La Morinerie, l'idylle de cette quadragénaire : « J'ai prêté l'oreille aux échos du voisinage : il la battait ». Quand survint la mort du poète, plus que jamais adoré, en 1851, elle ne cessa, pendant plus de vingt ans, de faire une visite quotidienne sur sa tombe, à Châtenay : « Pendant longtemps on l'a crue folle, dit George Sand, et puis on s'est aperçu qu'elle était toujours aussi sensée, aimable, intelligente et bonne que par le passé. » La guerre troubla son rêve sans l'interrompre. Chassée de sa maison, elle se réfugie au couvent des Dames de la Retraite où le bombardement la poursuit. Mais elle trouve le courage, à soixante-douze ans, afin de revoir le cadre de ses amours, de traverser les lignes prussiennes. L'ermitage détruit par l'invasion fut restauré par les soins de la princesse Mathilde, de Dumas fils et de Jules Simon. C'est là que, fidèle au souvenir, elle mourut en 1878. Dernière ironie du sort, la tombe de cette amante inconsolable qui avait voulu être enterrée en face d'Henri de Latouche, fut violée en 1916. Il est, parmi les romantiques de second ordre, de plus grands noms que Pauline de Flaugergues. La justice, ou la pitié, exige qu'on se souvienne, en lisant *Au bord du Tage*, qu'elle avait une belle âme.

La monographie de M. de Campos Ferreira Lima, qui ajoute aux résultats acquis par ses prédécesseurs (MM. La Morinerie, Combes de Patris, le général Fernandes Costa, le marquis de Faria) beaucoup de faits nouveaux, nous renseigne amplement sur les origines, la vie et l'œuvre de Mlle de Flaugergues. La partie la plus originale de son étude, entièrement neuve pour le public français, est celle qui traite du séjour de la poétesse à Belem. Nous la voyons collaborer, dès son arrivée, à l'*Abeille*, revue bilingue qui paraissait à Lisbonne. Il semble qu'elle n'ait connu du pays, outre la capitale, que Cintra et Leiria. Elle employa quelque ténacité à s'introduire chez Castilho, le poète aveugle. Ce dernier, surpris agréablement par la pièce qu'elle venait de lui dédier, réunit, pour lui faire honneur, les notabilités du monde littéraire. Il se piquait de lui répondre en français, maniant avec une égale aisance les vers et la prose. Il y eut ainsi, de part et d'autre, échange prolongé de politesses, ainsi qu'en témoignent les *Excavacões poeticas* et *Au bord du Tage*. On s'étonne que Pauline, qui pourtant avait bonne mémoire et qu'on n'oserait soupçonner de sécheresse de cœur, ait retranché de son recueil *Les Bruyères*, où elle réimprimait ses premières poésies, les pages que lui avait dictées l'amitié. Garrett,

l'éternel amoureux, se mit pour elle en frais de galanterie. Le *Portuguez constitucional* donna sous ses auspices une traduction en décasyllabes et *quebrados* de l'*Alcyon au Cap.* Il oublia plus tard que l'initiative en revenait à Francisco de Castro Freire, professeur de mathématiques à l'Université de Coimbre et que son rôle s'était borné, au début, à suggérer certaines corrections. Néanmoins il jugea bon, dans *Flores sem fructo*, d'insérer une version nouvelle, cette fois rimée, dont la paternité ne saurait lui être contestée. On doit à M. de Campos Ferreira Lima d'avoir élucidé ce curieux problème d'histoire littéraire. Pauline, dans l'intervalle, s'acquittait par une traduction en prose de l'*Antre de Viriate.* Il résulte des nombreux documents rassemblés par son biographe qu'elle a tenu, même après son départ, la place importante de principal intermédiaire entre le romantisme français et le romantisme portugais. On lui empruntait des épigraphes. Brésiliens et Portugais la traduisaient. Elle fut célébrée par les poètes du *Trovador.* On ne rencontre, parmi les témoignages d'une admiration où il entrait autant de gratitude que de complaisance, qu'une voix discordante, celle de l'irascible Camilo. Il est à présumer que les contemporains, capables de distinguer entre les étoiles de première grandeur et les réputations de salon, avaient deviné, tandis qu'ils contemplaient avec sympathie le profil anguleux et les tire-bouchons à l'anglaise de la belle Ruthénoise, qu'en elle couvait, comme chez Marie-Anne Alcaforado, le feu des passions que ne découragent ni l'égoïsme ni l'indifférence.

Il est possible que M[lle] de Flaugergues ait souffert chez nous d'un oubli injustifié. Ses poésies ne manquent ni d'accent ni d'une certaine douceur lamartinienne. On comprend que ce genre tempéré, qui pâlissait devant les hardiesses de Hugo et la véhémence de Musset, ait charmé par sa discrétion un public rebelle aux excès que réprouvaient le puriste Castilho et Garrett, disciple des Grecs. M. de Campos Ferreira Lima, en lui rendant un tardif hommage, a bien mérité des lettres françaises. Le meilleur titre de gloire de l'amie infortunée de George Sand sera d'avoir vivement senti et imparfaitement rendu quelques aspects, les plus caractéristiques, de l'âme et du paysage portugais.

G. LE GENTIL.

Luis de Almeida Braga, *O significado nacional da obra de Camilo*, Lisboa, 1923, 72 pages.

S'il existe chez nous des moliéristes, des stendhaliens, des baudelairiens, aucune secte littéraire, en Portugal, n'exige une plus complète adhésion aux principes de l'école que la petite chapelle qu'on pourrait appeler, du nom de Camilo Castelo Branco, *Camilienne.* Il

est de ces écrivains dont la popularité augmente au lieu de diminuer avec le temps et dont il est presque impossible — c'est M. de Almeida Braga lui-même qui l'avoue — de parler de sang-froid. Or une grande partie de ce charme si prenant échappe aux étrangers. Serait-ce incapacité radicale de goûter la forte saveur de son style, ignorance des époques et des mœurs, incompréhension du génie portugais ou notion plus juste des valeurs et résistance à un romanesque dangereusement enveloppé d'une apparence de vie? Il y a vraisemblablement, dans ces deux attitudes de la critique qui se ressaisit et des foules qui s'abandonnent, quelque chose de tout cela et plus encore. Fialho de Almeida, auquel on ne reprochera pas, certes, d'être un esprit à la suite, aurait mis sur le même plan Camões et Castelo Branco. L'abondante littérature qu'on lui a consacrée depuis sa mort, comme elle s'applique, à peu près exclusivement, à préciser les détails de sa biographie, n'a contribué que dans une faible mesure à résoudre ce problème de psychologie collective. M. de Almeida Braga, en essayant de déterminer la signification historique de l'œuvre, a porté le débat sur son véritable terrain : « Camilo a vécu en parfaite harmonie avec son temps. Ses romans éclairent la conscience portugaise et il n'est pas jusqu'à sa personnalité qui ne soit un précieux document social, rempli d'une étrange valeur symbolique. » C'était déjà l'opinion d'Ernesto Biester et de Rebelo da Silva. On ne saurait l'accepter sans réserves. Le romancier a subi l'influence du romantisme. Il s'est toujours laissé entraîner par cet idéalisme débordant qui nous transporte dans un monde chimérique. Ses types de femmes n'ont que peu d'attaches avec la vie contemporaine. Là réside, selon toute probabilité, le secret du prestige qu'il continue d'exercer sur un public d'adolescents. Il n'en est pas moins vrai qu'il penchait vers un certain réalisme vigoureux, sec, « tout en nerfs et en tendons ». Il observe plus qu'il n'invente : « Je n'ai pas d'imagination, j'ai de la mémoire, mémoire de ce que j'ai vu, de ce que j'ai senti, de ce qui m'est arrivé. » Le souvenir de ses amours, des drames auxquels il avait assisté ou dont il tenait le récit de témoins oculaires, les confidences de ses proches, de ses amis, l'effervescence des guerres civiles, le conflit, à Porto, entre la pruderie bourgeoise et le dandysme des artistes, les ravages exercés, dans une époque de troubles et de nervosité exaspérée, par le mal romantique, en un mot le réel, le concret envahit son œuvre. M. de Almeida Braga y voit la confirmation de ce mot de Gaston Paris : « Il ne suffit pas d'avoir de grands écrivains pour avoir une littérature nationale, il faut que, dans ces écrivains, se soit exprimée avec puissance l'âme même de la nation. » En fait, les sentiments les plus généraux, caractéristiques du XIXe siècle ou représentatifs de l'humanité, ont pris chez Camilo un accent portugais. Mais il convenait, pour l'établir, de puiser dans les mémoires du temps, de s'appuyer sur un système de concordances

qui fournirait la matière d'un gros volume. On doit savoir gré à M. de Almeida Braga d'avoir marqué, dans une courte brochure de 72 pages, le but à atteindre, d'avoir dépassé la phase de l'érudition purement anecdotique, de la critique purement admirative. Il n'est pas d'autre moyen de consolider la gloire, déjà ébranlée, de Camilo. On en viendra de plus en plus, au point de vue esthétique, à faire la part de l'improvisation et de la banalité. Par contre une enquête historique nous montrerait que ce rival en popularité de notre Dumas était capable de nous en apprendre aussi long sur la société portugaise au temps des campagnes miguelistes que l'auteur de la *Comédie humaine* sur la France de la Restauration. Il manque à l'étude ingénieuse et souvent pénétrante de M. de Almeida Braga un appareil scientifique de preuves.

G. LE GENTIL.

António Sergio, *Oliveira Martins : Impressões sôbre o significado politico da sua obra* (Introduction à **Oliveira Martins**, *Dispersos*, Artigos politicos, económicos, filosóficos, históricos, seleccionados, prefaciados e anotados por António Sergio e Faria de Vasconcellos. Tomo I. Lisboa. Publicações da Biblioteca Nacional. 1923. LXXXVIII + 305 p. in-8°).

António Sergio, *Bosquejo da História de Portugal.* Lisboa, Publicações da Biblioteca National, 1923. 60 pages in-8°.

Les articles politiques et économiques rassemblés dans ce premier volume de *Dispersos* révèleront au lecteur français un Oliveira Martins sensiblement différent de celui de l'*Histoire du Portugal* ou de l'*Histoire de la civilisation ibérique* : l'ingénieur et l'homme d'État s'y manifestent par une prise vigoureuse sur des problèmes actuels ; la pensée, qui pourrait paraître plus mûre et plus équilibrée que celle des grands livres de synthèse, est en réalité plus disciplinée dans ces articles de journaux où les sujets mêmes gardent ce puissant esprit contre les égarements de l'imagination. Peu de lectures sont aussi utiles pour approcher des ressorts de la vie publique portugaise ; car ces années (1885-1892) qu'Oliveira Martins donna à la politique, sont un assez bon point de départ pour l'étude des problèmes dont la République cherche la solution. Vraiment ces pages, où les principes de l'ordre politique et économique sont si souvent posés à propos de questions vitales, méritaient de renaître ainsi — choisies et classées — à une vie moins éphémère que celle de la presse.

Nous voudrions souligner l'importance des *Impressions* de

M. António Sergio, qui leur font une magistrale introduction. Cet écrivain n'a pas encore conquis son rang qui est un des tout premiers de la littérature portugaise actuelle : le premier, peut-être, dans la critique et l'essai. Il y porte une pensée formée par la plus saine tradition philosophique, attentive à philosopher droit parmi les pièges des passions et des apparences. Soit qu'il cherche à orienter l'enseignement national dans les voies de l'avenir, soit qu'il soupèse l'œuvre de ce « mouvement réaliste » qui domine encore la vie intellectuelle portugaise, et qu'il voudrait voir intituler « Troisième romantisme », son effort tend à une même réforme des esprits, à une même restauration de la raison pratique. Dès 1909 ses dons d'analyste s'essayaient sur Antero de Quental en un volume de *Notes* sur les *Sonnets* et les *Tendances générales de la Philosophie*: M. Sergio avait choisi d'emblée comme thème de ses méditations l'esprit le plus européen et le plus constructeur qu'ait produit le Portugal à l'époque contemporaine. Bientôt sa conférence de Rio de Janeiro (1913) sur *O problema da cultura e o isolamento dos povos peninsulares* marquait le point de départ d'une réaction ferme et lucide contre les tendances nationalistes : A dix-huit ans de distance, il retrouvait la pensée maîtresse des essais d'Unamuno *En torno al casticismo*. Nous ne pouvons suivre ici le détail d'une persévérante campagne de conférences et d'articles dont certains jettent une lumière si vive sur le problème de l'éducation. Mais il faut bien signaler que M. António Sergio, à deux reprises, a groupé autour de lui une élite, d'abord à la revue *Pela Grei*, ensuite à la *Seara Nova*, qui vit encore. A l'heure actuelle la maîtresse pièce de son œuvre est constituée par le tome Ier de ses *Ensayos* (Editeurs : Anuario do Brasil. Rio de Janeiro. Renascença Portuguesa, Porto, 1921). Ce volume de plus de 400 pages est d'une densité peu commune; problèmes d'éducation, de politique générale, d'histoire portugaise, de critique littéraire et intellectuelle, forment la matière de ces essais et sont traités avec une égale vigueur.

C'est un essai encore que l'introduction au t. Ier des *Dispersos* d'Oliveira Martins, si l'on entend par ce mot une étude libre, assez brève, mais poussée en profondeur par un esprit de formation philosophique. M. Sergio avait déjà touché maintes fois, et sans trop d'égards, à l'historien du « Troisième romantisme portugais ». Les articles politiques et économiques d'Oliveira Martins lui suggèrent un biais très ingénieux pour déceler l'inconsistance que recouvrent trop souvent la magnificence verbale et le mouvement dramatique de ses grands tableaux d'histoire : il s'y applique avec tact et pénétration dans une première partie consacrée à l'*Influence politique de l'historien*. Au fond de l'*Histoire de Portugal*, il cherche, mais en vain, l'idéologie qui inspire l'œuvre critique et constructive d'Oliveira Martins en politique : recherche légitime pourtant, car que dire d'une philosophie

de l'histoire qui ne tient pas compte de la nature et des besoins des communautés humaines ? Mais l'histoire telle que l'a conçue Oliveira Martins n'a guère plus de rapport à l'activité politique qu'un cauchemar à la vie d'un homme éveillé. L'idéologie qu'on en peut extraire est si contradictoire qu'il vaut mieux renoncer à la qualifier intellectuellement. « Synthèse sans analyse préalable », admirable transposition artistique d'une histoire mal connue dans les détails, tantôt faisant place aux actions et réactions économiques génialement entrevues, tantôt se résolvant « en une série de drames shakespeariens » ; « livre à effet », « livre formidable », telle est son *Histoire de Portugal.* Mais il faut se soustraire à la magie du style pour apercevoir les lacunes de cette histoire qui érige en types les individus ou les événements les plus dramatiques, et néglige les faits moins voyants ; pour réagir contre les mythes et les images qui se donnent comme des explications ; pour secouer enfin le sentiment fataliste où porte cette éloquence amère. Ces critiques n'empêchent pas M. Sergio de rendre hommage à la richesse exceptionnelle de la personnalité d'Oliveira Martins richesse insuffisamment dominée cependant, puisque de funestes contradictions s'y montrent à côté de fécondes complications. Toute la délicate analyse dont nous donnons ici une bien grossière idée répond de la plus subtile façon au titre qu'elle porte : *l'influence politique de l'historien* n'avait pas besoin d'être longuement décrite après une si pénétrante critique de sa façon d'écrire l'histoire. Cette influence a été essentiellement destructrice. Cette dramatisation de l'histoire portugaise a conduit les esprits simples à une condamnation en bloc du passé national, symbolisé soit par la royauté, soit par les jésuites : les plus intelligents n'en pouvaient tirer qu'un scepticisme sans espoir dans l'avenir. Son grave tort n'est pas d'être pessimiste, mais bien d'être infidèle à ce pessimisme critique et viril que respirent les plus profondes pages d'Oliveira Martins, celles où il affronte les antinomies humaines.

La deuxième partie de l'essai de M. Sergio vise à définir la *signification politique du publiciste* : elle retrace la carrière publique d'Oliveira Martins, en relation avec la grande crise du libéralisme, où il est si puéril de voir le produit de la Révolution française, ou même des quelques siècles dits modernes ; c'est toute l'histoire humaine qui aboutit là. Et la grandeur d'Oliveira Martins devenu homme d'État, c'est de voir à plein, et simultanément, les deux vérités partielles qu'aperçoivent le jacobin et le réactionnaire. Critique du parlementarisme, utilisation de la royauté, articles sur le problème du pain ou sur les tarifs, réforme financière, toute son activité de journaliste et de ministre des finances est un courageux effort pour réaliser la synthèse des contradictoires. Il tombe sans avoir pu exécuter le programme financier qui était pour lui une simple condition préalable du développement de la richesse nationale. Son échec, et sa mort qui

le suivit de si près, inspirent à M. Sergio de mélancoliques réflexions sur le tragique destin des hommes exceptionnels qui ont illustré le Portugal depuis un siècle.

L'Esquisse de l'Histoire du Portugal a été écrite pour servir d'introduction historique au *Guide de Portugal* dont la Bibliothèque nationale de Lisbonne entreprend la publication sous la direction de M. Raul Proença, et avec la collaboration d'une élite d'écrivains et de spécialistes. Ces soixante pages si denses furent, en fin de compte, trop longues et trop « philosophiques » pour le lieu auquel elles étaient destinées : des coupures s'imposèrent. Félicitons-nous que M. Antonio Sergio en ait publié à part le texte intégral. Sous une forme si brève, l'*Esquisse* est véritablement un précis d'histoire du Portugal, suggestif par bien des vues neuves, mais d'abord précieux par une exacte chronologie. M. Sergio s'attend à ce que les historiens lui demandent compte de certaines affirmations, de certaines hypothèses. Il a préféré ne pas alourdir de notes cet exposé substantiel et dépouillé. Tel qu'il est, il esquisse de façon vivante une histoire politique et sociale éclairée par l'histoire économique, sans laisser dans l'ombre un grand événement ni une grande figure : Histoire analytique, concrète, ennemie de l'imagination dramatique. M. Sergio réagit contre la conception des découvertes maritimes considérées comme une grande aventure de l'« esprit celtique », contre l'importance attribuée par Oliveira Martins au messianisme sébastianiste. Il était bon de remettre en évidence le rôle des individus, qui sont les vrais acteurs de l'histoire, et d'opposer un doute méthodique aux explications tirées de forces collectives et anonymes. Mais comment nier la décisive importance du « troupeau », de ces innombrables individus dont les influences s'ajoutent parce que leur pensée n'a d'autre loi que d'imiter? M. Sergio essaiera sans doute de circonscrire mieux encore ces phénomènes troublants, mais si peu niables, lorsqu'il reviendra sur les grands problèmes de l'histoire du Portugal.

M. BATAILLON.

Salvador de Madariaga. — *The genius of Spain* (Oxford University Press, 1923). — *Semblanzas literarias* (Editorial Cervantes, Barcelona, 1924).

Ce livre de portraits et de jugements littéraires sur la période contemporaine (Galdós-Ayala-Unamuno-Baroja-Valle-Inclán-Azorín-Miró), publié d'abord en anglais, puis en espagnol, a été écrit à l'origine pour des lecteurs britanniques. En le présentant à ses compatriotes, l'auteur s'excuse pittoresquement de leur offrir « des figures de profil — qui regardent vers Londres et New-York, non vers

Madrid, Buenos-Aires ou Mexico ». Pourtant, ajoute-t-il, « une figure de profil ne laisse pas d'être ressemblante et de donner la sensation de la réalité, plus parfois qu'une figure de face ».

Qu'est-ce à dire? Nous trouverons dans ce livre, non pas l'écho des discussions littéraires de Madrid, ni le reflet des réactions du public espagnol à l'égard des écrivains du jour, mais l'image de quelques-uns de ces écrivains dans un esprit à la culture européenne étendue. L'éloignement dans l'espace, dit à peu près Racine dans la préface de Bajazet, peut remplacer l'éloignement dans le temps pour réduire un ensemble de faits à leur essentielle signification. Aussi le point de vue de M. de Madariaga est-il presque déjà le point de vue serein, dominateur, de l'historien.

Intéressant, de plus, est son effort pour déterminer la valeur du mouvement littéraire qu'il dépeint au regard de la littérature européenne dans son ensemble ; il prêterait cependant à discussions multiples : M. de Madariaga, après tout, est espagnol et ne voudrait pas renoncer à l'être ; il ne saurait anticiper, malgré toute son impartialité, sur le jugement de l'Europe entière. Que d'abord l'Europe connaisse, par des traductions aussi fidèles que possible, les œuvres espagnoles d'aujourd'hui vraiment dignes de l'intéresser ; l'Espagne littéraire prendra alors dans le concert européen la place qu'elle aura méritée. Nous autres, qui avons foi dans la valeur profonde du génie espagnol, nous la souhaitons grande dès maintenant ; mais en littérature la réalisation est tout. Or peut-être M. de Madariaga, bien qu'il l'ait tenté le premier entre les Espagnols, n'a-t il pas assez fortement distingué entre des réalisations inégales.

Nous lui reprocherions, en particulier, de n'avoir pas assez séparé, dans la disposition même de son livre, des écrivains d'âge différent. Pérez de Ayala est étudié le premier après Galdós ; Gabriel Miró est étudié concurremment avec Azorín. Or ces deux écrivains (Ayala et Miró) sont plus jeunes que les autres auteurs présentés dans le volume. D'une part, on doit reconnaître dans leurs œuvres un progrès technique évident sur celles de leurs devanciers ; d'autre part (Miró surtout), ils n'ont donné encore qu'une petite partie de ce qu'ils promettent. Il eût fallu, nous semble-t il, signaler ces faits à l'attention.

Quoi qu'il en soit, le livre est à l'heure actuelle la meilleure des introductions à la lecture des œuvres contemporaines espagnoles. On pourrait souhaiter parfois (dans les essais sur Ayala, sur Baroja, par exemple) une caractérisation plus intérieure de l'univers imaginaire propre à chaque auteur — celle qu'a tentée, pour Baroja et pour Azorín, M. Ortega y Gasset. Nous regrettons aussi que Azorín et Miró n'aient pas été l'objet de deux essais distincts. Mais chacune des études, considérée comme un portrait, est vive, fine et en somme ressemblante, donc instructive ; quant aux réserves que consigne

M. de Madariaga sur la profondeur atteinte par les écrivains de 1898 (Baroja, Azorín, Valle-Inclán), elles sont d'un bon esprit critique.

En outre, nous voulons faire ressortir du livre quelques jugements généraux qui ne sont pas intéressants pour les non initiés seulement.

Dans son commentaire des origines de chacun des auteurs envisagés, M. de Madariaga nous propose une véritable géographie morale de l'Espagne. Entre toutes ces analyses à la sympathie pénétrante, je préférerais peut-être celle de l'esprit catalan, que le Catalanisme contribue à obscurcir aux yeux de la plupart des Espagnols, et des Catalans eux-mêmes.

D'autre part, au début de son livre, M. de Madariaga a tâché en deux essais de définir les caractères généraux de l'esprit et de la littérature de l'Espagne, pour dégager au terme de cette étude le caractère propre de la littérature d'aujourd'hui.

Exprimer intensément et librement l'homme concret — « l'homme de chair et d'os », dit Unamuno — dans les modalités essentielles et spontanées de sa vie, telle a été, pour résumer M. de Madariaga, la constante ambition du génie espagnol. Presque toute la partie critique de l'art, il l'a empruntée jusqu'ici à l'étranger — alternativement à la France et à l'Italie. — C'est dans la littérature d'aujourd'hui seulement, selon M. de Madariaga, que se marque l'effort vers un ensemble original d'idées critiques, effort qui est proprement générateur de culture nationale : « Espérons, conclut-il, que la littérature espagnole réalisera la fusion de l'intelligence et de l'instinct de notre race, créant ainsi une culture où sa force vitale se complétera d'autres qualités plus conscientes, telles que la consistance intellectuelle, la confiance en soi et la capacité de développement harmonique. »

Nous nous associons pleinement à ce souhait, de même que nous accepterions dans l'ensemble le schéma que M. de Madariaga nous propose de la littérature et de l'esprit espagnols. Mais peut-être y aurait-il lieu de discuter son opinion sur les sources principales et les caractères prépondérants de la culture espagnole en formation.

M. de Madariaga représente comme l'initiateur de cette culture le pur rationaliste Pérez Galdós (il joint à ce nom celui de Giner de los Ríos et, avec des réserves, celui de Menéndez y Pelayo). Sans doute il est louable de signaler à nouveau et fortement, contre l'esprit dissolvant des admirateurs excessifs d'un Baroja, l'imposante construction littéraire que nous offre l'œuvre de Pérez Galdós. Mais peut-on vraiment voir dans cette œuvre la base d'une culture ? — Dans une excellente page, M. de Madariaga a su marquer les traits sociaux essentiels de la fin du XIXe siècle espagnol : « Cette période se distingue par le caractère artificiel de son organisation sociale et politique. Épuisés par une série de guerres civiles, les deux esprits humainement affrontés

qui animent ensemble la nation espagnole avaient laissé leurs représentants conclure un pacte. On adopterait des mots nouveaux; on entendrait des choses anciennes. De la source première du pouvoir, cette insincérité fondamentale va s'infiltrant et imbibe la société et la vie publique. La religion, la politique, les arts, les finances, la justice, l'ordre et l'autorité même, tout dans la nation se vide peu à peu de substance idéale; tout devient creux. » Or, quoi que le critique en dise plus loin, ces traits n'ont-ils pas pénétré dans une certaine mesure jusque dans l'art et dans la philosophie de Pérez Galdós ? Pour se borner à la psychologie, sa représentation des élans instinctifs, cette « impulsologie » que M. de Madariaga rapproche de celle de Dosbïewsky, ne pèche-t-elle pas par un certain aspect mécanique et « fabriqué » ?

En revanche, un élément de culture nationale singulièrement important nous paraît négligé par M. de Madariaga. L'Espagne, à l'époque classique, possédait au moins une culture propre: la culture théologique, celle qui permettait, par exemple, l'intelligence des *autos sacramentales* par un large public. — Aujourd'hui, on observe chez divers écrivains importants et significatifs — l'Unamuno du « Sentiment tragique de la vie », l'Ayala de *Belarmino y Apolonio*, le Miró des *Figuras de la Pasión del Señor*, une culture assez analogue « laïcisée », pour ainsi parler. Or ce genre de culture est en harmonie avec le goût des philosophes et des moralistes d'aujourd'hui pour l'utilisation, dans le plan rationnel et conscient, de notions et de termes originairement religieux. Et c'est un trait de plus de l'accord que M. de Madariaga signale entre les besoins profonds de l'esprit espagnol et l' « humanisme » contemporain, accord où il voit très justement le gage d'une renaissance.

Pour un Français, un dernier point s'impose à l'examen. M. de Madariaga se défie, non sans de bonnes raisons, de l'influence littéraire française en Espagne; il lui préférerait — ses *Ensayos anglo-españoles* nous le font voir — l'influence anglaise. Or, si l'Angleterre est apte peut-être à exercer sur la littérature espagnole une influence *artistique* plus féconde, parce que plus appropriée, que la littérature française, il semble que l'influence française, en matière de culture, soit moins à craindre et plus à souhaiter que jamais à l'heure actuelle en Espagne. Quoi qu'on en puisse dire, la philosophie d'un Bergson est bien le centre et le meilleur appui du mouvement de pensée moderne que M. de Madariaga qualifie « d'humaniste »; et dans l'esprit des penseurs français de ce jour se rencontrent une souplesse et un goût de la vie de nature à favoriser, tout en la faisant plus consciente et plus sûre d'elle-même, la tendance primordiale du génie espagnol.

Marcel CARAYON.

Maurice Legendre, *Portrait de l'Espagne*. Ed. de la *Revue des Jeunes*. Paris, 1923.

Un germanisant n'aurait, trop évidemment, nul titre, il aurait même quelque ridicule à entretenir des hispanisants d'un ouvrage sur l'Espagne, si, en dehors d'aimables sollicitations, deux motifs ne l'y incitaient. — D'abord, une amitié ancienne pour l'auteur, une estime profonde pour le combattant qui, non content d'avoir glorieusement tenu la tranchée de 1914 à 1918, continue, à Madrid, de pourchasser avec la même brillante vigueur le Tudesque envahissant. — Ensuite, parce que j'aperçois, comme ce fil rouge distinctif dont parle Gœthe dans ses *Affinités électives* et qui court, dit-il, à travers tous les cordages de la marine anglaise, — j'aperçois, dans ce livre que j'envisage comme une nouvelle défensive antigermanique, posé presque à chaque page un grave problème de civilisation, un problème où l'Allemagne est au premier chef intéressée.

A le prendre dans son ensemble, le monde se partage présentement entre deux conceptions d'existence : l'une que Maurice Legendre (qui ne craint pas de généraliser) appelle l'*économie américaine*, et à laquelle il oppose radicalement l'autre, l'*économie espagnole*. « Le monde moderne — écrit-il à la page 161 — doit choisir entre l'économie américaine et l'économie espagnole. » On peut dire, ajouterai-je, qu'il a choisi, qu'il choisit tous les jours, qu'il oscille d'un parti à l'autre. D'un côté se placeraient — en généralisant toujours — les Etats-Unis et les peuples de race anglo-saxonne, et, dans leur majorité aussi, les peuples germaniques. Ce qu'on nomme l'américanisation de l'Allemagne, c'est l'invasion, outre-Rhin, de ces idées d'outre-Atlantique. Elles ont débarqué par le littoral Nord, plus « anglais », donc plus accessible, pour gagner peu à peu, portées par l'influence prussienne, le Sud du pays, plus « français ». Elles pénètrent, assez rapidement et surtout par la classe ouvrière, les pays latins. La guerre en a favorisé la diffusion. Nous sentons très bien, en France, le partage, parfois à l'intérieur d'un même groupe, d'une même famille. L'Italie du Nord paraît passablement entamée.

L'Espagne, telle que nous la dessine Maurice Legendre, serait un des plus actifs foyers de résistance. Sur cette terre que, dans un premier et agréable chapitre où il pense surtout à la Castille, il nous décrit rude, sèche, nue sous une lumière prestigieuse, vit et *s'accroît* (nous l'oublions trop, Français en diminution!) une population noble, tout entière tournée *vers le dedans*, drapée dans sa vie intérieure comme dans la cape nationale, refuge contre les bises. Cette nation fière (trop fière disent certains, entre autres les Allemands), cette *raza* (Maurice Legendre tient à l'intraduisible terme local) pense, sent, agit au rebours des Yankees et de leurs émules. « On ne trouvera

guère en Espagne ce type de travailleur qui dépense ses forces avec une sorte d'emportement, dans la perspective des jouissances matérielles et plus spécialement des jouissances d'intempérance. Alors que d'autres travaillent pour consommer et pour gaspiller, il [l'Espagnol] préfère travailler pour ensuite voir, conserver, jouir, non de viandes et de boissons, mais d'air et de lumière, et aussi, dans des intervalles de misère, jouir d'indépendance : ce goût, quand il parvient à sa forme supérieure, devient amour de la contemplation. » (P. 157.) Cette préférence pour une vie aussi *dématérialisée* que possible, l'auteur en voit l'image dans l'art du paysan castillan à goûter, malgré l'enviable chaleur de ses vins, la saveur nuancée de ses eaux, une eau claire, légère, synthèse et cause de fraîcheur.

Quel abîme entre ces buveurs d'eau, ces cigales latines, ces placides agriculteurs contents de peu, et l'idéal de *strenuous life* que préconisait Roosevelt, au pays des coktails et des fabrications « en série » ? Où vont les tendresses de Maurice Legendre, on le soupçonne. « L'économie américaine est une économie enfantine, l'économie d'enfants gâtés à qui des fées prodigues ont confié des monceaux de gâteaux et de jouets, et qui s'amusent à consommer et (croient-ils) à produire ; c'est en réalité sous l'agitation humaine la nature qui produit, en s'épuisant. » Ces Ibères, qu'on accuse de ne pas savoir mettre en valeur leurs richesses naturelles, seraient donc, au fond, des sages. Ils ménagent la nature, qui n'est nullement inépuisable (ex., le charbon). Ils ménagent jusqu'à leur propre vie. « Nous brûlons notre vie », remarquait un homme d'Etat de chez nous : l'Espagnol, lui, la consume lentement, en artiste, comme sur son cheval le piqueur de la pampa sa cigarette, avec flegme, au soleil. En célébrant les vertus de l'Espagne — qu'il reprend suivant la classification théologale — l'auteur insiste, après Fray Luis de Leon et Ganivet, sur « la supériorité réelle de celui qui sait épargner ». Et, à tout prendre, quiconque a vu les Allemands faire, à la guerre, la plus monstrueuse dépense d'hommes, de matériel et de richesses pour récolter le désastre ; quiconque, comme nous tous dans les crises présentes, résultat de ces excès, se trouve placé devant ce dilemme : « ou produire beaucoup, ou se restreindre beaucoup », comprendra la valeur de cette vertu d'épargne, ce *crédit positif* que nous connaissons en France et qui nous a, dans une certaine mesure, donné la victoire.

Évoquer la guerre, fait culminant dans l'histoire de toute individualité contemporaine, cela va nous amener fatalement à amplifier encore (avec l'auteur) ce problème de la valeur de notre civilisation, résolu par Nietzsche dans le sens déprédateur indiqué plus haut. La science donc, si perfectionnée par les usines et les laboratoires allemands — sans exclusion des autres —, la science n'aboutirait pas seulement à nous créer un bonheur plus grossier et plus éphémère (le cinéma est un symbole !) : elle nous permet-

trait de nous entre-détruire avec plus de raffinement? Un confort pernicieux pour le corps, l'esprit et la moralité, d'une part; d'autre part une barbarie plus destructive : joli bilan! — Ici, Maurice Legendre reprend une hypothèse de notre commun maître Henri Bergson. La science n'eût-elle pas gagné, et en dignité, et en efficacité si, au lieu de s'orienter dès la fin du XVII[e] siècle presque exclusivement vers les réalités physiques et naturelles où elle s'enlise de plus en plus, elle s'était aiguillée, comme il aurait tout aussi bien pu se faire, vers les recherches de l'ordre moral? L'Espagne, elle, depuis longtemps, dans une sorte de *splendid isolation*, résiste au courant, se refuse à dériver. Par là elle a d'ores et déjà et par avance évité une désaffection, une nausée du « progrès » que Maurice Legendre nous prédit prochaine, dans notre humanité gavée de commodités et de superflu. Sans être aussi fermée qu'on le dit (il s'en faut) aux sciences exactes, par exemple, elle a presque unanimement *parié* pour les sciences de la spiritualité pure. Elle a des historiens, des psychologues, des théologiens — et de haute envolée : ses beaux artistes, ses nobles héros, ses admirables saints ont d'instinct recherché les valeurs durables. « En contemplant ces tableaux du peintre Zuloaga, écrit Unamuno, le glorieux proscrit, j'ai senti combien il y a en nous de ce qui demeure et combien peu de ce qui passe. »

Oublier l'éternel pour le provisoire, le définitif pour le contingent, voilà précisément l'erreur allemande. Posséder des gares et des postes impeccables, d'excellents hôtels, des villes propres et bien gérées, des logements et des écoles confortables, des bains luxueux, c'est appréciable, sans conteste. Mais ce n'est pas *toute* la civilisation, et cela peut même en devenir l'envers. Pour avoir confondu *amélioration matérielle* et *culture morale*, l'Allemagne prussianisée s'est bouffie d'orgueil, d'une outrecuidance insolente qui l'a vouée à la défaite. Et, comme novembre 1918 ni l'après-guerre n'ont apporté à ce corps sans âme, analogue à l'homme sans ombre de Chamisso, la révolution, le retournement indispensables, la faillite morale accompagne la banqueroute militaire. Le Germain, déjà terre à terre par nature, continue à s'embourber dans la matière. Faute d'idéal (F. W. Förster le constatait dès 1896), faute de savoir dépasser les considérations d'intérêt les plus plates, — *Deus venter*, — il s'empâte chaque jour davantage; il ne saurait, par exemple, s'élever à une vie politique normale. Le moindre berger de Castille, au contraire, si j'en crois notre garant, vit sur ses plateaux, décharnés comme les Christs que sculptaient ses aïeux, une vie intérieure ardente et saine.

Et sans conteste, ce repliement sur soi-même ne va pas sans danger. Et l'Espagne, nous avouera la préface de cette étude, « est sans doute le pays le plus mal gouverné d'Europe »; et, en n'intervenant pas collectivement dans la grande guerre, elle s'est dérobée à toutes ses

traditions d'héroïsme[1]. L'individualisme excessif, — qu'il apparaisse en peinture par la préférence donnée au portrait, en musique par une mélodie émancipée des oppressions orchestrales, en religion dans la tendance au dialogue mystique et à un culte plus anthropomorphique, — cet individualisme, pratiquement, abonde en inconvénients manifestes. Mais ne vaut-il pas mieux, au total, que cette passivité grégaire où se morfond la masse allemande et qu'a fustigée l'auteur de *Zarathustra*, ou que ce caporalisme agressif à la Karl Marx, qui lance les classes contre les classes, troupeaux contre troupeaux, étouffant les personnalités dans une cohue amorphe où manquent les chefs, les têtes? Et vaut-il mieux *réussir* au sens humain, comme on « réussit » dans la vie, ou réussir au sens surhumain en acquérant les richesses indestructibles, inaliénables, les richesses morales?

L'Espagne — la vraie Espagne, répond son fervent ami — préfère s'enrichir de vertus. Peut-être s'est-elle souvenue inconsciemment que l'or des Amériques lui avait porté malechance? (L'or du Rhin, pareillement, fut toujours funeste à ses détenteurs.) Son christianisme est resté profond, foncier. Il lui vaut des supériorités certaines : peu ou pas d'alcoolisme (notre Bretagne, hélas! ne l'entend pas ainsi), de gloutonnerie à l'allemande ou à l'américaine. Il lui vaut une santé familiale intacte, qui trouve sa joie aux naissances multipliées. Il lui vaut, à côté du délabrement de l'organisme judiciaire officiel, un culte de la justice si jaloux qu'il en vient souvent, par peur de l'arbitraire et par discriminations trop subtiles, à l'iniquité. (Et voilà, certes, qui n'est pas d'outre-Rhin!) Il lui vaut la floraison de toutes ces vertus réelles et très hautes que résume le nom de Don Quichotte.

Quichotte, Espagnol typique, dont s'amuse, au début surtout, l'humour du poète. (L'Espagnol, voyant la vie de haut et comme relative, sait rire de lui-même, rarement le Germain lourdement épris de sa propre personne.) Mais, plus il va, plus Cervantès trouve et peint dans son chevalier de la Triste Figure, l'image de sa patrie *desengañada* — désenchantée, à ce moment déjà comme aujourd'hui, devant les mensonges d'ici-bas... Duperie du progrès, mirage du temps et de l'espace, bluff des réputations : *la vida es sueño*, Calderon a parlé là pour tout son peuple. Et c'est sans doute le rêve qui est la vraie réalité[2], et pour Quichotte, et pour Sancho; pour le torero comme pour la danseuse fascinés par leur art. Et par là l'Espagne, détachée

1. M. Legendre insiste sur le fait trop oublié que, *proportionnellement*, plus d'Espagnols, engagés volontaires, se sont fait tuer pour la France que de citoyens des Etats-Unis.

2. Cette vue, les premiers romantiques allemands ont su (v. les belles études de J.-J. A. Bertrand) l'emprunter à l'Espagne et au Portugal. Et c'est peut-être de là (et de France) qu'est partie la flambée d'idéalisme qui a enthousiasmé Quinet, Taine, Renan et bien d'autres : feu de paille que cherchent à raviver, là-bas, les Förster, les Unruh et quelques autres esprits généreux.

des contingences, autel lumineux dressé par la nature autour d'une bleue bordure marine, voit plus loin et plus haut que nul peuple au monde, et son heure sonnera, glorieuse à nouveau, parce qu'à l'abri de la rage moderne de la vitesse, elle aura su *esperar*, — à la fois espérer et attendre[1].

Cette thèse que Maurice Legendre nous exposait, jadis, dans les cantonnements de Champagne, je la trouve comme fond dominant de son « Portrait ». Avouons-le: nous autres universitaires, nous aussi, nous avons — à l'espagnole — opté pour ces valeurs intellectuelles et morales, temporairement en baisse. Je n'ai, une fois encore, aucune qualité pour dire si le portrait est impartial (l'auteur, aussi bien, ne *veut* pas de l'objectivité germanique), si cette figure est *toute* l'Espagne, ni jusqu'à quel point elle ressemble. Ce que je puis affirmer, c'est d'abord qu'elle force notre sympathie; c'est ensuite qu'elle réalise de point en point l'opposé de la mentalité publique allemande en 1924. Et ce sera là, pour plusieurs, une raison supplémentaire de s'intéresser à ce livre suggestif. A l'historien clairvoyant qui, dès 1913, prévoyait la guerre, ses conditions et son dénouement[2], rien ne dit que l'avenir, proche ou lointain, ne donnera pas en grande partie raison.

R. PITROU.

Revista de Occidente. Director : **José Ortega y Gasset**. Madrid. (Año I, nº I-VI, Julio Diciembre 1923.)

Tous les lecteurs qui avaient accueilli avidement les trop rares volumes de *El Espectador* se réjouissent qu'une vraie Revue paraisse chaque mois sous la direction de José Ortega y Gasset. Le Spectateur, enfin, devient légion, ou du moins phalange, pour offrir au public cette pluralité de perspectives humaines qui est, selon sa philosophie, la seule expression adéquate du réel. Mais, au milieu de collaborateurs dont aucun n'est vulgaire, Ortega reste le Spectateur de choix, celui dont le regard découvre les perspectives les plus vastes et les plus neuves. Son bel essai intitulé *¿Qué son los valores? Iniciación en la Estimativa* (nº IV) tient une promesse ancienne et approfondit un problème souvent effleuré dans *El Espectador*. Une *Contribution à la topographie de la superbe espagnole* (nº III) prolonge la méditation de *España invertebrada*. Une note sur *La poésie d'Anna de Noailles* (nº I, à propos des *Forces éternelles*), un adieu à *Maurice Barrès* (nº VI) nous avertissent qu'Ortega ne renonce pas à cette originale

1. Le double sens que l'auteur trouve (p. 95) « bien espagnol », nos paysans de l'Ouest, eux aussi (vers la Bretagne surtout), l'attribuent au verbe *espérer*.

2. V. M. Legendre. *La mission de la France et la guerre prochaine*. — Paris, Rivière, 1913

critique où il s'était déjà magistralement essayé sur Baroja et sur Azorín, sur Anatole France et sur Marcel Proust : critique qui semble lancer à l'œuvre qu'elle étudie le vieil impératif grec rajeuni par Nietzsche : « deviens ce que tu es », — critique ingénieuse à ramener son vivant objet à un certain type vital. Manuel G. Morente consacre (*Filosofía de la Perspectiva*, n° V) une très intéressante étude au nouveau livre d'Ortega : *El tema de nuestro tiempo* (Calpe, 1923).

La *Revista de Occidente* adopterait volontiers pour devise ces mots qui servaient de titre à l'une des Confessions du Spectateur : « Nada moderno... y muy siglo XX. » L'orientation « xxe siècle » donnée par Ortega à la *Revista de Occidente* se manifeste surtout par la rubrique *Nuevos hechos, nuevas ideas*, où l'on trouve de belles traductions de Simmel (*Psicologia de la Moda*, n^{os} I et II ; *Lo masculino y lo femenino : Para una psicologia de los sexos*, n^{os} V et VI) et des études relatives à des directions nouvelles de la recherche scientifique (de Dantín Cereceda sur la *Genèse des continents et des mers* d'après Wegener (n° IV), de Fernando Vela sur *les idées biologiques de Jacques d'Uexkull* (n° I), de Schulten sur *Tartessos* (n° I), etc.); et nous devons rattacher au même souci de présenter des nouveautés scientifiques ou historiques deux belles études consacrées au moyen-âge : celle de Menéndez Pidal sur *La poésie des jongleurs* (n° V) et celle de Claudio Sánchez de Albornoz intitulée *España y Francia en la Edad media* (n° VI, considérations sur l'évolution sociale et politique des deux pays après la dissolution de l'Empire romain). Notons aussi l'attention durable accordée par l'élite espagnole qui gravite autour d'Ortega au livre de Spengler sur la décadence de l'Occident (Manuel G. Morente : *Una nueva filosofia de la historia. ¿ Europa en decadencia?* n° I).

La partie, volontairement restreinte, que la revue consacre aux lettres espagnoles n'est nullement négligeable. Citons *Una feria de Marsella* (n° I), qui est du Pio Baroja arbitraire et divertissant (chapitre extrait de son nouveau roman *El laberinto de las Sirenas*) ; un essai d'Eugenio d'Ors (*Bodegones asépticos*, n° V, sur la signification esthétique des natures mortes) ; *Colina del Alto Chopo* (n° II) de Juan Ramón Jiménez, admirables poèmes en prose, harmonieux, limpides et tourmentés, alternant avec des aphorismes dont beaucoup sonnent plein (Extrait d'un livre à paraître avec le même titre, suivi des dates 1915-1920 et du sous-titre : *Soledades Madrileñas y Aforismos*) ; de nouveaux *Proverbios y Cantares* (n° III) d'Antonio Machado, qui tend, lui aussi, à la forme de l'aphorisme lyrique, et dont la voix se fait de plus en plus rare et ténue, comme attentive à ne pas briser un grand silence intérieur ; enfin, *Aire-Aura* (n° IV) de Jorge Guillén, prose dense par la richesse verbale, humoristique avec plus de contention que celle de Ramón Gómez de la Serna, d'une arabesque plus ferme aussi.

La *Revista de Occidente* prétend être ouverte à tous les souffles qui

rafraîchissent l'Europe Occidentale. On a vu la place qu'y tient le mouvement scientifique allemand. Elle accueille de curieuses anticipations du Prof. Haldane, de Cambridge (*Si viviera usted en el año 2123...*, nº IV), un conte de Lord Dunsany (*Poltarnees, la que mira al mar*, nº VI; extrait de *A Dreamer's Tales*), deux récits d'Alexandre Kouprine (*Alma eslava. — Del primero que encuentre*, nº IV), et un échantillon du Décaméron nègre. Aucune signature française dans ces six premiers numéros: il convient de dire que l'article consacré par Ortega aux *Forces éternelles* de Mme de Noailles figure parmi les articles de fond (nº I), ainsi que celui d'Antonio Marichalar sur *Les pas effacés* du Cte de Montesquiou (*El Conde Musageta*, nº III). Ricardo Baeza s'occupe de *Casanova*, figure européenne s'il en est (nº VI).

Il est impossible d'entrer ici dans le détail des *Notas* qui complètent chaque fascicule, bien que certaines constituent des études assez approfondies, comme celles de Morente et de Sacristán sur les travaux de Freud (*El Chiste y su teoria*, nº III; *Das Ich und das Es*, nº V) ou encore celles de Luis de Zulueta sur divers ouvrages relatifs à l'éducation (Juan Amós Comenio, *Didáctica Magna*, nº IV). — *La cultura des interesada.* Dos opuestos caminos. Léon Bérard, *Pour la réforme classique;* Albert Thierry, *Réflexions sur l'éducation*, nº VI). Qu'il nous suffise de dire que ces notes sont signées Ortega y Gasset, Diez Canedo, Alfonso Reyes, Antonio Marichalar, Corpus Barga, Antonio Espina, Gerardo Diego, etc., et de citer parmi les auteurs espagnols étudiés Larra, Espronceda, Alfonso Reyes, Azorín, Pio Baroja, Juan Ramón Jiménez, Julio Camba, Eugenio d'Ors. En littérature étrangère, la *Revista de Occidente* paraît s'intéresser tout spécialement au mouvement de la *Nouvelle Revue Française.* Signalons des notes sur François Mauriac, sur Paul Morand. Jean Cocteau, lui aussi, semble occuper une place importante dans la « perspective » littéraire de la Revue. Mais l'existence de celle-ci est bien courte encore pour qu'on puisse marquer ses affinités. Le silence d'hommage à Mallarmé (nº V) mérite pourtant d'être mentionné comme un signe fort peu ambigu de ses tendances esthétiques.

La présentation est élégante, presque luxueuse. Après un semestre écoulé, la *Revista de Occidente* se félicite d'un succès exceptionnel, et peut nous promettre des suppléments, des numéros spéciaux, sans parler d'une bibliothèque analogue aux *Editions de la Nouvelle Revue Française.* Il est donc superflu de faire des vœux pour sa prospérité. Souhaitons-lui d'être de plus en plus digne de son beau titre, et de se maintenir longtemps à l'altitude où s'était établi le Spectateur de naguère.

M. BATAILLON.

CHRONIQUE

—— Dr. Bettencourt Rodrigues. *Uma confederação luso-brasileira* (Lisbonne, Teixeira, 1923) 260 ff. — M. Bettencourt Rodrigues, qui a passé vingt ans au Brésil, travaille depuis longtemps, avec ardeur et conviction, au rapprochement luso-brésilien. Aussi ne lira-t-on point sans intérêt ni profit le petit livre qu'il vient de consacrer à ce sujet. M. Bettencourt Rodrigues préconise la formation d'une confédération luso-brésilienne qui placerait tout l'Atlantique méridional sous la domination du Portugal et du Brésil par les Açores, Madère, les îles du Cap Vert et l'Angola. Ce projet pourra faire naître quelques inquiétudes. Mais il faut dire que, pour M. Bettencourt Rodrigues, la formation de la confédération luso-brésilienne ne doit être qu'une première étape dans la formation d'un immense bloc latin qui s'opposerait au bloc anglo-saxon, au bloc germano-russe et au bloc asiatique dirigé par le Japon. Cela peut sembler quelque peu chimérique. Cependant M. Bettencourt Rodrigues n'est pas un rêveur; et le chapitre intitulé *Soluções*, où il critique les méthodes, si on les peut décorer de ce nom, employées jusqu'ici, et indique ce qu'il y aurait à faire en matière de réalisations pratiques, est de tous points excellent. — R. RICARD.

—— Tirés à part ou discours académiques :

Robert Ricard, *Documents des bibliothèques espagnoles relatifs au Brésil* (extrait de l'*Arquivo de Historia e bibliografia*, vol. I, Coimbra, 1924).

S. Griswold Morley, *The missing lines of La Estrella de Sevilla* (reprinted from the *Romanic Review*, vol. XIV, n° 2-3 april-sept. 1923).

R. Beltrán Rózpide, *La España Americana* (*Raza española*, 1919, n°s 8 et 9) ; — *La pericia geográfica de Cervantes demostrada con la Historia de los trabajos de Persiles y Sigismunda* (*Revista de Geografia colonial y mercantil*, 1916, n° 4).

Jean Cazenave, *L'esclavage de Cervantès à Alger* (extrait du *Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, 1924).

Discursos llegits en la « Real Academia de Buenas Letras » de Barcelona en la solemne recepció publica de D. Ferran Valls y Taberner.

Barcelona, « La Renaixensa », Xucla, 13, 1920 [sur *Les genealogies de Roda o de Meyá*].

Discurso inaugural leído en la solemne apertura del curso académico de 1923 à 1924 ante el claustro de la Universidad de Murcia por el catedrático de la Facultad de Filosofía y Letras Fernando Valls Taberner, Barcelone, Tipogr. católica Casals, Caspe 108, 1923 [*Los privilegios de Alfonso X a la ciudad de Murcia*].

— Le beau roman de Mme Concha Espina, *La Esfinge Maragata*, n'a pas encore été traduit en français. Il l'est à présent en anglais, par Frances Douglas : un beau volume de « The Macmillan Company », New York, 1924, sous le titre *Mariflor*, le gracieux nom de l'héroïne.

Les œuvres de Mme Concha Espina sont lues aujourd'hui en anglais, en allemand, en italien, en tchèque, en russe, en suédois et en roumain, et pas en français. Il est vrai que notre propre production est si abondante !... C'est égal, on a fait passer dans notre langue assez de livres qui ne sont que des pauvretés à côté de *La Esfinge Maragata*.

Depuis la publication de l'article que M. Boussagol a consacré à l'auteur, il a paru d'elle un nouveau roman, *El Cáliz rojo*.

G. C.

---

10 juin 1924.

LA RÉDACTION : A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

LA LÉGENDE DE LA MAISON FERMÉE DE TOLÈDE

On connaît la légende ancienne de la *Tour d'Hercule* ou de la *Maison fermée de Tolède* [1], l'une des nombreuses qui se rattachent au dernier roi de la dynastie visigothe, l'infortuné Rodrigue, mort à la bataille de Vejer de la Frontera, en 711.

« Abdala ben Uahab nous raconta, l'ayant appris d'Alaits ben Çaad, que Muza ben Nosur, en conquérant l'Espagne, prit dans sa course les villes à gauche et à droite, jusqu'à ce qu'il arriva à Tolède, la résidence royale. Il y vit une maison appelée la Maison des Rois, l'ouvrit et y trouva vingt-cinq couronnes ornées de perles et de jacinthes, au nombre des rois qui avaient régné en Espagne ; car sitôt que mourait un roi, on déposait sa couronne dans cette maison et l'on y écrivait le nom du roi, son âge à sa mort et le nombre des années qu'il avait été sur le trône. On disait que le nombre des princes musulmans en Espagne du jour de la conquête à celui de leur ruine serait égal au nombre des rois goths qui y avaient régné, c'est-à-dire vingt-cinq.

» A côté de cette maison où se trouvaient les couronnes il y en avait une autre avec vingt-quatre serrures, parce que toutes les fois qu'un monarque commençait son règne, il y en mettait une, comme avaient fait ses prédécesseurs jusqu'au temps où Rodrigue occupa le trône, sous lequel l'Espagne fut conquise. Peu de jours avant la conquête, Rodrigue dit : Par Dieu, je ne mourrai pas avec le déplaisir de cette maison, et je l'ouvrirai à coup sûr afin de savoir ce qu'il y a dedans. Les prêtres chrétiens et les évêques se réunirent et lui dirent : Pourquoi entends-tu ouvrir cette maison ? Prends de nous ce que tu crois y trouver ; mais ne fais pas ce qui n'a été fait par aucun de tes

1. René Basset, *La Maison fermée de Tolède*, Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran*, 1878-98, p. 42-58 ; Juan Menéndez Pidal, *La Cueva de Hércules*, *Revista de Archivos*, 1901, XIV, 861-895.

prédécesseurs qui étaient des hommes prudents et sages en agissant ainsi. Mais Rodrigue insista et l'ouvrit, poussé par son destin fatal, et il y trouva une caisse de bois et dedans des figures d'Arabes avec des turbans, des arcs arabes et des épées ciselées et richement ornées. On trouva de plus dans cette maison un écrit qui disait : « Quand on ouvrira cette maison et » qu'on y entrera, des peuples ressemblants à ceux qui y sont » représentés envahiront ce pays, le saisiront et le conquerront ». Cette même année eut lieu la descente des Musulmans. »

Tel est le récit d'Ibn Habib, Arabe d'Espagne du IXe siècle [1]. On peut en conclure qu'il y avait à ce temps-là une tradition orale à ce sujet. Cette même tradition a été, paraît-il, la source d'Ibn Khordâdbeh, auteur du *Livre des Chemins et des Royaumes*, écrit entre 844 et 848 [2], car il raconte les mêmes faits, ajoutant seulement que le roi espérait trouver des trésors et supprimant l'épisode de la caisse de bois. Une version du Xe siècle, celle d'Ibn-al-Coutîa, descendant par sa mère d'Olemundo, fils aîné de Witiza, mentionne quelques variantes. Il raconte que dans la caisse on gardait les quatre Evangiles sur lesquels les rois visigoths prêtaient serment lors de leur avènement. Les figures des Arabes étaient peintes à l'intérieur de la caisse ; l'écriture fatale se trouve au-dessous de la peinture. Suivant une autre leçon du même texte, il s'agit non de peintures mais de sculptures en bois.

Sans résumer les récits d'une époque postérieure, soit arabes, soit latins, on pourra dire que la légende, pour ce qui concerne les traits essentiels, était établie dès le IXe siècle. De même il est constant que les chroniqueurs latins l'ignorent ; Lucas de Tuy (première partie du XIIe siècle) est le premier à l'accepter ; Rodéric de Tolède et la *Crónica General* l'imitent, et après eux on ne saurait signaler aucun compilateur qui n'en fît mention.

Suivant M. Saavedra la légende est basée sur quelque fait historique, savoir, l'effraction de quelque vieille basilique par

1. D'après le manuscrit 127 de la Bodléienne d'Oxford, p. 145-6, cité par J. M. Pidal, p. 861-862.

2. *Bibliotheca geographorum arabicorum*, éd. M. J. Goeje. Pars VI : Kitâb-al-Masâlik wa'l-Mamâlik auctore... Ibn Khordâdbeh. Lugduni Batavorum, 1889, p. 118 de la traduction. Voir aussi J. M. Pidal, p. 862-863.

Don Rodrigue en quête d'un trésor. Le roi y aurait trouvé une caisse de travail oriental représentant une scène de combat ou de chasse, et dedans quelque rôle de parchemin menaçant d'excommunication quiconque se hasarderait à mettre la main sur le trésor sacré. A cet événement serait venu s'ajouter le vieux motif folklorique ou de la chambre ou de la maison interdite [1]. M. René Basset est à peu près de la même opinion; seulement il suppose qu'il s'agit non de peintures mais des sculptures qui auraient été emportées de Tolède et déposées à Cordoue par Tarik. A une époque postérieure la population arabe ou semi-arabe de l'Andalousie aurait voulu expliquer à quelle fin on les avait construites à Tolède. Cette explication, une vieille superstition commune aux Arabes d'Orient et d'Occident l'aurait fournie. C'est qu'on peut empêcher un ennemi d'envahir certain territoire tant qu'une statue représentant l'ennemi en question est debout [2]. M. Juan Menéndez Pidal fit observer, en 1901, que rien ne nous permet d'interpréter le mot *figure* des anciens textes par *statue*, puisqu'il peut aussi bien signifier *peinture* ou *esquisse*. Ensuite, quand même la superstition aurait influencé la légende dans quelques versions assez tardives, on n'en trouve aucune trace dans les plus anciens textes arabes.

M. J. Menéndez Pidal voit dans la légende la fusion d'un récit de la violation d'une basilique tolédane par le roi en quête d'un trésor, avec celui du message de la première descente des Arabes, suivi de la défaite quelques mois plus tard [3]. Il appuie cette hypothèse par la citation d'une légende mexicaine où il s'agit également d'une obscure prophétie suivie promptement

1. E. Saavedra, *Estudio sobre la invasión de los Arabes en España*, Madrid, 1892, p. 40-41.

2. *Op. cit.*, p. 886.

3. *Op. cit.*, p. 888-889: «Cuando aquel mensaje llegó a la corte visigoda, y, rotos los sellos del pergamino éste confió al Monarca su secreto, desde el aula regia se irradió a la muchedumbre en incoherentes rumores que fueron la semilla de la leyenda arrojada en el campo fértil de la tradición. El espantoso desastre vino a confirmar de una manera patente aquellos anuncios; y los rumores inciertos del mensaje llegaron a ser tenidos por la abandonada Toledo los jinetes de Tárik con sus arcos pendientes en el hombro, arrollado a la cabeza el turbante, y calzados de sandalias. » P. 45 de *Leyendas del último Rey godo*, du même auteur, Madrid, 1906. Voir aussi l'article que vient de publier M. Ramón Menéndez Pidal, *El Rey Rodrigo en la Literatura*, dans la *Revista de la Academia Española*, avril 1924, notamment p. 178-180.

de la ruine de l'empire aztèque. Quoi qu'il en soit, ce qui se comprend difficilement c'est que les chroniqueurs latins du VIIIe au XIIe siècle ne sonnent mot de la vieille légende qui, à cette époque, n'existait que dans les récits des chroniqueurs et géographes arabes. Qu'il s'agisse d'une légende localisée à Tolède c'est assez clair, mais qu'il faille en chercher l'origine dans quelques faits historiques advenus à Rodrigue lui-même, c'est plus que douteux en vue du silence universel des écrivains latins. Il est bien plus probable que nous y avons affaire à une tradition flottante d'origine orientale que les Arabes avaient apportée en Espagne, où elle fut attribuée au dernier roi visigoth pour des raisons qu'il convient d'examiner plus tard. Ce qui confirme cette opinion c'est que la même légende se retrouve dans l'Extrême-Orient, où l'on a recueilli le conte que voici :

Même après sa mort il (Confucius) donnait des preuves de son omniscience. Quand le méchant empereur Tsin-Schî-Huang, après avoir soumis tous les Etats de l'Empire, arriva au pays de Confucius, il voulut faire ouvrir le tombeau du philosophe pour voir ce qu'il contenait. Tous ses magistrats voulurent l'en détourner, mais il ne les écouta pas. On se mit donc à l'œuvre d'excavation, et l'on toucha au cercueil dans la chambre principale du tombeau. Le bois en paraissait tout neuf, et quand on y frappait il retentissait comme si c'eût été du bronze. A gauche du cercueil il y avait une porte qui conduisait dans une autre chambre. On y voyait un lit, une table couverte de livres et d'habits tout comme si c'eût été l'habitation d'un vivant. Tsin-Schî-Huang s'assit sur le lit en regardant le plancher. Il y aperçut deux souliers de soie rouge avec des broderies. Ils étaient neufs et sans poussière. Appuyé au mur était un bâton de bambou. L'empereur mit les souliers, saisit le bâton et sortit du tombeau. Soudain un tableau apparut où étaient écrits quelques vers :

Tsin-Schî-Huang a détruit six royaumes, il a ouvert mon tombeau et y a trouvé mon lit. Il a volé mes souliers et saisi mon bâton. Quand il vint à Schakiu, il y trouva la mort.

Effrayé, Tsin-Schî-Hugan fit refermer le tombeau ; mais à peine fut-il arrivé à Schakiu qu'il fut pris d'une grave maladie dont il mourut en peu de temps [1].

L'empereur Tsin-Schî-Huang, car c'est bien lui dont il s'agit, régna vers l'an 220 avant notre ère ; il fut le dernier de

1. Richard Wilhelm, *Chinesische Volksmärchen*, Jena, 1921, p. 59-60.

la dynastie Tsin et ne jouit pas d'une bonne réputation, comme on le voit clairement de l'anecdote citée.

Les ressemblances entre le récit chinois et la légende espagnole sautent aux yeux. Dans les deux il s'agit de la profanation d'un monument vénérable, en Espagne d'un vieux sanctuaire, en Chine du tombeau de Confucius. Dans les deux une écriture mystérieuse prévient le tyran d'un désastre imminent, dans les deux ce monarque est le dernier de sa dynastie.

L'existence du récit chinois ne laisse pas de doute que nous avons là une tradition orientale, et il se présente la question : cette tradition fut-elle introduite par les Arabes en Chine aussi bien qu'en Espagne, ou bien faut-il supposer une source commune, indienne, peut-être, d'où elle a pénétré à la fois en Chine et dans l'Orient proche? A première vue les deux hypothèses sont également probables. On connaît le grand nombre d'ouvrages importants d'origine hindoue et traduits en arabe : le *Pantchatantra* et le *Livre de Sindibâd* sont les plus célèbres. D'un autre côté, l'influence de la littérature hindoue en Chine n'a guère été moins considérable, grâce surtout au bouddhisme qui y pénétra de bonne heure. Du deuxième au dixième siècle de notre ère, des missionnaires hindous et chinois traduisaient les écrits théologiques du bouddhisme, du sanscrit en chinois [1]. Mais il se peut aussi bien que la légende soit d'origine arabe, courant sur quelque roi païen, ennemi de la foi. Or, la première colonie de marchands arabes en Chine s'y établit durant le VIIIe siècle de notre ère [2]. On sait que les mahométans convertirent même un certain nombre de Chinois à leur religion [3]. Il est vrai, la légende chinoise s'attache à un empereur contemporain d'Annibal; mais ce fait seul ne serait guère un obstacle sérieux à la théorie d'une provenance arabe de la tradition. Qu'on réfléchisse sur la foule des légendes d'origine orientale introduites en Europe pendant les croisades et qui n'en ont pas moins été rattachées à Charlemagne et au roi Arthur. Enfin,

1. Alfred Forke, *Die indischen Märchen und ihre Bedeutung für die vergleichende Märchenforschung*, Berlin, 1911, p. 9.
2. Cl. Huart, *Geschichte der Araber*, Leipzig, 1914-15, II, 101.
3. C. D. Ollone, *Recherches sur les musulmans chinois*, Paris, 1911; voy. *Revue de l'Histoire des Religions*, LXVII, 363.

il faut envisager une troisième et même une quatrième possibilité. Se peut-il que la légende soit d'origne chinoise et ait été apportée par les Arabes en Espagne, ou bien les Arabes l'ont-ils recueillie en Espagne pour l'introduire en Chine?

Nous avons, dans ce cas, la bonne fortune de pouvoir retrouver la trace de la légende dans l'Orient proche, grâce à deux écrivains anciens qui en font mention et qui la localisent à Babylone. Dans ses Περσικά, le médecin Ctésias[1] raconte l'épisode suivant qu'il dit s'être passé sous le règne de Xerxès.

Πρότερον δὲ εἰς Βαβυλῶνα ἀφίκετο, καὶ ἰδεῖν ἐπεθύμησε τὸν Βελιτανᾶ τάφον, καὶ εἶδε διὰ Μαρδονίου, καὶ τὴν πύελον ἐλαίου οὐκ ἴσχυσεν, ὥσπερ καὶ ἐγέγραπτο, πληρῶσαι[2].

Elien raconte le même épisode avec plus de détails :

Ξέρξης ὁ Δαρείου παῖς τοῦ Βήλου τοῦ ἀρχαίου διασκάψας τὸ μνῆμα πύελον ὑελίνην εὗρεν, ἔνθα ἦν κείμενος ὁ νεκρὸς ἐν ἐλαίῳ. οὐ μὴν πεπλήρωτο ἡ πύελος, ἐνέδει δὲ ἀπὸ τοῦ χείλους ἐς παλαιστὴν ἴσως. παρέκειτο δὲ τῇ πυέλῳ καὶ στήλη βραχεῖα, ἔνθα ἐγέγραπτο Τῷ ἀνοίξαντι τὸ μνῆμα καὶ μὴ ἀναπληρώσαντι τὴν πύελον οὐκ ἔστιν ἄμεινον. ἀναγνοὺς δὲ ὁ Ξέρξης ἔδεισε, καὶ προσέταξεν ἐπιχέαι ἔλαιον τὴν ταχίστην· οὐ μὴν πεπλήρωτο. ὁ δὲ πάλιν προσέταξεν ἐπιχέαι· αὔξησιν δὲ οὐκ ἐλάμβανεν, ἕως ἀπεῖπε μάτην ἀναλίσκων τὸ ἐπιχεόμενον. κατακλείσας δὲ τὸν τάφον ἀπηλλάγη ἀδημονῶν. οὐ διεψεύσατο δὲ ἡ στήλη ὅσα προεῖπεν· ἀθροίσας γὰρ ἑβδομήκοντα μυριάδας ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας, κακῶς ἀπήλλαξεν. εἶτα ἐπανελθὼν αἴσχιστα ἀνθρώπων ἀπέθανεν, ἀποσφαγεὶς νύκτωρ ἐν τῇ εὐνῇ ὑπὸ τοῦ υἱοῦ[3].

Nous voyons encore, dans ces récits, la violation d'un ancien sanctuaire, un tombeau, par un tyran, et les désastres qui en sont comme la conséquence naturelle. Comme le roi Rodrigue et l'empereur Tsin-Schî-Huang, Xerxès paie le sacrilège avec sa mort.

L'existence de cette légende dans l'Orient proche dès le v[e] siècle avant notre ère et sa localisation en Mésopotamie, qui, onze siècles plus tard, devint le centre du pouvoir musul-

1. Sur Ctésias, contemporain de Xénophon, voy. W. Christ, *Geschichte der griechischen Literatur*, Munchen, 1898, p. 358.
2. Ktesias, *Persica*, § 21, éd. Müller (dans l'édition Didot d'Hérodote, p. 50).
3. *Var. Hist.*, XIII, 3.

man, le siège des califes, démontre clairement que ce furent les Arabes qui apportèrent la vieille tradition aux deux extrémités du monde islamique, en Chine et en Espagne.

S'agit-il d'une légende purement populaire? Il y a lieu d'en douter. On connaît la dépendance des chroniqueurs et des scientistes arabes vis-à-vis de la littérature grecque, répandue de bonne heure dans l'empire des califes par des traductions et des vulgarisations. Comme en Espagne la tradition de la *Maison fermée* est tout à fait livresque, il est probable que les écrivains arabes ont été les premiers à l'attribuer à Rodrigue; leur penchant pour les épisodes romanesques dont ils aimaient à broder l'histoire sobre les y a certainement poussés. Qu'un événement historique soit à la base des récits, c'est bien possible, encore qu'il soit malaisé, à cette distance de temps, de vouloir l'entrevoir.

Pourquoi les Arabes ont-ils attribué la vieille légende au dernier roi visigoth? Poser le problème c'est le résoudre. Comme Xerxès, Rodrigue mourut d'une mort violente après une catastrophe des plus terribles qui aient jamais frappé une grande nation. Comme Xerxès, Rodrigue eut la réputation d'un tyran impie, grâce aux écrivains latins en quête d'une explication du désastre[1]. Une vieille ruine, dont on ignorait l'origine, se sera prêtée facilement à jouer le rôle du tombeau de Bélus.

Pour en venir aux conclusions de cette étude, disons que la légende de la *Maison fermée* est une tradition assez ancienne originairement localisée en Babylonie et mentionnée par deux écrivains de l'antiquité grecque. Ce sont les Arabes qui l'ont apportée en Espagne comme en Chine. Dans les deux pays elle s'est rattachée à deux princes, les derniers de leurs dynasties respectives, tous les deux jouissant d'une réputation peu favorable à leur caractère. En Espagne, ce rattachement de la légende à Rodrigue est très probablement l'œuvre de chroniqueurs et des compilateurs arabes.

Flat River, Mo., U. S. A.

ALEXANDER HAGGERTY KRAPPE

1. Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne*, 3e édition, tome I. Paris, 1881, p. 15 sq.

SOBRE UNA NUEVA VARIEDAD

DE LA

EDICION PRINCIPE DEL "QUIJOTE"

Don Emilio Cotarelo y Mori, Secretario Perpetuo de la Real Academia Española, hame honrado dedicando once páginas (de la 11 a la 22) de su opúsculo *Ultimos estudios cervantinos* (Madrid, Tip. de la « Rev. de Arch., Bibl. y Museos », 1920, 8°, 66 p.) a mis dos trabajos de bibliografía de Cervantes : *Una nueva variedad de la edición príncipe del « Quijote »* (tirada aparte de la *Romanic Review*, New York, vol. IX, n° 2, Apr.-Jun., 1918, p. 194-205) y *La colección cervantina de la Sociedad Hispánica de América. Ediciones de Don Quijote* (University of Illinois, 1918, 4°, 158 p.).

Agradézcole profundamente el honor que se ha dignado otorgarme, ocupándose, con tanto interés y extensión, en mi modesta labor cervantina. No desconozco el alcance de la distinción de que he sido objeto, al disertar el Sr. Cotarelo acerca de mi hallazgo, en opúsculo de tal importancia, en el que trata, además, de estudios cervantinos tan capitales como los de los Sres. Suñé, Givanel, Medina, Alonso Cortés y Menéndez Pidal [1].

Mas el Sr. Cotarelo ha incurrido, por inadvertencia, en algunas inexactitudes y contradicciones, sobre las cuales deseo llamarle la atención, con todo el respeto debido.

Declárase contrario el Sr. Cotarelo a admitir como una nueva variedad de la príncipe, y menos como una nueva

1. *V.* con respecto al de éste, la *Revista de Filología Española*, t. VII, 1920, p. 389.

edición, ésta del *Quijote*, de Madrid, de 1605, en que he descubierto 143 variantes.

Reduce a 123, las que él llama « verdaderas variantes », y añade (p. 19) : « también hay MUCHAS que no son más que tildes y acentos no señalados ». He contado las variantes de ese género y ascienden únicamente a *cinco* las de tilde y a *cuatro* las de acento, en total *nueve*, lo que no es MUCHO entre esas 123 que el Sr. Cotarelo acepta como variantes verdaderas.

Luego, en la nota de la misma página, asegura que las demás variantes « son en su MAYORÍA desarrollo de la abreviatura *ā* en *an*, *ē* en *en* o *em*, etc. ». También he contado esa clase de variantes y no llegan sinò a 47, y este número no constituye la MAYORÍA de 123, pues por mayoría se entiende la mitad más uno a lo menos, cuando no las dos terceras partes.

« El carácter de las variantes de que acabamos de hablar », dice en la misma página y nota, « prueba lo moderno de ellas. El falsificador [pues para el Sr. Cotarelo existe falsificación, y el falsificador no es otro que el mismísimo Salvá, padre o hijo] no quiso más que facilitar la lectura del texto, sin ocurrírsele que nadie había de fijarse en sus enmiendas, para discutir si eran antiguas o no ». Al paso le salen al Sr. Cotarelo, en contra de su argumento, otras variantes, en las cuales, en vez de desarrollarse la abreviatura para facilitar la lectura, se hace todo lo contrario, como las siguientes : fol. 6v. l. 19, que en la edición príncipe se lee *ſiendo* y en la nueva impresión o edición *ſiēdo*; fol. 7, l. 24 : *preguntarō* en aquélla y *pregūtarō* en ésta, y folio 8 (7)v. l. 5 : *mundo* en la primera y *mūdo* en la segunda. Por otra parte, el hecho solo de desarrollar la abreviatura no prueba que una variante sea moderna. La edición que hasta ahora se ha contado como segunda de Cuesta, presenta variantes de ese tipo, y se imprimió unos meses únicamente después de la príncipe, en el mismo año de 1605. Y a nadie se le ha ocurrido pensar que un falsificador moderno las haya hecho para facilitar la lectura del texto.

Y las variantes en que figuran dos eses en lugar de una, tal

como *cobraſſe* en la nueva edición por *cobraſe* en la príncipe (f. 2v. l. 28); *aprieſſa* en vez de *aprieſa* (f. 5, l. 30), y *leuantaſſe* por *leuantaſe* (f. 8(7) l. 13), ¿se harían también para facilitar la lectura? Además, ¿pueden ser modernas, cuando lo moderno es una ese en vez de dos?

No existe, en realidad, indicación de antiguo ni moderno, en ninguna de las anteriores variantes. Era entonces un momento de vacilación y de crisis ortográfica, como demostró Cortejón en su edición crítica del *Quijote*, y lo mismo se escribían esas palabras de una manera que de otra; la prueba está en que en la misma edición, más aún, en la misma página, se hallan unas y otras formas ortográficas o grafías.

Por último, ¿facilitan la lectura variantes de la nueva edición, como *Quixana* por *Quexana* de la príncipe, *eauallero* por *cauallero, Gonelo* por *Gonela*, *Dulzinea* por *Dulcinea*, *Rozinante* por *Rocinante*, *valcones* por *balcones*, *almenos* por *almenas*, *alguna* por *alguno*, *barbada* por *brida*, *dno ormir* por *no dormir*, *truchelas* por *truchuelas*, *con ſu muſica* en vez de *con muſica*, *Cop. III* por *Cap. III*, *incilnado* por *inclinado*, *eſpeda* por *eſpada*, *aprieſſa* por *apriſſa*, *peſaua* por *penſaua*, *mercer* por *merced*, *de vn bocado a otro* por *de vn bocado al otro*, *pedirla* por *pedirſela*, *aueys* por *deueys, hizo* por *hize*, *dezia* por *dezir*, *ſe le acaba* en lugar de *ſe acaba*, *Lucinda* por *Luſcinda*, *azal* por *azul*, etc.? ¿Son acaso modernas? ¿Qué se propuso con ellas el falsificador de que habla el Sr. Cotarelo?

Un falsificador lo que hace es copiar exactamente el original. Ya dijo con mucho tino el crítico Sr. Gómez de Baquero *(Andrenio)* en un artículo acerca de este descubrimiento (publicado en *La Vanguardia* de Barcelona y reproducido en *La Prensa* de Nueva York, de 3 de Enero de 1921), adelantándose a la suspicacia del Sr. Cotarelo, que « desde luego la hipótesis de una falsificación parece rechazable. Si se tratara de un ejemplar contrahecho se habría tenido buen cuidado de que no apareciesen variantes respecto a los auténticos. »

Las autoridades bibliográficas del Museo Británico, en quienes hay que reconocer competencia en estas materias; el

experimentado bibliógrafo Mr. Kerney, de la famosa librería de Quaritch, de Londres, y todas las personas peritas que han examinado el ejemplar, tiénenlo por auténtico, exceptuando la portada, el folio preliminar ¶‖¶‖2 (que no presenta ninguna variante) y trece letras de la hoja 161. En cambio, el Sr. Cotarelo, que no ha visto el libro [1], cree que son falsificadas varias hojas preliminares, sin dar razón alguna para ello, y también falsificadas veinte hojas del texto porque contienen variantes. Y aunque hay más hojas con variantes, el Sr. Cotarelo no se detiene en ellas por considerar que tales variantes no lo son en realidad, sino el resultado de acentos o tildes borrados y de letras rotas o mal impresas. Así, donde hay una letra por otra, aun cuando sean tan distintas como una *a* y una *u*, como en el caso de *azal* por *azul*, se trata de « letra borrosa al estamparse ». Si falta el reclamo de una página, es que se ha « saltado o borrado ». Si hay una variante tan marcada como la de *ricances* por *alcances*, es a consecuencia de « dos letras rotas o incompletamente pintadas ». Y cuando no puede aplicarles ese procedimiento, o las pasa por alto, como la de *arraſtraſe* por *arraſtrarſe*, que desecha sin decir por qué, o manifiesta que son palabras retocadas, como en *honoros* (no *honores* cual escribe el Sr. Cotarelo) del folio 311 vuelto (no 311), por *honor*, y, y *mundos* por *mundo* del mismo fol. 311 v. (no 311).

Las únicas variantes que pudieran considerarse como dudosas son las tres del folio 161, por hallarse en el trozo remendado; aunque muy bien pudieran ser copia de verdaderas variantes, y las de los folios 81, 88, 285 (289), 286, 295 v., 310 (311) v. (tres variantes), 311 v. (la variante de la l. 8) y sign. *3, por no existir, según asevera el Sr. Cotarelo, en los ejemplares del *Quijote* de 1605 que se conservan en la Biblio-

1. M. Martinenche, con gran discreción, declara : « Il est impossible, cependant, sans l'avoir sous les yeux, d'exprimer un avis quelque peu autorisé. » (*Hispania*, Paris, juill.-sept. 1920, p. 271.) Análoga manifestación hace M. Pitollet : « Nous ne pouvons, naturellement, — n'ayant pas sous les yeux la pièce elle-même, — qu'enregistrer les conclusions du collègue. » (*Bulletin de l'Amérique latine*, Paris, déc. 1920-janv. 1921, p. 122.) Y M. Cirot, prudentemente sin decidirse, expone : « Ou bien donc nous avons là autant de feuillets provenant d'une édition inconnue (Y), qui serait la vraie seconde de Cuesta, ou bien nous aurions affaire à un joli travail de falsification. » (*Revue critique d'Histoire et de Littérature*, Paris, 1er sept. 1922, p. 331.)

teca Nacional de Madrid, ni en el de la Academia Española, ni en el que sirvió para la reproducción de López Fabra. En suma, trece. Pero si se rebajasen esas trece variantes del total de 145 (contando la que descubrió Mr. Graves, del Museo Británico, en el folio 114 v. y la que señaló el autor de apéndice al catálogo de Locker-Lampson, o sea la signatura P3 por S3, véase p. 32, l. 14 de mi libro), aun quedaría número suficiente : 132, no sólo en los dos primeros pliegos y en la mitad del que lleva la signatura P, o sean cuatro hojas ; sino en seis hojas más repartidas por el libro (las 114, 223, 241, 252, 273 y 311); todo lo cual es bastante para creer en la existencia de una nueva edición, o, por lo menos, de una edición variedad de la príncipe[1].

Como una nueva edición consideró Cortejón la del *Quijote* de Valencia, de Mey, de 1605, conocida entre los bibliógrafos por *AL*, por el hecho de haber descubierto en ella 135 variantes[2], que son del mismo carácter de las por mí halladas. (Véase la lista de aquéllas en la *Primera edición crítica del Quijote* por Cortejón, t. I, ps. LXXII a LXXXII.) De igual parecer fueron, entre otros, la Biblioteca Nacional matritense, a cuyo frente hallábase entonces el insigne Menéndez y Pelayo (v. *Catálogo de la Exposición celebrada en la Biblioteca Nacional en el tercer centenario de la publicación del Quijote.* [Madrid], 1905, ps. 17 y 19, n[os] 6 y 7), el Sr. Givanel (v. el *Prólogo* a la *Iconografía de las ediciones del Quijote* de M. Henrich, Barce-

1. M. Morel-Fatio dice : « Ces variantes [143] ne sont pas bien importantes, mais cependant il faut en tenir compte... c'est une précieuse variété de l'édition [princeps] de la première partie de *Don Quichotte*, de 1605. » (*Journal des Savants*, Paris, mars-avril 1921, p. 85.) Y el Sr. Brenes Mesén, actual profesor de la Universidad de Syracuse, estado de Nueva York, escribe : « La detallada descripción del ejemplar, con no menos de 143 variantes respecto de la primera edición, algunas de las cuales cambian ligeramente el sentido, aporta suficiente evidencia para afirmar que se trata de una nueva edición y no de una nueva impresión de la príncipe. » (*Repertorio americano*, S. José de Costa Rica, 6 marzo 1922, t. III, p. 385.)

Aprovecho gustoso esta oportunidad para expresar el más profundo agradecimiento, no tan sólo a los citados Sres. Martinenche, Pitollet, Cirot, Morel-Fatio, Brenes Mesén y Gómez de Baquero, sino también a los Sres. Northup, Fitz-Gerald, Pérez de Guzmán y Gallo, Cejador, Báig Baños, Juliá, Astrana Marín y Rivas Cherif, quienes dieron cuenta de mi hallazgo en términos sumamente bondadosos y encomiásticos.

2. Givanel descubrió seis más (*Catàleg*, I, p. 19) y otras seis tipográficas (*loc. cit.*) de distinta partición de renglones, de abreviatura de tilde (*hom* | *bre*, la 1ª, y *hõbre*, la 2ª; *aun*, la 1ª, y *aũ*, 2ª), y desarrollo de abreviatura (*q̃*, la 1ª, y *que*, la 2ª).

lona, 1905, t. I, p. XII, y *Catàleg de la collecció cervàntica formada per D. Isidro Bonsoms*, vol. I, Barcelona, 1916, p. 18-19), los Sres. Suñé (*Bibliografía crítica de ediciones del Quijote*, Barcelona, 1917, n°s 6 y 7, p. 19-21), y el propio Sr. Cotarelo, quien en sus *Efemérides cervantinas*, Madrid, 1905, p. 197, ls. 1 a 3 dijo explícitamente: « se hicieron otras dos [ediciones] en este mismo año de 1605... en la ciudad de Valencia, ambas en octavo, por Pedro Patricio Mey. » E igualmente lo declara en el mismo opúsculo suyo *Ultimos estudios cervantinos*, a que me vengo refiriendo, pues en la pág. 63, ls. 12 a 14 se lee: « en el mismo año de su salida [de la primera parte de *Don Quijote*] se hicieron dos ediciones en Madrid, dos en Lisboa, DOS EN VALENCIA. »

Y no obstante, entre las 135 variantes de la segunda edición de Valencia, las hay también que son desarrollo de abreviaturas, falta de acentos y de tildes y cambio de letras. Limitándonos a las que se diferencian en un acento o una tilde, encontramos las seis siguientes (Cortejón señala la página, sin indicar la línea):

	Pág.	*Ed. LA*	*Ed. AL*
Dedicatoria . . .	2	desdenara	desdenará
Prólogo	2	costo	costó
»	6	ha	hā
Versos.	9	anda	andá
Cap. I.	8	nuestró	nuestro
Cap. V	45	Mira	Mirá

Hay además variantes tales como *andanre* por *andante* (p. 48), *orra* por *otra* (p. 51), etc., a las cuales podría aplicarse el método del Sr. Cotarelo, y decir que se trata de una *t* rota o mal impresa.

A pesar de todo, el Sr. Cotarelo, en el mismo opúsculo, con algunas páginas de por medio, tiene a esa de Valencia por una edición distinta (p. 63) y, en cambio, no tiene como tal a ésta de Madrid (p. 19); hallándose, por consiguiente, en flagrante contradicción consigo mismo.

Ya se habló, en 1857, de una tercera edición o variedad de edición de la primera parte del *Quijote* de Madrid de 1605. En

efecto, en el *Bulletin du Bibliophile* (Paris, J. Techener, treizième série, juin, 1857, p. 331, ls. 7-9), en su sección de « Nouvelles », se publicó lo siguiente : « John Dunn Gardner possédait un 1er volume [du *Don Quixote*, Madrid, 1605] avec le *Testimonio* daté du 24 décembre 1605, ce qui constitue une troisième variante. » Brunet recogió esta noticia en su *Manuel du Libraire* (5e éd., Paris, v. I, 1860, col. 1748, ls. 3-8), de donde, según lo hace constar, la tradujo Rius en su *Bibliografía crítica* (t. I, 1895, p. 4), en los siguientes términos : « Una tercera edición de Madrid, año 1605, o quizás solamente una tercera especie de ejemplar de esta edición, con el *testimonio* fechado a 24 de diciembre de 1605, ha estado en poder de John Durn (*sic*) Gardner, según aparece en una nota de la pág. 331 del *Bulletin du Bibliophile*, juin, 1857. » Aunque el testimonio de las erratas del ejemplar estudiado tiene la fecha de primero de diciembre de 1604, como el de la príncipe, bien pudiera ser que, pues aquél se formó con hojas de dos ejemplares, según la declaración de Mr. Kerney, los folios que presentan variantes procedan del de Gardner, y el folio del testimonio y demás que no presentan ninguna, del antiguo de Salvá. En tal caso, el primero, a más de la distinta fecha del testimonio, contendría las 145 variantes ahora descubiertas, por lo menos, ya que es verisímil que se encontraran más en las restantes hojas, cuyo paradero ignórase hoy.

De todos modos, tal cual está el presente ejemplar, se halla más cerca de la edición príncipe que ninguna otra del mismo impresor, como lo prueba la compaginación, a plana y renglón con aquélla, y el texto.

Voy ahora a rebatir los postreros argumentos del Sr. Cotarelo. El hecho de que las primeras nueve hojas del texto (no « ocho » como escribe, por equivocación, el Sr. Cotarelo, p. 20, llevado de su deseo de contar por pliegos, pues ocho hojas constituyen un pliego) sean « de diferente papel que el resto del libro y de distinto tipo de letra en el encabezamiento », como hago constar yo, no es prueba de que fueran rehechas ; sino de que corresponden a las hojas del otro ejemplar que se aprovechó para reemplazar los folios manchados o estropeados

del de Salvá. Los bibliógrafos del Museo Británico, entre ellos Mr. Graves, consideran esas nueve hojas auténticas. Precisamente ese distinto carácter de letra que se nota a simple vista, está indicando bien a las claras que se trata de hojas genuinas de otra edición; puesto que si fueran falsificadas presentarían el mismo tipo de letra que el resto del libro, o un tipo con una disimilitud apenas perceptible.

Y continúa el Sr. Cotarelo : « Si examina el papel y letra de las otras ocho (de nuevo « ocho » hojas, es decir otro pliego, cuando, en realidad, no son sino siete) que siguen estoy casi seguro de que también las hallará diferentes. » Ya examiné, por supuesto, a su debido tiempo, esas siete hojas, así como todas y cada una de las restantes, con el detenimiento y atención que la importancia del caso requería; pero, por complacer al Sr. Cotarelo, he vuelto a examinarlas y he sacado de nuevo la conclusión de que son del mismo papel e igual letra que el resto del ejemplar.

« Un renglón entero difícilmente se omite en un libro impreso y corregido dos veces, como es costumbre », manifiesta el Sr. Cotarelo (p. 21). Es costumbre ahora; pero los bibliógrafos saben cómo se corregían los libros en tiempos de Cervantes. La corrección en esas ediciones primitivas era, en verdad, una farsa, y lo prueba en las del *Quijote*, el hecho de que el corrector Murcia de la Llana certificara en el testimonio de las erratas de la edición príncipe que « este libro no tiene cosa digna que no corresponda a su original » y en la segunda edición de Cuesta señalara únicamente tres erratas, cuando ambas ediciones se hallan plagadas de ellas. Y justamente la falta de ese renglón entero, viene en apoyo de la tesis de una nueva edición, porque demuestra que el cajista no copiaba del manuscrito, como habría hecho al tratarse de la primera edición; sino que copiaba de un ejemplar impreso de ésta, en el que saltó una línea. Un renglón del manuscrito no coincidiría exactamente, letra por letra, con uno impreso.

Hay que desechar asimismo la aseveración del Sr. Cotarelo de que esas veinte hojas, es decir, cuarenta páginas « fueron rehechas a mano ». Siempre resalta la diferencia entre la letra

de molde y una manuscrita imitándola, aunque luego, como añade el Sr. Cotarelo, se grabe o fotografíe ésta para darle aspecto de impresa al reproducirla. Si se hubieran propuesto falsificarlas, habrían empleado el método más fácil, rápido y exacto de fotografiarlas directamente de un ejemplar auténtico, y luego imprimirlas en facsímile por la fotolitografía, si no por la fototipografía. Mas entonces no presentarían variante alguna. Las múltiples variantes que, por lo contrario, muestran esas veinte hojas, reconocidas como genuinas, no como rehechas a mano, por Mr. Graves, del Museo Británico, M. Kerney de la casa Quaritch y otros bibliógrafos expertos, entre ellos Mr. George W. Cole, Presidente de la Sociedad Bibliográfica de los Estados Unidos, acreditan que estamos en presencia de hojas pertenecientes a una nueva edición, o edición variedad de la príncipe.

Finalmente, por lo que toca a la alegada falta de razón de existencia o necesidad de esta nueva edición, antes de la « verdadera segunda », consignaré que no medió sólo un mes entre la impresión de la primera y de la que se tiene por segunda edición de Cuesta, como expresa el Sr. Cotarelo (p. 21); sino que transcurrieron tres meses por lo menos. Salvá, Rius, Givanel, Suñé y otros bibliógrafos colocan la segunda edición de Cuesta después de las dos de Lisboa. Ahora bien, las fechas de las licencias de la 2ª. de Lisboa, la de Crasbeeck, son 27 y 29 de marzo de 1605. El Sr. Givanel en su *Catàleg* (t. I, 1916, p. 14) declara que en el breve tiempo de UNOS TRES MESES se publicaron tres ediciones : la 1ª de Cuesta y las dos de Lisboa. Además, estas dos siguen el texto de la príncipe. Más aún, el mismo Sr. Cotarelo — y con ello incurre de nuevo en contradicción — escribió en su citada obra *Efemérides cervantinas*, p. 195, lo siguiente : « la impresión [de la 1ª edición de Portugal]... se hizo en Lisboa, por Jorge Rodríguez, HACIA EL MES DE ABRIL », y más adelante, p. 197 : « Y como en Madrid se había también agotado la primitiva tirada, no tardó Cuesta en repetirla, ANTES DEL OTOÑO de este 1605. » Lo que significa a fines del verano, o durante el verano ; de todos modos, después del mes de abril ; nunca en el de

febrero. De suerte que, de acuerdo con los bibliógrafos citados, no es « entre el mes de enero y el de febrero de 1605 », como manifiesta ahora el Sr. Cotarelo (p. 21), donde hay que buscar espacio de tiempo suficiente para la publicación de una nueva edición ; sino entre enero y mayo, por lo menos, o entre enero y la fecha anterior al otoño de 1605 a que se refirió el propio Sr. Cotarelo.

Por otra parte, no se imprimía « inmediatamente » después de obtenido el privilegio. El de la edición príncipe es de 26 de septiembre de 1604, y bien sabido es que el libro no se puso a la venta hasta enero de 1605, o sea, tres meses después. Bien puede llevar en la 2ª edición de Cuesta la fecha de 9 de febrero de 1605 el privilegio para Portugal (no « para estas dos regiones [Portugal y Aragón] » como inadvertidamente escribe el Sr. Cotarelo en la misma p 21), y haberse publicado aquélla tres o seis meses más tarde : en mayo o a fines del verano de 1605.

Y si no se publicó la nueva edición de Cuesta entre la 1ª y la 2ª, se publicaría después de la 2ª. ¿No se ha dicho que Mr. Gardner poseía un ejemplar, cuyo testimonio de erratas llevaba la fecha de 24 de diciembre de 1605? De ser cierto, ello supondría que dicha tercera edición, o variedad, salió a luz en los últimos días del año de 1605 o en los primeros de 1606. De ella procederían acaso, según ya he supuesto, las hojas con variantes intercaladas en el ejemplar que fué de Salvá.

Para terminar, con referencia a la última nota del Sr. Cotarelo (p. 22), haré constar que el procedimiento de Don José Sancho Rayón, que llama « un procedimiento suyo » el Secretario de la Real Academia Española, es sencillamente el procedimiento de la fotolitografía. Véase lo que a ese respecto escribe el Sr. Bonsoms : « hacia los años 1873 o 1875, el inteligente bibliógrafo Sancho Rayón, valiéndose también de la fotografía, aunque empleando la estampación litográfica, reprodujo algunos antiguos folletos y hojas volantes raros o poco conocidos. » (*Discursos leídos en la R. Academia de Buenas Letras de Barcelona en la recepción pública de D. Isidro Bonsoms y Sicart*, Barcelona, 1907, p. 53, ls. 25-29). Y tal procedimiento no dió

resultado satisfactorio, por lo que no ha vuelto a utilizarse para facsímiles. Las reproducciones del Sr. Sancho Rayón son tan burdas e imperfectas, que aun los profanos pueden darse cuenta de la falsificación. Léase lo publicado por M. Foulché-Delbosc concerniente al tomito citado por el Sr. Cotarelo : « [José Sancho Rayón]. *Ensayos fotolitográficos*. Madrid, 1873, 16°. — Reproduction en photolithographie de nombreux titres, frontispices, portraits, etc., de livres rares ou de manuscrits. Les fac-similés sont très réduits et très mal exécutés... Curiosité bibliographique sans valeur. » (R. Foulché-Delbosc & L. Barrau-Dihigo, *Manuel de l'Hispanisant*, t. I, New York, The Hispanic Society of America, 1920, p. 6, n° 10). No, no « pasarán por auténticos quizás en la misma biblioteca de la Sociedad Hispánica », como cree el Sr. Cotarelo, esos libros de Sancho Rayón ; pues hay en ella personas peritas, bibliógrafos competentes y experimentados, que saben discernir lo genuino de lo falso.

HOMERO SERIS,
Correspondiente de la Hispanic Society of America, New York

NUEVOS DATOS

PARA

LA HISTORIA DE LOS AFRANCESADOS

(*Continuación* [1].)

Esta actuación política de nuestros afrancesados, al terminar en España, tuvo ocasión de continuarse en una nueva fase en la nación vecina, cuando a ella emigraron por efecto de las medidas proscriptivas. Constituyéronse en las localidades que habitaban (una vez restablecida la dinastía borbónica) en fieles defensores de ella. Recientemente se han exhumado datos acerca de ésto. Buen número de militares españoles emigrados ingresaron en el regimiento colonial extrangero de guarnición en Tours (Mayo 1815). Al poco tiempo estallaba en la ciudad una sublevación bonapartista. El regimiento español, a las órdenes de su coronel Tellechea, dominó el movimiento. Las damas francesas enviaron en señal de gratitud escarapelas blancas (el color borbónico) a los españoles; una comisión de la diputación pasó ante Luis XVIII para encomiar la obra de los emigrados, y Tellechea fué nombrado gobernador militar de la plaza.

En Tonneins, iniciado un movimiento bonapartista, la compañía de oficiales españoles emigrados, al mando del mariscal de campo Salamanca restableció el orden. El consejo municipal pidió al gobierno que admitiese a los militares españoles en el ejército francés; el ministro del Interior escribía a Salamanca felicitándole por su actuación; y el párroco que predicaba en la ceremonia religiosa con motivo de ello, enca-

1. [Voir *Bull. hisp.*, t. XXVI, n° 1, p. 35.]

reció al pueblo lo que debía a los «bravos y generosos españoles», sin los cuales, «el viagero asombrado exclamaría al pasar antes las ruinas de nuestra ciudad destruída : aquí estuvo Tonneins[1]». Poco después la compañía española pasaba a prestar servicio a Marmande; lo mismo que la dirigida por el general Muñoz en Agen.

A esto podemos añadir otros datos existentes en el Arch. Hist. Nac. de Madrid. Don Pedro Flórez, español emigrado, se hizo inscribir en Auch (Marzo de 1815) como coronel « en los registros destinados a la organización de las guardias reales... y ofreció sus servicios para mantener la tranquilidad pública, y para pasar a todos los sitios en que lo exigiese la necesidad, para mantener la causa de la legitimidad». «Cuando la odiosa vuelta del Usurpador en 20 de Marzo de 1815 fué a ofrecer al prefecto su persona y bienes para sostener la causa real, declarando públicamente que los españoles no habían recibido los socorros a la hospitalidad sino a la bondad del rey (Luis XVIII)... Vuelto a sus funciones el prefecto, se aseguró que durante su ausencia Flórez había sido denunciado por algunos josefinos, al prefecto general del Usurpador, como español adicto a los Borbones y enemigo del emperador[2]. »

Las autoridades francesas informan acerca de la buena conducta política y fidelidad a los Borbones, de Don Nicolás de Exterripa[3], que conservó su empleo bajo los franceses y emigró luego. A Don Luis Llanos, miembro de la junta criminal de Soria bajo el gobierno intruso, le condecora en la emigración Luis XVIII con la Flor de Lis de la Vendée, en premio a su adhesión borbónica; igual distinción otorga el duque de Angulema al emigrado español Francisco Gallardo[4]. El cura de la Iglesia de San Salvador en Castell-Sarracin informa favorablemente en orden a la conducta política y reli-

1. Ha dado a conocer estos hechos Deleito, pags. 113 115.
2. Legajo 3° n° 145. (Arch. Hist. Nac., Papeles de afrancesados.)
3. Legajo 3°, n° 118. (Arch. Hist. Nac. , Papeles de afrancesados.)
4. Legajo 3°, n° 139. No todos, al parecer, siguieron esta línea de conducta. Es sabido que se suscitó la sospecha — rechazada enérgicamente por los emigrados españoles — de que conspiraban en pro de Napoléon; véase Deleito, ob. cit.; también Mathorez, *Les réfugiés politiques espagnols dans l'Orne, au XIXe siècle*, *Bull. hisp.*, tomo XVII.

giosa de Gallardo y sus hijos Valentín e Irene : « Ils y ont mené une conduite régulière et chrétienne, par la frécuentation des offices de la paroisse et approche des sacrements... ils y ont donné des preuves de bons chrétiens et de bons catholiques. »

Pasando del punto de vista político al nacional, rechazan los afrancesados el suponérseles aquiescencia a la pérdida de la independencia española. No se trataba según ellos sino de un cambio de dinastía aprobado por los soberanos legítimos[1]. Pretenden equipararlo al de la corona española, de la dinastía austriaca a la borbónica, y asimilar la guerra de Independencia a la de Sucesión[2]. Insiste especialmente sobre esto Llorente y fundado en ello pondera la injusticia de aplicarles el dictado de traidores : no se calificó de tales — dice — a los que siguieron el partido de Felipe V, ni, siglos antes, el de Enrique II de Castilla; « el haber fenecido las guerras de Felipe V y de Enrique II con buena fortuna y la de Josef con mala, no varía la calidad de las acciones[3]. » Siendo digno de nota que Llorente, conocedor y cultivador de nuestra Historia, quisiera asimilar la instauración de José I en el trono de España, a otro cambio dinástico que igualmente se debió a la actuación de Francia, y asimismo para contar con el apoyo español en su lucha secular con Inglaterra : el establecimiento de la dinastía de Trastamara[4].

Otra razón en apoyo de su actitud aducen los afrancesados

1. El argumento se repite por todos los afrancesados; Amorós pags. 52, 53 y sig.; Llorente p 46, 57, 109, etc., O'Farril, Reinoso, Muriel, etc. Análogas ideas profesaban los diputados americanos en las cortes de Bayona; así lo indican sus discursos pronunciados ante Napoleón; Villanueva : *Los diputados de América en las Cortes de Bayona*, *Bol de la Acad. de la Hist.*, 1918.

2. Este argumento, aunque aducido capciosamente por los afrancesados, no deja de tener cierto fundamento histórico; ahora, como en el siglo XVIII, la dinastía francesa representa la introducción en España de un nuevo sistema político : el centralismo francés frente al sistema de respeto a las autonomías y regímenes forales, tradicional de la casa de Austria española; la sumisión de José I y de España a Napoleón y a Francia no fué menor que la de Felipe V y nuestra nación a Luis XIV, véase Baudrillart : *Philippe V et la cour d'Espagne*, Paris, 1890, tomo I°; y la ofensas y perjuicios que a nuestro país habia inferido Napoleón, no eran menores que las que nos causó Luis XIV durante el reinado de Carlos II.

3. Ob. cit., pag. 109.

4. Véase sobre esto, Daumet, *Etude sur l'alliance de la France et de la Castille aux XIV° et XV° siècles*, Paris, 1898; *Note sur quelques documents castillans des Archives Nationales*, *Bull. Hisp.*, 1915, pags 1-14; Paz y Mélia, *Revista de Archivos*, 1901, pags. 820-821.

que persistieron en ella después de la rota de Bailén : evitar la desmembración de las provincias de la orilla izquierda del Ebro, manteniendo la unidad nacional. El examen histórico de esto es de gran interés, porque muestra lo fuerte que se hallaba a la sazón el sentimiento de unidad política en España; nos dá a conocer cómo el anhelo de conservarla determinó actitudes y partidos y constituyó poderose incentivo para el resurgimiento y desarrollo de la insurrección contra Francia después de Bailén; y cómo no es exacto lo que se dice generalmente acerca del incremento del espíritu regionalista durante la guerra de la Independencia.

Cabarrús, Urquijo, Mazarredo, O'Farril, Azanza, los ministros que siguieron a José I, a la salida de Madrid, adoptaron este partido ante el temor de la separación definitiva e incorporación a Francia de las provincias de allende el Ebro. Así lo declaran O'Farril y Azanza. Una vez conocida la resolución del emperador de declarar la guerra a « los insurrectos españoles », juzgaban temerario continuar la resistencia, pero aún en caso de que esta resultase triunfante, la consecuencia mejor, « sería la de quedar la monarquía desmembrada de las provincias de la orilla izquierda del Ebro, y... carecería siempre (separada de aquellas), de los medios necesarios para sostener la primera guerra que se le declarase [1]. »

El alejar este peligro de desmembración, que a todos los españoles acongojaba entonces por igual, es lo único que pudo inspirar a aquellos débiles ministros, meros ejecutores de la voluntad napoleónica, un acto de energía : dimitir ante Napoleón sus cargos si se llegara a consumar el proyecto secesionista; y es lo que motivó su iniciativa de acomodamiento con los españoles, mediante transacciones mutuas. Veamos como lo refieren O'Farril y Azanza. Desde Buitrago cuando iban a Vitoria, presentaron los ministros españoles un escrito a Napoleón, « exponiendo que el interés de España exigía no confundir la buena armonía y amistad para con la Francia con su cooperación a los fines y planes de mayor extensión en que se hallaba empeñado el jefe de ella; que a la España no se la

1. Pags. 141-145.

debía comprometer a tomar parte en sus querellas con las otras potencias; que, al contrario, convenía que se anunciase a la nación que, aunque gobernada por el hermano del emperador, conforme a los tratados de Bayona, fuese libre de ajustar una paz separada con Inglaterra, bajo el mismo sistema de neutralidad que la España había seguido hasta entonces : que esto calmaría nuestras funestas zozobras sobre la suerte de las posesiones de América; y aún nos atrevimos a recordar las exacciones de numerario con que la España había contribuído durante quince años a la Francia, manifestando cuanto debía influir para conciliar sus corazones, ya ulcerados por el odio, el pago tantas veces ofrecido, de los gastos causados por el ejército frances ».

Se presentó el escrito al emperador por Azanza y Urquijo, que pasaron a París « a apoyar y amplificar en cónferencias verbales los puntos que en él se vertían ». Al mismo tiempo, O'Farril, Mazarredo y Cabarrús escribieron a Castaños, Saavedra y Ceballos, pidiendo su adhesión al proyecto de arreglo : se les hacía saber la decisión napoleónica de declarar la guerra a España ; el número de fuerzas que penetraría, lo temerario de la resistencia; y que su resultado sería « las confiscaciones e imposiciones más gravosas, la inversión de las rentas más pingües fuera del suelo español; los empleos confiados a extranjeros; en suma, todos los males de la conquista; pere, sobre todo, que aún en caso de victoria, quedarían las provincias de allende el Ebro separadas de España, y nos veríamos en la triste precisión de no poder gozar de una independencia adquirida a tanta costa[1] ». Fracasó este proyecto por la intransigencia de Napoleón.

En los escritos de los afrancesados y de los escritores de la época en general, contiénense interesantes datos acerca de este problema. Dan a conocer cómo el sentimiento de unidad, el anhelo de no separarse del resto de España, se manifestó con tanta intensidad en las provincias catalanas y aragonesas, al igual que en las demás españolas, que aquellos pueblos y aquellas masas populares que no reconocieron jamás a

1. Ob. cit., pags. 141-145.

Bonaparte y que con tan legendaria fiereza luchaban contra los franceses, ante el peligro de verse desmembrados de España, no vacilaron en dirigir reverentes súplicas a Napoleón y al monarca intruso; y cuando merced a la oposición de éste, se desistió del plan secesionista[1], llovieron mensajes de gratitud al soberano a quien tan rudamente combatían. Describe Llorente « lo que sucedió en Madrid, las dos Castillas y el Aragón, después de regresar Josef a la corte, y toma de Zaragoza, ¡qué súplicas, qué instancias a Napoleón para que no dividiera la España y les diera por rey a Josef; qué promesas juradas con las mayores ansias en los templos de todos los pueblos a presencia de nuestro Dios sacramentado! ¡qué alegrías! ¡qué regocijos, después de logrado! ¡qué diputaciones de provincias, ciudades y grandes villas[2]! »

Pero no es sólo esto. El temor y la creencia generales, de que Napoleón volvería a intentar estos planes, fueron las causas que principalmente levantaron de nuevo en 1809, la sublevación general de la Península. Es conocido que después de la victorias de Napoleón en este año y de haber enseñoreado el ejército francés toda España, produjose un momentáneo y general decaimiento del espíritu de resistencia. La capitulación de Madrid, el viaje triunfal de José por Andalucía, la diputación de estas provincias dirigiéndose a Cadiz, en solicitud de capitulación pacífica, creyendo ya inútil toda resistencia; en una palabra, los hechos conocidos: aquel instante de incertidumbre nacional en que en España y en Europa, se estimó perdida ya irremisiblemente nuestra causa. A este tiempo pertenece el mayor incremento en el número de los afrancesados. Así como la victoria de Bailén determinó a grandes núcleos de ciudadanos que se hallaban indecisos, a unirse al movimiento nacional, estos triunfos de Francia « produjeron — refieren O'Farril y Azanza, — un efecto contrario, haciendo venir innumerables individuos, que viendo perdida toda esperanza de arrancar a España de manos de la

1. Véase sobre ello, Du Casse, *Mémoires et correspondance politique et militaire du Roi Joseph*, Paris, 1853-1854.
2. Ob. cit., pag 67.

Francia, buscaban su quietud y el tranquilo goce de sus bienes e intereses en la sumisión al nuevo gobierno, al cual obedecían ya millares de pueblos ». « Aceptaron — continúan-los empleos que cada uno podía desempeñar, y aún se multiplicaban las pretensiones, como pudieran en el Estado más tranquilo [1]. » « Parecía que España había ya sucumbido » ; « que ninguna esperanza quedaba » ; y sin embargo, resurgió la insurrección en toda la Península, y una de las causas mas poderosas de ella, fué la sospecha de que el establecimiento de los gobiernos militares obedecía al propósito de preparar la desmembración de las provincias de allende el Ebro. Claramente lo indican los autores de la época.

A la creación de los gobiernos militares siguió el recrudecimiento de la rebelión, refieren O'Farril y Azanza : « Generalmente se creyó que el objeto de esta providencia fué el de preparar la incorporación a Francia de las provincias de la orilla izquierda del Ebro ». A estos y otros yerros de Napoleón, por su falso concepto del carácter nacional, y a la « constancia heróica del país, se debió — continúan — el éxito definitivo de la guerra. »

El conocer debidamente estos datos, reviste indudable importancia, porque generalmente se cree que bajo la guerra de la Independencia renace en los antiguos reinos peninsulares el espíritu de reivindicación de su personalidad histórica. Incluso autores modernos [2], consideran el espíritu regionalista, con el religioso y el monárquico, como los tres factores principales que originaron la guerra de la Independencia ; cuando los datos indicados vienen a mostrar lo contrario, que el sentido de unidad desempeñó uno de los papeles más fundamentales en ella. Valiosos estudios recientes lo corroboran, como el de Desdevises du Dezert sobre la Junta suprema de Cataluña [3]. Entonces se organiza esta región en toda la plenitud de sus

1. Pags. 114-173. Los expedientes judiciales de afrancesados, que luego examinaremos, confirman esto. Son numerosos los funcionarios, militares, etc., que, después de haberse batido contra los franceses, incluso en Bailén, se sometieron a José al ver ocupada toda la Península, juzgándolo ya algo irremediable.

2. Villaurrutia, ob. cit., tomo 1º, pag. 98.

3. *La Junte Supérieure de Catalogne*, *Revue hispanique*, 1910 ; véase también *La Catalogne, de 1808 à 1812*, *Revue des cours et conférences*, 1910-1911.

antiguas y tradicionales instituciones de gobierno; y, a pesar de esto, de la evocación histórica nacional que ellas pudieron suscitar, ni en sus relaciones con el gobierno central ni con las juntas provinciales, ni de sus milicias (somatenes, migueletes, partidas) con el ejército nacional, se observa tendencia política regionalista[1]. Con el poder central, su actitud no pudo ser « más legal y respetuosa[2] »; con las demás regiones fué su actitud de colaboración recíproca[3]; lo mismo que la de sus milicias con el ejército general[4].

Si no se dió en la actuación de gobierno ¿existió la tendencia regionalista como aspiración en los hombres políticos o intelectuales de la región? Capmany, diputado por Cataluña en las Cortes gaditanas y una de las más altas figuras intelectuales de ella y de España en este tiempo, mostróse siempre enemigo de las tendencias regionalistas, estimándolas como perniciosas manifestaciones de épocas pasadas para no volver. En sus *Memorias históricas sobre la marina y comercio de Barcelona*[5], enumera los perjuicios y decadencia interna que la subsistencia de las constituciones forales había ocasionado a su región, y al país en general durante los siglos XVI y XVII; y, elogiando el espíritu centralizador de la casa de Borbón, que puso fin a ellas, dice : « La política de aquellos tiempos (siglos XVI y XVII), ya fuese timidez, ya desconfianza, no supo unir los intereses de todas las provincias para beneficiarlas... Esta disolución política de la monarquía continuó en cierto modo hasta que la casa de Borbón, ocupando el trono de España, juntó los diversas partes del cuerpo de la nación. » Tampoco en la actuación de los

1. Como dice Desdevises, no obstante haber representado la Junta al pueblo catalán, como nadie desde 1714; de haber sido aquella, esencialmente tradicionalista y conservadora, no se hallan en la historia de la junta sino leves trazas de regionalismo. Pags. 85, 423, etc.

2. Reconoció sin dificultad — dice Desdevises, pag. 85 — la supremacía de la Junta central, de la regencia y de las Cortes; su relación con estos organismos del gobierno central no pudo ser de mayor obediencia; por su parte, el gobierno central mostróse en orden a la Junta catalana siempre cortés y confiado, pags. 88, 112.

3. *La Junta catalana y las Juntas provinciales*, pags. 113 y 114.

4. *El ejército*, pags. 182, 201 y 377 y sigs. Véase también Ferrer y Llovet, *Organización de las asambleas regionales de Cataluña durante la guerra de la Independencia, La España regional, 1887;* Conard, *Napoleón et la Catalogne. Etude sur le régime de l'occupation française en Espagne*, Paris, 1909.

5. Barcelona, 1778, tomo 1°, pags. 238-239.

demás representantes de Cataluña, ni en los de las demás regiones, existió reivindicación alguna de carácter propiamente regionalista ni oposición a las medidas centralizadoras de las Cortes de Cádiz.

Y es que se han confundido por los historiadores los celos y rivalidades de carácter meramente provincial y comarcano[1] con tendencias políticas regionales, que no surgieron, o, al o más, surgieron en parte mínima.

Hemos visto cómo los afrancesados alegan, en concepto de justificante de su actitud, el temor de desmembración de España. El evitar la pérdida del imperio colonial constituye otro de los más poderosos fundamentos de su defensa.

« Cuanto mejor hubiera sido — lamenta Llorente — seguir, con verdadero amor a la patria, los consejos de Fernando VII, « sin desmembración de las Américas[2] ». « Hubiérase seguido esta conducta — afirma acusadoramente Amorós — y no hubiera habido revolución en la América y emancipación de las colonias[3]. Todo nació (el movimiento insurreccional americano) del convencimiento y persuasión que llegó a formarse de que España había ya sucumbido en 1809 », — confirman O'Farril y Azanza[4], Muriel[5], todos en una palabra. La acusación, de que quienes excitaron y organizaron la insurrección contra los franceses, fueron la causa inicial y radical de la pérdida de las colonias; de que olvidaron nuestro más alto interés nacional entonces : la conservación del imperio americano, se fulmina implacablemente contra el gobierno español en todos los escritos de los afrancesados.

Que hay en esto, algo más que un argumento defensivo; que dicha consideración influyó en la adopción de su actitud en muchos afrancesados, parece cierto. El interés que pusieron desde un principio los ministros de José en asegurar la unión de

1. Así, la mayor oposición a reconocer a la junta de Sevilla, como central de España, partió de Granada ; y no existe ni es concebible un regionalismo granadino frente a otro de Sevilla, sino la rivalidad entre las dos capitales andaluzas. Algo análogo sucede con las rivalidades entre las juntas de Galicia, Asturias, León, etc. Así podríamos multiplicar las citas.

2. Pag. 47.

3. Pag. 59.

4. Pag. 176.

5. Ob. cit.

América con la Metrópoli, proponiendo reformas adecuadas, concesiones constitucionales, — materia que estudiaremos más adelante, — parece confirmar esta preocupación de los afrancesados hacia aquel gran problema. De aquí, que su afirmación de que en este punto, ellos representaban el interés nacional y el sentido de previsión política, y los fernandinos lo contrario, no carezca de cierta solidez. El hecho de envolverse España en aquella destructora guerra nacional, sin soberano ni gobierno estable; su íntima alianza con Inglaterra, para la cual constituía necesidad imperiosa a su expansión mercantil la independencia americana : en una época en que ya se había manifestado la tendencia separatista en diversas provincias, equivalía a abrirles el camino seguro para su independencia [1].

Hoy esto adquiere mayor relieve, merced a los libros recientes de autores americanos en que se estudian las condiciones históricas de la insurrección. Por ellos, nos va siendo conocido que la independencia americana fué obra de una escasísima minoría[2], favorecida por las circunstancias; que la masa general permaneció indiferente y frecuentemente opuesta a ella[3]. Era

1. Recuérdese que la oposición de Aranda a la guerra con Francia en 1795 se fundaba, entre otras causas, en la necesidad para España de no envolverse en guerras, a fin de estar en condiciones de impedir la separación de las colonias. Véase Godoy, ob. cit.

2. Toda la masa del pueblo americano era adepta a la dependencia de España, a la conservación del *statu quo ;* la mayoría del partido criollo se inclinaba a la erección de las provincias americanas en Estados independientes con príncipes españoles, bajo el protectorado de la Metrópoli ; existía finalmente un pequeño núcleo, poco numeroso, pero audaz, que aspiraba a la independencia absoluta. La guerra de la Independencia, y sobre todo, los desaciertos del gobierno español, y la revolución del 20, que privó de refuerzos a nuestro ejército en América, dejando abandonados a sus propias fuerzas a los defensores de la unión con la Metrópoli, facilitaron el triunfo — que no parecía posible — de esta minoría. Véase Navarro Lamarca, *Historia de América*, Buenos Aires 1911, tomo II°, pags. 570 y sigs. « Es de considerar atentamente — dice Labra — la lentitud con que la tendencia separatista se abrió camino en la América española ; las dudas y vacilaciones de Washington en decidirse a romper con la Metrópoli, son poca cosa ante las vueltas y revueltas de los hispano-americanos para prescindir de la madre patria española. Los revolucionarios decididos eran muy pocos ». *América y la constitución de 1812*, Madrid, 1902, pags. 57, 58 ; véase también Marius-André, *La fin de l'Empire espagnol dans l'Amérique*, Paris (sin fecha), y las obras citadas en las notas siguientes. Véase en ellas lo exiguo de los ejércitos insurrectos ; el más poderoso, el de los Andes, de Bolivar y San Martín, para libertar toda América, fué de 1.400 hombres.

3. A fin de obviar esta oposición, tuvo el partido separatista, como es sabido, que acudir a un hábil procedimiento para poder iniciar la insurrección, sistema que fué el mismo en todas las provincias americanas, ideado por el grupo que la

tan honda la raigambre que el sentimiento de unidad con la Metrópoli tenía, que a pesar de hallarse ocupada por el ejército francés, sin esperanza, al parecer, de remedio desde 1809; de la conducta equivocada del gobierno español y de los manejos incesantes de los ingleses, durante varios años los movimientos insurreccionales en las diversas provincias americanas se vieron sofocados, y los gobiernos independientes derrocados, por la reacción de las propias masas americanas[1]; hasta el punto de

organizó en toda la América española : la Gran Logia Americana de Londres. Preparábase un tumulto popular, que pedía la reunión de cabildo abierto ; se constituía una junta formada por los caudillos ocultamente separatistas, que elegía presidente al virrey, y figuraba actuar a imitación de las provincias de la Metrópoli, para sostener los derechos de Fernando VII. Dedicábase subrepticiamente por medio de medidas adecuadas (separación de funcionarios, desarme de milicias adictas a España, etc.) a preparar el terreno para la sublevación. Hasta que destituía al virrey y se declaraba emancipada de las autoridades de España, si bien «por política», seguía afirmando defender los derechos de Fernando VII. En una última etapa, proclamaba la independencia absoluta respecto a España. Entonces era, cuando ya descubiertos sus propósitos, surgía la contrarevolución españolista. Véase Navarro Lamarca, t. II, cap. II, tit. II; y titulos III, IV, V y VI.

1. Apenas triunfante la revolución en Venezuela, se inicia la contrarevolución española acaudillada por el venezolano Sánchez ; se levantó asimismo el español Monteverde, secundándole inmediatamente todo el pueblo ; la mayor parte de los insurrectos (Vargas, Vinoni, Casas, Peñas,) ante el movimiento unánime del país, se unieron a los españoles, entregando prisionero a Miranda. Monteverde con solo 500 hombres pacificó todo el país. Surgida más adelante la segunda revolución separatista, los venezolanos, los «llaneros», al mando de Boves y Morales, también nativos, la sofocaron, derrotando y haciendo huír a Bolivar; restablecieron las autoridades españolas y actuaron con gran rigor contra los separatistas; véase Mancini, *Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles*, Paris, 1912, pags. 376, 422; Torrente, *Historia de la Independencia hispano-americana* (1829), tomo I°, pags. 236 y sigs.; II°, pags. 393 y sigs.; Restrepo, *Historia de la revolución de Colombia*, Besançon, 1858, tomo II°, pags. 87 y sigs.; Baralt, *Historia de Venezuela*, tomo I°, pags. 103 y sigs., 130 y sigs., 180 y sigs.; Monteverde, *Pacificacion de Venezuela en 1812*, Madrid, 1883, pags. 54 y sigs.; Gil Fortoul, tomo I°, pags. 226 y sigs. Contra la revolución separatista de Nueva Granada, la provincia de Pasto se sublevó; sus milicias voluntarias derrotaron a los insurrectos, y por espacio de varios años, los celebres pastusos fueron el muro en que se estrellaron los esfuerzos separatistas, «donde habían sucumbido durante varios años los ejércitos invasores» de Bolivar (Navarro Lamarca); la provincia de Sta. Marta inició asimismo la contrarevolución, derrotando al «estado independiente de Cundinamarca»; véase Torrente, ob. cit., tomo I°, pags. 39 y sigs., 93 y sigs., 214 y sigs., 271 y sigs., 366 y sigs.; tomo II°, pags. 55 y sigs.; Groot, *Historia eclesiástica y civil de Nueva Granada*, Bogotá, 1889, tomo III°, pags. 189 y sigs.; Manzini, pags. 428 y sigs.; Restrepo, pags. 154 y sigs.; Mitre, *Historia de San Martín*, tomo III°. pags. 227. Algo análogo sucedió en Chile, donde también surgió la contrarevolución española y se manifestó con gran influjo el partido adepto a la unión con la metrópoli. El general Pereja con exiguos recursos, 50 hombres tan sólo en un principio, dominó al cabo la sublevación; véase Barros Arana, *Historia general de Chile*, Chile, 1904, pags. 287 y sigs., tomo VIII°; tomo VII°, pag. 66; Vicuña Mackena, *El coronel Tomás Figueroa*, Chillan, 1885, pags. 5 y sigs.; Torres Lanzas, *Catálogo. de docs. del arch. de Indias, Independencia de América*, tomo II°. Amunategui, *La reconquista de Chile en 1814*, Santiago, 1919. Contra el movimiento separatista de Buenos Aires, alzóse la provincia de Córdoba,

que en 1814 se hallaba restablecido el imperio de las autoridades españolas — si bien subsistía latente el fermento separatista — por la actuación de los mismos súbditos coloniales[1]. El examen de libros recientes, como los de Villanueva, Saldías, Presas, Rubio[2], nos dan a conocer cómo ante el espíritu general de reprobación separatista, la mayoría de los caudillos rebeldes (San Martín, Belgrano, Rodríguez Peña, Saavedra, Vieytes, Itúrbide, Castelli,) renunciaban ya a la idea de independencia absoluta y buscaban una transacción que hiciese viables en parte sus aspiraciones : la erección de las provincias americanas en reinos independientes con príncipes españoles, bajo el protectorado de España. Reconociéndose hoy por los historiadores, que de no producirse la guerra de la Independencia española, y sobre todo, sin los errores de nuestro gobierno, no habría podido entonces extenderse en América ni alentar la exigua minoría separatista, ante el unánime sentimiento opuesto; o a lo más, hubiera dado origen a chispazos sueltos que se habrían perdido en el vacío de la indiferencia general, como acaeció con los de 1806[3]; pues el

que acató la autoridad española; análoga conducta adoptaron el Paraguay por acuerdo de un Congreso nacional convocado al efecto y el Uruguay; véase Navarro Lamarca, tomo II°, pag. 671. En el Perú, salvo chispazos sin importancia, no existió sublevación separatista ; fué el ejército chileno-argentino de San Martín y Bolivar, el que invadió el pais, venciendo a las autoridades españolas y erigiéndolo en reino independiente; véase Mitre, ob. cit.; Torrente, tomo I°, pag. 347; Vicuña Mackena, *La revolución de la Independencia del Perú*, Lima, 1860; Soldau, *Historia del Perú Independiente*, Lima, 1878, tomo I°, pags. 21 y sigs. Algo análogo acaece en las demás provincias. En Méjico, donde los insurrectos de Torres depusieron las armas uniéndose al ejército español, ante la falta de ambiente del movimiento en el país, como se manifestó en los Manifiestos españolistas del consulado de Méjico; véase Riva Palacio, *Méjico a través de los siglos*, Méjico, t. III°, caps. I y II. Hasta 1820 no se inicia, en la mayor parte de América central, el movimiento separatista. Todavía en las elecciones de 1820, triunfó en Guatemala el partido adepto a España : vide Bancroft, *History of Central America*, San Francisco, 1833; Lamarca, ob. cit., t. II°.

1. « La sola fuerza moral de la vuelta del rey cautivo, determinó en general la obediencia del bajo pueblo americano, dió vigor a la resistencia española y paralizó los trabajos de los caudillos criollos ». Navarro Lamarca, t. II°, pag. 687.

2. Villanueva, *La monarquía en América*, Paris, 1911, pags. 7 y sigs.; Saldías, *La evolución republicana durante la revolución argentina*, Buenos Aires, 1906, pags. 53 y sigs.; Presas, *Memorias secretas de la princesa del Brasil*, Burdeos, 1830, pags. 17 y sigs.; Rubio, *La infanta Carlota y la política de España en América*, Madrid, 1920; Mitre, *Hist. de Belgrano*, ob. cit., tomo II°, pags. 29 y sigs.; *Hist. de San Martín*, tomo II°, pags. 538 y sigs.; Riva Palacio, ob. cit., t. III°, pags. 63 y sigs.

3. Desde 1803, tenía Miranda agentes en Venezuela para preparar la insurrección. En 1806, con los auxilios navales y terrestres que le proporcionaron los Estados Unidos, desembarcó en Vela de Coro, difundiendo proclamas por el país : « Ni un solo venezolano se incorporó a las filas del Precursor »; « los criollos cultos se

espíritu de independencia y nacionalidad, ni en la primera veintena del siglo XIX, ni muchos años después se hallaba formado.

De aquí que las afirmaciones, anteriormente expuestas, de los afrancesados, adquieran en este punto un interés histórico cada vez mayor.

Mayor lo adquieren los párrafos en que afirman que su oposición a la guerra de la Independencia, fundábase en el propósito de evitar la inmensa decadencia que a España hubo de ocasionar.

¿Qué resultados podían esperarse de esta lucha? preguntan O'Farril y Azanza, «...derramar ríos de sangre, arruinar a los pueblos y convertir a España en un desierto». En más vehementes párrafos se expresan Amorós y Llorente, increpando a los que «con resistencias temerarias y tan destructora lucha», ocasionaron la postración interna de España. «Los intereses verdaderos de la patria — decía el primero — estaban en reconocer a José. Llamar a una potencia aliada para que la ayudase (a España) a sostener esta lucha, era traer todas las calamidades de la desolación, que acordes con V. M. y su augusto padre queríamos evitar: porque preveíamos que sería conquistada y destrozada, como ha sucedido, pues a excepción de Alicante, Cartagena y Cádiz ¿ cual ha sido el pueblo donde no han penetrado los horrores de la guerra[1].»

«Todo el bien de un Estado — dice Reinoso — nace en su origen de la existencia de los individuos. Su agricultura, su industria; sus riquezas, su fuerza, su representación, su independencia y su libertad, todo se apoya en la numerosidad de su población. Disminuirla sin utilidad es quitarle sus recursos para-adelante y condenarla a ser presa perpetua del más poderoso[2]».

Y Llorente, tras de afirmar paradógicamente, que el ejército

unieron sin reservas a las autoridades coloniales, le consideraron como instrumento del gabinete inglés, y le trataron como a cualquiera de sus corsarios». Tan grande era «la fuerza del pasado histórico». N. Lamarca, t. II°, pags. 554-555; Torres Lanzas, ob. cit., t. I°, pags. 53 y sigs.

1 Pags. 53 y sigs.

2. Pag. 37. Reinoso es quién más hincapié hace en esto, véanse los cap. III°, VI° y sigs.

francés no actuaba sino contra quienes se le resistían, afirma : « Mayor enemigo, más verdadero y más cruel era el que inspiraba resistencias temerarias, cuyo final éxito se preveía de haberse de rendir, después de la despoblación y la ruina, como sucedió a Tarragona, Tortosa, Lérida, Talavera, y otras ciudades, que Fernando VII hubiera recobrado intactas, como las de Andalucía y Castilla ». Y refiriéndose luego a los estragos interiores que la guerra había producido, exclama : « Cuanto mejor hubiera sido seguir con verdadero amor de la patria los más santos consejos de Carlos IV y Fernando VII, como nos prevenían todas las autoridades constituídas Inglaterra hubiera seguido constante su sistema de buscar nuevas guerras en el continente, se hubieran verificado las de Rusia ; sus resultas hubieran sido las mismas... Reintegrada la casa de Borbón al trono francés, lo hubiera sido Fernando VII en el español, sin ruinas de ciudades, sin disminuirse la población, sin empobrecerse los habitantes[1]... »

Llegan sin embargo en el calor de la defensa, a conclusiones cuya exactitud rebate la historia, puesto que niegan el valor y trascendencia de la resistencia española en el vencimiento y estruendosa caída de Napoleón.

¿ Puede afirmarse que erraban también cuando presentan su partido de sumisión a José I y evitación de los estragos de la lucha, como menos brillante pero más fructuoso para la prosperidad interna de España y para su porvenir ? Si se examina la situación interior e internacional de España antes y después de la Independencia, podrá darse respuesta. Recordemos que el estado de nuestra economía aunque en decaimiento con relación al reinado anterior, era todavía de relativa prosperidad[2] al advenimiento de la invasión francesa. En el orden intelectual, hallábase iniciada una importante corriente de mejoramiento de la enseñanza técnica y popular,

1. Pags. 46, 47, 105, etc.

2. Véase ampliamente nuestro estado económico en Colmeiro, *Historia de la economía política*, Madrid, 1863, tomo II°; Desdevises du Dezert, *L'Espagne de l'Ancien régime*, Paris, tomo III°; Mounier, *Les faits et la doctrine économique sous Philippe V*, Burdeos, 1916, cuyos datos llegan al final del siglo XVIII. Compárense con los que expone. relativos a nuestra situatión económica después de la guerra de la Independencia, Canga Arguelles, *Diccionario de Hacienda*, Londres, 1833.

con la obra de las sociedades económicas, del Instituto Asturiano ; de la universitaria, de la instrucción primaria, de la femenina; la mejora de los métodos pedagógicos, etc.[1]... En el orden exterior estaba planteada como hacedera posibilidad, la conquista del Norte de Africa[2], antigua aspiración española[3].

Si relacionamos esta situación de España con la que ofrecía al término de la guerra de la Independencia : truncado el desarrollo de su producción agrícola y sus fabricaciones industriales; agostadas aquellas potentes instituciones económicas, como los Gremios mayores, las compañías de Filipinas, Honduras, etc. ; interrumpido ese movimiento intelectual; ciudades tan florecientes como Zaragoza, etc. casi en ruinas; el quebranto demográfico sufrido, la carencia de ejércitos organizados; si a esto se añade en el orden exterior, el movimiento emancipador de las colonias y lo que la destrucción de nuestra potencialidad interna hizo amenguar la personalidad de España en el concierto internacional, se reconocerá, aún sin el estudio detenido del problema, la realidad de las palabras de O'Farril y Azanza, cuando expresando el criterio común del grupo afrancesado, escribían « que aún en el caso de triunfar España, la guerra venía a no tener para la nación un objeto de utilidad y conveniencia tal que pudiese compensar los inmensos sacrificios »[4].

Fué la resistencia y la guerra uno de los hechos más extraordinarios que registra la historia; no nos ha transmitido esta ejemplo mas grandioso de un alzamiento tan súbito, tan unánime contra una invasión extraña[5]; era algo que parecía milagroso, como expresaban los mismos enemigos de la resistencia, los

1. Una detenida descripción y reseña histórica se halla en las *Memorias*, ob. cit., de Godoy, tomo II°, pags. 225-75 y tomo V°, pags. 1-69.

2. En la misión encomendada por Godoy al célebre viajero Domingo Badia, recibió éste el encargo de procurar la alianza con el sultán, a quien disputaba el trono Amet; éste ofreció a Badia que si España le apoyaba, cedería las plazas de Tetuán, Larache, Tanger y Salé; véase *Viajes de Ali-Bey por Africa y Asia*, Madrid, 1836, y las *Memorias* de Godoy.

3. Véase la *Instrucción a la Junta de Gobierno*, de Floridablanca, en Muriel, *Gobierno de Carlos III*, Madrid, 1833.

4. Ob. cit., pag. 122.

5. Toreno, *Historia de la revolución de España*, Madrid, 1838, tomo I°, pag. 189.

afrancesados [1]; a vista de ello, puede afirmarse que « en España había un pueblo grande, colosal, el más grande de Europa, el más grande del mundo [2] » ; el nombre y la actuación de España, resonaron en Europa de nuevo como algo extraordinario, de una ejemplaridad única; pero tan elevados valores morales lográronse a costa de tan inmensos estragos, que la guerra de la Independencia aparece sin duda como el caso mayor, entre los varios que registra la historia de España, de lo que pudiera llamarse suicidio de un pueblo en pos del ideal.

En esto, como en los demás órdenes, los afrancesados parecen representar una noción más exacta y acordada con los intereses y conveniencia nacionales.

(Continuará.)

CARMELO VIÑAS-MEY.

1. O'Farril, pag. 115, Amorós, etc.
2. Salillas, *En las Cortes de Cádiz. Revelaciones acerca del estado político y social*, Madrid, 1904, pag. 320.

DON FRANCISCO AMORÓS

MARQUIS DE SOTELO

FONDATEUR DE LA GYMNASTIQUE EN FRANCE

(Suite [1].)

C'est pendant ces temps si troublés (1815-1817) qu'a lieu le procès très scandaleux entre Amorós et Badia [2], ces deux amis sur la terre d'Espagne, qui vont devenir de féroces ennemis. Le 16 novembre 1814 Domingo Badia écrivait à son fils D. Pedro [3]:

Mi estimado Pedro : Llegó el dia de establezerse Asumpcion. El sabado proximo 26 de este mes se casa con el gran De L'Isle de Sales, y tu hermana se asocia á la gloria de este heroe de la Filosofia. Durante mi ausencia, de Sales puso en movimiento á todos los amigos para lograr el objeto y quando he venido me he hallado todo hecho sin faltar mas que mi consentimiento ; y como podia yo negarlo a un hombre tal [4]? Para dotar á Asumpcion le ha hecho donacion absoluta

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XXVI, n° 3, 1924, p. 209-240.

2. Badia est cité dans l'«État des Espagnols arrivés et stationnés dans le département de la Gironde, à partir du 25 juin 1813, jusques et compris le 27 novembre de la même annee» : «Badia (Dominique), Intendant de Cordoue, avec sa famille composée de 6 personnes. » (Archives de la Gironde). Badia était en relation avec Abel Hugo, qui le cite dans ses *Souvenirs et mémoires sur Joseph Napoléon* (*Revue des Deux Mondes*; Paris, 1833, t. I, p. 319) : « Don Domingo Badia-y-Leblich, préfet de Cordoue, voyageur célèbre sous le nom de prince Ali-Bey. J'ai, par la suite, très particulièrement connu M. Badia, qui avait une famille charmante. J'ai recueilli de sa bouche des détails curieux sur les motifs qui l'engagèrent à visiter l'Orient sous un nom supposé. Je dois aussi à l'amitié de M. Duran, ancien conseiller d'État espagnol, et ami lui-même de M. Badia, des notions exactes sur la cause et le but de ses premiers voyages dans l'empire du Maroc... M. Badia avait un tour d'esprit original, de la malice et de la gaîté ». Dans une lettre à son père, le général Hugo, du 19 juin 1817, il dit : « M. Badia et sa famille me chargent de leurs compliments pour toi ». (*Le Conservateur littéraire.* 1819-1821. Édit. critique, publiée par Jules Marsan, t. I. Première partie. Paris, 1922, p. x).

3. D. Pedro José Badia, né à Vera (Grenade), le 5 juillet 1792, mort à Toulouse, le 14 novembre 1831, capitaine d'artillerie au service de la France. Il fut naturalisé français par lettres patentes du Roi (22 juillet 1818). Élève de l'École d'artillerie de Séville, en août 1812. « Lors de l'évacuation de l'Andalousie par les troupes françaises, il y fut fait prisonnier. S'étant ensuite échappé, et ayant rejoint les armées françaises à Ségovie, il fut promu au grade de lieutenant dans l'artillerie espagnole et continua de faire les campagnes de la guerre d'Espagne, jusqu'à l'époque de la bataille de Vittoria, où il fut fait de nouveau prisonnier de guerre et conduit en Angleterre, d'où il revint en 1814. » (Archives Nationales BB II 134. Communication du comte H. de Castries).

4. Delisle de Sales, qu'on ne soupçonnait pas coupable de telles fredaines, a fourni au prince de Hénin quatre volumes manuscrits d'un théâtre clandestin, dont les obscénités font frémir. (*Paris galant au dix-huitième siècle. Les théâtres clandestins*, par G. Capon et H. Yves-Plessis, Paris, 1905, p. 158-175; les éditeurs donnent un portrait de Delisle de Sales, entre les pages 160 et 161.)

inter vivos de su gran bibliotheca que, ya sabes, llena catorze salas y esta apreciada en docientos mil francos, y un Capital vitalicio que produze mil y quinientos francos anuales; cuyos capitales estan ya en cabeza de Asumpcion, y separadas de la masa general de sus bienes, sin carga, hipotheca, o responsabilidad alguna contra si. Ademas de esto, en quanto se case va á hazer su testamento, dexandola por heredera universal de sus bienes, cumplidas las cargas que estos tienen, que no es gran cosa.

En mi proximo viage á Alemania voy á tratar de la venta de esta gran Bibliotheca, si la logro, aunque sea por la mitad del valor, impuesto éste capital en fondos publicos, Asumpcion sera siempre señora a lo menos de un capital de medio millon de reales en ellos, que le produziran unos trenta y cinco mil reales anuales. Agrega á esto el otro capital anteriormente dicho: El importe de otra pequeña Bibliotheca que llena seis salas en otra casa y esta valuada en cinquenta mil francos. Los demas bienes que debe heredar, pagadas cargas: un mueblage inmenso, pues sabes que su casa es un palacio; el gran surtido de plata y alajas, y esto te dara idea de la fortuna de tu hermana; fortuna que deve, aun mas que á su figura, á su instruccion, y á su aplicacion á varios trabajos literarios que han encantado á este hombre.

A todo esto, mirando por nuestro honor, y que no digan que va encueros, he hecho un esfuerzo para equiparla. Lo he logrado; pero he quedado sin un quarto. A pesar de esto, en cobrando una letrilla, a principios del mes proximo, te embiaré otros ochenta francos. Supongo habras cobrado los ochenta que te embié la semana pasada. Desde primero de Enero te embiaré sesenta francos mensuales.

Entre mis ediciones inglesas y la francesa tenemos ya un capital liquido de quinze mil duros; pero éste, hasta el año proximo no empieza à producir, y asi, es menester estrecharnos entretanto. Veremos lo que produze mi viage á Alemania, en el qual tendré que gastar bastante.

Aunque el casamiento es ya publico, no metas mucha bulla con ello. Puedes comunicarlo a tus Gefes. Pasalo bien: recive expresiones de todos; aplicate y cuenta con tu Padre.

Assomption, à la veille de son mariage, écrivait (nous respectons l'orthographe) :

Marie de la A. B. fille de Mr. B. prefet du departement de Cordoue en Espagne, Chevalier de l'Ordre du Sent Sepulcre de Jerusalem, ayant été informée qe Mr. de Sales, menbre de linstitute de France, a eue la generosité de faire en ma fabeur un donation *entre vifs* de sa grande biblioteque et de tous les libres, dont elle est comppossée, je declare qe cette donattion a été faite sur la supposition qe je serai son epousse, comme nous la vos projettée d'un comun acord. En consse-

guance je declare aussi que si pour hazar le mariage n'a pas lieu, je ne pourrai jamais faire aucun aussage de la dit donation laquelle restera inefficace et sans aucun effet.

J'ajoutte encor qe quoique le mariage ait lieu, si par hazard ma mor arrive avant celle de Mr. de Sales sans postérité legitime du dit mariage, la bibliotegue apartiendra à Mr. de Sales comme si la donation n'eut été faite.

Paris, le 19 de octobre de 1814.

Si, comme le dit Badia, Assomption devait ce mariage « plutôt à son instruction et à son application à divers travaux littéraires qu'à sa figure », l'orthographe de cette lettre ne fait pas beaucoup d'honneur à la fiancée de M. de Sales. Voilà donc ce que Badia disait en 1814 : il avait *besoin* du membre de l'Académie des Inscriptions et, en effet, nous avons une lettre de M. de Sales adressée à M. Longmann, éditeur à Londres, au sujet des voyages de Ali Bey el Abbassi (Badia), du 17 novembre 1814, dix jours avant son mariage [1]. Mais la situation changea lorsque M. de Sales eut expiré (26 septembre 1816). Voici une lettre de Badia « A mis Hijos », datée du 31 janvier 1818, qui est ainsi conçue :

Durante mi ausencia de seis anos y medio, vuestra suerte no mejoro como debiera, en razon de mis servicios y de la alta influencia que mi opinion habia adquirido en el Gabinete. Habia yo tenido la desgracia de nombrar Apoderado mio y tutor vuestro un hombre cuia ambicion desmesurada y cuya vanidad pueril le arrastraban á olvidar sus obligaciones mas sagradas por satisfacer estas pasiones. Este me hizo introduzirle con la Persona, que en aquella epoca era arbitra de las Destinos de la Corte y, aprovechando de esta introduction, solicito y obtuvo grandes plazas para si mismo, para sus parientes, para sus amigos, al mismo tiempo que os ladeaba, os hazia sufrir ridiculas antesalas á todos, y llego al extremo que para lograr colocar á un criado suyo quiso casarlo con una tia vuestra. Este hombre logro colocar parientes suyos en dignidades muy importantes, baxo el pretexto y condicion expresa de que servirian para ayudar á vuestra subsistencia, y jamas los habeis visto ni recivido la menor señal de reconozimiento. Este hombre se atribuia ridiculamente una parte de mis planes, segun consta de mis papeles. Este hombre, puede

1. Communication du comte M. de Castries Badia adresse une lettre en français à M. Eyrou, imprimeur, pour lui demander quinze exemplaires du *Mercure étranger*, qui contiendra une relation de ses voyages, de Paris, le 5 mars 1814 (*Lettres autographes*, n° 99.516, de M. Noël Charavay).

asegurarse, ha escamotado un Real Despacho, cu; › extravio nos ha hecho mucho daño; pues asi se infiere de una ca ta del General de Artilleria Navarro, que él descuido entre los papeles y existe en nuestro poder. Este ombre pareze ha escamotado tambien el diploma romano de la Pension, segun se deduze de la carta que me escrivio el Canonigo Coz, de Cadiz, que se conserva, de suerte que ha llevado por systema apoderarse de todo Documento importante, por si, en lo venidero, pudiese aprovecharse de ellos por medio de alguna trampa. En fin este hombre quiso en Bayona aprovecharse o apoderarse de los trabaxos de vuestro padre, segun escapo la confesion á él mismo, y ha terminado por solicitar en Paris nuestra deshonra por palabra, por escrito y por quantos medios le han sido posibles.....tal es el hombre á quien tube la desgracia de encargar mi familia á mi salida para mi primera expedicion; y asi ya veis, Hijos mios, que si ella no produxo para vosotros todos los bienes que debiera haver produzido, no ha sido culpa mia, sino de la desgracia que me hizo poneros en tales manos, creyendo hazer vuestro bien.

(Parrafo doce). — Tu sabes, Asumpcion, que á mi venida de Ynglaterra te hallé con un casamiento enteramente preparado, al que ni directa ni indirectamente no habia yo concurrido. Sorprendido con esta ocurrencia, te hize las reflexiones debidas en presencia de tu madre y de otras personas. Te vi enteramente decidida. El aspirante, por todas sus circunstancias parezia merecer nuestra confianza; por consiguiente asenti a un enlaze que parezia ventajoso en las circunstancias en que nos hallabamos. Tu sabes muy bien, Asumpcion, como lo sabe tu madre, y como lo han visto quantos nos trataban en nuestra patria y fuera de ella, que jamas he perdido de vista tu establecimiento, y que yo mismo te proporcionaba quantas relaciones pudieran accarearte éste feliz resultado, como siempre he procurado desviar de ti las que pudieran producir consecuencias funestas; por desgracia el hombre que en 1814 aprovecho de mis ocupaciones y ausencia para influir en tus resoluciones, habia contribuido á determina›te á este enlaze, creyendo hazer su negocio, aislandote de las jovenes honrados a quienes abria yo mis puertas, esperando que separandote de la vigilancia paterna y poniendote al lado de un viejo, podria él dominarte. Para lo qual este hombre perverso, con un horrible plan friamente combinado, te habia dictado y sonsacado papeles que te comprometiesen altamente, los que tu, inocente, escribias creyendo componer un romance o novela, segun él te habia hecho creer, y segun él mismo me ha confesado indeliberadamente de palabra y por escrito. Pa~eles que él guardaba originales, y de que te debolvia copias encuadernadas en bonitas volumenes para completar tu ilusion; pero cuyo objeto era armarse de prendas contra ti, que te forzasen á callar y ceder á sus miras quando llegase el caso de

desplegarlas, por no verte expuesta á la deshonra publica con que te amenazaria en caso de resistencia, como lo ha executado con la mayor vileza, decorando estas delaciones infames con el nombre de sensibilidad y filosofia, y apoyando se con hombres traydores que se llaman sus amigos y le han conducido al precipicio, como pretendieron conduzirnos á ti y á mi directamente.

Por fortuna tubiste la grandeza de alma de hazerte superior á una combinacion de circunstancias tan terribles. Tu misma me entregaste los tomos que sabes quemé en tu presencia sin leer una sola letra; y arrostrando hasta la deshonra misma con que te amenazaba este hombre impudente, quisiste mas bien ser deshonrada que criminal y resistirte de frente á sus ataques. Quanto debes á tu Padre en esta ocasion, Dios y tu lo sabeis. Enfin, este hombre consumo hasta el extremo su maldad. Manifesto tus papeles á todo el mundo; circulo notas y memorias infames contra nosotros : contra nosotros que no teniamos mas delito que el de haber resistido á sus planes criminales, sin haber jamas hablado una palabra á nadie contra él. Pero tambien el Gran Dios protector de la inocencia ha dado á cada uno su merecido; y quanta deshonra intentaba este hombre infernal hechar sobre nosotros, todo ha caido sobre él mismo, y asi Dios, como los hombres, nos hazen plena justicia.

(Parrafo 14). — Murio tu marido, cuya fuerte constitucion nos habia prometido mas larga vida y por consiguiente tiempo para arreglar un dia u otro sus negocios, que él no sabia conduzir, y esta inesperada muerte te submergio en un nuevo caos del que parezia imposible desembrollarte : pero abandonando mis proprios intereses un año entero, y dedicandome á los tuyos, sabes quanto he trabaxado en ésta época, y que á lo menos he logrado justificar lo que existe; de suerte que ahora, si te roban, no puede escaparsete, y puedes reclamar con conozimiento de causa.

(Parrafo 15). — Concluido el Catalogo de la Bibliotheca en Agosto ultimo, vi que ya era tiempo de pensar en mi mismo.....

(Parrafo 17). — Tu, Asumpcion, expuesta á la indigencia con tu Hijo, si una mala venta de la Bibliotheca no te dexa algun producto, despues de pagar las immensas deudas de tu difunto marido [1].

1. Documents conservés à Escornalbou (Communication de D. Eduardo Toda). « Sa bibliothèque, composée d'environ 36.000 volumes, occupait quinze ou seize pièces d'une maison dont ses revenus ne suffisaient pas, dit-on, pour payer les loyers. Il se flattait de la vendre, en masse, à quelque prince étranger et avait pour cela fait paraître en 1810 et 1811, sous le titre d'*Analyse du catalogue*, etc., un aperçu de cette collection *inestimable*, dont il portait modestement la valeur à environ deux cent mille francs. Il avait fait imprimer un grand nombre de titres particuliers, pour se faire des *exemplaires uniques*, et réimprimer quelques numéros introuvables de certains journaux. Cette collection, dont il faisait un grand mystère, et qu'il ne montrait qu'à ses intimes amis, ne produisit à sa vente, en 1818, qu'environ trente mille francs. » (*Bibliothèque universelle (Michaud) ancienne et moderne*, t. XXIV, p. 599.)

Le 6 janvier 1818, Badia avait fait son testament, avant de partir pour le voyage, dont il ne devait plus revenir :

Moi soussigné Dominique Badia, général espagnol au service de la France, naturel de la ville de Barcelone en Espagne, âgé de 50 ans, 8 mois, fils du sieur Pierre Badia, natif de Tortosa en Espagne et de dame Catherine Leblich, native de Barcelone, me trouvant... sur le moment de partir pour une mission du gouvernement français hors de l'Europe... fais la déclaration et le testament suivant. Ma famille se compose de ma femme Marie Lucie Berruezo (*sic*), mon fils aîné Pierre, lieutenant d'artillerie, au service de la France, âgé de 24 ans, ma fille Assomption âgée de 22 ans, veuve du sieur Jean Claude Izouard de Lisle de Sales, membre de l'Institut de France, avec son fils Emile, et mon fils cadet, Joseph, agé de près de 9 ans et malheureusement estropié sans pouvoir faire usage de ses jambes.

Considérant que mon fils aîné se trouve dans une carrière brillante dont l'avancement, en raison de sa conduite et de ses services, lui assure une existence honorable, et que ma fille se trouve dans le même cas par suite de la vente de sa grande bibliothèque, soit par les bienfaits qu'elle a le droit d'attendre du gouvernement protecteur, en considération des services de son père et de feu son mari... au lieu que mon fils cadet se trouvant perclus et inhabile à se procurer la subsistence par soi-même...

1° Tous mes biens présens et à venir... seront divisés en six parties, dont je laisse une partie ou sixième à mon fils aîné Pierre ; deux parties ou sixièmes à ma fille Assomption et les autres trois parties ou sixième à mon fils Joseph...

4° Ayant perdu tout ce que je possédais en Espagne, mes biens présens consistent dans une solde de général que je consomme moi-même dans ma mission, une pension de trois mille francs accordée par le gouvernement sur les fonds coloniaux à ma femme, et reversible à sa mort sur le fils cadet Joseph et le produit des éditions de mon ouvrage intitulé « Voyage d'Ali Bey » ;

8° Je recommande à ma femme et à mes enfants de se protéger mutuellement faisant les uns pour les autres ce que j'ai fait pour eux et de protéger ou secourir tant que possible ma sœur Marie del Carmen et mon petit-fils Izouard de Lisle de Sales[1]...

Le tout fait à Paris aujourd'hui mardi six janvier 1818.

(Signé) : Le général Badia[2].

1. Émile Izouard de Lisle de Sales naquit à Paris le 5 septembre 1815, et fut électricien à Passy et mourut vers 1887. (Communication du comte H. de Castries et de D. Eduardo Toda.)

2. Document déposé chez Me Jonquoy, notaire à Paris. (Communication du comte H. de Castries.)

Que s'était-il donc passé entre 1814 et 1818? Il s'était passé le procès entre Badia et Amorós, dont nous allons rendre compte. Le 24 février 1815, Amorós reçut une lettre d'Assomption de Sales[1], ainsi conçue :

Monsieur Amorós. J'ai le chagrin de voir que des gens mal intentionnés on pris dans vn mauvais sens ma sincère amitié pour vous fondée sur celle que vous avez avec mon père, et sur la reconnaissance aux bontés que je vous ai dû dans le temps que vous futes mon tuteur, à cause de l'absence de mon papa en Afrique.

Vous connaissez la position délicate d'vne femme mariée qui, aimant son mari, ne croit pas assez d'etre fidele, mais qui se trouve dans la nécessité d'eviter l'ombre la plus legere qui puisse obscurcir son honneur, et d'autant plus, qu'ayant vous vne Epouse, ces obligations sont doubles.

En vertu de cela, vous me permettrez que je vous prie, et meme que j'exige de vous, au nom de l'honneur et de la Religion, de ne pas revenir chez moi, et d'éviter de me voir, ou de me parler jamais chez mon Pere ou à quelqu'autre endroit où le hazard nous réunisse. Vous etez Chevalier, et j'espère que vous aprécierez la priere d'une dame mariée qui voit son honneur compromis. Je reconnais, comme vous même, qu'on nous fait vne injustice, mais dans cette matière, toute discussion déshonore. Ainsi, toujours reconnaissante aux faveurs que je vous dois, j'espère que vous eviterez toute explication verbale ou ecrite, comme vous le prie três instamment vttre hum. servte.

Asomption de Sales.

Badia, qui avait déjà rédigé la lettre d'Assomption du 24 février 1815, écrit à Amorós :

Paris, 26 février 1815. Estimé François. Ma fille m'a instruit de l'affaire dont tu me parles dans ta lettre d'hier, et vne fois instruit par elle tu vois si je t'estimerai innocent J'approuve hautement sa conduite dans cet incident délicat, comme tout homme sensé l'approuverait

1. Asuncion Badia, née à Cordoue, le 10 août 1794, se maria avec Delisle de Sales le 26 novembre 1814 ; ils eurent un fils, Émile, né à Paris le 5 septembre 1815. Après la mort de ce premier mari, elle épousa un espagnol, Uriarte. « En cartas de Badia á su mujer, habla de los escandalos de este (Francisco Amorós) por causa de ligerezas de juventud de Asuncion ». Elle mourut à Paris, le 12 octobre 1869. Faire-part du décès de Joseph Badia, né à Madrid, le 22 avril 1809 : « Melun, 27 septembre 1879. Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de Monsieur Badia, décédé en sa demeure, à Melun, quai St-Ambroise, n° 1, le 27 septembre 1879, dans sa 70e année, muni des sacrements de l'Église : Lesquels auront lieu le lundi 29 courant, à 11 heures du matin, en l'Eglise Notre-Dame, sa paroisse. De Profundis. De la part de Mr et Mme de Lisle de Sales, de Mr et Mme H. de Uriarte, et de Mr et Mme M. de Uriarte, ses neveux et nièces ». (Communication du comte H. de Castries et de D. Eduardo Toda.)

dans vn cas pareil ; et puisque sa lettre meme rappelle que *dans cette matiere toute discussion deshonore*, suivons ce conseil, et ensevelissons dans vn oubli éternel la chose, sans nous voir ni nous parler, pour ne pas donner de nouveaux pretextes à la medisance, ou nous exposer à quelques excés du point d'honneur, bien ou mal entendue qui pourrait (*sic*) nos familles inocentes. Notre ancienne amitié, fondée des le commencement sur la confiance que j'ai deposé en toi, me rend desagreable ce sacrifice ; mais il n'y a rien de trop quand il s'agit de l'honneur et de la tranquilité d'vne Dame mariée en pays etranger, et d'vn homme attaché à des liens semblables. Ton nom est respecté par nous comme il doit l'etre. Crois moi donc, François, ne nous voyons pas, mais oublions vn si desagreable incident. C'est tout ce que je demande à ton amitié.

Dom. Bad. y Lebl.

P.S. Vn simple salut quand on se rencontre par hazard, ne compromet personne ; mais vn moment de conversation pourrait compromettre beaucoup de monde.

Badia observe attentivement la correspondance d'Amorós avec sa fille et déclare qu'elle ne veut plus recevoir de lettres. « En Février Mr. Amòrós ecrivit à Mme de Sales ; mais elle, ayant reconnu l'ecriture, ecrivit sur l'enveloppe : Ne compromettez pas par vos écrits vne femme qui n'a rien à deméler avec vous. Ni cette lettre ni aucune autre ne sera reçue. Et elle renvoya la lettre sans l'ouvrir. Le 6 mars M. Amorós ecrivit à Mme de Sales vne autre Lettre qu'elle ouvrit parceque l'enveloppe portait vne ecriture inconnue ; mais elle la referma de suite en ecrivant sur l'enveloppe : « Ouverte par equivocation. Mais on ne recevra deja aucune Lettre, telle contrefaite que sait son écriture. » Et elle renvoya la Lettre. Après Mr. Amorós a procuré de faire passer quelques autre Lettres par des mains inconnues ; mais elle ont été repoussées. » Badia s'adresse à la Préfecture de police et signale les divers domiciles d'Amorós :

Il serait utile de suivre la conduite de M. Amorós ici. Faire un rapport au Ministre pour lui faire connaître la plainte du Gal Badia, connu par ses voyages en Afrique et dans l'Orient qu'il publie sous le nom d'Aly Bey. Demander au ministre s'il ne jugerait fort convenable d'éloigner M. Amorós de Paris pour prévenir quelque catastrophe qu'ameneront nécessairement la discussion et la haine de ces deux

hommes s'ils restent dans la même ville. La demeure publique de M. Amorós à Paris est à la rue St-Honoré num° 357, près de Franconi. La demeure secrette de M. Amorós à Paris est à la rue Cassette num° 20, pres du Luxembourg. La Maison qu'il a à Versailles, et où il a forcé sa femme de s'établir est à la rue de Paris num° 154. Le beau frère de M. Amorós, M. Teran, ex-préfet de Madrid, demeure à la rue Montaigne Ste-Geneviève n° 14. M. Amorós a deux enfants placés par Bonaparte l'année derniere au Licée de la rue St-Jacques. Vn autre enfant est à Versailles avec Mme Amorós. M. Amorós avait tel soin de cacher sa demeure de la rue Cassette, que le 20 du mois dernier, ayant amené sa Femme pour la presenter au Subinspecteur aux revues, il la forca de lui engager sa parole d'honneur de ne pas la decouvrir à personne et cette Dame n'osa pas le confier meme à son frère M. Teran[1], qui lui demandait l'adresse. Mr. Amorós ne la confiait qu'à Mr. Melon[2], ancien chef de division du Ministere des Finances en Espagne, qui est ici.

La lettre suivante de Badia nous les montre définitivement ennemis, car Badia ne veut plus voir Amorós.

Amorós, Tu n'as pas voulu entendre des conseils, et obstiné à te précipiter dans l'abyme que tu as ouvert sous tes pieds, tu veux aussi entrainer des personnes que tu devrais respecter. Ne nous revoyons jamais ; et si le hazard fait de nous rencontrer à quelque endroit, évitons nous tant que possible.

Ne me réponds point, puisque je ne lirai pas, ni je ne repondrai pas, pour ne pas fournir moi meme des pièces à ton detestable Roman ou Parodie dont la dernière frase terminera par le mot *Echafaut.*

Oublie *pour toujours* l'homme de la confiance duquel tu as abusé

1. D. Juan José Garcia de Theran est mentionné dans la : « 1re Liste supplétive de Mrs les Espagnols réfugiés dans le Département de la Gironde, qui ont demandé d'être admis aux secours ». Il est dénommé : « secrétaire de la préfecture de Madrid et contrôleur d'armée ». (Archives de la Gironde.)

2. D. Juan Antonio Melon est mentionné dans la même liste, et il est désigné par : « Venu du dép. du Gers ». Il est cité aussi dans la circulaire du 14 août 1809, de l'Archevêque de Mexico : « D. Juan Antonio Melon, Juez de Imprentas, y de la Junta de Comercio y Moneda », comme ayant fait partie « de los sugetos que marcharon de Madrid con los Franceses en Agosto de 1808 ». (Mario Méndez Bejarano, *Historia política de los afrancesados*, Madrid, 1912, p. 371). Il était très ami de D. Leandro Fernández de Moratin ; voy. la *Vida de D Leandro Fernandez Moratin*, par D. Manuel Silvela : *Obras postumas de D. Leandro Fernandez de Moratin*, Madrid, 1867, t. I, p. 11-13, 48. Il y a dans le tome III (Madrid, 1868) une vie incomplète de D. Leandro, par Juan Antonio Melon (p. 376). Dans une liste des Espagnols de passage à Paris, il est indiqué par la police : « 29 septembre-3 octobre 1808. Melon, Jean Antoine, Conseiller du roi d'Espagne, natif de Salamanque, vt. (venant) de Bayonne, 48 ans. R. (rue) Thevenet no 18. Espagne ». (Archives nationales F 7 + 2241). Mario Méndez Bejarano lui attribue la brochure : *Los Afrancesados o una questíon de politica por D. A. M.* (Paris, Rougeron, 1820), dans la *Historia politica de los afrancesados*, p. 198.

si cruellement. Du reste, tu feras ce que tu voudras, puisque ta conduite n'interesse dejà en rien à celui qui fut ton ami.

Bad.

Paris le 20 Octobre 1815.

Le duc de Feltre, qui soupçonnait Amorós, s'adresse à Mr. de Caze, ministre du Département de la police générale, pour avoir des renseignements, le 26 octobre 1815.

Monsieur, j'ai l'honneur d'informer Vostre Excellence que M. Amorós, ancien conseiller d'Etat et ministre de la Police d'Espagne sous Joseph Napoleon, réside depuis son entrée en France et comme réfugié civil à Paris. Il vient de former quelques demandes qui m'ont donné l'occasion d'examiner les causes de son séjour à Paris et la conduite qu'il y a tenue.

Il m'a été rendu compte qu'après avoir publié l'année dernière un ouvrage dont les principes ont été regardés comme dangereux, il a manifesté au retour de l'Usurpateur une joie extraordinaire, qu'il s'est empressé de se mettre en rapport avec les ministres de Buonnaparte et qu'il portait à cette époque le costume de Ministre de la police d'Espagne. Un certificat qu'il produit prouve qu'il a été admis dans la garde nationale le 31 mai dernier, et je n'ai pas remarqué sans étonnement qu'il a même fait le service aux Tuilerie le 6 août. Il parait aussi qu'il a obtenu pour ses enfants des bourses du Gouvernement dans les Collèges, mais j'ignore si elles lui ont été accordées pendant l'usurpation ou depuis le retour du Roi.

Si les réfugiés espagnols qui ont de mauvaises intentions ont à Paris un point central pour leurs intrigues, il serait très possible que M. Amoros en fût un des agents principaux; et je crois, par ce motif, devoir le signaler à Votre Excellence et la prier de faire examiner sa conduite et ses relations afin qu'on puisse juger s'il ne convient pas de l'éloigner de Paris ou même de le faire sortir du Royaume. Je ne connais pas son adresse; mais il fait partie du premier bataillon de la Garde Nationale, et on doit savoir sa demeure à l'Etat-Major de la place et à la préfecture de Police...

Duc de Feltre.

La préfecture de police répond aux renseignements demandés par le Duc de Feltre.

Voici les renseignements que l'on a pu recueillir sur le Sieur Amoros. Il demeure rue St. Honoré n° 357, il occupe un appartement qui lui coute 9000 fr. par an, il fait des dépenses assez considérables. On présume qu'il a emporté d'Espagne de fortes sommes qu'il a placées, vu qu'il s'en sert à mesure et qu'il reçoit des fonds de son pays.

Il y a quelques jours il a répandu dans la maison qu'il revenait de la cour des Tuileries dont il était très satisfait, et qu'il allait être placé sous peu au chateau. Beaucoup d'Espagnols et de français en équipage viennent lui rendre de fréquentes visites depuis *six mois*, et dans cette maison il a manifesté le plus grand attachement au gouvernement de Bonaparte. Pendant l'interregne il n'a cessé de dire qu'il fallait se battre et mourir plutôt que de laisser rentrer les Bourbons, depuis que le Roi est rentré il manifeste toujours les mêmes sentiments.

Paris, le 2 novembre 1815.

...M. Amoros, ministre de la police en Espagne, sous J. Napoléon, n'est assurément pas un homme sur lequel on puisse faire quelque fondement ; mais il y a tout lieu de croire que *sa situation détermine son opinion et qu'il sacrifie surtout aux circonstances qui semblent devoir le repousser pour longtemps du sein de sa patrie.*

26 novembre 1815.

Mais Badia, très alarmé par l'insistance d'Amorós auprès d'Asssomption, demande au préfet de Police de s'occuper de l'affaire et de le débarrasser d'Amorós.

Monsieur Le Preffet, je vous prie d'avoir la bonté de m'accorder vn moment d'audience le plus tôt possible, à fin de parler sur vne affaire qui va compromettre trois familles honnorables et qui va meme peut etre causer vne catastrophe.

Agréez, Monsieur le Preffet, les sentiments de la haute consideration et de respect, avec lesquels je suis, Monsieur le Preffet votre très hum. très obbt servr.

Le Brigadier genl aux Armes d'Espagne.
Ex Intendant Prefet de plusieur provinces
Le genl Badia.

Paris, le 30 mai 1816.
rue St. Honoré num° 292.

Cette lettre n'ayant pas suffi, il la renouvelle par une autre :

A Mr. le Conseiller d'Etat, Préfet de Police.

Monsieur,

Permettez que je vous indique que Mr Melon, ancien chef de Bureau au Ministère des Finances à Madrid, qui demeure à la rue de Richelieu, je crois au num° 102, est le confident particulier de M. Amorós, et qui soutient le plus son egarement. M. Elban, qui fut libraire en Espagne, et qui à present est, je crois, Employé ou Pensionné à la police de Paris, est aussi vn ami particulier de M. Amorós, et on me dit qu'il participe à la meme moralité et à ses intrigues.

Je dois aussi vous avertir que M. Amorós jouit d'une protection ou amitié particulière de Mr le comte Otto, et on me dit de meme de Mr le Comte Volney, et d'vn M. Mourans Americ.

Agréez, Monsieur le Prefet, les sentiments de ma reconnaissance, et de la consideration respectueuse avec laquelle je suis

Monsieur le Prefet,
Votre plus hum. plus obbt servr.
Le Genl Badia.

Paris, le 6 juin 1816.
rue St. Honoré num° 292.

Et voilà encore deux lettres de Badia au même Préfet, qui annonce le scandale qu'Amorós va jeter sur sa famille, et qui demande que le gouvernement exile Amorós à Marseille ou à Perpignan, « le plaçant sous la vigilance de la Police du lieu ».

Mr. le Prefet, je suis faché de vous importuner, mais les circonstances impérieuses m'y forcent de nouveau à réclamer votre attention.

Hier à sept heures du soir, Mr. Amorós qui m'attendait à l'entrée du Pont Royal, près de la rue du Bach, est venu à moi. Il m'a forcé à vn entretien extremement chaud. Il veut exiger que sa femme et moi, nous cooperions à le faire renouer l'amitié de Mr. de Salles et de ma fille. Voyant qu'il ne peut l'obtenir, il a déclaré qu'il va se venger par des scandales. Il dit qu'il va se separer de sa femme pour toujours.

Il dit qu'il va montrer à tout le monde vn portrait de ma fille qu'il porte sur lui (et qu'il montre à ma femme la dernière fois qu'il insulta ma maison, et ma femme me dit qu'il n'a aucune ressemblance), et il m'a déclaré qu'il montrera aussi vn serment d'amour au revers du portrait, qu'il dit écrit par ma fille, quoiqu'il est faux. Il me dit mille folies. Il me dit que en bon ingenieur il preparait ses batteries qu'il ne decouvrirait qu'au moment propice... Enfin, Monsieur le Prefet, cet homme, à mon avis, se trouve dans vn etat de parffaite folie, mais c'est une folie si dangereuse que d'vn moment à l'autre peut rendre malheureuses trois familles qui sont loin de meriter ce sort. Je l'ai considéré toujours comme vn malade, pour ne pas m'abbandoner à vn emportement; mais vous voyez que si ces scènes se repettent, la circonspection la plus stoïque peut se lasser.

Dans cet état de choses, monsieur le Prefet, je ne trouve d'autre moyen pour sauver l'honneur de nos trois familles et eviter une catastrophe, que d'exporter cet homme bien loin d'ici, à Marseille ou à Perpignan par exemple, le plaçant sous la vigilance de la Police du

lieu, et le menaçant d'une punition exemplaire si verbalement ou par écrit il ose nous attaquer ou disfamer. Le Gouvernement, qui protege les propriétés, j'espere ne protegera moins l'honneur de ses sujets, et puisque dans le cas present toute démarche auprès des tribunaux causerait des scandales qu'on doit éviter, il ne reste d'autre moyen que l'emploi du pouvoir discretionnaire conféré à la Police pour le bien de tous.

Vous pourréz prendre les renseignement ou informations que vous estimeréz convenables; mais il est très important que du moment qu'on faira entendre quelque chose à Mr. Amoros, vous ordoniez de placer vn garde fidèle auprès de lui, et qu'on l'accompagne jusqu'à sa destination, puisque sans cela, nous serons exposéz à un malheur. Je suis sûr que sa femme respectable sera extremement reconnaissante si on la delivre d'vn monstre d'immoralité et de cynisme capable de sacrifier tout le monde à se caprices, qui se croit superieur aux Loix, et qui la rend extremement malheureuse. Dans ce cas–là, elle et son respectable frére, M. Teran, auront soin des enfants qui sont au Licée.

S'il était possible d'arracher à ce furieux les papiers et les portraits qu'il dit de ma fille, je serai extrement reconnaissant si vous aviez la bonté de me les remettre, où j'irais avec ma fille pour qu'elle les reçut de votre main...

Enfin, Monsieur le Prefet, je me suis mis entierement sous votre protection. Daignez l'accorder à un homme qui sçait apprecier l'avantage d'etre sous un Gouvernement paternel et illustré pour ne pas se laisser emporter à vn excès de colère; mes actions en Afrique font bien voir ne sera pas retenue par la peur que cet insensé veut nous inspirer. Daignez protéger trois familles compromises par ce fou; et soyez sûr de notre reconnaissance eternelle.

Agréez, Monsieur le Prefet, les sentiments de la consideration respectueuse avec lesquels je suis, Monsieur le Prefet, votre plus hum. plus obb. serviteur,

Le Genl Badia.

Je vous recomende de prendre garde des personnes indiqués dans ma lettre d'hier; et je serais bien reconnaissant si vous aviez la bonté m'annoncer la reception de celle-ci.

Paris le 8 juin 1816.
rue St Honoré num° 292.

A Monsieur le Conseiller d'Etat, Prefet de police.

Monsieur le Prefet,

Madame Amorós est venue hier de Versailles pour percevoir son petit secours de réfugiée espagnole. Elle a eue vne entrevue avec moi,

et m'a dit que Mr. Melon lui avait écrit pour l'engager a acceder au desir de son Mari qui a pour obet de la determiner à aller chez ma fille, et qu'elle meme introduise Mr. Amorós, lequel fait des menaces terribles si sa femme refuse de se preter à cette démarche honteuse; mais elle est bien loin d'y acceder, quelque soit le peril dont on la menace. — M. Melon n'a reussi plus en cette demarche pour servir les caprices de M. Amorós que ce qu'il avait reussi auprès de ma Fille et de moi anterieurement, pour le meme objet.

Ayant fait entrevoir à Madame Amorós que la conduite de son Mari pourrait bien forcer le Gouvernement à l'éloigner d'ici, elle m'assura d'une extrême reconnaissance si on l'a délivrait de son tiran, au moins jusqu'à ce que sa tette fusse guerie; mais elle observa que dans ce cas-là, il fallait qu'on ne lui donnat du temps, et qu'on le gardat à vue, pour l'empecher d'aller à Versailles, puisque cet homme furibond serait capable de la sacrifier; qu'on lui empêchat de detruire ses propres meubles, comme il l'a deja fait differentes fois dans les accès de sa rage insensée; qu'on lui empechat d'enlever sa petite argenterie qu'il la dilapiderait pour se venger; et qu'on l'envoyat si loin que possible, afin de lui rendre plus difficile vn retour furtif à Paris.

Le Mari de ma Fille, Mr. de Salles, qui est extremement alarmé sur les vue de Mr. Amorós, sortant hier de chez lui, recontra cet insensé qui rodait autour de la maison, et comme c'est à la rue de Sèvres, num° 95, qui n'est pas sur le chemin d'aucun endroit, et que M. Amorós a dit qu'il y entreroit par force, il fut très effrayé, rentra chez lui et le raconta à ma Fille, qui fut egalement effrayé. Pour ne plus s'exposer à vne attaque de ce fou, elle s'est condamnée à ne plus sortir de son cabinet; mais, comme il continue ses menaces, nous sommes tous dans la situation la plus violente, puisque nous avons la certitude qu'il conspire à se venger par vn coup d'éclat.

Pour l'eviter, je vous prie, Monsieur le Prefet, d'avoir la bonté de proteger ces trois familles troublées par un insensé; comme aussi d'agreer les sentiments de reconnaissance et de consideration respectueuse avec lesquels je suis

Monsieur le Prefet
votre très hum. très obbt servr.
Le Genl Badia.

Paris, le 11 juin 1816.

La préfecture de Police commença à s'inquiéter de la conduite d'Amorós, mais voulut éviter un scandale, étant donnée

la considération dont jouissait Mr. de Salles, membre de l'Institut, qui désire qu'on évite tout éclat.

Préfecture de police à Monsieur le Comte S. Ex. le Mtre de la Police Générale. Paris, le 19 juin 1816.

Monsieur le Comte,

Votre Excellence verra par les pièces dont j'ai l'honneur de lui faire le renvoi, à quelle anxiété est réduite la famille de M. le Général Badia, ainsi que celle de M. de Sales, son gendre, par la conduite insensée de M. Amorós.

Ce dernier est un réfugié espagnol, qui a été ministre de la Police de Napoléon Joseph à Madrid. Il parait avoir conçu une passion furieuse pour Mde de Sales, fille de M. le Général Badia.

Les obstacles qu'a du trouver M. Amorós dans la poursuite de son dessein, auprès de Mde de Sales, ont enflammé son caractère bouillant, et ajouté au dérangement de son esprit, dont il a offert les plus effrayants symptomes.

M. le Général Badia s'est adressé à moi pour mettre trois familles à l'abri des craintes dont elles sont tourmentées par les menaces de M. Amorós. Il veut absolument, et au hasard de quelque événement que ce soit, parvenir auprès de Mde de Sales, qui n'ose plus sortir de chez elle, dans la crainte d'éprouver quelque scène tragique de cet insensé.

Dans l'incertitude des moyens à employer et vu les egards que l'on doit à des familles estimables... on a pensé que V. E. jugerait peut-être à propos d'éloigner de Paris M. Amorós, dont la qualité d'étranger et d'ancien ministre de la police de Joseph semble ajouter à la convenance de cette mesure envers lui...

Nouvelle intervention de Badia, dans une note (de son écriture) « pour son Excellence ».

Le Sr. Amorós, ancien ministre de la Police de Joseph Buonaparte à Madrid, menace de donner aujourd'hui un scandale qu'il serait bien important de prévenir.

Marié à une femme respectable, dont il fait le malheur, il vient de concevoir une passion furieuse pour une De de Sales, fille du Gal d'Espagne Badia (Le Gal Badia, homme distingué sous plusieurs rapports vient de publier un ouvrage très remarquable sur l'Afrique, sous le nom d'*Ali Bey*).

Le Sr. Amorós menace Mme de Sales, son mari, sa propre femme, des excès les plus effrayants; depuis quelque temps il possède trois demeures, dont une secrette à Paris, une autre pareillement secrette à Versailles, la troisième est celle où il habite avec sa femme.

Le Gal Badia a employé tous les moyens pour ramener ou pour contenir Amorós que sa passion emporte.

Les anciennes relations, le mystère de sa conduite qui pourrait être interprété politiquement, ne donnerait elle pas des prétextes suffisants pour eloigner le S. Amorós de Paris avec toutes les précautions nécessaires pour prévenir tout excès de sa part. On demande les ordres de Son Excellence.

Mr. le Préfet de police presente les mêmes conclusions.

24 juin 1816.

Enfin, les menaces d'Amorós se réalisèrent; il se présenta le 22 juillet 1816 chez Madame de Sales et voulut porter atteinte à son honneur. C'est ce qui résulte d'un rapport de la préfecture de police :

Paris, le 27 juillet 1816.

Il a quatre jours de nouvelles démarches de M. Amorós n'ont que trop justifié celles que M. le général Badia avait faites auprès de moi, il y a deux mois... Le 22 de ce mois à huit heures et demie du soir M. Amorós se présenta spontanément chez Made de Sales, Mr. était déjà couché dans son appartement au premier; Made se trouvait seule avec deux femmes... deux femmes et la portière... ménagèrent à leur maitresse le temps de sortir précipitamment... Mme de Sales... saute dans le jardin... avec l'enfant qu'elle nourrit; elle va chez son père, à dix heures du soir. Le général Badia va à 11 heures trouver M. Amorós et le menace du commissaire de police...

Le ministre d'Etat, préfet de police.

P. S. Si je ne propose pas à Votre Excellence d'éloigner le Sr. Amoros au delà les frontières, c'est parceque cet étranger est parvenu, *je ne sais en vertu de quels titres à se faire naturaliser francais*, peu de temps avant l'incartade qui a motivé son arrestation.

J'ai pensé également qu'il était plus convenable de traiter cette affaire administrativement que de la renvoyer devant les tribunaux, à cause du scandale qu'elle occasionnerait et en considération de la demande de M. de Sales, membre de l'Institut, et gendre de M. le Genal Badia, qui désire beaucoup qu'on évite tout ce qui pouvait y donner de l'éclat.

Mais il faut entendre Amorós, qui cherche à se disculper des accusations portées contre lui par Badia. D'abord, il fait intervenir le capitaine commandant la Ire Compagnie de Grenadiers de la Garde Nationale, M. V. de Lapelouze : « Paris, le

29 juillet 1816. Le Capitaine Commandant la Ire Compagnie de Grenadiers à Monsieur Amoros Grenadier... Il ne m'appartient pas de juger des motifs de votre arrestation ; d'après ce que vous m'en avez dit, il me semble toutefois que c'est une affaire purement particulière et le résultat d'un mal entendu; cela me fait espérer que vous obtiendrez bientôt votre liberté et je serai satisfait si la justice que je me plais à vous rendre peut y contribuer en quelque chose. » Le 6 août Amorós adresse une protestation au Secrétaire d'Etat de la Police Générale, qui vient de le faire arrêter et conduire à Ste Pélagie ; il se dit victime de l'accusation la plus infâme :

Monseigneur, S'il est vrai qu'un misérable aventure, qu'un méchante affaire, suscitée à un citoyen paisible par la haine d'un être essentiellement immoral doive occuper un des moments precieux de V. E., j'oserai le solliciter de vouloir bien prendre en considération les préjudices graves que ma détention me fait éprouver. Je ne demanderai qu'une prompte décision, et je l'attendrai avec le calme de l'homme de bien, de l'homme d'honneur, dont la conscience fut toujours aussi pure que la conduite fut franche et loyale; je l'attendrai avec la confiance qu'inspire la scrupuleuse impartialité de V. E.

C'est le jour même où je venais de recevoir le titre qui me constitue citoyen français, où fier de ce nom, je sentois redoubler mon zèle et mon dévouement pour ma patrie adoptive et pour son auguste chef qu'une arrestation, que j'ose appeller arbitraire, m'a arrachée à mes foyers et à ma famille.

Je fus l'appui, le protecteur de Madame de Salles contre les criminelles entreprises du Sr. Badia son père ; deux fois abandonnée à elle même et livrée à son désespoir elle tenta de s'empoisonner pour se soustraire à la violence des desirs abominables de son père. Son mariage avec Mr. de Salles, qu'elle avait regardé comme un refuge, ne l'a pas garantie des persécutions qu'elle avait voulu fuir. J'étais devenu l'ami de Mr. de Salles ; sa maison m'était ouverte, et si quelques fois son epouse m'avait marqué qu'elle m'y voyait avec inquiètude, combien de fois ne m'a-t-elle pas répété qu'elle n'avait fait en cella qu'acheter sa tranquillité en cédant aux instigations, aux ordres imperieux de son père? C'est par respect pour la moralité publique que j'ai tû ces faits au Commissaire de police, dont le Sr. Badia a compromis le Ministère en le faisant servir à sa haine ou à ses spéculations (on peut sans injustice lui supposer toutes les intentions condamnables). Depuis huit et demie du soir j'étais dans la maison de Mr. de Salles, j'y étais entré librement, je lui portais la nouvelle

de ma naturalisation, et quelques espérances que la situation de ses affaires pouvait lui rendre avantageuses : mais le complot était fait, la trame ourdie, et Madame de Salles, que je croyais dans sa chambre, Me de Salles, qui n'avait pas crû avoir besoin de recourir à l'autorité de son mari pour m'inviter à me retirer, instruisit son père que j'étais chez elle, et à onze heures, à l'instant où j'allais sortir, je tombai dans les mains du Sr. Badia, c'est à dire, je fus arrêté par le commissaire de police, comme ayant violé l'azile d'un citoyen, comme ayant troublé la tranquilité publique.

Jusqu'à ce moment personne, hors de la maison de Mr. de Salles, ne m'avait entendu parler seulement chez lui : jusqu'à ce moment Mr. de Salles ignorait que je fusse dans son appartement ; son sommeil ne fut troublé que par le Commissaire de police, qui le reveilla pour lui faire signer le procès verbal qu'il avait dressé chez lui (Mr. de Salles) à son inçu et sans sa réquisition.

C'est le Sr. Badia qui a exposé sa fille et son gendre à la risée publique ; c'est lui qui a donné le scandale (d'abord : *escandale*) d'une scene aussi inmorale que son ame : il m'a causé les plus grands maux. Je ne demande pas à V. E. de sévir contre lui, le mepris public qu'il a attiré sur sa tête et les nombreuses marques d'intéret et d'estime qu'on s'est empressé de me donner suffisent à ma vengeance. La justice et la bienveillance de V. E. feront cesser mon infortune. Je suis avec un profond respect

Monseigneur
de V. E.
le très humble et très obéissant serviteur
François Amorós

Ste Pelagie 6 août 1816.

Nouvelle lettre d'Amorós du 12 août 1816, qui insiste encore sur sa complète innocence.

A. S. E. le Ministre de la police generale.

Monseigneur,

Depuis vingt-trois jours je suis arreté & detenu, comme un homme coupable ou fortement suspect. Dès les premiers instants j'ai prouvé que je n'ai pas troublé la tranquilité publique : il n'a pas été possible d'ouvrir les yeux sur une aussi misérable affaire sans voir qu'elle est le résultat d'une trame odieuse, d'une noire perfidie, d'un complot criminel : qu'elle est l'ouvrage des passions les plus honteuses, les plus abominables : qu'elle est un veritable outrage à la justice. J'ai demandé à être renvoyé devant les tribunaux, à y paraître en face de mes dénonciateurs : mes reclamations ont été vaines.

Accusé, livré à la police par des particuliers, et pour des faits d'interets individuels, c'est la justice distributive qui doit frapper ou protéger celui des dénonciateurs ou de l'accusé qui aura mérité sa sévérité ou sa protection. Cette action de la justice düe à tous les hommes, je la demandais avec plus de confiance au nom sacré de citoyen français, nom que j'invoquais avec d'autant plus de gloire que les titres qui me l'accordent sont à mes yeux une preuve que je l'ai mérité par mon caractère, par mes sentiments et par ma vie politique.

Cependant je soufre un vrai chatiment par la privation de ma liberté, par les préjudices que mon emprisonement cause à mes affaires, à mes enfans et à ma réputation, par l'influence qu'il peut avoir sur mon existence domestique; je ne parle pas du tourment moral qu'il doit causer à un homme qui croit ne l'avoir pas mérité & qui pour la première fois de sa vie se trouve plongé dans les cachots.

Pendant que je suis livré à ces supplices, mes ennemis, mes dénonciateurs, les êtres les plus vils et les plus immoraux, jouissent de leur triomphe & se flattent de le voir toujours impuni: eux qui n'ont jamais connu, jamais respecté les liens du sang, & le nom auguste de pere de famille, ils ont tentè de l'apporter le trouble dans la mienne; eux qui se croient encore au milieu des orages révolutionnaires de l'Espagne, et à portée de faire servir leurs passions par des mesnées inquisitoriales; ils ont voulu par des dénonciations dès longtemps préparées, dans les quelles la verité a été trahie, la morale outragée, les loix méprisées, ils ont voulu par ces dénonciations m'empecher d'obtenir l'honneur auquel j'aspirois, celui d'appartenir à une nation eclairée et généreuse, de devenir le sujet d'un souverain grand, juste et bon.

Je crois, Monseigneur, avoir le droit de demander à votre justice de connoître les dénonciations portées contre moi, les sujets de prévention qu'elles ont fournis; de connaître officiellement mes dénonciateurs, pour me mettre à portée de présenter ma justification & d'obtenir les réparations qui me sont dües, par les voies légales.

J'ose aussi, avec une plus grande confiance, demander ma liberté, au moins provisoire et sous tel cautionnement qu'il plaira à V. E. d'exiger: je peux l'offrir sans témérité parce que mon malheur à inspiré de l'affection à nombre de personnes respectables à qui mon caractere avoit inspiré de l'estime pour moi.

Je suis avec un très profond respect.

Monseigneur

de V. E.

le plus humble et plus obéissant seviteur.

François Amorós

Ste Pelagie, 12 août 1816.

Et comme preuve à l'appui, Amorós joint le certificat de ses trois fils :

Monseigneur,

Les trois enfants de Mr. Amorós, sachant qu'il doit partir de Paris, s'addressant à la bonté de Votre Excelence pour lui faire part de leur extreme douleur et de l'abandont où ils vont se trouver si le depart de leur Père a lieu. Dans ces tristes circonstances, ils vous prient, Monseigneur, de revoquer cette ordre pour eviter leur malheur.

Agreez, Monseigneur, l'assurance de nos respects.

Antoine Amorós Manuel Amorós
Bonaventure Amorós

Paris le 2 septembre 1816.

La préfecture de police, après avoir pris parti pour Badia, hésite un peu, vu les recommandations de la Société d'instruction élémentaire qui intercèdent pour les enfants d'Amorós et la mort de M. de Salles (26 septembre 1816).

Rapport (3 septembre 1816).

...Maintenant, Mr. Amoros récrimine contre Mr. Badia ; il l'accuse de tentatives incestueuses contre sa fille ; il rapporte quelques déclarations de domestiques qui ont servi dans la maison de Mr. de Salles ; il invoque le témoignage de plusieurs Espagnols qui connaissent, dit-il, l'amour honteux que Mr. Badia avait pour sa fille, et il assure que la haine que Mr. Badia avait pour lui provenoit uniquement de ce qu'appelé par elle à la défendre, il a constamment été un obstacle à l'accomplissement de ses coupables vues. Votre Excellence détournera certainement ses regards d'une pareille accusation qui, d'ailleurs, n'est appuyé sur aucun fondement. Des faits existent : Mde de Sales n'invoquait pas le secours de Mr. Amoros, pour se soustraire à ses poursuites, elle fut obligée d'abandonner sa maison et de se réfugier chez son père...

Rapport (3 septembre 1816).

Sur un rapport qui vous fut fait par Mr. le Préfet de Police de Paris, le 27 juillet, Votre Exc. décida qu'il y avait lieu à éloigner de Paris à une distance de 100 lieues M. François Amoros, réfugié espagnol, Ex ministre de la police de Joseph Bonaparte, en Espagne, aujourd'hui naturalisé français. *Conduite politique.* Le Mte de la Guerre dit qu'il a publié un ouvrage dont les principes ont été considérés comme dangereux ; il a manifesté au retour de l'Empereur une joie extraor-

dinaire; il habitait rue St.Honoré n° 357 et avait une habitation rue Cassette n° 20; il avait forcée sa femme à se retirer à Versailles, où elle était logée rue de Paris n° 154, avec un de ses enfants; que les deux autres furent placés par Bonaparte en 1815 au lycée de la rue St.Jacques. C'est là le résumé de tous les faits présentés à la charge de M. Amoros. Ils émanent tous des agents de police et peuvent, par conséquent, *ne pas être tous d'une parfaite exactitude. Conduite privée.* Des plaintes ont été portées contre lui par la famille de Mr. Sales, membre de l'Institut, et par le Général Badia. Poussé par une passion insensée pour Mme de Sales, il osa dans la nuit du 22 juillet forcer l'appartement et obligea Mme de Sales à se réfugier chez Mr. Badia son père. M. Amoros accuse Mr. Badia de tentatives incestueuses contre sa fille;... M. Amoros offre comme garanties plusieurs témoignages compétents. Le rapport conclut qu'il faudrait peut-être ne pas éloigner autant la nouvelle résidence de M. Amoros, à qui l'ont pourrait ensuite permettre de revenir à Paris si sa tête et son cœur se calmoient.

7 septembre 1816

Des membres de la Société d'instruction élementaire me recommandent M. Amoros. Les enfants sont au lycée Louis le Grand. J'ai du considerer qu'*un mois de prison* et des reflexions avait pu donner aux idées de M. Amoros une direction plus sage.

Préfecture de police.

Paris, le 15 octobre 1816.

1er division. 3e bureau. Rapport à Son Excellence.

Dans un rapport adressé à Son Excellence le 19 juin dernier j'ai eu l'honneur de lui faire connaître jusqu'à quel point la passion insensée de M. Amoros pour Mme Delisle de Sales a troublé sa tranquillité et celle de la famille de M. le Général Badia.

On représente inutilement à M. Amoros que sa conduite était repréhensible et donnait lieu à de justes plaintes contre lui, il n'en continua pas moins à manifester les mêmes dispositions à l'égard de cette dame et à donner lieu à de fâcheuses scènes.

Son Excellence a eu connaissance dans le temps de la violation de domicile, à onze heures du soir, dont Mr. Amoros se rendit coupable dans la maison même de Mr Delisle de Sales; les derniers moments de la vie de ce vieillard en ont été gravement troublés. Ce sont ces indiscrétions et la contuinité des poursuites de M. Amoros vis à vis de la jeune épouse de Mr. de Sales qui furent les principaux motifs de la mesure que j'eus l'honneur de proposer à son Excellence et qu'elle adopta pour éloigner cet Espagnol de Paris et l'envoyer à Lyon.

Mais la mort de Mr. de Sales, arrivée le 26 du mois dernier, semble rendre cet éloignement moins nécessaire aujourd'hui, puisque la présence de Mr. Amoros ne peut plus offrir les mêmes sujets de plaintes qui existaient précédemment.

La famille de Mr. Amoros le réclament d'ailleurs, pour veiller à l'entretien et à l'éducation de ses enfans, et l'impression qu'a dû produire sur son esprit le juste mécontentement de sa conduite pouvant faire espérer qu'il en changera, on est porté à croire que son Excellence se déterminera à révoquer l'ordre donné à M. Amoros de s'éloigner de Paris, et à lui permettre de revenir au sein de sa famille...

Le Ministre d'Etat, Préfet de Police.

Quelques mois se passèrent et le 17 mars 1817 nous trouvons une dépêche du Ministre de la Guerre au Ministre de la Police générale, lui disant qu'il a paru « indispensable de prendre à l'égard d'Amorós la décision qui le remet aux dépôts de Bourges ». Et, en effet, Amorós dit dans sa *Déclaration* de 1817 : « M. le général d'Espinois vient de lui signifier de la part de V. Exc. l'ordre de quitter sur-le-champ la ville de Paris pour se rendre à Bourges. M. Amoros a deux fils entretenus au Lycée à Paris ; sa femme et un de ses enfants sont malades... » Que s'est-il donc passé?

Les lettres suivantes d'Amorós ne font pas connaître le motif de la décision du Ministre de la Guerre ; elles traitent uniquement de sa naturalisation, de ses devoirs envers le nouveau régime et de sa pension.

Monseigneur,

Je viens de savoir par un ordre de l'Etat major general de la Ier division militaire que je dois quitter la Capitale dans le plus bref délai, et de me rendre au depôt de Bourges. Il y est dit que c'est d'apres une decision de V. E., daté du 17 courant. On ne dit pas le motif de cette decision et je dois la considerer comme le resultat d'une impresion defavorable que V. E. aura reçue à mon egard, et qui ne peut naitre que de quelque calomnie.

Je dois donc me mettre en mesure d'eclairer la conscience de V. E sous tous les rapports, ne sachant pas au juste quel peut être l'objet de cette disposition.

J'etais refugié, Monseigneur, mais je suis devenu *Citoyen français*, comme le document num° Ir l'atteste, et après des informations et des

assurances qui ne peuvent manquer de tranquilliser V. E. à mon sujet.

J'ai déclaré devant la municipalité du 3e arrondissement, il y a trois ans, que je prenais mon domicile à Paris.

J'ai une femme et trois enfans ici, l'un deux malade.

Je possede de bons certificats de ma Compagnie de Grenadiers de la Ire legion de la Garde Nationale, du Commissaire de police de mon arrondissement et de beaucoup de personnes tres respectables, que je ne puis copier presentement pour accompagner cette exposition, mais que je fairais voir.

Je joins un Certificat qui prouve que jai sauvé la Legion de la Reyne, composée d'emigrés nobles, dans la Campagne du Roussillon, d'un danger d'être masacrée dans le temps de la Terreur.

Je conserve encore une recomendation de V. E. même daté du 4 janvier 1814.

Toutes ces pièces, et ma conduite exacte, soumise et fidele, depuis la rentré de *Mon Roy Louis 18* assureront parfaitement V. E. que je n'ai commis aucun excès, ni donné aucun motif à un exil qui est une peine terrible pour moi, puisqu'elle me fait soupçonner ma fidelité envers S M. et quelle désole une famille entière, qui m'entoure toute étonnée et versant encore des larmes ameres, que nos malheurs precedens lui avoient fait repandre.

Il est très honnorable pour moi, Monseigneur, d'appartenir à votre ministere ; mais c'est seulement pour l'assignation d'un secours qui, ne me donnant aucun caractere militaire, ni les avantages qui y sont attachés, ne peut m'en faire eprouver les inconveniens.

Si votre Exe a quelques inquietudes à mon egard, elle a à sa dispositions d'autres moyens incomparablement plus surs, et plus constitutionnels.

Ne pouvant pas me mettre en route, faute de ressources necessaires, je préfere d'être confiné à Paris, lieu de mon domicile, et un procès, qui me permettra de me justifier, a une disposition qui blesse mon honneur et mon amour pour le Roy, et qui ne laisse pas les moyens de me deffendre et de me justifier,

Je ne peux pas croire que V. E. aura pris ce parti contre moi d'après les recriminations qu'on a prononcé à la chambre des deputés contre les refugiés, ni d'après les mensonges et les calomnies qu'une *Biographie des hommes vivants* entasse.

Ses auteurs anonimes seraient deja traduits devant les tribunaux, parcequ'ils n'imputent des idées, des principes, et des sentiments que je n'ai point, si j'avais les ressources nécessaires pour les poursuivre en justice; mais j'aurais d'autres moyens de prouver leurs impostures, et de satisfaire Votre Excellence.

Je ne puis pas être jugé pour des faits antérieurs au retour de S. M.

Je ne suis pas compromis, et je ne pouvais pas l'être dans aucune de ses Ordonnances, parceque je n'ai manqué à aucun devoir.

Pourquoi donc, Monseigneur, un exil nouveau d'un domicile où je croyais être tranquille et à l'abri des recherches ? Le gouvernement que je respecte et que j'aime n'a rien à craindre de moi. Quel est donc le but d'un acte si affligeant pour une famille qui n'a plus d'autres biens que l'honneur ?

La justice de V. E. saura y remédier : elle donnera le bel exemple dans ma personne du respect pour les droits d'un citoyen français, pour les droits de l'hospitalité et ceux du malheur, et ne dedaignera pas d'ordonner pour qu'on me laisse tranquille à Paris, où j'ai deja donné à la Police civile toutes les garanties qu'elle peut desirer, en me justifiant d'autres accusations perfides qu'elle avait reçues contre moi.

J'ai l'honneur, Monseigneur, de vous saluer avec respect.

François Amorós.

Paris, 21 mars 1817.

A son Exe le Duc de Feltre, ministre de Guerre.

Monseigneur,

Quelque calomnie, sans doute, me produit la persecution dont je suis la victime, et dont V. E. verra la preuve par la copie ci-jointe. On m'impute des principes et des sentiments que je ne partage pas. Je reclame à son Exe le Ministre de la Guerre de revenir sur une mesure qu'elle n'a prise que par ce que sa conscience et son zêle ont été trompes. Je suis *Citoyen français*. J'ai fait beaucoup de bien aux français. J'ai perdu mon ancienne patrie, et tout *fors l'honneur* pour les *français*. J'ai reçu en France l'hospitalité. Je suis pere d'une nombreuse famille et *malheureux*. Ce sont les titres que je presente à V. S., en implorant sa haute protection, pour detourner le coup dont je suis frappé.

Les considerations de l'exposé ci-joint produiront dans l'esprit de V. E. la conviction de la justice que j'implore, et de l'assurance que la generosité et la grandeur d'ame de V. E. peut mettre à deffendre l'innocence opprimée.

Je suis avec respect,
Monseigneur,
De votre Excellence
Le plus obéissant serviteur
François Amorós.

Paris, 22 mars 1817.

A son Exe le Ministre, secrétaire d'Etat de la Police generale.

Paris, 26 mars 1817.

Excellence,

La serie des Certificat que Votre Excellence trouvera ci-jointe lui prouveront que je suis parfaitement en règle, depuis le retour de S. M. On ne peut me juger par des faits antérieurs, mon affaire est de droit, étant devenu Citoyen français par ma naturalisation et n'étant compromis dans aucune Ordonnance de S. M. Je lui ai prouvé mon Respect, mon amour et ma fidelité aussi bien que tout autre. On ne peut exiger davantage. Je suis encore reconnaissant aux bienfaits que S. M. a fait a ma famille après mon retour et comme homme noble, d'honneur en ayant des sentiments ardents, S. M. peut compter sur moi. Deux serments me lient à sa cause: mais je n'en avais besoin d'aucun pour la suivre avec constance et ardeur, depuis que mes obligations m'y attachent. J'ai pu avoir auparavant d'autres opinions; mais on m'insulte et on me calomnie quand on suppose que je conserve les mêmes lorsque ma position et mes devoirs sont totalement changés. D'ailleurs les faits repondent et on ne peut pas juger les hommes autrements.

Attachant beaucoup de prix à mériter et à conserver l'estime de Votre Excellence, je prends la liberté de vous adresser un exemplaire de ma Déclaration et l'exposé de mes services, en la priant de me protéger.

Je suis avec respect
Monseigneur
De votre Excellence
Le plus obéissant serviteur
François Amorós

A Son Exe Mr. de Cases, ministre de la Police Generale.

Le Ministre de la Guerre signale au Ministre de la Police générale que, vu la naturalisation d'Amorós en juillet 1816, «M. Amoros ne me paraît plus dépendre directement de l'Autorité militaire: il rentre dans la classe générale des cioyens, et se trouve placé ... sous la surveillance de votre Ministère — ». Amorós lui multiplie les certificats. En voici un qui émane des membres de l'Institut, de gentislhommes, de capitaines de la Garde Nationale, etc.

Nous soussignés, certifions connaître parfaitement la situation difficile dans laquelle se trouve Monsieur Amoros par la perte de tous les biens qu'il possedait en Espagne; par l'impossibilité d'en tirer aucun secours; par l'effet des diminutions progressives qu'a eprouvée

la Pension alimentaire qu'il touchait comme refugié; par les depenses extraordinaires que les maladies habituelles de Mme son epouse et de l'un de ses fils l'obligent à faire et par les malheurs qu'il a eprouvés et qui ne sont que trop connus.

Certifions en outre que Monsieur Amoros. ayant déja fait usage du peu d'argenterie qui lui restait, n'a plus aucune ressource disponible pour eviter la misère à laquelle il va être livré, d'après l'ordre de son Excellence le Ministre de la Guerre, qui le prive du secours accordé aux refugiés, et qu'il se verra dans la nécessité de faire un appel à la bienfaisance pour ne pas voir périr sa famille.

Telle est la position veritable de cet ancien Conseiller de Charles IV et de ce precepteur de l'un de ses fils, auquel beaucoup de français doivent la vie et dont l'intégrité, le desinteressement et les grands services qu'il a rendus sont constatés par des faits positifs et par des signatures respectables.

Paris le vingt-cinq avril mil huit cent dix sept.

Signé: L. G. Taillefer, proviseur du Collège royal de Louis le Grand; De Guerle, censeur id.; Le Chevr. de Premonville; Le Comte de la Borde, Le Comte de Lasteyrie; Le Baron de Gerando; Le Marquis d'Almenara; Le Duc de Sotomayor; Bosc, Membre de l'Institut; Ampère id.; Boulanger; Colas; Moreau de St. Mery; Montegre; Cuvier; Coutelle; L. P. de Jussieu; Jullien; Dubousset; Gelin; Bisson, employé à la succursale du Mont de Piété; C. H. Serson Desmoitiers; F. Cabello; F Solis; J. A. Melon; Dufoo; Lallemand; V. de Lapelouse, capne de Grens de la Ire compagnie de la Ire légion, etc.

Pour copie conforme
Amoros [1].

Mais Amorós proteste vivement contre la suppression du

1. Dans le second exemplaire (Archives Nationales F I D II) de ce certificat, également de l'écriture d'Amorós, les soussignés sont un peu autrement disposés, et il y en a qui ne figurent pas dans le premier : « Signé : Boulanger; L. G. Taillefer, proviseur du Collége royal de Louis-le-Grand; De Guerle, censeur, *id.*; L. Colas; Jullien; Moreau; de St-Méry-Gelin; A. Du Bouvet-Bisson, employé à la Succursale du Mont-de-Piété; Le Marquis d'Almerana; Le Comte de Lasteyrie; V. de Lapelouse, capitaine de la 1re Légion de la Garde nationale de Paris; De Premonville, sergent, *id.*; Louis de Keiron, sous lieutenant, *id.*; Brise, caporal; Griffon; A. Peyruose; Blondel; Gouté; Corbille; Debret; tous camarades de M. Amorós, connoissant depuis longtemps sa situation et son zèle; Grenedier, *id.* et propriétaire à Paris; Montegre; C. H. Serson; Desmoutiers, avocat à la Cour royale; Jean A. Melon; Lallemmand; Le Comte de Laborde; Le Duc de Sotomayor; Cabelo.

Pour copie conforme, qui sera légalisé par la Mairie,
Amorós.

Paris, le vingt cinq avril 1817.

secours accordé aux réfugiés espagnols, qui le font vivre, lui et sa famille:

Monsieur le General,

Vous me faites l'honneur de me dire dans votre lettre du 24 de ce mois ce qui suit:

« D'après les preuves que vous avez fournies de votre admission à » jouir des droits de sujet français, par ordonnance du Roi, en date » 10 juillet 1816, et vu votre déclaration constatant que la France est » la seule patrie que vous avez l'intention de reconnaitre et de servir, » S. E. le Ministre de la Guerre a décidé le 18 de ce mois que vous » cesserez, ainsi que votre famille, à compter du 1er mai prochain de » toucher les secours qui ne sont accordés aux réfugiés espagnols que » pour leur donner le temps d'obtenir leur rappel dans leur patrie. »

Oui, Monsieur, j'ai déclaré que *mon plus vif désir est de consacrer le reste de mes jours au service du Roi et à celui d'une patrie qui est la seule que je connaisse aujourd'hui.*

Mais pour les servir il faut vivre.

Cette decision de S. E. le Duc de Feltre me condamne à mourir de misère avec ma triste famille. Par conséquent elle est une peine affreuse, à laquelle je n'ai pas donné lieu.

Je croyais que les secours qui m'etoient donnés comme refugie avoient été accordés *au malheur*, à la *pauvreté*, et en considération de la perte considerable que j'ai eprouvé de tous mes biens, par suite de la politique de l'ancien gouvernement de la France, par la force de ses armes, et pour n'avoir pas voulu désobéir aux Ordres de mes souverains legitimes Charles et Ferdinand; pour n'avoir pas suivi les drapeaux des anarchistes que S. M. le Roi d'Espagne a punis et pour n'avoir pas voulu, enfin, tuer des français ni des espagnols en leur faisant la guerre.

Je croyais que le titre de citoyen français accordé par mon Roi Louis 18, et qui me donné l'avantage d'être compté parmi ses enfants serait un titre qui me recommenderoit et me ferait un bien, et non pas une occassion d'aggraver mes maux.

Si cette qualité de naturalisé m'avait fait rendre mes biens, je pourrois fort bien me passer de toute espèce de secours. J'etait riche en Espagne, par rapport à mes desirs, et j'aurais pû l'être davantage si j'eusse pû manquer à la delicatesse. Mais S. M. Ferdinand VII n'a pas cru convenable de me rendre mes biens, quoique ils ont été reclamés dernierement en faveur de mes fils innocens. S. M. n'a pas consideré necessaire de tenir compte des stipulations du Traité de Valencey, ni de l'exemple que lui ont donné tous les souverains de l'Europe, ni des principes du traité de Paris, et je me trouve dans la même *situation pénible* où j'étais quand je suis rentré en France, et

avec moins de ressources encore pour faire face aux besoins pressants d'une epouse et d'un enfant malades. Le certificat ci joint en est la preuve irrecusable.

Son Exe le Ministre de la Guerre a oublié, sans doute, qu'il eut la bonté de me recommender le 4 janvier 1814 à la Commission des secours, en lui disant que : « Mr. Amoros avait des droits à la bienveillance ; qu'il serait satisfait si Mr. Amoros pouvait obtenir une distinction particulière, et apporter quelque adoucissement à la *situation pénible* dans laquelle il se trouve jetté par des circonstances extraordinaires. »

Cependant j'avais alors 400 francs par mois ; mais la recommandation de S. E. les fit porter à 600, et je peux justifier ce fait, aussi bien que tous ceux qui me regardent par des pièces authentiques.

Si Son Exe me recommandait aussi efficacément quand elle n'avait pas à sa disposition les moyens de secourir les refugies, à pressant que les fonds sont faits et qu'on n'a pas cru devoir les diminuer, pourquoi Mr. le Duc de Feltre me priverait-il de l'unique moyen de subsister que je possède ?

A l'epoque de 1814 je n'avais pas autant de droits à la bienveillance de Mr. le Duc, parce que je n'avais pas encore preté les services que j'ai rendus depuis à mon souverain Louis 18 ; je n'avais fait alors autant de depenses et de sacrifices pour m'habiller et m'armer comme garde national, ni prouvé les services rendus aux troupes françaises, aux espagnols et aux emigrés.

La serie des certificats qui se trouvent reunis dans l'exposé ci-joint attestent ces verités, et des signatures très respectables ne peuvent laisser le moindre doute.

Si Son Exe trouvait ma *situation pénible*, en 1814, ayant 400 francs par mois, comment trouverat-elle la situation presente, qui me reduit à la plus affreuse misere, et à la triste alternative de demander l'aumône, ou de prendre un metier peu convenable à un ancien Secretaire et Conseiller de Charles IV, Precepteur de l'un de ses fils ?

Serait-il honnorable pour la France, pour ceux qui aiment ou s'interessent à sa gloire, de me voir reduit à cette extremité avec ma famille ?

Mon sang versé pour les Bourbons ne parlerait-il encore en ma faveur ?

La fidelité avec laquelle j'ai servi le Roi depuis son heureux retour ne serait-elle aussi un titre de recommandation ?

Antoine Perez [1], secrétaire de Philippe 2, fut plus heureux que moi

1. Son ami, D. Juan Antonio Llorente, dit dans sa lettre à Amorós (Lectoure, 28 septembre 1813), en parlant d'Antonio Pérez : « Comencé pues á escribirla con el gusto de prever quan agradable podia ser á los franceses una historia que tiene infinitas relaciones con los sucesos de su rey Henrique IV, que protegia á Pérez imponderablemente, se valio de sus luces los diez y nueve años ultimos de su vida, y le sostuvo en Paris con estimacion y conmodidad ». (*Bulletin Hispanique*, t. XXIII, p. 122.)

Avec les seuls titres de *proscrit* d'Espagne, de *réfugié* en France et de *malheureux*, il obtint de la generosité d'Henri IV de quoi subsister avec honneur à Paris.

A ces mêmes titres j'ajoute celui de *français* et tous les autres dont j'ai fait mention.

Ainsi, Monsieur, je ne puis pas croire que je serais condamné avec ma famille à souffrir un sort aussi déplorable. La bonté et la justice du Roi viendront, sans doute, empécher nos malheurs.

Il est possible que vous trouverez convenable de faire connoitre à Mr. le Lieutenant General, qui vous a ordonné de m'écrire, et par suite à Son Exe Mr. le Ministre de la Guerre, l'effet de la disposition qui m'a été communiquée, et qu'il s'empressera de la revoquer comme ayant été prise sans connoissance de ma situation véritable et plus pénible encore qu'elle n'etait le 4 janvier 1814.

Agréez, Mr. le Général, l'assurance de ma considération distinguée.

François Amorós

Paris, 27 avril 1817.
Quai de Gèvres n° 10

A Son Exe Mr. Lainé, Ministre Secrétaire d'Etat de l'Interieur.

Monseigneur,

S. E. le Ministre de la Guerre a revoqué l'ordre de mon extradition de Paris ; mais, par decision du 18 de ce mois, il me *fait cesser les secours* que je touchais comme refugié, et il *me condamne, ainsi que ma famille, à mourir de misere*, n'ayant pas absolument aucune autre ressource.

Mon innocence et la genereuse protection de V. E. n'ont pas suffi pour me mettre à couvert du malheur qui me poursuit.

La copie ci-jointe de ma reponse au Chef de l'Etat major General, et du certificat qui prouve la situation penible ou je me trouve, metront V. E. à même de la juger avec exactitude.

N'ayant rien à ajouter à ce tableau affligeant pour un cœur sensible; et n'ayant plus aucun autre espoir j'ose vous prier, Monseigneur, de m'accorder votre appui, et daignant vous intéresser à mon sort, à celui d'une épouse malade, et de trois fils qui meritent mon amour et l'estime generale par leur application et leurs progrès.

« La France fut toujours ouverte aux malheureux. » J'en ai la certitude et la plus grande confiance. Le recit veridique de ma detresse vous attendrira sans doute, et j'obtiendrai par votre bonté et par votre influence *des moyens de pouvoir subsister avec honneur à Paris*, comme Antoine Perez les obtint d'Henri IV.

Je demande à travailler, à être utile à mon Roi, à ma nouvelle patrie, et à nos concitoyens. Peu m'importe la dénomination de l'emploi ou de l'occupation qui pourra m'être accordé. Ce qui m'inté-

resse, c'est de justifier le choix qui sera fait de ma personne et de pouvoir soutenir et continuer d'elever mes chers enfants.

D'après le memoire que j'ai ecrit sur la methode de Pestalozzi, sur l'Ynstitut normal que j'ai dirigé à Madrid, et en ma qualité ancienne de Precepteur d'un Ynfant d'Espagne, ne pourroient on tirer encore quelque parti de mon activité et de mon zele pour ettablir la Gymnastique, *l'interesante Gymnastique* dans les Colleges royaux de Paris?

L'exposé de mes anciens services, de mes travaux litteraires et administratifs prouvera, peut-être, que je saurais ne pas faire repentir votre Exe de la protection que je la supplie de daigner m'accorder, et sur laquelle je fonde tout mon espoir.

Je suis avec le plus grand respect et la plus profonde gratitude

Monseigneur

De Votre Excellence

Le plus obeissant serviteur

François Amorós.

Paris 27 avril 1817

Quai des Gévres N° 10, pres du Pont notre Dame.

Une note, qui pourrait bien être de l'écriture d'Amorós, et qui accompagne ces lettres, porte la mention suivante : « On assure que le coup porté à M. Amoros part de l'Ambassade d'Espagne; et que le ministre de la Guerre s'est preté à le frapper avec repugnance. Il pourra donc revenir plus facilement, mais serait-il vrai que parceque l'Espagne réclame contre un homme qui se trouve en France, sous la sauvegarde de l'asile sacré du malheur, que le gouvernement céderoit à des réclamations semblables?

» Antoine Perez, secrétaire et ecrivain fameux du temps de Felipe II, après avoir voulu *révolter* l'Aragon contre le Roi, vint se réfugier en France. La Cour d'Espagne réclama contre lui; mais *Henri IV lui donna de quoi subsister avec honneur à Paris* et ne se prêta pas aux désirs vindicatifs de la Cour d'Espagne.

» M. Amoros n'a pas révolté ni taché de révolter aucune province contre le Roi légitime, dont il a suivi les ordres et les intentions en obeissant le souverain que S. M. avait introduit en Espagne, par son voyage à Bayonne et son abdication. M. Amoros, en outre, devenu Citoyen Français, a des droits qu'Antoine Perez n'avait pas et il les reclame..... »

(A suivre.) A. MOREL-FATIO.

CHRONIQUE IBÉRO-ROMAINE

VI. 1922[1].

Préhistoire. — Sous l'heureuse impulsion de la Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas de Madrid, les études de paléogéographie dont nous signalions les débuts dans notre précédente chronique[2], ont fait l'objet de nouveaux travaux. Dans un mémoire sur la faune malacologique du Miocène ibérique, M. J. Royo Gómez[3] consacre plusieurs pages à une esquisse de la géographie physique de l'Espagne pendant cette période. Certaines particularités communes à la faune de la Péninsule ibérique et de l'Amérique autorisent à admettre que les deux pays étaient alors réunis; à l'est, la Catalogne et les Pyrénées se rattachaient au massif central, et bientôt, la Sierra Nevada sera, elle aussi, reliée à la *meseta*. La grande baie du Tage et les golfes ouverts à la périphérie ne tardent pas à être comblés par les terres arrachées au continent. Sous l'influence d'un climat de plus en plus humide, d'immenses troupeaux d'herbivores, pachydermes, cervidés et équidés, vivant par toute la Péninsule, vont chercher un refuge à l'ouest (territoires de Pueblo de Almoradier, Toledo, Concul et Teruel). A la fin du Pontien, un soulèvement général des bassins tertiaires se produit; les monts Ibériques prennent une grande importance, cependant qu'un changement profond se manifeste dans l'orographie de la *meseta*, amenant une dérivation des rivières vers l'ouest; dans les bassins du Tage et du Guadiana et sur les rivages orientaux de nouveaux golfes se creusent, moins étendus toutefois que les golfes miocènes.

Les fouilles du puits de *Valverde* ont permis de préciser la chronologie des volcans de la province de Ciudad-Real[4] : à 4^{m}50 de profon-

1. Cf. *Bulletin Hispanique*, XVIII, 1916, p. 175 sq.; XIX, 1917, p. 200 sq.; XX, 1918, p. 249 sq.; XXII, 1920, p. 182 sq.; XXIV, 1922, p. 247 sq.

2. *Ibid.*, XXIV, 1922, p. 247 sq.

3. J. Royo Gómez, *El mioceno continental ibérico y su fauna malacológica*. Mémoire n° 30 de la Comision de Investigaciones paleontólogicas y prehistóricas. Madrid, museo de Ciencias naturales, 1922. 1 vol. in-4° de 230 p., XIII pl., 1 carte et 54 fig.

4. E. Hernandez Pacheco, *El yacimiento prehistórico de mamiferos cuaternarios de Valverde de Calatrava y edad de los volcanos de Ciudad-Real*. Extrait du volume du Cinquantenaire de la Sociedad española de Historia natural. Madrid, 1921.

deur au-dessous d'une couche de formations calcaires cachée par des amas de lapilli basaltiques, on a recueilli des ossements d'*Elephas primigenius*, *Hippopotamus major*, *Equus caballus* et d'un *Cerf*. La présence de débris d'origine volcanique recouvrant les restes d'une faune appartenant au Pliocène final et au Quaternaire ancien ne permet plus de localiser au Tertiaire les manifestations volcaniques dont la province de Ciudad-Real fut le théâtre; il n'est pas inadmissible de supposer que l'Homme chelléen ait été le témoin de ces phénomènes.

Des contrastes très marqués s'observent dans le climat de l'Espagne septentrionale (Cantabrie et Catalogne) au Quaternaire[1]. Du Chelléen à l'Aurignacien moyen, la présence dans tous les gisements du *Rhinocéros Merckii* est l'indice d'une température douce et chaude; à partir de l'Aurignacien supérieur jusqu'à la fin du Magdalénien, la faune recueillie dans les diverses stations est celle d'un climat froid correspondant à la dernière glaciation. Ces changements climatiques expliqueraient, en partie, le dualisme très marqué qu'on observe, au Paléolithique supérieur, entre la civilisation du nord et celle du centre et du sud de l'Espagne. Alors qu'au Paléolithique ancien, les industries présentent une certaine unité de formes et de techniques par toute la Péninsule, on constate à partir de l'Aurignacien, la présence de deux cultures nettement différenciées : la première ayant suivi, en Cantabrie et en France sud-occidentale, un développement synchronique, la seconde, dans le reste de la Péninsule, en étroite union avec le Capsien de l'Afrique septentrionale. Un refroidissement du climat aurait alors amené, entre les deux zones franco-cantabrique et capsienne, la création de barrières infranchissables : au nord-ouest les monts Cantabres et au centre les monts Ibériques, couverts de glaces interdisaient toute communication; d'autre part, la *meseta* de Castille, avec ses 700 mètres d'altitude, formait un steppe froid peu favorable au développement de l'habitat humain. La côte, à l'est et à l'ouest, restait donc l'unique voie de contact entre les deux territoires.

Ces variations du climat seraient prouvées par le mode de répartition du Solutréen qui pénétrant en Espagne, à l'époque de la plus grande glaciation, par les deux extrémités de la chaîne pyrénéenne, n'a pu dépasser la Cantabrie et la Catalogne, laissant de côté la *meseta*. Ce n'est qu'après la régression des glaces que le plateau central et les Pyrénées, abandonnés par l'homme, seront occupés de nouveau, ainsi que le prouvent les stratifications des couches archéo-

1. Conde de la Vega del Sella, *El paleolitico de Cueva Morin (Santander) y notas para la climatologia cuaternaria*. Mémoire n° 29 de la Com. de Investig. paleont. y prehist. Madrid, 1920, 1 vol. in-4° de 168 p., III pl. et 85 fig.; cf. pour le climat du Quaternaire, p. 125-166.

logiques dans les cavernes pyrénéennes où le Magdalénien se superpose directement à l'Aurignacien. Les communications semblent avoir été rétablies à l'Azilien; un certain nombre de types industriels, tels que le racloir discoïdal et les lames du type de la Gravette, qui n'avaient encore pénétré que timidement au Solutréen, sont alors recueillis en abondance.

De nouvelles conditions d'existence, dont la plus caractéristique paraît être l'abandon de l'habitat dans les cavernes pour les stations à l'air libre, indiqueraient un adoucissement du climat sur les rivages du nord de l'Espagne et du sud-ouest de la France pendant la période où se déroule la civilisation locale de l'Asturien.

Nous avons tenu à exposer assez longuement les hypothèses de l'auteur pour expliquer la position des divers éléments du Paléolithique supérieur par rapport aux oscillations de la glaciation würmienne. Quel que soit l'intérêt de ces théories, M. de la Vega del Sella semble « ne pas tenir suffisamment compte de ce que le maximum du froid et le maximum des précipitations atmosphériques dont les glaciers dépendent, sont deux choses très différentes qui n'ont certainement pu coïncider [1]. »

Les fouilles pratiquées par M. de la Vega del Sella et M. Obermaier à la *Cueva Morin* (Santander), dans la vallée de Villaescusa au pied de la Peña Cabarga [2], ont fourni un outillage très varié : l'industrie moustérienne recueillie correspond à celle du niveau supérieur du Castillo de Puente Viesgo ; on trouve ensuite trois étages appartenant à l'Aurignacien, deux moyens et un supérieur avec pointes du type de la Gravette et de la Font-Robert, puis une couche solutréenne à laquelle se superposent un niveau magdalénien supérieur à harpons à un seul rang de barbelures et finalement une couche azilienne.

MM. José Perez de Barradas et Paul Wernert ont poursuivi l'exploration des stations paléolithiques des environs de Madrid, découvertes dans les sablières au sud-est du grand gisement de San Isidro [3]. La région est riche en silex et de nombreux cours d'eau descendant des pentes du Guadarrama offrent des conditions favorables au stationnement des tribus. Les campements récemment fouillés occupaient une hauteur quaternaire qui s'étendait entre l'*arroyo del Torrero* et l'*arroyo del Cañarotto ;* la plupart sont groupés sur la rive gauche

1. H. Breuil, *L'Anthropologie*, XXXIII, p. 211.
2. Conde de la Vega del Sella, *op. cit.*, p. 7-121.
3. J. Perez de Barradas, *Yacimientos paleoliticos del valle del Manzanares* (Madrid). Mémoire n° 42 de la Junta superior de Excavaciones y Antigüedades. Madrid, 1922. 1 broch. in-8° de 39 p. et IX pl. ; — Obermaier, Wernert et Perez de Barradas, *El cuaternario de Vallecas*, dans le *Boletin de la Sociedad geologica de España*, XLII, 1921, 30 p., IV pl. et 11 fig. (Extrait) ; — Perez de Barradas y Wernert, dans *Coleccionismo*, VII, 1920, p. 103-106 ; IX, 1921, p. 153-157 et 231-244. Cf. *Chronique ibéro-romaine*, V, 1920-1921, dans *Bull. Hisp.*, XXIV, 1922, p. 250 ; IV, 1920, *ibid.*, XXII, 1920, p. 187-188.

du premier de ces ruisseaux. Des couches de terre argileuse séparent les uns des autres les divers niveaux archéologiques chelléens, acheuléens et moustériens. Les stations chelléennes et moustériennes ont été découvertes au *Tejar del Pardo del Sol* et aux *Vaquerias del Torrero*; le gisement d'*El Sotillo* montre une période florissante de l'occupation des terrasses du Manzanarès où les types très évolués du Moustérien supérieur laissent entrevoir une civilisation influencée par le Capsien, mais qui paraît avoir progressé sur place. Le gisement voisin, au *Prado de los Laneros*, présente une phase un peu moins évoluée que la précédente; dans la couche supérieure, comme à *El Sotillo*, on a découvert des fonds de cabanes et les restes d'un outillage néolithique.

Vingt et un dolmens ont été explorés dans la partie orientale de l'*Aralar* de *Guipuzcoa*, pour la plupart en ruines ou violés : ce sont des monuments très simples, sans galerie, entourés par de petits tumuli de pierrailles. Leur mobilier est très pauvre : pointes de flèches en forme de feuille de laurier (silex), alènes à doubles pointes (cuivre). Dans les *sierras*, à la limite des provinces de Guipuzcoa et d'Alava, à plus de 1.000 mètres d'altitude, sur le haut plateau d'Urbia se dresse une suite de dolmens. L'objet le plus intéressant recueilli dans les fouilles est un vase caliciforme à décor disposé par zones[1]. Ces monuments, pour la plupart, appartiennent à l'Enéolithique et au début de l'âge du Bronze.

Un groupe d'établissements néolithiques et énéolithiques a été sommairement reconnu dans la province de Huesca, aux environs de Sena, sur la rive gauche du rio Alcanadre[2]. Les stations, pour la plupart, occupent le sommet de petites hauteurs entourant le *barranco de La Clamor* et dominent la plaine d'El Espartel : ruines d'un village néolithique à *San Blas El Viejo*; au mont *Cajal*, habitat en cavernes abris sous roches ayant fourni des fragments de cuivre; cimetière à inhumation au bord de la rivière et nécropole à incinération à *Las Valletas*, sur un petit cerro dominant la rive; les cendres sont déposées à même le sol, dans une excavation recouverte d'un galet et entourée d'un cercle de pierres d'au moins 2 mètres de diamètre; l'une des sépultures a fourni un vase caréné néolithique; dans le cimetière à inhumation on n'a recueilli aucun mobilier. L'établissement le plus important est situé sur la rive droite du rio Alcanadre, à 3 kilomètres au-dessous de Sena; au sommet d'un plateau légèrement

1. T. de Aranzadi, J. M. de Barandiaran, E. de Eguren, *Exploracion de nueve dolmenes del Aralar de Guipuzcoa*. Saint-Sébastien, 1919; 1 broch. in-8° de 51 p. et 29 plans ; — des mêmes, *Exploracion de siete dolmenes de la sierra de Aiz-Korri*. Saint-Sébastien, 1919; 1 broch. de 47 p., 23 plans, 1 carte; — T. de Aranzadi et F. de Ansoliaga, *Exploracion de quatorce dolmenes del Aralar*. Saint-Sébastien, 1 broch. de 53 p., 10 plans et 1 carte.

2. V. Bardaviu, *Excavaciones en Sena* (*Huesca*). Mémoire n° 47 de la Junta sup. de Excavaciones y Antigüedades. Madrid, 1922. 1 broch. in-8° de 15 p., III pl.

ondulé dominant la rivière d'une centaine de mètres. Les habitations sont disposées à la périphérie, de part et d'autre d'une muraille à laquelle s'adossent les murs latéraux. L'industrie est la même que celle recueillie dans les autres stations du voisinage; l'outillage de silex est rare, les habitants ayant utilisé pour la fabrication de leurs instruments les cailloux roulés de la rivière. Il serait à souhaiter qu'un déblaiement méthodique de ces villages soit entrepris; une bonne carte et des plans s'imposent, car la région semble avoir été occupée depuis le Néolithique jusqu'après la chute de la domination romaine.

Au groupe oriental des peintures rupestres se rattachent deux séries de figures découvertes dans deux abris sous roches situés l'un dans la région du *Levante*, l'autre en Bas-Aragon.

Sur les parois de l'abri de *Bicorp* (Valence)[1] est figurée la récolte du miel : deux personnages montent à une échelle de corde à trois brins; l'un n'est encore parvenu qu'au milieu; l'autre, près du sommet, est arrêté auprès d'un trou pratiqué dans la roche, autour duquel voltigent des abeilles; dans une main, il tient un panier muni d'une anse, de l'autre il paraît fouiller dans la cavité pour recueillir le miel.

A l'abri dels *Secans*, près de Mazaleon (Teruel)[2] subsistent des peintures fort analogues à celles de Tirig (Castellon): un homme, portant une sorte de caleçon et des jarretières. court vers la gauche; près de lui, deux hommes au repos; à sa gauche, deux quadrupèdes dont le tracé du corps est indiqué par des incisions et qui sont peut-être antérieurs aux représentations humaines. En avant de l'abri, on a reconnu la trace de foyers et les restes d'une industrie du Paléolithique supérieur où quelques formes solutréennes apparaissent au milieu d'objets de caractère nettement capsien.

Le rôle de premier plan joué par l'Espagne dans la formation et le développement de l'art rupestre apparaît de plus en plus important. Au cours d'un excellent travail, M. H. Obermaier[3] a établi les limites dans le temps et dans l'espace des différents types de peintures : aux régions industrielles du Nord et de l'Est correspondent deux provinces artistiques très distinctes.

Les peintures ou gravures du premier groupe reproduisent exclusivement l'animal et sont traitées dans un style naturaliste. La figure humaine est rigoureusement proscrite et si, parfois, on rencontre des images mi-partie homme, mi-partie animal, ces monstres n'ont

1. F. Hernandez Pacheco, *Escena pictorica con representaciones de insectos de epoca paleolitica.* Extrait du volume du Cinquantenaire publié par la Real Sociedad de Historia natural. Madrid, 1921.

2. J. Cabré Aguilo y L. Perez Temprado, *Nuevos hallazgos de arte rupestre en Bajo Aragon.* Extrait du même ouvrage.

3. H. Obermaier, *Paleolithikum und steinzeitliche Felskunst in Spanien*, dans *Praehistoriche Zeitschrift*, XIII-XIV, 1921, 1922, p. 177-199.

aucune communauté avec ceux de la Fable, mais doivent être bien plutôt rattachés aux fantasmagories des peuples primitifs modernes. Les unes et les autres sont les manifestations d'un culte magique de la chasse. Leur aire d'extension comprend les provinces de Burgos. Santander, Biscaye et Asturies, dans le nord-ouest de la Péninsule. Elles sont en étroite union avec les peintures du sud-ouest de la France, sans qu'il soit possible, cependant, d'en attribuer les origines plutôt aux populations cantabriques qu'aux hordes en marche vers l'Espagne le long des côtes de Gascogne, depuis l'Aurignacien inférieur jusqu'au Magdalénien supérieur.

Dans le même temps, à l'est et au sud de l'Espagne, à travers les provinces de Lerida, Tarragone, Teruel, Castellon, Cuenca, Valence, Albacete, Murcie, Jaen, Almeria et Cadiz, on assiste au développement d'un art, dans lequel la figure humaine, isolée ou en groupe, occupe le premier rang. Dans ces représentations, on peut distinguer quatre groupes nettement différenciés : le premier *(Alpera Typus)*, de proportions normales, est une exacte reproduction de la nature ; — le second *(cestosomatische Typus)*, à tête discoïdale et poitrine triangulaire, présente un torse allongé et d'une minceur exagérée reposant sur des jambes puissantes ; — dans le troisième *(pachypode Typus)*, la tête est figurée de profil, surmontant un corps relativement court, supporté par un bassin et des jambes énormes ; — le quatrième *(nematomorphe Typus)* n'est plus qu'une schématisation de la forme humaine au moyen de traits déliés n'exprimant que le mouvement. L'animal, Auroch, Cheval, Sanglier, Chacal (?), Rhinocéros, Hémione, Daim et Chevreuil, apparaît également sur les fresques de style oriental, mais en étroite union avec l'Homme. Issus des populations capsiennes qui au début du Paléolithique supérieur occupèrent toute la péninsule, moins les cantons du Nord, les auteurs de ces tableaux ont usé de la même technique que les peintres franco-cantabriques, mais à la différence de ceux-ci qui plaçaient leur idéal de beauté dans la reproduction de la forme au repos, ils ont uniquement recherché le mouvement dans des compositions d'ensemble (chasse, guerres et danses) ; chez eux, la figure humaine garde un caractère impersonnel. Dans ces fresques, œuvre d'un peuple pour lequel la chasse est la principale occupation, on ne saurait voir autre chose que des tableaux de caractère magique, destinés à assurer la victoire d'une tribu sur une autre, la reproduction et la capture du gibier.

Pendant l'Azilien, au Néolithique et à l'Enéolithique, les peintures rupestres, principalement dans la Sierra Morena, ont une tendance de plus en plus marquée vers la schématisation des figures, tant humaines qu'animales, pour aboutir, à l'âge du Bronze, à des figurations purement géométriques. De la comparaison des schématisations postpaléolithiques avec les galets colorés du Mas d'Azil, M. Obermaier conclut à

l'existence d'un fonds commun de croyances entre les populations aziliennes et celles auxquelles on attribue les plus anciennes peintures de Sierra Morena à la fin du Capsien. On est amené, d'autre part, par comparaison avec celles-ci, à situer les scènes naturalistes de l'Espagne orientale et méridionale entre le Capsien I (= Magdalénien supérieur) et le proto-Azilien.

Au Néolithique et à l'Enéolithique, au milieu de pétroglyphes du type de Sierra Morena, apparaissent de nouvelles images, telles que le char et le traîneau en Estremadure[1] et les idoles féminines d'Andalousie[2]. Enfin, à l'Enéolithique, les figures de cerfs et de biches, gravées sur les poteries de Los Millares, Palmella, Las Carolinas et sur les gobelets du type de Ciempozuelos[3], ne sont pas sans rappeler les images de Cervidès du Tajo de las Figuras et les dessins les plus récents de Cogul.

Dans les régions occidentales de la Péninsule, en Portugal et en Galice, on retrouve, à l'âge du Bronze, un certain nombre de signes anthropomorphes ou zoomorphes, gravés sur des rochers (Eira dos Mouros, Linhares, Polvorin) qu'il est parfois difficile de ne pas confondre avec des marques de tâcherons ou les grafitti indiquant la propriété de certains pâturages[4].

L'ouvrage que M. N. Åberg[5] consacre à l'étude des antiquités de la Péninsule, à l'âge du cuivre, ne montre pas seulement l'extrême importance du rôle joué par la civilisation ibérique au début de l'industrie des métaux, mais ouvre encore de nouveaux aperçus sur l'histoire de l'Europe primitive. Le principal courant doit être recherché en Portugal, où la culture de *Palmella* se développe synchroniquement à celle des plus anciennes cistes ou des plus récentes tombes à galerie de la Scandinavie. Les sépultures ont livré, accompagnée de haches ou herminettes en pierre, de flèches en silex, de couteaux faits d'éclats de silex, d'idoles en schiste ou en marbre, de boutons avec perforation en V, de perles de pierres et de divers petits objets de parure en cuivre ou en or, une céramique ornée qui, par comparaison avec les poteries plus uniformes du nord de l'Europe, paraît étrangement riche et variée. Deux formes sont particulièrement fréquentes : le vase caliciforme à décor de lignes continues ou hachurées, souvent remplies de matière blanche, et les coupes à rebord incliné vers l'inté-

1. Voir *Chronique ibéro-romaine*, IV, 1918, dans *Bull. Hisp.*, XXII, 1920, p. 188.
2. Voir *ibid.*, p. 190-191.
3. Voir *ibid.*, p. 187.
4. H. Breuil, *Roches gravées de la Péninsule Ibérique*. Comptes rendus du Congrès de Rouen (1921) pour l'avancement des sciences. Mémoire hors volume. Paris, s. d.; 1 broch. in-8° de 23 p. et 31 fig.
5. Nils Åberg, *La civilisation énéolithique dans la Péninsule Ibérique*. Paris, Champion, 1922. 1 vol., in-8° de XIV-204 p. et 335 fig.

rieur et aplatis par le haut. Parallèlement à cette industrie de la terre se développent d'autres types céramiques, de formes plus élégantes, ornés d'incisions, ou même sans décor. Les objets de cuivre restent assez rares dans ces mobiliers funéraires et on est en droit de conclure qu'à cette époque le métal est encore un article de luxe et que les tombes de Palmella appartiennent aux premiers temps de l'Enéolithique.

A la période suivante, caractérisée par l'emploi des cistes à dalles comme mode de sépulture, et par le développement de l'emploi du cuivre dans la fabrication de l'outillage et de l'armement, de nouvelles formes apparaissent : haches plates en cuivre, couteaux et poignards à encoches sur les côtés ou pourvus de rivets (cistes d'Agua Branca, de Serra de Alcaria, etc.).

En Espagne, la céramique de Palmella a été retrouvée dans les tombes, les silos et les fonds de cabane d'Andalousie ; rare dans le sud-est de la Péninsule, elle fait défaut sur la côte orientale. On la rencontre de nouveau sur la *meseta* (Ciempozuelos et Las Carolinas), dans les provinces de Soria et de Logroño (Cova Fonda, Solsona). L'industrie du cuivre est assez pauvre en Espagne; toutefois, dans la province sud-orientale, les objets de métal sont plus nombreux que dans les tombes portugaises de même époque. La présence de haches plates et d'instruments en cuivre semble indiquer que la civilisation énéolithique aurait eu, dans ces régions, une durée plus longue qu'en Portugal, s'étendant jusqu'à la période la plus ancienne des cistes à dalles de l'Ouest.

La culture d'*El Argar* est encore très florissante au début de l'âge du Bronze. Toutes les tombes explorées ont révélé un mobilier fort riche en armes, outils, bijoux et céramiques. Parmi les vases, certains offrent une analogie assez marquée avec les exemplaires recueillis dans les dolmens et les cistes à dalles portugais ; les gobelets à pied sont particulièrement caractéristiques. Dans l'armement, apparaît un type nouveau : la hallebarde, moins fréquente cependant que les couteaux-poignards.

En résumé, la civilisation énéolithique de la Péninsule ibérique, malgré sa richesse, subit, vers la fin de la période de Palmella, un épuisement visible. Dans le Sud-Est, elle se prolonge jusqu'au Bronze I par la culture d'El Argar, puis on perd complètement ses traces. Cette décadence absolue ne peut s'expliquer que par l'hypothèse des grandes migrations qui amènent, par contre-coup, l'expansion des formes d'armes et de poteries ibériques à travers l'Europe. La dispersion du vase caliciforme permet de suivre, jusqu'en Europe centrale et en Scandinavie, les mouvements des populations hispano-portugaises pendant l'Enéolithique. En Italie continentale, le vase caliciforme a été apporté à travers la Gaule méridionale ou par mer ;

dans les îles, en Sardaigne particulièrement (tombes d'Anghelu Rugi et de San Bartolemeo), il est assez fréquemment utilisé. Le plus fort courant parvint en Europe centrale, soit par l'Italie ou par la Gaule, dans les vallées de la Saale et du Rhin, en Silésie, Bohême, Moravie et aussi en Bavière. Sur le Rhin et sur la Saale, la civilisation des vases caliciformes s'est trouvée en contact avec les courants de culture venant de Saxe et de Thuringe. C'est de là que les motifs décoratifs ibériques ont gagné l'Angleterre. On est alors amené à reconnaître que les éléments venus de la Péninsule et implantés en Europe centrale ont joué « un rôle beaucoup plus important qu'on ne se l'était imaginé et que, directement ou indirectement, ils ont agi sur le développement de divers groupes de céramique, tels que les vases à zone du Rhin, la céramique saxo-thuringienne sur la Saale, la céramique de Schönfeld, la céramique des tombes du Jutland et la céramique suédoise des haches naviformes ».

Tartessos. — Dans un livre récent, fort évocateur, M. Schulten[1] a voulu voir, dans l'expansion du vase caliciforme et de la hallebarde, les traces d'un commerce suivi entre la Péninsule ibérique et les pays du Nord. La recherche et le transport des métaux, cuivre et en particulier étain natifs, aurait été l'objet principal de ces échanges. Il semble bien hasardeux de conclure de ces faits la preuve certaine de contacts directs entre ces deux mondes, tout au plus ces découvertes peuvent-elles être interprétées en faveur de l'existence de voies de pénétration entre le Midi et le Septentrion. Bien plus, au moment où l'usage de ces matières premières va en se généralisant, à l'âge du Bronze, la céramique ibérique disparaît des régions du Nord et la hache à talon et anneaux latéraux, caractéristique de la civilisation espagnole, est extrêmement rare hors de la Péninsule ibérique. Par contre-coup, l'Espagne aurait fourni, aux thalassocraties égéennes et mycéniennes, les métaux qu'elle retirait de ses mines ou allait chercher au loin, et c'est au cours de ces transactions que les poignards de cuivre ibériques auraient gagné la Crète et que les *Glockenbecher* auraient été répandus en Sardaigne et en Sicile. Cette expansion d'armes et de céramiques originaires d'Espagne est extrêmement problématique et ne peut être considérée comme le témoignage de relations économiques suivies entre l Egéide et les populations ibériques. Les Baléares sont, en effet,

1. A. Schulten, *Tartessos. Ein Beitrag zur alten Geschichte der Westens.* Hamburgische Universität. Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde. Hambourg, Friederichsen, 1922. 1 vol. gr. in-8° de 93 p. et 4 cartes ; — G. Bonsor, *Tartessos*, dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, LXXVIII, p. 515-525 ; LXXIX, p. 57-69, 213-225. Sur les plus anciennes relations commerciales de l'Espagne, voir également H. Obermaier, *Impresiones de un viaje prehistórico por Galicia*, dans le *Boletín de la comisión provincial de monumentos históricos y artísticos de Orense*, VIII, p. 40-47.

l'escale la plus occidentale à laquelle parvinrent les navigateurs crétois dans le bassin de la Méditerranée.

M. Schulten place le centre de ces transactions à *Tarshish-Tartessos*, capitale d'un grand royaume s'étendant sur l'Andalousie, et située dans l'île formée par le delta du Guadalquivir. Cette île est maintenant rattachée à la terre ferme par suite de la disparition sous les alluvions du bras occidental du fleuve. La Bible, un texte d'Assarhadon (680-668) et *l'ora maritima* d'Aviénus où sont insérés d'importants fragments d'un périple exécuté dans le courant du VIe siècle par un Massaliote[1], sont les seuls textes que nous possédions sur Tartessos. Située à l'embouchure d'un grand fleuve, Tartessos apparaît comme la fondation d'un peuple de navigateurs, orientaux ou égéens, qui peu à peu soumirent les tribus indigènes du bassin du Guadalquivir.

Isolée par la Sierra Morena du reste de la Péninsule, l'Andalousie, dont toute l'activité se concentre le long du fleuve, regarde vers l'ouest. La ville du delta devenait naturellement l'emporium de l'intérieur; là affluaient le cuivre du Rio Tinto, l'argent de Castulo, le plomb de Molybdène et surtout l'étain que le commerce tartessien répandait peut-être jusqu'aux îles de la Méditerranée occidentale. Je ne puis cependant admettre avec M. Schulten que les Tartessiens aient été chercher l'étain jusqu'aux îles lointaines de la Bretagne. J'inclinerais volontiers à admettre avec M. Obermaier [2] que ce métal provenait des importants gisements situés en Espagne même, en Galice (provinces de la Coruña et d'Orense). Rien ne s'oppose à supposer la création, sur la côte et à l'embouchure des rivières, de dépôts d'où le précieux minerai aurait été acheminé, par mer ou par voie de terre, jusque dans le sud de la Péninsule.

L'Andalousie est aussi l'une des régions les plus riches et les plus fertiles du pays La légende d'Hercule localise dans l'île de Tartessos l'épisode des bœufs de Géryon.

Tant de richesses ne pouvaient passer inaperçues de ces rouliers des mers que furent les Tyriens. Vers 1100 av. J.-C., la fondation de *Gadir* (Cadix), bientôt suivie par celle de nouvelles factoreries, amène la ruine du commerce tartessien qui passe entre les mains des nouveaux-venus. La prise de Tyr par les Assyriens, vers 700, ouvre de nouveau les routes de la mer. C'est aussi au début du VIIe siècle que les Massaliotes entrent en contact avec les habitants du royaume de Tartessos, par l'intermédiaire de leurs premières colonies du littoral oriental; le chemin d'Hercule longe la côte du Levante et une route conduisait des comptoirs de Mainake à Tartessos et à l'embouchure du Tage. Ces relations

1. *Fontes Hispaniae antiquae*, éditées par l'Université de Barcelone. Fasc. 1. *Avieni ora maritima, adjunctis et ceteris testimoniis anno 500 a. c. antiquioribus*, edidit A. Schulten, Barcelone et Berlin, 1922. 1 vol. in-8° de 138 p. et 1 carte.

2. *Op. cit.*, p. 46 47; cf. la carte des gisements d'étain, p. 38.

paraissent avoir été particulièrement fécondes en résultats pour les Tartessiens, auxquels les Phocéens auraient peut-être enseigné la culture de la vigne et de l'olivier et apporté de nouvelles techniques artistiques. Il est à noter qu'aucune sculpture n'a été jusqu'à ce jour découverte dans l'hinterland des colonies phocéennes, alors qu'on en connaît un certain nombre dans le domaine des Tartessiens. La bataille d'Alalia en mettant fin aux courses des navigateurs massaliotes ouvre aux Carthaginois le chemin de l'Eldorado espagnol. Maîtresse de l'Andalousie, Carthage ferme la route de l'étain aux étrangers. Rejetés sur la côte du Levante et ne pouvant plus utiliser la route de Mainake-Tartessos-embouchure du Tage, les Phocéens ne paraissent pas avoir entièrement renoncé à se procurer l'étain des mines de Galice. La voie de commerce Marseille-golfe de Biscaye leur a permis pendant un certain temps de gagner par le nord les ports d'embarquement espagnols. L'hégémonie carthaginoise entraîne la ruine définitive de Tartessos, dont le souvenir a peut-être survécu dans la légende homérique des Phéaciens et la fiction platonicienne de l'Atlantide.

L'État tartessien était gouverné par des rois, dont deux nous sont connus, Géryon et Arganthonios, l'ami des Phocéens, assisté d'une aristocratie de marchands et grands propriétaires. Fort peu militaires, les Tartessiens paraissent avoir été en possession d'une culture développée : Strabon a gardé le souvenir de chroniques en vers remontant à plus de six mille ans. Adorateurs de la triade Soleil-Lune-Etoile du matin, ils avaient élevé un temple à la planète Vénus, sur la rive nord du delta du Gualdalquivir.

Les Orientaux. — M. J. Ramón Mélida consacre une importante monographie, ornée d'excellentes reproductions au trésor d'orfèvrerie découvert dans un terrain communal d'*Aliseda*[1], petite ville située sur le versant nord de la sierra de San Pedro à l'O.-S.-O. de Cacérès. Aucun détail précis n'a pu être fourni sur les circonstances de la trouvaille faite « au sommet d'un petit cerro à cinquante mètres environ des dernières maisons de l'agglomération, à proximité du chemin de transhumance conduisant au bourg et au col dans la montagne ». Toutes les pièces recueillies étaient disposées à même le sol à un mètre de profondeur, dans le voisinage d'un mur souterrain en pierres sèches (tumulus ?). Le trésor se compose des objets d'or suivants : diadème fait d'une double rangée de pièces articulées estampées de rosaces et de festons et terminées à chaque extrémité par une plaquette triangulaire ornée d'une rose entourée de cabochons de pierres précieuses ; — pendants d'oreilles en forme de croissant d'où jaillissent sept fleurs de lotus alternant avec des palmettes flanquées d'éperviers ; —

1. J. Ramón Mélida, *Tesoro de Aliseda. Noticia y descripción de las joyas que le componen.* Madrid, 1921. 1 broch. gr. in-8° de 32 p. et VII pl.

torques à tige grêle recourbée aux extrémités terminées par un gland ; — collier de trois rangs fait de grains en forme de glands ou de tête d'ophidien, de perles creuses allongées, de croissants renversés sur le disque et d'étuis à amulettes cylindriques parfois sommés d'une tête de faucon ; — paire de bracelets estampés à jour d'un double registre de flots fermés par une large palmette où s'inscrivent trois fleurs stylisées ; nombreuses plaquettes découpées en forme de double palmette destinées à être appliquées sur des vêtements ; — bagues gravées. La pièce la plus remarquable est un magnifique ceinturon de soixante-deux pièces estampées, figurant les unes le combat d'un homme et d'un lion, les autres un sphinx ailé debout sur une base ornée de trois fleurs de lotus ; toutes ces plaques avaient été fixées sur une bande de cuir au moyen de rivets.

A la même catégorie d'objets phéniciens appartient un large plat circulaire en argent à deux anses mobiles, semi-circulaires, fixées sous le marli à une pièce d'attache dont les extrémités ont la forme de mains allongées. Un bassin semblable a été découvert dans le tumulus de la Cañada de Ruiz Sanchez (Alcores)[1].

Malgré les incertitudes qui pèsent sur les circonstances de la découverte, il semble qu'on se trouve en présence d'une partie d'un mobilier funéraire punique du VIe siècle avant notre ère. Cette date est fournie par la présence du grand plat d'argent et par celle d'étuis à amulette dans le grand collier, étuis qu'on ne rencontre plus dans les sépultures de Carthage à partir du Ve siècle[2].

Il est fort difficile d'assigner une date précise aux cimetières fouillés par M. Carlos Roman à *Ibiza*[3]. Les tombes sont décrites en bloc, les objets recueillis publiés en des listes trop sommaires et peu utilisables. Il serait nécessaire de grouper les mobiliers tombe par tombe, de préciser les formes de sépultures en les ramenant à un certain nombre de types dont les plans seraient donnés ; on devrait également, lorsque faire se peut, faire connaître la disposition des poteries et des bijoux par rapport au cadavre. Quelques inventaires exacts et bien décrits seraient beaucoup plus utiles que toutes ces listes d'objets groupés par localités.

D'après les comptes rendus de M. C. Roman, on se trouve en présence de petits cimetières dépendant des agglomérations réparties à travers l'île. Ils ne semblent pas tous de même époque : à Can Jundaler les morts sont inhumés dans des sarcophages placés par groupes de deux ou trois au fond d'une fosse ; et à Can Velader, Puig d'Es Molins, on a

1. Déchelette, *Manuel...*, II, p. 684.
2. Gsell, *Hist. Anc. de l'Afr. du Nord*, IV, p. 92.
3. C. Roman, *Excavaciones en diversos lugares de la isla de Ibiza*. Mem. nos 43 et 46 de la Junta sup. de Excavaciones y Antigüedades Madrid, 1921-1922, 2 broch. in-8° de 30 p. et IX pl. et de 39 p. et IX pl.

déblayé des fosses et des chambres à dalles qui ne peuvent être antérieures au ve siècle av. J.-C.

Les Ibères et les Celtes. — M. Juan Serra y Vilaró[1] a poursuivi l'exploration de la région de Solsona. Au sommet de la colline de *San Miguel de Sorba*, défendue dans la partie orientale par une muraille, le sol argilo-calcaire est creusé d'un grand nombre d'excavations de forme circulaire en général, plus rarement carrée, rectangulaire ou ovale. Quelques-unes de dimensions plus importantes sont d'un tracé irrégulier et communiquent avec les excavations voisines par une ouverture circulaire Dans ces trous, d'une profondeur variant de 0 m. 80 à 2 m. 50, on a recueilli au milieu de cendres, de pierres et de poutres calcinées un mobilier important, vases à usage domestique, fusaïoles et poids de tisserand, manches de couteau, sonnettes et agrafes de ceinturon en bronze, faulx, clous et couteaux de fer. Ces découvertes ne laissent aucun doute sur la destination de ces excavations utilisées comme caves pour la plupart. Au-dessus s'élevaient, comme à Numance, les maisons, construites en pierres et en clayonnages.

La céramique de San Miguel de Sorba est très riche. Les formes les plus anciennes, marmites sans anses, à panse ovoïde et large col évasé, ornées d'impressions denticulées et que recouvre un couvercle large et plat, témoignent d'une influence hallstattienne pénétrant une civilisation plus ancienne continuant les types en usage à l'Énéolithique. Les poteries plus récentes offrent une grande variété de formes, plats, assiettes, coupes à pied, bols ; amphores à embouchures rondes sans col; marmites du type si fréquent en Catalogne à panse renflée; dans presque toutes les caves on a trouvé des flacons à panse ovoïde ou faite de deux troncs de cône opposés par la base, dérivées du laginos et des œnochoès à panse arrondie et embouchure triangulaire, ornées d'un décor pictural de demi-cercles concentriques combinés avec des lignes ondées, des triangles réticulés, des damiers et des palmettes. Un seul vase offre des oiseaux stylisés, quelques autres des signes alphabétiformes. La poterie d'importation est représentée par des bols et des coupes à pied d'origine campanienne à couverte noire estampés de palmettes et de rosaces et par des tessons de vases grecs à figures rouges.

Le village de San Miguel de Sorba est contemporain des établissements d'Anseresa et semble avoir subsisté après la destruction de ceux-ci. Abandonné et ravagé lors des guerres de la conquête, il fut réoccupé mais pour peu de temps, comme le montrent le petit nombre de maisons élevées sur les ruines de la première bourgade et de fragments

1. J. Serra y Vilaró, *Poblado ibérico de San Miguel de Sorba*. Mémoire n° 44 de la Junta sup. de Excavaciones y Antigüedades. Madrid, 1922, 1 broch. in-8° de 46 p., XIX pl. et 28 fig.

de céramique romaine recueillis dans les couches supérieures des déblais.

Dix-neuf rues, circonscrivant vingt îlots de maisons situés dans la partie occidentale et méridionale du cerro de la Muela de Garray, tel est actuellement le résultat des fouilles de *Numance*. Dans un livre, abondamment illustré, très clair et très précis, M. José Ramón Mélida[1] expose l'œuvre de résurrection dont il est l'infatigable artisan.

Les ruines s'étendent sur un plateau de forme elliptique qui s'élève doucement vers le centre et dont la plus forte inclinaison est au midi : c'est l'acropole. La ville se poursuit au nord et à l'est sur les pentes moins abruptes et couvre une superficie totale de 1.000 mètres du nord au sud, et 800 mètres d'est en ouest. Dominant, comme nombre d'établissements ibériques, le confluent de deux rivières, le Duero et le Merdancho, la cité, défendue par des versants abrupts, occupe une position très forte, au-dessus de la plaine. Une épaisse muraille, flanquée de tours carrées, court sur le rebord oriental, et d'autres murs disparus entouraient les bas quartiers. A l'intérieur de l'enceinte, des rues tortueuses, de largeur inégale, sont tracées d'est en ouest; deux seulement ont une direction nord-ouest, les habitants ayant cherché à se protéger contre les vents violents qui en toute saison balaient la meseta de Castille. Pavées de cailloux au milieu desquels les roues des chariots ont creusé leur ornière, elles sont bordées de trottoirs et, de place en place, une alignée de grosses pierres permet de les traverser par tous les temps. Le croisement de ces rues détermine les îlots de maisons basses, à soubassement de maçonnerie sur lequel se dressent des murs de briques crues et de terre. La toiture, de branchages et d'argile, était supportée par une charpente de pin ou de rouvre. Rien ne subsiste des aménagements intérieurs; toute trace de porte a disparu et il est impossible d'isoler les habitations les unes des autres. Presque chaque demeure possède une cave carrée ou rectangulaire, creusée dans le sol à une profondeur variant entre 1 m. 50 et 2 mètres. On y descend par des pierres en saillie dans l'une des parois ou par des échelles mobiles, quelquefois par un escalier taillé dans la terre. Ces caves, situées généralement en bordure de la rue, ont servi tantôt d'habitations souterraines, tantôt de resserre pour les provisions, plus rarement d'ateliers. Lorsque la maison ne possède pas de cave, elle est creusée dans le sol, à un niveau sensiblement plus bas que celui de la voie qui la dessert.

Parmi la multitude d'objets de toute nature, armes, outils, fibules, agrafes, pesons de fuseau ou de tisserand, qui tous appartiennent au

1. José Ramón Mélida, *Excursión a Numancia pasando por Soria*. Madrid, Ruiz Hermanos, 1922, 1 vol. in-8° de 303 p. et 116 fig. ; — J. Ramón Mélida y Blas Tarracena Aguirre, *Excavaciones en Numancia*. Mémoire n° 36 de la Junta sup. de Excavaciones y Antigüedades, Madrid, 1921. 1 broch. in-8° de 25 p., IX pl. et 4 fig.

second âge du fer, la céramique numantine accuse une originalité très variée. A côté de vases d'usage courant, en terre noire ornée d'incisions ou de motifs estampés, on trouve une immense collection de poteries plus soignées, en terre rouge, décorées de peintures, où, tous les sujets représentés, hommes, chevaux, oiseaux, poissons, sont stylisés à l'extrême et réduits à n'être que de simples décors. Une deuxième catégorie comprend des pièces de luxe, en terre blanche finement travaillée, également à décor pictural, mais qui, par le caractère réaliste des représentations, combats de guerriers, scènes de dressage ou d'élevage du cheval, se différencie nettement de la première, laquelle n'est pas sans présenter certaines analogies avec la céramique peinte de la région du Levante.

Les découvertes archéologiques des dix dernières années offrent un tableau complexe de la civilisation de la Péninsule ibérique, depuis le Paléolithique jusqu'à la conquête romaine. La mise en œuvre de ces documents a permis à M. Pedro Bosch Gimpera[1] de tenter un Essai de reconstitution de l'ethnologie préhistorique de la Péninsule. Une analyse détaillée de cet important mémoire dépassant de beaucoup les limites de cette Chronique, nous ne pouvons qu'exposer les conclusions de son auteur :

L'Espagne, située à l'extrémité occidentale de l'Europe et toute proche de l'Afrique, est l'un de ces carrefours naturels où passent les grandes migrations humaines et où parfois elles se fixent. L'archéologie a révélé les traces de ces passages et de ces établissements, et souvent même, les textes historiques confirment les résultats des découvertes effectuées dans les profondeurs du sol.

Au Paléolithique supérieur, deux groupes ethniques que l'on peut considérer comme formant la couche la plus ancienne du peuplement de la Péninsule ibérique, occupent, les uns le nord du pays : les Cantabriens et leurs voisins de Catalogne, les autres, originaires d'Afrique, sont répartis à travers le reste du territoire : les Capsiens. Ces derniers, pendant l'Épipaléolithique, se mettent en marche vers la France, qu'ils traversent en partie, et apportent avec eux l'industrie tardenoisienne; dans le même temps, les Cantabriens, peu à peu mêlés d'éléments capsiens, pénètrent au delà des Pyrénées et forment le groupe isolé des Aziliens.

Durant le Néolithique, sous l'influence des populations capsiennes,

1. P. Bosch Gimpera, *Ensayo de una reconstrucción de la Etnologia prehistórica de la Peninsula ibérica.* Santander, Boletin de la Biblioteca Menéndez Pelayo. 1 vol. in-8° de 132 p.; du même, *Los Celtas y la civilización celtica en la Peninsula ibérica*, dans *Boletin de la Sociedad española de Excursiones*, 1921, p. 248 sq.; voir également sur ces questions, A. Schulten, *Avieni ora maritima*, et L. Joulin, dans la *Revue archéologique*, 1922, II, p. 1-43, et dans *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1922, p. 83-93.

se développent deux cultures parallèles, celle des mégalithes portugais et celle des cavernes d'Espagne et de la France méridionale. A la fin de cette période, une nouvelle vague d'immigrants se déverse d'Afrique dans la Péninsule et s'installe dans la région d'Almeria, d'où elle gagne les provinces du sud-est, la côte orientale, une partie de la Catalogne et pénètre même jusqu'aux régions de l'intérieur, en Bas-Aragon. Ce sont ces nouveaux venus qui donneront naissance au peuple ibérique, au sens propre du mot ibérique.

Du mélange des Capsiens avec les Cantabriens et les tribus catalanes, à l'Énéolithique se forme un nouveau groupe, celui des Pyrénéens, pendant que dans le Sud, le morcellement des Capsiens provoque l'expansion de la civilisation du vase campaniforme.

C'est seulement à l'âge du Bronze que se fixe dans ses grandes lignes l'ethnologie de la Péninsule ibérique et que ces territoires entrent dans le champ de la civilisation européenne. Cet état de choses semble devoir se poursuivre sans modifications profondes au premier âge du Fer dans toute la Péninsule, l'Andalousie mise à part. En Catalogne pénètre une avant-garde de populations, venant d'au delà des Pyrénées, qui apportent avec elles, dans les régions voisines du littoral catalan, les éléments de la culture hallstattienne. A l'intérieur de la Catalogne, les tribus ibériques, issues des Néo et Énéolithiques, sont à peine touchée par ce courant nouveau et suivent un développement particulier.

Vers 600 av. J.-C., les Celtes, descendus des Pyrénées occidentales, s'étendent sur la meseta, le Portugal et la Galice, Sefes et Cempsi en Portugal, Béribraces au sud de la Cordillère ibérique. Le nord de l'Espagne, laissé à l'écart par l'invasion celtique, est cependant soumis à l'influence de la nouvelle civilisation (culture posthallstattienne du groupe septentrional). En Asturies, les sources littéraires font connaître un peuple ligure. Il s'agirait d'un groupe ethnique, issu du mélange des Pyrénéens et des gens de la civilisation des cavernes; comme en Portugal, les Œstrimnii et les Cineti sont les derniers représentants de la population indigène.

L'Andalousie, isolée du reste de la Péninsule, joue un rôle à part, mais néanmoins important, dans l'histoire du peuplement de la Péninsule à partir de l'âge du Bronze. A la fin de cette période, les Tartessiens appartenant à la même branche ethnique que les promoteurs de la culture d'Almeria, abordent les rivages andalous. Ils étendent leur domination sur toute la province et poussent au delà du sud-est, mêlés aux anciennes populations, dont les Gymnetes et les Ibères du Périple d'Avienus, cantonnés sur la côte de l'ancien royaume de Valence, sont les survivants. L'arrivée des Tartessiens en Andalousie eut pour contre-coup un refoulement des tribus ibériques vers le nord, mouvement qui chassa une partie des fuyards jusque dans le

sud de la France : Cereti et Ausocereti de l'Ampurdan et Sordons du Roussillon.

A la fin du IVe siècle et pendant toute la durée du IIIe, deux événements politiques, la conquête de l'Espagne méridionale par les Barcides et l'établissement des Gaulois en France, provoquent dans la Péninsule ibérique de très importants mouvements de populations.

L'entrée des Carthaginois en Andalousie provoque un refoulement des anciens Tartessiens vers le centre aux dépens des Celtes. La conquête de la France par les Gaulois a pour premier effet de chasser les Ibères installés dans le sud-est de ce pays. Les Ibères de l'Aquitaine ne paraissent pas avoir été inquiétés, seul un groupe de ces populations repoussées par une avance celtique sur la Garonne franchit les Pyrénées et s'avance dans la direction de l'Èbre supérieur où il se heurte aux Vascons qui l'obligent à remonter vers la côte où ils s'établissent enfin. Les Ibères chassés de la France sud-orientale descendent le littoral catalan jusqu'à Tortose et se répandent à l'intérieur de la province de Barcelone et dans une partie de celle de Lerida (Cosetani, Laetani, Lacetani). Leur arrivée provoque la scission en deux groupes de l'importante tribu des Ilergeti dont l'un garde la plaine d'Urgell et l'autre s'avance dans la province de Castellon jusqu'aux montagnes de Sagonte.

La pénétration d'éléments ibériques dans le centre de la Péninsule marque une nouvelle étape de ce grand mouvement. Le point de départ fut sur le territoire des Edetani qui sont refoulés dans la plaine de Valence et dans la partie montagneuse située à l'ouest de la province de Castellon. Les Ibères gagnent le haut plateau de Castille et à la fin de ces mouvements on trouve établi dans ces régions un peuple nouveau, les Celtibères, issus du mélange des anciens occupants celtes et des envahisseurs (bassins du Jiloca, du Jalon, hautes terres d'Almazen et bassin supérieur du Douro).

L'arrivée des Vascons dans la boucle du Douro oblige les Lusitans à se replier dans la direction du couchant et à se répandre en Portugal où on les rencontre principalement aux abords de la sierra de Estrella. Les Celtes sont cantonnés à l'extrême nord-ouest, Beroni des Sierras de Demanda et Cebollera, et au sud-ouest, Germani. Quant aux Celtici et aux Callaeci, ils ne sont en réalité que les descendants des anciens Sefi à peine effleurés par l'avance des Lusitans.

Les Romains. — Séparées par une couche de cendres mélangée de débris de toute sorte les rues romaines de *Numance*[1] suivent en règle générale le même tracé que les chaussées ibériques. Elles sont beaucoup plus régulièrement alignées et mieux construites, bordées de trottoirs et empierrées ou pavées de larges dalles.

1. J. Ramon Melida, *Excursion à Numancia...*

La maison romaine diffère peu de l'habitation ibérique; la cave cependant ne se rencontre pas aussi régulièrement sous chaque demeure et quand elle existe, elle est renforcée de murs, munie d'escaliers et de piliers adossés aux angles et, au milieu des côtés longs, des piliers supportent la charpente du plafond. Chaque maison possède un puits ou une citerne alimentée par des canalisations recueillant l'eau de la rue. Une habitation explorée dans la rue C permet de se rendre compte de la disposition intérieure: l'entrée est protégée par un auvent en saillie sur la rue que soutiennent deux piliers; de là on pénètre dans un étroit couloir desservant à gauche une grande chambre communiquant avec une plus petite; à droite une grande pièce carrée ou peut-être une cour est flanquée à l'un des angles d'une petite salle. Le couloir est précédé d'un atrium sur lequel ouvre directement une cave de forme irrégulière.

Les demeures les plus importantes — elles sont peu nombreuses — se trouvent dans la partie méridionale de la ville. L'une d'elles possède un grand péristyle à colonnade entouré de chambres. En règle générale, le péristyle numantin est à un niveau sensiblement plus bas que celui de la rue et des autres pièces de la maison.

Les édifices publics sont en petit nombre. Jusqu'à ce jour on n'a encore déblayé qu'un temple à soubassement carré situé au croisement des rues J (forum) et D la plus large de la ville. Dans le quartier est, deux bains ont été en partie explorés, mais ils sont fort mal conservés.

Le sanctuaire indigène de *la Serreta*[1] est situé à 3 kilomètres à l'est d'Alcoy, dans une région montagneuse, couverte de bois et où jaillissent de nombreuses sources. Comme à Numance, les traces d'occupation préromaine et romaine se mêlent : à Ull del Moro, dans le voisinage de la Serreta, on a récemment exploré une station énéolithique. Sur l'emplacement du sanctuaire, on a recueilli des tuiles et des briques romaines et à l'une des extrémités de la plate-forme rocheuse dominant la plaine s'étendent les ruines du village ibérique. Les maisons à plan rectangulaire se pressent à l'abri des replis du terrain qui les protègent contre l'aigre bise du nord. Dans leurs décombres, on a ramassé de nombreux tessons de céramique campanienne à couverte noire et de poterie grecque à figure rouge, mêlés à de nombreux fragments de vases ibériques pour la plupart décorés de triangles opposés ou de festons; sur l'un d'eux se détache en rouge la silhouette d'un cavalier armé de la lance et des javelots.

Aucun bâtiment du sanctuaire n'a été mis au jour, mais sur un

1. C. Visedo Molto, *Excavaciones en el monte « La Serreta » proximo a Alcoy (Alicante)*, memoires nos 41 et 45 de la Junta sup. de Excavaciones y Antigüedades. 2 broch. in-8° de 12 p. et XIII pl. et de 13 p. et XV pl.; du même, dans *Coleccionismo*, 1922, p. 195-203.

espace restreint, à l'abri d'une petite muraille de pierres sèches, on a découvert un dépôt de statuettes en terre cuite d'hommes et de femmes, pêle-mêle avec des lampes romaines et des monnaies du Bas-Empire. Ces figures peuvent se ramener, aussi bien dans les séries masculines que féminines, à deux types principaux correspondant sans doute à des nécessités commerciales : dans la première, grossièrement exécutée, le corps est constitué par un cylindre de terre cuite sur lequel un cordon d'argile placé en travers figure les bras, deux globules en relief indiquent l'emplacement des seins et la partie inférieure se termine parfois en un saillant bombé marquant la saillie des pieds hors de la robe. Le rendu de la tête est des plus simples : le nez est obtenu par un simple pincement de l'argile encore molle, les yeux, les sourcils et les lèvres par des pastilles ou de minces filets en relief. De la seconde série on ne possède plus que des têtes modelées à part et quelques rares fragments du corps. Les hommes semblent avoir été représentés nus et debout; le cou trapu supporte la tête grosse, à larges oreilles; la chevelure épaisse est indiquée par des incisions parallèles disposées en damier; sur deux figurines elle est surmontée d'une sorte de casque ou de toque. Les images de femmes sont au contraire toutes vêtues d'une longue robe; les cheveux, rarement figurés, disparaissent sous une haute mitre conique ou en forme de croissant renversé, flanquée à la hauteur des oreilles de deux larges disques. La robe est parfois maintenue par des fibules et sur la poitrine pend un pectoral orné d'incisions.

L'attitude est la même dans les deux séries : toutes ces images esquissent avec plus ou moins de bonheur un geste de prière ou d'adoration, les bras ramenés sur le devant du corps ou retombant le long des hanches.

La découverte de ces statuettes de terre-cuite pose le problème de la persistance des cultes et traditions religieuses indigènes à l'époque romaine. Les sanctuaires antérieurs à la conquête romaine, tels que le Collado de los Jardines et Castellar de Santisteban, n'ont guère fourni que des figurines de bronze. A Castellar, quelques rares terres-cuites du type de la première série de la Serreta apparaissent, mais en nombre infime, de même que les épingles d'os à grosse tête. Le gisement de la Serreta, d'époque romaine, où le bronze est absent, tout en montrant la continuité de coutumes religieuses très anciennes, indique un changement dans la nature des ex-voto, changement dont on retrouve peut-être un écho affaibli au sanctuaire de Castellar de Santisteban qui fut encore fréquenté des pèlerins dans le même temps que celui de la Serreta.

Colonie romaine établie dans un pays infesté de brigands et surveillant le passage du Guadiana, *Merida* apparaît comme une véritable forteresse. L'administration municipale offre de grandes

analogies avec celle de Mogontiacum, comme elle ville de fonctionnaires et de soldats. Le plan de la colonie reste toujours reconnaissable sous le tracé de la ville moderne : la rue de Ste-Eulalia qui descend au pont suit le même chemin que le *decumanus maximus* et les rues Trajano, Losa et Bastimentos, parallèles au Guadiana, forment le *cardo maximus* [1].

Un important tronçon de la muraille qui entourait la colonie vient d'être découvert dans la partie occidentale du petit axe de l'amphithéâtre. Ce mur double à remplissage intérieur de cailloutis se poursuit sur un peu plus de 100 mètres de longueur et semble être en relation avec un jambage de porte par lequel passe une rue longeant l'amphithéâtre au nord-est et avec une tour carrée à soubassement cyclopéen et en partie rebâtie au Moyen-Age.

La façade extérieure de l'amphithéâtre, orientée E.-S. et O.-S.-O. qui restait à dégager est entièrement déblayée. Par suite des mouvements du terrain, les portes et le soubassement se trouvent à un niveau plus élevé que ceux de la partie occidentale. Le mode de construction est le même pour tout l'édifice : de larges assises de pierres à bossage sont disposées dans les intervalles de pilastres équidistants. Les portes donnant accès aux vomitoires et à l'extérieur du bâtiment étaient fermées par des grilles et des fenêtres ouvertes dans la façade éclairaient les couloirs conduisant à la galerie supérieure. L'évacuation des eaux était assurée par des canalisations aboutissant à un collecteur placé sous la rue longeant le monument et allant se perdre dans le Guadiana [2].

Le cirque est situé à l'est et en dehors de la ville, à environ 400 mètres de l'enceinte, près de l'aqueduc de San Lazaro. Une partie des *carceres* qui viennent d'être reconnus par une série de sondages seront explorés à la prochaine campagne.

A l'amphithéâtre d'*Italica* [3], une large galerie, percée de regards, réunit le centre de l'édifice à l'ancien lit du Guadalquivir et sert à l'évacuation des eaux. Elle passe sous l'entrée principale dont le dégagement se poursuit.

Les monuments de la période hispano-chrétienne sont rares et souvent de peu d'importance. On ne peut citer qu'un seul cimetière chrétien antique, celui d'Ampurias [4]. Un groupe important de tombes en

1. A. Schulten, *Merida, das spanische Rom.* 1 broch. in-12 de 16 p. Extrait du *Deutsche Zeitung für Spanien*, Barcelone, 1922.

2. J. Ramón Melida, *El anfiteatro y el circo romano de Mérida.* Mém. n° 50 de la Junta sup. de Excavaciones y Antigüedades. Madrid, 1921, 1 broch. in-8° de 17 p. et VII pl.

3. A. Parlade, conde de Agenar, *Excavaciones en el anfiteatro de Italica.* Mémoire n° 37, même collection, Madrid, 1921, 1 broch. in-8° de 7 p. et IV pl.

4. Sur les antiquités de l'Espagne chrétienne, voir Leclerc, dans Cabrol, *Dict. d'arch. et de liturgie chrét.* s. v. *Espagne.*

mosaïque vient d'être découvert à *Monte-Cillas* (Huesca)[1] non loin de l'ermitage de N. S. del Bueno Socorro où l'on avait antérieurement recueilli des inscriptions funéraires. Les sépultures sont situées dans deux cimetières païens situés aux abords du *rio* Cinca. Leur décoration rappelle celle des tombes en mosaïque de l'Afrique romaine : dans un encadrement de grecques, au-dessous de l'inscription funéraire, le défunt est représenté les bras étendus, la paume des mains en avant (tombe de Rufus), ou tenant un *volumen* (tombe du prêtre Macedonius). Le corps est vêtu d'une longue tunique de couleur ; dans le champ, autour du personnage, sont parfois placés des pains ou des colombes.

Lisieux, septembre 1923.

Raymond LANTIER.

1. R. del Arco. *Excavaciones en Monte Cillas, termino de Coscojuela de Fantova (Huesca)*. Mem. n° 37 de la Junta sup. de Excavaciones y Antigüedades. Madrid, 1921. 1 broch. in-8° de 15 p. et IV pl.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Programmes des concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1925.

Le programme d'agrégation pour 1925 est ainsi constitué (les auteurs du certificat sont marqués d'un astérisque) :

I. La lyrique religieuse espagnole avant saint Jean de la Croix. Thèmes et formes.

Berceo, Arcipreste de Hita, Pedro López de Ayala (*Antología de poetas líricos*, t. I, p. 7-19, 25-27, 48-50, 57-61, 80-84).

* Fray Ambrosio Montesino (*Antología*, t. IV, p. 231-309, 311-324).

II. Les moralistes, de Guevara à Gracián.

* Guevara, *Epíst. fam.*, livre I, ép. 51 (*Bibl. Aut. Esp.*, t. XIII, p. 159-166).

* Luis de León, *La perfecta casada*, du début jusque « Vínole al gusto una heredad ».

Quevedo, *La cuna y la sepultura : Cuna y Vida*; *Muerte y Sepultura* (*B. A. E.*, t. XLVIII, p. 79-100).

Gracián, *El Discreto* du début jusque « Hombre de buen dejo ».

III. Influence du roman réaliste et naturaliste français sur le roman espagnol de la 2e moitié du XIXe siècle.

* Pérez Galdós, *Doña Perfecta*.

* Comtesse Pardo Bazán, *Un viaje de novios*.

* Palacio Valdés, *El idilio de un enfermo*.

Otavio Picón, *La honrada*.

* Blasco Ibáñez, *Cañas y barro*.

Pío Baroja, *La Busca*.

Auteurs supplémentaires :

Pérez de Guzmán, *Generaciones y Semblanzas* (*B. A. E.*, t. LXVIII, p. 697-719).

* Cervantes, Entremés de *El retablo de las maravillas* (éd. Sanz Calleja, Madrid).

* Moreto, *El desdén con el desdén* (*Clásicos castellanos*, t. 32).

Auteur latin : L. Sénèque. Extraits par Paul Thomas, dans la collection Hachette, p. 56-78, 98-168.

BIBLIOGRAPHIE

J. Lucas-Dubreton, *L'Espagne au quinzième siècle. Le Roi Sauvage.* Librairie Académique Perrin, Paris, 1922.

Consacré au roi Enrique IV, ce livre rappelle, à bien des égards, celui de Mme Dieulafoy, *Isabelle la Grande.* Il y a de l'enthousiasme (pour l'Espagne tout au moins), de la sève, de l'allure : la dédicace à Maurice Barrès donne le ton. Avec cela, une information très convenable. La critique des sources est le point faible. Non point d'ailleurs que les historiens du règne soient ignorés, loin de là. Ce sont les rapports des textes historiques entre eux qui ne sont pas toujours établis comme il eût convenu, il me semble, au préalable. Ainsi le *Memorial de diversas hazañas* attribué à Valera paraît considéré comme une œuvre indépendante. J'ai montré, et M. Paz y Mélia a reconnu avec moi ce qu'elle est par rapport à la Chronique de Palencia (*Bull. hisp.*, 1909, p. 425, et Paz y Mélia, *El cronista Alonso de Palencia*, Madrid, 1914, p. XXXIX). Quant aux *Generaciones y Semblanzas*, il faudrait voir de quels emprunts elles sont remplies. Mais M. Lucas-Dubreton ne s'est pas arrêté à ces difficultueux préambules de l'historiographie. Il s'est jeté avec entrain dans cette histoire, qui l'a passionné par le spectacle, non de gloire, certes, mais de misère, de sombre décadence, de pourriture. Je suis sûr que ce qui l'a attiré, au fond, c'est la merveille du relèvement avec Isabelle, le coup d'aile de l'Espagne, qui, après un règne indigne, remonta au zénith. Il a eu raison. C'est certainement une époque qui mérite entre toutes l'attention, parce que c'est celle d'une crise profonde et terrible; et je crois qu'il a réussi à mettre cela bien en lumière. C'est qu'il a un réel don d'exposition; il ne traîne pas, n'est jamais lourd ni pédant : voilà quelque chose; et pour mon compte, je l'ai lu avec plaisir. Bien entendu, l'ouvrage de Sitges ne lui a pas été inutile; mais il a su faire œuvre personnelle, se servir de toutes ses lectures, qui sont abondantes, et tirer d'une mine comme celle des *Décades* de Palencia un parti heureux. Quant au pitoyable monarque, au triste sire dont il a fait son héros, sort-il de là auréolé? Non certes, bien que de temps à autre son nouvel historien nous fasse remarquer qu'après tout il n'était pas si bête qu'on l'a dit. Il semble bien, en tout cas, avoir eu la tare du vice contre nature, qui, s'il le rendit indifférent aux femmes, expliquerait sa réputation et son surnom d'*Impotente* Avec lui nous avons affaire à un prince à moitié oriental ou africain. Au Maroc, les chants d'amour s'adressent d'ordinaire à de jeunes hommes. Avec de telles mœurs à la base, à quelle mentalité peut-on s'attendre?

A la vérité toutefois, pour revoir tout ce procès il faudrait tordre et détordre les textes, examiner ce que pèsent au juste les témoignages de Palencia et des autres chroniqueurs, ce que valent les campagnes plus ou moins savamment combinées par les partis, qu'elles s'expriment par des rumeurs populaires, par des *coplas* ou par des diatribes, par des histoires ou par des chansons, l'équivalent de la presse d'aujourd'hui. Avec ce pauvre roi pacifique ou plutôt pacifiste par système (c'est-à-dire, du moins pour ce temps-là, un pauvre homme, par le fait même), l'opinion est devenue en effet une puissance; et l'opinion, le plus souvent, c'est l'erreur, c'est le mensonge, c'est la calomnie. Voilà de quel postulat je partirais si j'avais la prétention de faire ou de refaire cette histoire. Comme je ne l'ai pas, cette prétention, je me tiens pour satisfait de ce que nous apporte M. Lucas-Dubreton, parce qu'il y a mis du savoir et du talent. Il a fait un essai de psychologie royale. C'est un genre d'étude qui a encore son intérêt: voyez Guillaume et son fils aîné, Nicolas II et sa femme. Pour le xv[e] siècle, il est peut-être l'un des plus essentiels de l'histoire.

Mais M. Lucas-Dubreton ne nous apporte pas que cela. D'abondants préliminaires qu'on croirait destinés à quelque Joanne ou quelque Bædeker, nous donnent d'abord une vue générale sur l'Espagne du xv[e] siècle et même sur l'Espagne de tous les temps; et un chapitre sur les Juifs, vers la fin, nous met en goût sur une question toujours et partout curieuse et actuelle. Dans tout le reste du livre, se dessine une contre-partie de l'apologie qu'est le livre de M[me] Dieulafoy que je rappelais tout à l'heure. Il est vrai qu'elle n'est que dessinée. Il serait peut-être difficile d'exalter le roi qui laissa, faute de tempérament ou faute d'intelligence, tomber l'Espagne dans l'ornière où on nous la montre, de l'exalter, dis-je, aux dépens de la reine qui a conquis Grenade et protégé Colomb. En tout, il convient de voir les résultats, de regarder le tableau. Les choses ont peut-être changé aujourd'hui (je n'en suis pas très sûr) : mais un peuple avait beau en ce temps là être un grand peuple, il ne pouvait le prouver qu'avec de grands chefs.

G. CIROT.

Historia de Cuba, por **Ramiro Guerra y Sanchez**. Tomo I, 1492-1555. Habana, Imprenta « El siglo xx », 1921, 413 pages.

Je n'ai examiné dans ce livre que les derniers tiers, c'est-à-dire l'histoire de la découverte et de la conquête, ainsi que de la première période coloniale, que l'auteur arrête en 1555. Je ne l'ai pas pris en défaut, et il m'a été fort utile, particulièrement pour situer les fameuses lettres de Hernán Cortés ou pour comprendre la politique de Cisneros et celle de Charles-Quint vis-à-vis du Nouveau-Monde. La figure de Diego Velázquez y est, comme de juste, au premier plan, et celle du P. Las

Casas y passe un moment. Je crois qu'on aura profit, comme moi, à lire cet exposé, d'ailleurs facile et clair, comme préambule à l'étude de toute la conquête. G. CIROT.

Baltasar Gracián by **Aubrey F. G. Bell** (Hispanic Notes & Monographs, III). Oxford University Press, Humphrey Milford, 1921, 62 pages.

Très substantiel petit volume où les moins initiés peuvent se rendre compte de l'importance de l'œuvre et du rôle de Gracián, car : 1° on ne les perd pas dans les détails, 2° on leur donne une idée de l'essentiel, certainement aussi l'envie d'approfondir en lisant les travaux indiqués dans la bibliographie, particulièrement ceux de Croce, Farinelli, Morel-Fatio, Bouillier (non pas « Brouiller ») et Coster. Chacun des ouvrages du célèbre écrivain est analysé et étudié à sa date, sommairement bien entendu ; on ne peut demander davantage à cette collection, qui veut être une collection de poche. Il y a d'ailleurs de bonnes suggestions, par exemple, à propos de l'influence de Gracián sur certains de nos écrivains du XVII[e] siècle, y compris La Bruyère. Une des difficultés du sujet était, bien entendu, le sens du vocabulaire de Gracián. Il est difficile pour un Français de dire si un mot anglais moderne traduit exactement tel mot employé par l'auteur du *Tratado de Agudeza*; il me semble pourtant que je puis l'affirmer. En tout cas, ce n'est pas un des moindres attraits de ce petit livre que de voir comment l'auteur exprime dans sa langue des mots dont nous avons tant de peine à trouver un équivalent dans la nôtre. G. CIROT.

Cancionero musical de la lírica popular asturiana, por **Eduardo Martínez Torner**. Madrid, Est. tip. Nieto y Compañía. 1920, 278 pages in-4°.

Je ne puis que signaler ce recueil, avec transcription musicale, de chansons populaires asturiennes. Il me paraît de nature à intéresser grandement folkloristes et musiciens. Une introduction assez courte nous parle de l'origine de la musique populaire, du rythme de cette musique, nous propose une classification musicale des mélodies populaires, particulièrement de celles que contient ce *Cancionero*, et cherche à caractériser la chanson asturienne. De nombreuses notes fournissent les explications désirables et localisent très exactement cette documentation vivante. Enfin, un appendice nous donne le sens des mots et l'équivalent castillan des formes ou des phrases en *bable*. Il y a donc là une publication vraiment scientifique. L'auteur nous déclare qu'il a également recueilli un grand nombre de romances asturiens et léonais avec leurs mélodies. G. CIROT.

CHRONIQUE

~~~ Le P. Gregorio de Santiago Vela, de l'ordre des Augustins, né le 25 novembre 1865 à Saldaña, dans la province de Palencia, est mort à Madrid au début de mai dernier. C'est une grande perte pour son ordre comme pour l'érudition espagnole. Le P. Gregorio de Santiago travaillait sans bruit, discrètement; il a disparu comme il travaillait, après une longue maladie qui lui fournissait, à sa grande joie, un prétexte pour travailler toujours davantage; car il avait perdu presque complètement le sommeil. Rentré en Espagne après vingt années d'apostolat aux Philippines (1889-1910), le P. Gregorio de Santiago fut, de 1910 à sa mort, l'homme de deux œuvres : l'*Archivo Hispano-Agustiniano*, revue qu'il dirigeait, dont il rédigeait lui-même une grande partie et où il a fait connaître beaucoup de documents inédits; et l'*Ensayo de una Biblioteca Ibero-Americana de la Orden de San Agustín*, dont il a publié à Madrid les tomes I (1913, 742 p. fol.), II (1915, 723 p.), III (1917, 728 p.), V (1920, 766 p.) et VI (1922, 736 p.), et dont le tome VII va paraître sous peu. Il est inutile d'insister sur l'intérêt général que présente cet ouvrage; c'est en réalité, sous la forme de notices « bio bibliographiques », une histoire des Augustins en Espagne, au Portugal et dans les possessions hispano portugaises; et l'on sait le rôle considérable joué par ces religieux dans tous les domaines. Aucun hispanisant, quelle que soit sa spécialité, ne consulte sans profit cet énorme répertoire au titre trop modeste. La connaissance admirable qu'il avait de l'histoire de son ordre, le P. Gregorio de Santiago en faisait part libéralement; d'un caractère froid et réservé, ennemi en toutes choses des démonstrations bruyantes et inutiles, il était foncièrement obligeant avec ceux qu'il sentait respectueux de ses croyances et sympathiques à son pays. Les travailleurs français n'ont jamais recouru en vain à cette érudition et à cette obligeance; ayant eu mainte fois, après Gaston Etchegoyen et M. Adolphe Coster, l'occasion d'éprouver l'une et l'autre, il m'a paru juste de rendre hommage à ce grand travailleur, que le P. Bruno Ibeas (*España y América*, 1er juin 1924) a pu comparer sans exagération au fameux auteur de la *España Sagrada*.

ROBERT RICARD.
~~~

~~~ Frederick Courtney Tarr, *Propositional complementary clauses in spanish with special reference to the works of Pérez Galdós* (*Revue hispanique*, t. LVI, 1922). [Excellente contribution à l'étude, jusqu'ici peu fouillée, de la construction des propositions complétives.]

~~~ Juan Millé Giménez, *Lope de Vega, traductor de Claudiano* (extr. de la rev. *Verbum*, núm. 60, año XVII), 1923; *Don Miguel del Carpio, tío de Lope de Vega* (extr. de la rev. *Nosotros*, núm. 172, año XVII), 1923; *Lope, Góngora y los orígenes del culteranismo* (*Revista de Arch. Bibl. y Museos*, julio-sept. 1923).

~~~ *Discursos leídos ante la Real Academia Sevillana de Buenas Letras* por los Señores D. Miguel Lasso de la Vega y López de Tejada, marqués del Saltillo, y D. Antonio Muñoz Terrado, Pbro, *en la recepción solemne del primero, el día 25 de junio de 1922*, Sevilla, 1922, 128 pages. — Le sujet traité est *Las piedras del pasado (Casas y blasones sevillanos)*. L'auteur, qui est professeur à l'Université de Séville, a une compétence toute particulière sur les questions d'héraldique. Le confrère qui lui a répondu résume ainsi son œuvre : « Es autor el marqués del Saltillo de la monografía histórica *El Duque de Havré y su misión en España*, publicada en Madrid en 1916; de los artículos publicados en la *Revista de Historia y Genealogía Española* sobre la nobleza andaluza de origen flamenco (tomos IV, V y VI); del interesante folleto *Un gentil hombre de José I, el Marqués de Arneva*, publicado en Madrid en 1922, y de otros artículos y monografías, algunos tan interesantes como *Don Nicolás Antonio en la Orden de Santiago*, publicado en el *Boletín* de esta Real Academia (tomo III, cuaderno IX), y por último he de mencionar que bajo su dirección ha visto la luz pública el tomo X de la monumental *Historia genealógica de la Monarquía española*, que dejó preparado para la imprenta el Académico de la Historia D. Francisco F. de Bethencourt, y no debo omitir que contribuyó el nuevo Académico, en el año pasado, a la labor cultural extensiva, iniciada en esta Universidad, pronunciando diez y seis conferencias sobre la organización colonial española, de las cuales la última, dedicada a los sevillanos señalados en empresas coloniales, fué una hermosísima manifestación de las dotes que para la investigación histórica reune el nuevo Académico. »

~~~ *El Perro y la Calentura, Novela peregrina* por Pedro Espinosa. Reimprímela conforme a la edición original el marqués de Laurencín, director de la Academia de la Historia Madrid, Tip. de la « Revista de Archivos », 1923, 80 pages et une planche. Cette nouvelle, qui n'a rien d'une nouvelle, figure dans les *Obras* de Quevedo à partir de 1629; et le marquis de Laurencín, qui se pique de faire tout de même, en tant que bibliophile, quelque chose de plus intelligent que « los filatélicos o coleccionistas de sellos de correo, de estampitas de cajas de fósforos o de *capicúas* de billetes de tranvía » (qu'on se rappelle les ravages de

cette ultime manie dans la société madrilène il y a deux ou trois ans!), a eu l'excellente idée de reproduire « a plana y renglón » l'édition de 1625, qui la donne comme de Pedro Espinosa, recteur du collège de San Ildefonso, auquel nous devons la précieuse collection de *Flores de poetas ilustres de España* parue en 1605 et publiée par J. Quirós et Rodríguez Marín en 1896. Or, ce qui a amené le marquis de Laurencín à faire cette publication, c'est qu'il a mis la main sur une édition sans date ni lieu d'impression, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, et qu'il classe comme quatrième édition de ce curieux opuscule. Cette édition a d'ailleurs ceci de particulier, qu'elle contient, introduits dans le texte de la *novela*, un fragment du *Sueño de la Muerte* (1622) et une partie du *Tratado de la divinación*. Quant à la *novela*, ou soi disant telle, « más que novela, es un manojo de sentencias, de juicios, observaciones críticas; un ramillete a manera de apotegmas en que van con frecuencia de la mano la agudeza filosófica con el donaire y el ingenio desenfadado » ; est-elle, comme on l'a dit parfois, et comme le croirait volontiers le nouvel éditeur, un pastiche de Quevedo, autrement dit un « à la manière de » auquel se serait amusé Espinosa pour amuser son ami et peut-être parent Quevedo? c'est possible. En tout cas le *Cuento de Cuentos* peut en être lui-même une imitation, puisqu'il est de 1626, et bien dans la même manière.

~~ *Discursos leídos ante la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando en la recepción pública* del Excmo. Sr. Duque de Berwick y de Alba... *celebrada el día 25 de Mayo de 1924.* — A l'avantage de pouvoir faire de l'histoire sans sortir de sa maison, le récipiendaire joint celui de pouvoir offrir des publications luxueuses. Cette fois, c'est à l'histoire de l'art, ou, plus précisément, à la place qu'ont tenue les beaux-arts dans les préoccupations de ses ancêtres, que le duc d'Albe et Berwick a consacré, je ne dirai pas ses veilles, car rien ne sent moins l'huile et l'effort, mais son attention éclairée d'homme de goût. Écrit d'un style alerte, ce discours, muni d'une documentation précieuse et illustré de fort belles planches, mérite, certes, les paroles élogieuses du comte de Romanones, chargé d'y répondre; il mérite aussi d'être recherché par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art. Piquante est l'histoire du sixième duc de Berwick et quatorzième duc d'Albe, Don Carlos Miguel Fitz-James Stuart y Stolberg († 1835), que son descendant, se plaçant à un point de vue très supérieur et avec un plaisant détachement, loue presque d'avoir ruiné sa Maison à acheter vases, sculptures et tableaux, à protéger et à pensionner les artistes. Mais il serait long de relever tout ce qu'il y a d'intéressant dans ce discours de réception. Contentons-nous d'en féliciter et d'en remercier respectueusement l'auteur.

~~ Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la douloureuse nouvelle de la mort de M. Morel-Fatio. G. CIROT.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chroniques.

III. Bibliographie.

(**M. Bataillon**), p. 77; — R. Blanco-Fombona, *El Conquistador español del siglo XVI* (**R. Ricard**), p 78; — *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, par Miguel de Cervantes Saavedra, traduction par X. de Cardaillac et J. Labarthe (**E. Bourciez**), p. 82; — A. Ossorio, *La agonía del Principe de la Paz* (**J. Sarrailh**), p. 84; — E. Martinenche, *Histoire de l'influence espagnole sur la littérature française. L'Espagne et le romantisme français* (**G. Le Gentil**), p. 91; — A. C. Pires de Lima, *Portugal (Leituras históricas)* (**G. Le Gentil**), p. 92; — J. Delbito, *El sentimiento de tristeza en la literatura contemporánea* (**A. Morel-Fatio**), p. 94.

P. Paris, G. Bonsor, A. Laumonier, R. Ricard et C. de Mergelina, *Fouilles de Belo* (**Raymond Lantier**), p. 281; — Eugène Albertini, *Les divisions administratives de l'Espagne* (**Raymond Lantier**), p. 282; — Jaime de Magalhaes Lima, *A lingua portuguesa e os seus misterios* (**Georges Le Gentil**), p. 283); — Henrique de Campos Ferreira Lima, *Garrett e o Brasil; Uma poetisa francesa em Portugal, Pauline de Flaugergues* (**Georges Le Gentil**), p. 284; — Luis de Almeida Braga. *O significado nacional da obra de Camilo* (**Georges Le Gentil**), p. 287; — António Sergio, *Oliveira Martins; Bosquejo da História de Portugal* (**Marcel Bataillon**), p. 289; — Salvador de Madariaga, *The Genius of Spain; Semblanzas literarias* (**Marcel Carayon**), p. 292; — Maurice Legendre, *Portrait de l'Espagne* (**R. Pitrou**), p. 296; — José Ortega Gasset, *Revista de Occidente* (**Marcel Bataillon**), p. 300.

J. Lucas-Dubreton, *L'Espogne au XVe siècle. Le Roi Sauvage* (**G. Cirot**), p. 391; — R. Guerra, *Historia de Cuba* (**G. C**), p. 392; — Aubray F. G. Bell, *Baltasar Gracián* (**G. C.**), p. 393; — E. Martínez Torner, *Cancionero musical de la lírica popular asturiana* (**G. C.**), p. 393.

IV. Gravures.

Plaquettes de Cangas de Onís, p. 6, 7, 12, 15, 17, 20.
Tracé des voies romaines du nord-ouest de la péninsule ibérique mentionnées sur les plaquettes de Cangas de Onís ou citées à leur propos, p. 11.

V. Planches.

I et II. Poesías de Garcilaso de la Vega (Bibliothèque nationale de Naples).

---

13 octobre 1924.

LA RÉDACTION : A. MOREL-FATIO, P. PARIS;
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*